

LAMARTINE

ET LE PEUPLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ETHEL HARRIS

Maître ès Arts de l'Université de Toronto



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

7, RUE DANTON

1932

LAMARTINE
ET LE PEUPLE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LAMARTINE

ET LE PEUPLE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ETHEL HARRIS

Maître ès Arts de l'Université de Toronto



PARIS

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER

7, RUE DANTON

1932

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



A

PAUL HAZARD

AVANT-PROPOS

Qu'il me soit permis de remercier ici tous ceux qui m'ont honorée de leur sympathie pendant mon séjour en France et qui, par le spectacle de leur vie ou de leur effort, tout autant que par leur contribution immédiate à cette étude, m'ont fait mieux comprendre un grand Français. Monsieur et Madame Joseph Bédier, Madame Paul Hazard, les premiers, m'ont offert cet enseignement d'un ordre si rare : m'accueillant, dès mon arrivée, ils m'ont entourée de toute leur habituelle bienveillance. Mainte qualité de Lamartine s'est trouvée incarnée devant moi par des membres de sa famille, quand Mademoiselle de Jussieu de Sènevier analysait, si finement, la psychologie de son grand-oncle, ou quand la comtesse de Montherot de Noblet m'aidait à lire les innombrables lettres inédites, extraites à mon intention de ses archives de Saint-Point. Des nuances de l'âme du poète m'ont été révélées par ceux qui m'apportaient ces « grâces de l'histoire », les souvenirs des anciens : les enfants de ses fermiers, de ses intimes m'ont ainsi secondée, ses successeurs à Milly, à Monceau, à l'Académie de Mâcon, le curé de son presbytère. Dans le Nord et à Paris, j'ai eu de précieux conseillers, d'une bonté toute lamartinienne : Monsieur Henri Cochin, Madame Gabriel Séailles, Monsieur et Madame Jules L. Puech, Mademoiselle Blanche Prenez, Monsieur Jean Baillou. Parmi les interprètes les plus avertis du haut idéal du poète se trouvent mes professeurs de l'Université, Monsieur Fernand Baldensperger, Monsieur Daniel Mornet ; et celui à qui la dédicace de ce livre revient de droit : Monsieur Paul Hazard, professeur au Collège de France.

INTRODUCTION

Ce qui fit la constance des liens entre Lamartine et le peuple, ce fut la sensibilité : c'est elle qui mêla à leurs relations des sympathies qui, de part et d'autre, ne se sont jamais entièrement refroidies.

Sans doute le poète mettait-il plus de complaisance à souligner le caractère rationnel de sa pensée humanitaire, et de l'application pratique qu'il voulait lui donner. Voyant fleurir les « religions du bien-être » et se multiplier les systèmes utopistes, il répétait, avec une insistance croissante, qu'il cherchait à offrir aux peuples, non une chimère économique, mais une « idée sociale ». Déçu, comme en 1842, par l'échec d'un projet de réforme, il se consolait à la pensée qu'« une idée ne meurt pas » (1). Exalté, en 1843, par le succès de ses doctrines politiques, il définissait ainsi son but : « Dans cinq ans nous aurons les idées et la France » (2). Et quand il combattait le « matérialisme dans un chiffre armé », il puisait une partie de son ardeur dans la conviction que la guerre offensive « ne pense pas » (3).

(1) *La France parlementaire (1834-1851) Œuvres oratoires et écrits politiques par Alphonse de Lamartine*, précédé d'une étude sur sa vie et ses œuvres, par Louis Ulbach. 6 vol. in-8°, Paris, 1864. T. II. *Discours sur l'abolition de l'esclavage*, 10 mars 1842.

(2) Lamartine, *Correspondance*, 10 février 1843.

(3) Voir le *Cours familier de littérature*, Entretien XX, Tome IV, p. 183.

Devenu l'apôtre des principes épurés de la Révolution, Lamartine assignait à son siècle, comme tâche essentielle, l'émancipation de la raison et de la conscience. Il entendait faire de cette théorie, dès le début de sa carrière publique, une application spéciale aux masses : non seulement les dégager de l'ignorance et de la superstition, mais aussi les protéger contre l'illuminisme socialiste que satisfaisait l'attente d'un Messie ; contre tous les fanatismes communistes qui « brûlaient à vide », contre le vague des passions démagogiques.

Toutefois, il savait ce que sa propre philosophie contenait de puissance émotive, et ne se défendait pas d'enivrer lecteurs et foules : mais il aurait cru trahir les classes opprimées s'il n'avait employé son génie qu'à faire briller devant elles des visions de Terres Promises. « Respectez les passions du peuple », disait-il aux prophètes de 1844 ; « elles sont le plus puissant levier des nationalités et des civilisations ! Ne les allumez pas en vain » (4).

Sans trop nous demander quel fut le principe moteur de son effort humanitaire, la sensibilité ou la raison, nous voudrions suivre en Lamartine l'évolution parallèle du réformateur sensible et du guide intellectuel des masses. Ce furent son cœur et son esprit qui, travaillant de concert, firent s'éveiller et se développer en lui le sentiment d'une mission sociale. Notre recherche nous conduira à préciser l'influence instinctive et sentimentale que Lamartine subit, ou qu'il exerça, dans ses relations avec les

(4) *Du droit au travail et de l'organisation du travail.*
Bien public, 26 décembre 1844.

masses ; elle nous permettra en même temps de définir, dans les différentes phases de leur développement, sa doctrine et son action publique. Enfin, portant plus loin notre ambition, nous essaierons de retrouver ce que le poète procura au peuple de bienfaits durables ; et en quel sens il donna aux classes populaires la conscience d'elles-mêmes.

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES DANS CET OUVRAGE

Conf. : *Les Confidences*.

Corr. : *Correspondance* de Lamartine.

Ent. : *Entretien du Cours familial de littérature*.

Err^m : *erratum*.

Fr. par. : *La France Parlementaire*.

Ibid : à moins d'indication contraire cette abréviation renvoie non seulement à l'ouvrage, mais au passage précédemment cité.

Livre I

Le sentiment d'une mission populaire : son évolution

CHAPITRE PREMIER

LES IMPRESSIONS PREMIÈRES

Il nous faudra cheminer longtemps pour découvrir chez Lamartine le sentiment d'une mission populaire : elle va naître lentement de sa connaissance des gens du peuple, de sa sympathie croissante pour eux, et de sa conscience devenue sensible à leurs besoins. Gardons ces trois points présents à l'esprit, en parcourant les années de préparation, souvent complexes et pleines de contradiction ; car la moitié de sa vie s'écoulera avant que sa psychologie et sa pensée sociale ne s'épanouissent en dons qu'il interprètera comme une vocation politique ; avant que sa sympathie pour les masses ne l'entraîne au-delà des bornes de la tradition familiale ; avant qu'à de longs préludes ne succède, dans les *Harmonies*, une note profonde de foi apostolique.



L'enfance de Lamartine a, pour notre enquête, un intérêt primordial.

Il enrichira sa connaissance de l'humanité au cours d'une existence qui le mêlera aux hommes de toutes classes et de tous rangs : mais ce sera sa familiarité avec les mouvements de l'âme primitive, tels qu'il les aura ressentis pendant ses jeunes années, auprès des paysans, qui lui servira de premier guide dans le domaine obscur et incertain de l'âme populaire. Fréquenter gens et lieux, pour Lamartine enfant, ce sera presque toujours s'y attacher : il conservera, avec une fidélité tenace, toutes ses affections de jeunesse, et de quelque nature qu'elles soient, elles auront une répercussion sur sa vie entière : non seulement elles se retrouveront dans son œuvre poétique, mais dans l'essence même de sa pensée sociale.

On sait que Madame de Lamartine était douée d'une façon toute particulière pour élever un homme qui aurait à traiter avec les hommes. Cœur sensible s'il en fut, elle créait autour d'elle une atmosphère de bonté, de générosité et de piété bienfaisante dont s'imprégnait tout naturellement la jeune âme du poète. Son enfance à elle, passée en partie dans la Maison d'Orléans, l'avait préparée à appliquer les méthodes avancées de son époque à sa tâche maternelle : elle avait sans doute entendu débattre par Madame de Genlis, et par les autres personnes chargées d'élever Louis-Philippe, « les systèmes de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre » ;

(1) Madame des Roys, sa mère, sous-gouvernante du prince, « avait été en rapports de sympathie et d'amitié avec le citoyen de Genève, et en avait recueilli quelques traditions » (2). Madame de Lamartine savait donc diriger l'éducation de son fils de manière à favoriser chez lui l'éclosion de sentiments humanitaires.



Dans la conscience du jeune Alphonse de Lamartine, habitué à s'éveiller à Milly au son de la voix du bouvier, la nature et le paysan sont presque inséparables : son imagination, du reste, ne saura plus

(1) *Confidences*, Liv. 4^e § 1. Il serait facile d'appuyer notre démonstration, ici, comme dans toute cette étude, sur des documents autobiographiques de Lamartine : il les a publiés après l'éclosion de ses idées sociales, et il y a insisté sur des traits de sa vie que nous essayons de retrouver nous-mêmes : nous demanderons surtout à ces écrits de définir, dans ses caractères généraux, la pensée du poète, ou de révéler, par leurs termes mêmes, l'impression de Lamartine ; mais nous utiliserons ces sources avec la réserve qui s'impose devant les œuvres d'un auteur qui croyait devoir tout agrandir et idéaliser avant de le présenter au peuple. Toutefois les critiques les plus impartiaux doivent reconnaître que le poète donnait « aux choses vécues ou senties des accents qui ne trompent pas ». (Expression de P. de Lacretelle, *Origines et jeunesse de Lamartine*. 1790-1812, Paris, 1911, p. 195).

(2) Le baron de Chapuys-Montlaville, *Lamartine, vie publique et privée*, Paris, Bourjon, 1843, p. 4. Ce livre parut avant les autobiographies du poète ; l'auteur, député libéral, était d'une famille bourguignonne voisine de celle de Lamartine. Cf. Adèle Jarry de Mancy, *Madame de Lamartine, Extrait du Recueil des portraits et histoires des hommes utiles, bienfaiteurs et bienfaitrices de l'humanité*, Paris, Montyon et Franklin, 1837. L'auteur de cet opuscule affirme que Mme de Lamartine avait mis en pratique des théories de l'*Emile*.

guère les dissocier. Il emploie la liberté, dont sa mère lui laisse la pleine jouissance à partir de l'âge de huit ans (3), à savourer la vie indépendante des montagnes et à être de moitié dans toutes les activités des gens du pays.

Regardons-le : il traverse la rue séparant la maison paternelle du groupe de masures qui forment le hameau, pour se rendre au four banal. C'est « le chauffoir, le salon » (4) du village ; les enfants y jouent, les vieilles y filent et les vieux s'y réunissent ; au feu de sarments qui éclaire le visage des braves femmes surveillant la cuisson du pain, il fait rôtir des châtaignes, ou s'exerce à former ses lettres sur la pierre noircie de suie (5). Il s'identifie, ou presque, aux paysans. Ne gravit-il pas le *Craz* dès l'aube, avec les petits bergers, pieds nus comme eux (6). Et

(3) *Journal intime* de Mme de Lamartine, cité par P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 144. Plus tard, après son retour de l'école de Lyon, sa mère le retiendra le plus possible auprès d'elle. *Ibid.*, p. 171. Mais pendant quelques années il aura déjà goûté ce que Rousseau appelait « la liberté naturelle ». (*Emile*, ed. 1821, T. II, p. 92). C'était l'influence de Mme des Roys qui avait décidé la mère du poète « à laisser jouer librement son enfant au sein de la campagne ». Chapuys-Montlaville, ouv. cité, p. 4.

(4) Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine par son Secrétaire intime*, Paris, 1885, p. 239.

(5) *Ibid.* Voir aussi la composition de Belley, de Lamartine, *Cours de litt.* 1^{er} Ent. ; *Confidences* Liv. 4^o § V.

(6) *Conf.* Liv. 4^o § I. Voir le docteur Ordinaire (voisin du poète et rédacteur de la *Mouche* de Saône-et-Loire), *Episodes de la vie intime d'Alphonse de Lamartine*, Paris (1870) p. 10 : « Jusqu'à l'âge de 10 ans Alphonse bravait le soleil et la pluie, se baignant en toute saison et menait une vie montagnarde ». Cf. Paul Maritain, membre de l'Académie de Mâcon, *La maison où est né Lamartine, Annales de l'Académie de Mâcon*, 1898, T. III, p. 391. Voir aussi, E. Falcon-

quand, au son de l'Angelus de midi, descendent en courant vers le village chèvres, moutons et enfants, n'accepte-t-il pas parfois l'invitation faite par la mère d'un de ces derniers, accueillante au fils de « la dame » (7) ? C'est en goûtant, dans cette bonne intimité, « le morceau de lard bien exigü », la soupe aux choux et aux raves fumant sur une table de noyer, qu'il se laisse impressionner à son insu par la sobriété, la simplicité, la grâce rude et digne de la vie paysanne (8).

Celle de Milly a pour le jeune Lamartine un aspect tout spécialement poétique. La nature doit, ainsi que le lui dit sa mère, élever nos pensées vers Dieu. Ce qui, aux yeux de son fils, complète cet enseignement d'une façon plus concrète, c'est la collaboration des laboureurs avec la terre qui se révèle le « sol nourricier ». Il assiste aux semailles, à la fenaison ; il suit les moissonneurs qui rentrent les blés, fatigue ses jeunes muscles à manier en cadence le fléau de bois poli. Quand le raisin est mûr et que les troupes de vendangeurs arrivent, le *seillet* sous le bras, il est toujours là avec ses petits camarades auprès de Monsieur de Lamartine, qui dirige la besogne : comptant les *benne*s, écrasant le fruit, s'amusant dans le *tinailler* aux cérémonies de la pres-

net, *A. de Lamartine, vie intime, politique et littéraire*, Paris, 1840, p. 12. Cf. *Mémoires inédits*, Liv. 1^{er} § XI.

(7) *Confidences*, Liv. 5^e § II et VI.

(8) *Mém. inéd.*, Liv. 1^{er} § XI. Voir Henry Cochin, *Une visite à Lamartine*, Figaro, 23 novembre 1912 : au cours d'une conversation avec Philibert Beaune, le poète fait allusion à ces repas pris avec les paysans : « Enfant j'ai mangé la soupe avec eux ».

surée (9). Petit « cep de cette colline », il symbolise vraiment ce qu'il y a dans ces réunions pastorales de joyeux et aussi de profond par le sentiment du sol qu'elles raffermissent.

Pendant les veillées d'hiver, dans les étables, il écoutait, attentif, les vieux conteurs qui émerveillaient leur naïf auditoire avec « l'histoire si palpitante de la Bête faramine... comment elle enleva un mouton » (10), et d'autres fabuleux récits ; ou, à la bonne chaleur des vaches, il entendait au dehors « la plainte de l'amoureux sous la fenêtre de la chambre... » où couchait la fiancée (11) ; et pendant que sa mémoire faisait moisson de légendes et de chansons populaires, il voyait tiller le chanvre ou fendre l'ose-raie (12). Ou bien, il se rendait en compagnie des domestiques à l'une des chaumières : à la lueur du *crucieu* on préparait les noix au moulin à l'huile ; puis on passait du flan de potiron et les sabots claquaient sur l'aire : on y faisait des rondes, on y dansait des bourrées d'Auvergne (13). C'était là une dernière gaieté de la saison, une dernière générosité de la nature, par où se fermait la série de ces leçons que l'année imposait à l'esprit de l'enfant.

C'est ainsi que Lamartine éprouve, sans le savoir, ses premières impressions en matière de philosophie sociale auprès des hommes qui doivent tout

(9) Félix Reyssié, *La jeunesse de Lamartine*, Paris, 1892, p. 69.

(10) *Ibid.*, p. 67.

(11) Coutume du pays notée dans les *Confidences*.

(12) F. Reyssié, ouv. cité, p. 66. Cf. *Mém. inéd.* Liv. 1^{er}, § XVIII.

(13) F. Reyssié, ouv. cité, p. 69.

à la nature. A mesure qu'il apprendra leur patois (14), et qu'il s'associera à leur vie, il distinguera chez eux des mouvements d'âme communs, non seulement aux paysans, mais à tous les primitifs : il verra ces humbles blessés par les gens fiers des alentours ; ou bien, méfiants sans cause ; il constatera combien souvent l'esprit du mal est éveillé par l'envie, — cette « maladie du pauvre » (15), comme Lamartine l'appellera lorsqu'il aura à la combattre. C'est sans doute à cette pensée de l'inégalité des richesses que se bornent les théories sociales de Milly. Les idées politiques sont simplistes, elles aussi : les gens de la région, malgré leur esprit fort indépendant, appartiennent par tradition et sentiment à l'ancien régime (16). Illettrés pour la plupart à cette époque, ils ne peuvent avoir un sentiment profond de communauté avec les hommes d'autres clochers ou d'autres temps ; cet intérêt civique que donne la propriété leur manque aussi.

Lamartine appréciera surtout chez eux la qualité des sentiments : la délicatesse, la profondeur des affections élémentaires (17). Il racontera plus tard

(14) Lamartine connaissait le patois « comme sa langue maternelle », dit F. Reyssié, *ouv. cité*, p. 67. Cf. *Confidences*, Liv. 5^e § V ; *Pensées en voyage*, A M. de Montherot, *Recueils poétiques*.

(15) *Correspondance*, 22 avril 1832.

(16) Cf. *Manuscrit de ma mère*, 3 juillet 1801 : « Il n'y a rien qui touche autant les pauvres gens de la campagne que de voir leurs peines partagées par des gens qu'ils regardent comme d'une autre nature qu'eux ».

(17) Il parlera plus tard d'un « certain honneur » chez le paysan de St-Point, *Corr.* 7 novembre 1829 : toutefois il dira dans sa vieillesse que l'homme du peuple est honnête, mais qu'il n'a pas le sens de l'honneur, luxe des hommes de loisirs. Communiqué par Mme Menant, petite-fille d'Edouard Dubois, 1925.

l'histoire de son camarade Claude Chanut, conscrit dans l'armée pendant les guerres napoléoniennes, et qui n'en revint pas. Le brave père, vigneron préféré du chevalier de Prat, ne put se consoler : « Il riait encore des lèvres, dira le poète, mais ses yeux étaient toujours humides » (18). Une sensibilité à la fois vigoureuse et juste a toujours fait des paysans bourguignons une race qui, dans l'ordre matériel, se contente de peu : Lamartine aura pu se rendre compte de la patience, de la gaité de cœur, de la piété avec lesquelles la plupart des habitants de ces campagnes supportaient cette vie dure, dénuée de confort, relativement heureuse, cependant, lorsqu'on la compare à celle des ouvriers en ville. Auprès des vieilles il aura pu recueillir des échos de la philosophie traditionnelle des pauvres, — philosophie toute de bon sens ou de résignation — qui se formule parfois en un elliptique « Eh oui ! » suivi d'un soupir ; il aura pu entendre, auprès des hommes, les bonnes grosses plaisanteries qui font oublier les peines ; ou sur le banc de la famille, à l'église de Bussières, l'accent

« des pasteurs que les champs ont cassés,
« Bourdonnant sourdement la parole divine » (19).

Ce bonheur relatif, cette justesse de sentiment, Lamartine les attribuera plus tard à la fréquentation de la nature.

(18) *Mémoires inédits*, Liv. 1^{er} § XI. Ce récit révèle parfaitement le caractère de l'élite du pays. Nous avons vu nous-même à Saint-Point, depuis la guerre de 1914, des témoignages de sentiments tout aussi profonds.

(19) *La bénédiction de Dieu dans la solitude. Harmonies poétiques et religieuses*.

Nous ne pouvons pas préciser à quelle date telle impression, telle sensation, devient sentiment dans ce jeune cœur, ou se transforme en pensée dans cette raison précoce (20). Ce que Lamartine comprend déjà, c'est qu'en matière de sensibilité, la situation sociale n'est rien ; ce qu'il acquiert maintenant, outre une connaissance instinctive de la nature humaine primitive, c'est une sympathie profonde pour l'homme de la campagne, pour son travail, pour sa croyance, pour sa vie.

★★

La plupart des biographes du poète ont relevé le caractère patriarcal de la vie à Milly : insistons sur son côté pénible (21) ; car c'est la compassion très vive de Monsieur et Madame de Lamartine pour les privations et les souffrances des gens de la contrée, qui donne, aux yeux d'Alphonse, une signification au sort des membres des classes privilégiées. C'est, de même, l'exemple de ses parents qui lui indique les meilleurs moyens à employer pour agir sur les hommes.

Monsieur de Lamartine de Prat, fils cadet d'une

(20) Précoce de raison sera le jugement de ses professeurs de Belley. *Journal intime* de Mme de Lamartine, P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 182.

(21) Il n'est guère nécessaire de rechercher des statistiques sur la misère du pays : le seul témoignage des anciens nous apprend que Milly n'était pas alors prospère comme aujourd'hui ; à Saint-Point, où la famille du poète allait, depuis 1801, passer l'été sur ses terres, la population devenait trop nombreuse ; dans toutes ces régions les habitations étaient souvent misérables, les vêtements de laine rares, la mendicité forcée très répandue ; le droit à l'aumône semblait, comme au Moyen-Age, tout naturel.

famille honorée de grands propriétaires, dirige ses fermiers d'une façon quasi biblique. On connaît cet ancien officier : c'est le bon sens, la justice, l'honneur délicat ; c'est la sévérité qui voile le dévouement. Mieux encore que son époux, Madame de Lamartine possède le secret des influences efficaces : regardons-là, émouvante en sa bonté toute tendre et inlassable, qui remplit dans ce pays isolé les fonctions multiples de pharmacien, de docteur et de prêtre. Et bien qu'elle doive vaincre ses répugnances pour soigner des plaies dégoûtantes, et se priver parfois de certaines fantaisies pour venir en aide aux malheureux (22), elle trouve un grand bonheur dans ce rôle de bienfaitrice et dans l'affection, dans l'adoration presque, qu'elle inspire (23) : « Tout me sourit, dit-elle, pays, parents, amis, voisins, paysans toujours à ma porte comme si j'étais la Providence » (24).

Et les habitudes d'intimité avec le peuple de la campagne, les douces activités charitables, elle les fait toutes concourir à l'éducation morale de ses enfants (25) : elle paraît leur avoir appris à la se-

(22) Par économie, elle acheta pour son lit de l'étoffe qui choquait son goût : « C'est égal, écrivit-elle, je ne veux rien dépenser pour moi, afin d'avoir un peu le moyen de faire le bien à ceux qui manquent de tout ». *Manuscrit de ma mère*, p. 125.

(23) *Ibid.*, 6 juillet 1906 : « On aime tant à être aimé, et il est si aisé de l'être de ces pauvres femmes de la campagne ».

(24) *Ibid.*, 16 juin 1801.

(25) « De tels échanges d'égards entre les paysans et ceux qu'ils appellent les riches sont bien propres à former et à attendrir le cœur de nos enfants », écrivit Mme de Lamartine, à propos d'un échange délicat de ca-

conder dans les soins médicaux donnés à la maison, à porter des douceurs aux indigents, à l'accompagner jusqu'au chevet des mourants. Pour renforcer dans leur esprit un sentiment de parenté chrétienne avec « leurs inférieurs selon le monde », elle fait assister ses enfants à la prière en commun qui réunit, après le repas du soir, maîtres, serviteurs et même, dira Lamartine, « paysans des hameaux les plus voisins » (26) : car elle désire que sa maison soit. « suivant l'expression de l'Ecriture, une maison de frères » (27). Après la lecture de l'*Evangile médité* (28) ou d'un autre livre de pieuse instruction, après la litanie, chacun des enfants « était toujours chargé, affirmera le poète, de dire à son tour une petite prière pour les voyageurs, pour les pauvres, pour les malades, pour quelque besoin du village ou de la maison » (29). Le sentiment de fraternité chrétienne était vraiment sincère chez celle qui se levait à six heures pour aller à la messe « dite des servantes et des pauvres ». et qui se faisait adorer de ses serviteurs (30) : que l'on en juge d'après cette lettre adressée à sa servante, Marie Litaud, celle qui servira un jour de modèle pour Geneviève. Elle venait de quitter le service de la châtelaine de Milly et se trouvait malheureuse dans sa nouvelle place :

deaux entre ses enfants et de petits bergers de Saint-Point. *Manuscrit de ma mère*, 19 juillet 1801. Cf. *Confidences*, Liv. 5^e § II.

(26) *Confidences*, Liv. 5^e, § I.

(27) *Manuscrit de ma mère*, 5 septembre 1802.

(28) *Ibid.*, 8 juillet 1801.

(29) *Conf.* Liv. 5^e § I.

(30) *Souvenirs de Madame Delahante*, édité par S. Delahante, Evreux, 1907, p. 91.

« ... Enfin c'est une épreuve de plus que Dieu a permis, ma pauvre Marie, pour ta sanctification ; je t'assure que nous y prenons tous bien part, et que nous souffrons beaucoup de te savoir dans ta petite chambre, si triste et si dénuée de tout, ayant peut-être bien froid. Je suis sûre que tu t'unis bien en cela à la Sainte Vierge et au saint enfant Jésus ; mais ma pauvre Marie, il ne faut pas supporter au-delà de tes forces. Dieu n'exige pas cela de nous... tu sais comme tous mes enfants et tous les domestiques t'aiment ; tout le monde presque a pleuré de ta lettre... dis-moi comment tu es, si tu t'accoutumes un peu, ou si tu as envie de revenir ; regarde-moi comme ta mère...

Lamartine de Prat » (31).

Pareille lettre suffit à nous rendre sensible l'atmosphère que respirait le petit Alphonse. Les livres, les préceptes, on le sait, ne servaient qu'à la mieux définir. C'étaient des scènes patriarcales de la Bible, expliquées par la voix maternelle ; ou bien les *Psau- mes* ; ou *l'Imitation* ; et quand Madame de Lamar- tine choisissait une lecture à faire devant ses enfants, ou qu'elle les laissait puiser dans sa bibliothèque « très expurgée » (32), c'était un *Télémaque*, des pas- sages de Bossuet, qui alimentaient leurs jeunes in- telligences, ou un ouvrage de Madame de Genlis sur l'éducation (33). A côté de ces préceptes de la féoda- lité chrétienne, que Madame de Genlis avait renou- velés en les imprégnant d'idées modernes, telles que

(31) Lettre inédite communiquée par Mlle Louise Bothe- ron de Saint-Point. Voir *infra*, Appendice C.

(32) *Cours familial de littérature*. Ent. CXXXIV.

(33) P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 171.

le respect du paysan (34), venait le sentiment de l'égalité naturelle et de la fraternité sociale d'un *Paul et Virginie* : œuvre profane destinée à stimuler de la façon la plus vive l'imagination du futur poète. Il se passionna aussi en son enfance pour les récits des premiers missionnaires, qui rachetaient, dans des royaumes barbares, avec quelques aumônes des fidèles, la liberté de pauvres captifs (35).

Si le legs d'idées humanitaires du XVIII^e siècle est transmis à la conscience de Lamartine par l'enseignement de sa mère, le goût de l'histoire, le mouvement de philosophie politique lui viennent plutôt de son père. Le soir, les amis ou les parents des châteaux voisins partis, les six ou sept domestiques retirés à la cuisine, la voix grave de Monsieur de Lamartine enchante la famille réunie par des lectures. Le chevalier de Prat savoure les sentences de Tacite ; il s'enthousiasme pour la *Jérusalem délivrée* ; il vénère l'histoire des Bourbons. Parfois, il emmène son fils sur le *Monsard*, où viennent Monsieur de Vaudran et l'abbé Dumont. Ces trois philosophes sont tous ennemis du despotisme : en l'espèce, de la tyrannie napoléonienne. Ils cherchent le bonheur de la nation dans un royalisme modéré, et Alphonse les entend relever des chimères démocratiques dans les utopies de Platon, de Fénelon, de Rousseau, auxquels ils préfèrent un Montesquieu, avec sa rigueur plus scientifique (36).

(34) Surtout du paysan bourguignon. Voir *Veillées du Château*, éd. de G. Staal, Paris, s. d., T. I, p. 83.

(35) *France parlementaire, Discours sur l'abolition de l'esclavage*, 10 février 1840.

(36) *Cours familier de littérature*, Ent. 1^{er}.

Voilà le foyer où se développa en Lamartine son besoin d'aimer et d'être aimé ; où il apprit qu'on « ne se repent jamais d'avoir été trop bon » (37) ; où il reconnut aussi — ce qu'on a plutôt laissé dans l'ombre, et à tort — que l'homme, selon le mot de Monsieur de Lamartine, « est fait pour le travail », (38) et que, surtout, il ne faut « point de... langueur dans le devoir » (39).

Il se rendit compte avec angoisse du prix de la vie libre avec les paysans, de la sérénité des activités domestiques, lorsque, soudain déraciné des affections de Milly, il se trouva seul, en larmes, dans la cour de cette prison que fut pour lui l'école Puppiet à Lyon. Il essaya même de regagner ces biens perdus en s'évadant de la pension. S'il se révéla ainsi « difficile à gouverner » (40), il n'en était pas moins un enfant séduisant qui se faisait choyer de tous : « Nul n'eût osé toucher le joli et aimable blondin, dit M. d'Aigueperse, un de ses condisciples, car on eût aussitôt pris fait et cause pour lui, élèves et maîtres » (41). Bien plus, il trouve dans l'étude le meilleur des remèdes aux misères de la vie de pensionnat : il « travaille, travaille, travaille » (42). Pendant les vacances,

(37) Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 211.

(38) Lettre du 23 octobre 1820. C. Latreille, *La mère de Lamartine*, Paris et Bruxelles, 1925, p. 69.

(39) *Manuscrit de ma mère*, 14 juin 1803.

(40) *Ibid.*, 20 août 1805.

(41) Marius Roustan. *Lamartine et les Catholiques lyonnais*, Paris, 1906, p. 91.

(42) « Je travaille, travaille, travaille comme au collège », dira-t-il en faisant allusion à Belley. *Corr.* février 1838. Il manquera quelquefois d'application, affirmeront les RR. Pères. P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 171 : mais il a déjà en son enfance pris goût à l'activité :

Madame de Lamartine lui reproche quelque manque de douceur (43) : il est néanmoins bon et généreux (44), et, semble-t-il, « n'a rien perdu » de sa piété (45). Ses petits défauts à part, il apparaît tel qu'il était à cette époque, c'est-à-dire vers sa treizième année, dans l'épisode que voici. —

Un samedi, le vieux curé du village voisin était venu faire une visite pastorale dans la maison de Milly : la journée s'était passée dans des entretiens et des promenades ; le soir tombant, il voulait rentrer chez lui, préparer son sermon pour le lendemain. On essayait de le retenir : « Il était heureux d'être avec les enfants, le bon prêtre, mais le devoir parlait plus haut que leurs caresses ». Cette scène toucha le jeune poète : « Pour le curé qu'il aimait, pour sa mère qu'il voyait heureuse de la conversation du pasteur, pour ses sœurs empressées et joyeuses... il s'offrit... C'eût été un effort pour tout autre, pour lui ce fût un rapide essai » : le lendemain son sermon « fut récité dans la chaire de l'Évangile » (46).

Souvenons-nous que « le texte était la charité » (47).

Ce n'est là qu'un signe de précocité morale. Voir autre chose dans les tendances de cette nature spontanée serait une erreur ; mais il semble juste de con-

« Il fait tout ce qu'il peut et peut tout ce qu'il veut », est le témoignage du directeur de l'école Puppier. *Journal intime*, P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 170.

(43) Id. *Ibid*, p. 171.

(44) Id. *Ibid*, et E. Falconnet, ouv. cité, p. 14.

(45) *Journal intime*, P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 171.

(46) E. Falconnet, ouv. cité, pp. 14-15.

(47) *Ibid.*, p. 15.

sidérer ses impressions premières comme des germes d'où pourrait sortir, un jour, le sentiment d'une mission auprès du peuple. Trop jeune encore pour formuler une philosophie sociale, il dégage pourtant de ses impressions le sentiment des quelques grands biens qui font la valeur de la vie : le travail et la liberté ; la société des simples et l'exercice de la charité ; un foyer et un Dieu.

CHAPITRE II

LES ÉLANS DE JEUNESSE

Les élans de sa jeunesse orientent l'âme de Lamartine vers deux directions caractéristiques : sympathie pour le passé de l'humanité et, ce qui paraît un peu en contradiction avec elle, enthousiasme pour le beau et le bien dans la nouveauté. De l'heureuse conciliation de ces attirances va naître son évangile.

Au collège de Belley, il manifeste « une soif de connaître et d'aimer » qui renforce son amitié pour trois jeunes gens de goûts livresques et exclusifs. Il n'aura plus le même contact personnel avec les humbles, qui vont passer, pour un temps, au second plan. Toutefois, en développant sa sympathie pour le peuple comme classe politique, en approfondissant son amour pour Dieu, les années de collège, plus que celles qui vont immédiatement suivre, marquent un pas en avant sur la route de l'apostolat.

Ses trois camarades eux-mêmes, et presque à leur insu, auront une part dans sa formation sociale. Sans doute, le pousseront-ils vers la gloire : « Je te répète avec Vignet..., écrira Virieu, ton sort est d'être grand » (1) ; et la grandeur pour eux se trouvera

(1) Cf. Latreille, *La jeunesse de Lamartine (1811-1820)*, *Correspondant*, 10 mai 1922.

surtout dans les lettres. Mais rappelons-nous que ces amis prendront comme mot d'ordre politique, conscience ; que Guichard de Bienassis va devenir « homme d'humanité pure » (2) ; que Virieu est fils d'un orateur de l'Assemblée constituante ; souvenon-nous aussi que Vignet présentera Lamartine à son oncle Xavier de Maistre : le *Lépreux de la cité d'Aoste* servira comme modèle du pathétique pour les écrits populaires du poète.

N'oublions pas, non plus, que si le séjour à Belley accuse chez Lamartine une tendance à s'éloigner des populations rurales, il n'en garde pas moins un souvenir affectueux de Milly et de ses paysans, et montre à leur endroit, pendant les premières années de collège, une constance d'enfant qui va jusqu'au fanatisme. C'est pourquoi, en classe, il se plait aux passages descriptifs et pastoraux des poètes anciens ; c'est pourquoi, durant les heures de récréation, il se fait une réputation de conteur avec son répertoire de fables mâconnaises (3). Les élèves doivent-ils écrire une composition sur le printemps ? Le jeune exilé s'émeut et, avec un réalisme naïf et tendre, il reproduit fidèlement les impressions qu'il a éprouvées, par une journée printanière, sur le coteau natal (4).

« Le coq chante sur le fumier... » A cet appel, l'action d'une petite pièce rustique commence à se dérouler. La cloche, d'un son pieux, reprend la joyeuse note, et les femmes qui rentrent du puits

(2) *Mémoires inédits*, Liv. 2^e, § XII.

(3) F. Reyssié, *La Jeunesse de Lamartine*, Paris, 1892, p. 67.

(4) La composition, on le sait, fut publiée dans le *Cours familier de littérature*, Ent. 1^{er}.

s'arrêtent et adressent « une courte prière à Dieu qui fait lever un jour de printemps ». Y a-t-il un humble détail de la vie de Milly que l'auteur trouve indigne de son œuvre ? La première « traînée de lumière rose » qui devance le soleil, ne lui rappelle-t-elle pas le reflet de la « gueule » du four banal, sur le visage des femmes qui font le pain ? Laissa-t-on jamais transparaître sympathie plus précoce pour les enfants, pour les vieilles « toutes courbées par l'âge et par le travail... ? »

Et voici que les protagonistes de la pièce entrent en scène :

« Le jeune homme et la jeune femme sortent les derniers de la maison, en glissant la clef par la chatière sous la porte ; l'homme tient à la main ses lourds outils de travail, le pic, la pioche ; sa hache brille sur ses épaules ; la femme porte un long berceau de bois blanc dans lequel dort son nourrisson... On les suit de l'œil dans les vignes... ils prennent la pioche dans leurs mains hâlées, et on entend résonner partout sur les collines jusqu'au milieu du jour, les coups de la pioche de fer luisant, sur les cailloux qui l'ébrèchent... » Quand le soleil est au milieu du ciel, la femme « déplie un linge blanc », « étend sur la tranche de pain noir le blanc laitage », et ils mangent, essoufflés, « repuisant leur vigueur dans les rayons brûlants du soleil qui sèche leur jeune sueur ».

Ainsi s'ébauche sa pensée de la « sainte sueur humaine » : elle est déjà là à l'état de sentiment, avec même une légère note de prédication.

Et enfin les livres.

A en juger d'après les innombrables allusions

de sa correspondance et de son œuvre littéraire, aux études des classiques et de l'histoire, celles-ci éveillent chez Lamartine un sentiment pour le peuple de l'antiquité : elles le familiarisent avec les guerres serviles, avec les luttes du prolétariat romain, avec l'action des tribuns de la plèbe ; il trouve en lui des « résonnances d'âme » avec un Brutus, un Cicéron, avec tous ces hommes de haut destin, libérateurs des opprimés. Lamartine insistera plus tard sur sa passion pour l'histoire, qui équivaudra pour lui à « l'enthousiasme du bien » (5). Cet élan, nous devons le faire dater de Belley, c'est-à-dire de l'époque des premières études, où l'amour du bien, non seulement pour lui, mais pour beaucoup de ceux qui reçoivent l'éducation classique, revêt la forme d'une croisade chevaleresque, fictive si l'on veut, mais sincère, pour la libération politique des masses.

Le cours de l'abbé Wrindts, professeur de philosophie, a dû renforcer chez Lamartine le sentiment de la liberté. L'élève précoce éprouve pour ce prêtre de la sympathie (6) ; et bien qu'il doive le juger plus tard comme « nourri d'illusions tendres et féminines », et le traiter « d'enfant amoureux de Mirabeau » (7), il n'en partagera pas moins le culte de son maître pour le noble orateur de l'Assemblée constituante, et pour sa vision grandiose de l'émancipation des peuples. « Elles vogueront sur les mers, les couleurs nationales de la France, et elles seront le signe de la sainte confraternité des amis de la

(5) *Civilisateur*, p. 3.

(6) Voir *Corr.* 26 juillet 1808. Cf. *Mém. inédits* 2^e XIV.

(7) *Mém. inédits*, 2^e XIV.

liberté sur toute la terre » (8). Pendant deux grandes crises internationales, le poète ne cessera d'appuyer sur cette pensée la justification de son idéal politique : cette phrase de Mirabeau l'enflammerait-elle déjà ? Quand les quatre amis se réunissent, le soir sous les tilleuls de la cour de Belley, ou pendant les vacances dans les allées de Bienassis, pour rêver d'une gloire, d'« une société à leur guise » (9), songe-t-il à une journée glorieuse, où il se conduira en fils spirituel du grand champion de la liberté ? Ce serait trop dire. Mais il n'est pas indifférent de penser que Lamartine a eu pour maître, dans sa jeunesse, un admirateur passionné de Mirabeau.

L'abbé Wrindts, et nous pouvions nous y attendre, est l'adversaire des théories sociales avancées. Il oppose à celles de Rousseau « une vigoureuse réfutation » (10). Cependant le poète devra au philosophe suisse bien des moments agréables pendant une dizaine d'années, aux vacances et après son départ du collège : il méditera sur le *Vicaire Savoyard* ; il voudra prendre l'*Emile* comme son guide et son ami ; il s'extasiera sur la *Nouvelle Héloïse*. — « Grands dieux ! quel livre ! » Quelle source « de sentiments nobles et vrais ! » (11). Mais, en fin de compte, il ne paraît trouver dans ses œuvres que ce

(8) Cité par le poète dans un discours prononcé devant les délégués internationaux de la *Société pour l'abolition de l'esclavage. France parlementaire*, 10 mars 1842.

(9) *Correspondance*, 14 mai 1810.

(10) P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 187-188. Voir le chanoine M. Dejeu, *Enfance et jeunesse de Lamartine*, Lyon, Paris, Vitte, s. d., p. 217, pour une courte analyse du cours du père Wrindts.

(11) *Correspondance*, 11 mars 1810.

qu'il y cherche, inconsciemment sans doute : la liberté et Dieu. Ce sont au moins les deux affinités permanentes entre Rousseau et lui (12).

Lamartine nommera lui-même, un jour, ses précepteurs préférés, ceux auxquels il reste le plus fidèle : en histoire, Tacite, aux analyses sagaces des passions populaires, des ambitions politiques ; en théories sociales, Fénelon, à la vie rayonnante de paix, d'« optimisme providentiel », de charité appliquée au peuple. Et, parce que la philosophie sera toujours pour Lamartine moins une science qu'une religion raisonnée, sa devise deviendra celle de Fénelon : « Pensons et prions » (13).

L'influence la plus profonde qu'il subit à ce foyer quasi paternel des pères jésuites, est religieuse : sous la direction discrète de ses professeurs, et mal-

(12) Voir Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 36. Cf. la conception de la conscience dans le *Vicaire savoyard* et L. Cordelier, *l'Evolution religieuse de Lamartine*, thèse présentée à la Faculté protestante de Paris, 1895 : « *La profession de foi du Vicaire savoyard*, explique peut-être bien des traits de la religion de Lamartine ». Les théories de Rousseau sur l'égalité naturelle travailleront également son esprit, à n'en pas douter, et poursuivront dans sa pensée l'œuvre ébauchée par Bernardin de Saint-Pierre ; bien que le poète doive fonder directement sur l'Evangile ses doctrines futures de l'égalité légale et sociale. Les méthodes du philosophe suisse pour l'application pratique de sa pensée humanitaire ont dû sourire, elles aussi, au jeune homme, avec toute la force d'éloquence dont leur auteur les revêt. Nous pourrions faire un rapprochement entre Lamartine et Rousseau du point de vue de leurs idées pratiques, et jusque dans certains détails : le poète sera, par exemple, l'ennemi agressif du suicide ; il conseillera aux mères d'élever leurs propres enfants. Mais encore faut-il attendre quelques années l'éclosion de ces germes.

(13) *Correspondance*, 18 octobre 1838.

gré le prétendu scepticisme de Virieu et de Vignet, sa foi y prospère. C'est à Virieu lui-même qu'il rappellera, quelques mois après son départ de Belley, « cette pierre » où ils allaient « prier Dieu trois ou quatre fois par jour » (14). Il devient un peu abstrait et rêveur (15), et cherche le soir la mystique solitude de la chapelle. Une copie du *Génie du Christianisme*, nouvellement paru, est introduite au collège : on sait quel aliment ce livre fournissait alors aux jeunes âmes. Toutefois, la religion de Lamartine reste saine : c'est que sa conscience, aussi, baigne dans cette atmosphère de discipline pieuse. Nous entendons par « conscience » une faculté morale naissante, qui se résume le plus souvent en le désir du jeune poète, né de son amour pour Dieu, d'offrir quelque chose à son divin Maître ; car aimer pour lui, c'est donner (16) : il Lui offre donc son âme, comme prémices de sa vie, et essaie de la rendre digne de Celui qui va la recevoir (17).

En quittant Belley, ce que Lamartine emporte

(14) *Correspondance*, 12 novembre 1808.

(15) M. Déjey, *Le séjour de Lamartine à Belley*, 2^e éd. Paris, 1895, p. 61.

(16) « La gloire et l'argent » devient pour un moment sa devise en 1808. « Tu vas rougir, écrit-il à Bienassis, d'avoir un ami qui tient à l'argent. Rassure-toi, cependant, je n'y tiens pas réellement ; j'en voudrais seulement pour en jouir et le dépenser noblement ; pour en faire jouir nos voisins et nos amis ». *Correspondance*, 26 juillet.

(17) Cf. *Cours familial de littérature*, Ent. XXIII. Son bulletin scolaire de 1807 déplore son manque de sérieux... et prévoit la corruption morale si sa foi venait à s'affaiblir, mais on ajoute que « la religion qu'il aime, qu'il estime et qu'il pratique, le fait vaincre ces dangereux ennemis ». *Journal intime*, 16 septembre 1807. P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 189.

à la maison, c'est un rêve vague d'adolescent épris de gloire et de noblesse. Toutefois, deux élans se manifestent pendant cette époque de jeunesse et semblent, à son insu, le prédestiner à une grande œuvre : l'un imprécis, et qui se laisse plutôt deviner, le porte vers la liberté ; l'autre, tendre et fort, l'élève vers Dieu.



C'est en aristocrate de lettres que le poète fait ses premiers essais dans le monde : *Odi profanum vulgus* (18), écrit-il à Virieu. Et cependant, poussé par sa curiosité bienveillante et son besoin de société, il va peu à peu fréquenter des gens de toutes les conditions et de toutes les doctrines ; de sorte que le terme « classe populaire » s'élargira pour lui, et qu'il s'assimilera les sentiments d'une foule de catégories sociales.

L'hiver de 1810 le voit venir à Lyon pour y étudier le droit et y goûter l'« impayable liberté » (19). Là il coudoie des hommes d'une classe jusqu'alors inconnue de lui :

« Des artistes surtout, mon cher ami, écrit-il à Virieu, des artistes, voilà ce que j'aime ! de ces gens qui ne sont pas sûrs de dîner demain, mais qui ne troqueraient pas leur taudis philosophique, leur pinceau ou leur plume pour des monceaux d'or... ils me considèrent, ils me consultent. Je suis un petit Mécène... » (20).

(18) *Correspondance*, 26 novembre 1809.

(19) *Ibid.*, 4 mai 1810.

(20) *Ibid.*, Lyon, 1810.

Lamartine est destiné à contempler la misère sous un jour beaucoup plus sordide, voire même tragique, dans cette ville de fabricants de soie : c'est sans doute à cette époque qu'il fait des incursions oisives dans le quartier des tisserands, et pénètre dans un labyrinthe d'allées obscures qui se ramifient dans cette enceinte. Il y voit des tableaux qui lui serrent le cœur et lui font vite rechercher la rue et la lumière. Ces visions, premières et plus troublantes d'une série d'images qui vont frapper son imagination pendant ses visites à d'autres villes industrielles, provoqueront un lent et profond travail dans sa sensibilité et reparaitront un jour sous la forme de descriptions littéraires et de doctrines sociales (21).

Si c'est vraiment maintenant qu'il reçoit ces impressions, le poète semble les refouler, afin que rien ne trouble ses plaisirs. Mais quelque insouciant que puisse être cette existence à Lyon, quelque mondaine et détachée de la douce influence chrétienne de Madame de Lamartine, le jeune homme ne laissera pas sa conscience s'engourdir. Ses lectures philosophiques ont déjà refroidi sa foi ; mais s'il est vrai que l'âme doit être définie « l'inquiétude dans la vie » (22), celle du jeune poète, depuis l'été de 1808, se montre souvent

(21) « Je connais bien, écrira le poète dans *Jacquard*, la condition et les mœurs » du tisserand lyonnais. Pour démontrer la vérité de son assertion, il en fera une description minutieuse. « Telle était, dira-t-il en terminant, la vie de l'ouvrier de Lyon, il y a à peine cinquante ans ». *Vie des grands hommes*, T. III, p. 355.

(22) Bergson, *L'Energie spirituelle*.

bien vivante (23). Dans une angoissante recherche de la stabilité spirituelle, il passe par des crises de fièvre morale qui ne disparaîtront que lorsqu'il aura recouvré ses croyances et donné à son besoin d'activité un but qui en soit digne. Les extraits suivants d'une lettre adressée à Virieu montrent Lamartine triomphant momentanément de cette inquiétude en se convaincant qu'elle n'est pas le pressentiment d'un rôle social à jouer.

« Tu dors, Brutus ! le dégoût, la crainte des insurmontables difficultés t'effraient. Et moi aussi, mon ami, ne te disais-je point que je voyais évanouir tous mes rêves ! Et pourquoi avons-nous tous deux ce je ne sais quoi dans l'âme qui ne nous laissera jamais un instant de repos avant que nous ne l'ayons satisfait ou étouffé ! Est-ce un besoin d'attachement et d'amour ? Non, j'ai été amoureux comme un fou, et ce cri de ma conscience ne s'est pas tu ».

Travailler toujours pour satisfaire sa curiosité intellectuelle, c'est là, assurément, le moyen d'apaiser son inquiétude et de s'acquitter de sa dette envers les hommes.

« Je rendrai à Celui qui sans doute a fait mon esprit et mon âme un ouvrage perfectionné de mon mieux. — Mais votre patrie ? — Ce n'est plus qu'un mot ! du moins en Europe. — Mais la société ? — Elle n'a pas besoin d'un financier, d'un usurier, ou

(23) Voir P. Hazard, cours cité ; Gustave Lanson, *Introduction à sa Nouvelle édition des Méditations poétiques*, 2 vol. in-8°, Paris, 1915 ; et Maurice Levaillant, *La jeunesse inquiète de Lamartine*, *Revue hebdomadaire*, 29 août-19 septembre 1925.

d'un boucher de plus et, en travaillant pour moi, peut-être aurai-je travaillé pour elle » (24).

C'est donc toujours « altéré de connaissances » qu'au mois de juillet 1811, Lamartine part pour l'Italie. Pèlerin exalté en quête du passé littéraire et artistique, il se soucie peu d'abord des Italiens, c'est-à-dire, des vivants (25). Mais par une étrange ironie, c'est plutôt l'Italie moderne qui va agir sur lui, et pour l'humaniser. Surtout elle l'orientera vers les gens du peuple.

Les vivants : le jeune voyageur n'a pas plus tôt atteint Rome, que déjà il découvre qu'il ne peut guère s'en passer : il s'attache un valet romain qui lui servira de guide et le suivra même à Naples ; le programme de ses soirées comprend le dîner à quatre heures « avec quelques aimables compagnons de course », « une longue leçon d'italien », quelques *conversazioni* et des visites aux artistes (26). Logea-t-il chez le peintre Giuntotardi, dont le frère avait été « un des tribuns du peuple, un des Rienzi de l'époque », et avait harangué la foule sur le Capitole ? (27). Partagea-t-il les ressentiments politiques

(24) *Correspondance*, 30 juin 1810.

(25) *Ibid.*, Bologne, 1811.

(26) Lettre à Mme Haste du 15 novembre 1811, publiée par R. Doumic, *Le carnet de voyage de Lamartine en Italie, Correspondant*, 25 juillet 1909.

(27) Voir *Confidences*, Liv. 7^e § III à V et *Mémoires inédits*, p. 136. Au moins nous savons que le poète aimait les tableaux de cet artiste. Une peinture des *Cascade* de l'Anio, héritée du poète par sa petite-nièce Mlle de Jussieu de Senevier, porte la signature Philippo Giuntotardi. Lamartine dit l'avoir achetée de l'artiste pendant son séjour chez lui. *Mémoires inédits*, p. 138.

de ce républicain ? Il se peut, car il semble, en toute hypothèse, que ce séjour marqua chez Lamartine une nouvelle période de sentiment libérateur. Rappelons-nous l'allusion, dans son *Golfe de Baïa* (28), aux « indignes Césars », Murat et Bonaparte, dont il faut rapprocher l'aveu implicite des *Mémoires* : « Mes études, plus fortes de l'antiquité que celles de la société dont j'étais environné, mon voyage en Italie où la haine du joug de Bonaparte était poussée alors jusqu'au fanatisme, haine dont j'avais été fortement inoculé dans les sociétés anti-françaises et républicaines de Rome, de Milan, de Naples ; les vers d'Alfieri... les belles lettres dorées par le Vénitien Ugo Foscolo, véritablement passionné pour l'émancipation du monde, avaient allumé en moi... une flamme sacrée de républicanisme antique... » (29). C'est peut-être une des raisons pour lesquelles nous verrons le poète interpréter si souvent les besoins de la France du point de vue de l'histoire ancienne, et pourquoi il regardera la tâche de son siècle comme étant tout d'abord une œuvre d'émancipation.

Devant Naples, Lamartine connaît un mouvement d'exaltation singulière : « Viens vite, je te dis, écrit-il à Virieu, et tu crieras plus haut que moi » (30). Dès à présent, il paraît sensible à l'étrange charme que doivent exercer sur lui la Méditerranée, ses ports,

(28) Ebauché probablement en 1812. Cf. U. Mengin, *Lamartine à Naples et à Ischia*, *Revue de litt. comparée*, octobre-décembre 1924. Le poème fut écrit en 1813, dit la note du poète inscrite dans les *Méditations* de 1820. Cf. G. Lanson, *ouv. cité*, T. I, p. XXI sqq. et 183.

(29) *Mémoires politiques et littéraires, Œuvres complètes*, 1863, T. I, pp. 15-16.

(30) *Correspondance*, 28 décembre 1811.

leurs « mâts sonores », le peuple des môles et des barques, ses barcaroles. Il aime déjà les pêcheurs de Naples : songeons que c'est aux accords de leurs guitares, au son de leur voix « soumise et tendre » qu'a lieu la première rencontre du poète avec l'infini de la mer (31). *Les Marines*, églogues de l'océan, qu'il se proposa d'écrire, le poème des *Pêcheurs*, qu'il ébaucha (32), eussent peut-être éclairé cette affinité entre le poète français et ces primitifs, poètes eux aussi, par instinct. Cette sympathie transparaîtra dans *Graziella*, et lorsqu'il écrira sa vie de Béranger, Lamartine nous dira quel fut à ses yeux l'humble prestige de ce peuple maritime (33).

Des raisons d'un ordre plus personnel viennent renforcer cette attirance vers les pauvres Napolitains.

C'est d'abord « l'insouciance et l'imprévoyance que Lamartine porte partout » : son argent est jeté par les fenêtres (34), et il se trouve réduit au menu du *lazzarone* : rien de tel pour lui faire sentir un frère dans chaque misérable. Puis il se met à jouer. Son cœur déborde de générosité quand le sort lui sourit ; nous avons sur ce point le témoignage du poète, recueilli, pendant une promenade à Saint-

(31) Ce sentiment éveillé par la mer s'était déjà fait pressentir à Livourne. *Corr.* 8 septembre 1811. Il adoptera la Méditerranée et l'appellera « ma mer ».

(32) Nul sujet ne semble avoir stimulé son imagination comme ce dernier : il ébauchera cet épisode après une troisième visite aux bords de la Méditerranée, en 1842, et le jugera supérieur à *Jocelyn*. H. de Lacretelle, *ouv. cité*, p. 33. Voir aussi Aimé Lafont, *Le poème des « Pêcheurs » de Lamartine est-il retrouvé ?* *Revue bleue*, 15 août 1925.

(33) *Cours familier de littérature*, Ent. XXI.

(34) *Correspondance*, 15 et 28 décembre 1811 ; et H. de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, Paris, 1878, p. 25.

Point, par son jeune ami Henri de Lacretelle : « J'ai été joueur, nous disait-il, par nécessité, du temps de la pauvre Graziella, à Naples, rue des Florentins. J'ai fait le métier du chevalier de Grammont, mais plus honnêtement. Ma famille me refusait les vivres et elle avait raison. J'ai passé des semaines à ne manger que pour quelques *grani* de macaroni. Le lendemain, j'avais mille piastres à moi et j'achetais des barques neuves pour tous les pêcheurs d'Ischia » (35).

Graziella ! Lamartine vient de faire allusion à l'aventure qui nous intéresse le plus ici (36) : il fut aimé d'une jeune fille du peuple. Sous quelque nom qu'elle nous devienne familière, cette Juliette napolitaine était, du moins au dire de Virieu, « une excel-

(35) Henri de Lacretelle, ouv. cité, p. 25. Cf. *Correspondance*, 22 janvier 1812. Mlle de Jussieu de Senevier pense de même que Lamartine fréquenta alors le *popolino* de Naples.

(36) Voir P. Hazard, *Les influences étrangères sur Lamartine (Les Premières Méditations)*, (*Revue des Cours et Conférences*, 1922) ; U. Mengin, ouv. cité ; Gustave Charlier, *Graziella*, texte établi d'après l'édition définitive avec les variantes de l'édition originale, 1849, et les passages parallèles de *Charles Barimore*, roman du comte de Forbin. Paris, 1924 ; G. Lanson, ouv. cité, T. I, p. XXI sqq. et 195 ; la baronne de Brimont, petite-nièce du poète, *Autour de Graziella*, Paris, 1931 ; P. de Lacretelle, ouv. cité, p. 258 sqq. ; C. Latreille, *Les dernières années de Lamartine, 1852-1869*, d'après des documents inédits, Paris, 1925, p. 125 ; *Id. Lettres inédites de Virieu et de Lamartine*, *Revue de France*, 15 juillet 1925 ; R. Doumic, article cité et *Lettres d'Elvire à Lamartine*, Paris 1905 ; L. Barthou, *Autour de Lamartine, Extrait du Journal de l'Université des Annales* du 1^{er} et du 15 novembre 1919, Paris 1925. « C'est sa propre histoire », dit en parlant de cet épisode de *Graziella*, l'ami intime du poète, Louis de Ronchaud, *Préfaces pour Jocelyn et Graziella*, Paris, 1886.

lente petite personne pleine de cœur », qui n'avait pas pu survivre au départ du jeune Français (37). Naïve et pieuse, selon toute probabilité, elle a su, en quelques semaines (38), éveiller chez Lamartine « le premier souffle d'une passion presque enfantine » (39). Il aura honte d'en parler, comme bien des jeunes gens, jusqu'en 1815 (40) ; puis il jettera sur elle un voile de poésie. Mais il se souviendra de cette affection « longtemps, comme un rêve du matin qu'on retrouve le soir ».

De quelque parure que son imagination ait entouré plus tard ses jours napolitains, un fait reste irréfutable : le poète y a connu de près le petit peuple : un peuple qui n'était pas celui de ses montagnes, et qui était, cependant, le peuple.

L'Italie a affranchi Lamartine de l'amour exclusif des livres. A Naples, la littérature et la vie se sont confondues en lui : cela a été du *Paul et Virginie*, mais du *Paul et Virginie* vécu. Les penseurs

(37) Lettre de Mme Charles du 2 janvier 1917, citée par R. Doumic, *Lettres d'Elvire à Lamartine*, Paris, 1905, p. 30.

(38) Entre le 22 janvier 1812 et la nouvelle lune du mois de mars. U. Mengin, art. cité.

(39) *Cours familial de littérature*, Ent. X.

(40) Toutefois il s'en ouvre à Virieu dans une lettre sans date, restée inédite jusqu'en 1925 : « Qu'en distu ? » lui demande-t-il à propos d'un projet de retour en Italie. « Autant mourir là qu'ailleurs et être enterré sous quelque oranger de Resina auprès d'Antoniella ». (Ce nom, qui est donné, nous le savons, dans les *Mémoires inédits* [Cf. Liv. 5^e § VII et VIII] serait-il donc enfin le véritable ?). Lamartine continue sa lettre en vers, en s'écriant : « Pars donc vers les bords chers à ton enfance », chantant toujours son amour pour Antoniella. « Cela, ajoute-t-il en prose, dit ce que je voulais dire ». C. Latreille, art. cité.

italiens lui ont-ils donné un idéal plus précis de la liberté ? Au moins les livres lui seront-ils désormais, et de plus en plus, creusets d'idées sociales.

★★

Nommé, en 1812, maire de Milly et de Saint-Point, Lamartine fait ses premières armes en administration populaire. Sans doute ne se rend-il pas souvent aux réunions des conseils municipaux (41) ; mais il sait prendre des initiatives pratiques et acquérir une autorité morale : à Milly il couvre d'un rocher le puits qui sert de fontaine publique (42) ; durant le trouble hiver de 1813-1814, pendant l'occupation du pays par les troupes italiennes et autrichiennes, le jeune maire se sent appelé à rassurer et à protéger les populations rurales. Il organise le service des vivres dans les communes au moyen de réquisitions (43). « Il s'est fait chérir des paysans », écrit Madame de Lamartine (44).

★★

Le choix d'une carrière pour ce fils unique, question épineuse débattue depuis Belley, ne fut pas réa-
lisé lorsque Lamartine entra, en 1814, dans la Garde du Corps. Ce qui nous intéresse ici, c'est que, malgré ses protestations, en français et en italien, contre la perspective de devenir « une machine militaire »,

(41) Communiqué par M. Revillon, maire de Milly en 1930.

(42) *Mémoires pol. et litt.*, T. I, p. 17. M. Revillon nous a communiqué à ce sujet les témoignages de ses parents qui confirment les assertions de Lamartine.

(43) Cf. P. de Lacretelle, *ouv. cité*, p. 264.

(44) *Manuscrit de ma mère*, 7 avril 1814 ; Lamartine se fit aimer un peu plus tard par les paysans suisses de Nernier. Une promenade y porte son nom. Ch. Fournet, *Lamartine et ses amis suisses*, Paris, 1928, p. 15.

l'âme du soldat cachée en lui (45), héritage paternel, semblait pendant ce séjour à Beauvais et à Paris connaître des élans, des aspirations héroïques, et lui faire souhaiter, comme beaucoup de ses frères d'armes, de combattre pour la cause royaliste.

C'était à Madame Charles, qui joua, on le sait, un rôle dans l'orientation politique du poète, de renforcer le caractère réfléchi et pieux de son royalisme. Elle le mit en relations avec Bonald et encouragea ce qui fut un enthousiasme de courte durée pour les doctrines de ce théocrate, — doctrines qui n'en laissèrent pas moins des traces dans la pensée de Lamartine. On sait quelles opinions se dégagent de l'œuvre de ce gentilhomme intransigeant : « La théorie politique qui s'y affirme est dure et inflexible, les chartes, la constitution, toutes ces faveurs accordées au peuple sont des erreurs, des crimes qui méritent châtement. Le seul pouvoir est le droit divin... » (46). Madame Charles fit lire au poète l'exposé de ces doctrines : « Je crus y voir, dira-t-il, la vérité sociale découlant des hauteurs bibliques et ne faisant du monde politique qu'une seule vérité » (47). Retenons cette idée de la religion comme puissance directrice des gouvernements : Lamartine la discute encore avec Joseph de Maistre ; il la retrouvera avec joie dans Lamennais ; c'est là l'influence de Bonald dont les vibrations subsisteront toujours en lui.

(45) Il a sept âmes, dira-t-il, dont une celle du soldat. *Stances au Comte d'Orsay*.

(46) P. Hazard, cours cité.

(47) *Mémoires politiques et littéraires*, T. I. Pour les relations de Lamartine avec Madame Charles et Bonald, voir p. 39, 55 et 58.

Bien que Lamartine écrive, après avoir goûté la pensée de ces trois théoriciens, que « le seul bien de la société, c'est la force » (48), il abandonnera peu à peu cette croyance absolue dans l'autorité qui fait étrange mariage dans son esprit avec les tendances libérales de sa nature. Du reste, il retrouvera son équilibre spirituel dans le salon de son oncle, Monsieur François-Louis de Lamartine, de Mâcon : dans cette atmosphère d'impartialité, il s'initiera non seulement à l'indépendance de la pensée, mais à la modération. Toutefois, parmi les habitués de ce petit cénacle brille d'un éclat discret M. de Larnaud, gentilhomme franc-comtois, ami de Rouget de Lisle, qui peint « en traits de feu » les grandes scènes auxquelles il a participé pendant la seconde période de la Révolution (49) et grave dans la conscience de Lamartine cette phrase destinée à se répercuter sur toute l'action politique du poète : « Les Girondins sont morts pour la liberté ! »

Mais ne nous attardons plus à considérer les fluctuations du poète entre l'idée de l'autorité absolue et le sentiment de la liberté ; ni à analyser ses velléités doctrinales : quelques mois après la mort de Madame Charles, un événement capital survient dans son évolution morale et dans le développement de son évangile : une amie, Madame de Montcalm, lui signale *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Cette lecture cristallise l'œuvre des autres âmes pieuses auprès desquelles Lamartine se plaît

(48) *Correspondance*, 11 mai 1818. Voir à ce sujet P. Hazard, cours cité, et L. Barthou, *Lamartine orateur*, Paris, Hachette éd. 1916, p. 7.

(49) *Nouvelles Confidences*, Liv. 4^e, § XXXV.

maintenant à se réfugier. « A la maîtrise insuffisante de Rousseau, dit, non sans quelque raison, Christian Maréchal (50), va se substituer celle de Lamennais » : celui qui est parti de Belley en quête du bon et du nouveau ne s'écrie-t-il pas après la lecture de l'*Essai* : « Je suis enfin tombé sur du beau, même du sublime » (51). Et bien qu'il trouve que ce soit du Pascal ressuscité, c'est cependant pour lui du « neuf ».

Lamartine respire sur les sommets. Sa loi nouvelle, plus tendre que celle de Lamennais, ne tardera pas à s'affirmer.



Nous sommes en 1819 : chez le poète aucun sentiment d'une mission populaire ne s'est encore manifesté. Ce qui lui donne un premier sentiment réel d'une œuvre sociale à accomplir, c'est le succès des *Méditations*. Leur popularité lui vaut une double révélation : il a tout à la fois une connaissance plus profonde des grands besoins du public et la certitude de pouvoir les satisfaire.

Dans ce succès, faisons la part qui lui revient à la sympathie que le poète a su éveiller pour sa personne.

On est frappé en cette année 1819-1820 par la vivacité et la puissance de ses affections. « Il n'y a que la faculté d'aimer, dit-il, qui n'a pas de limites » ; aussi paraît-il toujours altéré d'affection et jamais las d'en prodiguer. Son amitié pour Virieu est devenue « un peu plus que la moitié » de lui-même :

(50) *Lamennais et Lamartine*, Paris, 1907, Avant-Propos VI, p. 54.

(51) *Corr.* 8 août, 1818.

elle s'exprime en sollicitude pour la santé de son ami, pour son bonheur, pour son âme ; c'est l'exaltation du sentiment que d'autres éprouvent pour une femme : « J'étais ému de voir quelqu'un qui t'avait vu ». Plus profond encore est son sentiment pour Madame de Lamartine, sa mère. Bien que réservé dans son expression à ce moment, il est vraiment partie intégrante de son être. Dieu seul pourrait satisfaire cet immense besoin de tendresse, et il voudrait se précipiter « dans cette source de vie » et y étancher à jamais cette soif de justice et d'amour », qu'il n'espère « jamais rassasier sur la terre » (52). En attendant, sauf quand il est aigri par la maladie, son cœur se donne de tous les côtés : « Aimez-moi comme je vous aime » est une fin de lettre qui lui est coutumière. « Aimez et on vous aimera » (53), sera la devise de toute sa vie. Pour les admirateurs des *Méditations* qui n'ont jamais eu le privilège de s'approcher de Lamartine, cette tendresse s'exhale de sa poésie même, de ces notes plaintives ou enthousiastes, qui leur semblent jaillir d'une âme à leur image.

Au bruit douloureux de certains de ces poèmes, à ce « Regarde, je viens seul... », qui leur paraît comme un appel de sympathie, un désir d'être compris, d'être aimé, Lamartine a « des soupirs pour échos, et des larmes pour applaudissements » (54). C'est alors qu'il se reconnaît le don du consolateur. Nous savons que, vers 1820, les âmes souffrantes sont

(52) *Ibid.*, 30 mai 1819.

(53) *Ibid.*, 5 avril 1819.

(54) *Préface des Méditations*, 1849.

nombreuses en France et de par le monde ; beaucoup sont atteintes du mal du siècle : oisifs en quête d'activité, gens occupés sans vocation réelle ; âmes parfois muettes, impuissantes à s'exprimer, parfois simplement médiocres, qui se déchargent de leur ennui en lettres dolentes, au style pompeux ; esprits maladifs et égoïstes, ou bien cœurs purs et généreux que ni Byron ni Chateaubriand n'ont su nourrir : âmes qui aspirent aux hauteurs les plus sublimes, — ceux, en somme, qui reflètent en eux les nobles qualités de Lamartine lui-même. Et tous ces insatisfaits, depuis les incomprises sentimentales, amoureuses du jeune auteur, jusqu'aux hommes d'action, même les plus « antipoètes », comme Talleyrand, Molé, Mounier, Pasquier (55), de qui les lourdes responsabilités éloignent les joies humaines, — tous ces exilés du bonheur trouvent que grâce au poète l'exil leur pèse moins. Lamartine est conscient d'avoir « consolé une nation » (56).

Il paiera le prix de la célébrité : il sera de plus en plus inondé de lettres, accablé de vers, de confessions, de confidences. Il y aura toujours des « singes de Byron », des Child-Harold homme ou femme qui lui exposeront leur cœur saignant ; ou des solitaires aigris par les infortunes, pour lesquels Lamartine restera le poète des *Méditations* : l'homme pieux qui souffre et qui se donne tout entier. « *I have no friend but thee and One above* », lui écrira bien plus tard une admiratrice française de Byron (57) ; et un

(55) *Correspondance*, 11 et 23 mars 1820.

(56) Mot d'Emile Ollivier.

(57) H. Dejean, institutrice, Caen, rue Saint-Jean 113, 28 août 1855, *Archives de Saint-Point*.

jeune neveu de Gabriel Rossetti, qui se verra malheureux dans l'exil comme Dante, lui fera part de son isolement : « *Sono restato solo, solo con Dio, la Bibbia, e le vostre Meditazioni* » (58). Mais il tirera quelque parti de cette correspondance mêlée : il en écartera le commun, retiendra l'élite et constituera ce qui sera dans sa pensée son public, — grande personnalité composite et vigue qui lui servira de confident, qui fera bon accueil au récit des moments intimes de sa vie. Le consolateur se trouvera ainsi consolé à son tour (59) ; mais ce qui lui apporte, après 1820, une joie plus pure encore, c'est la pensée des douleurs que ses vers ont endormies pour un moment (60).

Lamartine avait adressé les *Méditations* aux élégants et à l'élite des lettrés : mais ces notes intimes ont répondu si bien à un besoin de l'époque, qu'elles prolongent leurs vibrations jusque dans l'âme populaire. « Je commençais ma bibliothèque, écrira un horloger, par ce qui m'a fait commencer à vous aimer dès 1824 par les Méditations, et que j'étais à

(58) Lettre de T. Rossetti, s. d. *Archives de Saint-Point*.

(59) « Je puis sans peine, dira-t-il, en 1834, oublier toutes les critiques ; fussent-elles toutes injustes et amères, elles auraient été amplement compensées par cette foule innombrable de lettres que j'ai reçues de mes amis inconnus ». *Des destinées de la poésie*.

(60) *Ibid.* Cf. la lettre de Lamartine à M. Gouttière, du 9 novembre 1833 : « Sachez que vos vers ont atteint le but de toute poésie, celui de toucher et de consoler ». Lettre publiée en appendice par Henry Cochin dans *A Lamartine*, recueil de discours prononcés à Bergues, le 21 septembre 1913, avec une *Préface* par M. Barrès, Paris, 1914, p. 190.

travailler au métier de charpentier » (61). « Les *Méditations* m'ont fait poète », dira un ouvrier de Lyon (62). « Mes chants naquirent de tes chants », écrira le poète-boulangier Reboul (63), auquel Lamartine adressera, en 1829, son *Ode au génie dans l'obscurité*.

Lamartine se reconnaît un deuxième don, une deuxième responsabilité. « Une palpitation d'ailes », pour emprunter le mot de Gautier, passe sur l'âme de la jeunesse avec l'apparition des *Méditations* ; cette émotion ira chez quelques-uns jusqu'à l'exaltation, surtout lorsqu'ils connaîtront la personne même de Lamartine ; et presque tous, depuis les effervescents des cafés, jusqu'aux jeunes filles prêtes à la vénération, lui voueront un culte. Ce sont eux qui inspireront au poète un *Sursum corda* ; car, pour lui, peu de joies seront supérieures à celle d'avoir « allumé le premier » un enthousiasme dans une âme neuve et généreuse (64).

Or, la jeunesse, surtout celle des Ecoles, va devenir de plus en plus « l'âme du peuple », — Lamartine lui-même le signalera plus tard (65) ; et c'est par l'intermédiaire de ces exaltés que le poète aura ses premiers rapports politiques avec les ouvriers des villes. Quelle est donc, vis-à-vis de la jeunesse, l'attitude de l'auteur des *Méditations* ? Jeune homme d'une trentaine d'années seulement, il a déjà songé

(61) Lettre de Dechevaux-Dumesnil, *Archives de Saint-Point*. S. d., mais postérieure aux *Confidences*.

(62) Lettre de « Perrin fils aîné, tisseur, Lyon, 9 janvier 1853 ». *Archives de Saint-Point*.

(63) *Ode à Lamartine*, 1831.

(64) *Des destinées de la poésie*.

(65) *Mémoires politiques et littéraires*, T. I, p. 293.

à profiter de ses expériences pour détourner du mal les jeunes gens qu'il peut atteindre. L'oisiveté avait été pour lui un grand écueil. Écoutons-le, dès 1818, conseiller la pieuse Mademoiselle de Canonge, inquiète pour son frère. Il approuve l'idée d'un mariage : « Si j'avais ou un fils ou un frère, c'est le parti que je prendrais ». Puis pour empêcher de nouveaux égarements après le mariage : « Donnez-lui une terre à faire valoir, des intérêts à traiter, des affaires, enfin de quoi remplir son esprit, autant que sa femme et ses enfants rempliront son cœur » (66). Madame de Raigecourt, mère accomplie, vient souvent au poète comme à un conseiller avisé, pour le consulter au sujet de son jeune fils Raoul. Lamartine l'avertit, elle, d'un danger plus précis. Dans la société, lui écrit-il, il y a une atmosphère néfaste qu'on « ne peut s'empêcher de respirer » (67) : qu'il le désigne ou non en propres termes, c'est le byronisme en certains de ses excès : le scepticisme, et, ce qui en résulte souvent, les aspirations exagérées des hommes qui « veulent se faire dieux » (68).

Combattre ce mal, ce serait servir non seulement la jeunesse, mais aussi beaucoup de ces insatisfaits qui l'accablent de leurs plaintes ; car le poète va se convaincre que la plupart de ceux qui mendient la sympathie ont surtout besoin du « rayon consolateur de la foi ». Un état social à améliorer, un *César* à terminer, — sujet qui semble avoir toujours éperonné son désir d'action — allons-nous assister à une pre-

(66) *Correspondance*, 24 décembre 1818.

(67) *Ibid.*, 19 août 1819. Nous reconnaissons ici l'influence de Lamennais.

(68) *Ibid.*, 27 mai 1819.

mière passe d'armes ? « Les chances de l'action ne nous manqueront pas », écrit Lamartine à Virieu ; puis il cite son propre drame : « Réjouis-toi César, ces jours sont faits pour toi ! » (69). Au moment où il exprime cet enthousiasme, il vient d'examiner « un paquet énorme de lettres » amoncelées sur sa table pendant une absence de huit jours. Elles viennent, dit Lamartine, de « tous les pays de l'Europe » (70). Agir sur toutes ces âmes : cette pensée se précise-t-elle dans l'esprit de celui qui commence à considérer la réputation littéraire « comme moyen et non comme but » ? (71). Nous savons seulement que six mois plus tard le poète attaque le byronisme à sa source, dans son ode intitulée l'*Homme*, destinée à ramener lord Byron « à des idées moins sataniques » (72). « C'est pour la vérité, s'écrie Lamartine, que Dieu fit le génie ! » Cessons de vouloir être des Prométhées : soyons satisfaits de rester où Dieu nous a placés ; immolons avec amour notre libre volonté à la volonté divine : c'est là, dès maintenant, le point central de sa philosophie.

Lamartine est donc déjà voué, en 1820, à des apostolats. Il se pose en conseiller : aux jeunes il recommande l'activité : au génie le service de la vérité ; à tous la soumission à la volonté céleste. C'est sur ces trois idées qu'il fondera plus tard sa doctrine du travail pour les classes laborieuses. Le cercle de ses sympathies s'est trouvé soudain élargi :

(69) *Correspondance*, 13 avril 1819.

(70) *Ibid.*

(71) *Ibid.* 24 juin 1819. Cf. *Ibid.*, 4 août 1818.

(72) *Ibid.* 19 novembre 1819.

de ses relations avec ses milliers de lecteurs connus ou inconnus, de la certitude qu'il possède un don extraordinaire de consolation, va bientôt naître la conviction d'une mission poétique. Toutefois consoler sera de plus en plus, pour lui, éclairer : chanter, comme le Psalmiste, Dieu et l'immortalité, lui apparaît désormais un moyen plus efficace que les gémissements et les plaintes pour apaiser et pour guérir. « Quand je dis maître, écrira-t-il, dès 1824, en parlant de ce profane et charmant Arioste, je parle du style car nous n'avons rien de commun dans la pensée ; il songeait à amuser des imaginations oisives et non à exalter des pensées profondes et religieuses » (73). Et il se mettra à écrire avec l'humilité du prêtre : « Je sens mon indignité, dira-t-il, et je commence *in nomine patris* » (74).

Consoler et éclairer : c'est d'abord en poète de cœur et de conscience que Lamartine se fera connaître et estimer par les éléments les plus instruits du peuple, et qu'il commencera à gagner la confiance affectueuse des ouvriers sensibles.

(73) Lettre du 13 février. V. P. Ponti, *Lettere inedite di A. de Lamartine alla Marchesa di Barolo*, Torino, 1926, p. 25.

(74) *Correspondance*, 15 janvier 1824.

CHAPITRE III

LES SENTIMENTS HUMANITAIRES

Vint l'époque où Lamartine se transforma en diplomate-seigneur : devait-il se contenter d'une vie qui lui permettait de perpétuer la tradition bourgeoise du châtelain protecteur, ou bien de servir à l'étranger son « pauvre bon vieux roi » ? (1). Le sentiment de sa vocation devait-il se satisfaire, quand le poète se mettait à élaborer le plan de sa longue épopée « humaine et religieuse » ? Pendant les années qui allaient de 1820 à 1830, l'évolution psychologique de Lamartine fut plus compliquée qu'on ne croit généralement. On voit peu à peu se manifester chez lui le désir d'une action publique : ce n'est là, disent la plupart de ses critiques, que la naissance d'un enthousiasme pour la politique : c'est à nous d'y reconnaître déjà le cours plus profond de sentiments humanitaires. Si nous considérons Lamartine au foyer, et dans tous les rapports qui favorisent l'expansion de ses sympathies, nous verrons, dès avant 1830, les premiers mouvements et les premiers gestes d'une action sociale.

★
★★

Fonder le foyer de l'homme qui a une mère com-

(1) *Correspondance*, 25 août 1824.

me celle du poète, de l'homme qui admet le public dans son intimité, c'est là tâche délicate ; mais Miss Marianne Birch est heureuse de s'y essayer. Douée d'une bonté extrême et d'un dévouement à toute épreuve, elle a les qualités requises. Elle ira jusqu'à confondre sa vie spirituelle avec celle de Lamartine : bien qu'il l'appelle son « cher petit conseil » (2), c'est elle qui s'inclinera avec conviction devant les doctrines de son mari : il y aura plus tard entre eux quelques dissonnances d'idées ; mais elle épousera ses sentiments sociaux, et elle sera son premier disciple et son soutien. Il y a un autre garant de son succès : lorsque, la veille de son mariage, elle rencontre à Chambéry Madame de Lamartine, elle devient aussitôt l'affectueuse émule de sa belle-mère. A partir de ce jour, on sent presque une sainte conspiration entre ces deux femmes, pour faire aimer son intérieur à Lamartine et pour l'entourer d'une atmosphère pieuse. « J'espère, écrit Madame de Lamartine à son fils, lors de la lune de miel à Naples, que tu as mis la perfection au grand ouvrage religieux que tu avais commencé à Paris, et que ta foi se fortifie tous les jours dans la douce société de ton ange » (3).

Au sein de ce bonheur, les sentiments sociaux du poète se modifient à quelques degrés : colorés par des idées libérales, ils tendent vers une confiance quiétiste en la Providence et les institutions établies. Le roi, pensera-t-il jusqu'en 1824, « n'est pas le maî-

(2) Lettre du poète à sa femme, 11 janvier 1822. R. Domic, *Lamartine intime de 1820 à 1830. D'après des lettres inédites*. Revue des Deux-Mondes, 1907.

(3) C. Latreille, *La Mère de Lamartine, d'après des documents inédits*, déjà cité, lettre du 3 décembre 1820, p. 69.

tre des tempêtes, qu'y pouvons-nous ? » (4). Nommé secrétaire d'ambassade à Naples, il s'y trouve au milieu de l'insurrection de 1820 sans être vraiment troublé par l'agitation révolutionnaire des *Carbonari*. Certes, en vieux routier de constitution, comme il aime à se désigner, il trouve curieuse la politique napolitaine. En homme de conscience aussi, il s'intéresse à la lutte de ces bourgeois pour une charte. Il voudrait presque être libéré de ses fonctions diplomatiques, pour pouvoir intervenir. Seulement, ses instincts ataviques de royaliste reprennent le dessus, et il accorde ses sympathies au roi Ferdinand et aux *Calderoni*, cette plèbe composée de *lazzaroni* et de travailleurs de la terre qui se range aux côtés de son vieux monarque (5). Puis, avant que ne soient passées les fortes chaleurs, Lamartine plie sa tente, laisse, dit-il, les combattants se désennuyer comme ils l'entendent de la monotonie de l'existence, et se retire avec sa femme et Mrs Birch à Ischia.

Les affections familiales sont la source des sentiments civiques, dira Lamartine. Pour l'instant, au moins, il n'a pas l'air de pressentir cette théorie. Mais voici qu'un nouvel idéal de vie s'ébauche dans son esprit et, par une sorte de révélation progressive, le mot foyer se dépouille de tout égoïsme intime : le poète commence à accueillir des sympathies nou-

(4) *Correspondance*, 25 août 1824.

(5) *Mémoires politiques et littéraires*, T. I : Lamartine y consacre une soixantaine de pages (108-170) à cette révolution de Naples et dit même qu'il avait envisagé avec joie la perspective d'y assister. Elle lui avait permis, ajoute-t-il, de s'exercer à d'autres mouvements populaires plus sérieux.

velles et à voir avec plaisir se multiplier ses responsabilités. Les paysans de l'île forment un paisible contraste avec le peuple belliqueux qu'il vient de quitter. Il les compare aux laboureurs de la Savoie, voit chez eux les mêmes « mœurs douces et pures », (6) et finit, semble-t-il, par adopter ceux d'entre eux qui l'entourent : « Notre casino..., écrit-il, est habité par une vraie famille de patriarches » (7).

C'est à la Saint-Martin, le 11 novembre, qu'on a, en Bourgogne, l'habitude de régler les affaires de l'année entre fermiers et maître, et c'est vers cette date que le poète, revenu d'Italie, se rend à cheval à Saint-Point : pour faire connaissance avec son monde, surveiller les réparations du château et goûter « les délices et les ennuis de la propriété » (8). Les ennuis : faire résilier des baux, donner des instructions à des vigneron qui se sont accoutumés à leur indépendance, compter même « combien de chanvre, d'orge ou de trèfle » lui rapportera tel ou tel champ. Mais personne mieux que Lamartine ne sait transformer ces désagréments en plaisirs. Régles par d'antiques traditions de la Bourgogne, ses rapports avec ses vigneron ont une saveur biblique : le seigneur fournit des champs et une chaumière au travailleur, lequel rend à son maître, à la fin de l'année, la moitié de la récolte, apporte tant de livres de beurre à la table du château, coupe le bois pour son châtelain, se charge de certaines autres corvées et ne paie en argent qu'une soixantaine de francs. Biblique

(6) *Correspondance*, 31 septembre 1820.

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*, 1^{er} décembre 1821.

aussi cette tradition de la dîme, et la fonction du « régisseur », ou intendant, qui s'occupe des finances et de l'approvisionnement du domaine. Certes, si la liberté du fermier ne va pas sans quelques restrictions, Lamartine a vite fait de se montrer maître indulgent. Il charme ses paysans par une manière à lui de traiter les affaires, qui n'implique aucune méfiance de part et d'autre : une poignée de main tient souvent lieu de contrat (9). Mais les travaux traineront-ils, le poète fera de vives remontrances, se fâchera même, et ses vigneronns devront retoucher, évidemment, l'idée qu'ils s'étaient faite du beau chevalier exalté et insouciant : ils verront en lui un homme capable de conduire des hommes.

Se voir chef des activités pastorales au milieu des paysans, cela stimule toujours l'imagination de Lamartine. Le jeune poète en sa première gloire n'avait-il pas été heureux de diriger tout seul, en l'automne de 1820, les vendanges à Milly ? Et à mesure que se cimente l'association entre lui et ses fermiers de Saint-Point, il accueille ses responsabilités de propriétaire avec un enthousiasme de plus en plus paternel : « Nous sommes réenfoncés dans notre solitude, écrit-il au chevalier de Fontenay, entourés d'ouvriers et de moissonneurs. Les patriarches, je vous assure, avaient bien autant d'esprit que nous, cela valait bien la rue de Richelieu et le restaurateur et le Gymnase ! » (10). A cette époque son ambition

(9) Communiqué par M. Marius Siraud, de Mâcon et Saint-Point et par M. Duchet, de Milly, ancien facteur du poète.

(10) *Correspondance*, 13 septembre 1823.

poétique n'est-elle pas d'écrire « une divine histoire patriarcale, simple, pure, grande et pieuse » (11) ?



Quelques visions inquiétantes ou tristes assombrissent cependant la sérénité du poète.

C'est en Angleterre, où il est allé, en 1822, rendre visite à la famille de Madame de Lamartine, qu'il a reçu l'impression la plus troublante. Car Lamartine aussi a fait des *Promenades dans Londres*. C'était au moment où les idées de la Révolution française, travaillant l'esprit des Anglais libéraux, n'étaient pas encore passées dans des législations réformatrices. La misère et la corruption de la grande ville effrayaient les regards. Quand Lamartine s'attardait le long de la Tamise, il tombait sur « des ruelles ignobles, aux tavernes suspectes où des populations de matelots ivres croupissaient comme des sauvages dans la lie et dans la boue » (12). Sur les places publiques, le sol tremblait « sous les pas des multitudes rassemblées au moindre appel de l'occasion ; les paroles respiraient la colère, les physionomies la haine de classe à classe » ; des hommes, des femmes et des enfants exténués rôdaient autour des magasins encombrés de richesses. Les constables ne suffisaient pas « à réfréner cette perpétuelle sédition du mécontentement et de la faim » (13).

Un cabinet, responsable de cette situation, combattait en aveugle les idées libérales. Une dizaine d'années plus tard, un autre gouvernement commença

(11) *Correspondance*, 1^{er} avril 1824.

(12) *Conseiller du peuple*, T. I, 1850, p. 333.

(13) *Ibid.*, p. 328.

à apaiser cette haine qui travaillait le corps social. Lamartine devait suivre lui-même, avec un vif intérêt d'homme politique, l'agitation irlandaise et le mouvement chartiste, la pensée sociale et la conduite des réformes en Angleterre. Se détournant des doctrines de Malthus et de lord Brougham, et des erreurs de l'école du *laisser-aller* lorsque laisser-aller voulait dire laisser souffrir, il devait étudier l'attitude des hommes d'Etat tels Chatham, Wilberforce et Wellington, et les idées parlementaires de Cobden, de Fox, de Russel et de Peel (14) ; celles aussi des philosophes comme John Stuart Mill qu'animait la sollicitude pour les masses (15). Il profita même des expériences du chef chartiste, Robert Owen, et d'O'Connell en Irlande (16). Mais rien pendant ce séjour à Londres en 1822, ne paraissait révéler chez Lamartine le désir de se faire champion de la cause des classes déshéritées. Toutefois, un an plus tard, après la lecture des *Messéniennes*, une idée courante en France à cette époque lui apparaîtra avec force : celle de la nécessité de réparer les fautes de la Révolution,

(14) Nous basons ces assertions surtout sur des commentaires, dans la correspondance de Lamartine et dans ses discours, sur la politique de ces hommes d'Etat.

(15) Lamartine a au moins correspondu avec J.S. Mill.

(16) Des amis de Mme de Lamartine, et certains réformateurs anglais connus ou obscurs, semblent, d'après des lettres éparses conservées au château de Saint-Point, avoir voulu tenir le poète au courant de la marche des événements sociaux de leur pays. Voir aussi *Conseiller du peuple*, T. II, 1850, p. 339. Cf. *infra*, p. 303, lettre de Sturge, ami du chartiste Vincent, et *Appendice B*, XI et XXIII. Le poète devait étudier la situation sociale à Londres, lors de ses séjours en cette ville en 1831 et 1850. *Conseiller*, p. 329.

« d'étouffer les murmures d'en bas par des bienfaisances d'en haut » (17). Le monde, dira-t-il, dans une réponse en vers à Casimir Delavigne, a besoin d'un « siècle de bienfaits » (18).

Peut-être les images sinistres qu'il a rapportées d'Angleterre lui font-elles regarder d'un œil plus satisfait les activités charitables de sa jeune femme : c'est elle qui prend l'initiative d'organiser à Saint-Point des œuvres de charité. « Madame de Lamar-tine », écrit-il à une amie de Turin, Madame de Barol, « imite votre admirable dévouement. Elle s'est consacrée aux petits enfants de la campagne : elle en fonde une institution charmante et utile » (19). Et encore : « Marianne est piquée d'une sainte émulation pour marcher dans vos voies, elle consacre tout son temps à ses pauvres et à ses enfants de la ville et de la campagne. Elle compose même un ouvrage classique (20) qui sera utile à elle et aux femmes qui, comme elle, entreprendront d'instruire les pauvres gens » (21). Peut-être, après ses observations sur la crise sociale en Angleterre, le poète ressent-il

(17) Nous savons que toute une école sociale attendait un *Réparateur* : c'est le titre qu'elle donnait à son organe.

(18) *Lettre à Casimir Delavigne*, 9 février 1824.

(19) *Correspondance*, Noël 1823. C'était le début de son école pour les filles et les garçons en bas âge. Elle les faisait venir au château.

(20) *Explications familières des devoirs du dimanche*, Madame de Lamartine étudie les jeunes filles qui viennent à la messe, essaie de sentir comme elles, puis de leur faire apprécier le dimanche, non seulement comme un jour de repos et de distraction, mais comme une fête pieuse. Voir Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, Paris, 1887, p. 280.

(21) V. P. Ponti, ouv. cité, p. 24. Lettre du 15 février 1824.

aussi une nouvelle joie à pouvoir satisfaire ce besoin de sa nature, la générosité ? Il établit, en 1824, le budget de l'année, — budget qui passe, enfin, toutes ses espérances : « Tu peux faire l'aumône », écrit-il à sa compagne, « sans te gêner » (22).

Mais arrêtons-nous un instant sur le cercle plus restreint de son foyer proprement dit, — cercle où sont réunis auprès de sa femme et de sa fille, ses parents et ses sœurs. C'est là que des chagrins sont venus le rendre plus sensible aux maux de l'humanité : il a perdu son petit Alphonse, et sa sœur, Madame de Vignet. Il se voit de plus en plus la Providence et le consolateur des membres de sa famille qui lui restent : malades ou tristes, ou même heureux, ils ont besoin, croit-il, de sa présence et de ses soins (23). L'état maladif, qui n'est que trop souvent son partage depuis l'adolescence, a rendu son cœur particulièrement pitoyable aux souffrances physiques des autres. Regardons-le qui se laisse accabler « de veilles et d'inquiétudes » (24) ; voyons-le à genoux, en larmes, au chevet d'une deuxième sœur, Madame de Montherot, qui touche à sa dernière heure. « Il faut que je sois là, écrit-il, pour surveiller ce fatal instant et secourir ma pauvre mère, et d'un autre côté que je revienne ici presque tous les jours, consoler et soigner ma femme » (25).

C'est vers cette époque que nous voyons surgir en Lamartine l'idée qu'il pourrait représenter ses

(22) R. Doumic, art. cité.

(23) Cf. *Correspondance*, 3 juillet 1824.

(24) *Ibid.*

(25) Lettre de Saint-Point, *Ibid.*, 2 août 1824.

concitoyens des campagnes et de la ville, comme député : « Si j'avais les 40 ans, j'étais nommé d'emblée cette fois..., écrit-il à Virieu. J'en serais bien aise en son temps » (26). Nous est-il permis de voir un rapport entre le sentiment accru de ses responsabilités familiales et cette ambition politique ? Nous devons au moins réfléchir à cette doctrine que Lamartine fera passer dans ses œuvres, depuis *Jocelyn* jusqu'au *Conseiller du peuple* : l'amour domestique est la source non seulement du bonheur, mais de toute conscience de devoirs civiques, du sentiment de la fraternité sociale même, qui doit s'y développer : « Vous avez besoin d'amour », s'écriera-t-il aux communistes en 1844, « pour former le ciment de votre société ! Où trouverez-vous l'amour si vous l'étouffez dans son premier et dans son plus saint foyer, la famille ? » (27). En sa vieillesse, Lamartine ira jusqu'à poser à chaque citoyen éligible au vote la question : « Etes-vous père ou fils de famille », ou êtes-vous « nomade par dérèglement de vie » ? (28).

En considérant Lamartine au foyer et dans sa fonction de maître, on a vu s'établir une loi fondamentale de sa nature : là où il crée un lien il ressent en même temps un devoir. A nous, maintenant, de le suivre rapidement d'attirance en attirance, de devoir en devoir, jusqu'à ce que son cœur et sa conscience aient embrassé le peuple.

(26) *Correspondance*, 23 février 1824.

(27) *Du droit au travail et de l'organisation du travail*. Article du *Bien public*. Fr. par. 26 décembre 1844.

(28) *Conseiller du peuple, Le passé, le présent et l'avenir*, T. III, 1850, p. 246.



Voici qu'à l'automne de 1826, la santé de Madame de Lamartine exige un climat plus doux, et le poète reprend, en Toscane, son service diplomatique. Il s'installe à Florence : d'abord avec la modeste magnificence que comportent ses projets d'hospitalité ; puis en chrétien qui va appeler Santa Maria Novella « notre paroisse », (29) — en chrétien qui voit dans sa fonction de chargé d'affaires, non seulement sa situation personnelle à assurer et une mission patriotique à remplir, mais une œuvre humaine de fraternité internationale à réaliser. La Toscane l'exaltera et lui vaudra une nouvelle ardeur politique et pieuse : il y verra les idées de la Révolution sous un jour plus favorable ; il y connaîtra surtout un élan puissant vers Dieu et vers les hommes. Son hospitalité participera de cet épanouissement généreux de sa nature : elle deviendra fastueuse. Dans la multitude qui sera attirée vers sa maison ouverte, se trouveront toutes les illustrations du pays et du monde voyageur : « Le presque roi d'Angleterre » se rendra à Florence et lui fera visite, et le grand-duc Léopold viendra à la villa Lamartine, avec les Princesses, caresser la petite Julia. Mais ces fréquentations princières elles-mêmes, comme presque toutes ses expériences italiennes, vont concourir, d'une façon plus ou moins directe, à l'orienter vers le peuple.

Un homme qui avait moins l'habitude de se faire aimer aurait pu considérer, en arrivant en Italie, que sa situation était un peu délicate, surtout vis-à-

(29) *Correspondance*, 15 avril 1828.

vis des nationaux. Ceux-ci eussent sans doute voulu qu'on accueillît avec une distinction moins flatteuse l'auteur du *Cinquième chant de Child-Harold* (30). Le royalisme du poète ne pouvait que les éloigner davantage ; car Lamartine, qui parlait avec vénération de la sagacité de sa Majesté Charles X (31), s'était mis à créer un petit foyer de piété royaliste pour la colonie française. La première constatation qui s'impose au jeune diplomate, c'est que « l'Italie traverse une des périodes de dépression politique les plus caractérisées qu'elle ait connues pendant l'histoire de son *Risorgimento* » (32). Mais peut-être se ravise-t-il : il signale, tout au moins, « la persistante vitalité » du sentiment national qui semble assoupi. (33). Ce sentiment, le Colonel Gabriele Pepe voulait le galvaniser, et exprimer en même temps son indignation contre le poète français, par une polémique de brochures et de pamphlets que son groupe de patriotes et lui répandirent jusque dans le peuple. L'incident du duel est trop connu pour que nous le retracions ici : rappelons-nous pourtant que l'opinion publique se monta « à un très haut point d'exaltation » et que Lamartine put craindre des « représailles de nation à nation » (34). Regardons-le aussi à une heure matinale, allant au rendez-vous demandé par le colonel Pepe. Avec tout son sang-froid habi-

(30) Voir P. Hazard, *Lamartine*, p. 42.

(31) Albert Pingaud, *Lamartine chargé d'affaires* (1826-1828). *Revue d'Hist. Diplomatique*, juillet-septembre 1927, p. 239-275, p. 263.

(32) *Ibid.*, p. 265.

(33) *Ibid.*, p. 247.

(34) *Ibid.*, 2 février 1826.

tuel en face du danger, — car le sang méridional de son adversaire s'échauffe — Lamartine se montre admirable de sagacité et de générosité : il ne fait que parer les coups, se laissant blesser au bras, et protège ensuite le Colonel Pepe auprès du Grand-Duc, dîne avec lui, en fait son ami dévoué ; il le recevra même plus tard à Saint-Point.

Cet incident réglé, il reste au poète des ennemis, dit Madame de Lamartine ; mais elle écrit en même temps : « Il nous revient de tous côtés les choses les plus flatteuses. Les Italiens les plus montés contre nous avant, sont tous convertis... Nous avons de grands amis qui sont très chauds » (35). Lorsque Lamartine reparait pour la première fois au théâtre, « tous les grands personnages de la société italienne viennent lui rendre hommage » (36). Sur la plaie qu'avait causée *Child Harold*, il répand le baume d'une explication littéraire ; puis, dans la *Perte de l'Anio*, il efface ce qui avait blessé : il fait appel à un sentiment de sympathie fraternelle entre deux peuples qui remontent à une même origine glorieuse ; il s'oublie et écrit, comme il le dira dans le commentaire du poème, « avec le cœur d'un Italien » (37).

S'étonne-t-on après tout cela que l'Italie l'aime, et que Lamartine écrive deux ans plus tard que les

(35) C. Latreille, *La mère de Lamartine*, ouv. cité, p. 77.

(36) Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 57. Voir aussi, au sujet du duel : A. de Gubernatis, *Un duel historique* (Revue des Deux-Mondes, 1891) ; Ed. Frémy, *Lamartine diplomate. (Correspondant 1890)*. Clelia Rolla : *Lamartine et l'Italie*, Novare, 1913. — Fargès : *Lamartine à Florence*, (Revue de Paris, 1900). — U. Mengin : *Lamartine à Florence*. Grenoble, Allier, 1925.

(37) Voir *Les Harmonies*.

nationaux « sont à merveille » pour lui (38) ? Du reste, il ne tarda pas, après son duel, à se ranger de leur côté dans la lutte contre l'Autriche (39) et à « se lier d'amitié avec l'élite des partisans de la liberté italienne » (40) : G.-B. Niccolini, Giuliano Frullani, N. Tommaseo, le poète Montanelli, le comte Arrivabene ; avec Manzoni qui avait fréquenté à Paris le salon de la veuve de Condorcet, et surtout avec le marquis Gino Capponi, que Lamartine avait connu en France et qui était destiné à devenir un des patriarches de l'école libérale et de l'unité italienne (41). Le poète passe un mois chez ce dernier à Varamista, et nous pouvons juger de l'influence de Capponi d'après le ton exalté des lettres que Lamartine lui adressera : c'est aux oreilles sympathiques du patriote italien qu'il confiera parfois ses rêves politiques, et, en 1835, il lui trouvera un « même sang spirituel » (42).

Certes, il professait un peu de honte à l'endroit des idées ultra-libérales de son pays, lorsqu'au mois de juin 1828, le Grand-Duc lui parla avec inquiétude des manifestations un peu turbulentes du peuple français. Lamartine lui répondit que « les éléments nécessaires d'une seconde révolution n'existaient pas en France, que l'esprit révolutionnaire était devenu une théorie politique plutôt qu'un fait menaçant ; que cette théorie, manifestée à la tribune par des

(38) *Correspondance*, 25 février 1828.

(39) Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 61.

(40) L. Guerrini, *Lamartine secrétaire de Légation (lettres inédites)*. Revue de Paris, octobre-novembre 1915.

(41) Cf. surtout *Ibid*, 15 novembre, p. 363 ; A. Pingaud, art. cité, p. 265 ; Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 61.

(42) *Correspondance*, 8 janvier 1835. Cf. *Lettere di Gino Capponi*, 2^e éd. de A. Carraresi, T. I, p. 270, 284, 291.

orateurs surannés ou dans les pamphlets des écrivains imberbes ne trouvait plus rien à remuer dans les masses » (43). Et cependant, dès le commencement de sa seconde année de séjour en Italie, la pensée de Lamartine se tourne sans cesse vers le peuple français tourmenté par une vague fièvre de progrès. « On ne peut pas, dit le poète, lui faire remordre à ce qu'il ne veut plus. » (44), c'est-à-dire à l'ancien régime. C'est en scrutant ainsi les mouvements populaires de son pays, que le poète se découvre de rares aptitudes politiques : une sorte de révélation intérieure lui permet de se mettre en communication secrète avec les masses agissantes de la France. « Je sens ce qu'elles sentent, déclare-t-il à Virieu, et ce qu'elles vont faire même lorsqu'elles se taisent ». Il résume sa conviction en un mot devenu célèbre : « J'ai l'instinct des masses. ! » (45).

Lamartine commence à sentir que le peuple français a plus besoin d'un député que le Roi d'un ministre (46), — un député de « haute lumière » qui comprenne la « liberté commune » (47). « *Rien par la force*, résume le poète, *tout par les doctrines* » (48). « Je vois mieux les choses d'ici », dit-il (49) : n'est-ce pas qu'il les voit aussi un peu du point de vue des libéraux de la Toscane, et que les idées françaises

(43) Lettre de Lamartine du 26 juin 1828, A. Pingaud, art. cité, p. 264.

(44) *Corr.* 17 janv. 1828.

(45) *Ibid.*

(46) *Ibid.* 28 nov. et 27 déc. 1827.

(47) *Ibid.* 1^{er} avril 1828.

(48) *Ibid.* 18 février 1827.

(49) *Ibid.* 17 janvier 1828.

qu'il rejetait en France lui paraissent plus acceptables lorsqu'elles se trouvent colorées par l'enthousiasme des nationaux italiens ?

Et cependant, le premier mot d'ordre social de Lamartine n'est pas liberté, mais fraternité ; car en Italie il croit avoir identifié le besoin essentiel de l'humanité : une loi d'amour.

Une des joies que ce séjour en Italie réservait à Monsieur et Madame de Lamartine, c'était la société de l'amie française, la marquise de Barol. Lorsqu'elle vient à Florence, ils exigent d'elle non des visites mais des séjours ; quand le poète va à Pise il s'engage avec elle en des discussions interminables (50). Ils n'ont qu'une querelle : Madame de Barol n'est rien moins que tolérante : pour elle, idée libérale est synonyme de sentiment anticléricale ; et elle semble croire que les chrétiens doivent se charger de la justice, de la vengeance de Dieu et purger les temples des impies. Elle stimule ainsi Lamartine à préciser là-dessus ses propres idées. Nous savons combien le poète aime à s'attarder dans les églises sonores, lumineuses, humaines de Florence (51). Dans ces sanctuaires il voit un Christ, couronné d'épines, un roseau à la main (52). Or, la beauté et la vérité ne sont pas les seuls intermédiaires entre la Divinité et lui : le pathétique en est un autre, et ce Dieu supplicié, au visage de douceur, l'émeut infiniment,

(50) Cf. *Corr.* 17 janv. 1828.

(51) Voir *l'Hymne au soir dans les temples* et son commentaire.

(52) *Aux chrétiens dans les temps d'épreuve*, écrit en 1826, selon Gustave Allais, *Lamartine en Italie et les Harmonies poétiques et religieuses*.

et lui fait songer à l'efficacité du pardon (53). « Le zèle, écrit-il à Madame de Barol, était bon pour Moïse et Saint Paul. Nous sommes arrivés en fait de christianisme à l'ère de la charité. Vous me citerez quelques passages de fer et de feu ! Mais je vous citerai le genre humain qui soupire après une loi d'amour, loi d'amour qui est l'Évangile bien compris » (54).

C'est ainsi que le « J'aime », le « Aimez-moi » de sa jeunesse deviennent, dans les *Harmonies*, et au sens le plus large, « Aimons » (55).

Lamartine met à l'unisson sa vie de diplomate et sa vie de gentilhomme mêlé aux aristocrates : il devient un conciliateur : tantôt c'est un duel entre un Russe et un Italien qu'il essaie d'empêcher (56) ; tantôt la paix qu'il établit dans la colonie française (57) ; ou bien encore il semble réussir à rendre un peu populaire l'Italie en France, la France en Italie (58). Chercher ainsi à réaliser l'harmonie sociale ; se laisser exalter par la nature, par les hommes, par les églises

(53) Toutefois, il faut se garder de confondre ce qui est pour lui une invitation au pardon, avec la prédilection de certains romantiques pour l'immoralité et la thèse facile de la bonté indulgente, issue du péché. Cf. chapitre sur l'« Antonisme », L. Maigron, ouv. cité, p. 363 sqq. Lamartine ne se sent plus attiré que par « les très braves gens » ; « la canaille en tout genre, dit-il, me sent mauvais ». *Corr.*, 22 juillet 1827.

(54) Lettre s. d., V. P. Ponti, ouv. cité, p. 62. Il est certain que les écrits saint-simoniens, eux aussi, ont fait réfléchir Lamartine à cette idée d'une ère de charité.

(55) Voir P. Hazard, ouv. cité, p. 54.

(56) *Correspondance*, 25 février 1828.

(57) *Ibid.*, 13 février 1827.

(58) Cf. *Ibid.* 12 et 14 juin, aussi la lettre datée de Livourne juin, et celles du 20 juin, du 1^{er} juillet et du 4 août 1827.

de ce « divin pays de Toscane » (59) ; bourdonner, comme il dit, son cantique de joie et d'amour devant une Bonté parfaite, est-il plus noble activité pour un être de génie ? Rapporter d'une promenade une nouvelle *Harmonie*, la lire dans la douce et charmante intimité de son salon, à un cercle de femmes nobles et pieuses ; déverser son âme dans celle de son enfant, dernier lien qui l'attache à Dieu par ce qui est devenu une foi quasi extatique, n'y a-t-il pas là de quoi satisfaire une soif généreuse de sympathie ? En exaltant le poète, l'Italie a donné à sa nature aimante une expansion nouvelle ; en augmentant sa faculté d'adoration, elle a augmenté son amour pour tout ce que son Créateur a fait : son affection pour les petits s'affermirait (60).

Un jour qu'il se trouve sous l'ombrage des *Cascone*, une nostalgie, douce et profonde, commence à l'envahir, et ce gentilhomme de naissance, cet aristocrate de génie, ce patricien spirituel qui reste si souvent dans les hauteurs seul avec Dieu, ce David triplement noble, se souvient qu'il est « né parmi les pasteurs ». Et le petit pays de son enfance lui sug-

(59) *Correspondance*, 24 août 1827.

(60) Nous en avons une révélation charmante dans son affection pour les animaux. Cette attirance vers les bêtes, accusée déjà dans son enfance, se manifeste en Italie à un très haut point : la perte d'un animal devient un deuil. « Aujourd'hui, j'ai perdu mon cheval chéri », écrit-il. *Correspondance*, 6 juin 1827. N'hésitons pas, de peur d'être ridicule ou irrévérencieux, à associer la religion de Lamartine à son amour pour les bêtes : il n'avait pas lui-même de ces petits scrupules. Après la mort d'un chien il écrit dans un livre de messe : « Aujourd'hui mon Perlino est mort. *Ci revedremo* ». Nous devons ce détail inédit à Mademoiselle de Jussieu de Sénevier.

gère un vers que le Mâconnais et le Charollais aussi (61) répèteront avec un plaisir ému pendant un siècle :

« *Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout*
[*m'aime !* »

C'est pendant les vacances d'été, près de Lucques ou de Livourne, ou lorsqu'il jouit de l'hospitalité des moines dans leur ravissante solitude de Valombreuse, que le poète s'abandonne aux impressions de la vie du peuple toscan. Son premier mot devant les paysages de ces régions dit son enthousiasme pour les gens de la campagne : « habitants pittoresques et excellents (j'entends les paysans) » ; puis « population adorable » (62). Les *contadini* ne figurent guère dans les *Harmonies* issues des « collines étagées » de leur pays. Lamartine les réserve pour un long épisode, projet qu'il ne réalisera pas, — en vers tout au moins (63). Ils restent pourtant intimement liés, parfois, aux beaux sites qui inspirent ces hymnes ; car longtemps après, le poète commentera plusieurs de ses œuvres de cette époque par des allusions sympathiques à ces cultivateurs de figues et d'olives.

Mais voici qu'après une année et demie de séjour en Italie, Lamartine ne se contente plus de laisser sa sympathie pour le peuple s'épancher en exalta-

(61) Il intitule ce poème *Milly, ou la terre natale*, mais, dit-il, ce fut en songeant également à Saint-Point qu'il l'avait écrit. *Correspondance*, 1^{er} février 1827.

(62) *Ibid.* 11 septembre 1826. Il est certain que Lamartine se plaisait en Toscane à fréquenter les gens du peuple ; car, lors de l'apparition de *Fior d'Aliza*, Mme de Lamartine déclara que personne ne connaissait les *contadini* mieux que le poète. Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 275.

(63) On retrouvera cet épisode en substance, sans doute, dans le roman *Fior d'Aliza*.

tion poétique : il lui faut un but apostolique et en même temps des réalisations d'une charité pratique. Il a d'abord sous les yeux plusieurs exemples de bienfaiteurs populaires dont les goûts se rencontrent tout à fait avec les siens. « M. Demidof est mort..., écrit-il à la fin de son séjour en Toscane. Nous ne saurons que faire des cinq mille pauvres qu'il nourrissait, et des deux mille désœuvrés qu'il amusait » (64). Madame de Barol, réformatrice infatigable, fonde à Turin, ville renommée pour ses institutions de cette nature, plus d'une maison de charité. Elle sera surtout connue comme l'ange des prisons, — amie et protectrice de Silvio Pellico, on pouvait s'y attendre. Manzoni, aussi, est de l'école de Pellico ; or, il est petit-fils de Beccaria, et lorsqu'il vient s'installer à Florence en octobre 1827, il se plaît à fréquenter le salon de Lamartine : ces deux idéalistes, à la même douceur chrétienne, au même *Credo* humanitaire, se lient aussitôt d'amitié (65). Un peu avant l'arrivée de Manzoni, ont été achevés *I promessi sposi*, où se traduit, rappelons-le-nous, la compassion de l'auteur pour les prisonniers, — œuvre, dit Lamartine, qui force à penser ; il ajoute : « C'est un des quatre ou cinq livres que j'ai lus avec le plus de ravissement de ma vie » (66). Sans doute ne le

(64) 5 mai 1828. C. Latreille, *Lettres inédites de Lamartine* (1820-1848). *Correspondant*, 1926.

(65) *Corr.* Lettre à Virieu, octobre 1827. On sait que Lamartine reprenait souvent dans ses *Harmonies* des thèmes de Manzoni : celui, par exemple, de la *Pentecôte* ou du *Nom de Marie*, celui aussi de l'ode du poète italien qui commence *Scendi piacevole alito !*

(66) Al. Manzoni, *Carteggio, a cura di G. Sforza e G. Gallareti*, T. II (1821-1831), Milan 1912 et 1921. Lettre de Lamartine, 29 octobre 1827.

place-t-il pas tout à fait sur le même plan que *Paul et Virginie*, ou *Le Lépreux de la Cité d'Aoste* : mais il s'en servira un peu comme d'un modèle de roman populaire.

Lorsque la mort de ses deux oncles lui laisse la direction de trois nouvelles terres en France, le poète écrit à Madame de Barol : « Cela facilitera l'imitation de quelque-unes de vos œuvres » (67) : et aussitôt il se met à élaborer un programme dans lequel les besoins religieux de ses fermiers ont la plus grande part de son attention. « Je vais m'occuper à présent, annonce-t-il à Virieu, de réparer mes terres et d'y faire de pieux et d'utiles établissements de curés et de sœurs hospitalières : instruction, prière, secours, voilà ce qu'il faut à chacun » (68) : Lamartine vient d'esquisser les grandes lignes de son action sociale. Il commence immédiatement à les inscrire dans la réalité. « Toutes mes pensées », écrit-il à sa tante, Mademoiselle de Lamartine, « sont à Milly, Monceau, Péronne, Saint-Point et Montculot. A propos de Montculot, nous venons d'y organiser un ecclésiastique qui instruira les enfants et desservira les trois paroisses... Faites entre vous tous une petite somme pour nous aider à cette œuvre qui doit remoraliser tout un pays » (69).

C'est au grand-duc Léopold qu'il appartient de diriger la pensée réformatrice du poète vers un but plus compréhensif, vers une application de l'Evan-

(67) Lettre sans date (1827), V. P. Ponti, ouv. cité, p. 46.

(68) *Correspondance*, 22 juillet 1827.

(69) *Ibid.*, 23 octobre 1827. Le mot « remoraliser » est très souvent sur les lèvres du poète pendant sa seconde année en Italie. Voir sa *Correspondance* de 1826-1827.

gile telle que la concevait Fénelon, c'est-à-dire, aux malheureux d'un pays entier. Du reste le Prince s'inspirait volontiers du prélat français : son livre de chevet était la *Direction pour la conscience d'un roi* (70). Lamartine, qui voyait en Léopold la personnification de la « passion du bien » (71), trouvait un moyen délicat de le lui dire. Le Grand-Duc envoya au poète un buste de Machiavel. Lamartine le remercia : « Je voudrais, lui écrit-il, offrir en retour à votre Altesse Impériale le buste de Fénelon ; elle y retrouverait sa propre image dans le Prince qu'il voulait donner aux hommes » (72).

Ce grave jeune monarque a besoin d'un ami et d'un confident (72). Ses rencontres officielles avec le poète ne sont ni assez longues ni assez intimes : nous voyons donc Lamartine, plusieurs matinées par semaines, se rendre à la bibliothèque grand-ducale au Palais Pitti, sous prétexte d'y consulter les livres et les incunables. A l'heure convenue, le Prince s'y promène lui aussi, comme par hasard, puis entraîne le poète dans ses appartements. Ce n'est pas pour tramer quelque intrigue politique qu'ils se dérobent ainsi à la jalousie possible des autres diplomates : c'est pour que Léopold puisse confier à Lamartine tous ses desseins en vue du bien de son peuple. Le poète

(70) A. Pingaud, article cité, p. 250.

(71) *Nouveau Voyage en Orient*, 23 juin 1850.

(72) Lettre du 10 février 1827, A. Pingaud, art. cité, p. 251.

(73) M. de Vitrolles, successeur de Lamartine en Toscane, bien qu'un peu prévenu contre le poète, avoue qu'à la veille du départ de ce dernier le Grand Duc donnait au poète « les témoignages les plus marquants de sa grande affection ». Lettre de Vitrolles, 25 août 1828, A. Pingaud, art. cité.

dira plus tard : « L'entretien de ce prince m'éclairait, me passionnait moi-même comme un élève » devant un maître (74).

Le projet pratique le plus caressé par le Grand-Duc est celui de l'assèchement et de l'assainissement des vastes maremmes de la Toscane. Lamartine reconnaît, en ces deux cent quarante lieues carrées de terres submergées qui infectent tout le pays, les marais Pontins qui avaient valu aux Césars tant d'essais infructueux et coûté tant de trésors. Léopold l'emmène avec lui visiter les opérations à peine commencées (75), et il enflamme l'imagination du poète par l'audace de sa lutte contre cet obstacle séculaire. Il l'en entretiendra même après le départ de Lamartine en France : « Hier soir, écrit le Prince, en 1829, j'ai vu les gens du peuple réunis aux coins pour lire une annonce imprimée, collée sur les murailles ; j'ai reconnu que c'était l'appel pour le creusement du déversoir, et je ne peux nier que ce ne fit impression sur moi » (76).

Le Grand-Duc a communiqué à Lamartine, outre un nouvel enthousiasme pour le bien matériel et moral du peuple, un sens plus vif des réalités économiques : une réforme d'ordre pratique représentera désormais, en l'esprit du poète, l'application à un problème non seulement de la volonté et de la persévérance, mais aussi de toutes les lumières que la science y peut apporter.

(74) *Mémoires politiques et littéraires*, T. I, p. 212.

(75) *France parlementaire*, 4 mars 1846.

(76) *Lettres à Lamartine*, déjà citées.



Lamartine est prêt à faire ses malles : sa mission diplomatique en Italie est presque terminée. Un moment de loisir et de réflexion s'impose : il a trente-huit ans ; les années « de vigueur d'esprit » vont s'écoulant (77) : sa conscience exige qu'il fasse du reste de sa vie un emploi très sérieux. Choisir entre la carrière poétique et celle de député, voilà la question qui se présente à lui avec une force singulière. Poète, il s'est incliné depuis quelque temps vers la poésie : « Il ne manquera jamais d'orateurs de bon sens, mais on n'aura jamais assez de poésie élevée, forte et morale » (78). En tout cas, il est brouillé avec la diplomatie : continuer à s'y associer c'est pour lui outrager le sens commun ; c'est « pécher contre le Saint-Esprit » (79). Ce dernier mot nous découvre en Lamartine le fonds commun de ses sentiments civiques, de ses ambitions poétiques, de ses aspirations religieuses : un grand, un ardent désir d'être uni plus étroitement à Dieu dans une œuvre de prophète et de prêtre (80).

Voilà la dernière note qui domine ce *Te Deum* de son cœur qu'il a chanté en Italie, et qui s'exprime dans son cantique, *A l'Esprit Saint*. C'est d'abord la nécessité d'un régénérateur :

(77) *Correspondance*, 18 novembre 1827.

(78) *Ibid.*, 20 août 1827.

(79) *Ibid.*, 18 novembre 1827.

(80) Cf. *Ibid.*, 1^{er} mars 1827. Voir aussi *Ibid.*, 6 avril 1826 : « Le prêtre vit même de l'autel, aussi le poète peut vivre de son talent ». Cependant après avoir réfléchi, Lamartine destine l'argent qui lui reviendra des *Harmonies* « à des œuvres pieuses ». *Correspondance*, 14 octobre 1828.

Fends la nue, et suscite un homme,
Un homme palpitant de toi !
Que son front rayonnant le nomme
Aux regards qui cherchent ta foi,
D'un autre Sinaï fais flamboyer la cime,
Retrempe au feu du ciel la parole sublime ».

Puis, ce second cri :

« Oh ! puissè-je, souffle suprême,
Instrument de promesse,
Sous ton ombre frémir moi-même,
Comme une harpe de Sion !
Puissè-je, écho mourant des paroles de vie,
De l'hymne universel être une voix choisie ».

Lorsque, à Paris, le 4 mars 1846, une députation se présentera chez Lamartine et demandera au tribun, alité par une fièvre, de défendre, l'après-midi même, un projet pour approfondir la Seine, nous verrons le poète se lever, écouter en déjeunant statistiques et arguments, et, quelques heures plus tard, faire fléchir la Chambre en faveur de la prospérité de cinq millions de populations riveraines, par le récit enthousiaste de l'heureuse audace du Grand-Duc Léopold et son œuvre d'assèchement. Nous nous souviendrons alors que Lamartine a subi en Italie des influences sociales très précises. Quand apparaîtra, trois ans à peine après le retour du poète en France, sa *Politique rationnelle*, fondée sur les principes de la Révolution, où s'exhalera de chaque page le sentiment d'amour fraternel, où nous retrouverons non seulement son programme ébauché en Toscane, d'« instruction, prières, secours », mais aussi son idée du besoin d'un homme de « haute lumière » pour servir de prophète et de guide au peuple français, nous pourrons nous rendre compte que ce fut en Italie que l'attitude du poète, jusque là quiétiste, est

devenue, d'une façon définitive, activement évangélique.

★★

Lorsque Lamartine revient d'Italie, sa popularité s'est singulièrement accrue. A Paris, il est « écrasé, étouffé de dévouements universels » : à son hôtel c'est une procession de gens connus et inconnus ; Charles X le reçoit comme un fils et lui parle en toute confiance des problèmes politiques du jour (81). L'admiration des jeunes va en croissant (82) : Ponsard, alors âgé de quinze ans, lui voue un véritable culte (83), et Musset sera heureux pendant huit jours après l'avoir vu ; les cours de l'Université vont reprendre et Villemain se propose de lire quelques-unes des *Harmonies* inédites à la Sorbonne, — à « cette Sorbonne, écrit-il au poète, qui retentit de vous » (84). La valeur de tels hommages n'échappe point à Lamartine : « Je ne pense pas, qu'aucun poète romain ait reçu plus de marques de sympathie, plus de signes d'intelligence et d'amitié de la jeu-

(81) *Corr.* 14 et 28 oct. 1828.

(82) A Mâcon a lieu une réception touchante de l'Assemblée et de l'Académie réunies. L'après-midi qui précéda cette séance, Mme de Lamartine, la mère du poète, apprit qu'un jeune homme « dans un enthousiasme à perdre la tête », passait et repassait devant sa maison, en ôtant chaque fois son chapeau. On lui demanda, écrit Mme de Lamartine, pourquoi il se découvrait : « Je salue, répondit-il, la demeure de Lamartine ». Lettre de Mme de Lamartine (R. Doumic, art. cité). A Paris, l'année suivante, un jeune homme se trouvera mal en apprenant qu'il cause avec Lamartine. Il tombera sur sa chaise « tout en larmes et suffoquant » (même article).

(83) L. Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, Paris, Juven. (sans date).

(84) Lettre de novembre 1828, *Lettres à Lamartine*, déjà citées.

nesse de son temps que je n'en ai reçu moi-même, moi si incomplet, si inégal et si peu digne de ce nom de poète » (85).

Et la jeunesse encore autour de toi s'assemble ;
Législateur-prophète instruis-la !

écrivra en 1830, Charles Briffaut (86) : exhortation inutile, car le poète se sera déjà mis à la tâche. Et un jeune admirateur, au moins, commence à le seconder : « Nous défendrons Dieu et le foyer », lui écrit Victor Hugo (87).

A Montculot, où Lamartine se présente, en toute hâte, paysans et villageois lui ménagent une réception « à pied et à cheval avec tambour et canon ». Il est ravi : la « popularité élégante » qu'il vient de connaître, et qu'il connaîtra, dans les salons de Paris (88), n'a pas éveillé et n'éveillera jamais en lui d'aussi chères résonnances que l'accueil de ces campagnards (89).

Une fois la connaissance refaite, Lamartine se met au travail de « remoralisation », comme il dit : un de ses premiers soins est de créer, seul, à Montculot, une école de filles. « J'y ai installé, annonce-t-il, une Sœur de la Providence avec vingt-quatre écolières » (90).

(85) *Des destinées de la poésie, Méditations*, éd. 1834.

(86) Ch. Briffaut, *Œuvres complètes*, 1858, T. VI, *Epître à Lamartine*, 12 juin 1830.

(87) *Ode à Lamartine, Odes et ballades*, 1822.

(88) *Correspondance*, 25 mars 1830 : « Si tu savais la vie ou plutôt l'éclatante agonie d'un homme célèbre, écrit-il de Paris, tu me plaindrais, surtout d'être célèbre et de n'avoir plus de génie ».

(89) *Ibid.*, 28 octobre 1828.

(90) Lettre à Mme de Barol, 12 novembre 1828. V. P. Ponti, ouv. cité, p. 65.

Puis c'est Saint-Point et tout le Charollais qui revendiquent l'honneur de le recevoir solennellement ; car les gens de la vallée savent qu'un grand homme leur appartient. L'intéressé est censé n'en rien savoir, mais il est au courant des préparatifs depuis un mois et fait semblant d'en être épouvanté. Le 16 novembre arrive ; le temps est propice. Monsieur et Madame de Lamartine, accompagnés de quelques amis, se rendent à cheval sur la route de Mâcon à Saint-Point. « Force jambons et pâtés » les précèdent, et ainsi commence un usage qui deviendra tradition : à chaque retour de voyage ce sera une pluie de cadeaux ou de largesses de la part des châtelains et des offrandes des paysans, qui ne voudraient jamais manquer de rendre la politesse (91). Les gens des hameaux le long du chemin sont descendus, comme à l'approche d'un jeune roi populaire, pour le saluer (92). Puis, à quelque distance de Saint-Point, arrive un cortège triomphal. Lamartine raconte : « Il y avait trois corps municipaux en

(91) On parle encore aujourd'hui à Saint-Point des cadeaux que Monsieur et Madame de Lamartine rapportèrent d'Orient et, à Monceau, des veaux en beurre qu'offraient aux châtelains des fermiers artistes.

(92) Communiqué par la comtesse de Berzé. Ainsi, Lamartine avait déjà des preuves répétées de cette intimité croissante avec les paysans, dont il devait, à ses retours d'Orient, obtenir des marques touchantes : en 1850, rentré de nuit à Monceau, il sortit le lendemain en voiture et fit, avec sa compagne, le tour de son domaine entre deux rangées de la population en fête ; il adressa à ses amis des champs quelques-unes de ces simples paroles qui savaient leur tirer des larmes et des bénédictions. Les vieux des villages voisins nous ont indiqué avec orgueil les endroits où ils allaient à la rencontre du poète.

rubans blancs, deux curés, cent hommes notables des communes voisines, armés et endimanchés, des discours, des batteries de boîtes tirant sur les deux collines, des décharges de garde nationale tous les cent pas, des tambours, des musettes et des fifres, des vers, des lauriers, des discours et des devises », et, mieux encore, « des groupes de tout le pays sur le chemin, nous prenant et nous embrassant, enfin un coup d'œil charmant et touchant » (93).

Les cœurs sont dilatés. Comment le nouvel apôtre va-t-il mettre à profit cette occasion ? Arrivé au château, il élève pour la première fois, en orateur populaire, sa belle voix émue : « J'ai prêché Dieu, le roi et les honnêtes gens, dit-il, j'ai arrosé mon éloquence de deux tonneaux de vin, puis un déjeuner de cent soixante couverts. La cérémonie n'a fini qu'avec le jour. Rien n'était ni commandé ni inspiré, tout spontané. Cela attache à un pays, et qu'on dise qu'en se comportant avec bonté et bon sens, on ne peut exercer une influence ! » Reconnaît-il son don de gagner le peuple ? « Pendant un an, déclare-t-il, je les mènerais à la brèche ».

Le château est donc envahi : pour Lamartine, sa maison comme l'église appartient à toute la campagne. La grande salle du rez-de-chaussée, « l'orangerie », verra maintes fêtes du pays. « Le parc est à tout le monde », a-t-il habitude de dire (94). « Laissez venir », dit-il aux jardiniers qui grognent (95).

(93) *Corr.* 22 nov. 1828.

(94) Communiqué par M. Marius Siraud, de Saint-Point et Mâcon.

(95) Communiqué par Mme Veuve Perrin, de Saint-Point.

Et l'on vient volontiers : c'est ainsi que Lamartine comprend la solitude.

Dès son retour de Toscane, il recommence à embellir sa propriété par des jardins, par des routes, par un bel étang aux saules pleureurs. Tous les manœuvres de la communauté et des alentours sont réquisitionnés pour former une équipe d'une centaine de travailleurs. Lamartine constate avec plaisir que ces travaux sont une source de gain pour le pays : « Il doit y avoir, dit-il, multiplication de pain pour celui qui ne mange son argent que sur ses terres » (96). A Milly, en 1831, il tiendra le même langage : « Je passe mes jours à cheval à la tête de cent pionniers, j'achète, je défriche, j'orne ou j'utilise. Cela fait du bien à nous et surtout au pays que je ne trouve point ingrat » (97). Le nouveau propriétaire ébauche ainsi son système de « charité sociale ».

On connaît le mieux Lamartine sous l'attitude du seigneur-Providence : avancer de l'argent à ses fermiers quand viennent les années de disette ; fournir toujours du riz aux malades, du bois aux plus pauvres, un gîte en sa vieillesse au vigneron fidèle (98) ; tenir toujours sur sa cheminée un « caquaillon » plein d'argent pour les besoins des misérables (99), — voilà comme il perpétue et honore la tradition bourguignonne du châtelain-protecteur. Et nul ne réussit aussi bien que ce propriétaire qui répète : « Je ne

(96) *Corr.* 25 nov. 1828.

(97) *Corr.* 20 déc. 1831.

(98) Communiqué par M. Duchet de Milly, ancien facteur du poète.

(99) Communiqué par Mme Roglon de Saint-Point, actuellement, 50, Boulevard Saint-Germain, Paris.

veux pas de malheureux autour de moi » (100). Si le domaine de Lamartine (101), dit un de ses domestiques, n'a rien du moyen-âge comme celui de Walter Scott, si le « paysage n'a point de ruines ni trace de féodalité », comme il convient à un génie, au moins peut-il affirmer ceci : « Lorsque Monsieur habite son château c'est comme l'on dit la maison du Bon Dieu » (102).

Jusqu'à ce point, les autres propriétaires admirent et suivent le poète. Mais, ce qui les étonne un peu, c'est son vif sentiment d'une communauté de sympathies et de responsabilités qui doivent se traduire en activités collectives.

Il estime, par exemple, qu'il a une fonction à remplir auprès de ses ouvriers : il doit les encourager. Ce n'est pas en père de famille qu'il le fait, n'exagérons pas une attitude paternelle qu'il abandonne volontiers. Il n'hésite pas à chausser des sabots pour se garantir de la boue, lorsqu'il circule parmi ses travailleurs ; mais, en sabots, il reste grand seigneur ; seulement, il sait le faire oublier aux autres : il s'assimile aux ouvriers (103). C'est qu'il prend plaisir

(100) Communiqué par Mme Veuve Perrin, de Saint-Point.

(101) Il fait allusion, sans doute, à Monceau.

(102) *Notice sur la vie privée de notre grand poète M. Alphonse de Lamartine. Archives de l'Académie de Mâcon.*

(103) « Au grand scandale », dit Mlle de Jussieu de Sènevier, « des petits esprits de Mâcon ». En raison de son intimité avec sa tante et marraine, la comtesse Valentine de Lamartine, nulle personne vivante n'est mieux qualifiée que Mlle de Sènevier pour nous renseigner ici. Ozinam, qui visita Saint-Point en 1834, fut frappé par le ton familial et affectueux sur lequel les paysans abordaient le maître et parla des enfants qui couraient saluer le poète en criant : « Bonjour, Monsieur Alphonse ! »

à leur société, à la musique de la pioche et du marteau (104), à cette symphonie d'activité rurale. « Nous travaillons, dit-il, et nous faisons travailler à force. Cette vie est cent fois au-dessus de toute vie politique ou même poétique » (105). Aux paysans, tout ce qu'il demande c'est le bonheur de les regarder là-bas sur les collines avançant paisiblement l'œuvre commune ; d'écouter la voix chaude et trainante de ses vignerons quand la prière du soir les rassemble à la cuisine (106) ; de constater leur générosité lorsque le mendiant s'en va, la besace enflée « des dons de la vallée ». Arrive, en 1829, le soleil printanier, et voilà que sa félicité déborde dans des vers pastoraux, les plus suaves, les plus sincèrement idylliques qu'il ait jamais écrits : ceux de la *Bénédiction de Dieu dans la solitude*.

Dans ce poème transparait toute la pensée de Lamartine au sujet de cette « belle invention humaine et divine », une propriété : la possession d'une terre est pour lui un contrat entre la nature, la population de toute une contrée, Dieu et lui : cette communauté de vie pastorale, voilà la première unité de son système social.

(104) Voir *Tailleur de pierres de Saint-Point*.

(105) *Correspondance*, 15 décembre 1828. Cf. les vers de l'*Album de Saint-Point* :

« J'ai des piocheurs, des planteurs qui me plantent
De bons poiriers de toutes les saisons,
J'ai des maçons qui jurent et qui chantent,
J'ai des voisins qui grillent des cochons ».

La baronne A. de Brimont, arrière petite-nièce de Lamartine, *L'Album de Saint-Point ou Lamartine fantaisiste, Lettres inédites en vers*, Paris, 1923. Epître VIII, p. 82.

(106) La bonne Marie Litaud, y conduisait habituellement la prière. Communiqué par Mme Veuve Perrin.

C'est là une idée qui n'exclut point, nous le verrons, celle d'autres groupes, souvent plus grands, unis par l'amitié et l'activité fraternelles : au contraire, elle y conduit. Suivons le poète à la ville natale, où il va en 1829 faire ses Pâques. Madame de Lamartine, sa mère, termine en cette année une vie couronnée par la bienfaisance. A Mâcon, elle a passé ses hivers à faire régner une douceur pieuse sur la société de la ville, à veiller comme une sainte sur le peuple : conciliant « les parties très violentes à cette époque, adoucissant les haines politiques ou autres » (107) ; s'occupant, surtout comme Présidente du Bureau de Charité (108), de chauffage, de vêtements, de médicaments ; organisant des loteries ; cherchant des postes et des places pour les infortunés, un foyer pour les orphelins ; consacrant enfin cette œuvre par sa présence dans les hôpitaux, dans les taudis, chez tous les êtres déchus (109). Témoin à nouveau, depuis un an, de l'action consolatrice de sa mère, Lamartine s'exalte aussi en cette saison pascalle, à la pensée du grand Consolateur. Au son, dirait-on, des carillons de Saint-Vincent, se forment les vers sonores et fervents de son ode à Manzoni, *l'Hymne au Christ* :

« Verbe incréé, source féconde .
 De justice et de liberté,
 Parole qui guérit le monde,
 Rayon vivant de vérité,

 De quelque mal qu'elle gémissé,
 L'Humanité se tourne à toi ».

(107) S. Delahante, ouv. cité.

(108) Voir *Man. de ma mère*, p. 260.

(109) Pour des détails précis au sujet de la charité si connue de Madame de Lamartine, voir *Les souvenirs de Madame Delahante*, pp. 99-102.

Cela va plus loin que son « Aïmons » d'Italie : c'est une invitation précise pour les hommes de toutes les classes à se réunir autour de ce foyer de clarté et d'amour,

« Où l'homme en l'homme a son frère,
Où l'homme à Dieu dit « mon père »,
Où chaque pas mène aux cieux ! »

C'est là l'hymne avant l'action du futur apôtre de la « charité sociale ».

Pendant ces dix belles années de la vie de Lamartine, nous avons étudié l'évolution parallèle de ses sentiments humanitaires et de son sens de responsabilité sociale : nous l'avons vu courir au devant des devoirs nouveaux comme s'ils représentaient à ses yeux une issue nécessaire à sa générosité de cœur. Ce qui va consacrer ce sentiment d'obligation morale, c'est la mort de sa mère, qui survient au mois de décembre 1829. « Tout ensuite paraît terne, écrit-il, excepté une grande destinée ou une grande œuvre. Or, qui est-ce qui a une grande destinée ? Qui est-ce qui fait une grande œuvre ? » (110). Mais Madame de Lamartine lui laisse deux héritages, deux consolations. Le premier est une charge : les paysans de Milly. Le poète vendra Montculot pour acheter la maison paternelle, et, depuis la vieille femme de chambre Philiberte qui se jette sur le corps de sa maîtresse et l'embrasse avec effusion, jusqu'aux fermiers qui portent sur leurs épaules le cercueil de Madame de Lamartine, jusqu'à tous les pauvres qui viennent s'associer à lui en une parenté de deuil, il les traitera tous désormais comme des orphelins.

(110) *Corr.* 10 févr. 1830.

Le second legs est spirituel : la ressemblance de son âme avec celle de sa mère : lorsqu'en 1831 il voudra définir sa position sociale, il écrira sur la couverture de sa *Politique rationnelle* : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu... ».

Pour défendre ce dépôt sacré, Lamartine sera bientôt prêt à tous les héroïsmes.

CHAPITRE IV

LA VOCATION POLITIQUE

C'est de son discours de réception à l'Académie, où il suscite devant ses collègues une vision grandiose de la mission du siècle, que date, pour Lamartine, un nouvel essor d'ardeur doctrinale. Ce qui rend plus vivante encore sa foi en son Evangile, ce sont les désillusions auxquelles il se heurte.

Dans tous les milieux qu'il fréquente, en 1830, ses amis semblent se charger de lui montrer les dessous de la vie politique. Il vient, un an plus tôt, de rompre avec le ministère royaliste Polignac, qu'il trouvait trop plein de « fâcheux ferments », et dont le programme rendait une révolution presque inévitable (1). Maintenant il fait connaissance avec les Clubs, avec les journalistes de cafés et les « jeunes verseurs » courtisans et instigateurs du peuple qui aggravent, d'une façon alarmante, le danger national. Au mois de juillet, cependant, Lamartine se relève, plus fort que jamais : « Je vais reprendre, dit-il, non plus la lyre, mais la trompette du jugement » (2).

Or, la Révolution est déjà là. C'est un moment de fièvre, où lui-même ressent un peu de vertige.

(1) *Corr.*, 16 août, 15 sept. 1829.

(2) *Ibid.*, 8 juillet 1830.

Toutefois, il trouve en Louis-Philippe un espoir de stabilité. Ce souverain a été élevé en partie par la grand'mère du poète, Madame des Roys ; il garde de son éducation première les mêmes principes d'ordre et de paix qui ont été inculqués à Lamartine. Le gouvernement est encore fortifié, constate celui-ci, « de tous les vœux de la classe moyenne » (3). La phrase indique un nouveau lien entre lui et cette grande masse du pays, dans laquelle il trouve tant de lecteurs sympathiques. Il se croit même le devoir de se ranger, momentanément peut-être, avec cette partie modérée de la nation. C'est pourquoi, dans une lettre au nouveau roi, il se dit prêt à le servir comme simple citoyen (4).

Mais ce n'est pas assez de faire violence à ses sentiments légitimistes en reconnaissant un prince de la maison d'Orléans. Les factions, les partis s'agitent ; leurs bassesses se multiplient. « Je les prends en haine, dit Lamartine, après les avoir eus en mépris » (5). Les turbulents veulent incendier l'Europe, et les honnêtes gens semblent se retirer de la lutte. Alors dans l'âme du poète la question devient angois-

(3) Notons qu'il ne désigne pas sous le nom de bourgeoisie une classe composée de maints éléments divers. Bourgeois, pour Lamartine, est resté jusqu'ici synonyme de médiocre et de matérialiste ; le mot a même été sur ses lèvres un terme de dédain. Non qu'il partage la « bourgeoisophobie » de certains romantiques : ceux-ci attaquent le bourgeois pour la rigidité de ses vertus ; Lamartine le blâme pour ses vices. « L'industrie, a-t-il écrit d'Italie à Virieu, n'est ni noble, ni religieuse, ni morale, ni politique : elle est bourgeoise, avide, avare et voilà tout ». *Corr.*, 12 juin, 1829.

(4) *Ibid.* 21 sept., 24 oct., 19 nov. 1830.

(5) *Ibid.*, 9 nov. 1830.

sante : doit-il rester simplement une voix ; doit-il agir ?

En attendant, son Evangile va se préciser par une conscience plus nette des réalités (6) : car malgré lui, Lamartine sera en contact avec le peuple insurgé de Paris. Lui tenir tête, en 1830, c'est, pense-t-il, braver balle et guillotine. Il entre cependant dans la mêlée, le moment venu. Il s'agit du procès des quatre ministres qui ont signé les Ordonnances de Juillet, et dont le peuple et la jeunesse réclament la mort. Hugo, qui, l'année précédente, avait remué les consciences dans son *Dernier jour d'un condamné*, dédaigne maintenant de prendre les armes pour des gentilshommes. « Il faut bien parler, puisque tout le

- (6) D'abord la révolution de Juillet lui apporte une désillusion personnelle : l'esprit de révolte contre « tout ce qui possède un sol et un nom », comme il dit (*Corr.* 31 déc. 1830), gagne un peu le Charollais, et le poète qui est à Aix prend non la trompette du jugement, mais un fusil (arme bien inoffensive entre ses mains) et se met en route pour son domaine. Avait-il eu tort d'écrire, il y a moins d'un an, que la population rurale de Saint-Point était aussi supérieure à celle d'une région plus septentrionale que la civilisation est loin de la barbarie ; qu'il y avait chez elle « des sentiments, de la délicatesse » ? (*Corr.* 7 nov. 1829). Il fut un peu rassuré à cet égard, lorsqu'il arriva sur les lieux et découvrit que le désordre avait sa source dans les montagnes, à quelques kilomètres du village. Là haut, une bande de pillards, cherchant des complices dans le pays, avait pris comme prétexte la Révolution pour répandre contre le poète « toutes espèces de bruits hostiles et odieux ». Au demeurant, le pays en masse était bon et bien disposé : « Ils n'ont fait, dit Lamartine, que répéter comme des imbéciles, croire et gémir ». (*Corr.* 7 sept. 1830). Et déjà cette excuse : « Là où la première Révolution n'avait pas pénétré, celle-ci avait plus de ravages à faire, comme l'invasion d'une première maladie » (*Corr.*, 12 oct. 1830).

monde se tait » (7), écrit Lamartine à Virieu ; et à Aimé Martin : « Voici une ode au peuple que je viens de griffonner... avec un grand enthousiasme, pour tâcher de mettre mon grain de sable dans la balance de l'honneur et de l'humanité » (8). C'est ainsi que fut composée la pièce qui s'intitule : *Contre la peine de mort*. Le poète plaide pour le salut de quatre hommes, au nom de l'honneur de la France et de son siècle. Tout en écrivant, ses sympathies s'épanouissent, et c'est avec une étrange éloquence qu'il cherche à empêcher les insurgés de se souiller d'un crime. Il en arrive ainsi à mêler les deux causes : le peuple se sauvera de l'ignominie, en sauvant les ministres.

Il prend avec quelque complaisance l'attitude de poète du peuple : il expose ses théories sur ce sujet à M. de Latour : « Songez que toute poésie politique doit être poésie populaire, et pour être poésie populaire, elle doit se servir du mot propre et de grosses et fortes images saisies par toutes les rudes imaginations auxquelles elles s'adressent. Articulez fortement, et très fortement » (9). Il ressent, en même temps, une sympathie naissante pour cette foule naïve « toujours ou victime, ou bourreau ». Le peuple est « un élément, ni bon ni mauvais, vague ou miroir selon le vent », écrit-il quelques jours après avoir achevé son poème (10). « Fils de la liberté ! »

(7) *Corr.* 19 nov. 1830.

(8) *Ibid.* 4 nov. 1830.

(9) *Ibid.* 19 nov. 1830.

(10) Lettre du 12 nov. 1830, R. Doumic, *Lamartine en 1830 et Le Voyage en Orient*. (*Revue des Deux Mondes*, 1908).

l'a-t-il pourtant appelé dans son ode, et avec combien de sincérité ! Il paraît même tenté d'exploiter la magnanimité qui sommeille au fond de l'âme populaire :

« Peuple, (diront les siècles) ouvre une ère
Que dans ses rêves seuls l'humanité tenta ;
Proscris des codes de la terre
La mort que le crime inventa !
Remplis de ta vertu l'histoire qui la nie ».

Cette sollicitude morale constitue un tournant dans la route qui va conduire Lamartine à l'amour de l'ouvrier des villes.

Mais il songe d'abord aux quatre condamnés. Ce n'est plus le poète qui, jusqu'ici, a laissé aux éditeurs le soin de répandre ses écrits. « Vous la donneriez, dit-il à Aimé Martin à propos de son ode, aux *Débats*, au *Temps*, à la *Gazette...*, au *Voleur*, à la *Revue*, enfin à tous ceux que vous pourriez faire déterminer à l'insérer. Puis Gosselin pourrait l'imprimer in-8°. Répondez-moi vite » (11). Et malgré l'avertissement de quelques amis timides de Mâcon (12), il insiste : « Mettez mon nom en toutes lettres à la pièce : Al. de Lamartine » (13). Le poète rédige ensuite, au nom de la Garde nationale de Mâcon, un manifeste adressé au peuple de Paris : c'est encore un appel, et très fraternel, aux sentiments d'honneur et de miséricorde.

Son ode est accueillie avec enthousiasme par les partisans des ministres (14). Elle semble éveiller en

(11) *Corr.* 4 nov. 1830.

(12) *Mém. pol.* I, p. 292.

(13) *Carr.* 4 nov. 1830.

(14) *Ibid.* 12 nov. 1830.

même temps les suffrages chaleureux de certains amis du peuple sans préjugés politiques, sans drapeau. Plus d'un parmi ces derniers vont se rallier au poète, l'adopter pour ainsi dire : Lamartine aura jusqu'à ses démagogues à lui, et ses directeurs de conscience, — ce qui n'ira pas sans gêne pour un homme aussi jaloux de la liberté de sa pensée. Mais sa confiance en son rôle d'avocat populaire, pourrait-elle ne pas se fortifier quand il lui arrive des lettres comme la suivante ?

« Monsieur,

« J'ai demandé à Aimé Martin qu'on lût devant moi votre ode...

« Le poète vaincra le peuple qui a vaincu les Rois... Mais il faut se jeter dans la foule avec loyauté. Il ne faut pas arriver par un parti et ne représenter qu'une affection. Il faut agir sur les masses par les masses elles-mêmes... »

« Il faut que l'ode soit apprise, chantée, répandue par mille exemplaires », continue le correspondant. « Il faut que le poète patriote aille au cœur des enfants de la patrie..., qu'il fasse entendre sa voix, voir son geste, qu'il explique sa poésie.

« La clémence est à ce prix ! Précipitez-vous au travers du cours funèbre. Venez sur le Pont Notre-Dame, entonner l'hymne de l'expiation... Votre génie vous trace vos devoirs : la lyre est une arme qui ne doit peut-être pas rester en vos mains immobile. Il y aurait faiblesse et lâcheté à rester à l'écart, dans l'ombre, quand la lutte s'engage. Venez au Louvre,

lisez vos vers près des tombeaux consacrés... Je vous attends ».

F. GRILLE,

26 Novembre 1830 » (15).

Une lettre de Madame de Lamartine à Madame Aimé Martin nous fournit la réponse du poète à Grille. Il irait volontiers, écrit-elle, réciter son ode aux révolutionnaires rassemblés, « si le peuple avait un Forum, mais comme cela est malheureusement impossible dans l'état de nos mœurs, que la seule tribune d'un poète c'est l'étalage de son libraire et qu'un poète arrêtant les paysans pour leur débiter des vers ressemblerait trop au grimacier chantant la *Bourbonnaise*, il n'y faut pas penser sous peine du ridicule qui tuerait en France l'héroïsme même. Mais cette lettre a réveillé en lui une idée qu'il avait déjà depuis quelques jours » : c'est de créer, explique Madame de Lamartine, un nouveau moyen de publicité pour les poésies populaires. Lamartine songe à faire lire son Ode, soit à l'Opéra, soit dans une salle de spectacle fréquentée du peuple. « Si cela prenait bien à un théâtre, cela prendrait également à tous les autres et il faudrait soigner surtout les petits théâtres des boulevards. La mode en viendrait peut-être ainsi comme d'une espèce de *Marseillaise*, et l'effet serait produit (16). Cette publicité n'était

(15) *Archives de Saint-Point*. Cette lettre est selon toute probabilité de François Grille, bibliothécaire d'Angers et littérateur, ou d'un membre de sa famille. M. Saché, conservateur actuel de la bibliothèque municipale de cette ville, nous a aidé à identifier ce correspondant.

(16) 29 novembre 1830, *Lettres à Aimé Martin*, avant-propos par Louis Barthou (*Revue de Paris*, 1925).

pas nécessaire, car l'effet que l'ode produisit sur les masses bien qu'indirect, était certain : elle enflamma les jeunes universitaires qui reculèrent devant ce crime, et entraînèrent avec eux le peuple (17).

Par ailleurs, les conseils de Grille se trouvent être des prophéties : la notion de guide du peuple selon Lamartine, comporte désormais des relations plus directes avec les masses. Il vient déjà de songer à une série de poèmes politiques, sans doute à leur intention (18).



Mais la lettre de Grille touche un point plus sensible encore dans la conscience du poète : « Il y aurait faiblesse et lâcheté à rester à l'écart... » Ce mot semble atteindre Lamartine au moment même où il met dans la balance, pour une dernière fois, le pour et le contre d'une action politique. Le sentiment de sa destinée poétique semble s'accuser toujours davantage. Pourtant il cherche souvent un prétexte qui lui permette, en toute tranquillité de conscience, de caresser son rêve d'une action parlementaire.

Peu après l'apparition de son *Ode*, des exemples de corruption le font reculer et l'incitent à se retirer sous sa tente. « Il est impossible de conserver *bon sens ou vertu*, dit-il, si l'on y trempe... Aussi je ne serai pas député » (19). Mais, et c'est à la gloire de

(17) Voir *Mém. pol.* T. I, 292-301. Lamartine ne fut pas seul à sauver les ministres, mais sa grande part dans cette œuvre fut incontestable.

(18) *Corr.* Lettre à M. de Latour, 19 nov. 1830.

(19) *Ibid.* 19 nov. 1830.

Lamartine, le mal même devient un argument décisif en faveur de l'action. Son prétexte est prêt depuis longtemps : seulement il lui apparaît vers le mois de février 1831 avec toute la force d'une révélation : la lutte politique est une lutte sociale. Sa philosophie de l'histoire, qui a mûri rapidement pendant cette année de crise, se trouve enfin entière et absolue : tout se résume pour lui dans l'idée d'une grande destinée divine et universelle. Avec le cri de dédain : « Neutralité ! », sa pensée se développe dans une lettre lyrique adressée à Virieu le 7 février, — lettre dont certaines phrases sont devenues classiques (20).

Partant de l'idée que le christianisme fut une grande révolution, il explique qu'une insurrection n'est qu'un ébranlement nécessaire ou inévitable pour opérer un renouvellement de la forme sociale : c'est l'humanité qui collabore aveuglément au progrès de l'évolution divine (21). Que le rôle est donc beau de ceux qui peuvent « guider la civilisation ! » — « La Neutralité !... quand le monde moral tout entier et le monde immoral sont sous les armes..., une telle neutralité est à mes yeux un crime envers soi-même, une blessure inguérissable à sa conscience » (23). « L'homme social », ajoute-t-il, n'a qu'un choix à faire : car pour Lamartine, non seulement le devoir consiste à intervenir dans la bataille, mais « il y est écrit en caractères éternels ». Pour prendre part au

(20) *Ibid.* 1831.

(21) Cf. *L'Harmonie, Les Révolutions*.

(22) La neutralité, du reste, dit-il dans la même lettre, lui « enlèverait toute force à l'avenir ». « Penses-tu qu'une fois la lutte terminée, ils viendront nous offrir les fruits et le maniement de la victoire ? »

combat il est maintenant prêt à immoler gloire, avenir, réputation (23), — prêt à servir l'humanité « contre elle-même, et pour ce rémunérateur suprême, qu'on appelle la loi morale, Dieu ! » (24).

Pendant que la manie d'échafauder des systèmes semble gagner le pays tout entier, qu'on prédit des messies, et qu'on aplanit ainsi la voie à l'apôtre populaire, Lamartine regrette de ne pas pouvoir « monter d'assaut à une tribune, ma vraie place, affirme-t-il, en l'an 1831 » (25).

Nous sommes arrivés à un moment décisif : conscience de dons spéciaux, amour de Dieu, amour des hommes, tout semble se confondre chez Lamartine dans la passion de servir et de guider. Si, dans son ardeur, il ne distingue pas le peuple de l'entière humanité, dans le lent développement de sa vocation sociale la part des classes populaires a été prépondérante : parmi les dons sociaux que le poète se reconnaît, il met au premier rang celui de « l'instinct des masses » (26), et l'éloquence d'orateur populaire ; parmi les sympathies, avouées ou non, qui l'ont conduit à se donner aux hommes, on a vu se manifester successivement l'affection pour les paysans, la pitié pour les ouvriers, une identification avec les parties pensantes et agissantes du peuple français, des élans

(23) Même lettre : « Nous ne sauverons peut-être rien pas même nous-mêmes ». « Nous dirons adieu à l'ambition », s'écriera-t-il en Flandre. *Corr.* 15 mai 1831.

(24) *Corr.* 24 mars, 1831.

(25) *Ibid.*

(26) Il se reconnaît aussi le don de seconde vue : mais cette connaissance instinctive des masses et de leurs mouvements y entre pour beaucoup.

généreux d'admiration pour les révolutionnaires mêmes ; et surtout, dès son enfance, un mouvement chevaleresque vers les populations opprimées. Enfin, ses relations de poète avec les insurgés du 19 octobre l'ont fait réfléchir à ceci : les gens du peuple qui sont les instruments de la liberté ont peut-être plus besoin que les autres d'une émancipation spirituelle. Interrogeons-le, une vingtaine d'années plus tard sur les mobiles auxquels il obéissait en cherchant, en 1831, une action politique.

« Comment de votre sommet de gloire », lui demande Henri de Lacretelle, vers 1850, « vous êtes-vous lancé dans l'inconnu de la lutte politique ? Vous ne vous connaissiez pas... Vous pouviez, si vous n'aviez pas été vous, vous diminuer par ce coudolement de la foule ». Lamartine reste silencieux, tandis que cet ami et lui se promènent dans les bois de Saint-Point. Puis, d'un geste désignant des hommes qui abattent ses arbres : « Voilà, dit-il, pourquoi je me suis mis dans la lutte politique. Je me sentais plus que vous ne supposez. J'avais besoin de me mêler à l'action comme un cheval a besoin de sortir d'un pré... Je désirais éperdûment descendre dans le fleuve, et j'étais certain de pouvoir y nager. Je souhaitais de pouvoir apporter à mon maître une action accomplie à la fin de la journée de ma vie. Mais j'avais encore une autre soif. Je voulais que mon exemple amenât les plus obscurs devant la force de la vérité contemporaine » (27).

(27) H. de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, ouv. cité, p. 162.

Livre II

Les années d'activité sociale

CHAPITRE PREMIER

ÉTUDE DE PEUPLES

Entre 1831 et 1848, Lamartine va assumer successivement les rôles de gardien de la moralité des masses, de poète populaire, de réformateur, et, enfin, de prophète du peuple. Mais, quel que soit l'aspect de son œuvre que nous essayions d'étudier, nous le verrons s'acharner à « créer une force » sociale : remuant les cœurs, fécondant les âmes, s'attachant des spécialistes en matière de réformes pratiques, se laissant entraîner par des groupes de moralistes, ou d'hommes politiques, pour les entraîner à son tour : son ambition, c'est de mobiliser, petit à petit, toute la France sensible pour le labeur humanitaire.

Mais tout d'abord il lui faut achever son apprentissage : de Bergues jusqu'à Beyrouth, il va faire, comme il l'expliquera avec bonhomie à ses paysans, son « tour de France » d'artisan social.

Au mois de mai 1931, Lamartine rend visite à sa sœur Madame de Coppens, à Hondschoote, département du Nord. La pensée ne lui serait jamais venue de se présenter comme candidat à la députation dans la deuxième circonscription de Dunkerque : le pays lui paraît « l'ultima Thule de la France ». Mais le Nord saura le comprendre comme homme politique, il le comprend déjà comme écrivain (1) ; car l'estime de ce qui est distingué, délicat et vrai dans l'art et les lettres y est poussé jusqu'au culte. Le spectacle de la Flandre française est bien fait pour renouveler la confiance du poète en l'humanité. Il va faire une cure d'optimisme. Il se ravisera même un peu au sujet de l'instabilité populaire.

C'est le pays du travail et de l'idéalisme (2). Qui dit goût du travail dit bon sens, ordre, sécurité (3). Mais il y a une explication plus compréhensive encore de la stabilité morale de la Flandre : toute activité cesse le dimanche, où les églises se remplissent

- (1) Voir H. Cochin : *Lamartine et la Flandre*, Paris 1914. Pour les relations du poète avec la Flandre nous devons notre documentation, non seulement à ce livre, mais aux précieuses indications personnelles de Paul Hazard et Henry Cochin, puis à ceux auxquels ce dernier nous a recommandés en Flandre : citons MM. Ed. Galloo, avocat, Louis Sapelier, Maire, Chocqueel, avocat, et les abbés de Saint Winoc, tous de Bergues ; M. J. Belle, maire de Bourbourg ; le docteur Lemaire, Louis Bouly de Lesdain, avocat, le baron de Warenghean, Lebleu, avocat, de Dunkerque ; Mmes Cartiaux-Sapelier et Cartiaux-Akein, d'Hondschoote.
- (2) Un poète flamand, Eli de Wissocq, a reconnu cet accord entre la Flandre et Lamartine :
« Il fallait au pays cette double harmonie,
Sa chanson de travail, ton chant de rossignol ».
- (3) Cf. H. Cochin, ouv. cité, p. 106.

d'une foule de chrétiens recueillis. Cette piété foncière entre dans les plus minimes détails de la vie, et n'est donc pas exclue de la politique (4). C'est sans doute pourquoi des Flamands, hommes réservés vis-à-vis de leurs compatriotes, et méfiants, presque, à l'égard de ceux qui ne sont pas de leur terroir, viennent, sitôt l'arrivée de Lamartine, lui proposer de les représenter à la tribune nationale.

N'oublions pas que Lamartine se recommande aussi à leur confiance comme beau-frère de Monsieur de Coppens, fils d'une des familles les plus honorées et les plus aimées de la région. Ce noble s'intéresse au sucre de betterave, industrie qui est l'espoir de la campagne et de la ville : il a une usine au Pont du Cerf, et de « nombreuses clientèles » qui seront prêtes à seconder le poète (5). Comptons aussi avec ses parents mêmes qui lui vouent un véritable culte : Madame de Coppens, nature exaltée, n'a pas essayé de cacher son enthousiasme, ni pour son pays d'adoption, ni pour son illustre frère : elle a encouragé, avant l'arrivée de Lamartine, ceux qui songent à lui comme député. Son neveu, Laurent de Coppens, fondateur de *La Vigie de Dunkerque*, fougueux organe de la jeunesse républicaine, a, naturellement, comme ses associés, des idées beaucoup plus avancées que celles de Lamartine. Vénérant sa poésie, ces jeunes gens prétendent s'opposer à la politique du poète : mais ils sont d'accord avec lui sur l'idée qu'il faut sauver la France par une politique sociale. Certains

(4) C'est, selon Henry Cochin, l'idéalisme des Flamands du Nord qui fait qu'ils ne changent pas. Ouv. cité, pp. 60-66.

(5) *Mémoires politiques et littéraires*, T. I, p. 302.

de ces jeunes réformateurs, par exemple, lutteront avec acharnement pour la suppression de la peine de mort, de la guerre, et, surtout, pour l'extinction de cette source des révolutions modernes, la misère (6).

La noblesse de son âme, l'influence de ses admirateurs, expliquent bien que de loyaux Flamands viennent lui offrir leurs suffrages : mais non point pourquoi, au bout de quinze jours de relations, ils ont « une grande espérance, un vrai enthousiasme » pour Lamartine (7) et, « par une sorte de coup de foudre », sont prêts à lui donner leurs cœurs (8). L'explication de cette amitié, qui deviendra inébranlable, réside avant tout dans l'accent du poète quand il parle de « *moralité et conscience* » (9), mais aussi dans la reconnaissance et la satisfaction qu'il témoigne d'être compris, dès les premiers pourparlers, par des hommes dont l'opinion est éclectique ; dans sa joie, peut-être, de trouver que les gens du peuple sont instruits ; dans son enthousiasme, enfin, pour ce Nord, « bon, moral et religieux », avec ses « libéraux très élevés et à manche large », et trois cents

(6) Voir *Vigie* du 29 avril 1834 où se trouve défini leur républicanisme social. Etant donné l'admiration mutuelle entre Lamartine et Laurent de Coppens, et la sympathie que le poète éprouvait et éveillait auprès de cette jeunesse, la lecture de ces quelques volumes de la *Vigie* nous fait nous demander s'il n'y a pas eu une influence réciproque entre ce groupe de républicains et lui, comme dans le cas de ses relations avec ses jeunes disciples gentilshommes de Mâcon, qui devaient fonder avec lui le *Bien public*.

(7) *Correspondance*, 15 mai 1831.

(8) H. Cochin, ouv. cité, p. 60. « Quels que fussent la renommée des siens, leur zèle, ils n'eussent point suffi à obtenir cela. Ce fut aussi une affaire personnelle ».

(9) *Correspondance*, 26 juillet 1831.

électeurs des campagnes, « qui ne veulent pas plus que moi, dit-il, qu'on abatte la croix de nos églises ». (10) Il se laisse aller à aimer, sans réserve, les Flamands, et à se faire aimer d'eux (11). Avant le commencement de la campagne, il se consacre aux visites et aux lettres, « courant, banquetant, professant des principes et jetant des paroles », « le front haut... la main tendue », stimulant les esprits, remuant les âmes, et, avec un charme incomparable, se faisant partout adopter (12).

Où qu'il allât, il laissa, en Flandre, par des paroles, des gestes délicats, l'empreinte de sa bienveillance (13). Il ne manqua pas d'exercer une influence heureuse sur le peuple.

Son beau-frère, le baron de Coppens, était le grand seigneur de la ville d'Hondschoote ; sa femme et lui avaient une réputation de bienfaisance qui devait leur survivre dans le pays pendant un siècle : « Ils faisaient beaucoup de bien et beaucoup de plaisir », disait une brave femme du pays, en 1925. Le poète y trouvait une sorte de passeport pour le cœur

(10) *Corr.* 15 et 10 mai 1831.

(11) H. Cochin, ouv. cité, p. 26 et 60.

(12) Voir *ibid.*, p. 297. « Les vieux du pays qui l'avaient connu n'avaient que ce mot : « C'était un charmeur ». Et ils en rayonnaient encore de complaisance ».

(13) En visite chez un noble, Lamartine, ému devant une petite-fille qui cueille une fleur, fixera en vers son émotion. (Communiqué par le baron de Warengheam, petit-neveu de la jeune fille en question) ; il sera parrain de la cloche de Rexpoede ; il fera donner deux tableaux historiques à la ville d'Hondschoote ; il enverra de l'argent en 1834 à la nouvelle Caisse d'Epargne de Dunkerque ; et il ne négligera pas non plus les menus services que Vigny qualifiait de « bureaux de tabac ». (H. Cochin, ouv. cité, p. 296).

des humbles : rien de plus naturel que d'en profiter (14). L'hôtel de Monsieur de Coppens à Hondchoote donnait sur la place de l'église ; quand Lamartine sortait, les indigents se mettaient à le suivre ; à Esquelbec aussi il en était toujours entouré. Un jour sur la route, on lui annonça la nouvelle d'un incendie ; le poète y courut. Les sinistrés étaient pauvres : « Il y fut d'une générosité princière » (15). Mais Lamartine n'était pas seulement cordial et généreux avec la population flamande : il l'aima (16) ; il fraternisa avec elle (17), révélant toujours le souci de ne pas se montrer fier. La cuisinière d'un ami électeur, Monsieur Belle de Bourbourg, s'appelait Martine. « Oh, c'est ma parente, la Martine ! » plaisantait le poète (18).

Les humbles Flamands conserveront toujours un souvenir affectueux de ce grand homme, qui était « un peu de chez eux », et qui, selon le mot d'un citoyen de Rexpoede, « défendait la bonne cause » (19).

(14) « Un des traits que la mémoire des électeurs a le plus fidèlement gardés, c'est la générosité de Lamartine, sa bonté pour les pauvres ». *Ibid*, H. Cochin, ouv. cité, p. 296.

(15) *Ibid*.

(16) Communiqué par M. Chocqueel, de Bergues.

(17) C'est le mot de M. Akein, d'Hondschoote ; c'est aussi celui d'Henry Cochin.

(18) Communiqué par H. Cochin.

(19) Détails communiqués par MM. Cochin, Akein, Chocqueel et E. Coornaert d'Alençon. L'incident suivant témoigne de la vive impression que Lamartine laissa dans l'esprit des gens du peuple. En 1913, M. Chocqueel conduisit son vieux jardinier devant le buste du poète, réplique de l'œuvre d'Adam Salomon, récemment placé dans une niche du palais municipal. Le brave homme cherchant dans ses vieux souvenirs, se rappela avoir vu Lamartine dans toute la fougue



La destinée politique de Lamartine reposait sur le scrutin électoral. Il connaissait le point faible de sa position : il était poète ; il lui fallait se montrer pratique. Déjà il avait eu soin de se faire présenter par Aimé Martin comme un homme qui avait, « pendant dix ans, remué quelques affaires humaines » (20). Sé montrer pratique : quoi de plus facile lorsqu'il s'agit de s'intéresser aux *Wateringues*, entreprise magnifique destinée à assurer l'assèchement des terres au-dessous du niveau de l'Océan ? Ou encore de parler aux cultivateurs : ne se piquera-t-il pas d'être « le plus grand agriculteur de la France » ? (21) Et alors qu'on invite les poètes à « chanter la pomme de terre démocratique », Lamartine se montre devin et prêche « l'avenir de la betterave ». Son langage manifeste le souci d'exprimer sa pensée d'une façon concrète, de s'adapter aux exigences de la polémique : il veut, par exemple, la paix avec honneur, car la guerre n'est pas seulement le gouffre des populations et une dîme de sang humain, elle est aussi « la ruine du commerce et de l'agriculture » (22); on le traite d'homme nouveau, et Lamartine riposte : « C'est à ce titre que je m'offre à vos suffrages » (23).

Il s'adapte ; mais il y a une limite qu'il ne dépassera pas : les libéraux exigent qu'il se déclare

d'une harangue politique, et, regardant l'œuvre délicate du sculpteur, formula cette critique : « T'es mar ein popje ! » : « Ce n'est qu'une poupée ! »

(20) *Corr.* 10 mai 1831.

(21) H. Cochin, ouv. cité, p. 67.

(22) Tract du 15 juin, communiqué par M. Chocqueel.

(23) *Ibid.*

« dévoué au maintien de la dynastie nouvelle » (24). Or, il aime toujours, avec un sentiment instinctif, ses anciens rois : il risquera son élection plutôt que de compromettre son honneur par une pareille profession de foi (25). Alors, il rencontre les mêmes adversaires qui s'acharnaient déjà contre les ministres de Charles X : la jeunesse ultra républicaine, l'émeute populaire, et ses instigateurs. On le traite d'imposteur : on envoie partout des émissaires répandre qu'il n'est qu'un légitimiste déguisé ; on imprime à son sujet « mille horreurs » (26). La veille de l'élection, on menace de mort ses partisans mêmes, et on l'avertit qu'il sera en danger s'il se présente le jour du scrutin (27). Lamartine se raidit. Il se rend à Bergues, lieu de l'élection, et s'installe dans une chambre de la Tête d'Or, à l'ombre du beffroi qui domine le tumulte de la Grand'Place ; car un jour de combat politique les Flamands « rendraient des points aux Méridionaux par l'animation, voire par la violence de leurs propos » (28). C'est dans cette foule que se cache l'élément dangereux ; car s'y trouve mêlée la populace de Dunkerque. Les habitants de Bergues, comme leurs compatriotes d'Hondschoote, de Gravelines, de Bourbourg, ne savent « ni plier ni

(24) *Corr.* 8 juillet 1831.

(25) Il est évident, d'après une lettre de M. Dupuy de Saint-Pierre (Saône-et-Loire), conservée aux *Archives de Saint-Point*, que les électeurs du centre ont exigé la même promesse à Mâcon, et qu'ils ont porté Lamartine dans cette ville malgré son refus.

(26) *Corr.* 8 juillet 1831.

(27) *Ibid.*

(28) P. Hazard, *Lamartine*, ouv. cité, p. 60.

ramper » (29). La bravoure de Lamartine les séduit : aussi ses partisans défendent-ils leur poète « avec un courage de lions et une fidélité de dogues » (30). Ils lui seront désormais « dévoués à pendre » (31).

Les gens du peuple sont là aussi, d'honnêtes ouvriers et paysans, qui s'intéressent vivement à la lutte du poète : ils assistent au dépouillement du scrutin, et attendent avec anxiété le résultat de l'élection (32).

Si Lamartine est battu de quelques voix, il n'en termine pas moins la journée des élections par « une belle adresse de remerciements à ce sublime pays » (33).

Du séjour de Lamartine à Bergues il faut retenir ceci : son amour et son respect pour le peuple travailleur de la France ne se limitent plus à une estime affectueuse pour le paysan. Désormais, quelle que soit la vertu sociale qu'il préconise, quelle que soit la cause qu'il plaide, il la résumera dans une seule idée : celle de la conscience ; et il définira la conscience comme le font, par leur vie, les honnêtes travailleurs et les « hommes de bronze » de la Flandre française : activité, lumière, fixité de dessein.

Que la France, l'humanité entière se donnent un grand but moral à atteindre, voilà ce que le poète va maintenant proposer.

(29) C'est la devise de Bergues. Voir l'opuscule de l'abbé Charles Decroocq, professeur à Saint-Winoc, *Bergues aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Bergues, 1924.

(30) *Correspondance*, 8 juillet 1831.

(31) *Ibid.* 10 mai 1831.

(32) Communiqué par M. Chocqueel.

(33) *Correspondance*, 8 juillet 1831.



La triple défaite de 1831 — car Lamartine a échoué le même jour non seulement à Bergues mais aussi à Mâcon et à Toulon, — n'empêche pas une démonstration d'enthousiasme à l'endroit du poète. Citons parmi ses nouveaux disciples les catholiques lyonnais, qui veulent le prendre comme guide avec Lamennais (34). Sans doute cette popularité est-elle due, auprès d'une grande partie du public, plutôt à la *Réponse à Némésis* (35) qu'à la *Politique rationnelle* (36) ; et cependant, ce petit traité, qui fait moins de bruit que certains écrits politiques de Chateaubriand, livre enfin à la publicité le fruit des réflexions sociales de Lamartine ; il donne, en outre, au souffle évangélique de son temps, l'expression la plus noble et la plus compréhensive. Cette brochure contient en germe — Lamartine sera un des premiers à le signaler (37) — le programme de toute son action publique ; elle esquisse d'avance les grandes lignes du mouvement de réforme sociale et politique en France, depuis 1831 jusqu'à nos jours (38). On a vu

(34) F. Z. Collombet, voir C. Maréchal, ouv. cité, p. 219.

(35) Provoquée, on le sait, pendant l'élection à Bergues, par le pamphlétaire Barthélémy. A l'apparition de sa *Réponse à Némésis*, dit, avec une exagération évidente, Eugène de Mircourt, Lamartine a « reçu 80.000 lettres de félicitations... Tous les élèves de seconde et de rhétorique lui ont envoyé des vers ». *Lamartine*, Paris, 1855, p. 46. Voir aussi : *Mémoires politiques et littéraires*, T. I, p. 304.

(36) Ecrite en septembre 1831, et publiée aussitôt dans la *Revue européenne*. Elle parut au mois d'octobre en brochure.

(37) *Mémoires politiques et littéraires*, T. I, p. 302.

(38) C'est ce que Paul Bert a démontré dans *Lamartine « homme social », son action départementale*, Paris, 1924.

dans ce manifeste un plagiat, « un fidèle résumé » des idées de l'*Avenir* (39) : Lamartine y bride la pensée hardie d'un Lamennais ; il y corrige la conception impraticable d'un Saint-Simon ; quant au fond de sa philosophie, nous l'avons vu débiter par des élans d'enfant et évoluer si naturellement que nous pourrions presque prévoir les grandes lignes de ses projets politiques.

Avançons, nous dit-il, vers la « terre des promesses » : établissons la loi divine dans nos lois. Si nous prenons « Dieu pour point de départ et pour but, le bien le plus général de l'humanité pour objet, la morale pour flambeau, la conscience pour juge, la liberté pour route », nous arriverons, d'ici cinq à six siècles, à « une des plus sublimes haltes de l'humanité », l'ère de la charité et de la religion pure (40). Mais nous touchons maintenant à une époque de préparation, de rénovation et de transformation sociales : celle de la liberté et de l'égalité. Or, qu'entend Lamartine par liberté ? : « le droit et l'action de tous ». Par égalité ? : le principe qui « tend à élever l'humanité tout entière à la même dignité morale, à consacrer l'égalité politique et civile de tous les hommes devant l'Etat, comme le Christ avait consacré leur égalité naturelle devant Dieu ».

Le Christ avait appliqué, dès le commencement de sa mission, la vérité évangélique aux mœurs et à la loi civile : pour agir à sa ressemblance, voici com-

(39) Surtout du 27 juin 1831.

(40) On sait que cette division du temps en siècles pour marquer les étapes de l'évolution morale de l'humanité, est de Saint-Simon.

ment Lamartine voudrait adapter sa pensée aux institutions établies.

La monarchie doit être constitutionnelle ; et que son existence ne soit pas un but : simplement un moyen de réaliser le bonheur commun. Qu'on abolisse la pairie, dont l'œuvre est achevée.

Le suffrage doit être universel, mais proportionnel ; le pouvoir, centralisé.

La presse ? Elle est chargée par la Providence d'être la voix de tous, la « justice divine manifestée par la parole humaine » : on ne doit jamais la baillonner.

L'enseignement ? « Libre et large, répandu, multiplié, prodigué partout ; gratuit surtout pour les pauvres, quoi qu'en disent les économistes... Celui qui donne une vérité à l'esprit du peuple fait une aumône éternelle aux générations à venir ».

L'Eglise doit être émancipée de l'Etat : c'est la dégrader que l'associer au pouvoir temporel. Les différents cultes religieux doivent jouir de l'égalité de privilège.

Le code, surtout celui d'instruction criminelle, est à refaire en entier sur le principe chrétien (41).

Pour réaliser ces réformes, il faudrait un grand législateur, un grand guide : c'est un souci que Lamartine partage avec les penseurs de son temps. Il avait un peu espéré en Casimir Périer : « C'est

(41) Lamartine propose peu de projets : il a le don de simplifier et de généraliser en matière sociale. « Tu n'as qu'un défaut intellectuel : *trop de pensées*, a-t-il dit à Virieu. Mûris-en une, deux et trois, et rejette les autres... » *Corr.* juillet 1830.

ma pensée : *ergo* excellente » (42), avait-il dit, en plaisantant, du programme de ce ministre. Mais Casimir Périer le déçoit : sa vision reste trop courte (43).

Faute d'un homme, s'écrie-t-il, dans la *Politique rationnelle*, « l'anarchie et le crime sont là ! » « Faute d'un homme, d'un homme politique, d'un homme complet dans l'intelligence et la vertu, d'un homme résumé sublime et vivant d'un siècle, fort de la force de sa conviction et de celle de son époque... Bona-parte de la parole, continue Lamartine, ayant l'instinct de la vie sociale et l'éclair de la tribune, palpitant de foi dans l'avenir, Christophe Colomb de la liberté, capable de voir l'autre monde politique, de nous convaincre de son existence et de nous y conduire par la persuasion de son éloquence et la domination de son génie... » Plus d'un critique va croire que Lamartine donne là, inconsciemment ou non, sa propre définition. Ajoutons pour notre part que bien des enthousiastes de l'époque faisaient du poète à peu près le même portrait. « Les peuples vont sans guide ! » venait de chanter Charles Briffaut :

« jeune élu de Sion
Doué du don secret de persuasion
Lève-toi ! » (44).

(42) *Corr.* 24 mars 1831.

(43) *Pol. rat.*

(44) *Épître à M. de Lamartine*, déjà cité. Un correspondant qui sait que Lamartine songe à un voyage en Orient, supplie : « Pourquoi faut-il que nous ayons à déplorer votre absence à une époque aussi sérieuse que celle où nous vivons ? Croyez-vous tous les vents apaisés ? toutes les passions éteintes ?... Mais, revenez, car la génération actuelle a besoin du secours de vos lumières et compte sur vous »/

Pareille invitation ne suffirait-elle pas à convaincre le poète qu'il répond un peu à la peinture qu'il vient d'ébaucher ? Sans doute. Ajoutons toutefois ceci : en ce qui concerne le sentiment d'une mission personnelle, il y a depuis quelque temps un second Lamartine : le citoyen, heureux de confondre son action avec celle des esprits lumineux qui constituent, pour parler comme lui, « la colonne de feu qui devance l'armée de Moïse » (45). C'est animé par cette idée qu'il écrit, dans ses *Adieux à Walter Scott* :

« *Le salut est dans tous,*
Il n'est plus en personne ».

*
 **

La plupart des biographes du poète passent rapidement sur l'intervalle qui sépare le séjour en Flandre du voyage en Orient : il ne nous est pas permis de le faire : cette année écoulée à Milly et à Mâcon révèle chez Lamartine une bienveillance accrue envers les classes laborieuses, non seulement de la Bourgogne, mais de la France en général, et un souci des moindres détails de leur vie matérielle ou morale. On dirait presque que le peuple lui appartient. Nous voyons alors cette œuvre de « charité appliquée » qu'il a déjà ébauchée sur ses terres, s'affirmer à mesure que le poète élargit le champ de son action de bienfaiteur pratique.

Le voici en 1832 qui mobilise des forces pour

Archives de Saint-Point, lettre signée Maydieu et datée de Saint-Quentin du 12 nov. 1831. M. Vatin, bibliothécaire à la Bibliothèque municipale de Saint-Quentin, a identifié ce correspondant : Pierre Maydieu, négociant de la ville.

(45) *Pol. rat.*

combattre le choléra. Il est retenu à Mâcon tous les jours par comités et secours. « Je suis de la commission de salubrité, écrit-il. Nous préparons des souscriptions. Mon avis est que c'est un des cas où le riche propriétaire doit montrer qu'il est homme, et qu'il ne possède pas seulement à condition de jouir et d'entasser pour lui-même. Montrons une large sympathie. La maladie du pauvre, c'est l'envie ; la maladie du riche c'est son stupide égoïsme. Je me révolte contre l'humaine engeance quand je vois de braves gens de cent à cinq cent mille livres de rente, souscrire à Paris bravement pour cinquante ou cent francs, le prix d'une loge aux Italiens d'un soir, pendant que la mort plane au-dessus et au-dessous d'eux et décime l'humanité » (46).

Son cœur est très pitoyable envers ceux qui souffrent du froid. « Voici l'hiver », a-t-il l'habitude de dire dès qu'arrive la première gelée : « il faut donner du bois aux pauvres de la commune » (47). Il veut aussi assurer du feu à tous les misérables de la ville natale (48). Il visite les malades (49) ; il in-

(46) *Correspondance*, 22 avril 1832.

(47) Communiqué par le père Toutant, vigneron de Larmartine à Monceau, mort en 1828.

(48) « Mon cher ami, écrit-il à Ronot, en 1838, je vous adresse ci-inclus un billet de 500 francs pour faire faire immédiatement une distribution de stères de bois aux familles indigentes pendant cette horrible rigueur de saison... Voici comment cela se fait : on consulte la liste des indigents au bureau de charité, les pauvres honteux aussi (ceux-là ne sont pas inscrits), le nombre des individus par famille ; on fait des bons en conséquence et en proportion. On achète tant de stères de bois commun et court, et chacun des individus va armé de son bon prendre son quart ou demi-quart, ou moitié de stère sur le quai, près du bateau, où vous placez un homme pour vérifier

tervient toujours comme arbitre ou comme protecteur, en temps de fronde ou d'émeute (50).

D'un second voyage en Angleterre, où il a vu se développer le mouvement chartiste, Lamartine a rapporté, en 1831, une nouvelle documentation sur la crise industrielle ; l'insurrection à Lyon le touche de plus près encore. Il fait adopter par l'Académie de Mâcon, pour le concours de 1832, ce sujet : « *Déterminer les principales causes qui rendent les populations manufacturières généralement moins heureuses et moins morales que les populations agricoles* » (51).

Il y a une question urgente que Lamartine ne propose pas à un concours ; il la traite lui-même : c'est celle de l'épargne. Nul ne s'attendrit comme lui au spectacle des petites économies du peuple : le thème lui sera cher. Il accueille maintenant un projet qui gagne du terrain et nous l'entendons à une séance de l'Académie faire des *Observations sur l'utilité des Caisses d'épargne* (52).

La poésie de Lamartine choisit un thème de nature à plaire aux masses et à être compris par des gens d'instruction modeste. Milly, — où il s'installe pour l'hiver — temple des souvenirs de Madame de Lamartine, le voisinage du pauvre abbé Dumont,

la fourniture. J'ai fait cela souvent ». *Correspondance*, 16 janvier 1838.

(49) *Lettres à Aimé Martin*, déjà citées.

(50) Cf. E. Demaizière, *L'Emeute du port de Mâcon, Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e Sér., T. XXII, 1921.

(51) *Journal de Saône-et-Loire* du 14 mars 1832. Lamartine fournira à l'Académie d'autres sujets de concours : sur la famille, sur le travail dans les prisons, par exemple.

(52) Voir *Annales de l'Académie*, séance du 29 mars 1832.

inspirent ce qui sera, dit l'auteur, un *Paul et Virginie* (53) ; les *Mémoires du Curé d'.....* qui deviendront *Jocelyn* : avant même d'être terminée, cette œuvre sera le réceptacle d'une grande partie de la philosophie de Lamartine sur la vie du peuple. Au petit presbytère de Bussières, avec son modeste jardin, son puits, ses bêtes, meurt sans gloire le héros du poème. Lui et ses semblables ont cependant une « haute mission sociale ». L'abbé Dumont, l'abbé de Lamartine n'ont pas été les seuls prêtres que le poète ait fréquentés : jeune homme, il faisait volontiers un détour à cheval pour passer la nuit chez un de « ces laboureurs vêtus de deuil » (54). Les curés de Saint-Point ne se rendent pas seulement au château pour le déjeuner du dimanche (55), mais à toute heure de la semaine les

« oiseaux mêmes ont l'habitude
De voir monter par le chemin
Ces anges de la solitude ;
Et le marteau connaît leur main » (56).

Lamartine a eu maintes occasions d'étudier un pasteur d'âmes dans ses relations avec son troupeau. Il a longuement réfléchi sur le rôle du prêtre : comment mieux travailler pour les humbles qu'adresser des conseils à leurs guides spirituels ? On lit donc, dans le « *Journal des connaissances utiles* » (57), un

(53) *Corr.* 11 déc. 1831.

(54) *A un curé de village, Deuxième Méditations, Œuvres complètes*, 1863.

(55) Communiqué par l'abbé Roiseau, actuellement curé de Saint-Point.

(56) *A un curé de village.*

(57) Commentaire de ce traité. Voir *Œuvres complètes*, 1863, *Recueils politiques*. Le poète écrira aussi

long article de Lamartine intitulé : « *Des devoirs civils du curé* ». « Il est un homme, dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile ; sans lequel on ne peut naître ni mourir ; qui prend l'homme au sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe..., un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; que les inconnus mêmes appellent mon père..., un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs, avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite. Cet homme c'est le curé : nul ne peut faire plus de bien ou de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou méconnaît sa haute mission sociale ».

Comme moraliste, il a « toute morale », toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient l'Evangile. « Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui les trésors de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais comme celui du Christ, son enseignement doit être double ». « La parole peut lui faillir si la nature lui en a refusé le don (58) ; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie ».

des *Devoirs du maire*, voir E. Falconnet, ouv. cité, p. 49. Il publiera *Des devoirs civils du curé* dans une première édition de *Jocelyn* ; plus tard dans les *Foyers du peuple* et dans les *Œuvres complètes* que nous venons de citer.

- (58) Un certain desservant de la paroisse de Saint-Point était « aussi simple d'esprit que deux et deux font quatre : mais Lamartine écoutait toujours le sermon avec le plus grand respect ». Communiqué par l'abbé Roiseau.

Le curé a affaire aux hommes : « Il doit avoir la main douce et délicate, le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde... et de pardons. Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main ; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neiges, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable ou son Dieu au mourant ».

Le curé ne doit que dans quelques occasions solennelles « tremper les lèvres avec les heureux du siècle... Le pauvre est ombrageux et jaloux ; il accuse promptement d'adulation ou de sensualité l'homme qu'il voit souvent à la porte du riche à l'heure où la fumée du toit s'élève ». « Plus souvent, au retour de ses courses pieuses, ou quand le baptême ou la noce a réuni les amis du pauvre, le curé peut-il s'asseoir un moment à la table du laboureur et manger le pain noir avec lui. Le soir..., quand l'*Angélus* a tinté dans le clocher du hameau », on peut le voir quelquefois, « son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne..., tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de sa vallée et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur ».

A travers la sympathie qu'éprouve Lamartine pour le prêtre, perce, à la fin de presque chaque paragraphe, sa sollicitude pour les paroissiens. S'assurer que ces derniers reçoivent la lumière céleste dans toute sa pureté ; qu'ils ressentent à la seule vue de leur curé une espèce d'onction divine, voilà son

objet. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu... » a-t-on lu sur la couverture de sa *Politique rationnelle*, et voilà comment il inaugure l'application de cette politique à la vie du peuple.

Nulle activité du poète ne restera désormais inconnue du public : déjà, par sa sympathie pour les pauvres et les souffrants, il semble exercer une certaine influence sur cette partie de la société française qui est au courant de sa vie privée. Cette exhortation de Saint-Chéron, qui paraît au mois de décembre 1832, dans l'*Artiste*, laisse transparaître que les sentiments de beaucoup des membres des classes privilégiées, suivent les directions que Lamartine leur a imposées : « A la voix du poète, revenons à l'enthousiasme, à l'art par l'élévation de la pensée, par l'adoration de la nature, par l'amour du peuple et de tous les êtres qui souffrent ».

★ ★

Au mois de juin 1832, le poète peut enfin partir pour l'Orient. S'il quitte la France à cette époque troublée, c'est qu'il sent une attirance irrésistible vers ces terres,

« Dont Dieu pétrit le cœur humain » (60).

Il éprouve aussi le besoin d'échapper à la foule des critiques et des admirateurs, pour se juger lui-même, pour peser les problèmes sociaux, pour se renouveler. Quoi de plus naturel que de rechercher des solitudes pour ce recueillement là où ses sympa-

(59) *Etude sur Lamartine.*

(60) *Adieu à Marseille.*

thies l'entraînent, aux lieux témoins de la vie du Christ :

« je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes,
Au jardin où, suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes,
Retentirent dans un seul cœur !
.....

Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Au lieu où, par sa mort, conquérant l'avenir
Il ouvrit les deux bras pour embrasser le monde
Et se pencha pour le bénir ! » (61).

Ce n'est donc pas seulement le poète qui fait ce pèlerinage, mais c'est aussi le philosophe social (62) ; et c'est encore le visionnaire et le prophète.

Jamais, en effet, Lamartine ne partit en voyage le cœur plus vibrant du désir de voir et d'aimer les hommes (63). Il se propose même de fraterniser tout particulièrement avec une de ces races, car, depuis quelque temps, il sait où il va établir en Asie son quartier général : c'est au pied des montagnes du Liban, au pays des Arabes. N'aspirait-il pas, lors de son second séjour en Italie, à une visite aux « enfants d'Allah » ? Il ne connaît pas leur langue, mais il leur apporte des présents. Il a plus d'un point de contact avec eux : l'acuité de son intuition, le goût et l'habitude de la méditation et de la prière, la résignation à la volonté de Dieu.

(61) *Ibid.*

(62) « Je me ruine, écrit-il de Nauplie, pour enrichir mon trésor moral. Je change mon argent contre des impressions et des idées », 10 août 1832. *Lettres de Lamartine à Aimé Martin*, L. Barthou, *Revue de Paris*, 1925.

(63) *Voyage en Orient*, 22 septembre 1832. Nous citons le *Voyage en Orient* des *Œuvres complètes*, 1863, sauf quand une autre édition de cet ouvrage est indiquée.

Il n'est pas besoin de dire combien le poète fut entouré et choyé en Orient. Aux yeux des puissants de la Syrie, il a le prestige d'un diplomate. C'est l'époque de l'occupation d'Ibrahim-Pacha, le Bonaparte égyptien. Jouissant de la protection de ce dernier, le poète est accueilli aussi par l'émir Beschir, prince tributaire qui gouverne les races réunies du Liban : Arabes, Druses, Maronites, Syriens. Le poète frappe l'imagination du peuple par son faste : un navire, les nombreux chevaux qu'il achète et harnache richement ; des armes somptueuses dont il se munit et qu'il donne à ses Carvas (64), — voilà de quoi impressionner la foule et justifier le titre d'*émir frangi* que les Arabes lui décernent. Ils savent aussi mesurer la noblesse humaine, et quand ils voient de près celui dont le prince royal de Bavière va dire : « je n'ai jamais connu une personne d'un caractère aussi distingué et aussi remarquable que lui » (65), ils passent « promptement de la défiance à l'admiration et de l'admiration au dévouement » (66). Le poète s'installe près de Beyrouth dans un site pittoresque. « Notre cour, dit-il, est sans cesse remplie d'Arabes des montagnes, de moines maronites, de scheiks druses, de femmes, d'enfants, de malades, qui viennent déjà de quinze à vingt lieues pour nous

(64) Espèce de gendarmes turcs, qu'on accorda à Lamartine comme voyageur de distinction. Ce faste, selon le poète, était nécessaire comme protection contre les brigands, qui n'osaient guère attaquer un homme dont l'apanage semblait annoncer un puissant.

(65) Lettre du 24 février 1837, du vicomte de Naubland, attaché du Prince. *Archives de Saint-Point*. Lamartine va rencontrer ce personnage royal à son retour à Constantinople.

(66) *Voyage en Orient*, 22 septembre 1832.

voir, nous demander des consultations (67) et nous offrir l'hospitalité si nous voulons passer par leurs terres » (68). Spectacles fort suggestifs pour un voyageur avide d'expériences sociales : « Il y a plus de philosophie, dit le poète, dans cent lieues de caravane que dans dix ans de lecture et de méditation » (69).

L'Orient est le pays de l'antique hospitalité, et si les mois que Lamartine passe en Syrie représentent, aux yeux de certains, la retraite au désert d'un prophète futur, le recueillement de ces solitudes n'en est pas moins souvent interrompu par des réceptions fastueuses. Toutefois, ce désert ne va pas sans une tentation : c'est de lady Esther Stanhope qu'elle vient. Mystique exaltée, souvent même jugée folle, lady Esther soulève pourtant un grand enthousiasme chez le poète : elle se recommande à lui comme nièce de ce Pitt qu'il appellera un « Moïse de la liberté » (70) ; et, bien qu'il ne partage pas toutes ses idées religieuses, sa parole semble avoir pour lui comme une valeur prophétique : au pays d'Ezéchiel l'imagination de Lamartine s'enflamme (71).

« Croyez-vous le règne du Messie arrivé ? » lui demande lady Esther, qui compte bien entrer elle-

(67) Monsieur et Madame de Lamartine avaient avec eux non seulement un médecin, le docteur Laroyer d'Hondschoote, mais aussi une pharmacie et distribuaient « gratis les recettes, les consultations et les médicaments ». *Voyage en Orient*, 22 septembre 1832.

(68) *Ibid.*

(69) *Ibid.* éd. Hachette, T. II, p. 290.

(70) *Cours familier de littérature*, Ent. LXXVIII.

(71) Voir *Voyage en Orient*, *Visite à Lady Esther Stanhope*, 5 oct. 1832, et *l'Adieu à l'Académie de Marseille*.

même à Jérusalem aux côtés de celui qu'elle attend incessamment.

« Je suis né chrétien », lui répond le poète. Il croit pourtant à la venue prochaine d'un « réparateur » des maux de l'humanité ; mais, que ce messager divin s'incarne « dans un homme, ou dans une doctrine », pour lui, ce sera toujours le Saint-Esprit qui l'animera.

Lady Esthier, profondément émue par la noblesse de la pensée de Lamartine, lui adresse la belle prédiction que l'on connaît : « Croyez ce que vous voudrez, vous n'en êtes pas moins un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie et qui ont une grande part dans l'œuvre qui se prépare... La France seule a une grande mission encore ; vous y participerez » (72).

Vouloir être un dieu, c'est la tentation romantique ; et ce que cette visite aura pu lui inspirer de vanité s'évanouira durant son pèlerinage aux Lieux Saints. Nous le retrouvons attendri devant la mer de Galilée, songeant aux disciples, « les derniers des hommes », choisis par le Nazaréen « pour témoigner que la force de sa doctrine » était « dans sa doctrine même » (73).

Toutefois il a conscience qu'une œuvre spéciale l'attend, et le pressentiment d'un martyr : l'idée qu'on ne peut « apporter même une vérité et une consolation nouvelle à l'homme qu'au prix de sa vie » s'empare à nouveau de lui au jardin des Oliviers. Dans le recueillement du Saint-Sépulcre, il

(72) *Voyage en Orient, Visite à Lady Esther Stanhope.*

(73) *Ibid.*, 14 octobre 1832.

demande « de la vérité et du courage, devant le tombeau de Celui qui jeta le plus de vérité dans ce monde, et mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont il était le verbe... » Malgré toute son humilité, c'est un moment suprême dans la vie de Lamartine. « Peut-être fus-je exaucé, dit-il : une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon intelligence. Ce fut un mystère, qui se révélera plus tard ! » (74).

C'est le sacre du prophète social. Ce mystère du Saint-Sépulcre a soulevé une première grande prophétie ; un mois plus tard Lamartine écrit à Cazalis : « La parole est le seul moyen d'action pour cette époque » (75).

Lamartine retourne à Beyrouth pour jouir quelque temps de l'atmosphère de poésie, d'innocence et de tendresse dont l'entoure sa petite Julia. Puis, celui qui avait mis sur les lèvres de cette fille adorée, la prière,

« Donne une nombreuse famille

Au père qui craint le Seigneur » (76),

voit mourir son unique enfant.

(74) *Ibid.* 29 oct. 1832. Il est possible que ce passage ait été écrit au retour de l'Orient (voir Chr. Maréchal, *Le véritable voyage en Orient*) ; mais des lettres datées des lieux saints confirment l'idée que ce fut une expérience unique dans l'existence de Lamartine. Déjà, à Nazareth, il écrit : « Nos impressions... sont en ce genre les plus fortes que nous ayons éprouvées de notre vie », 7 oct. 1832. R. Doumic, *Lamartine en 1830 et le voyage en Orient*, déjà cité.

(75) Lettre du 12 nov. 1832, publiée par Henry Bordeaux, *Voyageurs en Orient. Le secret du cèdre ou Lamartine en Orient*. Paris 1926, p. 75.

(76) *Hymne de l'Enfant à son réveil*, *Harmonies*.

La nouvelle de son élection à Bergues le laisse indifférent : la seule consolation qui lui reste est d'essayer de consoler Madame de Lamartine, en lui procurant l'occasion de faire du bien autour d'elle.

L'Orient cherche à atténuer la douleur des voyageurs, et avec la « simplicité affectueuse » qui les caractérise aux yeux du poète (77), ces peuples pasteurs les reçoivent parfois, comme les Maronites, par exemple, en frères du même Père céleste (78).

Lamartine se réjouit de l'intimité que ces accueils comportent souvent : son premier mot sur les réceptions intimes fut prononcé en quittant Marseille : « J'ai toujours aimé connaître le foyer, les circonstances domestiques de ceux avec qui j'ai dû avoir affaire... » (79) ; son dernier avant de rentrer en France : « J'ai pu étudier là dans l'intérieur même des familles les mœurs des Bulgares » (80). Il se sent de plus en plus ami des peuples orientaux et spectateur sympathique de l'action de leurs dirigeants. Cette sympathie transparait, d'ailleurs, quand il introduit les humbles dans ses notes de voyages : c'est avec une émotion bienveillante qu'il parle d'une nuit passée dans la hutte isolée d'un pasteur ; ou des activités rustiques d'un Milly oriental, avec ces « vieillards assis sous un platane au pied du minaret » (81) ; ailleurs, il nous fait contempler, sous les figuiers d'un jardin, des fileuses, des tisserands, des brodeuses de tapis, composant, avec le cheval du

(77) *Voyage en Orient*, éd. Hachette, T. II, p. 237.

(78) Cf. *Corr.* 5 sept. 1833.

(79) *Voyage en Orient*, 15 juillet 1832.

(80) *Ibid.*, éd. Hachette, T. II, p. 254.

(81) *Ibid.* même éd. T. II, p. 206.

maître, une seule et joyeuse famille (82). Il échange réflexions ou confidences avec sheiks et émirs, avec de modestes penseurs patriotes ; il constate que les Serviens ne seront jamais esclaves, que les Bulgares sont mûrs pour l'indépendance.

Il se réjouit surtout de respirer enfin, auprès des races « arabes, turques, indiennes, persanes », la véritable atmosphère patriarcale. D'abord, parmi eux, dit-il, « il n'y a pas de peuple » (83). « La civilisation morale, la seule dont je tiennne compte, est partout de niveau. Le pasteur et l'émir sont de même famille » et participent à la même grandeur de traditions. C'est son rêve d'égalité morale réalisé. Et l'explication : « tout ce peuple, mœurs et lois, est fondé sur des religions » (84). Qu'il fume une pipe avec le gouverneur égyptien du Liban, vieux soldat d'Ibrahim qui regarde son chef comme un émissaire d'Allah, ou qu'il voie des âmes simples donner au moindre incident, tel la mort d'un serpent, une « signification prophétique et morale » ; qu'il écoute dans les ruines de Balbek la « plainte douce et amoureuse » de l'évêque et de ses fidèles (85), — toujours il se trouve ramené à la même conclusion sur l'Orient : « La grande idée qui y travaille l'imagination en tout temps c'est l'idée religieuse » (86).

Il y a là des leçons pour l'Europe. Mais l'Europe peut également en donner à l'Asie, car certains peuples orientaux sont héritiers, non seulement de la

(82) *Ibid*, même éd. T. I, p. 432.

(83) *Ibid*. 7 nov. 1832.

(84) *Ibid*. 29 mars 1833.

(85) *Ibid*. 3 avril 1833.

(86) *Ibid*. 29 mars 1833.

sagesse, mais aussi des vices antiques. Les « législations immobiles », dit Lamartine, donnent le droit de l'antiquité et de la légitimité à tous les crimes » (87). Son attention a été attirée, par exemple, sur l'esclavage : n'est-il pas sorti d'un bazar de Stamboul, — un de ces lieux « où l'on vend la vie, l'âme, le corps, la liberté d'autrui » — « le cœur flétri et les yeux humides » (88).

Il trouvera un remède partiel à cette stagnation orientale dans un système de colonisation qui permette au « trop-plein des populations et des facultés européennes » de repeupler les vides de l'Asie-Mineure et de renouveler les races dont la vitalité expire (89). Cette léthargie le fera réfléchir davantage sur l'action rénovatrice des révolutions, et commencera en lui un grand et secret travail, qui finira par le rendre, dans un sens très prudent, révolutionnaire (90).

Le zèle religieux même a souvent dégénéré dans ces pays en fanatisme, source féconde de guerre. La diversité des cultes est pour Lamartine le grand obstacle à l'unité nationale en Orient : il ne voit de vraie cohésion que dans des parties de l'empire turc « où les tribus d'un même dogme se sont agglomérées » : « partout ailleurs vous voyez des hommes mais pas de nation » (91). Ces idées, sans être peut-être entiè-

(87) *Ibid.* 29 mai 1833.

(88) *Ibid.* même date.

(89) *Ibid.* éd. Hachette, II, pp. 527-530.

(90) *Corr.* 10 déc. 1834. Cf. Louis de Ronchard, *La politique de Lamartine, Choix de discours et écrits politiques précédé d'une étude sur la vie politique de Lamartine*, 2 vol. in-12, Paris, 1878, p. XXIII.

(91) *Voyage en Orient*, T. I, fin des *Notes sur l'Emir Beschir*.

rement originales, acquièrent une valeur nouvelle dans le vaste projet auquel Lamartine les incorpore : car le désert a mis de l'étendue dans la vision de celui qui a toujours éprouvé des élans vers les grands espaces. Il voit les peuples disparaître avec leurs nobles problèmes : reste l'humanité ; il voit les cultes s'éteindre : au bout de la caravane des nations reste Dieu. La terre du Messie lui a inspiré le rêve le plus vaste, — rêve qu'il va exposer dans ses discours parlementaires, qu'il va chanter dans la *Chute d'un Ange*, dans la *Marseillaise de la paix*, rêve que d'autres poursuivront après lui : celui de créer une fraternité internationale, une grande république religieuse de l'humanité, de « constituer le genre humain en une seule famille » (92).

Il faut marquer ici une nouvelle étape dans le progrès de la sympathie du poète pour les classes populaires. Pendant son séjour dans le Nord, son estime affectueuse pour le peuple flamand développa en lui un respect fraternel pour les laborieux de la nation entière, et un optimisme réel pour leur avenir. Aussitôt se cristallisa, dans la *Politique rationnelle*, une vision sublime d'harmonie et de bienfaisance

(92) Discours sur la liberté du commerce, 14 avril, 1836. *France parlementaire*. Cf. Claudius Grillet, *Le Voyage en Orient*, de Lamartine et sa « *Marseillaise de la Paix* ». (*Correspondant*, 25 avril 1920). L'abbé Grillet date le pacifisme du poète du voyage en Orient.

On sait que Lamartine devint l'avocat d'une langue universelle. Voir *Discours prononcé par M. de Lamartine à l'inauguration du collège arménien de Samuel Moorat à Paris*, Paris (1848), où il parle avec enthousiasme en faveur d'une langue internationale.

sociales. En Orient, l'amour et le rêve de Lamartine pour le peuple français, passèrent à l'amour et au rêve pour le peuple.

CHAPITRE II

L'IMPATIENCE POPULAIRE

Lorsque, de retour à Saint-Point, ce père endolori aura réuni auprès de sa table les jouets de son enfant, il aura vraiment besoin pour se ressaisir de se fixer une œuvre humanitaire.

Le 23 décembre 1833, un mouvement de vif intérêt se produit à la séance de la Chambre : le poète Lamartine y entre (1). L'apparition de cet homme auquel *il a été ordonné de regarder le ciel* (2) fait sensation. La curiosité est à son comble : où va-t-il siéger ? « Au plafond », a-t-il dit la veille. Il se dirige vers la droite et s'assied un peu à part. Cette tribune n'est pour lui ni conservatrice, ni libérale, elle est une « chaire sacrée » (3).

Nous savons qu'il entendait se tenir isolé des groupes et des coteries afin de ne compromettre aux yeux du public ni sa personne, ni ses doctrines (4). Il voulait mettre sur la bonne voie « la jeunesse toute puissante » et lui donner une politique pratique (5) ; faire, en même temps, des nobles sentiments épars

(1) Cf. L. Barthou, *Lamartine orateur*, déjà cité, p. 37.

(2) Cité par L. Ulbach, en parlant de son impression du poète, *Lamartine et son temps*, *Fr. par.* T. I, p. XIV.

(3) *Politique rationnelle*.

(4) *Fr. par.* T. I, 13 mars 1834.

(5) *Ibid.*, *Corr.* 12 mars et 9 mai 1834.

dans la France des sentiments collectifs : créer en somme le « parti de son siècle » (6), le « parti social ».

★ ★

« Vous n'aurez un beau discours capital de moi », confie-t-il au chevalier de Lamartine, « qu'à la discussion de l'instruction publique » (7) ; car c'est surtout le pain spirituel que le poète est soucieux de départir. Mais à peine a-t-il commencé son éducation parlementaire et s'est-il assuré de l'effet de sa voix et de ses dons d'orateur, qu'un événement imprévu lui fait modifier un peu son programme et accorder une part plus large aux réformes d'ordre matériel.

L'insurrection des derniers jours de février 1834 a une portée toute nouvelle. « Simple question de salaires, dit Louis-Philippe, ce n'est rien » (8). Mais il ne s'agit pas seulement pour les tisserands lyonnais d'obtenir un petit supplément à leurs quelque vingt sous par jour. Les travailleurs d'un même métier s'organisent partout. Les *Sociétés de bienfaisance et de secours mutuels* servent de masque aux ouvriers pour se réunir. Ces « mutualités » sont reconnues par l'Etat : Napoléon lui-même n'a pas osé les interdire complètement. Les travailleurs s'y rendent « en apparence pour se garantir contre les risques de la maladie et du chômage, en réalité pour obtenir un meilleur tarif » (9). On doit compter aussi avec les organisations secrètes des compagnons, groupes d'artisans quasi-religieux, très solidaires, qui, en France,

(6) *Corr.* 3 juin 1834.

(7) *Ibid.* 9 janvier 1834.

(8) Daniel Halévy, *Essai sur le mouvement ouvrier en France, Paris, 1901, p. 14.*

(9) *Ibid.*

datent du Moyen-Age : ils sont devenus assez redoutables. Les ouvriers ont leurs journaux : *L'écho de la fabrique*, par exemple, fondé à Lyon en 1831 ; le *Devoir mutuel*, dont les chefs ont dirigé le soulèvement du peuple lyonnais. C'est la grande lutte économique qui s'ébauche.

Le ministère sait que les journées de février ont été préparées par les sociétés ouvrières et il est trop heureux de trouver un prétexte pour proposer une loi interdisant les associations (10). Cet attentat à la liberté révolte Lamartine : c'est, dans son esprit, une dernière injustice de la part du gouvernement de juillet envers le peuple dont il est sorti ; un échec assez outrageant aux yeux des ouvriers pour laisser prévoir une troisième révolution ; et, au demeurant, une mesure excessive à l'égard des manifestants de Lyon (11).

Sa sympathie pour les émeutiers lyonnais est d'autant plus notable que Lamartine n'en éprouve guère en ce moment pour les révolutionnaires parisiens. « Votre population même irritée et combattante », écrit-il à Virieu qui se trouve apparemment à Lyon, « a une certaine morale innée qui fait comprendre la vie avec elle ; mais ici (à Paris) ce qui compose le parti remuant et anarchique est au-dessous de la description » (12). Une préférence pour les ouvriers lyonnais paraît naturelle de la part de Lamartine lorsqu'on songe à l'intérêt que leur porte Virieu, industriel depuis quelques années. Aussi bien, Lyon,

(10) Voir Louis Ulbach, (ouv. cité, p. XLV).

(11) *Fr. Par.* 13 mars 1834.

(12) *Corr.* 18 avril 1834.

est-ce encore quelque chose du pays natal. Mais cela ne suffirait pas à expliquer ce sentiment qu'il a gardé, dira-t-il à la Chambre, « depuis longtemps dans le cœur ». Lors d'une première insurrection en 1831, le poète, en sa qualité de colonel de la garde de Mâcon, était resté « botté et armé », son cheval sellé à côté de lui, pendant quarante-huit heures, à attendre l'ordre d'aller au secours de Lyon, conquis par trente à quarante mille travailleurs (13). Ce fut alors que leur « générosité d'instinct » éveilla pour la première fois son vif enthousiasme. Maîtres d'une ville où étaient accumulées tant de richesses, « maîtres d'exercer le pillage et le meurtre », dit Lamartine, ils avaient « protégé des vies et des fortunes ». (14). Ne pourrait-on, demande le poète, se montrer digne de ce peuple et le guider par une force morale en même temps qu'on lui impose une force brutale ? (15). Du reste il fallait bien un remède de nature spirituelle, rappelons-nous qu'une des causes profondes de ces agitations était l'inquiétude, cette fièvre du siècle, devenue souffrance collective depuis qu'elle avait atteint les victimes de la révolution industrielle. « Ce n'était plus la misère des temps anciens... Un mal contenu, insaisissable, et moral autant que matériel, minait les foules entassées dans

(13) *Lettres à Aimé Martin*, déjà citées, lettre du 24 nov. 1831.

(14) *France Parlementaire*, 13 mars 1834. Voir aussi Chapuys-Montlaville, député, *Lamartine vie publique et privée*, Paris 1843, p. 39.

(15) *Fr. Par.* 13 mars 1834, p. 14. Toutefois Lamartine approuve, vu le danger d'une révolution, qu'on interdise les réunions politiques jusqu'à ce que le péril soit passé.

les faubourgs incessamment accrus des villes » (16). Il y avait là, selon Lamartine, une « maladie sociale depuis longtemps prévue » (17).

Au milieu de la discussion orageuse que soulève à la Chambre la loi contre les associations, il s'élance et s'érige en juge du ministère. Il est temps de quitter les batailles de partis et de s'occuper de « ces questions sociales que nous craignons trop d'aborder », de les traiter d'une façon plus efficace que par des mesures dictées par la peur. Des lois de répression ? le gouvernement en avait appliqué une nouvelle à chaque menace d'éruption. « Mais des lois pour vivifier les industries, pour éclairer et moraliser les ouvriers, pour occuper et satisfaire cet excès de forces qui tourmente la population et la jeunesse française... Point » (18). Cherchons, dit-il, les causes de ses maux, de ses erreurs, trouvons les remèdes qui sont dans les formes d'impôt, dans les tarifs d'octroi et de douane, dans des systèmes de colonisation du dehors, de développements agricoles à l'intérieur », « surtout dans la presse sociale, dans *l'enseignement*, dans l'éducation populaire » (19).

« Mettons enfin de la charité dans nos lois. Met-

(16) D. Halévy, ouv. cité, p. 14.

(17) *Fr. Par.*, 13 mars 1834.

(18) *Ibid.* 13 mars 1834.

(19) Suivant l'exemple d'autres biographes du poète, citons, à propos de ce discours, le commentaire de Louis Blanc : « Il est une gloire, dit-il, qui appartient sans contestation à M. de Lamartine. A une époque où beaucoup de républicains en étaient encore à renfermer le salut du peuple dans la substitution d'un consul à un roi », il annonçait déjà la réforme sociale. L. Blanc : *Histoire de dix ans*, 7^e éd. T. IV, p. 209.

tons enfin les intérêts, la morale, la religion et le bonheur du peuple à l'ordre du jour » (20). Deux mois plus tard, lorsqu'il a gagné en assurance et approfondi sa conviction à ce sujet, il pousse ce cri émouvant : « Ce qu'il faut au gouvernement... c'est l'amour du peuple, c'est le zèle du bonheur des masses, c'est la charité dans nos lois. Jetons-en à pleines mains, Messieurs » (21).

Nous voici à une nouvelle période des relations de Lamartine avec les classes populaires. Sa sympathie avouée pour les insurgés de Lyon indique qu'il démêle, dans son amour du peuple, une attirance sensible vers le travailleur honnête des villes. Le paysan gardera la première place dans ses affections ; mais ses paroles à la Chambre indiquent que le sort de l'ouvrier va dominer dans ses soucis.

En établissant son diagnostic des journées troubles de février, il a mis le doigt, comme il dit, sur la première de ces « vives plaies » (22) qui vont retenir son attention. A mesure qu'il rencontrera d'autres maladies du corps social, il sentira qu'une de ses premières tâches est de les guérir. Aussi, Lamartine essaie-t-il d'arriver par toutes les voies à la pratique des réformes : il s'associe à des groupes de réformateurs, telle la *Société de morale chrétienne*, qui s'occupe des problèmes comme celui des Enfants trouvés ; telle la *Société pour l'abolition de l'esclavage* ; il s'impose un système d'enquêtes, pour être en mesure de parler sur toutes les questions qui touchent aux infor-

(20) *Fr. Par.* 13 mars 1834.

(21) *Ibid.* 13 mai 1834.

(22) *Ibid.* 19 mars 1834.

tunés. Sa popularité aidant, on trouvera naturel de se présenter à son cabinet de travail quand on aura une cause populaire à plaider, — membres du clergé, directeurs d'asiles, publicistes, viendront lui dénoncer des abus et lui offrir des suggestions. Enfin, chaque fois qu'il prend en mains une réforme, Madame de Lamartine essaie de réaliser les vues de son mari par une œuvre de bienfaisance. « Marianne est entièrement absorbée dans ses établissements de charité, écrit le poète à ses nièces. Je ne la vois presque pas » (23) : mais lorsque Madame de Lamartine rentre le soir, elle apporte au poète une documentation précieuse.

Au début de sa carrière parlementaire, Lamartine est loin de se poser exclusivement en champion du droit des humbles : « parti social » ne signifie toujours pour lui que « parti moral » ; avec la devise « conscience du pays » il s'attaque à tous les problèmes. Mais il n'en reste pas moins, qu'en se préoccupant de réformes pratiques, il sera entraîné toujours davantage vers une action directe qui aura comme but le relèvement du peuple.

*
* *

Quelque temps après les émeutes de février, *Les paroles d'un croyant* paraissent et font sensation, surtout parmi la jeunesse. La préface, adressée au peuple, lui promet la vengeance de Dieu sur les riches et sur les puissants. Lamartine comprend qu'il faut faire diligence. « L'événement, ici, écrit-il, c'est le livre de Lamennais, que j'ai gardé un mois sous clef

(23) *Lamartine et ses nièces*, 7 fév. 1842.

pour l'empêcher de paraître ainsi. C'est en deux mots l'Évangile de l'insurrection, Babeuf divinisé » (24). Lamartine s'avise même d'être quelque peu indigné : « Cela me fait grand tort à moi, dit-il, et à mon parti futur, parce que rien ne tue une idée comme son exagération. C'est à ma politique ce que la Saint-Barthélémy est à la religion » (25).

Insister, sur leur oppression, dans un livre adressé aux classes souffrantes et irritées ; les inciter à revendiquer par la force des armes le bien-être physique et moral que le poète voudrait leur assurer par la loi et par la bonne volonté des classes aisées, c'est, d'après lui, vouloir opérer le bien par le mal. Voilà le mot le plus charitable que Lamartine puisse trouver pour les saint-simoniens, les phalanstériens, les membres de la *Société des Droits de l'homme*, et les républicains de tous genres qui excitent à cette époque les passions du peuple (26).

Lamartine avait demandé à Lamennais, — il le dira plus tard — de dédier son œuvre non aux déshérités, mais aux heureux, pour leur inspirer la pitié du pauvre. Ainsi, selon le poète, tout le venin du livre aurait été enlevé (27). C'est aux classes dirigeantes et non au peuple que Lamartine adressera bientôt ce cri d'avertissement : « Je le dis non pour en-

(24) *Corr.* 9 mai, 1834. Voir aussi *Cours de litt.* T. 24, Ent. CXLIV.

(25) *Corr.* 9 mai 1834.

(26) En général, ceux-ci considèrent Lamartine comme un adversaire.

(27) *Cours fam. de litt.* Ent. cité. Lamartine parle dans cet *Entretien du Livre du peuple*, mais tout porte à croire qu'il se trompe sur le titre de l'ouvrage en question.

venimer, mais pour guérir, déclarera-t-il à la Chambre, la question des prolétaires est celle qui fera l'explosion la plus terrible dans la société actuelle, si la société, si les gouvernements se refusent à la sonder et à la résoudre » (28). Pour lui, il continuera à parler « par la fenêtre, pour le peuple » (39), mais en des formules susceptibles de ramener à la fois les opprimés à la patience, les gouvernements à la vérité (30).

Lamartine n'avait compté rester à la Chambre que pour ouvrir le premier sillon : (31) mais tant qu'il y aura du danger il veut demeurer à son poste. D'autant plus qu'il voit maintenant la possibilité de concilier la vie de député et celle d'écrivain. Aussi bien que ses discours, les écrits du poète éclaireront les deux faces de son évangile : il inaugure avec *Jocelyn* une littérature d'« optimisme providentiel » pour les masses, — œuvre qu'il continuera plus tard par les *Confidences*, par ses romans, histoires, et journaux populaires ; par ailleurs il essaie, dans un exposé de ses théories ajouté au *Voyage en Orient*, dans l'*Utopie* et la *Chute d'un Ange*, d'éveiller chez les classes privilégiées le désir d'opérer « une révolution de charité » (32).

★
★★

« On parle là pour le pays » (33), disait Lamar-

(28) *Fr. Par.* 3 fév. 1835.

(29) Mot du poète après son discours sur la presse, 1835.

(30) *Fr. Par. Réponse à l'adresse des ouvriers de Paris*, 16 mai 1845.

(31) *Corr.* 10 janv. 1834.

(32) *Cours de litt.* Ent. cité. Cf. *Fr. Par.* 3 sept. 1843 et 16 mai 1845.

tine, lors de ses premières tentatives oratoires : mais les journaux tronquaient et déformaient ses discours, aussi les donna-t-il à imprimer séparément. La presse en général lui était hostile ; la Chambre se méfiait de sa politique : « C'est un hourra universel, disait-il, contre mes idées, mon talent, mon caractère surtout. Je suis vendu à tant la parole, etc..., etc... » (34). Après une année à la tribune, la plupart de ses collègues commençaient déjà à l'aimer « tendrement comme homme » (35) ; et lorsque son éloquence les soulevait, de tous les côtés de la Chambre ils se précipitaient, les mains tendues, vers le siège de Lamartine ; ils lui accordaient même quelque autorité : mais lorsqu'il sollicita l'Assemblée de se fonder en un seul parti préoccupé du bien général, Thiers et les hommes de son bord se tinrent les côtes « pour rester corrects devant une proposition aussi insensée » (36). « Voilà Lamartine : » écrit Cormenin comme pour résumer l'opinion de ces députés : « Il chante lorsqu'il parle, il chante lorsqu'il écrit, il chante lorsqu'il médite..., il chante lorsqu'il chante, il chante toujours » (37).

C'est en dehors du Palais Bourbon que l'influence du poète se fait le mieux sentir.

Il ouvre son appartement de la rue de l'Université deux fois par semaine, le mercredi et le samedi.

(33) *Corr.* 6 fév. 1834.

(34) *Ibid.* 10 janv. 1834.

(35) *Ibid.* 13 juin 1835.

(36) J.-E. Fidaou. *Le droit des humbles. La pensée politique de Lamartine.* Paris 1904.

(37) Timon (Cormenin) *Etudes sur les orateurs de la Chambre. Orateur du parti dit social ; M. de Lamartine, Extrait de la Minerve*, 1835. Tiré à part, Paris, 1836.

Tous les grands noms de France et toutes les illustrations européennes, des représentants aussi de toutes les nuances sociales, passent dans la salle à manger ou dans le grand salon hospitalier (38). Chaque année les maîtres généreux de ce logis donnent un concert et une loterie pour laquelle la compagne du poète lui demande des vers : chaque hémistiche vendu soulage une misère (39). Les jours de réception habituels sont également propices au développement des sentiments humanitaires. Artistes, ministres, écrivains, professeurs de l'Université, s'entretiennent par petits groupes, ou bien, ils s'approchent « d'une table chargée de livres ou de brochures nouvelles, venues de tous les pays... envoyés par toutes les opinions » (40). Lamartine « ne cherche pas à faire de la doctrine » : il écoute plutôt et suscite des causeries intimes et sérieuses. « On cherche des issues à mille questions insolubles », et ce nouveau cénacle devient un laboratoire d'idées sociales (41).

Des jeunes gens s'y pressent, « des Tocqueville, des Beaumont, des Carné, des Janvier, des Courcelles, etc... » dit Lamartine, tous publicistes débutants qui vont devenir députés. Ils seront à nous, ajoute le poète, « le jour où une forme nouvelle se produisant dans le pays fera irruption dans l'étroite circonvallation des centres qui ne veulent rien comprendre qu'eux-mêmes » (42).

(38) H. de Lacretelle, ouv. cité, p. 39 et suivantes. Voir aussi les *Salons de Paris* par Madame Gay.

(39) H. de Lacretelle, ouv. cité, pages 39 et suivantes.

(40) E. Falconnet, ouv. cité, p. 111.

(41) *Ibid.* p. 113.

(42) *Corr.* 27 janv. 1835.

Toute la jeunesse d'élite est déjà au poète si l'on en croit un jeune correspondant :

« Toulouse, le 1^{er} mai 1835.

Monsieur,

En lisant dans la *Nouvelle Minerve* l'insolent portrait que Monsieur Cormenin a osé graver de vous, j'ai gémi... Permettez-moi, Monsieur, de vous assurer que la jeunesse de nos écoles a unanimement protesté contre cette absurde et ridicule appréciation de votre poésie et de votre politique... Dans votre admirable *Voyage en Orient* vous écriviez cette page attendrissante de tristesse sur le martyr qui vous attendait dans le pénible exercice de votre mission. La réalité n'a point fait défaut à vos prévisions. Pour votre malheur, vous êtes né vingt ans trop tôt. Par la noblesse de votre caractère, par la généreuse hardiesse de vos désirs, vous appartenez à notre génération qui dans les mots de morale, vertu, religion, humanité, droits et devoirs naturels, voit autre chose que des mots ; qui pense que dans l'art, la politique, la religion, il est temps de travailler sérieusement à une transformation générale.

.....

J. DUVAL,
étudiant en droit » (43).

L'organe des jeunes républicains de Dunkerque demande, lui aussi, si Lamartine n'est pas le man-

(43) *Archives de Saint-Point*.

dataire de la génération nouvelle, studieuse et fervente qui mûrit (44).

Cette jeunesse n'est qu'une partie d'un public plus large, qui comprend la masse des lecteurs dépourvus de susceptibilités politiques. Auprès de ces derniers, les discours imprimés de l'orateur ont un grand succès, en France d'abord, puis en Belgique, en Angleterre, et un peu partout. Certains journaux célèbres du temps témoignent de l'estime où l'on tient Lamartine et commencent à concourir à la propagation de sa parole. Le vieux Talleyrand lui-même, qui a vu passer quatre dynasties et une république, croit entrevoir l'avènement d'une politique viable : « Vous ne pouvez manquer, dit-il au poète, dans la marche que vous avez tracée et suivie, d'être au cœur du pays » (45).

Le peuple des travailleurs se mettra bientôt à lire les discours du nouveau tribun, souvent en cachette, sans doute ; car dans les ateliers on se moque de l'ouvrier qui lit un écrivain hors de son monde. L'isolement de Lamartine — et c'est cela au fond qui blesse les hommes de parti — ne froisse pas les prolétaires de l'industrie. Au contraire : ils se méfient des membres de factions politiques, et la position indépendante du poète est à leurs yeux une première garantie de sa probité (46).

★★

A partir de 1835, et pendant une dizaine d'années, Lamartine précisera sans cesse son programme

(44) *Vigie*, 20 mai 1834, art. signé « Y », sur *La Profession de foi de Lamartine*.

(45) *Corr.* 27 déc. 1834.

(46) L. Ulbach, ouv. cité, p. LI.

de réformes, signalant aux dirigeants soucieux d'apaiser l'inquiétude populaire quelques grands objectifs qui s'imposent à eux : suppression, dans la mesure du possible, de la corruption, de la pauvreté, de l'ignorance.

Il s'attache à révéler à ses collègues, à la société, tout l'attrait de la charité, et à les rallier autour d'une pensée qui lui paraît séduisante : le privilège pour l'Etat de s'occuper des opprimés. Il se réserve le droit de secouer la Chambre chaque fois qu'elle l'indignera par son apathie : mais il ne fera guère la peinture d'une misère sociale, sans proposer aussitôt un remède, sans vouloir provoquer un mouvement d'exaltation dans son auditoire. Cet optimisme désintéressé, très crâne parfois, bien qu'on le trouve souvent naïf, touchera le pays : « Noble et utile erreur, lui écrit George Sand, qui hâtera le règne de la démocratie..., l'erreur des hommes comme vous est providentielle et fait partie de leur mission » (47).

L'immoralité et le crime : pour aller au plus pressé, par où entend-il entamer la lutte ? « La corruption commencée dans la détresse va s'achever dans les prisons » (48). Veut-il qu'on soulage, d'abord, les deux millions de misérables qui peuplent les quartiers malsains des villes, ou errent sur les routes des campagnes (49) ? Ou bien, doit-on se préoccu-

(47) Lettre du 15 mai (1839). *Lettres à Lamartine*.

(48) G. de Beaumont et A. de Tocqueville, *Du système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application en France*, Paris 1833, p. 1.

(49) *Ibid.*, p. 2, statistique citée de Huerne de Pommeuse, *Des colonies agricoles*.

per avant tout des quarante mille malfaiteurs que les maisons pénitenciaires « revomissent chaque année » dans les populations ? (50) Lamartine ne prend pas position sur ce point : ce qui est certain, c'est qu'il n'entend pas abandonner lui-même, ni laisser abandonner par la société, la fonction de « police des mœurs ». « Comment refuser des fonds secrets ? s'étonne-t-il, j'en voudrais d'immenses, et en premier lieu pour surveiller le crime et neutraliser le vice du peuple des villes » (51). « Qu'a-t-on fait contre le paupérisme ? insiste-t-il ; ...où sont au moins les enquêtes à ce sujet ? » « Quelle colonie pénitenciaire a-t-on fondée pour donner du travail et des moyens de correction aux milliers de criminels ? » (52).

Certains foyers d'infection morale seraient plus faciles à atteindre. Les salles de jeux : en les imposant, l'Etat en sanctionne, pour ainsi dire, l'existence. La France ne veut plus de l'argent souillé produit par cet impôt : l'accepter c'est offrir une prime au vice et au suicide (53). Les salles de spectacles : elles se sont prostituées « à l'or et aux bas instincts du peuple » : pendant qu'un Dumas y fait école avec son *Antony*, apothéose raffinée du mal, Lamartine propose, dans son discours sur les *Lois de septembre*, un amendement de cinq clauses visant à établir une censure morale du théâtre. « La société, dit-il, ne peut

(50) *Fr. par.* 27 avril 1835. Souvenons-nous que l'Académie venait de couronner une *Histoire des colonies pénitenciaires en Australie* par E. Blosseville. (Paris, 1831). La statistique de 40.000 est de H. de Pommeuse, déjà cité.

(51) *Fr. par.* 27 avril 1835.

(52) *Ibid.*

(53) *Ibid.* 7 mai 1836.

pas impunément souffrir que le cauchemar du premier venu aille souiller l'imagination de tout un peuple de la contagion de ses débauches de cœur ou d'esprit » (54).

Lamartine a vite compris le rôle que les réunions fraternelles pourraient jouer dans son entreprise d'amender les mœurs. « La force d'association, la force la plus irrésistible de nos temps modernes, dit-il, a eu souvent, sur les habitudes vicieuses ou criminelles des populations les moins éclairées, une efficacité toute puissante. Nous venons de voir en Angleterre et en Amérique, surtout, les sociétés de tempérance introduire presque soudainement dans les dernières classes d'un peuple adonné à l'abus des liqueurs fortes une admirable sobriété. Le vice a cédé à l'amour-propre ; on s'est tenu la parole qu'on s'était religieusement donnée » (55). Certes, le poète n'est pas l'ami des *Clubs*, mais en les légalisant ne leur enlèverait-on pas leur caractère anarchiste ? (56). L'association est, d'une façon générale, un « principe fécond, c'est une force sociale toute neuve à constituer..., dit Lamartine. Il y aura des tâtonnements, des erreurs » : mais « on marchera progressivement comme pour la presse » (57).

Quant au soulagement de la misère, c'est là un

(54) *Ibid.* 29 août 1835.

(55) *Ibid.* 28 fév. 1835.

(56) *Ibid.* 13 mars 1834.

(57) *Ibid.* 13 mars 1834. Voir aussi à ce sujet *Droit au travail*, déjà cité, 26 déc. 1844. Cf. P. Nourrisson, *Trois précurseurs de la liberté d'association*, Paris, 1922 ; H. de Jouvenel, *Lamartine et le droit au travail* (La nouvelle revue Juillet-Août, XXIII, 1903, pp. 145-164).

domaine où l'Etat doit souvent exercer de la charité pure : en élaborant son système de « charité sociale » et son rêve d'une « bienfaisance publique qui fasse venir le riche au secours du pauvre, le fort en aide au faible... » (58), Lamartine ne craint pas de prononcer le mot d'aumône. C'est en allocations pécuniaires qu'il emploierait une partie de l'argent de son « budget des pauvres », — idée empruntée à l'Angleterre, qu'il caressera toujours, et dont il proposera, mais en vain, l'application, à l'occasion de chaque crise de chômage. Ne risquons pas cependant de mal interpréter cette politique de générosité, trop paternelle au dire de certains groupes de socialistes : tout en essayant de supprimer les causes de la misère, le poète voudrait qu'on fournisse au prolétaire indigent les moyens de concourir à l'amélioration de son propre sort.

Après le vice, la principale source des détresses populaires est, naturellement, le déséquilibre économique. Quel est, pendant ses dix premières années de tribune, l'apport original de Lamartine aux questions du capital et du travail ? On ne peut, croit-il, les résoudre que par des solutions progressives : il suggère donc d'appliquer aux malaises industriels un système « d'enquêtes permanentes » (59), projet dont il se fera toujours l'avocat sans le voir guère réalisé qu'en partie, et sous la forme de commissions spéciales. En attendant, Lamartine n'a nullement besoin, comme on l'a voulu, d'être convaincu du droit, non seulement à l'assistance, mais aussi au travail,

(58) *France parlementaire*, 3 février, 1835.

(59) *Ibid.* 13 mai 1834.

dans des cas de nécessité démontrée ; le voici, peu de temps après son entrée à la Chambre, qui le fait déjà sien : « La société, dit-il en mai 1834, demande que vous retiriez de l'état où ils sont une partie surabondante de vos prolétaires, en leur fournissant du travail, soit par voie d'association, soit par avances de capitaux ou de terres, dans les colonisations à l'intérieur ou au dehors » (60). Cette proposition laisse transparaître la grande solution que Lamartine voudrait appliquer au problème de la pauvreté : « l'accès à la propriété » (61). *La Politique rationnelle* nous fait entrevoir le jour où l'on règlera sur des principes nouveaux celui de la propriété ; la *Chute d'un Ange* suggère que chacun en naissant reçoive sa part de la terre ; la propriété est un principe progressif : elle est donc perfectible, — le poète résume ainsi sa pensée dans le *Conseiller du peuple*.

Il accueille avec empressement chaque idée pratique qui peut aider à élever les prolétaires pauvres « à la dignité de propriétaires » (62) : ainsi celle des exemptions temporaires d'impôts (63) ; ou ce projet qu'il élabore de colonisation en Asie et en Afrique, — du reste, c'était bien grâce à lui que le gouvernement français s'était enthousiasmé pour l'expédition d'Algérie (64). « Qu'a-t-on fait, demande-t-il à la Chambre, en 1835, pour nous ouvrir, dans cette colonie que nous a donnée la victoire, une carrière plus

(60) *France parlementaire*, 13 mai 1834.

(61) Discours prononcé devant l'Académie de Mâcon, *France parlementaire*, 3 février 1835.

(62) *Fr. par.* 25 mars 1846.

(63) *Du droit au travail*, déjà cité, 26 déc. 1844.

(64) A. Pingaud, art. cité.

large à nos populations surabondantes ?... Qu'a-t-on fait, Messieurs ? On parle d'abandonner Alger ! » (65) Comme la plupart des mesures proposées par le poète, celle de l'émigration aux colonies se révèle éminemment pratique : Lamartine tracera une « théorie de colonisation de plus en plus nette », et se prononcera « en faveur du mode d'occupation » qui sera adopté plus tard par la France dans sa possession nord-africaine (66).

Existe-t-il un moyen qui permette au petit travailleur de devenir propriétaire par ses propres vertus ? Lamartine croit que les Caisses d'épargne, avec une meilleure organisation, bien entendu, pourraient parfaitement servir à cette fin : que l'Etat assure la présence dans chaque bureau d'un agent bienveillant qui attire les déposants et les encourage à lui confier leurs gages de la semaine ; car, remarque le poète, « il y a bien des tentations entre le samedi et le lundi » (67). Qu'on récompense par une prime en terres ceux qui versent le plus d'économies dans la caisse de leur localité.

La dernière grande cause de misère est la cherté des denrées de première nécessité. C'est en la combattant que le poète fournit aux économistes un nouveau mot d'ordre : « La vie à bon marché » (68) ; et mieux encore, qu'il leur fraie une nouvelle voie : le voici qui amorce le combat contre les « trusts », con-

(65) *Fr. Par.* 27 avril 1835.

(66) P. Bert, *ouv. cité*, p. 72.

(67) *Fr. Par. Discours sur les Caisses d'épargnes*, avril 1835.

(68) Cf. Frédéric Bastiat, *Seconde lettre à Lamartine* : « C'est vous, je crois, qui avez le premier employé cette expression : la vie à bon marché ».

tre tous les « monopoles oppressifs des travailleurs » ; (69) ses métaphores foudroyantes, sa prose directe font, sinon se repentir, au moins trembler les industriels privilégiés de la Chambre. En les attaquant le tribun ne ménage pas ceux qui sont, selon lui, leurs complices : les protectionnistes. « Je ne prends qu'une question pour exemple », leur dira-t-il en 1840 : celle du bon marché. C'est, déclare-t-il, « la politique des masses », et les « frontières sont fermées aux produits étrangers nécessaires à l'universalité du peuple, pour enrichir un petit nombre d'industriels maîtres des Chambres ! » « Messieurs, la révolution n'est pas faite ! » (70).

La conviction que Dieu n'a inféodé l'avenir à personne, voilà sa consolation (71) : il essaiera d'empêcher que de nouveaux monopoles soient accordés ou protégés. En 1838, on discute l'idée d'établir en France des chemins de fer. Sillonner son pays de voies ferrées, voilà le projet économique qui passionne le poète : c'est, en fait, à Arago et à lui que la France devra cette innovation. Mais Lamartine veut s'assurer que les chemins de fer restent une propriété commune, dirigée par l'Etat ; les paysans, les petits commerçants, les ouvriers l'entendent déclarer à la tribune, d'un ton qui justifie son titre de « perturbateur de monopoles » : (72) « Je ne veux pas surtout que l'Etat se prive de son droit, qui est en même temps son devoir, de remettre gratuitement ou pres-

(69) *Fr. Par.* 14 avril 1836. Cf. Voir P. Bert, ouv. cité, p. 121.

(70) *Ibid.*

(71) *Corr.* 29 sept. 1837.

(72) *Fr. Par.* 14 avril 1838.

que gratuitement au peuple l'usage de la première de ses libertés, de la liberté, de la faculté, de la puissance de se servir pour tous ses besoins industriels, des chemins de fer » (73).

En attendant que l'équilibre industriel soit rétabli, le poète n'admet pas que la doctrine de *laisser-aller* règle la question de la misère : il demande, à maintes reprises, que la société politique intervienne, « avec toute la force d'administration et de réparation qui lui appartient pour placer toujours et partout une assistance à côté d'une nécessité, un salaire momentané à côté d'une cessation de travail, un fonds commun des classes ouvrières et pour créer en un mot une providence visible, éclairée, active, sur tous les points souffrants de la population, à l'image de cette providence invisible, que ne s'efface quelquefois aux yeux des misérables que pour laisser à la société le mérite et la gloire de la suppléer un moment » (74).



Ce qui doit étonner un peu chez un idéaliste aussi transcendantal, c'est qu'après deux années de tribune, sa théorie de bienfaisance semble empruntée à celle des utilitaristes : en 1836 il révèle déjà une tendance à considérer chaque projet de loi du point de vue « du travail, de l'aisance, de la prospérité du plus grand nombre » (75). « La vérité en ceci, comme en tout », s'écrie-t-il en défendant le libre échange, c'est l'intérêt des masses, c'est le bien-être du peu-

(73) *Ibid.* 9 mai 1838.

(74) Discours prononcé à l'Académie de Mâcon, 12 sept. 1842.

(75) *Fr. Par.* 14 avril 1836.

ple » (76). Il aura constamment soin de corriger cette impression : mais à partir de 1836, et jusqu'en 1843, année où il se dira « soldat de l'idée », la pitié l'emportera bien souvent. En se penchant sur les bas-fonds de la société, en combattant ceux qui se trouvent responsables des oppressions et des iniquités, Lamartine modifie un peu sa définition de la liberté : elle doit être introduite, dit-il, « dans les choses » ; « l'œuvre que nos pères de 89 ont glorieusement tentée et accomplie dans l'ordre moral..., nous aurons la persévérance de l'accomplir dans l'ordre matériel ». Le principe de la Révolution, « après avoir émancipé les classes moyennes par la liberté politique », doit émanciper « les masses par la liberté des industries » (77). Et depuis qu'il préconise les Caisses d'épargne comme encouragement à l'économie et à la sobriété populaires, la phrase célèbre de son plaidoyer sur l'amnistie : « Vous conduirez ce peuple à la prospérité par ses vertus », a pour lui une application pratique (78).

Lamartine conciliateur et émancipateur du peuple, Lamartine gardien de la moralité des masses, est donc loin de souscrire à cette théorie de son temps que le paupérisme et la corruption doivent sévir pour permettre aux heureux d'exercer les vertus de la générosité et de la miséricorde. Si, selon lui, la misère est une plaie qu'on ne fermera jamais entièrement, le relèvement matériel du peuple est, dans une mesure, réalisable : que les heureux profitent du pri-

(76) *Ibid.*

(77) *Ibid.*

(78) *Id.* 30 déc. 1834.

vilège que leur offre l'existence des malheureux. Si par la nature progressive de sa pensée, par la force dont il revêtit les idées tutrices de son siècle, le poète s'entoure de la jeunesse profondément consciente des besoins de la population irritée, il n'en éveille pas moins chez les éléments peu intellectuels de la nation, et dans l'âme des gens moralement ou pieusement étroits, un enthousiasme pour ses projets humanitaires. Car devant l'impatience populaire et l'égoïsme des classes fortunées, il ne développe pas une froide thèse de l'Etat-Providence. « Faites comme l'Evangile, s'écrie-t-il, remerciez Dieu de ce qu'il laisse à la société quelque aumône splendide à faire, quelque œuvre sainte de charité légale à accomplir. Elle sentira ainsi qu'elle est de Dieu et que quelque chose de divin travaille en elle... » (79).

(79) *Id.* 30 avril 1838.

CHAPITRE III

LA MISSION DES INTELLECTUELS

L'optimisme de Lamartine va-t-il jusqu'à croire que la prospérité des classes ouvrières puisse s'établir en quelques années ? Il faut au moins attendre la conversion presque complète des masses aux sentiments vertueux. C'est avant tout de sa conscience même que sortira pour le peuple son propre salut. Aussi, tout en assurant un foyer matériel au travailleur, on doit continuer à développer son foyer moral. Lamartine voudrait mobiliser, pour cette œuvre de patience, la totalité des forces intellectuelles du pays. La mère de famille, le prêtre s'occupent de l'enseignement religieux ; pour la politique, pour la morale, séparée de la religion, au grand regret du poète, il appelle à son secours non seulement l'orateur des assemblées publiques, mais aussi le journaliste, l'homme de lettres, l'instituteur.

Il n'ignore pas ce que valent, à son époque, les journaux. En 1835, il connaît déjà l'âme de leurs rédacteurs « par l'intimité de leurs aveux : il n'y en a guère qui ne soient venus cet hiver, dit-il, me proposer de changer, si je voulais, de conscience et d'opinion » (1). Cependant, lorsque la Chambre, outragée par leurs railleries et leurs calomnies, par

(1) *Corr.* 2 juillet 1835.

leurs scandales et leur corruption, propose des lois répressives, Lamartine accourt à leur défense. Il avoue bien que la presse, comme le théâtre, a méconnu sa « sainte mission », « sa dictature intellectuelle et morale » ; (2) mais la museler, « c'est baigner à la fois le mensonge et la vérité » (3) ; c'est supprimer ce peu de vérité qui est la part de lumière du peuple ; c'est étouffer la voix commune de la nation : comment les masses s'exprimeraient-elles sans le journalisme ? où trouveraient-elles leur nourriture spirituelle ? (4) Que les journaux anarchiques impriment des horreurs, qu'ils décrivent des spectacles sanguinaires de révolte : c'en est assez pour nous éloigner de l'anarchie par le dégoût. « Voilà des lois, dit Lamartine, comme Dieu les fait, toutes visibles, toutes palpitantes, toutes puissantes d'émotion, d'enseignement sur l'imagination et l'instinct des masses. Laissez-les agir seules, ces grandes et terribles leçons... » (5). Nous reconnaissons déjà la théorie qui va pousser le poète à décrire la lutte des Girondins.

Lamartine ne cesse d'insister pour que la Chambre se serve de la presse, cette arme nouvelle, ce sens supplémentaire de la nation dont lui-même a toujours voulu se servir. En même temps, sans l'exposer d'une façon précise, il trouve en elle une solution partielle du problème de la jeunesse, de cette « force délirante et frémissante » qui amène les révolutions.

(2) *Fr. Par.* 21 août 1834.

(3) *Ibid.* 21 août 1835. Voir *Ibid.* note d'Ulrich en tête de ce discours : « Ces lois désignées sous le nom de lois de septembre, devaient rester une date, comme le prévenait M. de Lamartine ».

(4) *Ibid.* 21 août 1835. Cf. 3 septembre 1843.

(5) *Ibid.*

Car il est toujours préoccupé de l'avenir de milliers de jeunes Français qui quittent chaque année les bancs des collèges, « l'esprit enflammé de brûlantes passions de gloire » (6), qui devraient faire la force et l'honneur de la patrie, mais qui ne peuvent pas même obtenir les postes auxquels leur éducation les a préparés. Pour occuper cette jeunesse, les autres pays, dit-il, ont des colonies, des territoires vierges à défricher, des monastères ou des emplois multiples dans le domaine universitaire. « Nous seuls, se plaint-il, nous n'avons rien » (7). « Songez quel trésor d'oisivetés vous allez ramasser, quelle source de folie républicaine vous allez permettre de contaminer la population laborieuse ». Il insiste sur le besoin de créer « une propriété sociale à l'intelligence par plusieurs moyens » qui se présenteront à leur place dans des discussions futures, « mais d'abord par un travail multiplié et appliqué à l'enseignement par un vaste et complet système d'universités » (8).

Il s'efforcera lui-même de trouver autant de besogne que possible à ces jeunes activités, en les recommandant à ses amis pour des emplois divers, leur inventant parfois du travail. Combien d'entre eux s'empressent de rendre service au poète, avec ou sans récompense ! Lisons plutôt cette lettre d'un jeune journaliste de la *Quotidienne* :

« Monsieur,

Comme un pauvre être tel que moi ne peut avoir

(6) *Ibid.* 8 mai 1834.

(7) *Ibid.* 8 mai 1834.

(8) *Ibid.*

que de très rares occasions de faire quelque chose pour vous, permettez-moi de me plaindre de n'avoir point encore reçu l'ouvrage de M. Aimé Martin sur lequel vous m'avez demandé un article ;

Il me semble qu'il doit y avoir un bonheur à vous être agréable, et il me tarde d'être heureux.

Votre tout dévoué serviteur qui voudrait être votre ami.

POUJOULAT.

15 février 1834. Passy, rue Franklin, n° 10 » (9).

Au pays natal, Lamartine s'entoura d'un groupe de jeunes gens aux idées avancées, souvent républicaines, auprès desquels il s'employait avec une particulière délection à « socialiser ». Tantôt l'un, tantôt l'autre s'offrait à lui comme secrétaire : ils aidaient le poète avec vénération. En 1843, il décida de réunir certains d'entre eux en un faisceau, pour fonder à Mâcon le *Bien public*. Il les convoqua à Saint-Point, avec quelques personnages plus mûrs, pour leur exposer ses vues. « Il se promenait sur le balcon, écrit un de ces jeunes idéalistes, et envoyait ses paroles par les fenêtres à nous qui étions dans le salon. Nous ne l'interrompîmes pas, car l'oraison était splendide. Il ne dissimula pas que nous allions nous créer une nécessité annuelle de sacrifices pécuniaires, et il nous fit voir quelque chose qui vaut mieux qu'un peu d'or jeté sur la route : beaucoup de liberté répandue dans les esprits autour de nous » (10). Le *Bien public* sera,

(9) Lettre inédite de Jean-Joseph-François Poujoulat, littérateur, *Archives de Saint-Point*.

(10) H. de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, déjà cité, p. 67.

en fait, l'organe de Lamartine, et ses articles, non signés mais facilement reconnus, seront reproduits dans tous les journaux. Lamartine fera décupler le tirage des numéros dans lesquels il insèrera des articles, et il en enverra des exemplaires à tous les coins de l'Europe (11). L'influence de ce journal sera incalculable.

Mais le poète souhaite une publication qui serve tout à fait de « pain populaire » : depuis dix ans, dira-t-il en 1843, dans une brochure intitulée *Des publications populaires* (12), il a rêvé un journal quotidien dont l'abonnement ne dépassât pas « cinq journées de travail ». Car « les enfants du peuple... ont leur part de loisir aussi, les jours de fête et de repos, les veillées d'hiver, les temps de maladie, les heures perdues ;... Combien d'heures oisives pour vos cinq cent mille soldats dans leurs garnisons, pour vos soixante mille marins sur le pont de leurs navires quand la mer est belle !... Combien pour vos innombrables ouvriers qui se reposent ou se fatiguent d'oisiveté habituellement quarante-huit heures par semaine ! Combien pour les femmes, les vieillards, les enfants à la maison, les gardiens de troupeaux dans les champs ! » Et qu'ont-ils pour occuper ces loisirs d'une façon régulière ? « Un catéchisme ou des chansons, dit Lamartine... Quelques crimes sinistres racontés en vers atroces, représentés en traits hideux et affichés avec un clou sur les murs de la chaumière ou de la mansarde, voilà leur bibliothèque, leur art, leur musée à eux ! Et pour les plus

(11) *Ibid.* p. 75.

(12) *Lettre à Monsieur Chapuys-Montlaville*, Extrait de la *Revue Indépendante*, Paris, 1843.

éclairés quelques journaux exclusivement politiques... » (13). Lamartine voudrait attacher à la rédaction de son journal populaire, « tous les hommes qui en France ou en Europe marchent à la tête de la pensée, de la philosophie, de la science, de la littérature, des arts et même des métiers... Quelle révolution morale n'opérerait pas en dix ans, sur l'intelligence, sur les idées, sur les mœurs, sur le bien-être des masses cette infiltration quotidienne et universelle de la lumière dans leurs ténèbres » (14). Le poète ajoute un de ces mots délicats qui distinguent son apostolat de celui de la plupart des autres : il conseille aux écrivains d'adopter « un ton bienveillant de persuasion » ; car le peuple, explique-t-il, n'écoute que ceux qui l'aiment (15).

A côté de son journal il y aurait, dans sa pensée, des études scientifiques à la portée des masses, des romans aussi, des poèmes. Il organiserait pour cette œuvre une armée de jeunes auteurs qui « sèmeraient des lys purs et des roses virginales dans le pot de fleurs de la mansarde » (16). Et puis Lamartine ne laisserait pas au hasard la diffusion de ces livres : dès cette époque il demande des bibliothèques populaires, et il compte, avant tout, sur la collaboration de l'instituteur.



Lorsque le poète est entré à la Chambre, ni les journaux, ni les livres ne pouvaient encore atteindre

(13) *Ibid.*

(14) *Ibid.*

(15) *Ibid.*

(16) *Cours de litt.* Ent. XXXIX. Il précisera ses idées à ce sujet dans la *Préface de Geneviève*.

la plus grande partie du peuple : souvenons-nous qu'en 1835 « les trois cinquièmes de la population totale de vingt ans ne savaient pas même lire » (17). Ce qui devait, dans son esprit, suppléer à l'action de la bonne presse, corriger celle de la mauvaise, et en prévenir même les dangers, c'était, évidemment, l'école primaire, récemment réorganisée par Guizot. « On m'accuse d'obscurantisme, avait-il écrit à la fin de sa première session, et j'ai proclamé que le salut de la France était tout entier dans l'instruction prodiguée gratis au peuple » (18).

Dès son entrée à la Chambre, il avait, disait-il à Virieu, « des idées colossales » à ce sujet (19) ; et il présenta, en effet, le 8 mai 1834, un vaste « système d'instruction et de moralisation publique » (20). Il exprima ce jour-là le vœu que tous les « efforts civilisateurs » des députés vinssent se concentrer sur son projet : « pour que le quart de nos communes qui manquent d'écoles puissent en être pourvues ; pour que les instituteurs primaires obtiennent un salaire de 500 francs ; pour que les écoles normales se multiplient sur différents points du territoire ; pour que les livres élémentaires se propagent, et que nos talents les plus transcendants se consacrent à cette œuvre et tendent la main au peuple pour l'élever à la science et à la morale » (21).

En 1837 florissaient les théories sur la division

(17) Note de L. Ulbach, *Fr. Par.* 8 mai 1834.

(18) Lettre aux électeurs de Mâcon, 20 juin 1834, *Fr. Par.*

(19) *Ibid.* 13 janv. 1834.

(20) *Ibid.* 8 mai 1834.

(21) *Ibid.*

du travail et la Chambre discuta la question de l'instruction technique dans les écoles communales. Devait-on la substituer aux études consacrées par la tradition ? Dans un duel glorieux avec Arago, qui s'était fait le champion de l'enseignement scientifique et industriel, Lamartine défendit l'éducation littéraire et morale. Non toutefois, disait-il, que le reste lui parût négligeable : il voulait qu'on apprît à l'enfant, « non pas seulement ce qu'ont su ses pères » (22), mais encore les secrets récemment découverts des phénomènes naturels, dont l'étude ajoute, selon lui, de magnifiques échelons à la science pour élever l'intelligence vers Dieu. « Je le déclare, s'exclamait-il, dussè-je blesser mon honorable adversaire, je me suis (quelquefois) écrié : Herschell et M. Arago sont deux grands poètes ! » (23). Par ailleurs, Lamartine approuvait, et faisait même sienne, l'idée de l'instruction technique : il songea tout d'abord à la réaliser dans des collèges d'agriculture, — il devait essayer plus tard d'en fonder un, par souscription, en Saône-et-Loire. Mais il ne voulait pas, disait-il, dans sa réponse à Arago, que l'enseignement spécial commençât avec l'enfance.

De fait, pareille mesure eût été en opposition directe avec son rêve d'égalité. Car, si du point de vue moral, le poète est plus communiste que les sectaires du communisme matérialiste, il conçoit du moins l'égalité en aristocrate, son idéal n'étant pas d'humilier les classes privilégiées, mais d'ennoblir le peuple.

Les millions de paysans qui ne peuvent pas quitter l'ombre de leur clocher, les innombrables ou-

(22) *France parlementaire*, 24 mars 1837.

(23) *Ibid.*

vriers, esclaves de leur métier, seraient déshérités si l'on ne leur offrait qu'une instruction technique. Lamartine aime évoquer l'artisan du Moyen-Age, qui, après avoir terminé son chef d'œuvre, faisait un tour de pays (24) : il animera son tailleur de pierres de ce même instinct d'errer par le monde et de se constituer ainsi une philosophie ; et quand il fera partager aux instituteurs ses nobles visions de bonheur pour les masses, il semble presque leur envier le privilège d'ouvrir au peuple des routes spirituelles qui dépaysent l'âme.

« Nous devrions avoir », dira-t-il en 1842, aux élèves de l'Ecole normale de Saône-et-Loire, « un peuple agriculteur... qui ait dans ses chaumières des bibliothèques à côté de ses ustensiles de ménage, des instruments d'art à côté de ses métiers », pour qu'il puisse jouir des « deux points extrêmes de la civilisation, le travail et le loisir ; le métier et l'intelligence, la simplicité rurale et le bonheur senti dans la médiocrité du sort » (25). De nouveau, en 1850, il essaiera de renforcer chez ces normaliens le désir de donner au « peuple cultivateur, industriel et laborieux, les moyens de se perfectionner, de s'ennoblir, de se rendre et de se trouver plus heureux dans la condition sociale et dans la médiocrité occupée où la Providence l'a enraciné. Etre bien où l'on est, voilà la sagesse et voilà le bonheur. C'est le but, ajoutera-t-il, de notre enseignement populaire » (26).

(24) *Civilisateur*, T. I. p. 220.

(25) *France parlementaire*. Allocution aux élèves de l'Ecole normale de Saône-et-Loire, septembre 1842.

(26) *Ibid.* Discours prononcé devant l'Ecole normale de Saône-et-Loire, 25 août 1850.

Rien, dans cette morale de résignation, ne rappelle le nivellement des conditions et des fortunes tel que le préconisent les communistes. La nature, prétend Lamartine, ne favorise qu'une égalisation relative des biens matériels (27), et cela par l'accessibilité au travail. La seule « loi agraire » qui lui paraisse réalisable est le partage égal des lumières. Car ce qu'il désire conserver et accroître, c'est « cette grande et précieuse unité entre tous les hommes, entre tous les enfants destinés à devenir contemporains, compatriotes, concitoyens, quoique devant occuper des rangs divers dans la nation ! » Sous ce rapport encore, le poète se fait l'adversaire de l'éducation spécialisée que propose Arago. Celle-ci aurait pour résultat d'isoler, dès l'enfance, les élèves selon la profession qu'ils choisiraient. Il faut, bien au contraire, départir d'abord à tous les écoliers, la propriété commune des idées morales dont la société est dépositaire, et les initier tous, de bonne heure, à la foi sociale de leur temps. Ce serait leur offrir un patrimoine spirituel « qui enrichît tout le monde sans appauvrir personne » (28), « un symbole unanime » de civilisation, une force collective de pensée politique qui les unirait pour la vie comme par une communauté de sentiments et de convictions religieuses. Dès lors la France serait forte pour accomplir des prodiges (29).



Vainement le poète préconisera-t-il cette égalité

(27) *France parlementaire*, 4 juin 1843. Lamartine voudrait établir « une égalité relative des moyens d'existence ». *Conseiller du peuple*, T. I. 1849, p. 222.

(28) *Fr. par.* 24 mar 1837.

(29) *Ibid.*

morale : il ne satisfera pas les théoriciens extrémistes, tels les babouvistes, telle George Sand, qui, déjà en 1844, n'est plus d'accord avec lui sur la question du communisme. Elle se garde de rien dire publiquement contre Lamartine ; car elle ne veut pas désenchanter les gens du peuple « de ces types qui matérialisent à leurs yeux tout ce qui reste de grand sur la terre » (30) ; mais fière d'appartenir un peu, du côté de sa mère, à la « sainte canaille », cette descendante de roi ne voudrait pas admettre qu'un gentilhomme comme le poète pût comprendre le peuple (31) : « Arago, Lamennais, Béranger, Lamartine », écrira-t-elle à son protégé, le poète-maçon Poncy, « oui, certes, grandes gloires, grands génies, grands et beaux caractères ! Et cependant la prédication de l'égalité est à leurs yeux une folle et dangereuse utopie » (32). La liberté, sans l'égalité », dit bien Lamartine, « est un vain mot » (33) ; pourtant, il semble avoir toujours pensé que, prêché aux irrités, le principe de l'égalité sociale, ce « grand et unanime sentiment du droit individuel » (34) agrandit moins l'âme que celui de la liberté : « L'égalité qui ennoblit tout le monde... » s'exclame-t-il en 1843, « la noblesse du peuple, c'est la liberté ! » (35). Ce dernier sentiment comporte davantage le respect des droits d'autrui — car la liberté

(30) Lettre du 26 janvier 1844. Samuel Rocheblave, *La littérature prolétaire, George Sand, Lettres à Poncy*, Revue des Deux-Mondes, août 1909.

(31) C'est aussi l'idée de Flora Tristan. *Journal de voyage* (Inédit) p. 91. Communiqué par J.-L. Puech.

(32) *Ibid.*

(33) *Correspondance*, 30 octobre 1836.

(34) *France parlementaire*, 10 mars 1842.

(35) *Ibid.* 4 juin 1843.

se limite au point où elle risque d'empiéter sur les privilèges du prochain (36).

Qu'on ne fasse point, par exemple, désirer au fils du peuple l'établissement de « l'aristocratie du travail » et de « la féodalité du salaire » (37). C'est, observe Lamartine dans le *Bien public*, le danger du système que les communistes proposent pour l'organisation du travail. « Vous avez, leur dit-il, détruit la noblesse des rangs, et vous recréeriez la noblesse des outils ? » (38). La tête d'un pays politique sera toujours la tête : elle se compose des hommes à qui leurs loisirs et leur fortune permettent de se spécialiser dans la science du gouvernement. « Malheur à une nation qui se décapiterait » (39).

Malheur aussi à un peuple qui s'agenouillerait et s'avilirait. Lamartine pressent ce danger et le signale aux populations françaises ; car il voit avec alarme se répandre le culte de la force, sous la forme du bonapartisme, toujours plus populaire depuis l'emprisonnement à Ham du Prince Louis-Napoléon. En 1843, lorsque le poète écrit *Des publications populaires*, il insère dans cet opuscule un appel aux autres hommes de lettres pour qu'ils viennent l'aider à combattre les bonapartistes : que les écrivains encouragent le peuple « à se respecter lui-même », et « à participer, pour ainsi dire religieusement » avec conscience de ce qu'il fait, à l'accomplis-

(36) Cf. *Conseiller du peuple*, 1849, p. 360.

(37) *Du droit au travail et de l'organisation du travail. Bien public*, déc. 1844.

(38) *Ibid.*

(39) *Fr. Par.* 4 juin 1843.

sement progressif des grands desseins providentiels » (40).

La presse, la littérature, l'école, la tribune publique, doivent donc enseigner à la population laborieuse que l'harmonie sociale se trouve à mi-chemin entre la tyrannie et la servilité populaires. C'est une politique de juste milieu, en comprenant par là, bien entendu, qu'il faut se tenir avec prudence en plein courant de l'évolution progressive ; car la résignation ne signifie pas l'assoupissement, mais l'association à la volonté divine, — qui est liberté et avenir.

L'application concrète de cette théorie de libéralisme national serait-elle, dans l'esprit de Lamartine, la république que les démocrates commencent à réclamer ? Il répond à cette question en 1843 : « A quoi bon changer vingt fois le moule si vous ne changez pas l'argile ?... C'est le peuple qu'il faut modifier, les gouvernements se modifieront à son image, car tel peuple, tel gouvernement, soyez-en sûr ». « Le jour où il sera digne de régner en effet, dit le poète, il règnera... » (41). C'est un mot dont il faudra nous souvenir.

Ce que la liberté revendique sous le règne de Louis-Philippe, ce que la Providence prépare, ce qui devrait être une des premières pensées du gouverne-

(40) *Des publications populaires*, déjà cité. Cet avertissement de Lamartine ne manqua pas de réveiller le ressentiment du futur empereur Louis-Napoléon, qui répondit par une brochure. Sa famille, disait-il, avait toujours défendu la liberté. *Réponse à Monsieur de Lamartine (Lettre à Monsieur Chapuys-Montlaville)* 21 p. in-16°. Paris, 1843.

(41) *Des publications populaires*, Cf. *Fr. Par.* 4 juin 1843.

ment, c'est l'élargissement des droits électoraux et l'émancipation de la conscience populaire.

Notons, dès 1835, les débuts de cette grande œuvre politique à laquelle le nom de Lamartine sera désormais associé. Il propose — ce qui paraît hardi à beaucoup — « une vaste et complète hiérarchie électorale » (42) ; car il veut absolument le gouvernement du pays par le pays. Les illettrés auront besoin de tuteurs, jusqu'à ce qu'ils aient acquis, en s'associant à leurs compatriotes, une foi commune. Ensuite il faudra au peuple de bons guides (43). Lamartine ne réclame, avant 1848, que le suffrage à deux degrés. Il n'hésitera pas à dire, en 1845, aux ouvriers eux-mêmes, que « si leur profession, leur défaut de loisir et d'études, leurs rudes travaux ne leur permettent pas » de participer directement aux droits politiques, « il faut qu'ils soient représentés par des mandataires spéciaux » qui éclairent le gouvernement sur leurs intérêts et leurs sentiments (44).

« L'Etat... doit tout subordonner à sa foi sociale excepté Dieu ». Que le gouvernement introduise la liberté dans le domaine de la religion : qu'il libère l'Eglise catholique, dominée par Louis-Philippe, qui voudrait la rendre dynastique. Dans cette croisade, le poète sera secondé par des membres du clergé, tel Monseigneur Affre, archevêque de Paris (45) ; son action sera approuvée par le Vatican.

Il vise surtout la liberté de l'enseignement, et

(42) *Fr. Par.* 27 avril 1835.

(43) *Ibid.* 4 juin 1843.

(44) Réponse à l'adresse des ouvriers parisiens. *Fr. Par.* 16 mai 1845.

(45) Voir D. Stern. ouv. cité, p. 384.

mène un double combat : d'une part il s'oppose à la tyrannie de l'esprit athée qui souffle dans les écoles laïques, et, de l'autre, à l'intolérance religieuse de certaines institutions ecclésiastiques. Si l'Eglise se sert des trente millions de traitements que lui verse le Trésor Public, elle n'est plus libre de protester contre l'enseignement purement philosophique des écoles supérieures de l'Etat. Accepter cet or, c'est vendre Dieu, ainsi raisonne Lamartine (46). Et c'est en même temps entraver la sainte liberté de conscience que de permettre à l'instituteur d'imposer à ses élèves son dogme personnel. Lamartine s'en ouvrira encore aux normaliens de Saône-et-Loire : dans une allocution éloquente dont chaque période commence : « L'enseignement doit être religieux... », il exhorte l'instituteur à « agenouiller sans cesse dans ses leçons l'âme de ses disciples... devant ce nom de Dieu » qui remplit l'univers (47), mais à respecter, en même temps, les idées religieuses des parents qui lui confient leurs enfants. « La famille ne se possède réellement elle-même que si vous lui reconnaissez le droit de se transmettre, de se perpétuer elle-même dans ses enfants avec ses mœurs, sa religion, sa foi, ses opinions » (48).

Plus la liberté s'inspire de sentiments pieux, plus elle se révèle entre hommes non comme un droit mais comme une sympathie, un sens intime qui nous

(46) Discours sur *l'Etat, l'Eglise et l'Enseignement*, *Fr. Par.* 26 et 30 nov. 1843.

(47) Discours du 25 août 1850.

(48) *Fr. Par.* 26 et 30 novembre 1843.

attache à nos semblables. Si la liberté a sa base dans l'égalité, elle a son faite dans l'amour fraternel. Certes nous ne sommes pas encore à l'ère de la charité parfaite : contentons-nous d'une « fraternité pratique » (49), qui se conforme aux exigences de la réalité en ce XIX^e siècle : reconnaissons que la nation se compose « et de cette aristocratie des souvenirs, des noms, des illustrations qui décorent le sommet de la population sans peser sur elle, — ce qu'on appelle la noblesse, et qui est l'éclat très légitime des grands services rendus au pays ! et de cette classe moyenne, active, intelligente, propriétaire, qui, par les industries, le commerce, l'agriculture, les travaux intellectuels, a tant conquis depuis cinquante ans, mais à qui pourtant nous ne laisserons pas tout usurper ! et enfin, de cette classe innombrable de la population laborieuse qu'on appelle les masses, d'où sortent vos soldats, vos ouvriers, vos travailleurs, et où vont se rajeunir et se retremper tour à tour, comme dans leur élément primitif, toutes les autres classes de la société, pour en ressortir de nouveau, — par une rotation éternelle, sans autre privilège que le travail, la probité, le talent » (50).

Ainsi se définit, en 1843, l'idéal de Lamartine en matière de démocratie. Il ne se sert guère de l'expression « la conservation des castes » : ce qu'il veut et entend c'est « la fusion des conditions, des castes, des professions, en une seule et compacte individualité nationale » (51). Car, bien que la liberté semble

(49) Expression du *Civilisateur*, T. I, p. 36.

(50) *France parlementaire*, 4 juin 1843. Discours prononcé au banquet de Mâcon.

(51) *Ibid.*

être le principe dominateur de sa politique, la vertu sociale suprême est, à ses yeux, la fraternité, ce divin principe « qui est tombé du ciel sur la terre pour détruire toutes les servitudes et pour sanctifier toutes les disciplines » (52). La liberté, même du point de vue de la perfection spirituelle des masses, est moins un but qu'un moyen. Mais à l'époque de Louis-Philippe, elle est le premier grand moyen, si l'on veut assurer la protection et restaurer la dignité du peuple ; elle est le mot d'ordre déjà reconnu de la démocratie, le mot de ralliement pour toutes les âmes idéalistes, surtout pour la jeunesse et les ouvriers. C'est pourquoi le poète, tout en préparant à longue échéance le triomphe de la fraternité, s'attache tout d'abord à établir le règne de la liberté (53) ; c'est pourquoi nous le verrons, jusqu'en 1848, chercher à démontrer au peuple que la liberté est la première réponse à presque toutes les questions.

Assurer l'harmonie du foyer par la vulgarisation et la diffusion de l'art, de la science, et par un enseignement religieux qui respecte la liberté de conscience ; établir l'harmonie nationale en offrant surtout aux enfants un patrimoine spirituel commun qui représente la dernière étape de la pensée de leur temps ; guider le peuple dans la pratique d'une égalité morale : d'une liberté large mais légale ; d'une fraternité sans bornes, d'une fraternité qui se résolve en une action collective : ce serait le couronnement

(52) Lettre à L. Bruys, 1^{er} décembre 1838, servant de préface aux *Recueils*.

(53) Lamartine avait déjà pris position sur ce point dans la *Politique rationnelle*, p. 9.

de cette politique de noblesse humaine, que Lamartine veut faire enseigner et appliquer aux populations laborieuses par les forces intellectuelles de la France.

Répondons, pour conclure, à ceux qui trouvent que le poète prêche une conception trop paternelle de la responsabilité des dirigeants : paternelle elle l'est quand il songe aux misères matérielles et morales des classes pauvres et qu'il adresse aux heureux et aux puissants l'injonction : « Générosité ! » ; elle l'est beaucoup moins, lorsque ce philosophe « qui déborde l'avenir » (54) crie à tous : « Progrès ! » Car sa doctrine sociale a deux aspects tout à fait distincts : l'un s'exprime par sa devise : « Charité des masses ! » ; l'autre se formule : « Expansion ! ». Mais le poète sait que donner aux ignorants de l'époque qui va de 1834 jusqu'à 1845 la liberté absolue, ce serait mettre entre leurs mains une arme avec laquelle ils risqueraient de se blesser.

Répondons aussi à ceux qui l'accusent de défendre trop faiblement, jusqu'ici, l'égalité. Lamartine ne reconnaît qu'une seule hiérarchie durable : celle dont le principe est divin. La grande idée qui se dégage de sa prédication est celle de tout le XIX^e siècle humanitaire : Dieu, le père, en haut, l'homme en bas, entre les deux, comme intermédiaire, la société.

(54) Raymond Poincaré, *Lamartine orateur*. Conférence du 14 mars 1911. *Journal de l'Université des Annales*, 1^{er} juin 1911.

CHAPITRE IV

UNE LITTÉRATURE DE “ TRAVAIL ET D’ESPOIR ” (1)

Le peuple, écrit Lamartine en 1834, « a soif des vers » ; il faut « que la poésie se fasse peuple » (2) : refléter les instincts primitifs, élever et moraliser ainsi les classes populaires, et leur révéler en même temps que les sources les plus profondes de stabilité morale sont les sentiments domestiques et évangéliques, — voilà pour lui une nouvelle ambition poétique (3). Une grande partie de son œuvre en prose tendra au même but.

Préoccupé du besoin de la résignation pour les travailleurs, et croyant en détenir la secrète justification, il leur montre, déjà dans *Jocelyn*, qu'à chaque instinct, qu'à chaque fonction nécessaire au maintien de la vie, à sa conservation, à sa reproduction, correspond une compensation sentimentale d'essence divine. Tout travail, par exemple, doit être une collaboration avec Dieu, un encens d'énergie et d'activité qu'on fait monter jusqu'à Lui. Bien des années auparavant, ce sentiment avait inspiré l'épisode des

(1) *Jocelyn*, 9^e Epoque.

(2) *Des destinées de la poésie*.

(3) Voir E. Falconnet, ouv. cité, p. 48 : « La gaiété française a seule été traduite pour le peuple : nul n'a essayé de l'instruire par la puissance de la poésie... M. de Lamartine a entrevu cette route ».

Laboureurs (4). Après la scène, écrite d'un seul trait au milieu de ses vigneronns de Monceau, la pensée du poète en vibre encore :

« O, travail, sainte loi du monde,
O, le premier jour où la plaine,
S'entrouvrant sous sa forte main,
But la sainte sueur humaine
Et reçut en dépôt le grain !
Pour voir la noble créature
Aider Dieu, servir la nature,
Le ciel ouvert roula son pli,
Les fibres du sol palpitérent,
Et les anges surpris chantèrent
Le second prodige accompli ! » (5).

Ce magnificat du travail des champs est en même temps une invitation adressée aux ouvriers des fabriques, à quitter

« Les villes, ruches trop pleines » (6) ;

car le fond de la politique économique de Lamartine est d'empêcher la France, « que la nature a placée dans des conditions forcées de prospérité agricole », (7) de se transformer en pays industriel. Qu'elle devienne plutôt, petit à petit, une république de cultivateurs. « Soyons les laboureurs du monde ! » s'écriera-t-il devant les membres de la Société d'Agriculture de Mâcon. « La devise d'un grand peuple, c'est une terre féconde, mère d'une population nombreuse, une épée pour la défendre, une charrue pour la la-

(4) *Ibid.* p. 73-74.

(5) 9^e *Epoque*.

(6) *Ibid.*

(7) *Fr. Par.* Séance publique de la Société d'Agriculture de Mâcon, 1^{er} sept., 1839. Les convictions de Lamartine au sujet des paysans sont renforcées par la prospérité relative, à son époque, du travailleur de la campagne, comparée à la misère de l'ouvrier des villes.

bourer ! » (8) Craignons que la France ne souffre déjà d'un « excessif développement de l'industrie qui accumule des populations immenses sur un seul point, sur un seul travail et qui se manque tout à coup à lui-même » (9). Les métiers de fabrique n'ont pas de garantie contre le chômage, parce qu'ils dépendent des caprices du marché et correspondent à des goûts factices. L'industrie manufacturière est artificielle (10).

Si les paysans sont plus moraux, partant plus heureux que les travailleurs des villes, c'est qu'une vertu secrète semble sortir de la terre, qui moralise tous ceux qui la touchent (11). C'est là plus qu'un beau fanatisme de terrien et de romantique : une conviction qui semble s'être déjà imposée à l'esprit de Lamartine quand il prit connaissance pour la première fois de la vie misérable des tisserands de Lyon. Il lui en est resté des images sinistres qu'il ne reproduira que dans sa vieillesse ; mais les paroles d'indignation qui lui échappent quand il songe à l'abrutissement de la vie des fabriques, nous donnent à croire qu'il a eu, et aura, devant les yeux, toujours présentes, ces visions ou d'autres semblables. Regardons dès maintenant le tableau qu'il en tracera plus tard : il est d'une tonalité rare dans l'œuvre de Lamartine.

« Je connais bien, dit-il, la condition et les mœurs de cette tribu de parias européens appelée canuts, par je ne sais quelle assimilation dégradante avec la

(8) *Ibid.*

(9) *Id.* 13 mars 1834.

(10) *Fr. Par.* 1^{er} septembre 1839.

(11) *Droit au Travail, Fr. Par.* Discours du 14 sept. 1848.

canette, outil de leur métier, ou par je ne sais quel cynisme de la langue, terme trivial qui semble porter en lui le sens de quelque infirmité de race ou quelque antique malédiction du sort... Eh bien, daignez me suivre un moment en esprit dans l'atelier industriel de Lyon. A droite et à gauche de ce faubourg, artère malsaine d'un corps souffrant, s'élèvent des rues grimpantes, étroites, tortueuses..., bordées des deux côtés de maisons à quatre ou six étages qui se disputent l'air, le jour... ».

Entrez dans une de ces fourmilières humaines, vastes geôles du travail. « Plongez-vous les yeux à travers une de ces portes entr'ouvertes, vous apercevez des chambres nues... presque tout l'espace est occupé par le métier, pilori de la famille », dont chaque membre « porte dans ses attitudes et dans ses traits l'empreinte de la profession sédentaire, renfermée, immobile ou torturée qui l'emprisonne dans ces cellules du travail : la taille courte, les jambes cagneuses..., la poitrine rentrée, les bras grêles, les doigts maigres, les joues creuses, le teint hâve, les yeux ternes. La physionomie douce mais sans virilité dans l'homme, sans attrait dans la femme, semble avoir contracté une sorte de stupeur mécanique pétrifiée sur le visage ».

« Quelques-uns atteignent, à force d'années et d'économie sur leur pain de tous les jours, une petite épargne qui leur permet d'acheter eux-mêmes un ou plusieurs métiers : ils exploitent parcimonieusement le travail de leurs apprentis... ils deviennent à leur tour fabricants... ils se naturalisent en deux ou trois générations dans la probe et laborieuse bourgeoisie de Lyon ; ils y portent, ils y conservent de

leur origine cette économie féroce qui est à la fois la vertu et le vice du travail enrichi. Mais ceux-là sont peu nombreux. Le plus grand nombre consomme à l'entretien de la famille le salaire des jours heureux, puis lorsque le travail cesse et que le salaire tarit, les pères et les fils serrent leur ceinture autour de leur corps pour moins sentir le vide des aliments diminués... D'autres parvenus à la vieillesse, toujours précoce chez eux, se lassent du travail, se livrent à l'intempérance, et meurent à la charge des hospices. On les ensevelit dans la fosse banale du faubourg ; c'est une bouche de moins dans la famille. Le métier continue à battre le lendemain. Et voilà une race d'hommes » (12).

Sans doute cette description fut le produit d'un moment de pessimisme : mais le fond de la pensée humanitaire de Lamartine y est (13) : et cette lecture fait mieux comprendre pourquoi il répète incessamment que les paysans, toute pénible que soit leur vie, sont une population heureuse ; que les occupations de la campagne « ne font pas de l'homme une machine à dix doigts, sans âme, mais un être sentant, pensant et aimant » (14) ; et que les travailleurs de la terre sont « les ouvriers de Dieu » (15).

(12) *Vie de Jacquard*, le mécanicien. *Vie des grands hommes*, T. III, p. 353.

(13) Cf. *Du droit au travail*, 26 déc. 1844 : « Tout ce peuple chôme, souffre, maigrit, mendie, s'exténue et tombe en pourriture humaine ». Songeons aussi aux images attristantes des laboureurs mêmes, qui se trouvent dans la *Chute d'un Ange*. Rappelons-nous toutefois le tableau plus rassurant de la vie du tisserand lyonnais tracé par le poète dans les *Girondins*. T. V, p. 329.

(14) *Conf.* 4^e II.

(15) *Fr. Par.* 1^{er} sept. 1837.



Si les tisserands ont une stabilité de vie qui n'est guère que de la stagnation, une grande partie des autres travailleurs de la ville sont contraints à une mobilité tout aussi funeste, parce qu'ils sont souvent « sans racines dans le sol et dans la famille ». C'est une « caste flottante dont les cadres sont brisés » (16). Nouvelle raison pour Lamartine de laisser échapper de sa plume tant d'hymnes à la vie domestique et à la terre qui la fonde. Vie domestique, terre nourricière du corps et de l'âme, tel est le lien qui les unit, telle est la consubstantialité entre l'homme et le sol (17), que Lamartine en fait un thème unique dans *Jocelyn*.

« Et la famille enracinée
Sur le coteau qu'elle a planté,
Refleurit d'année en année,
Collective immortalité ;
Et sous sa tutelle chérie
Naquit l'amour de la patrie.
Gland de peuple au soleil germé,
Semence de force et de gloire,
Qui n'est que la sainte mémoire
Du champ par ses pères semé ! »

Mais si le jeune Jocelyn, le jour de son départ pour le séminaire, donna un émouvant baiser d'adieu à sa terre natale, c'est avant tout parce que ses lèvres pressaient en même temps le sable foulé par les pieds de sa mère. Les affections familiales restent donc toujours pour Lamartine la source la plus abondante de la sensibilité, et, par voie de conséquence,

(16) *Du droit au travail, Bien public*, 26 décembre 1844.

(17) *Ibid.* « Il y a autre chose qu'un avoir » dans la possession d'un champ.

des sentiments civiques. Et cependant, on n'a pas assez insisté sur le rôle donné par le poète au travail, dans la vie domestique ou dans l'existence de l'homme isolé. La famille citadine a-t-elle vraiment besoin de retourner à la terre et d'y faire souche ? Une fenêtre pour laisser venir l'air aux poumons, et, dans une cage un chardonneret qui fait respirer l'âme, cela suffit à la rigueur, pourvu qu'on vive, comme le tisserand de *Jocelyn* et sa femme, de « travail et d'espoir » (18). Le nomade, ou l'homme qui ne peut jouir d'un foyer, ne doit-il pas puiser son bonheur, son salut même, dans la pensée du curé de Valneige, qu'il est utile à « notre famille d'hommes ? » (19).

Le poète a creusé profondément pour dégager, dans toute leur ampleur, les lois providentielles qui gouvernent l'ordre social : ce sont les lois organiques sur lesquelles il a médité parmi les ruines de Balbek. Il ne cesse d'abord de glorifier, auprès du peuple, la propriété et la famille, comme « les deux bases primordiales de toute combinaison sociale, industrielle ou politique » (20). Quant au travail, dans une lettre intime, où il s'épanche librement, Lamartine va jusqu'à dire que ce principe « est la loi suprême » (21). Mais il veut se garder d'en faire, comme Fourier, une religion populaire préjudiciable à la propriété (22). Pour le poète, les trois grands

(18) 9^e *Epoque*.

(19) Cf. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, éd. Hachette, 1855, p. 189, 187 ; et J. Janin, *Préface de Jocelyn*, éd. de 1840.

(20) *Du droit au travail, Bien public*, 26 déc. 1844

(21) *Correspondance*, 16 juin 1844.

(22) *Du droit au travail*, déjà cité.

principes de l'ordre social se tiennent : l'amour de la propriété, dit-il aux socialistes-communistes, est un stimulant « que Dieu a donné à l'homme paresseux pour le passionner au travail » (23). Ne concluerait-il pas après ses expériences de tribun et de chef populaires en 1848, que Dieu lui-même est travail ? (24).

Il y a donc des biens de l'âme dont la satisfaction est déjà à la portée du peuple. « Le travail, l'affection, la prière, la résignation, cette prière en action, ce *Pater* en effet, cette volonté adorée, voilà les remèdes tout puissants », écrit le poète à Virieu. (25) Voilà aussi ce qu'offre *Jocelyn* pour étancher la fiévreuse soif humaine.

*
* *

Considérons un instant la répercussion sociale de cette œuvre destinée par Lamartine à terminer et à résumer sa vaste épopée humanitaire : *Jocelyn* (26). Essayons surtout de préciser l'influence mutuelle qui s'établit alors entre le poète et ses lecteurs de condition modeste.

« *Jocelyn*, dit-il quatre ans après la publication du poème, dans une *Préface* où il parle à cœur ouvert, — *Jocelyn* est celui de mes ouvrages qui m'a valu les communications les plus intimes et les plus multipliées avec les inconnus de tout âge et de tous pays » (27) ; et, pourrions-nous ajouter, avec des

(23) *Ibid.*

(24) *Fr. Par. Discours au peuple*, 19 nov. 1848.

(25) *Corr.* 3 juin 1837.

(26) E. Falconnet, ouv. cité, p. 72.

(27) *Préface* de 1840.

membres de cette classe qu'il avait cherché d'une façon spéciale à atteindre : les populations laborieuses. C'est, à l'en croire, « une poésie de jeunesse », et il se serait sans doute contenté d'agir sur le peuple par l'intermédiaire des jeunes ; mais des lettres qu'on lui adresse révèlent qu'il a touché directement l'âme des travailleurs. Une ambition de ses premières années, avoue-t-il, est réalisée : dans des chaumières et dans des mansardes les images de Jocelyn et de Laurence feront pendant à celles de Paul et de Virginie (28) ; une de ses ambitions actuelles est également satisfaite, du moins en partie : il a renforcé chez le peuple « le goût du beau et de l'honnête » (29).

Lamartine met une bienveillance toute paternelle à préciser sa satisfaction devant le succès de son œuvre quand il écrit lui-même à ses humbles correspondants et il tire souvent argument de leur cas particulier pour prouver le bien fondé de ses théories. Ainsi il se trouve qu'un paysan, après avoir lu le premier volume de *Jocelyn*, ne pouvant s'en procurer le second, sollicite le poète, qui lui répond :

« Monsieur,

Votre lettre m'a vivement touché. Je n'ai jamais reçu de témoignage d'estime qui ait donné plus de prix à mes faibles ouvrages. Nourrir et consoler l'esprit d'une famille pauvre, isolée et honnête ; être en communication intime avec les pensées qui s'élèvent de la chaumière à Dieu ; avoir son nom dans

(28) *Ibid.*

(29) *Ibid.*

les souvenirs et dans les bénédictions de l'homme de bien qui ne nous connaît pas, mais qui nous aime, c'est là, selon moi, la véritable gloire, et vous m'en avez donné le sentiment.

Je m'empresse donc de venir vous remercier de ma propre main, pensant que cela vous sera plus agréable que par une main étrangère, et je vous fais adresser par les Messageries les volumes de *Jocelyn* ; j'y joins mon *Voyage en Orient*, ouvrage en prose, qui intéressera peut-être votre famille dans les soirées d'hiver.

Continuez à vous délasser de vos travaux de mains par ces lectures, et ne vous affligez pas de votre condition d'ouvrier de campagne ; le travail est la loi générale, les nôtres ne sont peut-être pas moins pénibles que les vôtres ; l'esprit a ses sueurs comme le corps. Dieu les bénit également, et nous donnera un jour le même salaire, sans considérer si nous avons fait des poèmes ou des sillons.

Je vous souhaite une longue vie, une honnête famille et le pain quotidien.

Lamartine » (30).

Il est de ces âmes simples, qui s'attacheront à Lamartine pour la vie. Quinze ans plus tard, une certaine Malvina Blanchecotte lui écrira :

« Je n'ose pas espérer, M. de Lamartine, que vous vous souviendrez d'une ouvrière très pauvre, un peu souffrante et encore enfant que vous reçûtes plusieurs fois, qui vous écrivit souvent et dont la voix affec-

(30) Edité par « A. d'A. » et communiqué par Alex. Piedagnel au *Supplément du Figaro*, 6 novembre 1919.

tueuse et sincère vous dira toujours son enthousiasme dévoué et ses tourments d'intelligence ?

Aujourd'hui, le temps mauvais a empêché ma visite du jeudi chez mon vieil et noble ami : Monsieur Béranger. J'ai pris un des livres que vous m'avez donnés : j'ai lu jusqu'à présent — il est bientôt minuit — et tout à l'heure, j'ai pensé en joignant les mains : « Monsieur de Lamartine m'avait dit autrefois : « Ecrivez-moi le vendredi, vos lettres m'arriveront ». Oh ! s'il pouvait m'écouter et me répondre encore !... Je vous le demande avec ferveur... dites-moi de temps en temps : « Oui, l'étude est un bien ; c'est un port quelquefois où l'on se réfugie contre la violence des tempêtes humaines ». (31).

Cette affection, ces aspirations cherchaient bien souvent à s'exprimer en vers. Lamartine donna de la sorte une forte impulsion à la littérature prolétaire, à cette littérature naissante à qui des journaux bienveillants faisaient l'honneur de leurs colonnes et à qui les grands hommes de lettres étendaient leur patronage. Chateaubriand lui-même avait un protégé dans la classe populaire, Reboul, qu'il partageait avec Dumas père et Lamartine (32) ; George Sand avait un fils spirituel en la personne du maçon-poète Poncy. Passionnée du peuple, elle allait jusqu'à tutoyer son disciple. Quand elle mourut, son ami ouvrier serra précieusement les lettres — trois ou quatre cents — dans lesquelles elle lui avait prodigué ses

(31) 6 nov. 1851, Paris, 123, rue Saint-Honoré, *Archives de Saint-Point*.

(32) C. Pitollet, *Lamartine et Dumas père parrains littéraires de Jean Reboul de Nîmes*, Berlin 1913.

conseils affectueux, et il dit de cette amitié qu'elle avait été le poème de sa vie (37). Lamartine devait rivaliser avec Béranger comme patron des poètes populaires et être la poésie de bien des vies obscures.

La *Préface* de 1840 laisse encore transparaître la satisfaction que lui donnent tant de disciples parmi les pauvres de la terre : « Il y a, dit-il, des jeunes filles du peuple, comme celle qu'Hugo a si bien chantée, qui vivent de l'aiguille le jour, et le soir des plus fraîches inspirations de la pensée. Maintenant qu'elles savent lire, elles essaient d'imiter ce qu'elles ont lu ; elles n'ont rien vu, elles écrivent leur âme, et il y a là des mystères de candeur et de naïveté qui n'avaient jamais été écrits. Il y a de pauvres ouvriers, qui après avoir limé le fer ou raboté le bois tout le jour, s'enferment la nuit dans leur mansarde, et sentent et pensent avec autant de nature et avec plus d'originalité que nous » (34).

Le poète-tribun se montre accessible aux poètes populaires. A Nîmes, il est même allé surprendre Reboul dans sa boulangerie (35). Il est généreux de ses louanges, prodigue de ses conseils (36). Il se plait

(33) Samuel Rocheblave, *La littérature prolétaire*, George Sand, *Lettres à Poncey*, déjà citées. Voir aussi Eugène Baillet, *De quelques ouvriers poètes*.

(34) En comparant les spécimens de poésie ouvrière conservés à Saint-Point avec ceux des lettrés, on est frappé par le ton plus naturel et plus sincère des premiers.

(35) Voir commentaire du *Génie dans l'obscurité*, dédié à Reboul.

(36) Il n'a pas le temps comme Vigny ou Béranger, de répondre à tous ceux qui lui soumettent des vers : il confie souvent à ses secrétaires le soin de le remplacer. Il indique par exemple au jeune poète Henri de Lacretelle comment « donner en quelques phrases une impression réelle ».

parfois à lancer des muses populaires : Reine Garde, couturière et poète d'Aix-en-Provence, est fêtée dans sa ville natale par la simple vertu d'une dédicace de Lamartine (37) ; à Antoinette Quarré de Dijon, il adresse des vers (38) ; Jasmin obtient de ses louanges (39) ; sa *Lettre à l'éditeur* sert de préface à un recueil de Reboul (40).

(37) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 156. Voir aussi la longue préface de *Geneviève*, écrite sous forme de dialogue avec Reine Garde, qui était venue d'Aix-en-Provence, en pieux pèlerinage lui faire visite sous les palmiers d'Hyères.

(38) J.-L. Puech, *La vie et l'œuvre de Flora Tristan*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, 1925, p. 192.

(39) *Cours fam. de litt.* Ent. LI.

(40) 1837. Toutefois le poète ne voulait pas « exciter de fausses vocations ». Aux *Archives de Saint-Point* se trouvent des lettres adressées à Lamartine par des ouvriers ou des artisans désireux de se consacrer à la poésie. « ...Lorsque j'ai lu la mort de Socrate », lui écrit un de ces derniers, — un certain L. Ragot, âgé de 17 ans — « oubliant que je devais le jour à un pauvre vigneron, j'ai osé dire : il faut que je fasse des vers ». Et sans autre guide que l'*Art poétique* de Boileau, il s'est mis à l'œuvre. « C'est pour cela, continue-t-il, que comptant sur votre sollicitude paternelle pour ceux que la fortune a défavorisés, je viens aujourd'hui mettre sous vos yeux la dernière de mes productions..., etc... »

Le poète flatte, sans doute, ces aspirations littéraires sans trop encourager les jeunes gens à quitter leur métier. On raconte même que lorsqu'un jeune artisan de Prissé-les-Mâcon alla à Monceau lui montrer ses vers, Lamartine l'engagea à ne pas persévérer dans cette voie.

— « Que fait ton père ? » lui demanda le grand poète.

— « Il est sabotier ».

Lamartine, plaisantant à la façon méridionale, sur un ton sérieux et austère, répondit :

— « Mon ami, fais des sabots ! »

Communiqué par Mlle Marie Clément de Prissé, professeur à l'Institut Catholique de Paris.



Le poète avait craint qu'on ne vît dans *Jocelyn* que « de la pastorale un peu niaise » (41). D'après les communications qu'on lui adressait, de tous les coins de la France et de l'Europe, il a sans doute pu se faire une idée du succès de ses théories. Nous ne saurions rien affirmer à ce sujet, mais nous pouvons du moins préciser quelque peu l'effet sentimental produit sur l'âme populaire, non seulement par ce poème, mais par toute l'œuvre poétique de Lamartine. Les témoignages que nous avons cités, les lettres que nous citerons encore, et d'autres que nous avons consultées à Saint-Point, nous permettent d'affirmer que le poète a exercé, à un très haut degré, un sacerdoce populaire (42). Mais l'effet particulier de l'épopée lamartinienne semble bien avoir été d'infuser aux gens du peuple instruits et sensibles une conception plus humaine, plus généreuse de Dieu et de sa création. Et plus le poème les rapproche de leur divin Auteur, plus il leur fait aimer Lamartine d'une affection qui régénère tous ceux qui l'éprouvent.

(41) *Corr.* 14 janv. 1836.

(42) Nous parlons des communications qui lui furent adressées surtout après 1840 ; car nous n'avons trouvé que peu de celles qui suivirent immédiatement la publication de *Jocelyn*. Environ 2 à 3 mille pièces de vers, adressées à Lamartine, sont conservées à Saint-Point, la moitié sans signature. Parmi celles qui sont signées, une proportion réduite de manuscrits porte au-dessous du nom de l'auteur des qualificatifs tels que « fils du peuple », « ouvrier ». Ce sont pour la plupart des spécimens de « poésie démocratique », comme le poète l'appellera, (*Cours de litt. Ent.* LI) datant de 1848 environ et des années suivantes. Mais malgré le peu de valeur poétique, ces rimes, ne fût-ce parfois que par leur esprit de fraternité, semblent révéler l'œuvre bienfaisante de *Jocelyn*.

Le charpentier Deschevaux-Dumesnil comprendra parfaitement le secret qui permet au poète de transmuier ainsi les âmes en un métal plus fin (43). Cet ouvrier deviendra horloger et rédacteur du *Franc-Maçon*, et, dans ses loisirs, il chantera sa vénération pour Lamartine en vers boiteux, mais idéalistes :

« Poète, il est des noms qui rappellent au monde
tout ce que le génie a créé de plus beau,
Comme celui du Christ, ce verbe qui féconde
rien qu'en le murmurant on est homme nouveau ;
Mais dans ceux que notre ère à l'autre ère destine
elle dit, elle dit, pendant qu'elle est debout,
dans les plus glorieux, celui de Lamartine
deviendra le plus grand, car son âme aime tout » (44).

Ce poète est plus éloquent encore en prose :

« Monsieur,

Le Christ, et bien des siècles depuis, Saint-Simon, Enfantin et Fourier ont proclamé la sainteté du travail, mais vous... vous proclamez plus haut encore la beauté, la dignité, la majesté du labeur de la pensée. Aussi toute âme qui reconnaît la noblesse du travail doit venir à vous... Vous êtes le seul homme qui peut dire hardiment, moi M. de Lamartine édite mes œuvres, c'est le plus grand enseignement que le monde travailleur peut recevoir et nul comprend mieux le mérite de travailler que d'après que vous avez fait un appel aux hommes, aux femmes qui aiment ce qui est doux, ce qui est bien, ce

(43) Béranger en un entretien avec le poète près de la Mare d'Auteuil, lui dit en parlant de leur poésie populaire : « Vous, Lamartine, vous n'avez que de l'or dans vos poches et moi j'ai de gros sols ». Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, p. 216.

(44) (« 58, Quai des Orfèvres, Paris, ce 1^{er} mars 1848 »). *Archives de Saint-Point*.

qui est beau ! Vos œuvres ! que pensez-vous de M. Chateaubriand qu'on n'aime plus, qui a eu tort d'écrire après sa mort, lui qu'on admirait pendant ...[sa vie ?] (45). Chateaubriand ne *fait rien aimer, rien aimer* et vous, et vous vous faites tout chérir. J'ai commencé mes premières lectures par les *Méditations* et Dieu merci j'ai lu tout ce que vous avez écrit presque. Il faut vous prouver autrement que par des paroles qu'on vous aime comme un frère, qu'on vous aime et vénère comme un père..... Moi qui viens d'écrire..... tout ce qui est écrit j'avais envie de ne pas signer dans la peur que vous reconnâtriez un ami, obscur, pauvre, inconnu, ... [*illisible*] ; il y a aussi des milliers comme moi-même » (46).

Écoutez aussi le témoignage de ce représentant d'un métier dont le poète a tout particulièrement souci :

« Monsieur,

Pauvre *canut* lyonnais, sans la généreuse indiscretion de mon noble ami de Falaise, je n'aurais jamais eu la témérité de franchir le seuil du sanctuaire de vos méditations... je ne vous aurais jamais importuné de ma prose et encore moins de mes vers. Mon ami a été indiscret et je l'en remercie, car cela m'a valu une lettre précieuse de votre main, que j'ai couverte de mes baisers et mouillée de mes larmes ! et il en est ainsi, Monsieur, parmi nous autres,

(45) Illisible.

(46) *Archives de Saint-Point*, lettre sans date, mais écrite après l'apparition des *Confidences*. Dans la marge se trouve une petite note apparemment de Lamartine : « horloger-répondre-charmant. 2 vols. *Méditations* ».

pauvres enfants du peuple ; nous adoptons un *nom* puis ce nom c'est notre drapeau. J'en connais qui se feraient tuer pour Raspail, d'autres pour Barbès, etc..... Moi, c'est pour Lamartine !

Et comment en serait-il autrement ? N'êtes-vous pas mon maître immortel ? C'est vous qui avez mis dans mon cœur l'amour sacré de la poésie... Ah ! Monsieur, vos écrits seront toujours pour moi, la *Manne* céleste qui nourrira et entretiendra dans mon âme mes convictions et mes espérances.

PERRIN fils aîné, tisseur » (47).

S'efforçant de s'élever jusqu'à la hauteur de l'âme du maître (48), ses disciples pauvres oublient la nudité du logis, la tension de la lutte contre la faim. Ce courage doit attendrir le grand homme, car la misère qui se plaint lui arrive par toutes les portes : elle l'assiège rue de l'Université ; elle l'inonde de lettres (49). Madame de Lamartine lui sert de secrétaire et ils consacrent un petit bureau de leur appartement parisien aux appels de secours. « L'auteur de *Jocelyn* ne saurait être insensible à la voix du malheur... », écrit l'un de ces infortunés (50) ; et chaque jour de nouveaux obligés apprennent que, « Tout ce qui souffre et qui pleure est à lui par pitié » (51).

(47) Lettre déjà citée.

(48) C'est une idée qui revient dans les lettres adressées au poète et conservées à Saint-Point.

(49) Parmi ces communications, il y a un pourcentage très élevé de lettres de quémandeurs.

(50) 1847, *Archives de Saint-Point*.

(51) *Jocelyn*, 9^e *Epoque*. A son retour de l'Orient il y a eu un moment où Lamartine visitait tous les jours à Mâcon « des aveugles et des paralytiques sans

Faut-il s'étonner que Lamartine, malgré le succès dont *Jocelyn* jouit auprès d'humbles lecteurs, éprouve le besoin d'insister encore ? Le peuple sera plus que jamais sa muse, et aura sa place légitime dans la légende de l'humanité : le poète prendra comme personnages, pour trois épisodes du poème dont il veut faire son grand legs à la postérité, des gens de la classe la plus obscure. Le *Paysan* ne sera jamais qu'un projet (52) : il esquisse les *Pêcheurs*, et s'enthousiasme (53). Le troisième épisode populaire a pour titre l'*Ouvrier* : ce sera un nouveau *Lépreux de la cité d'Aoste* : il consolera le peuple en chantant sa divine douleur ; il arrachera des larmes aux heureux. Le poète s'ouvre à Virieu de ce dernier projet : « Je fais autre chose qui certes te plaira... c'est l'épopée populaire de la chaumière et du grenier... il n'y

pain sur leur grabat où ils ne sont pas même assez riches pour nourrir un chien, ce meuble vivant du pauvre ». *Lettres à Aimé Martin*, déjà citées.

(52) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, ouv. cité, p. 122.

(53) H. de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, ouv. cité, p. 33. Le poète l'annonce comme troisième fragment d'une série de douze : la *Création* en sera le premier ; la *Chute d'un Ange* le second, immédiatement suivi des *Pêcheurs* ; plus loin, après plusieurs fragments se trouvera la *Mort de Socrate*. Cet épisode sur le peuple maritime veut-il donc être le récit d'une civilisation bien antérieure à la nôtre ? L'ordre de ces épisodes qui paraît être chronologique (voir Falconnet, *Lamartine*, déjà cité, p. 72) permet de le supposer. Cf. son fragment d'Harmonie, *Le pasteur et le pêcheur*, dont les personnages portent des noms grecs. Commencés en 1843, les *Pêcheurs* devaient représenter, selon Ch. Alexandre, (*Souvenirs sur Lamartine*, déjà cité, p. 72) un souvenir de la jeunesse du poète sur le golfe de Naples ; ils constituent l'ébauche de *Graziella*, veut une critique moderne. (A. Lafont, *La Revue bleue*, 15 août 1925, pp. 531-534).

aura controverse ni religieuse (54), ni politique, sentiment tout pur et pathétique élémentaire par le pain et le sel ; Homère et la Bible, et un peu les Anglais ont seuls touché ces cordes les plus résonnantes de la destinée misérable de l'homme » (55).

Lamartine n'achèvera jamais ces poèmes, nous en retrouverons d'ailleurs la substance dans ses romans sociaux : mais il possède comme l'art infailible de communiquer, chaque fois qu'il le voudra, ses sentiments à la partie sensible et instruite des classes populaires. Car il a revendiqué pour le poète le droit d'être écouté du peuple. « La foule, disait Vigny dans *Chatterton*, un an avant la publication de *Jocelyn*, n'écoute que ceux qui pourvoient à son plaisir ou à ses nécessités » (56). La foule, répète Lamartine, souvent n'admire que ceux qui brillent

(54) *Jocelyn* fut mis à l'index le 22 septembre 1836. En énumérant ses lecteurs amis qui ont été tout particulièrement consolés par son poème, Lamartine parle de plusieurs catégories de jeunes gens, entre autres de jeunes prêtres, isolés comme le héros du livre. (Préface 1840). Mais une critique générale de la part des prêtres très orthodoxes est résumée par l'abbé Louis Botheron. Né à Saint-Point, il a été l'objet de la sympathie paternelle du poète, qui l'invitait au château, et se plaisait parfois à venir s'entretenir avec lui au village. L'abbé Botheron écrit à son ami l'abbé Sanvert qui vient, en 1880, de publier les *Poésies religieuses de Lamartine* : « Vous avez bien montré les pieds d'argile sur lesquels repose la plus grande œuvre de la poésie moderne ». Extrait d'une lettre communiquée par Mlle Louise Botheron, de Saint-Point.

(55) *Corr.* 28 juillet 1838. Cf. *Ibid.*, 28 déc. 1837. « Entre nous, cela (là *Chute d'un Ange*) ne vaut pas grand' chose, mais ce qui vient après, épisode du peuple et de l'ouvrier, est bon ».

(56) Voir Fernand Baldensperger, *Alfred de Vigny (Essais critiques)*. Paris, 1929, p. 151.

devant elle ou qui la flattent ; mais le peuple honnête, cet enfant qui parle en images parce qu'il n'est pas encore sevré de la nature, le peuple se tait lorsqu'un poète touche, dans un récit, les notes universelles (57). Et Lamartine ira jusqu'à affirmer que ceux qui veulent communiquer une vérité à l'âme populaire doivent la revêtir de la forme poétique (58).

(57) *Graziella* (Conf. 8^e XII) ; *Cours de litt.* Ent. XXXIX.

(58) *Cours de litt.* Ent. XL.

CHAPITRE V

LE RÉFORMATEUR :

UNE POLITIQUE DE FRATERNITÉ

La popularité de ses écrits donne à Lamartine la certitude qu'il gagnerait par sa plume, s'il le voulait, une fortune immense. Mais toute bienfaisante que soit son œuvre littéraire, il ne se permet pas même d'y consacrer le temps nécessaire pour rétablir l'état inquiétant de ses finances, tant il croit plus urgent, pour le présent, de combattre à la tribune les puissances établies et d'y remuer la conscience des privilégiés du sort (1). Pendant qu'il revendique son droit au titre de ministre de l'opinion publique, il poursuit, par une action quotidienne, par des œuvres de « bienfaisance légale » et de « charité officielle » (2), la réalisation de son idée de « l'aumône sacrée de l'Etat ». On a démontré jusqu'à l'évidence la justesse de vues du poète en matière législative (3), et le caractère pratique de ses projets de loi (4). Il vaut la peine de retracer les efforts qu'il consacra,

(1) *Corr.* 27 janv. 1835.

(2) *Ibid.* 29 nov. 1837.

(3) Voir par exemple, Raymond Poincaré, juge compétent entre tous, art. cité.

(4) Voir par exemple P. Bert, ouv. cité : si ce n'est pas la thèse de M. Bert, c'est au moins l'impression communiquée par son livre. Voir p. 72 et la seconde partie de la conclusion.

pendant les dix premières années de sa vie publique, à faire aboutir des réformes ; ne serait-ce que pour admirer son inlassable énergie : peut-être pourrions-nous en même temps, sinon mesurer son succès, du moins constater le progrès de son évolution sociale.

★★

Regardons-le défendre, en 1838, une cause qui touche de près le peuple : celle des 900.000 enfants trouvés, répartis dans les hospices du royaume. Et ce chiffre ne représente pas la totalité de ces petits déshérités qui demandent le droit à la vie, au soutien moral et à l'affection. Tous ont besoin d'un champion que ne rebute ni l'ennui des statistiques, ni la crainte de dire la vérité, et qui croie comme Lamartine, que, de « toutes les questions d'économie et de morale dont notre civilisation est pleine, celle-ci est la plus vaste et la plus sainte ».

Le poète va donc essayer de « sonner ce tocsin ».

Il a, dit-il, passé sa vie au milieu de ces enfants, au milieu de ces familles qui les élèvent (5) ; et depuis dix ans qu'il médite sur ce problème, il se tient au courant de tous les besoins : il est préparé à combattre M. Dupin Aîné, M. de Mornay et certains autres députés conservateurs à la morale trop rigide, surveillants jaloux des dépenses publiques, qui viennent de soumettre la question à la Chambre. Selon eux, le nombre des tours avait été excessif et eût pu encourager l'immoralité et l'abandon des enfants : ils en firent supprimer un grand nombre. Par ailleurs, ils étaient persuadés que des mères pauvres, au voi-

(5) *Fr. Par. Discours sur les enfants trouvés*, 15 juillet 1839.

sinage des tours, y exposaient leurs nouveaux-nés légitimes, dans l'espoir de les retirer ensuite comme nourrissons et de les élever ainsi aux frais de l'Etat : ils firent décider l'échange des enfants reçus aux tours contre d'autres plus âgés et leur transport dans des hospices de régions éloignées. Ils firent ensuite circuler un questionnaire parmi les directeurs de ces institutions, pour s'assurer de l'efficacité de leurs mesures, et, réponses en mains, ils présentèrent à la Chambre un rapport qui paraissait justifier leurs décisions. « J'avais cru d'abord sur parole, dit le poète, devant la Société de morale chrétienne, à ces innombrables expositions d'enfants » nés dans le mariage. « J'ai recherché les faits dans deux départements les plus abondants en enfants exposés, et après l'examen le plus minutieux, après les témoignages recueillis des maires, des curés, des conseillers d'hospices, des voisins, il m'a été impossible de constater une seule exposition de ce genre » (6). Ainsi persuadé que le rapport des conservateurs a trompé la Chambre sur tous les points (7), Lamartine pousse plus loin ses recherches, dignement secondé par MM. Remacle et Férand, par l'abbé Gaillard, directeur à Poitiers d'un hospice de huit cents enfants, et par M. Smith, conseiller à la cour de Riom, qui publient des mémoires « remarquables à plus d'un titre ». Il lance en personne une contre-enquête (7 bis), rédige un question-

(6) *Fr. Par.* 30 avril 1838.

(7) Cf. G. de Molinari, *Biographie politique de M. de Lamartine*, *Revue biographique, politique et littéraire*, avril 1843, p. 64-65.

(7 bis) Lamartine. *Mélanges, Plusieurs circulaires électorales. Contre-enquête sur les enfans trouvés*. Bib. Municipale, Mâcon.

naire fort compréhensif en quarante points et l'adresse aux Conseils des quatre-vingt-sept hospices de France (8).

Voici quelques questions sur les tours :

« 1°) ont-ils été supprimés, réduits ou déplacés dans votre département ?

2°) Quel effet a produit cette suppression sur le nombre des expositions ou sur le nombre des infanticides ?

4°) Sur le nombre d'enfants ramassés sur la voie publique, combien ont été trouvés morts, combien mourants ? combien ont survécu trois mois à ce mode d'exposition ?

6°) Y a-t-il eu amélioration des mœurs publiques par suite des difficultés d'exposition ? ».

Citons aussi une question parmi vingt autres au sujet des déplacements :

20°) Quel est relativement au nombre total des enfants trouvés dans votre arrondissement pendant une période de vingt ans, le nombre des enfants trouvés qui se sont mariés et ont formé une famille dans les villages où ils avaient été nourris ? » (9).

Presque tous les départements où les nouvelles mesures ont été prises répondent par des rapports, parfois volumineux, que Lamartine condense et copie de sa propre main. La lettre suivante, de l'abbé Gaillard, nous donne une idée de quelques-unes de ces réponses :

« Nous sommes ici en pleine voie d'échanges ; on nous amène des enfants de Saumur et à notre

(8) *Corr.* 28 juillet 1938 ; *Contre-enquête*, déjà citée.

(9) Ce questionnaire se trouve à la *Contre-enquête*, déjà citée.

grand regret nous sommes obligés d'en renvoyer pareil nombre ; l'autorité y met le plus de ménagement qu'il lui est possible, mais peut-elle empêcher ces séparations si déchirantes, ces douleurs si poignantes suivies d'une si fatale insensibilité dans les pauvres petites âmes... ? « Allez-vous nous jeter dans l'eau ? » disaient les pauvres petits de Saumur en passant au bord de la Loire ; l'un d'eux, plus grand, remarquait son chemin pour le retrouver ; un autre s'attacha à la voiture prête à repartir, et il fallut toutes nos forces pour l'en séparer » (10).

La description de telles scènes, les récits de suicides d'enfants qui ne voulaient pas quitter leurs familles adoptives — faits qui se produisirent dans le département même de Lamartine — le chagrin d'une « mère nourricière » de Saint-Point partie à la recherche du nourrisson qu'on lui avait enlevé (11), le spectacle d'enfants morts déposés sur les marches mêmes du palais de la Chambre comme témoins accusateurs des hommes au pouvoir, — tout cela remua la sensibilité de Lamartine. Ses contemporains remarquèrent qu'il révéla, à l'endroit de ces êtres impuissants, une sollicitude « toute maternelle ».

Il rédige son rapport. « Un préfet écoute les plaintes du Conseil sur l'énormité des enfants trouvés. L'année suivante il fait fermer les tours et ordonne les déplacements. Il revient au Conseil et dit : la mesure est admirable, car nous avons 2 ou 300 enfants de moins à la charge de notre budget. Quelques membres du Conseil... témoignent quelque

(10) *Archives de Saint-Point*.

(11) Voir *Lettres à Aimé Martin*, déjà citées.

anxiété sur le sort de ces malheureux enfants. Tranquillisez-vous, leur répond-on : ce sont presque tous des enfants légitimes qui ont été retirés par leurs parents... qu'avez-vous à dire ? Rien, répond Lamartine, si ce n'est que tout cela est fiction » (12).

En démontrant la vérité de cette assertion, il s'adresse surtout aux défenseurs de l'économie à tout prix. Il leur représente qu'un criminel constitue une perte financière pour l'Etat ; un travailleur honnête un gain. « Nous disons que les déplacements, en enlevant des milliers d'enfants aux mœurs rurales et aux travaux des champs, les rejettent forcément dans les villes, à la charge des mères illégitimes trop affectionnées pour les perdre, trop pauvres et souvent trop démoralisées pour les élever ». « Nous disons que l'agriculture manque de bras, et étant celle de nos industries qui provoque malheureusement moins aujourd'hui l'ambition des classes ouvrières, il était trop heureux qu'un système d'adoption habituel, quoique libre, recrutât tous les ans de vingt mille travailleurs notre population agricole ».

« L'économie produite, résume Lamartine, n'est que fictive et provisoire » (13).

Le poète fait imprimer son rapport, le distribue aux deux Chambres et guette ensuite le moment propice de monter à la tribune et de faire entendre, comme il dit, ce cri du peuple (14). Il sait que le groupe des opposants lui en veut déjà. Une année auparavant, il les avait flétris dans un discours pro-

(12) *Contre-enquête*, déjà citée.

(13) *Ibid.*

(14) *Fr. Par.* 15 juillet 1839.

noncé devant la Société de morale chrétienne, en dénonçant les brutalités d'une « administration sans entrailles » (15) qui s'inspirait des théories de Malthus, et qu'on avait substituée à la « législation de tendresse » inaugurée à la voix de Saint-Vincent de Paul (16). Ce discours avait eu un profond retentissement sur les esprits : « Rien, avait écrit l'orateur à son neveu, n'a jamais eu de moi ce succès fou ici. Quatre mille cinq cents exemplaires ont été dévorés en huit jours » (17). Mais les conservateurs responsables des rigueurs législatives, ne l'en accueillent que plus froidement, lorsqu'il saisit enfin la Chambre, le 15 juillet 1839, de son rapport sur les déplacements. Fort de son dossier, sûr de son bon droit, c'est contre cette « transportation » barbare qu'il dirige son attaque. Mais à peine a-t-il commencé, sur un ton conciliant d'avocat, qu'il s'interrompt : « J'entends, dit-il, M. Dupin murmurer le mot philanthropie ». C'en est assez pour le faire passer du ton de la calme sollicitude à celui de l'indignation passionnée. Comptons les morts ! s'écrie-t-il, « les morts ! et je l'avoue franchement, de toutes les odieuses conséquences de votre système c'est celle qui me préoccupe le moins. Qu'importe la vie à ces malheureuses créatures à qui le système que vous soutenez ne prépare que l'ilotisme, le vagabondage et l'immoralité !... A tout cela on vous répond par le seul mot *économie*... Ce que vous croyez économiser, Messieurs, quelqu'un le paie sans doute. Eh bien, savez-vous qui c'est ? » Ce sont, pour la plupart, les

(15) *Ibid.* 30 avril 1838.

(16) *Ibid.* 30 avril 1838.

(17) *Corr.* Mai 1838.

trois cent mille familles de travailleurs « qui gardent gratuitement ces malheureux enfants que vous répudiez ! » (18). « Cette aumône sacrée de l'Etat que la propriété devrait faire, ce sont les pauvres laboureurs qui la font pour vous ! » (19). Ce sont les pères et les mères indigents, qui, « quand vient le moment de la séparation, sentent leur cœur faillir et rapportent l'enfant en pleurant à la maison » pour partager le pain de la famille. « Voilà vos chiffres expliqués !... C'est le chiffre des vertus de ce pauvre peuple qui a plus d'âme que vous ! » (20).

Peut-on continuer à permettre les déplacements ? C'est, affirme Lamartine avec émotion, « une mesure qui fait rougir tous ceux qu'elle ne fait pas pleurer » (21).

« Non, Monsieur », interrompt avec insolence M. de Mornay, « la Chambre ne frémira pas ». Il avait raison. On avait discrédité d'avance les arguments de l'orateur. Lamartine, sentant que la majorité des députés allait rejeter son amendement, lança ce dernier cri prophétique : « Vous, Messieurs, qui vous appelez conservateurs et qui voulez affirmer les gouvernements... souvenez-vous que les malédictions de trois cent mille familles ne popularisent pas un gouvernement ! Ces malédictions, vous n'y croyez pas, mais elles sont réelles, mais le peuple les entend, mais Dieu les entend... » (22).

Le défenseur de cette cause pathétique ne s'avoua

(18) *France parlementaire*, 15 juillet 1839.

(19) *Ibid.* 30 avril 1838.

(20) *Ibid.*

(21) *Ibid.*, 15 juillet 1839.

(22) *Ibid.*

pas vaincu. Les faits parlaient pour lui. « Dans certains départements comme Nantes, le chiffre de la perte de la vie des orphelins s'est élevé pendant les deux années qui ont suivi ces mesures jusqu'à 62 % » (23). Dans bon nombre de départements on rétablit les tours ; on supprima les déplacements. Les enfants, à l'hospice de Poitiers au moins (24), apprirent à bénir le nom de Lamartine qu'on associa même désormais, et dans toute la France, à celui de Saint-Vincent de Paul.

La question restait encore pendante en Saône-et-Loire. En 1845, le poète y présenta un second rapport, devant le Conseil général. Certains membres de cette assemblée s'étaient indignés parce que « les habitants des départements limitrophes venaient déposer leurs enfants au tour de Châlon » (25). « Une économie, plaide Lamartine, qui repousserait des enfants étrangers dans la mort serait un meurtre. Si la géographie reconnaît des limites aux départements... l'humanité n'en connaît pas » (26).

Mais la générosité qui se monnaie n'était pas la seule que Lamartine préconisât devant ces moralistes pudiques : il y avait aussi, pensait-il, celles du cœur et de l'esprit (27). La fraternité était à ses yeux bien au-dessus de la pitié (28). Il adressa donc un

(23) Rapport présenté par Lamartine au Conseil général de Saône-et-Loire, 31 août 1845. Voir P. Bert, *ouv. cité*, p. 96.

(24) Lettre citée de l'abbé Gaillard.

(25) P. Bert, *ouv. cité*, p. 102.

(26) Rapport cité.

(27) J. des Cognets, *Idées morales de Lamartine*, Paris 1909, p. 44.

(28) *Ibid.*

dernier appel à la bonté de ses compatriotes de Saône-et-Loire : « L'enfant illégitime est un hôte à recevoir ; la famille humaine doit l'envelopper de son amour, car la véritable famille humaine ne s'arrête pas à ces degrés arbitraires de parenté, fixés à plus ou moins de distances par la loi. Si tous les hommes sont frères par la chair et par le sang, la fraternité sociale devient un dogme aussi vrai et aussi pratique que la fraternité humaine » (29). « ...C'est que, dans tout ce qui touche à l'homme, à sa naissance, à son berceau, à sa vie, à son éducation, à sa famille, à sa moralité, les calculs étroits doivent disparaître et qu'il n'y a pas de meilleure économie en cette matière que la largeur de la main et la prodigalité du cœur ».

« Ne demandez pas ce que coûte un homme. Aux yeux de l'économiste un homme rend toujours plus qu'il n'a coûté. Aux yeux du moraliste, il est sans prix » (30).

Retenons un détail qui se rattache à cette défense des enfants trouvés : Lamartine est conscient pour la première fois de représenter directement à la Chambre l'opinion des classes souffrantes, conscient de répéter le cri — ce cri sourd et divin — du peuple.



Pour l'application pratique de ses idées sur l'instruction, il faut suivre Lamartine au pays natal.

Pourquoi le poète paie-t-il à ses vigneron de Monceau l'éducation de leurs filles à l'école communale de Saint-Sorlin, et les encourage-t-il à aller en

(29) Rapport cité.

(30) *Ibid.*

classe par la promesse d'une belle robe en laine à la fin du trimestre (31), tandis qu'il laisse à ses fermiers le soin de pourvoir à l'instruction de leurs fils ? Quelle idée précise le pousse à dire, au commencement de l'année scolaire : « Je ne veux pas d'ignorantes » ? (32). Sans doute les parents pauvres sont-ils portés à négliger l'éducation de leurs filles : mais Lamartine semble obéir à un mobile tout à fait spécial. La femme pour lui est l'âme du foyer : « là, elle est non seulement égale mais supérieure à l'homme » (33). C'est la jeune fille, dit-il, et non le garçon, qui rapporte son instruction à la maison et la communique à ses frères et sœurs, plus tard à ses enfants (34) : la femme est la véritable muse de l'ouvrier honnête et garde le soin de choisir le livre, d'allumer la lampe le dimanche et de dire : « Je vais vous lire une histoire ; écoutez-moi bien » (35).

La mère doit avoir la part principale, croit le poète, dans la formation de la jeune fille. « Voyez la société corrompue du XVIII^e siècle, les femmes sortaient de l'éducation publique » (36). Mais il y a un vide à combler en 1835 : bien des mères pauvres « n'ayant pas reçu d'éducation ne peuvent en donner encore à leurs filles » (37), et lorsqu'une réformatrice

(31) Communiqué par Mme Autoine Dutruge de Prissé, fille d'un vigneron du poète.

(32) Communiqué par Mlle Christine Lauvergne, fille également d'un vigneron de Monceau.

(33) *Fr. Par.* 30 mai 1835.

(34) *Ibid.*

(35) Paroles que Lamartine met dans la bouche de Reine Garde, *Geneviève*, *Préface*, XXVI.

(36) *Geneviève*, *Préface* p. X.

(37) *Fr. Par.* 30 mai 1835.

d'initiative, Madame Mazure, avait apporté au poète une pétition pour établir une école normale de femmes où l'on donnerait une instruction spéciale, Lamartine avait présenté ce projet à la Chambre. « Elevons le peuple à la civilisation et aux bonnes mœurs, termina-t-il, en lui proposant de bonnes mères de famille » (38).

C'est ce que Madame de Lamartine essaie de faire à l'école de Saint-Point. Elle y établit trois religieuses qu'elle installe dans une maison à la porte du parc (39). Elle fait enseigner aux enfants les arts domestiques : coudre, filer ; elle peint un grand tableau de Sainte Geneviève avec sa quenouille pour la chapelle, et, pour y faire pendant, une Sainte Elisabeth de Hongrie. On sait l'affection de Lamartine pour les enfants : on le voit même apprendre à épeler aux élèves leurs premières lettres (40), — se pencher surtout au-dessus de la tête brune d'une petite fille aux yeux francs et caressants, la préférée du poète, qui la taquine, la moralise au sujet de sa coquetterie avec une fermeté paternelle (41). Lamartine assiste aux leçons pieuses de sa femme (42), et éprouve sans doute quelque émotion à la voir servir de mère spirituelle à toute la communauté.

(38) *Ibid.*

(39) Le poète se plaisait à taquiner Mme de Lamartine à ce sujet : « Ah, Marianne, vous vous ruinez avec vos religieuses ! » — « On ne se ruine jamais, mon ami, répondait-elle, quand on fait le bien ». Communiqué par Mme Veuve Perrin.

(40) Chapuys-Montlaville, *Lamartine, vie publique et privée*, déjà cité.

(41) Mme Roglon, dont nous avons déjà parlé, née près de Saint-Point, en 1843.

(42) Chapuys-Montlaville, *ouv. cité*.



Ne disons pas que Lamartine néglige les garçons du pays.

Non seulement il offre à la bibliothèque de Mâcon pour 25.000 francs de livres, mais il persuade le Conseil Municipal de l'aider à doter la ville d'un collège (43). Sans doute tout bon député essaierait-il d'en faire autant, mais il ne s'occuperait peut-être pas aussi sincèrement des élèves. Quelle sollicitude personnelle manifeste le poète pour les écoliers méritants !

« Dieu sait », lui écrira un boursier du nouveau collège, que nous retrouvons en 1848, « ce que je vous dois de bénédictions... Né de parents pauvres (Mamoz, tailleur à Mâcon), je commençai mon instruction à l'école mutuelle. A l'âge de treize ans, après quelques succès, M. Verchère, alors directeur de l'école, voyant que je n'y pourrais guère apprendre plus que je ne savais déjà, engagea mes parents à demander mon entrée gratuite au collège de Mâcon... Comment obtint-on mon admission, j'en ai ignoré les détails. Toujours est-il que mon père m'annonça que j'irais commencer mes études au collège et que c'était à vous, Monsieur, que je devais cette faveur. A la fin de l'année scolaire... j'obtins six prix et quelques mots de félicitations de votre bouche, ou plutôt de votre cœur. L'année suivante je remportai sept prix

(43) Villemain, alors Ministre de l'Instruction publique, s'y prête volontiers, lorsque le tribun lui demande cette institution : c'est Guizot qui l'annonce au poète et qui ajoute ce mot gracieux : « Vous avez bien des concurrents, mais vous ne pouvez avoir de rivaux ». (Lettre du 20 sept. 1841, *Archives de Saint-Point*).

dont un prix d'honneur. Vous m'embrassâtes en me donnant ce dernier. Sans doute que vous embrassiez les autres élèves en leur remettant leurs prix, mais il me sembla que c'était avec moins d'effusion, et j'en éprouvai une grande joie » (44).

Lamartine ne semble négliger aucun des garçons du pays qui révèlent de l'intelligence et le désir de continuer leurs études : il les aide pécuniairement, les pousse vers des carrières libérales, et manifeste toujours le souci de leur formation morale. Écoutons-le, par exemple, en 1839, à la distribution de prix au lycée de Mâcon, recommander à ses jeunes compatriotes d'éviter l'émulation, cause de toutes les jalousies (45).

C'est donc dans sa petite patrie, où il essaie de former de bonnes mères de famille et des citoyens unis par l'amour fraternel, que nous voyons le poète prodiguer ces gestes gracieux et délicats de bienveillance qui sont comme l'émanation de son action pratique, et qui le distinguent du commun des réformateurs.



« Tu l'as mal écrasé, ô Christ ! » songe le poète devant l'image du Rédempteur écrasant le péché (46). Rien ne lui découvre mieux cette vérité que ses investigations au sujet de la réforme des prisons. Poète de la lumière il descend dans les ténèbres, — pour la seule raison qu'il est assuré d'y trouver en-

(44) Lettre du 15 novembre 1855, signée L. Mamoz. *Archives de Saint-Point*.

(45) *France parlementaire*, 28 août 1839.

(46) *Harmonie*, N° 13, éd. des *Harmonies* de 1859.

core des hommes. C'est sans doute afin de se délivrer de ces visions sinistres, lorsqu'elles deviennent trop troublantes qu'il écrit certains passages de la *Chute d'un Ange* (47). Voici les sujets avilis de Nemphed qui défilent devant leur roi :

« On sentait qu'énervés jusqu'à la pourriture
ils avaient dans leur moelle abdiqué leur nature,
Et descendu le vice à ce dernier degré
Où ce qui nous dégrade à nos yeux est sacré ! » (48).

Mais Lamartine demande un regain d'optimisme à son activité d'homme miséricordieux. Le mouvement philanthropique qui cherche à réorganiser la vie des condamnés, semble justement lui offrir l'occasion de mettre en pratique, ne fût-ce que par la contrainte des règlements pénitentiaires, plusieurs de ses théories pour le bien-être physique et moral du peuple. En 1844, il se prépare aux débats successifs qui vont enfin décider du régime nouveau. Quels moyens spéciaux préconise-t-il, pour assainir la vie des détenus et susciter en eux le désir de la réhabilitation ? Son programme se résume en quelques mots : suppression du bagne, système cellulaire pour les peines qui ne dépassent pas huit ou dix ans (49) ; au delà de ce terme, transportation.

Son enquête l'a conduit d'abord vers un homme de bien : M. Cerfberr de Médelsheim, employé de l'administration des prisons, devenu administrateur supérieur. Un ardent amour de l'humanité anime ce-

(47) Cette idée des visions qui l'obsèdent est relevée par P. Hazard, *Lamartine*, p. 78.

(48) 11^e *Vision*.

(49) Il préfère ne tenir les condamnés que huit ans en cellule. Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, p. 44.

lui-ci, et c'est ainsi que, depuis 1840, les réformes pénitenciaires occupent toutes ses pensées. Il a même rédigé, pendant quelque temps, un périodique traitant des différents aspects de sa profession et surtout des besoins des prisonniers. Lamartine, comme à son ordinaire, le prie de publier le fruit de ses expériences : le tribun reste dans l'ombre pour que le peuple soit en pleine clarté, et pour qu'un cri de protestation s'élève de ceux qui sont en contact journalier avec les souffrants. Ainsi les « païens » de la Chambre, comme Lamartine se plaît à les appeler dans l'intimité (50), seront forcés de peser les statistiques et les recommandations d'un inspecteur général des maisons de correction. Encouragé de la sorte, M. Cerfberr met, dit-il en s'excusant du mot, « la main à la pâte » et livre au public, sous forme d'une *Lettre à M. de Lamartine*, un opuscule fortement étudié : *La Vérité sur les prisons* (51).

Le point de départ en est la critique « d'une minutieuse, d'une magnifique enquête » faite dans tous les pays d'Europe et aux Etats-Unis par des investigateurs dévoués. Ils étaient revenus avec une ample moisson ; mais, chose singulière, la plus claire conclusion que Cerfberr pouvait tirer de leurs rapports avait été celle-ci : on avait mieux en France que ce qu'on irait imiter chez le voisin. Pourtant il était besoin de réformes radicales dans les prisons françaises. N'insistons pas sur les gaspillages administratifs relevés par l'auteur de ce mémoire, ou sur le nombre de paperasses dont on surchargeait les em-

(50) *Ibid.* p. 43 et 44.

(51) Paris, Mansut, 1844.

ployés ; ne nous arrêtons pas à cette idée de Cerfberr que les détenus devraient gagner leur vie, pour ne rien coûter à l'Etat : passons aux besoins des condamnés eux-mêmes. Leur état sanitaire était satisfaisant, mais la vie en commun avait pour eux des conséquences psychologiques déplorables : les influences moralisatrices qu'on essayait d'introduire dans les prisons étaient souvent rendues stériles par l'atmosphère qui enveloppait le prisonnier : il ne pouvait même pas s'entretenir librement avec les membres de sa famille, dont les visites n'eussent point manqué, souvent, d'être efficaces. On avait essayé d'introduire des palliatifs aux dangers de cette existence collective. Le règlement général du 30 octobre 1844, sur la réforme des prisons départementales, serait admirable, dit l'inspecteur, si seulement la lettre en était bien appliquée : si par exemple on avait installé dans chaque institution pénitentiaire, à côté d'un pharmacien et d'un médecin, un instituteur et un aumônier. Cerfberr voudrait suggérer pour sa part la constitution dans chaque prison d'une bibliothèque choisie. Mais il semble considérer comme une mesure urgente entre toutes la suppression de ces serres chaudes de contagion vicieuse, les salles communes.

Toutefois, le relèvement moral des incarcérés est possible même dans cette promiscuité de crime et d'immoralité. Madame de Lamartine eût pu en témoigner. Elle s'était associée à l'œuvre chrétienne du clergé auprès des condamnés, et elle aurait pu, par exemple, communiquer au poète une lettre de l'abbé Carron, bien faite pour incliner à l'optimisme son mari.

« Nous avons été à Saint-Lazare, écrit ce prêtre,

et notre confirmation était vraiment édifiante. Mgr de Paris était un jour malade de fatigue ; Mgr de Sanson qui le remplaçait en a été tout étonné en voyant encore les fruits de la retraite ; il y avait des salles où il n'y avait pas eu de punitions entre la retraite de Pâques et celle de la confirmation » (52).

Un prisonnier isolé, croit Lamartine, serait doublement accessible aux influences heureuses : on retrouve là sa théorie de la solitude et de la nature conduisant l'homme à Dieu (53). Le poète voit dans la vie solitaire ou champêtre le meilleur moyen d'amender le détenu, d'amener progressivement l'abolition de la peine de mort. Mais le projet du système cellulaire rencontre l'opposition des philanthropes eux-mêmes. Pour le Vendéen Larochejaqueлин, député lié par une admiration spontanée à Monsieur et à Madame de Lamartine, la monotonie du cachot serait plus terrible que la guillotine.

Personne mieux que le poète ne comprend combien est amer le pain des prisons (54), même s'il n'est pas rompu dans la solitude : son cœur n'a jamais manqué d'une étrange compassion pour les prisonniers et il semble s'être toujours attiré les confidences des mères, des sœurs qui demandaient son intervention en faveur des fils, des frères coupables (55).

(52) 30 août 1843, *Archives de Saint-Point*.

(53) Cf. *Histoire des Girondins, Œuvres complètes* 1863, T. V, p. 343 : Châlier, « qui aspirait le sang par le fanatisme de sa démagogie, se montra le plus sensible et le plus tendre des hommes dans la solitude... de sa prison ».

(54) Cf. *Fior d'Aliza*, p. 258.

(55) Nous songeons à la sœur de Barbès et à une mère dont la lettre est conservée aux *Archives de Saint-Point*.

Que ces hommes égarés, eux-mêmes, se tournent vers le tribun comme vers un protecteur assuré, et trouvent dans sa pitié une consolation régénératrice, — telle lettre, parvenue à Lamartine dans sa vieillesse, en est fort significative :

« Alger, port Bal-Azoun, 3 sept. 1862.

« Monsieur et Maître,

« Car elle disait en elle-même : si je puis seulement toucher son habit, je serai guérie ».

(Mat. X, 22) (56).

« Je souffre et suis malheureux. Voilà, Monsieur, les seuls titres qu'il me soit permis d'invoquer en venant à vous ; mais, je ne l'ignore point, ils seront aussi puissants sur votre cœur que la recommandation d'un roi.

Permettez-moi tout d'abord, de vous prier de ne considérer en moi qu'un pécheur pénétré d'un profond repentir, et qui tend les bras vers vous en vous suppliant de l'aider à se relever, ou plutôt à sortir de l'abîme où l'a plongé une sorte d'aberration.

J'ai vngt ans et 4 ans de prison à faire sans qu'il me soit donné de me bercer du plus petit espoir à moins que l'arrêt décisif que je vous prie de prononcer relativement à mon mérite poétique ne me convainque que Dieu en me frappant, m'a laissé une preuve touchante de sa pitié... Je suis de votre école... c'est vous qui m'avez inspiré le goût de la poésie... Je joins à cette lettre plusieurs pièces de vers, trois

(56) Cette citation revient plus d'une fois dans les lettres adressées au poète.

entre autres où je me permets de vous parler à la seconde personne. Pardonnez-moi cette licence qui serait tout ordinaire, toute naturelle dans une autre position que la mienne...

Un jeune homme qui attend de votre pitié un arrêt de vie ou de mort...

A... C... » (57).

Que dire du désespoir de l'homme du peuple qui se trouverait séparé du monde, dans une cellule, sans la ressource de la création intellectuelle ? Mais si Lamartine est inflexible au sujet de l'isolement (58), il cherche avec toute sa sollicitude habituelle à en atténuer les duretés : leur pain amer, il ne va pas le leur tendre « au bout d'une barre de fer » (59). Ne veut-il pas détourner de son crime la pensée du détenu et adoucir son remords ? (60). La liberté à part, il s'attache à assurer au prisonnier cette vie modèle qu'il voudrait offrir au peuple libre. Après en avoir débattu là-dessus à la Chambre avec ses collègues de la Commission des prisons pénitentiaires, le tribun se trouve assez content du système qu'ils recommandent finalement, à l'Assemblée : chaque condamné sera tenu dans une cellule « garnie de tous les objets nécessaires à la vie... il aura la distraction utile du travail, l'exercice du culte, des

(57) *Archives de Saint-Point*.

(58) Il ne transigeait jamais avec l'immoralité. Mme de Lamartine elle-même était plus large que son mari lorsqu'il s'agissait, par exemple, de punir un domestique licencieux. Communiqué par Mlle de Jussieu de Sénevier.

(59) *Fior d'Aliza*, p. 258.

(60) *Du travail dans les prisons et dans les couvents*, Extrait du *Bien Public*, 26 déc. 1847.

promenades en plein air, une instruction morale, religieuse, scolaire et professionnelle, un contact journalier » non seulement avec les employés, les visiteurs officiels, mais avec « les personnes honnêtes appartenant à sa famille ».

Malgré tous les efforts des membres de la *Commission* favorables au système cellulaire, la loi était perdue à la Chambre, après un discours enflammé de Larochejaquelin, sans l'intervention du poète. Madame de Lamartine, trop émue à la voix de son mari, allait rarement l'entendre à la tribune (61) ; mais elle n'avait pas pu résister à la tentation d'assister à ce débat. Les yeux fixés sur le poète, elle restait dans sa loge partagée entre la peur et l'admiration. Jusqu'à la péroraison, le sort de la loi restait incertain. Mais alors l'orateur reprit son ascendant sur les esprits et souleva la Chambre. Madame de Lamartine, laissant errer son regard sur l'assistance, comprit aux applaudissements que la bataille était gagnée (62).

Reste à réaliser les deux autres points du programme de Lamartine : suppression du bague et transportation des prisonniers. Bien que les séances innombrables des Commissions sur les prisons et sur les chemins de fer l'aient un peu exténué, il se met dès le lendemain de son discours sur le système cellulaire, à son projet sur la déportation, — projet qui sera déjà traduit en législation en 1850 (63). Et

(61) Ch. Alexandre, *Mme de Lamartine*, p. 129.

(62) *Ibid.*

(63) Cet acte fut définitivement fixé par la loi du 24 janvier 1850, et modifié par le décret du 28 mars 1852.

l'année après la mort du poète on supprimera le bagne (64).

★★

Le tout n'est pas de faire aboutir des lois, ni même de les bien appliquer : il faut pressentir leurs plus lointaines conséquences. L'exercice de divers métiers dans les prisons fait surgir un problème économique dont le poète aura à se préoccuper jusqu'en 1848 : la concurrence du travail forcé avec le travail libre. Il comprend le ressentiment des travailleurs honnêtes lorsqu'ils apprennent que les produits des prisons encombrant les marchés, qu'ils y sont mis en vente à des prix si bas que les ateliers libres se trouvent forcés, pour lutter contre l'activité des geôles, d'abaisser d'une façon générale le taux des salaires. L'Angleterre, dit Lamartine, avec la rapidité et le radicalisme qui la caractérisent quelquefois, avait imaginé un expédient pour prévenir cette injustice : des occupations qui ne faisaient qu'exercer les muscles des condamnés, à effectuer des marches forcées, à rouler des cylindres vides, etc... Le poète rejette cette idée de travaux stériles.

Il appelle à son secours les jeunes écrivains : ne peuvent-ils découvrir un besoin nouveau et factice, ou inventer un art « d'une lenteur et d'une minutie de main telles qu'aucun ouvrier ordinaire ne pût y trouver la rémunération de son temps ? » (65) A cette intention Lamartine écrit plusieurs articles, dont celui que nous venons de citer, *Du travail dans les prisons et dans les couvents*. Il y présente quel-

(64) En 1870.

(65) *Du travail dans les prisons et dans les couvents*. *Bien public*, 1847.

ques suggestions. Ses voyages en Italie semblent lui avoir fourni une première idée. La lettre d'une Française qui était à Venise en 1844, alors qu'il s'y trouvait lui-même, paraît jeter une vague lumière sur ce point : « Je vis, lui écrit-elle, un soir que vous vous promeniez sous les procuraties, tout le monde, gondoliers, bourgeois, étrangers, se lever et vous suivre en entendant une voix dire : « *Ecco il poeta !* » Elle avait tressailli de joie devant cet entraînement de la foule, mais elle ne sait pas si Lamartine s'en était aperçu ; parce qu'il semblait absorbé « à contempler la basilique » (66).

Sans doute le poète se réjouissait-il, surtout, de voir les pauvres se délasser sur la Piazza San Marco, et jouir des œuvres religieuses resplendissant en mosaïque d'or sur la façade de leur église. Ce que nous savons de précis, c'est que quelques années après cette visite, il pose aux lecteurs de son article sur le travail pénitentiaire la question que voici : « La mosaïque monumentale... destinée soit au pavage somptueux de nos temples ou de nos palais, soit comme à Rome, à la copie en matière éternelle des tableaux qui tapisseraient de merveilles pour la postérité, nos portiques, nos arcs de triomphe, nos cathédrales, nos promenades mêmes, ne serait-ce pas là une de ces natures de travaux qui sembleraient répondre à toutes les conditions de notre programme ? » (67).

Sa connaissance des logis misérables suggère à Lamartine une autre solution : « L'animal, dit-il, a

(66) Hortense Cornu, 16 décembre 1848, *Archives de St-Point*.

(67) *Du travail dans les prisons et dans les couvents*.

une litière sous les pieds, l'homme n'en a pas. Ne pourrait-on pas fabriquer dans les prisons des tapis de paille, de joncs ou de feutre, à des prix si minimes que cette litière d'hommes deviendrait d'un usage habituel dans la demeure froide et humide du peuple ? » (68).

Est-ce donc par une sorte de participation au bien public que Lamartine ferait se réhabiliter les prisonniers ? Ce serait là du dévouement forcé, sans doute, comme le travail lui-même : mais si l'exercice d'un métier paraît susceptible, dans l'esprit du poète, de donner aux détenus des habitudes de régularité, et de gagner à la population travaillante, la population oisive et criminelle (69), la fabrication de ces tapis pour les pauvres, le polissage de ces pierres qui iraient humblement contribuer à l'éducation spirituelle du peuple français, — ces occupations pourraient en même temps rendre familiers aux criminels le sentiment de la charité fraternelle et le souci de l'amélioration esthétique et morale de la patrie.

Plus Lamartine sonde les profondeurs de l'ordre social, plus haut se porte l'élan de sa générosité spirituelle, jusqu'à ce qu'il soit prêt à admettre ceci : sauf chez les plus endurcis, la pensée de son crime rend la conscience du condamné aussi sensible que celle de l'homme honnête et libre. On ne doit donc exclure l'inculpé d'aucun privilège, pour lui permettre de s'unir aux hommes de bien.

Dans sa sollicitude pour les enfants trouvés, le

(68) *Ibid.*

(69) *Ibid.*

poète s'est fait, auprès des riches et des heureux, l'avocat de la fraternité du cœur : s'occupant de l'éducation des jeunes, il a revendiqué la fraternité de l'esprit ; son souci vis-à-vis des prisonniers le porte plus loin : pour eux il exige la fraternité de la conscience. Lors que nous étudierons en Lamartine le pacificateur et l'émancipateur international, nous le verrons de même exhorter ses compatriotes à exprimer, sous toutes les formes dont il peut se revêtir, le sentiment de l'amour fraternel.

CHAPITRE VI

LA QUESTION DES ESCLAVES :

UNE POLITIQUE DE CONSCIENCE

Une des façons les plus efficaces de prêcher aux peuples les vertus sociales, c'est de les traduire en réformes : voilà la théorie qui a toujours guidé Lamartine depuis qu'il essaie de contribuer pour sa part à l'amélioration spirituelle de son pays.

C'est ainsi qu'il ne tarde pas, après son entrée à la Chambre, à proclamer qu'il faut élever « un grand peuple à la liberté par la liberté » (1). Veut-on lui enseigner le droit de vivre ? Qu'on abolisse la peine de mort (2) ; qu'on supprime dans la mesure du possible, ce « meurtre en masse », « la plus humiliante des nécessités » : la guerre (3). Veut-on inculquer à la multitude le sentiment de la liberté de penser ? Qu'on amnistie les prisonniers politiques ; qu'on enlève jusqu'au timbre qui restreint la circulation des journaux (4). Veut-on leur enseigner que l'association, ne fût-ce que sous sa forme commerciale, est une condition de la fraternité ? Qu'on supprime les douanes, qu'on construise des chemins de

(1) *Fr. Par.* 21 août 1835.

(2) *Ibid.* 18 avril 1836.

(3) *Ibid.* 14 avril 1836.

(4) *Ibid.* 21 août 1836.

fer internationaux : ces moyens matériels de communication, en faisant de l'Europe une même patrie industrielle (5), faciliteraient les relations confiantes et mettraient définitivement fin aux luttes armées (6). Il n'y a pas en France de plus ardent champion de la liberté du commerce que Lamartine, ni d'avocat plus enthousiaste du libre échange des idées.

On se rappelle comment il s'acharna vers 1839, — et avec quel succès éclatant — contre une politique qui faillit enliser l'Europe tout entière dans des hostilités en Orient. La frontière rhénane mise en cause, on s'exalta des deux côtés du fleuve. Au mois de mai 1841, l'Allemand Becker adressa au poète français un chant qui soulevait déjà ses compatriotes teutons : « Non, vous ne l'aurez pas le libre Rhin allemand ! » Lamartine n'attendit pas une heure pour y répondre, avec de grands coups d'ailes généreux,

« Route libre et superbe entre tes larges rives
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations... »

Cette *Marseillaise de la paix*, est, avec la *Perte de l'Ania* et le *Toast porté à un banquet national de Gaulois et de Bretons* (7), le troisième de ses hymnes, sublimes de bienveillance, qui s'appuient sur une parenté de race pour éveiller entre deux peuples un sentiment d'amour fraternel. Elle est, pour une part, le couronnement du rôle de pacificateur européen exercé par le tribun dans ses discours depuis le début de sa carrière parlementaire, œuvre qu'il va continuer

(5) *Ibid.* 14 avril 1836.

(6) *Ibid.* 10 mars 1842.

(7) *Recueils poétiques.*

dans le *Bien public*. L'élan de ces strophes transporte un groupe de travailleurs, qui font imprimer le poème dans une brochure (8). « Des ouvriers parisiens — ainsi s'exprime la Préface — qui appellent de leurs vœux et de leurs efforts le règne de la paix et du travail, ont voulu faire imprimer ensemble la *Marseillaise de la Paix* de M. de Lamartine », avec l'extrait d'un discours de M. Victor Hugo et un article de M. Michel Chevalier. On lit au bas de la couverture de cette publication : « Se distribue gratis chez M. Vincard, directeur de la ruche populaire, 1841 ».

(9) Nous aurons l'occasion, en 1848, de constater l'influence de ces strophes sur les poètes prolétaires.



Jamais Lamartine n'a été aussi heureux de faire partie d'une association de fraternité spirituelle internationale qu'au jour où, revenant d'Orient, il fut reçu membre de la *Société pour l'émancipation des esclaves* ; car ce groupe de Français dévoués s'identifiait au mouvement universel. Qu'il fût « édifié, dira-t-il, par des maximes de haute philanthropie qui retentissaient dans cette réunion » (10) ! Qu'il fût aise, en 1840, d'accueillir des confrères étrangers à un banquet offert aux délégués Américains et Anglais ! A cette époque les relations entre la France et l'Angleterre étaient tendues elles aussi : nouvelle occasion pour Lamartine de prononcer des paroles conciliatrices. « Ce que Dieu a uni », s'exclame-t-il, dans

(8) *Paix et travail, Progrès et conservation*.

(9) *La ruche populaire*, comme l'*Atelier*, était un journal rédigé par des ouvriers eux-mêmes.

(10) Préface *Toussaint Louverture*.

cette « conjuration évangélique », dans cette « sainte agitation de la conscience du genre humain » (11), « les hommes ne le sépareront pas ! » (12).

En France, la nécessité de libérer les esclaves s'imposait avec évidence aux esprits comme aux cœurs : en 1834, il ne restait aux zélateurs qu'à combattre les sophismes que les intérêts menacés mettaient au service de cette iniquité. Il appartient à Lamartine de donner la réplique aux ennemis de la réforme. En dépit des obstacles certains qu'il avait à surmonter, le poète inaugura sa croisade à la Chambre par une expression de confiance en « la toute puissance de la conscience humaine ». Ce fut là, tant qu'il participa au mouvement, sa devise inspiratrice. Cette haute préoccupation de la conscience d'autrui devint très visible chaque fois qu'il prononça un discours sur l'abolition de l'esclavage. Sa conscience personnelle évoluait à la faveur de ce sentiment de responsabilité morale, et ce sont les progrès qu'elle réalisa qui nous intéresseront ici. Le poète distinguait parfaitement lui-même les deux aspects de son sens du devoir : l'intuitif et le raisonné. Il savait, par exemple, qu'il avait deux réponses à faire à chaque argument des sophistes, la première, spontanée, montait à ses lèvres par un mouvement de chevalerie chrétienne que cette cause des noirs éveillait chez lui d'une façon toute particulière ; la seconde, réfléchie, s'adressait à la fois à la prudence des philanthropes et au sens de justice des colons et des économistes.

(11) *Fr. Par.* 10 fév. 1840.

(12) *Ibid.*

Voici une série de ses répliques tout instinctives. Les anti-abolitionnistes s'attaquent d'abord aux réformateurs : « Vous êtes, leur disent-ils, des lâches qui, « n'ayant rien à perdre, ni fortune ni vie dans les colonies, voulez y mettre le feu pour l'honneur abstrait d'un principe » (13) : de quel droit vous immiscez vous entre le colon et l'esclave ? « Du droit, leur riposte Lamartine, qui nous a faits libres nous-mêmes ! » (14). « Les colons, signale-t-il à la Chambre, ont un budget, un trésor, des délégués, des avocats » ; « l'Etat est présent ici avec toute sa puissance d'administration » ; « une chose me frappe, Messieurs, c'est que tout le monde est représenté ici excepté les esclaves » (15). Les colons, continuent les sophistes, ont acquis cette propriété humaine par des moyens légitimes : elle est donc inviolable. « Aucune loi, répond le poète, ne peut donner à l'homme la propriété de l'homme » (16) ; et « cette noble cause exclue-t-elle le devoir d'indemniser le colon exproprié ? Non, elle le commande davantage » (17). Les esclaves, prétendent enfin les calomniateurs, « ne peuvent supporter la liberté ». « Est-ce que la liberté, s'indigne Lamartine, est plus lourde à porter que l'esclavage ? » (18). « Je ne croirai jamais que le divin distributeur des destinées sociales les ait ordonnées ainsi, qu'il faille retenir une partie, une moitié de la race qu'il a créée, dans des souffrances physi-

(13) *Ibid.* 10 fév. 1840.

(14) *Ibid.*

(15) *Ibid.* 25 mai 1836.

(16) *Ibid.* 22 avril 1835.

(17) *Ibid.* 15 fév. 1838.

(18) *Ibid.* 22 avril 1835.

ques ! » (19) On peint les noirs « comme des brutes, conclut-il, pour s'excuser d'en faire des hommes » (20).

Lors du premier grand discours du poète sur l'esclavage, les sentiments de la Chambre étaient déjà acquis à l'abolition : à chaque période de l'orateur, elle lui témoignait de vives et d'« universelles adhésions » (21). Elle avait même accepté l'idée réfléchie et raisonnée de Lamartine que l'indemnité devait être payée, d'une façon proportionnelle, par les trois classes d'intéressés : l'Etat, les colons et les noirs. Tous ceux qui subissaient ce tort, disait-il, devaient concourir à le réparer : (22) la France paierait un tiers, ce serait « soulager d'un poids intolérable la conscience d'un peuple équitable et moral ! » (23). Les maîtres contribueraient pour leur part, rentrant ainsi « dans le droit et la nature » ; les esclaves qui gagnaient une place dans la famille humaine, devraient aider, à leur tour, à racheter leur liberté, — et l'humanité serait restaurée ! (24) Mais la Chambre tenait à s'éclairer, à délibérer, à attendre les résultats de l'émancipation dans les colonies de l'Angleterre, la Jamaïque, la Barbade et l'Antigoa, voisines des Antilles Françaises. Lamartine, du moins, ne voulait pas laisser la parole aux autres avant d'avoir éveillé, chez les conservateurs, ne fût-ce qu'un remords. Aussi termina-t-il sur cette objurgation

(19) *Ibid.*

(20) *Ibid.* 10 fév. 1840.

(21) L. Ulbach, commentaire du premier discours, *Fr. Par.* 22 avril 1835.

(22) *Ibid.*

(23) *Ibid.*

(24) *Ibid.*

solennelle : « Messieurs, sondons quelquefois nos consciences... » (25). Un an plus tard il reprenait le même thème : sur le point de descendre de la tribune, l'image de Pilate semblait soudain surgir devant lui : « Je conjure la Chambre, reprit-il, je conjure chacun des collègues qui m'entendent... de rentrer un moment dans le silence de leurs pensées, de se porter en idée à ce moment, à ce jour, où sorti pour jamais de cette enceinte... il se dira : « J'ai été législateur, j'ai été juge, j'ai été maître... ; j'ai eu dans la main la liberté, la dignité, l'amélioration, la moralisation, la rédemption d'une race tout entière de mes frères et ma main est restée fermée !... » Messieurs, à cette interrogation de nos consciences quelle sera la réponse ? » (26).



En dehors de l'Assemblée, le tribun travaille « au-dessus des forces ordinaires » (27) : son activité, lorsqu'il l'applique désormais aux questions économiques, s'organise et se discipline : « Ce n'est pas instinct, c'est science ». Il faut se méfier du premier mouvement, « parce que ces matières ne sont pas régies par une seule loi, mais par un ensemble de lois et de faits dont il faut découvrir et apprécier la moyenne » (28). Envisagée du point de vue économique, la question de l'abolition de l'esclavage se complique. L'émancipation avec indemnité réparerait de

(25) *Ibid.* 22 avril 1835.

(26) *Ibid.* 25 mai 1836.

(27) *Corr.* avril 1838.

(28) *Ibid.* 2 avril 1838. Cf. *Fr. Par.* 15 fév. 1838 : « Si je suivais le seul instinct... »

façon assez complète le tort de l'Etat vis-à-vis de l'esclave et de l'exproprié, si un troisième principe ne venait s'y mêler : celui du travail, des relations entre la propriété et la main-d'œuvre. Transformer ce travail forcé en travail libre, cela reste toujours le premier pas à faire.

A tout le moins dans l'intérêt des colons : ces derniers gémissent eux-mêmes (29), au dire du poète, de cette possession qui est « funeste, incertaine, explosible », dangereuse entre toutes les formes de propriété (30). La mortalité des noirs est une première menace pour la sécurité des maîtres. Les travailleurs des plantations se recrutent par cette « complication de crimes et de barbaries » (31), qui s'appelle la traite. Depuis Charles-Quint, on a transporté des centaines de millions de nègres des côtes de l'Afrique. « Des centaines de millions, Messieurs, insiste Lamartine à la Chambre, dont il reste quoi ? Quelques centaines de mille ! ce résultat seul fait juger l'esclavage » (32). Mais ce n'est pas tout. Ce trafic, autrefois « crime légal », est maintenant interdit par la loi : songeons aux difficultés qu'éprouve le colon pour se procurer cette denrée humaine par une « contrebande en chair » (33). Que vienne une de ces épidémies, si fréquentes parmi les nègres, une série d'empoisonnements dus au désespoir, et voilà la propriété du colon stérile (34). Allons

(29) *Fr. Par.* 22 avril 1835.

(30) *Ibid.* 10 fév. 1840.

(31) *Ibid.* 25 mai 1836 ; Cf. *Ibid.* 15 fév. 1838.

(32) *Ibid.* 15 fév. 1838.

(33) *Ibid.*

(34) *Ibid.*

plus loin encore. Le gouvernement n'ignore pas le danger d'insurrection dans l'état actuel du travail colonial, quelles que soient la mansuétude, la bienveillance des maîtres, puisque la Chambre vote, chaque année, des sommes énormes pour le maintien de l'esclavage par la violence, dans un climat de feu qui dévore les troupes françaises. Voilà, entre parenthèses, matière à réflexion pour les économistes ! (35).

D'un autre côté si le noir était libéré sans contrat de travail, qu'arriverait-il ? Une émancipation sans apprentissage risquerait de n'être qu'une liberté désordonnée et de remplacer la tyrannie des maîtres par celle des anciens esclaves (36). Le poète s'impose la tâche d'étudier les perfectionnements possibles du système anglais, des trois classes d'apprentis laboureurs, et de mettre sur pied un projet d'émancipation « graduée, prudente... avec dix années de préparations successives » (37). C'est pourquoi, au cri d'« émancipation avec indemnité », il en ajoute un deuxième : « Initiation » (38).

Lamartine a scruté, sur le terrain colonial, et avant la crise de la métropole, la grande question économique du siècle : les rapports entre le capital et le travail. Les colonies lui ont présenté un aspect spécial et exceptionnel de ce problème : mais le poète n'en a pas moins étudié, à propos des Antilles, les principes généraux qui le régissent. Nous savons

(35) *Ibid.* 25 mai 1836.

(36) *Ibid.* 10 fév. 1840.

(37) *Ibid.* 15 fév. 1838.

(38) *Ibid.*

sa conclusion : leur dépendance est aussi étroite que celle du corps et des bras (39).

★ ★

Le dossier du poète sur la question de l'esclavage s'est apparemment grossi d'une foule d'annexes. Tirons-en un mémoire de dix-neuf pages d'écriture fine, dressé par M. Lucien Descorps. Il confirme l'assertion de Lamartine, selon laquelle, au-dessus de toute exigence de la propriété ou du travail, « l'Evangile a écrit les droits de l'âme ».

« Monsieur.

Je viens remplir l'engagement que j'ai eu l'honneur de contracter avec vous : celui de vous donner tous les renseignements qui sont à ma connaissance.

Colon et propriétaire à la Guadeloupe, ma famille y résidait ; je ne vois pas de quelle utilité il me serait de calomnier mes compatriotes. Mais la religion m'impose le devoir de vous signaler leurs excès ... Je commencerai à parler du colon blanc. Je tâcherai de vous dépeindre son caractère, ses passions et son immoralité. C'est de ce dernier défaut que découle une barbarie outrée et quelquefois méditée longtemps à l'avance ». Mais, se hâte-t-il d'ajouter, les hommes de couleur et les nègres affranchis, « tous deux sont les maîtres les plus durs. L'homme de couleur rend avec usure à ses esclaves toutes les vexations dont le colon l'accable, quant au second, la première somme dont il dispose après son affranchissement est consacrée à l'acquisition d'un esclave qu'il croit devoir traiter aussi durement qu'il l'a été

(39) *Du droit au travail*, 26 déc. 1844.

lui-même, et de telle sorte que les colons, lorsqu'ils veulent épouvanter leurs nègres, les menacent de les vendre, soit à des hommes de couleur soit à des nègres affranchis ».

Lamartine avait donc raison de s'écrier à l'Assemblée nationale : « Est-ce que l'esclavage est l'éducation de la liberté ? » (40).

Descorps renchérit sur la brutalité des colons blancs. Comment veut-on qu'ils soient bons, les hommes qui mettent la richesse avant tout, qui jugent les autres « d'après le nombre de maisons et d'esclaves qu'ils possèdent ? » Les colons de la Guadeloupe ont laissé mourir de faim deux élèves de l'Ecole polytechnique. L'auteur du mémoire flétrit la façon dont ils traitent les vieillards, dont ils enterrent les morts, leur indifférence au manque d'instituteurs et de prêtres. « La possession de l'homme — Lamartine l'avait affirmé dans son premier discours — corrompt celui qui possède autant que celui qui est possédé » (41).

Quant à l'esclave lui-même, continue Descorps, « il est insouciant, dénué de toute ambition, courageux jusqu'à mépriser la vie, superstitieux, voleur ». Pourtant il est religieux : « il croit à la religion qui lui dit heureux ceux qui souffrent, il croit aussi à une vie plus heureuse ». Affranchi, il aurait l'amour de la science ; il saurait se servir des droits politiques. « Il me serait facile, dit l'auteur, de prouver » que les vices qui dégradent le nègre « ne sont que les conséquences de l'état d'esclavage ». Le sentiment de

(40) *Ibid.* 25 mai 1836.

(41) *Ibid.* 22 avril 1835.

la liberté, croit Lamartine, est la condition de la vertu. Le tribun est donc d'accord avec son correspondant quand ce dernier conclut qu'il y a peu d'espoir d'améliorer l'état moral de l'esclave, en lui offrant des instituteurs et des missionnaires, avant l'émancipation générale.

Lorsqu'en 1838 Lamartine monte pour une troisième fois à la tribune pour proclamer cette conviction, c'est à l'occasion d'une mesure proposée par M. Passy, réformateur modéré, qui espère y gagner jusqu'aux députés les plus timides devant l'idée de l'abolition : n'émanciper que les enfants à naître. « Mais avez-vous pensé, interpelle le poète, à ce coup de massue qu'une pareille déclaration va porter aux deux cent cinquante mille vivants, qui vont se dire... Il nous restait un espoir... La France a parlé... Nous sommes esclaves à jamais ! » (42).

Lamartine semble se surveiller pour que sa conscience sociale ne se manifeste devant ses collègues que sous la forme d'une tension morale, d'une fixité de dessein, d'une rigidité de principes telle qu'elle se révèle même une « sérénité de volonté » (43). Il conseille aux réformateurs de ne pas se laisser porter trop loin par leur « chaleur d'humanité », de peser avec soin les paroles qui doivent retentir « dans le cœur de 40.000 colons et de 250.000 esclaves » (44). Mais il s'est heurté trop souvent aux « temporisations criminelles » de certains membres du gouvernement :

(42) *France parlementaire*, 15 février 1838.

(43) *Ibid.* 10 mars 1842 ; Cf. L. Ulbach, ouv. cité, p. LXXXI sur la « Conscience patiente, mais inflexible » de Lamartine.

(44) *Fr. par.* 25 mai 1836. Cf. *Ibid.* 10 mars 1842.

sa conscience s'abandonne aux tendances de sa nature et, s'alimentant de l'horreur du mal et de la passion du bien, elle devient une force sacrée, une sainte impulsion. N'émanciper que les enfants à naître ! « Quoi !... s'indigne-t-il, vous allez accorder une sorte de bill d'indemnité à ce crime social, à cet état de nos colonies, sous lequel des hommes semblables à vous sont traités comme de vils animaux, vendus, traqués, revendus en gros et en détail, le père à un maître, le fils à un autre, la mère à un troisième ! où des enfants, des femmes sont chassés à un travail forcé de seize heures, avec le fouet pour salaire ! où le germe de la famille est systématiquement étouffé, de peur que les liens de famille, venant à se former, n'empêchassent l'abrutissement plus lucratif de l'espèce ; où l'on défend d'apprendre à lire, où l'on provoque le plus brutal concubinage, où il y a des milliers d'hommes qui ne connaissent ni propriété, ni nationalité, ni religion ». Dans son émotion, l'orateur revient encore aux relations de famille outragées et il se répète : hommes « qu'on a arrachés de leurs pères, à qui on arrachera leurs enfants, à qui on jette une femme... à qui on la retire, de peur que, l'affection venant à se former, elle empêchât de revendre l'humanité en détail ? » (45) Quoi, la France, qui s'était fait un drapeau sacré de l'égalité des races, qui avait pris la sainte initiative, en prodiguant son or et son sang, de répandre la liberté politique dans l'univers, la France hésiterait devant une dépense de 80.000.000 de francs, répartis sur une période de dix

(45) *Ibid.* 15 fév. 1838.

ans ? « Dites un mot !... supplie-t-il, encore un faible effort !... » (46).

Ses paroles produisirent une vive sensation sur tous les bancs. Mais la Chambre remit la question. Elle devait finir par l'oublier. Ajourner ! fulmine Lamartine, il n'est pas permis « d'ajourner d'un jour la restitution de la dignité humaine » (47). Comme gardien de la conscience des dirigeants, il insiste encore : « Ajourner un droit, c'est se constituer complice d'une iniquité ! » (48) Ajourner ! Ces « ajournements éternels de principes... ruinent la conscience des peuples » (49). Lourd de cette triple charge d'âmes, il se tourne vers les masses : la conscience du peuple est dans le cœur (50). Il écrit « le poème dramatique et populaire de *Toussaint Louverture* » (51). C'est l'histoire transformée et idéalisée d'un Spartacus noir qui avait tenu tête à Napoléon : « un cri d'humanité en cinq actes et en vers » (52).

★★

Mais est-il bien sûr que la voix du tribun soit tombée dans le vide ? « Déjà, lui disait Descorps, votre puissante parole a fait pencher l'édifice du despotisme colonial » (53).

(46) *Ibid.*

(47) *Ibid.* 25 mai 1836.

(48) *Ibid.*

(49) *Ibid.* 22 avril 1835.

(50) Cf. *Préface* de ce drame, 1850. « Je résolu de m'adresser à un autre auditoire, et de populariser cette cause de l'abolition dans le cœur des peuples plus impressionnable et plus sensible que le cœur des hommes d'Etat ».

(51) *Ibid.*

(52) *Ibid.*

(53) *Mémoire*, de Descorps.

Toussaint Louverture, dans le drame du poète, ne devait pas voir la Terre Promise : mais son créateur eut le privilège d'y entrer : le 4 mars 1848, l'abolition avec indemnité fut proclamée par le Gouvernement provisoire, et Lamartine déclara ne pas avoir vécu en vain, puisqu'il lui avait été permis de signer cet acte. L'empreinte de sa pensée prudente se retrouvait dans une lettre que le *Club de l'Emancipation de Peuples* adressa, le 8 mai 1848, aux noirs :

« Frères, c'est à nous les premiers qu'il appartient à vous dire : « Reprenez comme si on ne vous l'eût jamais ravi, le rang que Dieu vous avait désigné parmi les hommes ». Faites « par votre modération, par votre droiture... par votre sage attitude que nous puissions répondre » aux calomnieurs : « Vous voyez bien que nos frères noirs sont dignes d'être libres » (54).

Le gouvernement de Louis-Philippe avait négligé l'appel du poète à ses sentiments chevaleresques ; les noirs ne l'oublieront jamais.

« Monsieur et honorable collègue », écrit un représentant des hommes de couleur à l'Assemblée Nationale

« Je suis trop honorer en souscrivant à une partie de vos œuvres complètes... de pouvoir vous donner une baine faible preuve de la Reconnaissance éternelle que je vous dois, comme fils de la race Africaine pour les efforts que vous n'avez cessé de faire en faveur de notre liberté.

Je suis avec sivilité,

Louis M... » (55).

(54) *Archives de Saint-Point.*

(55) *Archives de Saint-Point.*

« Très cher et illustre maître », commence un autre obligé,

« J'ai l'honneur de vous envoyer un numéro du *Soleil* d'hier dans lequel je parle de vous de la manière dont vous méritez qu'on le fasse.

J'ai été très heureux de trouver cette occasion d'exprimer toute ma sympathie et toute mon admiration au grand écrivain et au grand citoyen qui a dit tant de paroles généreuses pour les noirs dont je suis l'un des fils.

Votre très dévoué admirateur,

V. COCHINAT.

Paris, le 3 juillet 1867 » (56).

La leçon morale de cette croisade n'avait pas été perdue pour le peuple ouvrier en France. Vers 1844 Lamartine reçut une communication d'un des abolitionnistes les plus infatigables :

« Monsieur,

Voulez-vous me permettre de vous recommander la pétition des ouvriers pour l'abolition de l'esclavage. J'ai l'honneur de vous en faire passer un exemplaire avec ma lettre. Ce que je désirerais c'est que vous voulussiez bien la faire insérer dans le *Bien Public* de Mâcon en priant le rédacteur de s'employer pour y joindre le plus de signatures possibles. Les ouvriers prennent une belle initiative et si l'on parvenait à réunir ainsi, comme il y a tout lieu de

l'espérer, quelques milliers de signatures, ce cri des esclaves d'Europe en faveur des esclaves des Antilles ne pourrait manquer d'exercer une grande influence sur l'esprit de la Chambre.

Vous avez été si bon pour moi..... », etc...

V. SCHOËLCHER (57).

Que nous sommes loin ici du Lamartine disciple de Bonald qui mettait toute sa foi sociale dans la force ! Nous ne voyons pas tout à fait le même homme, non plus, que celui qui écrivait en Italie : « Rien par la force, tout par les doctrines ». Il prêche maintenant que la plus grande force est celle de l'exemple. Aussi ceux qui se trouvent mêlés à la politique doivent-ils avoir « les mains trois fois pures », et des sympathies qui ne s'arrêtent pas aux frontières.

N'allons pas dire que c'est seulement depuis ses luttes pour la paix et pour la suppression de l'esclavage que le sens de responsabilité morale du poète s'étend à toutes les races et à toutes les nationalités : déjà en Orient il se préparait, presque inconsciemment, à défendre les peuples opprimés de l'Asie-Mineure et les noirs des Antilles. Toutefois, plus il s'attache aux réalités économiques ou aux problèmes humains des autres pays, plus sa conscience politique devient compréhensive, délicate ; plus elle se manifeste en même temps comme une sollicitude sociale qui s'impatiente des iniquités et s'indigne de l'apathie : (58) ses saintes colères l'emporteront incessamment sur

(57) *Archives de Saint-Point*.

(58) Cf. L. Ulbach, ouv. cité, p. VIII. La conscience du poète est « l'expression superbe d'un sentiment de sollicitude sociale qui va tous les jours en s'échauf-

sa raison : il se contentera de les appeler, les justifiant ainsi, de la « raison passionnée ». (59)

Car, il apparaît bien, surtout pendant ses interventions à la Chambre en faveur des esclaves, mais aussi dans toute son œuvre de réformateur, qu'en dépit de sa compassion chevaleresque pour les souffrants et du désir de renforcer chez le peuple le sentiment de la miséricorde, son premier souci et le plus constant est de développer les forces de raison et de stabilité de la conscience populaire. Cette « fixité de but » serait en partie assurée aux travailleurs manuels, aux peuples spontanés, s'ils voulaient seulement reconnaître qu'au-dessus de toutes les exigences économiques, et plus haut encore que les droits les plus sacrés de la patrie, sont écrits les droits de l'âme humaine.

fant et en grandissant davantage » ; sa langue devient comme un fil de soie « tressé en un lacet qui coupe l'air et qui déchire ».

(59) L. de Ronchaud, *La politique de Lamartine, Introduction.*

CHAPITRE VII

LE PROPHÈTE DU PEUPLE

VERS LA RÉVOLUTION SOCIALE

Entre 1834 et 1844, c'est-à-dire pendant les années où il a participé avec le plus d'assiduité aux mouvements de réforme, Lamartine est devenu pleinement conscient de sa responsabilité envers les classes laborieuses : nous sommes enfin prêts à compléter sa définition du peuple.

Pour mieux connaître, mieux exprimer l'humanité, il voudrait, dit-il dans *Utopie*, s'unir à elle « par chaque pore », « éprouver son plus obscur tressaillement » ; et près du centre de cette âme collective se trouve maintenant pour lui l'âme inquiète du peuple. L'époque est féconde en définitions sociales. « La classe la plus nombreuse », commencent ceux qui veulent définir le prolétariat pauvre, — « et la plus utile », achèvent les démagogues. « La plus près de la nature », dit Lamartine, par l'effet d'une sensibilité plus juste et plus profonde. Toutefois les populations laborieuses ne sont pas supérieures aux autres éléments de la société, et on ne doit pas les diviniser ; mais elles ne leur sont pas inférieures, non plus, même au point de vue spirituel : « Il n'y a pas, assure Lamartine, de sujet trop élevé pour le

(1) *Du droit au travail*, déjà cité.

peuple » (2). La gloire, c'est d'être goûté de ces âmes simples ; « l'estime du peuple, proclame-t-il à la tribune, c'est la seule corruption des hommes désintéressés » (3). Mais s'il a déjà déclaré, en 1838 : « La question du peuple... est avant tout la mienne » (4) ; s'il a appris à se placer, pour voir la vérité en tout problème, « non dans un rayon de la circonférence, mais au centre..., mais au milieu de la foule, mais au cœur du pays, mais dans le point de vue des masses » (5), c'est d'abord parce que la classe la plus nombreuse est en même temps la plus travaillée et la plus déshéritée. Il affirmera souvent que le peuple est la France tout entière ; mais il sent déjà ce qu'il répétera plus tard : « Pour moi, ce sont les classes laborieuses qui peinent et qui souffrent ».



Depuis le commencement de sa carrière parlementaire, une pensée s'impose toujours davantage à l'esprit de Lamartine : la nation ne réalisera le bien des masses qu'en se défaisant, fût-ce au prix d'une révolution, de ces âmes closes, de ce « parti de bornes » qui siègent au Palais-Bourbon, et de tous ceux qui, détenant le pouvoir sous ses diverses formes, ne travaillent que pour leur propre intérêt. A mesure que cette conviction s'enracine dans son esprit, son œuvre personnelle lui paraît plus indispensable ; et c'est avec intérêt que nous verrons évoluer son « aspiration à la rénovation » ; car en même temps se

(2) Lettre à M. de Cormenin, *Corr.* (1843).

(3) *Fr. Par.* 4 juin 1843.

(4) *Corr.* 16 janv. 1838.

(5) *Fr. Par.* 14 avril 1836.

développe, d'une façon parallèle, le sentiment de sa mission populaire.

« Je médite sans cesse, et à genoux et devant Dieu, avait-il déjà avoué à Virieu en 1835, et je crois qu'il faut que nous et ces temps-ci nous servions courageusement la loi de rénovation » (6). En 1836, il se sentait, disait-il, sommé d'agir par « cette forte voix intérieure, à laquelle on résiste quelques années et qui crie à la fin si haut en vous qu'il n'y a plus de milieu entre le crime d'étouffer la conscience ou la nécessité dure d'obéir à ce qui vous semble la voix céleste. Combien de fois, ajoutait-il, ne dis-je pas au Père céleste, comme son fils de prédilection le lui dit un jour : *Transeat a me calix iste !* » (7).

En janvier 1838 une action politique agressive ne lui semblait pas encore s'imposer et il s'en plaignait : « Je voudrais bien que le bon Dieu m'éclairât et me fît dire ce qu'il faut faire » (8). A la fin de l'année, sa vision prophétique lui vint en aide ; on ne saurait guère prédire avec plus d'exactitude la date de la révolution de 1848 : « Je donnerais ma démission, avouait-il, si le bon Dieu me donnait parole contre les grands événements d'ici à dix ans » (9). Doit-il rester encore un prédicateur isolé, ou doit-il descendre dans l'arène politique ? Voilà son incertitude

(6) *Corr.* 1^{er} oct. 1835.

(7) *Ibid.* 23 nov. 1836. Nous savons qu'on se sert de cette citation pour appuyer deux thèses : 1^o) que Lamartine se voyait désigné comme révolutionnaire politique ; 2^o) qu'il songeait plutôt, ici, à une révolution religieuse. Nous y voyons pour notre part le souci d'un bouleversement général.

(8) *Ibid.* 13 janv. 1838.

(9) *Ibid.* 25 nov. 1838.

vers 1839. Sa popularité achève de trancher la question. En dehors de la Chambre, Lamartine commence à se concilier la faveur générale. Les calomniateurs s'acharneront toujours ; l'opinion des politiciens de café connaîtra des fluctuations brusques à son endroit : mais les masses, surtout les masses libérales, semblent le pousser vers le pouvoir dans une ascension rapide et sûre. En février 1839 vingt-deux départements lui offrent de les représenter (10). « Je suis ultra-populaire, écrit-il en 1840, jusque dans les cabarets de village » (11). « La France, dit-il en 1842 à Royer-Collard, est à la veille de se jeter dans mes bras » (12). L'année suivante, après avoir « tâté le pouls de toutes les opinions » (13), Lamartine décide de devenir, par un mouvement brusqué, le chef du parti libéral. La réponse à l'Adresse, en janvier 1843, lui offre l'occasion de défendre sa nouvelle position politique.

Quel est l'effet de ce discours sur la Chambre et sur le pays ?

Entrons dans une loge du Palais-Bourbon. On y peut rencontrer des intimes du tribun, spectateurs accoutumés de ses succès, Ronchaud et Dargaud ; des disciples, Ulbach et Falconnet ; des historiens, amis du peuple, tels Louis Blanc et Madame d'Agoult ; — voici Chapuys-Montlaville, député libéral et compatriote du poète, qui, depuis des années, siège en face de Lamartine. Tous vont d'abord nous dire la séduction extraordinaire de l'orateur. Il est là, tout droit,

(10) *Ibid.* fév. 1839.

(11) *Ibid.* 3 juin 1840.

(12) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, T. II, p. 491.

(13) *Corr.* 3 fév. 1843.

et comme prêt à s'élancer. Son charme est-il dans son allure franche, d'une candeur virile ? Ou dans cet air d'aimable autorité qui le résume tout entier ? Sa bouche, « grande, bienveillante est d'un agrément infini » (14) ; ses lèvres indiquent l'orateur (15) ; son front respire la sérénité : « On sent là, comme une native familiarité avec la grandeur » (16) ; son œil, souvent d'une douceur qui fait arrêter les enfants dans leurs jeux (17), répand sa lumière du haut de la tribune « comme un phare, et, dominant les autres, ne subit jamais leur domination » (18). « Tout chez lui décèle la détermination rapide, la confiance » (19), jusqu'à son improvisation, logique, documentée, abondante, splendide. Avec un geste rare, un port de tête plein d'élévation, « sondant à chaque mot » les esprits avec un instinct sûr (20), il remplit la Chambre des modulations de sa voix grave.

Sans doute, plus d'un de ses collègues mettent leur talent et leur zèle au service de l'humanité et du peuple : Odilon Barrot « développe la théorie passionnée de la puissance populaire » (21) ; Berryer tient souvent le même langage que le poète, et se plaint,

(14) J. des Cognets, *Vie intérieure de Lamartine*, déjà cité, citation de Dargaud, p. 204-205.

(15) *Ibid.*

(16) Mme d'Agoult (D. Stern), ouv. cité, p. 15.

(17) L. de Ronchaud, *Préface pour Jocelyn et Graziella*, Paris, 1886.

(18) L. Ulbach, *Lamartine et son temps*, Préface à la *France Parlementaire*, déjà cité, p. XIV.

(19) Id., *Ibid.*

(20) L. de Ronchaud, *La Politique de Lamartine*, T. I, p. XXIX.

(21) E. Falconnet, ouv. cité, p. 106.

lui aussi, d'être seul (22) ; Tocqueville et Beaumont, indignés, sondent plus profondément la plaie saignante de la corruption (23) ; « Arago professe une éloquence et une religion plus large et plus populaire » (24) ; mais, dit Chapuys-Montlaville, les vues de Lamartine sont plus étendues, l'horizon recule davantage devant lui, et sa lumière intérieure « se répand avec plus d'effusion sur l'Assemblée ». Enfin, ce député semble nous fournir l'explication que nous avons recherchée : le poète doit une large part de sa séduction d'orateur à sa sympathie et à sa compassion pour les humbles et les souffrants : « les tressaillements de son âme font tressaillir les autres, et les sollicitudes de son amour pour le peuple captivent ceux qui l'écoutent » (25).

Chaque période de son discours sur l'Adresse a une portée immense. L'auditoire, haletant, suit l'orateur d'un regard ému. Arrivé presque au bout de ce long trajet qui le conduit à la gauche (26), Lamartine semble soudain résumer toute sa défense en une seule question : « Que m'importe, s'écrie-t-il, à quel rang je combattrai, pourvu que je combatte pour la cause que je porte dans mon cœur depuis que je pense, pour la cause populaire, pour la cause non des passions du peuple, mais de ses intérêts et de ses droits légitimes ? » (27) Ses paroles remuent le pays comme

(22) J. des Cagnets, ouv. cité, p. 234.

(23) Chapuys-Montlaville, ouv. cité, p. 81.

(24) *Ibid.*

(25) *Ibid.* Falconnet s'exprime plus simplement : « Lamartine a l'enthousiasme du cœur », ouv. cité, p. 106.

(26) Léon Gauthier, *Portraits littéraires, Lamartine*, Paris, 1868, p. 240.

(27) *Fr. Par.* 27 janvier 1843.

jamais le poète ne l'a fait depuis la publication de *Jocelyn* (28). Il est assailli de députations, surtout par la jeunesse (29). « Vous voilà chef de l'opposition, lui écrit George Sand, mais vous irez droit à l'humanité par n'importe quelle route ; vous parlerez au peuple de n'importe quelle tribune » (30). Chapuys-Montlaville s'avise d'écrire une biographie du poète, dans laquelle il expose ainsi le système du grand tribun : le peuple est « origine et fin de toute politique. Les idées en sortent et y retournent » (31). Flora Tristan, qui consacre sa vie à établir l'« Union ouvrière », songe à Lamartine, entre autres, comme « représentant du peuple » à la Chambre (32) : Béranger commence à s'associer plus étroitement au poète pour discuter du bien populaire ; et le jeune Louis Blanc, un peu dantoniste selon Lamartine, vient rue de l'Université lui faire « quatre discours » (33). Parmi « les milliers d'adhésions frénétiques » (34) que le poète reçoit vers cette époque, se trouve une missive d'un pauvre illuminé, garnisseur de chapeaux : il voit en Lamartine « le plus grand des élus » (35).

(28) L. Gautier, ouv. cité, p. 240.

(29) *Lamartine et ses nièces*, lettres du poète éditées par Mlle de Jussieu de Sènevier, et publiées par le comte de Chastellier, petit-neveu de Lamartine, Paris, Plon, 1928, p. 21.

(30) *Lettres à Lamartine*, déjà citées, 29 janvier 1843.

(31) Chapuys-Montlaville, ouv. cité, p. 86. Toutefois Lamartine donnerait sans doute ici un sens très large au mot peuple.

(32) J.-L. Puech, ouv. cité, p. 317.

(33) Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, p. 31.

(34) *Correspondance*, 7 mars 1843.

(35) Une lettre signée Villemain, 1^{er} mars 1853, fait allusion à cette assertion d'une lettre que l'auteur avait adressée au poète, dix ans auparavant.

Dans les ateliers, on le lit « tout haut » (36). Quelques semaines plus tard le tribun signale l'enthousiasme ouvrier : « On est fanatisé littéralement pour moi dans le bas peuple » (37).

« Le parti social ! » dit Chapuys-Montlaville, « mais nous en sommes tous » (38). A dire vrai le parti social n'existe plus guère sous ce titre (39) ; mais il est devenu une idée qui fait réfléchir les esprits bien pensants dans la France tout entière. Mâcon, fier du nouvel éclat que lui vaut le nom de son grand citoyen, lui offre un banquet. Parmi un immense concours de ses compatriotes bourguignons, Lamartine reprend et développe le thème de son discours sur l'Adresse : « Les institutions de la France sont trop étroites pour que le peuple tout entier y entre » (40). L'orateur frémit des adhésions, tacites ou exprimées, de son auditoire : « Je suis seul, Messieurs ? » s'écrie-t-il. « Et qui donc êtes-vous ? » (41) (Longue sensation). Il se sent maintenant « multiplié par tout un peuple » (42). Sans doute, le tribun prit-il soin d'écarter la vision troublante d'une révolution, lorsqu'à la fin de la cérémonie il porta le toast : « A l'accomplissement régulier et pacifique des destinées de la démocratie ! » (43). Et pourtant, en se faisant chef du parti libéral,

(36) *Lamartine et ses nièces*, déjà cité, 29 janvier 1843.

(37) *Ibid.* 15 mars 1843.

(38) Chapuys-Montlaville, ouv. cité, p. 53.

(39) Cf. Opuscule de M. de Loménie, *Galeries des contemporains illustres*, M. de Lamartine, Paris 1842, p. 35.

(40) *France parlementaire*, 4 juin 1843.

(41) *Ibid.*

(42) *Ibid.*

(43) *Ibid.* Voir G. Weill, *L'Histoire du parti républicain en France*, 3^e éd. 1928, p. 174.

l'attente du danger était la véritable explication de sa manœuvre politique : il se créait un rôle, confiait-il à Dubois, « pour être suffisant aux jours de grands périls » (44). Ainsi, malgré son désir de confondre sa mission personnelle avec celle de son siècle et de tous ceux qui avaient un peu plus que le vulgaire la passion du bien public (45), la pensée lui revenait toujours, comme par une intuition géniale, qu'une grande œuvre nationale l'attendait et qu'un jour il serait appelé à opérer, à lui seul, le salut du pays. « Mes colonnes d'opinions se forment immenses » (46). C'est là le mot d'un poète, d'un homme qui vibre plus intensément que les autres aux témoignages de la popularité. Va-t-il, comme le disent ses détracteurs, succomber à la tentation et se servir du prestige conquis pendant dix années de tribune pour n'avancer que sa propre gloire ? « Oh ! être un Napoléon sans épée au côté ! » (47) avait-il souhaité un jour. Il s'agit de bien interpréter ce vœu. Alors qu'il était encore diplomate en Italie, Lamartine trouvait la popularité mauvaise en soi (48) ; il brava de plein gré la calomnie, à son entrée à la Chambre, avec ce commentaire : « Celui qui m'inspire me soutiendra » (49). Il ne cherche donc point à se tailler une statue colossale comme il le reproche à Bonaparte ; ni à usurper le piédestal de la liberté pour y poser son propre buste, — ce qu'il ne par-

(44) *Corr.* 7 mars 1843.

(45) *Fr. Par.* Discours sur l'Adresse, 27 janvier 1843.

(46) *Corr.*

(47) E. Legouvé, *Lamartine*, Paris, 1876, p. 14.

(48) *Corr.* 24 août 1827.

(49) *Ibid.* 17 janv. 1834.

donne pas davantage à Napoléon. « De toutes parts, avait-il dit à Ronot en 1839, on m'offre des ministères. Je veux rester l'humble député des braves gens de village » (50). « Royer-Collard parle de moi comme de son messie futur..., écrivit-il vers la même époque à Virieu. Dieu seul peut nous sauver dans quelque temps. Gloire à lui ! » (51). Il répond donc lorsqu'on le calomnie en 1843 : « Je travaille pour Dieu et non pas pour un misérable vermisseau comme moi ! » (52). Forcé par des circonstances spéciales à sortir de son rang, Lamartine suivrait sans doute le programme qu'il avait tracé, lorsqu'en 1840 il avait osé dresser à la Chambre cette accusation contre Bonaparte (53) :

« Si au lieu de se faire la réaction vivante du passé... il s'était fait le tuteur du progrès social et la providence du peuple ; si après avoir mis en mouvement les ressorts d'un gouvernement unitaire et tempéré, il s'était effacé lui-même... qui sait si tous les hommages d'une foule qui adore surtout ce qui l'écrase lui seraient rendus ? » (54).

(50) *Ibid.* (1839) Cf. *Ibid.* 27 déc. 1827.

(51) *Ibid.* fév. 1839.

(52) *Ibid.* 20 mars 1843. Cf. *Lettres à Lamartine*, Lettre de G. Sand, 29 janvier 1843, et Loménie, ouv. cité, qui soulignent la modestie et le désintéressement du tribun. G. Sand ajoute que la modestie est rare chez les grands hommes du siècle ; Loménie que le désintéressement n'est guère fréquent chez les poètes.

(53) C'était au moment où il s'opposait, à la Chambre, à un projet qui risquait de soulever en faveur du prince Louis-Napoléon toute une partie de l'opinion populaire : la translation à Paris des cendres du grand consul.

(54) *Fr. Par.* 6 mai 1840.



A partir de 1843, Lamartine commence à comprendre que s'il veut guider les masses il faut confondre son œuvre personnelle avec ce qu'il considère comme la mission des travailleurs. Il n'essaie pas de se mettre en contact direct avec ceux-ci : il les laisse venir à lui : mais tout en restant en dehors et au-dessus des partis et de l'action populaires, il se trouve chaque année davantage en communion instinctive avec le peuple (55) ; il se ménagera même, dès avant 1848, des rencontres directes avec certain groupes de ses adhérents ouvriers.

Depuis longtemps la réforme politique se dit électorale ; son mot d'ordre, nous le connaissons : le « droit au vote ». (56) Avec une croissante insistance les socialistes répètent leur devise à eux : le « droit au travail », dont circule déjà une variante sinistre : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant » (57). En 1840 Arago a jeté du haut de la tribune le mot d'« organisation du travail », et des villes manufacturières est parti un long cri d'espérance (58). Cependant l'attitude de l'Assemblée nationale ne permet guère un tel optimisme : quelques jours auparavant

(55) Cf. Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet*, T. V, p. 149 ; P. Hazard, *ouv. cité*, p. 72.

(56) Voir Quentin-Bauchart, sur Lamartine et la réforme électorale, *Lamartine, homme politique, La politique intérieure*. Thèse de Doctorat de l'Université, présentée à la Faculté des Lettres, Paris, 1903, p. 105.

(57) Nous savons qu'une tradition erronée attribue cette formule aux révolutionnaires lyonnais de 1831.

(58) E. Regnault, *Histoire de huit ans (1840-1848)*, Paris, Pagnerre, 1865, T. I, p. 188.

le député Gauguier, partisan du poète, ayant prononcé à la Chambre le mot d'« ouvriers », une « clameur générale a étouffé sa voix » (59). Pour Lamartine il devient de toute évidence, vers 1843, que les masses ne jouiront d'aucun des droits qu'elles revendiquent avant qu'elles n'aient, par l'intermédiaire de mandataires spéciaux, une part dans la direction du pays. C'est à doter la France d'une nouvelle constitution qu'il s'appliquera désormais. Il s'en ouvre à Béranger et l'invite à se joindre à lui pour « préparer les voies du Seigneur » (60).

L'extension des privilèges politiques fournirait-elle aux émotions populaires un exutoire suffisant pour empêcher une guerre civile ? Il n'est plus question de faire prendre patience au peuple, mais de conjurer la foudre menaçante : les sociétés secrètes prêchent et préparent une révolution (61).

On aura à compter surtout avec la *Société des saisons*. Sa part avait été grande dans cette série de révoltes qui suivit 1830 et se termina avec l'insurrection de Paris en 1839. Après l'emprisonnement de Barbès et de Blanqui, cette association avait ralenti son activité ; mais reformée après 1840 elle passa aux mains de trois ouvriers. En 1842, le journaliste Flocon « leur fut un instant adjoint ». Il ne devait pas tarder à accepter la rédaction de la *Réforme* qui venait d'être fondée (62) : avec le *National* rédigé par

(59) *Ibid.* p. 186.

(60) *Correspondance*, 2 février 1843.

(61) A. Crémieux, *La Révolution de Février, Etude critique sur les journées des 21, 22, 23 et 24 février 1848*. Thèse pour le doctorat ès-lettres. Paris, 1912, p. 81.

(62) *Ibid.*

Marrast, ce périodique allait, comme on le sait, jouer un premier rôle dans la préparation de la République, — toujours secondé par les *Nouvelles saisons*. Cette société comprenait la majeure partie des révolutionnaires actifs (63) : en 1846, lorsque Albert et Caussidière y furent admis, elle comptait environ six cents affiliés, recrutés surtout « dans les bas-fonds de la classe ouvrière » (64).

Beaucoup de travailleurs, sans être inscrits aux sociétés, s'alimentent directement aux publications communistes. On distingue parmi les trois grands groupes disciples de Babeuf : la *Société matérialiste communiste* ; les Charassins qui s'avouent franchement révolutionnaires ; et les Icariens, plus théoriciens que les autres (65), dont le chef, Cabet, nous le savons, cherche une application concrète et mitigée de l'antithèse tapageuse de Proudhon : « La propriété c'est le vol ! ». Par son caractère honnête et sa bonne volonté (66), ce communiste avait attiré à lui, dès 1840, quelques centaines de partisans très dévoués (67). A partir de 1845 leur journal le *Populaire* entreprend une propagande plus active et le groupe se ramifie en province (68).

Une grande partie des théoriciens socialistes se

(63) *Ibid.*

(64) De la Hodde, *La naissance de la République*, Paris 1850, cité par A. Crémieux, p. 81.

(65) *Ibid.* p. 82.

(66) Malveillant cependant, comme la plupart de ces inventeurs d'évangiles, envers les apôtres d'autres doctrines que les siennes. J.-L. Puech, ouv. cité, p. 139.

(67) A. Crémieux, ouv. cité, p. 82.

(68) *Ibid.* p. 82.

tenaient plutôt à l'écart des révolutionnaires. Enfantin, qui eût voulu réaliser la colonisation de l'Algérie en enrégimentant les ouvriers d'une façon régulière ; Raspail, qui s'attirait l'estime populaire par les soins médicaux donnés dans son quartier de Paris, avaient tous deux de nombreux disciples. Mais on s'attacha plus volontiers à Victor Considérant et à Pierre Leroux, qui « subissaient à cette époque une double influence » : celle de Fourier et celle de l'Evangile (69). Vers 1846, Leroux, retiré à Boussac dans la Creuse, groupait autour de son imprimerie une colonie de militants et commença à combattre les doctrines fouriéristes dans sa *Revue sociale* qui trouva de nombreux lecteurs dans la population industrielle (70). Buchez avec l'*Atelier*, rédigé par des ouvriers qui partagent les idées chrétiennes de ce saint-simonien et approuvent son système d'associations coopératives, ne fait pas de prédication incendiaire ; la *Ruche populaire*, fondée également par des travailleurs, reste, elle aussi, plutôt isolée des mouvements avancés.

N'exagérons donc pas l'influence révolutionnaire des groupes socialistes, ni la contagion du communisme. Une réformatrice indépendante de toute école, Flora Tristan (71), a beaucoup fait pour dénoncer le nombre immense de prolétaires pauvres qui préféreraient la paix à toute agitation politique ; et combien parmi eux, assagis par le fouriérisme, attendaient

(69) *Ibid.* p. 83.

(70) Garnier-Pagès, *Histoire de la Révolution de 1848*, 10 vols in-8°, Paris, Pagnerre, 1866, T. III, Appendice, Rapports de la Préfecture de police de Paris, 19 janvier 1847.

(71) Voir J.-L. Puech, ouv. cité.

avec une sérénité béate qu'un Messie leur apportât le salut social. A l'instar d'O'Connell, chef de l'*Union irlandaise*, et des *Chartistes* anglais, Flora Tristan cherchait à organiser les forces travailleuses en une *Union ouvrière*. Son livre, publié sous ce titre, parut en 1843. Au cri de : « Unissez-vous ! » elle eût voulu galvaniser les ouvriers et les fondre en un seul corps international. Elle visitait les villes industrielles pour exposer ses idées aux travailleurs, frayant avec eux dans les cafés et dans leurs réunions. Les ouvrières voyaient souvent d'un mauvais œil leurs maris céder à son influence : n'est-ce pas qu'elle mettait dans la tête de leurs hommes des idées qui les obligeaient « à lire, à écrire, à parler entre eux, toutes choses inutiles qui font perdre du temps » ? (72).

En poursuivant cet apostolat, Flora Tristan avance précisément cette œuvre que Lamartine tient pour indispensable : celle de « coïntéresser » les indifférents à leur propre existence sociale ; mais bien qu'elle travaille, elle aussi, à « retarder la Révolution » (73), elle ne se préoccupe guère de l'harmonie nationale : elle adjure le peuple de se rendre assez fort, par une mise de fonds en commun et par l'instruction, pour pouvoir exiger sa place dans la nation ; et sa tendre philanthropie ne l'empêche pas de poser

(72) J.-L. Puech, ouv. cité, p. 353. Flora Tristan fut la cause de scènes violentes entre maris et femmes. « Ceci est cruel à dire, écrivait-elle, mais je connais de malheureux ouvriers, hommes de cœur, d'intelligence et de bon vouloir, qui ne demanderaient pas mieux que de consacrer leur dimanche et leurs petites épargnes au service de la cause, et qui, pour avoir la paix dans leur maison, cachent à leur femme et à leur mère qu'ils viennent me voir... »

(73) *Ibid.* p. 263.

résolument le thème qui est celui de tant d'agitateurs de son temps : la lutte des classes (74).

Mais que le prophète s'appelât communiste, socialiste ou avocate de l'*Union ouvrière*, ou même publiciste modéré, tel par exemple un Gustave de Beaumont, il faisait reposer presque invariablement sa religion sur les deux formules : le « droit au travail » et l'« organisation du travail ». Nous savons que le livre de Louis Blanc, publié en 1839, avait fait de son auteur l'idole des adeptes de ces théories. Sa doctrine, a-t-on pu dire, « conduisait au communisme sans prononcer le nom ; sans attaquer ouvertement ni la propriété, ni la famille, elle ménageait, par la création d'ateliers sociaux, destinés à absorber progressivement les ateliers privés, un régime de transition qui apparaissait facilement réalisable et peu effrayant » (75). Louis Blanc savait par sa pitié pour le peuple et par sa chaleur de méridional exalter ses disciples à tel point qu'ils étaient souvent prêts, pour tenter la mise en œuvre de son système d'association coopérative, à risquer toutes leurs épargnes, l'avenir même de leur famille.

Pourquoi Lamartine n'agitait-il pas lui aussi cette question du travail et du capital ? Pourquoi, tout au moins, n'exploita-t-il pas sa propre idée d'enquêtes permanentes sur les maladies industrielles ? (76). Il y aurait trouvé une documentation précieuse pour

(74) Nous n'ignorons pas l'influence en France des socialistes étrangers tels que Owen, Engels et Marx ; mais nous essayons d'esquisser seulement le cadre de cette époque si connue et non de l'établir d'une façon complète.

(75) Quentin-Bauchart, ouv. cité, p. 178.

(76) *France parlementaire*, 13 mai 1834.

résoudre les problèmes économiques qu'il devait traiter en 1848. C'est que, d'abord, il lui aurait fallu, pour entreprendre une enquête aussi vaste, le traitement princier que Flora Tristan proposait d'accorder au « représentant du peuple » (77) ; car nous savons que son ambition de doubler ses domaines de Milly et de Monceau et sa politique de générosité personnelle avaient compromis la fortune du poète : force était de se remettre à écrire. D'autre part, la Révolution ne devait pas tarder à éclater : il fallait, selon le tribun, enseigner aux militants à la faire sans verser de sang, aux chefs d'école, que « la plus terrible, la plus meurtrière des passions à donner aux masses, c'est la passion de l'impossible » (78). Il était nécessaire aussi, si l'on devait accorder le vote aux sectaires de toutes ces écoles, qu'on élevât les âmes au-dessus du vague des passions ou des spéculations et qu'on les ralliât autour des grandes pensées directrices du siècle. L'apostolat intellectuel de Lamartine s'affirme : dès maintenant c'est la lutte de l'idée contre la démagogie, contre l'illuminisme, contre les religions du bien être : l'heure est vraiment venue de réaliser son idéal, esquissé dans la *Politique rationnelle*, d'un grand conducteur d'âmes, de convaincre ses compatriotes de l'existence de l'« autre monde politique » et de les y conduire « par la persuasion de son éloquence » (79).

Chapuys-Montlaville qui entend, lui aussi, hâter l'éducation politique des travailleurs, soumet au

(77) J.-L. Puech, ouv. cité, p. 305.

(78) L'idée est du *Droit au travail* ; l'expression est du *Cours de litt.* Ent. LXXXII, au sujet des *Misérables*.

(79) *Politique rationnelle*.

poète, en 1843, son projet d'une encyclopédie populaire, d'un *Plutarque du peuple* (80). On devine si Lamartine l'approuve. Cette même année, Cormenin, l'ancien railleur, reprenant l'idée de la féministe Eugénie Niboyet, confie au tribun qu'il songe à une université des masses (81). « Si votre projet mûrit, lui répond Lamartine, et s'organise en une institution pratique, je vous demanderai le cours de haute philosophie ou celui de politique générale » (82). Presque aussitôt, l'encyclopédie du peuple et le cours populaire commencent à prendre corps dans l'*Histoire des Girondins*. C'est là que Lamartine cherche à interpréter les événements politiques ou sociaux de son époque, à mesure qu'ils le frappent.

Mais la question du droit au travail et de l'organisation du travail devient d'une actualité si urgente que le poète la traite à part dans le *Bien public*, qu'il vient de fonder (83). La société, selon Lamartine, doit non seulement reconnaître ce droit, mais le proclamer et l'instituer, avec certaines réserves toutefois : dans des cas extrêmes et des conditions définies, l'Etat doit occuper les hommes que le fabricant est forcé de mettre à la porte, ou, s'il est question d'invalides, les nourrir. « Le droit de vivre » dirait plutôt Lamartine ; ou bien il s'exprimerait d'une façon plus concrète : « Du travail et du pain ».

« Qu'entendez-vous par organisation du travail ? » continue l'auteur (84). Un à un il reprend les diffé-

(80) Voir *Des publications populaires*, déjà cité.

(81) *Correspondance*, lettre à M. de Cormenin (1843).

(82) *Ibid.*

(83) *France parlementaire*, 26 décembre 1844.

(84) H. de Jouvenel, dans son article *Lamartine et le*

rents systèmes pour démontrer que chacun d'eux se base sur un grand principe, mais aboutit à une utopie : comme pour « toutes les doctrines neuves, la ferveur l'emporte au-delà de la vérité ». Vos systèmes sont stériles, déclare l'auteur, parce qu'ils se heurtent dans leur excès, non contre les seules lois de l'organisme social, mais souvent contre une multiplicité de lois naturelles, écrites ou invisibles. Et, en dernière analyse, « le libre arbitre du travail... est aussi sacré que le libre arbitre dans la conscience de l'homme » ; en y touchant on tue le mouvement. (85) Chaque fois qu'un gouvernement s'en est mêlé, une catastrophe industrielle a frappé à la fois les gouvernements, les capitalistes et les ouvriers. La loi qui les gouverne est invisible ; dès qu'on l'écrit, elle disparaît sous la main. Quant à l'organisation du travail par le communisme, Lamartine apporte à la critique de cette question toute la tolérance possible, sans réussir à dominer son ressentiment contre cette idée de « monastères industriels ». C'est, selon lui, le « vertige de la démocratie ». Il deviendra cependant assez bienveillant envers les sectaires du communisme pour écrire dans les *Girondins* que « le partage légal des lumières, des facultés de la nature est évidemment la tendance générale du cœur humain... C'est un instinct de la justice dans l'homme, par conséquent un plan divin que Dieu fait entrevoir à

droit au travail, *La Nouvelle Revue*, Juillet-Août, XXIII, 1903, p. 145-164, signale que Lamartine sépare les deux questions du droit au travail et de l'organisation du travail.

- (85) Cf. l'analyse du *Droit au travail* par Mario Roustau, *Le socialisme de Lamartine*, *La Grande Revue*, déc.-janv. 1930-1931.

ses créatures... Mais... la sagesse du législateur paraît être de pallier les inégalités de la nature et de la loi, une à une, siècle par siècle, loi par loi... Accomplie en un moment », la communauté, même chrétienne et philosophique, serait un cataclysme » (86). Est-il possible de dénaturer cette opinion au point de découvrir en son auteur un partisan du communisme ? Les calomniateurs du poète le feront en 1848 : ils y trouveront une arme pour le combattre.

Dans l'article du *Bien public* que nous considérons, c'est contre ce qu'il estime une « dépossession des citoyens » et une violation du foyer qu'il déploie tout son génie : le communisme des biens, selon lui, entraîne nécessairement celui de la femme et de l'enfant : à elle seule, cette promiscuité risquerait de corrompre le fleuve de l'humanité à sa source. Et le cœur humain, n'entre-t-il donc pour rien dans les calculs des communistes ? Ah ! il serait facile de démontrer que ces inventeurs de systèmes n'ont jamais connu le sentiment de la propriété, de la famille ; qu'ils n'ont jamais arrosé une fleur sur leur fenêtre, ni planté et aimé un arbre ; qu'ils n'ont jamais ressenti « cette attraction passionnée d'un petit groupe d'êtres » qui se recueille « dans un monde à part du monde universel ».

Cessez d'agiter ces idées vides devant les masses, implore Lamartine : ne les leurrez pas de promesses qui « leur font trouver plus cruelles les réalités contre lesquelles elles luttent ».

Mais si le poète ne fait guère de concessions aux

(86) *Histoire des Girondins*, T. V, p. 410. Cf. *Corr.* 9 sept. 1847.

idées socialistes-communistes, il éprouve une sympathie réelle pour les sentiments et les principes dont elles émanent : il comprend parfaitement cette croyance en l'amélioration indéfinie de l'espèce humaine ; le principe d'association par et pour le travail ; et l'ardente charité des masses qui dévore ces philanthropes. De la sorte il se fait estimer d'Enfantin, vénérer de Barbès et de Considérant ; il se prépare des relations amicales avec Cabet ; et après bien des malentendus et des récriminations mutuelles (87), il traitera Louis Blanc de « doux apôtre » et dira de lui qu'il n'avait jamais trouvé un grain de cendre dans le cœur compatissant du chef socialiste : « La flamme éternelle du bien a passé de l'esprit de Beccaria dans le sien. Il faut toujours un sanctuaire à ces lampes-là » (88).



En 1845 Lamartine s'oppose, avec une indignation accrue, au projet insensé, approuvé cependant par la Chambre, des fortifications de Paris, ouvrages de défense insuffisants selon lui, dangereux pour la population et qui pourraient facilement être mis au service d'une faction. La patrie avait jusqu'alors réglé son sort sur les mers et par les plaines et non sur le Montmartre ou sur le Mont-Valérien. Le poète se sentira désormais plus attaché aux militants de la capitale, qu'il estimait autrefois la partie la moins sympathique du peuple français. Son discours retentissant au sujet des fortifications lui vaudra un premier con-

(87) Voir l'*Histoire de la Révolution de 1848* de Lamartine et celle de Louis Blanc.

(88) Henri de Lacretelle, ouv. cité, p. 160.

tact personnel avec un groupe d'ouvriers (89) : le lendemain de ce succès il annonce aux Demoiselles de Cessiat, ses nièces, que des ouvriers lui ont demandé de remettre son départ en Bourgogne, pour qu'une délégation de leurs camarades pût lui apporter leur adhésion (90). Cette députation apporte en même temps des griefs : ces hommes manifestent déjà cette méfiance contre le gouvernement de Louis-Philippe qui va caractériser l'insurrection de Février. Lamartine les accueille en patriote, avec une simplicité affectueuse, et n'hésite pas à leur montrer qu'il se range à leurs côtés. Ils ont raison de se plaindre, fait-il comprendre, du manque de droiture et de la malveillance du ministère à leur endroit. « Pas de mauvaises pensées entre nous », s'écrie-t-il (91). Puis voyant le moment opportun pour parler des nouveaux privilèges politiques qu'il voudrait leur faire accorder, il continue : « Comme vous l'observez en termes un peu amers peut-être, comme je l'ai toujours dit moi-même dans votre intérêt à la tribune, la monarchie devrait se faire un appui, une base inébranlable de ces vingt millions d'hommes qui forment le sol de la société, qui travaillent pour elle et qui lui donnent le plus largement de leur vie et de leur sang dans les périls de la patrie ».

Il leur conseille sagesse et patience (92).

★ ★

Qu'il est las, lui-même, de cette politique d'at-

(89) Arago avait déjà reçu en 1840 une fort nombreuse délégation. E. Regnault, *ouv. cité*, T. I, p. 189.

(90) *Lamartine et ses nièces*, 16 mai 1845.

(91) *France parlementaire*, 16 mai 1845.

(92) *Ibid.*

tente, las aussi de « ce métier de prophète dans le désert » (93), las d'écouter « ces crapauds qui coassent toujours le même air » (94). « Oh ! je me repens, écrit-il à ses nièces, d'avoir monté à la tribune ! Je me suis fait une renommée d'orateur et voilà tout. Je n'ai produit aucun bien pour les hommes » (95). L'opinion publique sur laquelle il avait fondé tant d'espérances reste un élément stérile. Le pays, la Chambre même, le « soulèvent comme dans leurs bras » au-dessus de ses ennemis politiques (96) : mais on n'a pas le courage de lui « prêter force pour agir » (97). Il sera bientôt trop tard pour la grande œuvre : « La maladie et le dégoût, craint-il, m'auront rendu incapable d'un rôle utile et national » (98).

C'est alors que la « force des choses », ce « jeu organique » des événements et des opinions, commence à précipiter la marche du mouvement révolutionnaire. La politique du ministère de Louis-Philippe devait inévitablement amener une crise financière ; c'est ce qui arrive en 1846 : la situation des prolétaires de l'industrie va s'aggravant. Les publications que le Préfet de Paris traite de subversives commencent à pulluler : chacun a sa panacée ; seulement aucun système n'est au point.

A Lamartine il était réservé d'agir. Dès le printemps de 1846, il renouvela ses efforts pour assurer aux pauvres la « vie à bon marché » et pour occuper

(93) *Lamartine et ses nièces*, 19 avril 1844.

(94) *Ibid.* 4 mai 1846.

(95) *Ibid.* 5 juin 1846.

(96) *Ibid.* 25 avril 1846.

(97) *Ibid.* 4 mai 1846.

(98) *Ibid.* 2 mars 1846.

les chômeurs. Il recommença à flétrir cette « gendarmerie » des frontières qui empêchait la fortune de la France d'entrer et de sortir : « Eh quoi, Messieurs, les portes de fer de votre fisc ne seront-elles jamais fléchies... par les cris du peuple ? » (99). Il attaqua les impôts. Depuis 1830, au moins, le dégrèvement des taxes sur le sel avait été inscrit dans tous les programmes politiques. Lorsque le poète avait promis de prêter à cette cause le concours de son talent, il ne se doutait guère qu'il allait y trouver presque un titre à l'immortalité. Sans doute son éloquence fut-elle émouvante lorsqu'il parla de cette taxe si lourde aux misérables qui en payaient la plus large part ; car c'est le pauvre, disait-il, qui, par la qualité de ses aliments emploie le plus de sel : une olive salée dans le Midi, un hareng salé dans le Nord, du fromage partout, voilà la nourriture des classes laborieuses. « Et c'est cette nourriture grossière, sans autre assaisonnement que le sel, que vous frappez ! » (100). Mais Lamartine ne se fiait pas entièrement à ses dons de persuasion : il appela à son secours sa cuisinière. Il invita à déjeuner douze députés. Le premier plat leur fut servi sans être salé. On y goûta. « Voilà ! leur dit Lamartine comment les pauvres mangent ». Le même met leur fut ensuite présenté bien assaisonné (101). On devine le résultat de cette comparaison. Les ouvriers et les paysans qui devaient désormais glorifier devant leurs enfants le nom de

(99) *Fr. Par.* 22 avril 1846.

(100) *Ibid.* 22 avril 1847.

(101) Communiqué par Mme A... Gare de Sainte-Cécile-la-Valouse, Saône-et-Loire, qui a recueilli cette anecdote de la cuisinière.

Lamartine quand ils se mettaient devant une terrine dûment salée de pommes de terre à la graisse, savaient-ils tous que leur bienfaiteur avait écrit les *Méditations* ? (102).

En 1847, la foule des travailleurs sans pain, « des travailleurs qui s'offraient au rabais et cherchaient en vain des acheteurs, formait comme une marée montante prête à tout engloutir » (103). Cette année devait porter longtemps dans les traditions populaires le nom de « l'année du pain cher ». C'est alors que Lamartine fit un appel direct aux propriétaires de terres et de capitaux : « Ouvrez la main, s'écria-t-il, faites des efforts, faites des sacrifices de revenus et même de capital, entreprenez tous les travaux d'amélioration de vos propriétés ou de vos industries, qui peuvent donner plus de travail aux ouvriers, cette année où leur vie est plus chère ; défrichez, plantez, bâtissez, fabriquez... Enfin, si le travail ne suffit pas, répandez-vous en aumônes plus abondantes, dépassez chacun de quelque chose la mesure ordinaire de vos bienfaits. Cette masse de petits efforts réunis sera un effort général immense, dont l'effet physique sera de secourir des milliers de malheureux, et dont l'effet moral sera de montrer au peuple que le riche fraternise avec le pauvre... » (104).

(102) « Lamartine a mis le sel à deux sous », nous dit un vieux paysan de Prissé-les-Mâcon. « Il était poète », ajouta-t-il. Puis, craignant d'avoir fait une erreur, il se hâta prudemment de formuler cette réserve : « D'après ce que j'ai entendu dire ».

(103) L. Blanc, *Hist. de la Révolution de 1848*, T. I, p. 143.

(104) *France parlementaire*, 1^{er} octobre 1846. Le baron de Rothschild, parmi d'autres, envoya une forte somme pour le soulagement de la misère.

Inutile d'insister sur la reconnaissance des classes souffrantes. Un « fils du peuple », qui traite Lamartine de défenseur du pauvre, lui écrit :

« Et toi seul a compris le but noble et sacré
De veiller au salut du travail éploré ».

Et il conclut :

« C'est peu que notre amour mais il est éternel » (105).

★★

Comme Lamartine savait bien traduire les sentiments du peuple à cette époque particulière, on le vit par l'*Histoire des Girondins*. La rumeur sourde qui avait précédé la naissance de cette œuvre n'avait pas été trompeuse : le livre parut au mois de mai 1847 et connut un succès comme il n'en fut jamais (106). Les travailleurs, à l'exception des ultra-révolutionnaires, comprenaient dès ce moment que Lamartine était avec eux et qu'il leur avait fait un dernier don : celui de son génie (107). Il avait exprimé cette foi sociale qui semblait se réfugier de plus en plus dans les masses ; il avait reproduit le mépris de l'élite du peuple et de la jeunesse pour le matérialisme incarné par le gouvernement de Louis-Philippe, — noble dédain personnifié, pour ne citer qu'un

(105) J. Daniel, mécanicien, Rouen, 14 juin, 1847. *Archives de Saint-Point*.

(106) Nous savons que cette œuvre fut successivement imprimée par plusieurs éditeurs. Une lettre, sans date, de l'imprimeur Cosson, nous renseigne sur le succès du livre. Cosson se plaint de la disproportion « entre la première livraison, vendue à 48 mille exemplaires et la 55^e qui n'est plus qu'à mille » *Archives de Saint-Point*.

(107) L. Ulbach, *Lamartine et son temps*, ouv. cité, p. LXXXIX.

exemple, par l'aristocrate Charlotte Corday (108). Sans doute connut-elle des moments de défaillance devant la frénésie de la foule ; mais lorsqu'elle s'exaltait à la pensée de la France opprimée, elle restait insensible à son propre supplice : ce qui l'impressionna le plus profondément lors de son arrestation, ce ne fut pas l'horreur manifestée par le peuple qui se ruait sur elle : ce furent les cris de la femme qui vivait avec Marat et qui étonnait Charlotte par son amour pour cet homme.

Toutefois, l'historien n'avait pas caché les vices populaires : c'est pourquoi les ouvriers l'aimèrent avec une confiance nouvelle (109).

« J'aurais publié un nouvel Evangile, écrit Lamartine aux demoiselles de Cessiat, que l'émotion ne serait pas plus incendiaire » (110). « Ce n'est pas sans raison, avoue Madame de Girardin, que Dieu a permis à un tel homme d'écrire un tel livre » (111). Qu'en disent les ennemis du poète, c'est-à-dire les royalistes, les légitimistes surtout ? Leur opinion se traduit dans la phrase connue de Thureau-Dangin : « Il est devenu un lieu commun de dire que l'*Histoire des Girondins* a été une des causes de la Révolution

(108) Nous savons qu'elle s'appelait Charlotte de Corday.

(109) « Dès cet instant, dit Eugène Mahon, le peuple l'aima plus que tout autre... » parce qu'il « le loua sans bassesse, il le blâma sans crainte ». *Biographie du citoyen Lamartine, membre du Gouvernement Provisoire, Ministre des Affaires Etrangères*, Paris, 1848. Cf. Quentin-Bauchart, ouv. cité, p. 123, qui parle du succès inouï de cette histoire dans les ateliers.

(110) *Lamartine et ses nièces*, ouv. cité, 23 mai 1847. Cf. Quentin-Bauchart, ouv. cité, p. 121.

(111) Mme de Girardin, *Correspondance*, 20 mars 1847.

de 1848 » (112). Notre devoir est de peser la valeur de cette critique, d'un esprit d'autant plus sévère que Lamartine s'est toujours élevé contre ceux qui ont joué imprudemment avec l'âme du peuple. Ces six volumes d'images révolutionnaires ont attisé le feu de la révolte (113), surtout dans les milieux turbulents et chez la jeunesse des Ecoles, Lamartine lui-même en fera son *mea culpa* ; mais le génie de l'auteur a communiqué en même temps à la France et à l'Europe un des élans les plus nobles qu'il fut jamais donné à un homme d'imprimer à ses semblables. Après tout, Lamartine semble avoir atteint, dans une grande mesure, le résultat auquel il avait visé (114) : ranimer en ses contemporains le souffle de 1793, mais contenir l'émotion en l'épurant, en revendiquant la part de l'idée dans la Révolution, dans cet holocauste qui avait eu comme premier objectif, « affranchissement de la conscience humaine, rédemption de toutes les misères et de toutes les iniquités » (115). « Une ivresse révolutionnaire, dit Ronchaud, s'emparait des têtes, ardente, mais saine », car « le spectacle de grandeur morale domine », dans ce livre terrible, l'horreur (116). Nous avons un témoignage plus précieux encore : celui de M. Ronot de Mâcon. C'est bien un ami du poète mais le ton spontané de sa lettre prévient toute accusation de partialité :

« Il est minuit et je vous lis encore...

(112) *Histoire de la Monarchie de Juillet*, T. VII. p. 51.

(113) P. Hazard, *Lamartine*, ouv. cité, p. 83.

(114) Cf. L. de Ronchaud, *Etude de la politique de Lamartine*, ouv. cité, T. I, p. LIX.

(115) E. Pelletan, *Lamartine*, 1869.

(116) *La politique de Lamartine*, déjà cité, T. I, p. LX.

« La planche chavira, la hache glissa, et la tête tomba ».

J'étouffe... j'assiste au jugement, j'écoute l'arrêt, je vois l'échafaud, on meurt en vous lisant, et le lendemain on revit pour vous relire encore et pour vous admirer !... Sublime ouvrage !...

Et pourtant, ce n'est pas seulement le poète, l'orateur, l'historien que je voudrais glorifier, c'est mieux encore, c'est l'homme de bien, l'homme du progrès, l'honnête homme enfin que je sanctifie... Je suis démocrate comme vous, mais la démocratie doit être passée au crible » (117).

Considérons maintenant la répercussion sur Lamartine lui-même de ce succès, de cette impression populaire qui se précise et s'accuse après le banquet offert au poète par la ville natale et après celui de Marseille en « une immense et universelle sensation » (118).

A Mâcon c'est « un véritable colisée, mais un colisée vivant et populaire » (119). « Laissez venir », avait dit le tribun lorsqu'on avait parlé d'écarter le peuple de cette assemblée, « c'est avec lui qu'il faut s'entendre et s'incorporer, car c'est pour lui que nous devons travailler, et il doit en s'élevant et en se mobilisant, en s'instruisant, travailler pour lui-même avec nous » (120). Nous voyons aussi les costumes des paysannes de la Bresse, du Mâconnais, du Jura et de la Suisse, se mêler à ceux des dames richement parées. Quinze cents femmes accueillent l'auteur des *Girondins* ; six ou sept mille personnes, en tout,

(117) Mâcon, 10 mai 1847, *Archives de Saint-Point*.

(118) L. de Ronchaud, ouv. cité, T. II, p. 250.

(119) *Ibid.* p. 251.

(120) Cité par L. Barthou, *Lamartine orateur*, p. 225.

l'acclament de leurs vivats (121). Les nobles dames de la ville n'ont pas oublié des offrandes pour les pauvres qu'elles posent dans des urnes placées à cette intention sur les tables. Un orage d'été éclate et ébranle « comme les vergues et les mâts d'un vaisseau » la charpente de l'immense dôme en toile qui abrite le concours (122). La voix de l'orateur lutte avec le désordre des éléments ; le bruit des écroulements noie parfois ses paroles ; le vent en emporte des lambeaux. La nuit tombe, les auditeurs, debout, ne se lassent pas un instant de cette longue analyse de la situation politique passée et présente qui va les préparer à un changement de constitution. Lamartine tient à la main une large feuille sur laquelle il a jeté quelques notes. Dans un coin se trouve le mot : « Révolution du mépris » (123). « La France s'attriste, déclare l'orateur. Un malaise sourd couve dans le fond des esprits... Prenez-y garde », il en sortira peut-être une révolution : ce sera « la révolution de la conscience publique et la révolution du mépris ! » (124). « Un frémissement répondit dans l'assemblée » à cet avertissement, et Lamartine descendit de l'estrade tout ému (125).

Les travailleurs de Marseille, où le poète se rend quelques semaines après ce discours, le reçoivent « comme un prophète du peuple ». « Les ouvriers, écrit-il à ses nièces, informés je ne sais comment de mon arrivée, sont venus quatre ou cinq mille se ranger le

(121) L. de Ronchaud, ouv. cité, p. 251.

(122) *Ibid.*

(123) *Ibid.* p. LXIII.

(124) *Fr. Par.* 18 juillet 1847.

(125) L. de Ronchaud, ouv. cité, p. LXIV.

soir sous nos fenêtres dans un silence majestueux. J'ai cru à une émeute : c'était une députation et une ovation » (126). Cette foule, Lamartine la connaît bien : c'est le peuple des *Girondins* à ses heures solennelles : ce peuple-là ne parle pas, il agit. Cet hommage muet communique au poète une véritable exaltation (127).

C'est encore pour le peuple qu'il parle, à un banquet organisé à Marseille par cet apôtre ardent du libre échange, Bastiat. Quoiqu'il veuille plutôt forcer le pays à se recueillir, toute la côte méridionale s'enflamme (128) — et enflamme Lamartine à son tour :

« Nous commençons une grande bataille, écrit-il, la bataille de Dieu. On me l'écrit de toutes parts et dans toutes les langues » (129).

Rentré en Bourgogne, il rédige pour le *Bien public* sa déclaration de droits, son ultimatum, en somme, au gouvernement de Louis-Philippe. Que le peuple soit roi ; que le droit électoral soit accordé à tous les citoyens ; que l'on constitue une assemblée nationale ; que l'on établisse la liberté progressive du commerce, la liberté de la presse, de l'enseignement et la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il énumère ensuite les réformes et les « institutions fraternelles » qu'il veut établir pour le soulagement des malheureux : pour les enfants trouvés, pour les esclaves, pour rendre la vie bon marché ; il exige

(126) *Lamartine et ses nièces*, ouv. cité, 16 août 1847.

(127) Voir *Corr.* 17 août 1847.

(128) A un seul geste on aurait dételé sa voiture, *Lamartine et ses nièces*, 5 sept. 1847. Voir, au sujet du banquet, Mario Roustan, art. cité.

(129) *Corr.* 17 août 1847.

l'enseignement gratuit, un partage égal et juste des charges du recrutement, une « taxe des pauvres », l'extinction de la mendicité ; il réclame des asiles pour les infirmes ; des ateliers pour les ouvriers valides ; et afin de rendre possibles tous ces bienfaits, « un budget de la libéralité de l'Etat ».

« C'est sur ce texte, conclut-il, que nous continuerons à juger acte par acte le gouvernement de 1830. S'il s'en rapproche, concours ; s'il s'en écarte, avertissement et opposition ; s'il le renie, guerre ! » Ce manifeste ressemble essentiellement à ceux que publieront des groupes de travailleurs ; sauf que les ouvriers sectaires réclameront le droit au travail garanti et le travail assuré au peuple. Dans un autre sens Lamartine va plus loin qu'eux et demande, pour réaliser ses desseins concernant les classes laborieuses, la constitution de deux ministères nouveaux : « un ministère de la bienfaisance publique » et « un ministère de la vie du peuple ».

Le poète fait de cette déclaration de droits une *Déclaration de principes*, car il ne veut pas d'équivoque : « Nous sommes spiritualistes en politique », déclare-t-il, et il termine cette dernière expression de sa doctrine avant la Révolution de Février sur la note qui avait résumé sa *Politique rationnelle* : cherchez d'abord le royaume de Dieu, c'est-à-dire des idées, et le reste sera « donné par surcroît aux nations. » (130)

Les masses commencent à comprendre que ce que Lamartine cherche à fonder, c'est une « République d'idées ». Aussi beaucoup de ses disciples populaires deviennent-ils ses apôtres passionnés : en latin

et en français, ils le traitent de St. Jean-Baptiste de cette cité nouvelle. (131)

« Si jamais homme a mérité d'être appelé « homme idée », lui écrit un travailleur, cet homme c'est vous, car au génie de la pensée vous réunissez la sainteté des convictions et l'amour sincère de l'humanité... Des amis... qui partagent mes travaux et mes espérances d'avenir pensent comme moi que la providence vous appelle à jouer un grand rôle... Là où l'individu est impuissant, l'association triomphe et la division du travail, pourvu que tous les travailleurs aient une idée commune, les encyclopédistes l'ont prouvé. Il s'agit donc, de grouper des hommes de bonne volonté autour d'un homme idée. Voulez-vous être notre centre, notre président, notre âme...

Victor Mor... (illisible)

St.-Cloud. Rue du Calvaire, 5

18 septembre 1847. » (132).

Notre correspondant appartient à cette classe populaire avec laquelle Lamartine aura désormais des relations continuelles. Elle se compose d'artisans, souvent instruits et intelligents, de petits commerçants, de fonctionnaires, d'hommes sortis parfois des populations ouvrières et paysannes pour entrer dans les carrières libérales. Tous semblent fiers de s'appeler, à cette époque, « fils du peuple ». Sans doute le langage du tribun s'élève-t-il souvent au-dessus de la compréhension de leurs frères moins éclairés : certains y trouvent une occasion de seconder le poète.

(131) D'après les lettres conservées aux *Archives de Saint-Point*.

(132) *Archives de Saint-Point*.

« Je vous ai suivi à distance, écrit un de ces partisans, soit au banquet de Mâcon, soit à Marseille, soit à la trace des brillantes manifestations produites depuis quelques jours dans le *Bien public*. Sans aucun doute nul plus que moi ne se rallie à votre parole si heureusement positive, heureux lorsque l'occasion s'en présente d'expliquer à mes compatriotes sa portée, par comparaison avec le chaos qui nous entoure de toute part. Aux hommes de votre temps de dire *fiat lux* ; mais à l'élite du peuple à comprendre qu'il est temps que la lumière se fit. Cette élite du peuple est avec vous et son triomphe n'est pas éloigné. » (133)

Nous verrons mieux encore en 1848 combien le poète a su communiquer à ses apôtres son sentiment de responsabilité vis-à-vis des ignorants.



Un triste adieu au pays natal, et Lamartine se rend à Paris. L'hiver s'est mis de la partie : le peuple a froid. (134) Vers la mi-février, dans les ateliers et dans les centres ouvriers, on prêche avec passion la nécessité d'une insurrection. (135)

La méfiance populaire, la haine contre le ministère Guizot, que les malheureux rendent responsable de toutes leurs misères, ont atteint de telles proportions qu'elles s'étendent à tout ce qui porte une redingote

(133) L. Courbec (?) (signature peu lisible), 4 nov. 1847, *Archives de Saint-Point*.

(134) Voir l'opuscule intitulé *Événements actuels, Révolution des députés flétris*, Paris 1848 : « Le peuple a froid, il a faim, mais il traîne sa misère en silence : son jour n'est pas venu ».

(135) Voir le docteur L. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, Paris, 1848. T. I, p. 53-55.

de député. Le mouvement de réforme inauguré par le parti de la gauche dynastique sous la direction d'Odilon Barrot, se développe aussi de son côté ; mais le peuple n'entend pas confondre ses forces avec celles des « vendus », des « corrompus » (136). Nous savons cependant que des représentants de la population ouvrière comptent se rendre au banquet du XI^e arrondissement pour discuter de la réforme avec des membres de la classe bourgeoise. Lorsque cette réunion est interdite l'indignation populaire touche à son comble. Les gens du peuple, qui s'alarment de la moindre rumeur, croient « volontiers les députés de connivence avec le pouvoir pour attirer la foule dans un guet-apens » (137). La méfiance au sujet des mandataires nationaux gagne même les socialistes : Pierre Leroux, venu à Paris avec des partisans pour surveiller les événements, est d'avis qu'il ne faut rien faire avec de pareils alliés ; « c'est une Saint-Barthélémy qu'on prépare, une Saint-Barthélémy du peuple » (138).

Plus le ressentiment populaire augmente, plus troublants deviennent les scrupules de Lamartine sur la question de sa participation au banquet, auquel on se prépare toujours. Accepter l'invitation ? C'est peut-être donner le signal d'une révolution sangui-naire. Mais il y va d'un droit trop sacré pour que le tribun refuse son adhésion. Il se rend enfin chez

(136) A. Crémieux, ouv. cité, souligne la profondeur du sentiment d'où est sortie la Révolution de Février et marque que les activités réformistes des députés et celles des révolutionnaires constituaient deux mouvements tout à fait distincts.

(137) A. Crémieux, ouv. cité, p. 87.

(138) *Ibid.* p. 84.

un restaurateur de la Place de la Madeleine pour délibérer avec les partisans du banquet : il y prononce un discours qui le laisse tremblant d'émotion (139). « Messieurs, s'écrie-t-il, c'est que nous défendrons de nos voix d'abord, de nos poitrines ensuite, les institutions et l'avenir du peuple, et qu'il faut que ces balles brisent nos poitrines pour en arracher les droits du pays » (140). L'attitude de Lamartine augmente l'estime populaire : il est inondé de lettres (141).

« Le peuple vous estime », écrit en provençal un poète du midi (142). Le peuple ? Il faut préciser ce que ce mot représente : les séides de Sobrier et de Caussidière, ceux de Blanqui surtout, regardent Lamartine d'un œil peu favorable ; les sectaires de Cabet ne sont pas fanatiques du tribun ; Louis Blanc se vantera d'avoir pour lui « la population pensive des ateliers » ; nous venons de voir cependant qu'il ne l'a pas toute. Autour du poète se rallie d'abord la foule de travailleurs honnêtes, tout instinct et sentiment, représentée peut-être le mieux par les ouvriers qui l'ont accueilli en silence à Marseille ; il s'est attaché aussi cette élite populaire qu'il désigne comme « le peuple intelligent » (143) : « démocrate comme la nature et comme l'Évangile » : l'admiration affectueuse de ces deux classes de travail-

(139) *Corr.* 20 février 1848.

(140) *Fr. Par.* 20 fév. 1848.

(141) *Corr.* lettre sans date qui suit celle du 20 fév. 1848.

(142) Audibert « ouvrier macoun », 24 août 1847, *Archives de Saint-Point*.

(143) *Corr.* 29 oct. 1847 : « Je suis de plus en plus aimé du peuple intelligent ».

leurs qui le suivent nous permet de conclure que, du point de vue de sa mission spirituelle et populaire, la grande œuvre de Lamartine est déjà bien commencée. Et ce sont enfin les masses elles-mêmes qui vont lui « prêter force pour agir ».

Livre III

Les résultats

CHAPITRE PREMIER

« UNE RÉPUBLIQUE DE RECONCILIATION »

Lamartine arrive maintenant à l'apogée de son œuvre populaire. C'est l'heure des apothéoses, des prophéties réalisées, et mieux encore, c'est le moment où les résultats de sa prédication commencent à se manifester avec une évidence irrécusable.

Le rôle politique qu'il joua pendant les journées de Février est tellement connu qu'il serait inutile à rappeler si, pendant toutes ses interventions auprès des révolutionnaires, le poète n'avait été dominé par un grand souci social : on dirait même que c'est seulement à partir du 24 février que son génie humanitaire trouve à s'exprimer librement ; et c'est lorsque les émotions des masses sont en effervescence que le poète a l'heureuse audace de tenter la réalisation de son rêve le plus sublime : celui d'une fusion de toutes les classes de la nation, et d'un rapprochement entre tous les pays de l'Europe.

Certes, la plupart des insurgés ne semblent guère se soucier du « jacobinisme de Fénelon » (1), tel qu'il a été prêché par Lamartine (2) : celui de Robespierre, idéalisé par Ledru-Rollin, les séduit pour le moment. Peu importe à ces constructeurs de barricades et à ces combattants de Château-d'Eau la question d'une amnistie d'idées entre le parti social, les factions dynastiques et les écoles communistes. Comment le poète va-t-il les concilier à sa pensée d'harmonie nationale ?

Rappelons-nous les épisodes, même connus, de ces journées si glorieuses pour Lamartine ; essayons d'en retrouver l'atmosphère.



C'était la jeunesse, nous le savons, qui voulait revendiquer pour elle la gloire d'entraîner tout le monde (3). Ce sont les étudiants des Ecoles qui se

(1) *Déclaration de principes*, déjà citée.

(2) A. Crémieux relève « le peu d'influence des députés et des hommes politiques sur les insurgés », et le caractère vraiment populaire de la révolution, ouv. cité, p. 290. Toutefois un groupe de combattants avait mis le poète au courant de ses projets pour la journée du 24 février. D. Stern, ouv. cité, p. 123.

(3) Les seuls titres de ses journaux sont significatifs : *l'Avant-Garde* et la *Lanterne du Quartier Latin*, rédigés par Watrison et Bosselet. D'autres de ces jeunes exaltés s'appellent Wilfred de Fonvielle, Lavarenne, Augier, Astie, Requin, Philippe Faure. Ce dernier réalise pleinement la formule du fanatisme libérateur. Il fait son testament avant l'action : « Pardonnez, Divin Jésus, écrit-il, si nous, disciples de l'Evangile éternel, nous ne savons pas, comme vous, préférer le martyre au combat ». A. Crémieux, ouv. cité, p. 94. « Sachons agir à temps, s'écria Philippe Faure dans une réunion où les socialistes hésitaient, nous entraînerons tout le monde ! » P. Faure, *Journal d'un combattant de Février*, p. 105 ; voir A. Crémieux, ouv. cité, p. 85.

rendirent place de la Concorde, le matin du 22 février, pour surveiller les préparatifs du banquet et tenir le peuple en éveil. Entonnant les *Girondins* et la *Marseillaise*, ils affrontèrent les dragons envoyés pour disperser les ouvriers. « On ne pensait encore à rien à la Chambre, que la République était née et proclamée, sur la barricade de Bussy » (4).

Regardons-les, ces barricades de la journée du 23 : par un mouvement spontané et presque simultané, elles s'élèvent — plus de quinze cents — autour des places d'armes et dans toutes les rues qui débouchent sur les Tuileries. Les ouvriers les ont construites solidement, en faisant de véritables forteresses : leur résolution passionnée les dirige, ou bien encore leur méfiance, qui se transforme en conviction et en fureur après la fusillade du boulevard des Capucines : « Louis-Philippe va nous égorger ! » disent-ils (5). A partir de ce moment, c'est la lutte pour briser l'autorité établie, et pendant la nuit, l'idée d'une République prend corps (6).

Vers midi, le 24 février, en trois endroits différents de Paris, l'avènement du peuple se prépare.

Aux Tuileries, le flot d'insurgés « monte, monte » toujours (7). Des colonnes immenses d'ouvriers et de

(4) A. Crémieux, ouv. cité, p. 246.

(5) *Ibid.* Cf. E. Regnault, *Histoire de huit ans*, T. III, p. 406 : « La foule saisie de panique, fuyait, répétant que le Gouvernement avait ordonné un massacre général ».

(6) A. Crémieux, ouv. cité, p. 301.

(7) C'est le mot adressé au Roi par Thiers qui guette la foule par une fenêtre du Palais. A. Crémieux, ouv. cité, p. 310.

gardes nationaux venus de presque tous les arrondissements de Paris, convergent lentement vers la place du Carrousel (8). Aux cris, « A bas Louis-Philippe ! A bas le tyran ! » — « Vive la réforme ! » se mêlent des propos si violents de la part du peuple que les soldats en sont choqués (9). A peine la famille royale a-t-elle le temps de quitter le palais, que la foule, suivant le colonel Dunoyer de la Garde nationale, déferle sur les Tuileries. La joie de cette conquête devient insensée (10).

La duchesse d'Orléans, que le Roi vient de nommer Régente, tenant son fils par la main, traverse à pied le pont de la Concorde et va chercher protection à la Chambre des Députés (11). Aussitôt que la colonne Dunoyer apprend la nouvelle de cette démarche, elle cesse de saccager le palais et se précipite, furieuse, sur les pas de la Princesse. « Pas de Régence ! » vocifère-t-elle (12). En d'autres quartiers de Paris, d'autres bandes en délire prennent la direction de la Chambre : on les entend hurler : « Pas de députés ! » — « A bas les corrompus ! » —

(8) *Ibid.* p. 304.

(9) *Ibid.*

(10) L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 48. Cf. Garnier-Pagès, *Histoire de la Révolution de 1848*, 10 vols. Paris 1866, T. II, p. 13.

(11) Voir Eli Descazes, *Le 24 Février*, Paris, 1849, p. 16, cité par A. Crémieux, p. 363.

(12) Melchior Guibert, insurgé, Veyne, *Episodes de la Révolution du 24 février 1848*, brochure in-8°. Voir p. 8 sqq., pour le récit des événements aux Tuileries et à la Chambre. Cité par A. Crémieux, p. 391 sqq. Cf. Garnier-Pagès, ouv. cité, T. II, p. 190, « Pas de régence ! crient mille voix ».

« Pas de juste milieu ! » (13) — « A bas la Régence ! » (14).

Au bureau du *National*, devenu le centre des radicaux de toutes nuances (15), — ouvriers, gardes nationaux, hommes politiques — on prononce le mot république, sans oser trop espérer. On improvise un comité de direction ; mais aucune voix ne domine la confusion. A la nouvelle de l'abdication, on jette à la foule entassée dans la rue des listes de cinq noms proposés pour un gouvernement provisoire. Il y a des listes sur lesquelles le nom de Lamartine ne figure pas ; sur d'autres il paraît, sans rencontrer d'opposition (16). D'ailleurs on avait déjà annoncé à une réunion de démocrates au bureau de la *Réforme* que certains députés, Lamartine en tête, étaient résolus à marcher avec le peuple « s'il croyait l'heure venue d'entamer la lutte » (17).

A la Chambre des Députés, une séance extraordinaire a été convoquée pour midi. La salle de l'Assemblée est déjà encombrée d'une multitude de curieux.

(13) A. Crémieux, ouv. cité. On sait que ce terme désignait le gouvernement de Louis-Philippe.

(14) L. Blanc, ouv. cité, 1, p. 68-69 : « De retour à la *Réforme*, je trouvai la foule dans un indescriptible état de colère ». On venait d'y apporter la nouvelle que les partisans du Comte de Paris réclamaient la Régence à la Chambre. On criait de toutes parts : « A bas la régence ! A bas les corrompus !... les corrompus ! » et beaucoup prirent tumultueusement la route du Palais-Bourbon. Voir aussi Garnier-Pagès, ouv. cité, T. II, p. 225.

(15) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. II, p. 191.

(16) Pour un récit détaillé de cette matinée au *National*, voir A. Crémieux, ouv. cité, chapitre XI.

(17) D'Alton-Shée. *Souvenirs de 1847 et de 1848*, p. 225, cité par A. Crémieux, p. 85.

On avait compté sur Lamartine, jadis champion de la Régence, pour réconcilier le peuple avec le Comte de Paris et pour former le nouveau gouvernement. Les journalistes Bastide et Marrast, le libraire Hetzel, le comédien Bocage, l'avaient entraîné dans un conciliabule pour connaître ses dispositions. La tête dans les mains, le poète pesa pour une dernière fois la situation (18). Il venait de recevoir l'ovation d'un groupe populaire devant les fenêtres de son appartement (19) et avait déjà, le samedi soir, assuré certains amis politiques que la Régence n'était plus possible (20). Il déclara qu'une république était la seule solution franche après le triomphe de l'émeute.

Il se rend à la salle des séances. Elle est devenue une fournaise d'hommes. Il voit entrer la Duchesse d'Orléans et son fils. Protégés par le Duc de Nemours, ils se font lentement un chemin dans la presse des manifestants qui les pousse du dehors et qui les étouffe dans l'hémicycle. La Chambre se lève d'un mouvement spontané (21). Le poète est sans doute rongé d'impatience en se voyant forcé d'attendre, pour parler, tandis que deux orateurs, Odilon Barrot et Ledru-Rollin, essaient d'incliner l'assistance, l'un vers le parti dynastique, l'autre vers un pouvoir républicain ultra et exclusif. Odilon Barrot est à la tribune. Il présente à la Chambre, sur un ton solen-

(18) L. Barthou, ouv. cité, p. 243.

(19) D. Stern, ouv. cité, in-4°, p. 122.

(20) *Souvenirs d'un préfet, M. de Lamartine d'après mes relations avec lui, 1797-1848*, Paris, Dentu, 1886, in-12°, p. 214.

(21) Sauzet. *La Chambre des Députés et la rév. de Février*, Paris Lyon 1851, p. 298, cité par A. Crémieux, p. 380.

nel, les successeurs de Louis-Philippe : « La couronne de Juillet, dit-il, repose sur la tête d'un enfant et d'une femme ! » (Vives acclamations). Vers ce moment un tumulte se fait entendre au dehors. Presque aussitôt les portes cèdent et « le gros de la colonne Dunoyer » fait irruption. Le colonel Dunoyer monte à la tribune, plante un drapeau sur la tablette et s'écrie : « Il n'y a plus d'autre autorité ici que celle de la garde nationale, représentée par moi, et celle du peuple, représentée par 40.000 hommes qui cernent cette enceinte » (22). La Chambre retentit de vociférations. Lorsque le trouble et la confusion sont à leur comble, Crémieux, Ledru-Rollin et Lamartine paraissent en même temps à la tribune. Ledru-Rollin s'en empare. En phrases véhémentes, il proteste contre la façon « usurpatrice » employée par Odilon Barrot pour déclarer la Régence. Son discours est de nature à aggraver encore la scission entre le peuple et les autres parties de la nation.

Lorsque Ledru-Rollin a terminé, quelques émeutiers armés font un cortège de piques et de drapeaux à Lamartine, qui avance et prend la parole. Plusieurs voix s'écrient : « Lamartine ! Lamartine ! » (23). Les applaudissements éclatent. « Ecoutez ! Ecoutez ! » commande-t-on (24).

(22) Comme pour toute la scène à la Chambre, nous avons suivi ici A. Crémieux, ouv. cité, p. 394 sqq., qui se base à cet endroit sur le *Moniteur* et sur le récit du duc de Nemours, *Notes sur les événements dont j'étais témoin, le duc de Nemours*, publiées par R. Bazin, p. 326 ; aussi sur celui de Veyne, ouv. cité. Ce dernier auteur se sert des souvenirs de Dunoyer lui-même.

(23) Voir *Moniteur*, 25 février 1848.

(24) *Ibid.*

« Messieurs, commence l'orateur, je partage aussi profondément que qui que ce soit entre vous, le double sentiment qui a agité tout à l'heure cette enceinte, en voyant un des spectacles les plus touchants que puisse présenter les annales humaines : celui d'une auguste princesse se défendant avec son fils innocent... » De violents murmures surgissent des groupes les plus rapprochés, où l'on croit que le poète « va conclure en faveur de la régence ». Il comprend qu'il faut aller d'un élan jusqu'au gouvernement provisoire que ses auditeurs réclament avec insistance. Mais, pendant qu'une rumeur sourde entendue de dehors va toujours croissant, il profite de cette occasion, peut-être unique, pour faire bien comprendre au peuple deux choses : les hostilités doivent cesser ; le peuple de Paris n'est pas toute la nation, et il ne doit pas imposer une forme de gouvernement sans consulter le pays. Les insurgés commencent à saisir la portée de ces accents onctueux et conciliateurs, mais pleins de fermeté précise : « Je viens » appuyer la demande d'un gouvernement qui suspende ce malentendu terrible, qui « en nous empêchant de nous reconnaître comme un seul peuple nous empêche de nous aimer et de nous embrasser. (*Très bien, très bien*) (25). Je demande donc que l'on constitue à l'instant, du droit de la paix publique, du droit du sang qui coule, du droit du peuple qui peut être affamé du glorieux travail qu'il accomplit depuis trois jours, je demande que l'on constitue un gouvernement provisoire (*Bravo ! Bravo !*)

Mais l'auditoire s'impatiente. Il s'agit des noms

(25) *Moniteur*, 25 février 1848.

de ceux qui doivent former le nouveau Gouvernement : que l'orateur en vienne à la liste des hommes proposés. « Les noms ! les noms ! » insiste-t-on de toutes parts.

« Attendez ! » crie Lamartine, qui veut résumer sa pensée pour qu'elle atteigne les esprits les plus simples, « ce gouvernement provisoire aura pour mission, selon moi, pour première et grande mission d'établir la trêve indispensable à la paix publique... Deuxièmement de préparer à l'instant les mesures nécessaires pour convoquer le pays tout entier, ... tout ce qui porte dans son titre d'homme les droits du citoyen ». (Applaudissements prolongés). Mais ses paroles commencent à se noyer dans le tumulte : les forcenés du dehors parviennent à enfoncer les portes. Armés de sabres, de piques et de fusils, ils se répandent dans la salle, en criant : « A bas la Chambre ! Pas de députés ! » et en faisant entendre, dira le Président Sauzet, « d'horribles menaces » (26). La Régente s'est retirée ; à peu près trois cents députés cherchent la sortie (27) ; Sauzet est traité de « Président des corrompus » (28), et éconduit presque avec violence ; — n'avait-il pas déclaré jadis à la Chambre : « Nous sommes chargés de faire des lois et non pas de donner de l'ouvrage aux ouvriers » ? (29) Un misérable ajuste Lamartine, le prenant pour Sauzet ou Guizot. « Les cris : Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! » retentissent avec force (30). « C'est M. de

(26) Sauzet, ouv. cité, p. 323.

(27) Dépos. du député Larabit, N° 663, voir A. Crémieux, ouv. cité, p. 328.

(28) Veyne, ouv. cité, p. 20.

(29) E. Regnault, *Histoire de huit ans*, T. I, p. 186.

(30) *Moniteur*, 25 février.

Lamartine ! ». « S'il me tue, dit le poète, je meurs à mon poste ». Le colonel Dunoyer le couvre de son corps (31) ; un citoyen relève l'arme (32).

Un silence relatif s'établit enfin et on parvient à lire la liste du Gouvernement provisoire : Lamartine, Ledru-Rollin, Dupont de l'Eure, François Arago, Marie, Crémieux. Les combattants leur donnent l'investiture de leurs applaudissements. Alors, une voix sortie des rangs du peuple exprime les sentiments d'une partie des révolutionnaires : « Nous voulons un gouvernement sage, modéré ; pas de sang, mais nous voulons une République » (33).

Lamartine a, malgré le chaos, imposé à son auditoire populaire une leçon, sinon de fraternité, au moins d'ordre et de justice : la proclamation de la République sera, il l'espère, une amnistie ou, mieux, un traité de paix sociale qui conduira peut-être à des sentiments plus amicaux entre classes, aux élans mêmes de l'amour fraternel.



Le poète se mêle à la foule.

« Il faut conduire le Gouvernement provisoire à l'Hôtel de Ville » dit l'insurgé que nous venons de citer (34). Lamartine est d'accord : « A l'Hôtel de

(31) D. Stern, ouv. cité, p. 123.

(32) « C'est moi », écrit au poète Eug. Cordier, « qui ait détourné l'arme qui me paraissait dirigée moins sur le Président de la Chambre que sur l'illustre Orateur qui, en ce moment même, proclamait les droits sacrés du Peuple. J'ai été assez heureux pour empêcher un grand crime ». 2 mars 1848. *Archives de Saint-Point*.

(33) *Moniteur*, 25 février.

(34) *Ibid.*

Ville, insiste-t-il, au milieu du peuple ! » (35). Arrivé devant la caserne du Quai d'Orsay, où le 8^e régiment de dragons vient à peine de rentrer, Lamartine redoute une collision entre les soldats et le peuple. Il s'approche « de la grille fermée derrière laquelle la troupe regarde avec défiance ; il se plaint d'une soif extrême » (36). « Un verre de vin à Lamartine ! » crie la foule (37). Mais avant de boire — songeant à la réunion manquée — il lève le verre, et, « promenant un regard calme et doux sur la foule agitée : Mes amis, dit-il, voici le banquet... Un cri passionné de *Vive Lamartine !* répond à ce toast. Soldats et peuple fraternisent » (38). Le mot, répété de bouche en bouche, est le signal d'une nouvelle explosion de sympathie populaire envers le poète (39).

Au son du glas battant dans les tours de Notre-Dame, Lamartine avance lentement à travers l'inextricable cohue de gardes nationaux, d'ouvriers chauds du combat, de gamins armés qui s'agitent et hurlent devant l'Hôtel de Ville et qui envahissent les cours et les corridors. Des citoyens dévoués commencent déjà à y pénétrer : artistes, journalistes, écrivains, professeurs de l'Université, membres du *Comité des électeurs de l'opposition*, Polytechniciens dans leur uniforme aimé du peuple, élèves de l'Ecole normale et de Saint-Cyr, — tous pour offrir leur concours empressé au nouveau gouvernement. Des émissaires

(35) Voir Quentin-Bauchart, ouv. cité, p. 149.

(36) D. Stern, ouv. cité, p. 128.

(37) Hippolyte Castille, *M. de Lamartine*, (*Portraits Historiques*), Paris, 1857, in-24, p. 35.

(38) D. Stern, ouv. cité, p. 128.

(39) *Ibid.*

bonapartistes et orléanistes, des agents secrets d'autres gouvernements s'y sont mêlés aussi (40). Tout cela apparaît sans peine à un œil exercé ; mais ce qui restera gravé dans la mémoire de Lamartine, c'est le spectacle des combattants qui brandissent leurs armes au-dessus d'eux, les bras tremblants encore d'émotion : les lèvres, balbutiant de froid et d'ardeur, s'ouvrent pour jeter des cris qui avortent en sourds râlements ; les physionomies sont pâles et exaltées jusqu'au délire ; les yeux fixes comme dans la démence. « C'est, dit le poète, la démence de la liberté » (41).

Nous savons que pendant cette première après-midi et cette soirée, l'œuvre des hommes de conscience qui faisaient partie du Gouvernement provisoire tint du prodige. Sous l'œil des insurgés qui demandaient des réformes immédiates, au milieu des conseillers bénévoles, des émissaires qui arrivaient avec des nouvelles alarmantes, qui s'en allaient emportant des ordres du Gouvernement, on prit les premières mesures pour l'approvisionnement du peuple et pour la sécurité publique. On congédia la Garde municipale ; on se concilia, en la remerciant, la Garde nationale : et on essaya de s'attacher la nation entière en constituant chaque Français membre de la Garde nationale.

A Lamartine, nommé ministre des Affaires étrangères, il échet de réaliser le prodige de la parole. Ce fut à lui, d'abord, qu'il appartint de rédiger les dé-

(40) D. Stern, ouv. cité, p. 130 ; Garnier-Pagès, ouv. cité, T. III, p. 30.

(41) *Mémoires politiques et littéraires*, T. II, p. 229.

crets. On les fit imprimer dans le voisinage et on les jeta ensuite par les fenêtres au peuple, qui était toujours là à attendre un mot, une direction, « un dénouement du ciel ou des hommes » (42). Vers cinq heures le poète s'était mis à composer le manifeste au pays. Pendant que Monseigneur Affre étendait sa bénédiction sur la cité (43) et que les curés de son diocèse, au lieu de la prière accoutumée pour le salut du roi, entonnaient *Domine salvum fac populum*, Lamartine, assis à une petite table à part dans le cabinet du Conseil, commença à écrire : « L'ère du peuple s'est ouverte le 24 février 1848 ».

La rédaction de la clause principale se révéla, on le sait, une œuvre délicate. C'est autour d'elle qu'allaient graviter tous les événements de la soirée. Lamartine y prétendait qu'on n'avait pas le droit de proclamer la République d'une façon définitive. « Le Gouvernement provisoire, écrivait-il, déclare que la forme républicaine est adoptée provisoirement par le peuple de Paris et par lui ». Lorsque le poète lut à ses collègues cette formule, elle souleva les objections de certains d'entre eux : ils craignaient, ou de contrarier les vainqueurs, ou de perdre la République en remettant au scrutin national le choix de la forme de gouvernement. Pendant que ce débat se poursuivait au cabinet du Conseil, la méfiance populaire commençait à siéger à la salle Saint-Jean. On nomme un comité de contrôle de quatorze *Délégués du peuple* avec la fonction d'assurer la police à

(42) *Mémoires politiques et littéraires*, T. II, p. 228.

(43) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. III, p. 28.

l'Hôtel de Ville (44) et en même temps de protéger le Gouvernement provisoire et de surveiller ses actes. Alors s'élève un débat d'un autre genre que celui qui occupe le Conseil. Le principal grief, à la salle Saint-Jean, c'est qu'on a écarté tous les chefs populaires (45) : n'est-il pas urgent d'y remédier ?

Les insurgés envoient d'abord au siège du Gouvernement trois représentants : Louis Blanc, l'ouvrier Albert et Flocon ; Marrast est adjoint à ces élus du peuple. L'apparition de Louis Blanc à la porte du cabinet du Conseil fait sensation. Ce délégué prend part à la discussion et insiste pour qu'on proclame sans délai et sans réserve la République. Montant sur un canapé il s'exprime en paroles de feu. C'est cette attitude de Louis Blanc qui convainc Albert que le jeune chef socialiste est, entre tous, celui qui aime vraiment le peuple (46). Mais l'écho de cette division dans le Conseil a déjà atteint la salle Saint-Jean : la milice établie par Drevet dans tous les postes du Palais (47) est chargée de tenir en éveil les passions révolutionnaires. Des émissaires des centres séditieux de Paris se rendent à l'Hôtel de Ville. Il y vient en reconnaissance des communistes de cette « armée occulte et insaisissable » qui subit l'ascendant de Blanqui et d'où va sortir, dans deux jours, la *Société républicaine centrale*.

L'agitation autour de la salle du Gouvernement

(44) Fusil en mains ces délégués resteront en fonction jusqu'aux premiers jours du mois de mars.

(45) Voir Drevet, *Mystères de l'Hôtel de Ville, Révélations de Drevet père*, Paris 1850, in-18, p. 19-28, cité par A. Crémieux.

(46) Cf. L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 141.

(47) Drevet père, ouv. cité, p. 19.

a redoublé : la pression de la foule rend les membres du Conseil prisonniers de l'émeute ; il faut à tout prix ne pas le paraître (49). Marie, Crémieux, Garnier-Pagès, Louis Blanc sortent pour essayer de modérer les impatients. Lamartine surtout se fait au métier, haranguant la foule, la grondant, la soulevant, trouvant toujours une riposte à l'insolence. C'est vers ce moment, sans doute, qu'a lieu, dans une galerie proche de la salle du Conseil, une passe d'armes verbale entre deux camps opposés, qui se servent, selon toute probabilité, de l'argot ouvrier dans toute son éloquence. Les uns veulent enlever Lamartine ; les autres entendent le garder : ils comprennent, — et Louis Blanc a peut-être renforcé chez eux cette conviction (50) — que la personne du poète ralliera à la République l'aristocratie et les classes moyennes. Du reste, ils ne sauraient nier que cet orateur ait une facilité de parole qui le rend très utile : pour le moment on « ne peut rien faire sans lui » (51). Mais il reste les irréductibles qui crient à l'approche du poète : « La tête de Lamartine ! » (52).

L'attente commence à exaspérer la salle St-Jean : « Rien que la République ! » menace-t-elle (53). « La République de suite ! » réclament les manifestants sur la place de Grève (54). Sur ces entrefaites

(49) A. Crémieux, ouv. cité, p. 463.

(50) Cf. L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 67.

(51) Voir lettre d'un témoin, attaché à Lamartine, Maillet, huissier au Conseil Municipal, 39, place du Théâtre, Montmartre, *Archives de Saint-Point*.

(52) Voir Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, p. 80.

(53) Drevet, ouv. cité.

(54) Sarrans, *Hist. de la Rév. de février*, T. II, p. 53, 57, cité par A. Crémieux.

se manifeste ce qui paraît être une nouvelle insurrection (55). Une colonne venue du faubourg Saint-Antoine converge avec une autre qui arrive du Quartier Latin sous la direction de l'étudiant Lavarenne. Plusieurs milliers d'hommes s'engouffrent dans toutes les parties de l'Hôtel (56). Ce fut, conviennent les historiens, l'invasion la plus dangereuse de la journée (57). Lavarenne pénétra jusque dans la salle du Conseil et demanda la proclamation immédiate de la République. Lamartine s'offrit à aller haranguer la salle Saint-Jean. Il fut suivi de plusieurs étudiants et citoyens, son « état-major de dévouement ». Sarrans et Lavarenne, qui devaient faire plus tard le récit de cette scène, prirent des notes (58). « Un tumulte effroyable, dit Lavarenne, emplissait l'Hôtel de Ville. Il nous fallut un quart d'heure pour arriver à la salle... au milieu des vociférations d'une foule irritée. Lamartine, soutenu par nous, se hissa sur la tribune », que deux orateurs populaires lui disputaient. Vêtements déchirés, sans col, cheveux ruisselants (59), il « fit signe qu'il allait parler » (60). Il fut accueilli par une tempête de cris. « A bas l'endormeur ! » hurlèrent les frénétiques (61). D'autres voulaient savoir de quel droit les membres du

(55) Nous ne prétendons pas donner à cet événement sa place chronologique exacte.

(56) Lavarenne, *Le Gouvernement provisoire et l'Hôtel de Ville dévoilés*, Paris 1850, in-18°, p. 29.

(57) Voir A. Crémieux, ouv. cité, p. 461.

(58) Voir A. Crémieux, ouv. cité, p. 458 et s.

(59) *Mém. pol.* T. II, p. 268.

(60) Lavarenne, ouv. cité, p. 26, cité par A. Crémieux, p. 458.

(61) *Mém. pol.* T. II, p. 282.

Conseil s'érigeaient en gouvernement, si le peuple victorieux avait encore affaire à des tyrans ou à des traîtres. « De quel droit ? » demande le poète. « Du droit du sang qui coule, de l'incendie qui dévore vos édifices, de la nation sans chef, du peuple sans guides, sans ordre, et demain peut-être sans pain ! » (62).

Cette attitude décidée en impose aux nerfs harassés et aux passions turbulentes. Mais la question épineuse reste pendante : « Proclamez-vous la République ? » insistent les mécontents.

« La République, citoyens, répète Lamartine tristement, savez-vous ce que c'est ? Savez-vous que c'est le gouvernement de la raison de tous. Savez-vous que c'est le gouvernement de la justice. Or, vous sentez-vous assez mûrs pour n'avoir d'autre gouvernement que celui de votre propre raison ? Assez justes, assez vertueux, assez magnanimes, pour désarmer vos cœurs et faire grâce à vos propres ennemis ? » (63). « Interrogez-vous, citoyens, et prononcez vous-mêmes ».

La voix de l'orateur est couverte à ce moment, dit Sarrans, « par mille voix qui s'écrient avec enthousiasme que le peuple entend et veut la République telle que Lamartine vient de la définir » (64).

« Eh bien, reprend-il solennellement, c'en est fait, vous serez républicains ! » Est-ce une promesse ? Est-ce une prophétie ?

(62) *Ibid.* p. 291.

(63) *Ibid.*

(64) Sarrans, ouv. cité, T. II, p. 67. « On l'appelait endormeur, dit l'ironique Hippolyte Castille, et pourtant on se laissait endormir », ouv. cité, p. 38.

« La salle, affirme Sarrans, retentit d'une explosion d'applaudissements dont l'écho remplit tout le palais » (65).

Lamartine essaie d'engager la parole des ouvriers d'une façon plus précise encore, insistant sur les droits de la nation entière à exprimer sa volonté au sujet de la proclamation de la République : mais ses paroles se perdent dans les clameurs : la foule ne saisit guère que le mot « République ». Et c'est presque en triomphe que l'orateur est escorté à la salle du Conseil.

« Du droit de la nation sans chef... » avait dit Lamartine : il sait que son ascendant a besoin de se raffermir ; mais il sent qu'il l'élève déjà au-dessus de ses collègues. Il n'est même pas président du Gouvernement provisoire, et pourtant il doit pressentir que tous les actes des autres membres — ceux mêmes qu'il voudrait empêcher — lui seront attribués. Mais lorsque le suprême pouvoir est le suprême dévouement, Lamartine reste serein. Quand Louis Blanc se rendit à la salle du Conseil il trouvait les uns nerveux, les autres irrités. Ledru-Rollin résolu : « M. de Lamartine, dit-il, paraissait rayonnant » (66). Après minuit, il rentre chez lui, croisant dans l'obscurité des ombres suspectes, et salue sa compagne, la figure « illuminée d'allégresse héroïque » (67). Il est enfin « au gouvernail » et le peuple semble vouloir obéir à sa direction. L'œuvre accom-

(65) Ouv. cité, T. II, p. 67.

(66) L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 75. Le poète avait pendant cette journée des sourires, des mots aimables pour tout le monde. E. Legouvé, ouv. cité.

(67) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, déjà cité, p. 139

plie en commun s'appellera désormais la République. Sans doute, beaucoup des insurgés n'entendent-ils pas le mot de la même façon que le poète : mais au fond ils n'en estiment pas moins un homme qui a eu le courage d'opposer ses opinions aux leurs (68). On sait l'ascendant de Ledru-Rollin, surtout sur les ultra-révolutionnaires, et comment il semble communiquer à ses auditeurs, rien que par un geste de la main, une sorte de fluide magnétique. Il a su entraîner les combattants à la Chambre, et soulever une ovation à l'Hôtel de Ville en leur promettant la République : mais il n'a pas su contenir la foule. Le jour du 24 février le peuple a eu soif d'un maître. L'idée que le poète a voulu enseigner aux ouvriers commence à travailler les esprits : ni la liberté, ni l'égalité, ni surtout la fraternité ne seraient servies par une dictature populaire parisienne. Les uns admettent par intérêt, qu'il faut accueillir tout le monde au banquet ; mais beaucoup d'autres en enfants magnanimes ; d'autres encore, ont été amenés à cette conclusion par la persuasion enthousiaste et par la fermeté morale de l'orateur.



Lorsque le lendemain, avant l'aube, Lamartine retourne à l'Hôtel de Ville (69), ce sont les plus exaltés

(68) Cf. *Mémoires pol. et litt.*, T. II, p. 283, 286 et 293.

(69) Cf. Quentin-Bauchart, ouv. cité, p. 176. Une lettre des *Archives de Saint-Point* résoud la question débattue : Lamartine rentra-t-il chez lui se coucher ou resta-t-il à son poste jusqu'au matin ? J'ai « pu apprécier, dit le correspondant, dans la nuit du 24 au 25 février que j'ai passée auprès de vous à l'Hôtel de Ville et dans votre demeure de la rue de l'Université, 82, l'élévation de votre caractère et

qu'il trouve encore le long des quais, après cette nuit d'insomnie. Il peut ainsi saisir l'importance de cette nouvelle journée : pour assurer l'existence de la République, pour imprimer aux esprits un mouvement de sagesse et empêcher par là le peuple de donner un prétexte de ralliement aux Orléanistes, ou d'intervention aux puissances étrangères, il va falloir s'opposer à tous les projets révolutionnaires qui pourraient heurter de front les autres classes : en un mot, pour faire adopter la République, il faudra faire adopter d'abord le peuple.

Confier la protection militaire du pays aux ouvriers eux-mêmes, voilà une issue trouvée aux émotions populaires. « M. Dubourg qui, en 1830, avait organisé les *Volontaires de la charité* », avait déjà, le 24 février, suggéré au conseil « l'idée de la formation d'un corps composé des combattants » (70). Lamartine « s'empara de cette idée et la transforma en décret » (71). C'était là sa première pensée le matin du 25 février. Il avait été d'autant plus heureux d'exécuter ce projet, qu'il y voyait un moyen d'occuper les gamins de la rue et les jeunes ouvriers. Vers sept heures les membres du Conseil déjà réunis se mirent à préparer les directives à transmettre aux mairies, où l'enrôlement devait avoir lieu. Le chiffre fixé était de vingt mille hommes (72). L'idée de

l'importance des services que vous avez rendus à la cause démocratique... Mathieu, avocat, Paris, 3 cité Bergère ». Le signataire est, en toute probabilité, le député de ce nom qui représentait en même temps que le poète le département de Saône-et-Loire.

(70) L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 276.

(71) *Ibid.*

(72) *Ibid.*

Lamartine se révéla géniale par la suite ; la jeunesse des rues s'engagea avec empressement (73), s'attacha au général Duvivier auquel elle fut confiée et servit avec éclat son grand ami le poète pendant l'insurrection de Juin (74).

Mais à peine le travail se trouvait-il organisé que les faubourgs commencèrent à déverser des flots d'ouvriers sur la Place de Grève. Vers dix heures une rumeur formidable se fit entendre devant le Palais ; puis « la porte de la chambre du Conseil s'ouvrit avec fracas et un homme entra ». Nous connaissons ce jeune travailleur, fusil en main, étranglé d'émotion, l'expression noble, l'œil étincelant de colère : c'est Marche, qui « se présenta au nom du peuple, montra d'un geste impérieux » la place de Grève, et fixant les membres du Conseil, tour à tour, d'un air insultant (75), s'écria : « Citoyens, l'organisation du travail, le droit au travail dans une heure ! Telle est la volonté du peuple. Il attend !... » (76). Il remit une pétition dont les justes plaintes au sujet des enfants, des vieillards pauvres, des incapables touchèrent profondément les membres du Conseil. Lamartine essaya le premier de convaincre Marche que le Gouvernement n'entendait point négliger les droits sacrés du pauvre : mais que le moment était bien inopportun pour demander la solution d'un problème aussi vaste que celui de l'organisation du travail. Prenant le jeune meneur par le bras il essaya de

(73) *Ibid.*

(74) Cf. Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, déjà cité p. 111. Cf. Quentin-Bauchard, ouv. cité, p. 276.

(75) L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 118.

(76) G. Pagès, ouv. cité, T. III, p. 47.

l'adoucir. « Assez de mots comme ça ! » interrompit l'intraitable (77). Dans l'intervalle d'autres délégués des manifestants avaient pénétré dans la pièce et se tenaient derrière Marche. Celui-ci se retourna enfin vers ses camarades qui l'autorisèrent du regard et du geste à ne point insister. « Eh bien, dit-il, le peuple met trois mois de misère au service de la République » (78).

Cependant Marche n'est pas satisfait. « Un assistant, M. d'Artigues, lui dit : « Eh bien, précisez. Ecrivez ou dictez vous-même ce que vous désirez ! Le Gouvernement avisera ». Voyant l'embarras de M. Marche à cette interpellation, « M. Louis Blanc offre de rédiger une proclamation qui annoncera du moins l'intention de s'occuper de cette grave question » (79). Le chef socialiste, satisfait que le peuple le seconde ainsi, entraîne l'ouvrier dans l'embrasure d'une fenêtre, et, croyant que chaque membre du Gouvernement a le droit d'agir en dictateur (80) rédige le décret suivant :

« Le Gouvernement provisoire s'engage à garantir l'existence de l'ouvrier par le travail ;

Il s'engage à garantir du travail à tous les citoyens ;... »

Il y ajoute une déclaration plus hardie qui pourra lui permettre de procéder à l'inauguration de ses ateliers coopératifs : le Gouvernement « reconnaît que

(77) L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 118.

(78) D. Stern, ouv. cité, p. 168. Cf. L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 129.

(79) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. III, p. 49.

(80) Cf. L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 126-127. On sait que L. Blanc ne fut d'abord adjoint au Conseil que comme Secrétaire.

les ouvriers doivent s'associer entre eux pour jouir du bénéfice de leur travail ».

— « Vous me ferez couper la main avant que je signe cela », déclara Lamartine : mais malgré lui, ce décret parut le lendemain dans le *Moniteur* avec les bulletins du Gouvernement (81). Le poète avait vite compris quelle méfiance cet acte du chef socialiste allait éveiller dans l'esprit des peureux et des conservateurs, et quelle cause de scission il pourrait devenir. Louis Blanc, devait dire plus tard Lamartine, « inquiéta l'opinion et notre attitude en jetant sur notre groupe les draperies d'une thèse » (82).



Après le départ de Marche, l'agitation, disparue de la surface, « était restée dans les profondeurs » (83). Vers midi, un mouvement tumultueux enveloppa l'Hôtel de Ville ; « une décharge prolongée, tirée en l'air, retentit comme un signal de lutte » (84). Des émissaires revinrent effrayés de la place : c'était « l'armée rouge » qui voulait faire adopter son drapeau ; que le Gouvernement s'y refusât, il fournis-

(81) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. III, p. 52. Cette proclamation, envoyée au *Moniteur* par Louis Blanc et Ledru-Rollin, fut imprimée avec toutes les apparences d'un bulletin officiel, étant suivie immédiatement d'un décret du Gouvernement au bas duquel furent apposés les noms de tous les membres du Conseil. Les ouvriers y voyaient la promesse que les ateliers sociaux, rêvés par Louis Blanc, seraient réalisés sous forme d'institution permanente : c'est là une des causes de l'insurrection de Juin. Cf. Quentin-Bauchart, ouv. cité, p. 187.

(82) H. de Lacretelle, *Lamartine et ses amis*, ouv. cité, p. 159.

(83) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. III, p. 54.

(84) *Ibid.* p. 56.

sait le prétexte souhaité pour sa propre chute (85). Le poète se fraya un chemin dans la direction des clameurs les plus violentes (86) : le drapeau rouge ne serait pas le symbole de sa « révolution d'unanimité et de fraternité ».

Lamartine va enfin se servir de cette réserve, accumulée en lui pendant toute sa vie, de génie, d'élan et d'enthousiasmes sociaux et politiques.

Lorsque « pressé, poussé, étouffé, menacé de mort » (87), il parvient à un endroit d'où il peut do-

- (85) Louis Blanc proteste contre l'idée d'une « armée rouge : le peuple voulait seulement exiger un changement de drapeau pour marquer l'avènement de la République, fait auquel il osait à peine croire. Aussi c'était là l'unique dessein des modérés. Mais nous connaissons l'incident de la Place de la Concorde du 22 février au matin : « Nous aurons un gouvernement couleur de votre gilet ! » avait dit à un valet un manifestant ouvrier. Or, le gilet était rouge. Lamartine, qui avait une police personnelle pendant ces mois de Révolution, estimait cette armée de révoltés, ouvriers intelligents mais animés de l'amour du désordre et du sang, à une quarantaine de mille hommes. *Mémoires politiques et littéraires*, T. II.
- (86) G. Pagès, ouv. cité, T. III, p. 56. Cabet désavoua le 29 février, dans le *Populaire*, que le drapeau rouge fût celui des communistes ; Louis Blanc essaya de prouver par les subtilités de son érudition que ce symbole était aussi digne que le drapeau tricolore. Il avait servi, disait-il, dans les guerres civiles françaises pour arrêter l'effusion du sang. Voir L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 122.
- (87) D. Stern, ouv. cité, p. 159. Pour Louis Blanc, toute louange de la bravoure dont témoigna Lamartine pendant cette journée paraît plutôt une insulte au peuple. Il avoue que la foule fut armée, qu'un certain nombre d'hommes surexcités s'y étaient mêlés et que Lamartine s'avança vers elle avec courage. Mais il ajoute : « Ainsi que firent tous ses collègues en pareilles circonstances ». *Histoire de la Révolution de 1848*, T. I, p. 120. On avait « enflé outre mesure, dira-t-il, et le danger personnel au poète et le péril

miner de sa voix les émeutiers, lorsqu'il commence à vibrer au contact de ces hommes hors d'eux-mêmes, il n'a pas besoin d'entendre tantôt des acclamations, tantôt des contre-cris de colère, pour savoir qu'il est à la fois « le plus cher et le plus suspect » des orateurs du Conseil : c'est lui surtout qui est le point de mire des balles et des baïonnettes. Il ne perd pas un instant, c'est ce qui le sauve (88). Le danger ne fait que stimuler son entrain, jaillir sa bonne humeur, et le rend impérieux ou caressant selon l'humeur de la foule (89). Quand on braque sur lui un fusil, d'un regard il abaisse l'arme ; et reste serein tandis qu'on lui pose la pointe d'un sabre contre la peau pour lui « faire sentir le froid » (90). Il use de coquetterie avec les émeutiers : il les menace de se retirer. Alors ils l'aiment (91).

Sans doute beaucoup des révolutionnaires n'ont-

à la société ». *Ibid.* p. 121. C'est là un reproche facile à faire après coup. « Vingt fois, pendant ces heures critiques, la vie de Lamartine dépendait d'un mot, d'un regard. Un instant on vit osciller au-dessus de sa tête, une hache dont l'éclat sinistre arracha à la foule un cri d'effroi ». D. Stern, ouv. cité, p. 159. Nous savons que Rose, servante de Mme de Lamartine, restait auprès de son maître pendant ces journées de Février, pour lui servir du chocolat chaud et qu'elle donnait des coups aux bras des hommes qui menaçaient Lamartine. Communiqué par Mlle Louise Botheron. Ch. Alexandre nous permet presque de dater ce service de Rose du 25 février, *Madame de Lamartine*, ouv. cité, p. 139.

(88) D. Stern, ouv. cité, p. 159.

(89) *Ibid.* et L. de Ronchaud, *La politique et Lamartine*, T. I, p. LXVI. Voir aussi *Lamartine et ses nièces*, 27 février 1848.

(90) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 140.

(91) *Mém. pol.* T. II, p. 373.

ils jamais vu Lamartine sauf dans les caricatures grossières de l'époque, — le nez énorme, l'air rusé, ou le front élançé, l'expression béate : la seule vue de la tête pâle et fine de cet homme surnaturellement humain, suffit à calmer les plus sensibles ; et quand il monte sur une chaise pour que l'éloquence de sa taille svelte s'ajoute à celle de sa voix, sa seule pantomime laisse sur ceux qui ne peuvent le regarder que de loin une impression profonde (92). Ayant ainsi pris possession de son auditoire, la naïveté des uns le touche, l'intelligence des plus instruits le frappe, l'exalte, semble-t-il : il trouve une force singulière dans l'attention de ces « fils de la liberté », de ces représentants de « la sainte sueur humaine ». Alors sa physionomie « s'illumine soudain, resplendit, ses yeux noirs, légèrement enfoncés en leur orbite, prennent une expression indéfinissable et il s'abandonne à toute la puissance de son vol de cygne ». Ainsi l'aperçoit un témoin de cette lutte (93) ; Ronchaud n'a pas osé tenter une pareille description : il faudrait voir, dit-il (94). Ce que nous savons, d'après des témoignages nombreux, c'est que Lamartine mêle à la boue et au sang de la Place de Grève « des restes de voie lactée et d'arc en ciel » (95) ; et qu'il

(92) Récit d'un témoin, Léon Malo, membre de l'Académie de Lyon, étudiant à Paris en 1848. M. Déjeu, *Enfance et jeunesse de Lamartine*, p. 327.

(93) Ch. Robin, *Biographie de Lamartine, membre du gouvernement provisoire, ministre des Affaires étrangères*, Paris, Willermy, 1848, p. 52. Cf. D. Stern, *ouv. cité*, p. 159.

(94) *Ouv. cité*, p. LXVI.

(95) Mot de Sainte-Beuve à propos des *Girondins*. « Il faut parler au peuple, dira Lamartine, un langage élevé. C'est une erreur de croire, comme plus d'un

rencontre des paroles qui font « bondir l'âme » de ces malheureux (96).

Cette journée sera qualifiée par Madame d'Agoult de journée héroïque d'artiste (97) : Louis Blanc sera moins élogieux : il parlera de « rôle théâtral » (98) ; Veuillot plaisantera : la France a pris « comme colonel le principal musicien du régiment » (99). Ce dernier a quelque peu raison ; et jamais conducteur d'orchestre n'eût choisi avec plus de conscience les notes dont il voulait faire vibrer à l'unisson les âmes. Celle dont il fera l'unité sentimentale du 25 février est encore la fraternité. Sauveur du drapeau tricolore ? Le titre n'est pas complet aux yeux de Lamartine ; ces âmes affamées sont à nourrir : il veut être celui qui interprète l'ordre par l'amour fraternel.

« Eh ! quoi, citoyens, si on vous avait dit, il y a trois jours, que vous auriez renversé le trône... obtenu le suffrage universel au nom du titre d'homme, conquis tous les droits du citoyen, fondé enfin la République !... une République égalitaire où il n'y a ni grands ni petits... vous auriez refusé de le croire !... Eh bien ! ce que vous avez déclaré impossible est accompli ! Voilà notre œuvre, au milieu de ce tumulte, de ces armes, de ces cadavres de vos

l'a pensé, que la vulgarité des idées ou des mots soit nécessaire quand on s'adresse à la foule. Je suis resté poète, ajouta-t-il, à propos de cette expérience du 25 février, et tout le monde m'a compris ». E. Chasles, *Lamartine*, Paris, 1869, p. 10.

(96) Expression de J. Janin, *Lamartine*, Paris, 1869, extrait de la *Revue Moderne*, Paris, 1869, p. 30.

(97) D. Stern, ouv. cité.

(98) Ouv. cité.

(99) Cf. L. Barthou, *Lamartine orateur*, p. XI.

martyrs, et vous murmurez contre Dieu et contre nous ? » (100).

Les paroles de Lamartine ploient ces foules « comme le vent couche les blés murs » (101). A peine a-t-il terminé que les ouvriers s'attendrissent sur eux-mêmes et sur lui ; les uns crient : « Vive la République ! », les autres lui prennent les mains, les lui embrassant « avec une effusion indicible » (102). Nous avons à ce sujet le témoignage d'un trio d'insurgés qui écriront plus tard au poète en se présentant de la sorte : « Les trois hommes qui, le 25 février, à l'Hôtel de Ville, ont eu l'honneur de vous serrer les mains et de les mouiller de leurs larmes de respect et d'admiration... » (103). Cependant un témoin d'une de ces scènes la regardait, à l'en croire, d'un œil assez dédaigneux. M. Corbon, qui devait être nommé représentant du peuple, se trouvait prisonnier, en raison de la foule, dans un salon du Palais dont la fenêtre dominait la Place : pour lui les ouvriers qu'il voyait attendris devant Lamartine étaient animés de « sentiments affreux » (104). Mais là-bas sur les bords de cette immense mêlée, des étudiants dont le poète était « le fétiche, l'idole », se félicitant d'avoir l'insigne fortune de pouvoir apercevoir de loin l'orateur, se rendaient aphones

(100) *Mémoires politiques*, T. II, p. 378. *Trois mois au pouvoir*, p. 64-65.

(101) Léon Malo, déjà cité.

(102) Récit d'un témoin Corbon, L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 123.

(103) Signé « Chalamo, Drion, Thiébaud », 25 mars 1849, *Archives de Saint-Point*.

(104) Récit signalé par Louis Blanc et déjà cité.

par des vivats et assourdissaient leurs voisins de pavés aux noms de Lamartine et de la République (105).

Le poète n'est guère sensible ni aux regards critiques, ni à l'ivresse de ses satellites, ni aux ondées glaciales de février : il est seul avec son peuple ! Il profite d'un incident, en fin de journée, pour exprimer son émotion. L'irruption, dans le palais, d'une dernière horde furieuse, dont deux ou trois hommes paraissent « hors de sens », met sa vie en danger. Un gros brun, la chemise débraillée laissant compter ses côtes et ses muscles, écoutait Lamartine. Une balle venait de lui effleurer le sommet du nez et le sang coulait en deux filets sur ses joues noircies de poudre. Soudain il fend la foule, « se hisse sur le socle d'un jambage de la porte » et tend les bras vers le poète. L'œil humide, sa physionomie respirant l'enthousiasme jusqu'au délire, il l'appelle le frère, le père, le dieu du peuple. Puis, se précipitant sur l'orateur il l'étreint longuement, tandis que ce dernier lui donne ses joues, ses mains à embrasser (106). Lamartine l'enlace enfin de son bras et se tournant vers la foule, adoucie à cette vue :

« O peuple, lui dit-il, souffrant et patient dans sa misère ! peuple qui viens de montrer par l'action de ce brave et indigent prolétaire, ce qu'il y a de désintéressement de ses propres blessures, de magnanimité et de raison dans ton âme ; ah ! oui, embrassons-nous, aimons-nous, fraternisons comme une seule famille de condition à condition, de classe

(105) Léon Malo, déjà cité, qui faisait partie de ce groupe. M. Dejeu, ouv. cité, p. 327.

(106) Nous nous inspirons ici des *Mémoires politiques et littéraires*, T. II, p. 376 ; Cf. D. Stern, ouv. cité, p. 160.

à classe, d'opulence à indigence. Bien ingrat serait un gouvernement que vous fondez, qui oublierait que c'est au plus malheureux qu'il doit sa première sollicitude... Quoique né dans une région sociale plus favorisée, plus heureuse que vous, mes amis ! que dis-je, peut-être parce que j'y suis né..., parce qu'il m'est resté plus de loisir et de réflexion pour contempler vos détresses et pour y compatir de plus loin, j'ai toujours aspiré à un gouvernement plus fraternel, plus pénétré de cette charité qui nous associe, en ce moment dans ces entretiens, dans ces larmes, dans ces embrassements d'amour dont vous me donnez de tels témoignages et dont je me sens inondé pour vous » (107).

Seules quelques voix restent discordantes : les autres entonnent la *Marseillaise* en signe de paix.

Cette lutte contre les partisans du drapeau rouge a duré plus de quatre heures : huit ou neuf assauts se sont succédés. Un groupe de surexcités a pénétré jusqu'au tribun, s'est apaisé, s'est nourri de la parole du poète, puis a cédé la place à un autre. Ainsi chacun a reçu sa part du festin.

La journée du 26 février est consacrée par un grand acte de magnanimité : l'abolition de la peine de mort en matière politique (108). Vers quatre heures

(107) *Mémoires politiques et littéraires*, T. II, p. 380.

(108) Le 25 février, « Dupont de l'Eure éleva quelques objections de procédure... Le lendemain, Louis Blanc revint... frémissant et indigné. Il parcourut, dit Lamartine, notre longue table avec un journal dans la main. Les royalistes donnaient une date au jour où nous ferions revivre la guillotine ». Il demanda qu'on coupât court à toute hésitation et qu'on abolît la peine de mort. H. de Lacretelle, *ouv. cité*, p. 160. « Tout à coup, raconte Louis Blanc de son côté (M. de Lamar-

de l'après-midi, on doit proclamer officiellement la République. Voyons donc les membres du gouvernement ceints de l'écharpe tricolore, des rosettes rouges — concession aux révolutionnaires — à la boutonnière, descendre se ranger sur une estrade dressée devant l'Hôtel de Ville. Une immense foule fiévreuse d'ouvriers et de soldats les acclame.

Lamartine s'avance et un silence profond succède au tumulte. Il promet que des secours seront offerts par des ateliers nationaux ; que « le peuple exercera ses droits politiques ». Ceci dit, il prononce quelques mots solennels qui préparent la multitude à la lecture du décret contre la peine de mort, proclamation qui va inaugurer une République de clémence. Il en profite pour remplir la plus haute fonction du tribun populaire : élever les âmes à Dieu. « C'est là, Messieurs, a dit en terminant M. Lamartine, avec un accent véritablement religieux, ce qui fera descendre du ciel la bénédiction dont les œuvres des hommes ont besoin pour être éternelles » (109).

L'orateur est parti ensuite « seul pour s'échapper obscurément par un coin de la place ; mais reconnu à l'instant par quelques citoyens, un cri unanime et un million de fois répété de « *Vive Lamartine ! Vive l'ordre républicain !* » est sorti de toutes les bouches.

tine) se précipite vers moi, me saisit les mains avec transport, et s'écrie : « Vous faites là une très noble chose ! » Alors eut lieu une scène d'enthousiasme contenu qui fera peut-être sourire nos grands hommes d'Etat d'aujourd'hui ». L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 115.

(109) Ch. Robin, ouv. cité, p. 45. Plus d'un démocrate laissera tomber désormais la particule du nom du poète et lui-même signera « Lamartine ».

Un immense courant de peuple s'est pressé autour de lui, au risque de l'étouffer ; des hommes du peuple dévoraient ses cheveux, ses mains, ses habits de caresses ; on a eu de la peine à l'arracher à ces embrassements, qui se multiplièrent jusque sur la place de Grève.

« ... Une masse énorme et compacte de gardes nationaux, de citoyens, d'ouvriers, d'étudiants de toutes les écoles, s'est détachée de la place de l'Hôtel de-Ville, encombrant les quais, en renouvelant ces cris de *Vive Lamartine ! Vive la République ! Vive l'ordre !* jusqu'au pont des Tuileries, à l'entrée de chaque pont, à l'issue de chaque rue, au bord de chaque trottoir du quai, où des groupes se pressaient en plus grand nombre et se ranimaient avec une nouvelle énergie.

« C'est l'émeute de l'ordre, s'écriaient les citoyens, c'est la victoire du peuple ; Paris s'est vaincu lui-même ; des battements de mains, des larmes dans les yeux, des bras qui s'ouvraient de loin comme pour embrasser M. Lamartine ; les gestes passionnés, les physionomies heureuses... tout révélait cette satisfaction de la conscience d'un grand peuple qui vient d'accomplir la plus difficile des vertus populaires, celle de se modérer, de se régulariser et de pardonner » (110).

Lamartine ne sera plus le même après ce contact avec la foule parisienne. « Les bras de la rude population des faubourgs, ont-ils déshonoré l'homme qu'ils portaient en triomphe de l'Hôtel de Ville à sa

maison ? » demandera l'auteur d'un tract qui se signe : « Le père Jean, chiffonnier de Paris » (111). Nous avons la réponse du poète dans une lettre qu'il adresse aux demoiselles de Cessiat : « J'embrasse Mâcon de ces mêmes bras qui ont embrassé deux cent mille hommes du peuple de Paris » (112). C'est bien, chez Lamartine, le dernier mot de son amour pour les classes laborieuses.

*
*
*

« Salut et fraternité ! » — c'est la formule révolutionnaire consacrée : Caussidière même ne négligera pas de terminer ainsi ses proclamations. « Union ! » « Paix ! » « Fraternité ! » — à quelques exceptions près, tous les journaux populaires, socialistes ou même conservateurs semblent se concerter pour glorifier ces trois thèmes ; les *Marseillaise de la paix* deviennent nombreuses (113) ; les banquiers ouvrent

(111) Paris, (1848).

(112) *Lamartine et ses nièces*, 27 février 1848.

(113) Des spécimens s'en trouvent aux *Archives de Saint-Point*. La *Marseillaise de la Paix* de Lamartine a fait école. Un ouvrier typographe de Rouen qui a lu, « ce qui s'appelle lu, et médité », les vers du poète, écrit en souvenir des journées de février 1848 : « Debout, peuples, debout ! Liberté c'est la Paix ! Jamais plus noble prix n'échut aux cœurs français ! » 1^{er} janvier 1849. *Archives de Saint-Point*. S. Dagneau, 60, rue de Bondy (Paris), compose, le jour même du 24 février, des vers qu'il compte entendre chanter « dans des spectacles publics », « Ce fera, dit-il naïvement à Lamartine, une surprise agréable aux hommes bien pensans ». En voici une strophe :

« Plus de discorde et plus d'allarmes
Honneur au Peuple parisien ;
Amis, présentons-lui les armes,
Du grand faisceau c'est le lien (bis)
En France que chacun se dise

une souscription pour les victimes ; les dames de l'aristocratie font des quêtes en faveur des blessés en compagnie de Mesdames Flocon et Ledru-Rollin ; elles s'associent aux projets bienfaisants de Madame de Lamartine ; on voit des rosettes rouges à toutes les boutonnières. « Nous les pleurons tous, dit Monseigneur Affre en parlant des morts, parce qu'ils sont nos frères » (114), et lorsque, le 4 mars, on convoquera à la Madeleine, pour assister aux funérailles solennelles des victimes, un concours national, les représentants de toutes les hautes fonctions de l'Etat, de toutes les classes de la société s'y confondront comme dans une famille réunie, tant ils se sentiront animés d'un même élan de sympathie patriotique (115) ; des envoyés de gouvernements étrangers se joindront à cette immense manifestation pieuse, désireux de « cimenter l'union fraternelle entre peuples » (116). Les hommes politiques s'occupent, comme Lamartine, d'« institutions fraternelles » ; on inaugurera même une « fête de la fraternité ». Si cette dernière vertu est devenue comme un fondement social de la Révolution de 1848, le mérite en revient grandement à celui qui sut en être, à son époque, à la fois l'apôtre le plus assidu et le plus aimable et le réalisateur le plus averti.

Union et fraternité
Ordre public et liberté, etc.. »

Archives de Saint-Point.

(114) E. Regnault, ouv. cité, p. 83. Le 27 février, Monseigneur Affre quêtait lui-même à Notre-Dame pour les sinistrés.

(115) Voir, par exemple, *Ibid.* p. 99.

(116) *Ibid.*

Dans cette œuvre d'harmonie, Lamartine n'a pas oublié la pensée du grand Conciliateur. On connaît le caractère religieux de cette Révolution de Février. On sait avec quel recueillement les insurgés ont porté jusqu'à l'église de Saint-Roch un crucifix qu'ils avaient trouvé aux Tuileries. Selon le vœu populaire, le Gouvernement avait transformé ce palais en hôpital : les blessés écoutaient avec douceur les paroles des prêtres qui y étaient accourus. « Comme beaucoup d'entre eux n'avaient jamais approché des sacrements, on célébra des mariages, on donna la première communion » ; on administra le baptême en même temps que l'extrême-onction (117). Les révolutionnaires modérés accueillaient partout avec bienveillance le concours du clergé, l'invitant à bénir les arbres de la liberté ; c'étaient souvent les religieuses qui décoraient ces peupliers patriotiques, symboles que les prêtres comparaient à l'arbre de la croix. Une telle piété unissait les âmes que certains « ministres des différents cultes, le grand rabbin, un pasteur protestant et des prêtres catholiques », s'étaient constitués en délégation, marchant à l'Hôtel de Ville, avec, en tête, une bannière qui portait cette devise : « Union des cultes, fraternité universelle ! » (118). Ne pourrait-on pas voir, en ce sentiment d'une parenté céleste entre le peuple et ses guides spirituels, l'influence du langage que Lamartine avait tenu à la tribune et dans ses écrits depuis quatorze ans ? Ou encore, n'était-ce pas pour beaucoup des révolu-

(117) D. Stern, ouv. cité, p. 242.

(118) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. III, p. 134.

tionnaires le souvenir de ce jour, où, sur la Place de Grève, ils virent le poète se recueillir et écouter, pour la leur traduire, la

« Parole qui guérit le monde » (119) ?

(119) *Hymne au Christ*, déjà cité.

CHAPITRE II

1848. LAMARTINE MINISTRE DE LA VIE DU PEUPLE

En cette année 1848, quelle admirable communion avec le peuple, — le peuple de France, le peuple d'Europe, le peuple du monde entier ! Il est émouvant, ce cri d'appel et de confiance adressé à Lamartine : écoutons-le.



Le soir du 27 février, il se rendit pour la première fois au Ministère des Affaires Etrangères. « Une certaine solennité tranquille qui paraissait dans toute sa personne, contrastait avec le trouble et l'agitation de ceux qui l'abordaient » (1). Les nouveaux fonctionnaires avaient passé les premières vingt-quatre heures à délivrer des passeports aux peureux ; mais des lettres d'adhésions commençaient à s'amasser ; et, dès l'installation du nouveau ministre, des députations se succédèrent sans cesse. Lamartine se multipliait : il conversait, il écoutait, il dictait, il écrivait, il pérorait, communiquant à tous ceux qui l'approchaient une impulsion salutaire (2). A l'Hôtel de Ville, à toutes les séances du Conseil, il donnait lecture, comme chacun de ses collègues d'ail-

(1) D. Stern, ouv. cité, p. 184.

(2) Ch. Robin, ouv. cité, p. 50.

leurs, « des monceaux de lettres de félicitations et de dévouements » (3).

La nuit du 24 février et le 28 encore, les officiers supérieurs de l'armée s'étaient rendus auprès du Gouvernement pour mettre leur épée au service de la République (4) : « Je sollicite, disait le Général Changarnier, le commandement de la frontière la plus menacée » (5). Des membres du clergé, des banquiers, des rédacteurs de journaux, suivis des chefs du commerce et de l'industrie, vinrent au siège du Conseil marquer leur déférence envers les hommes qui s'étaient chargés de veiller au salut public (6). La famille Bonaparte, les anciens députés et les ministres, à quelque nuance qu'ils appartenissent, assurèrent le Gouvernement provisoire de leurs sympathies (7). La Cour de Cassation résuma la pensée de la majeure partie de la France lorsqu'elle déclara aux membres du Conseil : « Ce que vous avez fait jusqu'ici nous répond de ce que vous ferez. La nation vous secondera » (8).

Pour des milliers de Français, la République, c'est Lamartine. Des députations qui se rendent à l'Hôtel de Ville insistent pour parler à lui seul ; ses paroles se retrouvent sur les lèvres de tous ; il est l'idole du monde élégant : dans son salon une dame s'écrie : « Je ne dis pas, la liberté et Dieu, je dis tout

(3) E. Regnault, ouv. cité, p. 91.

(4) G. Pagès, ouv. cité, T. III, p. 134.

(5) E. Regnault, ouv. cité, p. 80.

(6) G. Pagès, ouv. cité, T. III, p. 147.

(7) *Ibid.* T. III, p. 141, 31 et 136.

(8) L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 93.

simplement Lamartine et Dieu ! » (9). A Dunkerque, la rue Royale ne devient pas rue de la République : elle se pare du nom du héros (10) ; à Paris, ceux qui se sont couchés un soir rue Coquenard se réveillent le lendemain rue Lamartine (11). Un « fils du peuple » veut élever une statue au poète : enlever Bonaparte de la colonne Vendôme, ou Mercure de celle de Juillet, et mettre à la place l'effigie du grand tribun, il le ferait volontiers, si seulement une de ces colonnes était assez pure pour servir de piédestal à l'homme de Février. Il faudrait donc instituer une souscription nationale pour rendre possible une œuvre digne de Lamartine et pour permettre même aux enfants des écoles d'y contribuer (12).

Dès le 24 février un chœur immense de poètes de toutes nuances et de toutes origines commence à exalter le nom du sauveur de la patrie en des hymnes qu'ils lui adressent. Laissons parler des gens du peuple. Un « fabricant ouvrier en parapluies » joint à ses vers la préface suivante :

« Sachant bien qu'aujourd'hui toutes les classes de la population possèdent en vous un père, permettez à un des membres obscurs de cette grande famille

(9) E. Legouvé, ouv. cité.

(10) Lettre du maire et des adjoints de Dunkerque, 3 mars 1848, *Archives de Saint-Point*.

(11) H. de Lacretelle, ouv. cité, p. 196.

(12) P. Cassagne, *Deux lettres. La Chapelle*, 12 et 28 Mars 1848, 24 pages in-16 : Cassagne appartient à cette classe de fanatiques du poète qui proclament en lettres majuscules qu'« UN HOMME S'EST TROUVÉ ! » « Cet homme », ajoute-t-il, « envoyé du ciel, oui du ciel... avait parlé et tout était rentré dans l'ordre le plus parfait ». *Ibid.*

d'apporter son grain de sable à l'édifice dont votre immense génie va doter la France...

E. CHERAGENT,

Paris, le 13 mars 1848 » (13).

Un commerçant français de Londres se fait le porte-parole de ses compatriotes établis outre-Manche :

« L'Univers t'admire, la France te révère,
Adopte ses enfants et deviens notre Père » (14).

Dumesnil, l'ami horloger, demande le privilège de chanter le grand homme ; car « Dans l'hymne universel le brin d'herbe a sa voix ».

« Et ton nom cher au peuple ah ! jamais ne s'efface,
Partout où l'homme parlé, et le soir près du feu
Le tout petit enfant, la mère qui l'embrasse
Le disent à genoux, dans leur prière à Dieu » (15).

Jusqu'au jardinier de Saint-Point qui abandonne la bêche pour la plume :

« La présente, dit-il, est pour prévenir Mon M'êtres que le conseil municipal et la gardenational a voulu planter un arbre à l'honneur de l'éroïque défenceur de son pays enface la porte de son cabinet... que Dieu bénisse les peines et les travaux pénibles que mon maitres a essuié pour la france.

jean baptiste C..... » (16).

Quant aux membres de la classe moyenne et de l'aristocratie, ils lui eussent, pour un peu, octroyé

(13) Lettre des *Archives de Saint-Point*.

(14) Adrien Ollivier, *Ibid*.

(15) 1^{er} mars 1848, *Archives de Saint-Point*. En effet, les mères enseignaient à leurs enfants à prier pour Lamartine. *Lamartine et ses nièces*, 20 avril 1848.

(16) *Archives de Saint-Point*.

la couronne de France (17) ; en réalité, on lui offre une dictature bourgeoise, qu'il refuse. Insistons sur le caractère désintéressé de cet enivrement : si le pays se jette dans les bras du poète, c'est avec un dévouement prêt au sacrifice. « Vous voilà enfin à même de réaliser vos grandes vues humanitaires ! lui écrit l'ancien député Gauguier... Mais il vous faut des ouvriers...

Tout à vous et au Pays,
Tête, cœur et poitrine » (18).

« Ma devise est honneur et équité », lui assure Charles de Châtillon, bonapartiste désillusionné, « c'est la copie de la vôtre ». Il veut servir la République dans le poste que Lamartine lui indiquera (19). Une pareille ambition se révèle chez l'abbé Bernard, de Marseille ; étant encore libre, il peut se dévouer à la réédification de l'ordre social (20). L'étrange élan chevaleresque que le grand héros inspire à certains soldats trouvera son expression, le 6 mai, dans la lettre du général Subervie, ministre de la Guerre en mars 1848. « Je serai... toujours désireux, écrit-il, de vous dévouer mon existence tout entière » (21).

« Nous ne savions personne qui fût plus digne de nous conduire », sera le mot de Jules Janin : c'est la pensée de l'élite de la jeunesse républicaine (22). Elle se constitue des ministres vigilants auprès

(17) Voir Hippolyte Castille, ouv. cité, p. 43 et 51.

(18) 13 mars 1848, *Archives de Saint-Point*.

(19) Lettre des *Archives de Saint-Point*.

(20) Lettre du 9 mars 1848, *Ibid.*

(21) Lettre de Lectoure (Gers), *Ibid.*

(22) Nous n'ignorons pas l'ascendant de Michelet, d'« Arago le Grand », comme disait Janin : celui de La-

du gouvernement provisoire (23) ; elle fait partie des Commissions qui s'organisent dans toutes les villes de France ; certains jeunes gens sont chargés par Lamartine de représenter le pays à l'étranger ; d'autres se répandront comme émissaires du poète parmi les groupes d'ouvriers sans travail qui préparent des « journées » ; certains, les fils de Victor Hugo par exemple, le secondent au ministère.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir nous entretenir avec un ancien élève de Stanislas, étudiant en 1848. C'est dans son salon, à Dunkerque, en 1925, qu'il nous a été donné de l'interroger sur ses impressions du tribun (24). Il avait quatre-vingt-quinze ans, merveilleusement portés. Discrètement exalté par ses souvenirs, il regardait droit devant lui, pour qu'aucun objet ne s'interposât et ne dissipât la vision de Lamartine qu'il avait ressuscitée. Il l'avait vu à la Chambre à la veille de l'insurrection de Juin 1848 (25), calmant les uns, répondant aux critiques, toujours poète. Notre interlocuteur était un ancien avocat, au langage littéraire, à la parole facile ; les mots lui manquaient cependant pour définir son impression : « J'ai entendu beaucoup d'hommes éloquents, nous dit-il, mais... ! » et ne trouvant aucune parole pour exprimer l'émotion qui l'envahissait soudain, sa figure s'illumina et toute sa personne sembla vibrer d'un frisson de jeunesse.

martine sur ces jeunes âmes s'affirmait plus puissant encore.

(23) G. Pagès, *ouv. cité*, T. III, p. 30 et 135.

(24) Il a désiré que nous taisions son nom, mais c'était un homme connu de tous, que nous avait recommandé M. Sapelier, maire de Berguès.

(25) Le 12 juin, jour de l'agitation bonapartiste.

Edmond About, reprit-il enfin, avait été délégué, avec une commission des premiers élèves de tous les collèges de Paris, pour porter à l'Hôtel de Ville une vingtaine de mille francs, beau résultat d'une quête faite parmi les étudiants. C'est Lamartine qui les accueillit. Après les avoir félicités il dit à son secrétaire : « Donnez un reçu à ces Messieurs ».

About frémit d'émotion :

« Il n'y a pas besoin de reçu, la jeunesse française ne compte pas avec la République ! »

Le mot était symbolique. Les malheureux parmi ces jeunes idéalistes étaient ceux qui, ne trouvant pas d'emploi patriotique, pouvaient seulement écrire au poète, comme beaucoup le firent, qu'il n'y avait pas de bornes à leur dévouement pour Lamartine et pour cette République qu'il voyait « pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande » (26).

Dans l'Europe ébranlée, les peuples se sentent grandir et suivent l'initiative des révolutionnaires français. Le nombre de ses correspondants et de ses admirateurs étrangers s'accroît soudain : le poète « adresse des lettres à toutes les parties du globe » (27) ; il accueille avec empressement des députations de tous les pays de l'Europe. A Birmingham, au cours d'une réunion enthousiaste dans le *Hall of Commerce*, on désigne les membres d'une délégation qui doit se rendre à Paris et offrir au Gouvernement provisoire l'expression des sentiments cordiaux de cette ville manufacturière. On choisit le chartiste

(26) *Corr.* Lettre à M. Rolland, Paris, février 1848.

(27) Ch. Robin, *ouv. cité*, p. 50.

Sturge pour annoncer la démarche à Lamartine. Ce dernier semble regretter pour une fois d'être membre de la *Society of Quakers* — société qui a évité, dit-il, « *for more than two centuries on conscientious grounds the writing any flattering letters* ». Il s'excuse de son style un peu simple : il ne peut s'empêcher, toutefois, d'appeler le grand libérateur « *the distinguished leader of a new Republic* » (28).

Plus maître de sa plume, un Espagnol, J.P. Méade, s'adresse à Lamartine comme à un dictateur :

« Illustre citoyen,

« Au nom de l'amitié dont vous m'avez honoré dans notre jeunesse, n'oubliez pas qu'au-delà des Pyrénées un peuple brave et généreux porte à cette heure son regard vers vous, animé de l'espoir de voir les Français, éclairés par vous, devenir ses frères protecteurs, au lieu de voisins oppresseurs comme ils l'ont de tous temps été par la fausse politique des despotes qui n'ont jamais eu à cœur les vrais intérêts de votre belle France » (29).

« Ce peuple italien que vous aimez et dont vous êtes aimé » écrira Manzoni à celui qu'il appelle le « grand et bon Lamartine » (30). « *Grande e buono Alfonso di Lamartine*, reprend un autre ami d'Italie, *...l'umanità cresce in grandezza ed in onore, quando essa e favorita felicemente da un personaggio come voi...* » « *I posteri (che Dio lo voglia) saranno debitori rispetti a voi della loro nobile ed alta civiltà !!!* » (31).

(28) Lettre du 3 mars 1848, *Archives de Saint-Point*.

(29) 26 février 1848, 63 Guildford Street, Londres. *Archives de Saint-Point*.

(30) *Lettres à Lamartine*, déjà citées.

(31) Lettre de F. Gédéon Gourjon, *Archives de Saint-Point*.

Lorsqu'il reçoit des députations étrangères ce nouveau chef de la nation sait, par l'élégance exquise de ses manières, par sa délicatesse surtout, et par des mots jaillis du cœur, créer une cordialité parfaite. Aux délégués de l'Angleterre, de la Belgique, de la Norvège qui viennent lui communiquer leur sympathie et leur admiration pour le peuple français, Lamartine déclare que la France n'a besoin d'autre ambassadeur dans ses relations avec ces pays que de la seule fraternité (32) ; aux Américains que « tout Français a pour l'Amérique le cœur de Lafayette » (33) ; à une députation espagnole, qu'« il n'y a plus de Pyrénées » (34) ; aux Italiens, il dit avec émotion que l'Italie sera toujours pour la France un pays de frères (35) ; contraint de refuser une intervention aux délégations polonaise et irlandaise, il sait les toucher en illustrant la confraternité de libéralisme et de religion qui unit leurs patries à la sienne (36).

La couronne de France ? Mais la présidence d'une république de nations ne paraît nullement un rêve chimérique. Qu'il compte la présider ou non, nous savons que le poète travaille à la préparer : sauf les dissidences de certaines nations, elle est presque devenue une réalité spirituelle en février et mars 1848, grâce à Lamartine. « On peut dire, avouera-t-il, que j'ai en ce moment l'âme de neuf cent mille âmes à Paris, et celle de l'Europe en ma pauvre poitrine brisée » (37).

(32) *Trois mois au pouvoir*, p. 98 et 115.

(33) *Ibid.* p. 167.

(34) *Ibid.* p. 147.

(35) *Ibid.* p. 145.

(36) *Ibid.* p. 117, 148 et 150.

(37) *Lamartine et ses nièces*, 20 avril 1848.

L'enthousiasme atteint son comble lorsque paraît, le 6 mars, la proclamation officielle aux ministres plénipotentiaires des autres pays. La République « ne fera point de propagande sourde ou incendiaire chez ses voisins ; elle sait qu'il n'y a de libertés durables que celles qui naissent d'elles-mêmes sur leur propre sol ». Si pourtant, en Europe ou ailleurs, l'heure de la reconstruction d'une nationalité « paraissait avoir sonné dans les décrets de la Providence », et si cette nationalité était contrainte ou menacée par une force armée, la France se croirait en droit de s'armer elle-même pour protéger le mouvement de croissance du peuple frère : mais la République française préfère exercer « par la lueur de ses idées, par le spectacle d'ordre et de paix qu'elle espère donner au monde, le seul et honnête prosélytisme, le prosélytisme de la sympathie ».

A la lecture de ce manifeste la France découvre son intime pensée (38). Les ouvriers de Lyon, dans une circulaire où semble se reconnaître la voix de la nation entière, protestent de leur « admiration très vive pour le langage franc, noble et digne » du nouveau ministre (39). Les femmes, craignant jusqu'ici la guerre et rassurées par cette proclamation pacifique, cèdent à une irrésistible reconnaissance. Une correspondante modeste du poète s'écrie, dit-elle, à tout venu : « L'ange de l'Espérance ne plane-t-il pas sur nous ? Lamartine est là ! » (40). Les socialistes surtout applaudissent aux sentiments de fraternité

(38) Voir par exemple, D. Stern, ouv. cité, p. 191-192.

(39) *Ibid.*

(40) Lettre de L. Tréfeu, Bourgtheroulde, 6 mars 1848, *Archives de Saint-Point*.

internationale. Votre œuvre, — le mot est de l'un d'eux — « vous approche de la divinité » (41). Beaucoup de ses contemporains, durant l'année 1848 et même après, le traitent de Messie. Ce ne sont pas seulement des femmes et des gens du peuple, comme nous en avons cité au cours de ce chapitre : mais des correspondants de toutes catégories qui le comparent ainsi au Christ. Voici le témoignage de deux jeunes gens :

« Régénérateur Auguste de notre Patrie... » commence un écrivain débutant, L. Nayman, « je ne crains pas de le dire... Vous avez créé sur notre France le règne du Christ » (42). « Je veux seulement, affirme un normalien, pouvoir toucher le bord de votre robe et à ce saint contact d'un nouveau Messie d'amour, de charité, de délivrance et de régénération, réchauffer ma foi en Dieu, mon espérance en l'avenir, mon zèle pour l'humanité, mon enthousiasme et mon adoration pour vous, sublime interprète de Dieu et de ses desseins sur l'humanité souffrante... je chante l'aurore d'un règne de gloire et de bonheur dont vous êtes le prophète et dont vous devez être le héros. Relégué dans un petit coin, j'attends avec impatience ce bienheureux moment pour le saluer avec des cris d'amour et d'enthousiasme et pour dire à Dieu comme le patriarche à la vue de l'enfant sauveur : je peux mourir, seigneur, mes yeux ont vu ton salut... » (43).

(41) *Archives de Saint-Point*. La page de cette lettre, qui contenait la signature du correspondant a malheureusement été égarée ; mais l'auteur se dit socialiste.

(42) 1^{er} mars 1848, 5, rue Neuve Saint-Guillermine, Paris. *Archives de Saint-Point*.

(43) Félix Delacroix, élève de l'Ecole Normale, rue d'Ulm. Sans date. *Archives de Saint-Point*.

Ce fut le moment, aussi, où Lamartine lui-même eut conscience d'une mission divine. La sagesse du peuple y fut pour beaucoup (44). Devant la paix et la magnanimité générales, les ultras des Clubs doivent céder et cesser momentanément leur activité. Il est vrai qu'on a incendié le château du baron de Rothschild ; que les trois cents braves défenseurs des Tuileries se sont plongés dans l'orgie après la découverte de la cave royale ; que Caussidière (45) poursuit secrètement une politique d'intimidation et qu'il semble, malgré ses appels à l'ordre affichés sur les murs de Paris, encourager les incursions, dans les quartiers riches, des gamins et des étudiants tapageurs ; ses « Montagnards », anciens compagnons, ceints de l'écharpe rouge, pistolet au côté, se rendent aux salles de spectacles populaires, où, flanant dans des attitudes de tigres au repos, jurant, débitant des plaisanteries violentes, ils cherchent à en imposer aux réactionnaires et à tenir en éveil l'imagination des ouvriers moins jacobins. Mais, pendant ces premiè-

(44) « Pas une proscription, pas une vengeance ! » écrit-il aux demoiselles de Cessiat. *Lamartine et ses nièces*, 27 fév. 1848. Les révolutionnaires, au lendemain de la victoire, ne se sont-ils pas empressés « d'arracher au péril les Gardes Municipaux eux-mêmes ! », offrant aux soldats qu'ils avaient pris à l'intérieur des Tuileries, de leurs propres vêtements pour les déguiser ? G. Pagès, ouv. cité, T. II, p. 109 et 188. Le peuple n'avait pas attendu que le Gouvernement provisoire abolît la peine de mort en matière politique, il avait déjà décrété sa suppression le 24 février, à la Salle Saint-Jean. Flotard, *Le 24 Février 1848, à l'Hôtel de Ville de Paris. Revue hebdomadaire*, 1901, p. 468. Voir A. Crémieux, ouv. cité, p. 433.

(45) On connaît cet ambitieux qui s'était constitué, le jour du 24 février, préfet de police : rusé et conciliant, il sait frayer à la fois avec les intrigants et avec les hommes de pouvoir.

res semaines d'allégresse, il n'y a guère eu que du mélodrame : à part une ou deux exécutions pour vol, point de tragédie (46). Les terroristes trouvaient une soupape à leurs émotions dans des réunions, dans des manifestes qui tapissaient les murailles de Paris et qui décrivaient ainsi de jour en jour la courbe des passions. Mais là encore, dans cette immense éclosion d'affiches où le peuple, si longtemps muet, s'exprimait enfin avec liberté, exposant ses principes en grosses lettres et en un langage véhément, tantôt irrité, tantôt allègrement dictatorial, — dans tout ce charivari grotesque, prédominaient les proclamations modérées, les appels à la concorde, au respect de la propriété ; les dithyrambes en honneur de la République, les professions de foi où perçait le souci du voisin (47).

Et cette idée du peuple, que Lamartine voulait tenir toujours présente à l'esprit de la société, ne se manifestait-elle pas sous son aspect le plus rassurant quand « à chaque instant on voyait défiler, enseignes déployées, tambour en tête, de longues processions d'hommes, de femmes, d'enfants, qui marchaient en se tenant par la main, le visage rayonnant de joie, portant à l'Hôtel de Ville, dans des corbeilles ornées de rubans et de fleurs, leur tribut volontaire... Il n'y

(46) Ce fut d'autant plus remarquable que des rassemblements de chômeurs, sur toutes les places publiques, auraient fourni, à n'importe quelle heure de la journée, les éléments d'une émeute.

(47) *Les Murailles révolutionnaires de 1848*. Recueil assez complet des affiches, de Paris et des départements, avec fac-similé des signatures et préface d'Alfred Delvau, 16^e édition augmentée par M. Foucart, Paris 1867, 2 vol. in-4°. Voir aussi : *Curiosités révolutionnaires. Les affiches rouges, préface par un Girondin*, Paris, 1851, in-18°.

avait si pauvre corps d'état qui ne voulût présenter son offrande : si humble profession qui ne tint pour un devoir de féliciter le gouvernement, de l'encourager au bien... » (48). Lorsqu'arriva la crise financière du 9 mars, la générosité du peuple commençait à tenir de l'héroïsme : telle femme apportait son cadeau de noces, tel homme ses économies de dix ans. (49) Ces dons patriotiques devenaient si nombreux que Béranger et Lamennais furent nommés présidents d'une *Commission* destinée à recevoir « cette solde du peuple pour sa liberté ».

Doit-on s'étonner que les esprits généreux aient quelque peu divinisé le peuple ? « Notre Révolution, déclare à la Sorbonne le professeur d'éloquence Géruzez, a eu pour instrument le peuple armé de la force invincible de Dieu » (50). « Dieu s'en mêle » (51), prononce une fois encore Lamartine lui-même. Conscient de son empire sur les insurgés, et de son association étroite avec la population de Paris, peut-il éviter de penser qu'il a été le chef choisi par la Divinité pour diriger ce miracle ? Il y songe sans nul doute, bien qu'il reste comme émerveillé devant l'action pacifique des révolutionnaires : le 21 mars il écrit à Eugène Pelletan de venir l'aider à incliner la République dans le sens de Dieu et du peuple, et il ajoute : « C'est un même mot pour nous » (52).

(48) D. Stern, ouv. cité, p. 240. Cf. Garnier-Pagès, ouv. cité, T. III, p. 136.

(49) D. Stern, ouv. cité, p. 211.

(50) Le 3 mars à l'ouverture des cours. E. Regnault, ouv. cité, p. 97.

(51) *Corr.* 5 mars 1848.

(52) *Corr.* Voir *Ibid.* « Je ne suis que le Curtius... Dieu m'a protégé ».

Non pas que les difficultés de la pratique ne lui apparaissent déjà. Et le pouvoir, il ne l'exerce pas seul.

D'abord, Louis Blanc et Ledru-Rollin vont se servir de leur prestige auprès des partis avancés pour forcer le Gouvernement à s'engager dans la voie des réformes actives, comme le désire Louis Blanc ; ou bien, pour imprimer au Conseil un peu d'« énergie révolutionnaire » comme le veut Ledru-Rollin.

Le 26 février, le Gouvernement, reprenant une idée exploitée pendant les années révolutionnaires, en 1793 et en 1830, constitua des *Ateliers nationaux* de secours. S'il avait confié à Louis Blanc, comme ce dernier le souhaitait, le soin d'organiser cette institution, les ouvriers socialistes eussent peut-être abandonné leur assaut. Mais c'est Marie, ennemi avoué du socialisme, qui en reçut la charge : les prolétaires prévoyaient que le décret rédigé par Marche et Louis Blanc allait rester lettre morte, et ils n'entendaient pas permettre qu'il en fût ainsi. Vers trois heures de l'après-midi, le 28 février, dit Louis Blanc, le Conseil était réuni, lorsque « soudain, du haut des fenêtres de l'Hôtel de Ville, nous vîmes le peuple couvrir la place de Grève et s'y ranger, pour ainsi dire en bataille. Au-dessus des têtes pressées flottaient de nombreuses bannières où étaient écrits ces mots : *Ministère du Travail ! Organisation du Travail !* Presque au même instant une délégation du peuple nous fut annoncée... Je n'hésitai pas, ajoute Louis Blanc, à me prononcer pour qu'on fit droit au vœu populaire » (53). Il alla plus loin encore : il fit comprendre à

(53) Ouv. cité, T. I, p. 133.

ses collègues que seule sa nomination au « ministère du travail », plutôt au « ministère du progrès », comme il le désignait, calmerait la population de Paris (54). Ainsi s'efforce-t-il, fort de l'appui socialiste, de prendre auprès des masses un nouvel ascendant (55). Du point de vue de leurs idées et de leurs personnes, Louis Blanc et le poète sont donc aux prises. Lamartine se refuse à voir la nécessité d'un nouveau ministère. Il a gain de cause auprès de ses collègues ; c'est facile : la majorité reste hostile aux systèmes. Louis Blanc donne sa démission (56). S'il s'obstine, une scission se créera qui amènera presque inévitablement la guerre civile : la situation est des plus critiques. Garnier-Pagès et Arago le conjurent de se rétracter et d'accepter un compromis : la présidence d'une *Commission de gouvernement pour les travailleurs*. Ce serait convertir, pour résoudre les problèmes du travail, une population armée en un corps délibérant. Ce serait conduire, sans ressources, songe Louis Blanc, « l'école orageuse de la faim » ; être incompris, combattu par ceux mêmes qu'il veut sauver. Il avait espéré un ministère : quelle cruelle alternative ! Cependant il accepte : le Conseil respire. C'est Lamartine qui annonce aux manifestants le décret : « Une commission permanente, qui s'appellera *Commission du gouvernement pour les travailleurs*, va être nommée, avec mission expresse et spéciale de s'occuper de leur sort.

(54) *Mém. pol.* T. II, p. 413 ; Regnault, ouv. cité, p. 104.

(55) Cf. note 54.

(56) L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 134.

« Pour montrer quelle importance le Gouvernement provisoire attache à la solution de ce grand problème, il nomme président de la *Commission du gouvernement pour les travailleurs* un de ses membres, M. Louis Blanc, et pour vice-président, un autre de ses membres, M. Albert, ouvrier.

« Des ouvriers seront appelés à faire partie de la commission.

« Le siège de la commission sera au palais du Luxembourg ».

Malgré une déception qui exaspéra les plus décidés, cet arrêté fut reçu par le peuple avec délire ; il « fut accueilli avec stupeur par le monde officiel des anciens jours » (57), comme un « indigne escamotage ». Lamartine, lui-même, tout en concédant qu'il n'était que juste que les travailleurs pussent avoir un tribunal devant qui plaider leur cause, trembla pour la première fois à voir mise à l'épreuve sa théorie personnelle de la liberté absolue de parole.

Il fut rassuré, — il devait le dire plus tard, — lorsqu'il vit démontrer ce qu'il avait toujours prêché : que loin d'être un péril, c'était une sauvegarde (58).

Mais pour Louis Blanc et pour beaucoup des travailleurs qui se groupent dans les clubs sous le nom générique de socialistes, la Révolution n'est pas faite : ils veulent remettre à un terme éloigné les élections afin de pouvoir opérer, sur le terrain déblayé par les Journées de Février, un changement radical avant la convocation de l'Assemblée. Lamartine

(57) E. Regnault, ouv. cité, p. 124.

(58) *Mém. pol.* T. III, p. 86 sqq.

trouve expédient de profiter de l'élan révolutionnaire, qui peut du jour au lendemain diminuer, et de fixer la date des élections le plus tôt possible. Ledru-Rollin, de son côté, sous prétexte de protéger la République contre les réactionnaires, a envoyé, en sa qualité de Ministre de l'Intérieur, à tous les commissaires du Gouvernement à Paris ou en Province, une proclamation qui a « épouvanté la classe moyenne » (59). « Vos pouvoirs sont illimités », dit-il aux commissaires ; en d'autres termes : « Vous êtes des proconsuls ». En outre, il insinue que ces agents du Gouvernement ont le devoir de travailler à l'élection des seuls « Républicains de la veille ». Lamartine lui signale l'erreur capitale de cette démarche qui va, en effet, coûter cher à la République (60).

Pour corriger l'impression produite par la circulaire de Ledru-Rollin, le poète rédige lui-même une proclamation généreuse et conciliatrice dont on inonde la France : à quoi bon avoir abattu les gouvernements usurpateurs, dit-il, si c'est pour leur ressembler ?

Louis Blanc croit à une éloquence plus puissante encore que celle de la parole : celle d'une masse solide de travailleurs qui défilent en procession : comme il aime décrire la majesté pathétique d'un cortège d'ouvriers ! Lamartine, au contraire, est de l'avis de Solon : quelque bien intentionnée que soit une ma-

(59) E. Régnault, *Hist. de la Rév. de 1848*.

(60) D'abord les calomniateurs iront jusqu'à faire du Ministre de l'Intérieur un être fabuleux : les mères d'enfants désobéissants les menaceront de les donner à Ledru-Rollin.

nifestation populaire, celui qui rassemble le peuple l'émeut par son seul rassemblement. Le lendemain du jour où parut son manifeste, c'est-à-dire le 17 mars, les amis ouvriers du Ministre de l'Intérieur et du chef socialiste essaient de rendre la leçon au poète : une immense délégation des clubs et des corporations de Paris se rend, sans armes, mais impérative, dit Lamartine, par son nombre même, à l'Hôtel de Ville. C'est de la part de la majorité des ouvriers une réunion pacifique, une fête presque, une marque de confiance en leurs nouveaux directeurs politiques, et, surtout, une promesse de protection ; car selon les inventions des meneurs des Clubs, le Gouvernement est menacé par les factions séditieuses de la Garde Nationale. A ce rassemblement prodigieux, Caussidière a su imposer une discipline et un ordre parfaits (61). Quelques fauteurs à bonnets rouges, qui s'étaient glissés dans les rangs, ont été immédiatement hués et décoiffés par les travailleurs. Décemment habillés, avec tout l'apparat des corporations, calmes dans leur jubilation, ces hommes semblent craindre d'effrayer les citoyens. Il y aura pour Lamartine comme le présage d'une civilisation nouvelle dans cette revue du peuple d'environ 140.000 hommes qui avancent au pas cadencé le long des quais, comme une migration antique près d'un fleuve. Mais voici que se sont mis à la tête de la colonne les chefs des grands Clubs, avec quelques milliers de leurs affiliés, aux regards mécontents et menaçants, — les promoteurs, en somme, de cette manifestation équivoque (62).

(61) *Mém. pol.* T. III, p. 181.

(62) *Ibid.* p. 199.

Les chefs des Clubs introduits auprès du Gouvernement, dans une des grandes salles de l'Hôtel de Ville demandent qu'on éloigne les troupes de Paris et qu'on repousse les élections à l'Assemblée jusqu'au 31 mai. Louis Blanc et Ledru-Rollin, pour éviter l'apparence d'une scission, ont cru nécessaire de se ranger aux côtés de leurs collègues qui se tiennent à droite et à gauche de Dupont de l'Eure, et de s'opposer aux demandes exagérées des manifestants. Alors un mouvement hostile à Lamartine se dessine : les partisans de Blanqui surtout protestent contre sa présence au Gouvernement ; Sobrier, Cabet, Barbès le défendent. Le tribun avance enfin et prend la parole. Il n'hésite pas à jouer le rôle du maître dans toute sa sévérité. Les Membres du Gouvernement « s'immergent tout entiers, dit-il, dans le peuple dont ils sont sortis » ; mais, pour l'honneur et la dignité du peuple lui-même, ils n'entendent céder en rien devant une menace. « Prenez garde, ajoute-t-il, à des réunions de ce genre, quelque belles qu'elles soient : le dix-huit brumaire du peuple pourrait amener, contre son gré, le dix-huit brumaire du despotisme, et ni vous ni moi nous n'en voulons » (63). Les cris de « Vive le Gouvernement provisoire ! » montent de la Place de Grève. Les chefs des Clubs ne résistent plus. Si Blanqui et ses « Brutus » sont venus, avec l'air un peu grandiloquent, pour poignarder le poète, ils se retirent déçus (64). Toutefois les acclamations de la foule sont surtout pour Louis Blanc et pour Ledru-Rollin :

(63) *Ibid.*

(64) E. Régnault, ouv. cité, p. 233.

même lorsque tous descendent se présenter aux manifestants, on entend bien moins souvent saluer le nom de Lamartine que ceux de ses deux collègues.

A partir de ce jour, l'esprit de faction s'impose avec une insistance croissante et passionnée : chacun des grands chefs socialistes et chacun des meneurs populaires veut obtenir sa part de dictature. Lamartine commence à devenir un homme d'autorité, à surveiller les Clubs au moyen d'une police personnelle, à s'assurer surtout des forces armées suffisantes. L'œuvre de la République semble apparaître au poète sous un jour moins miraculeux. Toutefois, elle reste sainte à ses yeux : « J'ai la conscience, dit-il, que je travaille uniquement pour Dieu » (65). Les ouvriers modérés, et c'est, selon toute apparence, la plus grande part de la population travailleuse, s'attachent plus profondément au tribun. « Je ne puis me plaindre, écrit-il aux demoiselles de Cessiat, le 29 mars, du peuple et des ouvriers des faubourgs de Paris, qui sont d'un dévouement pour moi, au moins égal à celui des départements » (66). Le grief des Clubs n'est-il pas que Lamartine a séduit et conquis le peuple ?

« Le venin, dit-il, est dans quelques têtes » seulement (67), et ces « quelques têtes » il voudrait se les concilier. N'avait-il pas fait de plusieurs des Délégués du Peuple postés à l'Hôtel de Ville pour le surveiller, les amis les plus dévoués du Gouvernement : un mot cordial en leur serrant la main avait

(65) *Lamartine et ses nièces*, 22 mars 1848.

(66) *Lamartine et ses nièces*, 29 mars 1848.

(67) *Corr.* 22 mars 1848.

suffi. Il essaie de gagner au moins les meneurs, les agitateurs des faubourgs et les chefs des Clubs. Il les invite à venir lui exposer leurs vues (68). Causidière lui promet son appui : Lamartine se vante d'avoir su le prendre. Raspail se montre accessible à ses arguments ; mais non point Cabet. Barbès vient de sa propre initiative rue de l'Université, et y retourne de temps en temps ; Sobrier s'y présente souvent ; et trois autres exaltés, Lamieussens, camarade de prison de Barbès, Flotte, et un mulâtre, Servien, démagogue qui séduit les foules, se laissent influencer par le poète. Ce sont certains des jeunes révolutionnaires les plus turbulents que Lamartine entraîne : au point qu'il en fait parfois, et au scandale des conservateurs, ses émissaires à l'étranger. Il offre même cet exil utile à Blanqui. Nous savons que ce dernier consent à passer quelques heures chez le tribun la veille du 16 avril, et qu'il se laisse adoucir jusqu'à lui faire des confidences : les persécutions du temps de sa jeunesse l'ont aigri, ont tué sa fiancée : il est maintenant, à l'en croire, un homme fatal, destiné à toujours comploter contre les gouvernements de son pays. Cependant, il garde encore, selon le poète, des opinions saines sur la paix, la propriété et la centralisation du pouvoir. Lamartine a-t-il gagné ou non de l'empire sur Blanqui ? Cela reste incertain.

Si quelques meneurs, comme Barbès et Sobrier, le secondent jusqu'au 16 avril, si d'autres sont convertis même par sa persuasion, il en est qui pousseront leur haine jusqu'à poursuivre contre lui une

(68) Voir pour ces entretiens, *Mém. pol.* T. III, p. 211 et s.

politique d'intimidation : vers le 1^{er} juin ils lui adresseront d'innombrables « avis d'assassinat » (69) ; si bien qu'une garde de vingt hommes devra le protéger lorsqu'il sortira (70).

Mais ce danger ne fait qu'augmenter l'affection sublime que lui témoigne la masse des ouvriers : « Chaque soir, dit-il, je refuse des milliers de volontaires... pour me garder » (71).

Sans doute la journée du 16 avril où les Clubs réunis exercèrent sur le Gouvernement, pour la dernière fois, une pression paisible, lui valut-elle quelques infidélités de la part du peuple bien intentionné. Fléchir le Conseil en faveur de l'organisation du travail, « prévenir la réunion de l'Assemblée », et imprimer au Gouvernement « une plus grande expansion révolutionnaire », — qu'importe le prétexte faux ou honnête des partisans de la dictature populaire ? Ils exploitèrent tous les griefs accumulés, réels ou imaginaires, des travailleurs, parce qu'ils n'admettaient plus la patience. Ledru-Rollin lui-même, qui semblait destiné par eux à remplacer Lamartine, fut menacé la veille par Sobrier d'être « jeté par la fenêtre dimanche avec les autres », — c'est-à-dire avec le poète et les hommes du *National*. « Nous sommes en mesure... » ajouta-t-il (72).

Ledru-Rollin sera désormais plus suspect que jamais à ses ennemis. Louis Blanc de même ; car il

(69) *Lamartine et ses nièces*, lettre sans date, p. 144, écrite probablement, d'après l'évidence intérieure, vers le 1^{er} juin 1848 : Cf. *Ibid.* 1^{er} juin et 19 décembre 1848, et *Corr.* mai 1848.

(70) *Lamartine et ses nièces*, 1^{er} juin 1848.

(71) *Corr.* 1^{er} avril 1848.

(72) E. Regnault, ouv. cité, p. 290.

n'en faut pas douter, il a été le dépositaire des confidences des séditeux et a fondé sur cette journée des espérances. Il restera dégradé dans l'opinion conservatrice pour avoir voulu s'associer aux conspirateurs. Déjà, le 16 avril, lorsque la Garde Nationale arriva, à l'appel du Gouvernement assiégé à l'Hôtel de Ville dans les personnes de Marrast et de Lamartine, les soldats poussèrent avec véhémence les cris de : « A bas Louis Blanc ! » — « A bas le communisme ! » Mais Lamartine ne s'y trompe pas : dans le peuple mécontent le communisme continue à faire des conquêtes.



Ce que le poète lui-même avait perdu d'affection populaire, lors du mouvement du 16 avril, fut largement compensé le 20. C'était la Fête de la Fraternité, jour où l'on devait distribuer à l'armée et à la Garde nationale des étendards nouveaux. « Les petites rivalités firent trêve ; les passions misérables eurent honte d'elles-mêmes ; les haines de parti s'ajournèrent au lendemain » (73). « A sept heures du matin, plus de deux cent mille citoyens, ouvriers et bourgeois, étaient sur pied, en uniforme de garde nationale, et les troupes de lignes, avec la garde mobile, ne montaient pas à moins de cent mille hommes ». (74). Tout Paris est là, et les braves gens de province aussi se pressent autour de l'estrade qu'on a élevée en forme d'amphithéâtre devant l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Lequel de tous ces messieurs

(73) L. Blanc, *ouv. cité*, T. I, p. 46.

(74) *Ibid.* p. 45.

ceints de l'écharpe tricolore est Lamartine ? Ses collègues et les assistants, l'indiquent. Les canons grondent sous leur masque de fleurs ; on agite au bout des fusils des branches de lilas et d'aubépine ; et les troupes commencent à défiler. Des chants patriotiques retentissent et des transports éclatent qui tiennent du délire (75). « Vivent nos frères ! » s'écrie-t-on, lorsque le premier détachement de l'armée se présente ; « Vivent les blessés ! » — « Vivent les braves de Février ! », quand les victimes du combat défilent en capote grise de malades, et que le Gouvernement provisoire se lève, spontanément ému (76). « La fraternité, dira Lamartine, énivré, ne sera plus une cérémonie, elle sera la loi » (77). Et c'est lui qui est l'idole du jour. Depuis une heure matinale jusqu'à dix heures du soir il passe en revue presque quatre cent mille hommes ; tandis qu'un chant continu de « Vive Lamartine ! » s'élève « sur la basse immense des cris » de « Vive la République ! » (78). « Des légions de pauvres gens, de femmes, d'enfants », souvent en haillons, avec une confiance touchante, lancent des cris vers leur sauveur ; des mains frémissantes touchent ses vêtements ; on le bénit, on l'embrasse comme un être sacré (79).

Le sentiment de la divinité de sa mission atteint chez Lamartine à sa plus haute expression. Ce ne sont pas les adulations de ses fidèles, ni ses succès politiques qui le convainquent enfin pleinement du

(75) *Ibid.* p. 46.

(76) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 46 et 48.

(77) Proclamation du 21 avril. *Ibid.* p. 54.

(78) Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*.

(79) *Ibid.* p. 115 et 116.

caractère providentiel de son œuvre, — ces éléments y ont leur part sans doute : mais c'est surtout la force inexplicable d'enthousiasme qui s'empare de tous ceux qui l'approchent ou qui lisent ses discours.

« Il est évident, écrit-il aux demoiselles de Cessiat..., que Dieu a son idée sur moi, car je suis un vrai miracle à mes yeux. Je ne puis pas comprendre, autrement que par un souffle de Dieu, l'inconcevable popularité dont je jouis ici... Je ne puis être aperçu nulle part sans une émeute d'amour. En Europe mes nouvelles disent que c'est encore plus fort, dans les départements aussi. Il y a là une étoile, invisible à mon œil » (80).

Ce « ministère de la vie du peuple » que Lamartine avait réclamé à la veille de la Révolution de Février, personne, apparemment, ne songe à le créer : mais si nominalement il n'existe pas, le poète est de plus en plus conscient, comme émancipateur, comme régénérateur et comme conciliateur, d'en remplir toutes les hautes fonctions, et avec la certitude, maintenant, qu'il tient ce portefeuille-là de Dieu.

(80) *Lamartine et ses nièces*, 20 avril 1848.

CHAPITRE III

1848. LAMARTINE MINISTRE

DE LA « BIENFAISANCE RÉCIPROQUE »

Cet autre ministère qu'il avait jugé indispensable à la prospérité du peuple, celui de la bienfaisance publique, pourquoi, le jour où l'on avait distribué les portefeuilles, Lamartine n'avait-il pas demandé qu'on le constituât ? C'était une question de crédits, sans doute. Le poète n'aurait pas voulu l'accepter lui-même ; car en homme d'Etat avisé, il comprenait qu'il fallait diriger d'abord ses efforts dans deux autres sens : sa politique internationale d'avant Février le désignait comme ministre des Affaires étrangères, et, en « vieux routier de constitutions », comme il s'intitulait pendant l'insurrection de Naples, il se trouvait appelé à préparer l'œuvre de l'Assemblée nationale. Mais malgré les exigences de ses deux autres tâches, Lamartine se donna largement à l'œuvre de bienfaisance populaire, la partageant avec ses collègues, qui voyaient, semble-t-il, dans des essais de réformes pratiques et dans la discussion quotidienne des problèmes sociaux immédiats, le meilleur moyen d'élaborer la constitution nouvelle.

Ce qui importe à notre étude, c'est que la plupart du temps les idées mises en pratique sont pré-

cisement celles de Lamartine et non pas celles des socialistes révolutionnaires (1).

Que fait-on d'abord pour hâter la réalisation des réformes principales dont Lamartine avait été l'avocat ?

Le 24 avril les Enfants trouvés sont adoptés par l'Etat : ils s'appelleront *Enfants de la patrie*. Le doux nom d'*Ecole maternelle* remplacera celui de *Salle d'asile des femmes*. On y suivra des cours spéciaux, et les institutrices qui voudraient se dévouer à former les mères de ces « pépinières de charité », — c'est l'expression de Lamartine (2), — seront préparées à cette fonction à l'*Ecole maternelle normale*, adjoindue par Carnot à l'Académie de Paris (3).

On abolit l'exposition publique des prisonniers et la contrainte par corps ; on décrète la mise en liberté provisoire, sans cautionnement en argent, de ceux qui sont détenus pour dettes et on prépare des mesures pour faciliter la réhabilitation (4).

Aussitôt la liberté la plus absolue de la presse et de l'association et les privilèges électoraux sans distinction de classe établis en France, on songe aux esclaves des colonies : le 4 mars, le Gouvernement leur accorde l'émancipation ; il les initie également aux droits et aux devoirs qui l'accompagnent : ateliers nationaux, hôpitaux, jury, suffrage universel, liberté de la presse et instruction primaire obligatoire et gratuite (5) : toutefois, contrairement aux vœux

(1) Cf. Henri de Jouvenel, art. cité.

(2) *Mém. pol.* T. III, p. 114.

(3) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 98.

(4) E. Regnault, ouv. cité, p. 342.

(5) Séances du 23 et du 27 avril. Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 60 sqq.

exprimés dix ans auparavant par le poète, les noirs ainsi affranchis et élevés à la dignité de citoyens, seront immédiatement soumis à la conscription (6).

Et la quatrième grande réforme élaborée par Lamartine, celle de l'instruction publique ?

Une commission se chargea d'organiser en France l'enseignement professionnel. On s'occupa aussi des questions relatives à l'agriculture : l'irrigation, l'enseignement de la médecine vétérinaire, le crédit agricole ; et le ministre Bethmont créa, entre le 24 février et le 4 mai, neuf fermes-écoles (7). On établit des bourses de voyage pour l'agriculture ; des commissions d'études pour les arts et métiers. C'était exécuter, dans la mesure du possible, les projets de Lamartine.

Carnot, ministre de l'Instruction publique, novateur ardent à l'égal du poète, dont il était d'ailleurs l'ami avoué, n'aurait guère pu s'inspirer de plus près des vastes et nobles ambitions de ce dernier pour le peuple (8). « Le premier acte de M. Carnot, dit Lamartine, fut une circulaire au clergé pour déclarer que la République voulait être religieuse, et pour l'encourager à rentrer dans ses temples respectés par le peuple et protégés par le gouvernement (9). Il encouragea les instituteurs, par de généreuses paroles, à assumer un rôle révolutionnaire : celui de

(6) Certains des jeunes républicains des colonies furent aussi éniivrés de cette initiative que les esclaves. Leconte de Lisle rédigea lui-même une protestation de reconnaissance au Gouvernement de la part des jeunes créoles de la Réunion.

(7) E. Regnault, *ouv. cité*, p. 341.

(8) Voir *Mém. pol.* T. III, p. 115 sqq.

(9) *Ibid.* p. 116.

faire sentir au pays son privilège de revivre dans l'Assemblée nationale. Les maîtres d'école, on le sait, répondirent à cet appel par un élan presque unanime.

Carnot s'acharna pour rendre l'instruction libre et obligatoire, gratuite non seulement dans les écoles primaires, mais aussi à tous les degrés. Il « provoqua l'adoption des élèves d'élite » qui se signalaient dans les établissements communaux (10) ; il voulait que les droits universitaires fussent abolis, et que le mérite fût le seul titre d'entrée aux Ecoles (11).

On « examina en Conseil et approuva la formation, dans chacune des mairies de France, et sous la direction de l'instituteur, d'une bibliothèque publique, où seraient déposés les chefs-d'œuvre littéraires et où les travailleurs viendraient recréer leur esprit » (12). Des spectacles populaires, des lectures publiques fournissaient aux ouvriers et à leurs familles, déjà au début de l'année révolutionnaire, des distractions saines. On obtint un crédit de cinq mille francs applicables à la distribution aux communes de manuels, de catéchismes politiques, de livres d'instruction morale (13). Fonctionnaires et hommes de lettres secondèrent cette entreprise. Les uns s'employèrent à la création de cette littérature populaire nouvelle que souhaitait, depuis tant d'années, Lamartine. Duclerc, collaborateur au *Dictionnaire politique* (14), Henri Martin, un israélite, Ben-Baruch, écri-

(10) *Mém. pol.* T. III, p. 116. Des bourses d'études existaient déjà, mais leur nombre était insuffisant.

(11) *Ibid.* Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 98. G. Bouniols, ouv. cité, p. 58, 116.

(12) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 97.

(13) *Ibid.* p. 96.

(14) D. Stern, ouv. cité, p. 208.

virent des traités de devoirs civiques ; Renouvier composa un *Manuel républicain de l'homme et du citoyen* (15).

L'œuvre de Carnot arracha plus tard à Lamartine un cri d'admiration : il jugea son collègue « un modèle de républicanisme intelligent et moral » (16).

Parmi tant d'initiatives, c'est la réalisation des intentions généreuses du Gouvernement au sujet du travail et des souffrances causées par le chômage, qui eut, naturellement, le plus de retentissement.

Tout d'abord, au Luxembourg même, où le *Parlement du Travail* avait réuni environ cinq cents membres, — ouvriers, patrons, économistes de toutes les écoles, — la besogne accomplie n'était guère autre chose que l'application des idées que Lamartine et la plupart des hommes de cœur de son époque avaient préconisées. Voici Louis Blanc, dès le début, occupé comme le poète à « soutirer la foudre » : à prêcher la patience, à expliquer, comme Lamartine, la nécessité de réfléchir, d'apporter aux délibérations toutes les lumières possibles, et à procéder par moyens d'enquêtes et de solutions progressives. Le jour même de l'installation au Luxembourg, les ouvriers demandèrent une réduction des heures de travail. Louis Blanc convoqua pour le lendemain une assemblée de patrons. Sa tâche était délicate ; mais grâce à l'esprit de modération qui régnait de part et d'autre,

(15) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 96 ; *Mém. pol.* T. III, p. 116. Nous savons que quelques idées hardies de cette œuvre de Renouvier valurent la persécution à Carnot, et, par voie de conséquence, à Lamartine.

(16) *Mém. pol.* T. III, p. 115.

grâce à l'heureuse influence sur les ouvriers d'un discours du doux Arago, on parvint à réduire la journée industrielle de 11 à 10 heures à Paris, et de 12 à 11 heures dans les départements (17). On abolit aussi le marchandage, abus flagrant des tâcherons qui achetaient et revendaient la main-d'œuvre. N'essayons pas d'énumérer toutes les transactions qui furent opérées à l'amiable par la Commission du Luxembourg entre ouvriers et chefs d'industries: plus d'une querelle violente se trouva apaisée par son intervention (18), et Louis Blanc ne devait pas manquer, dans son rapport à l'Assemblée, de souligner cette œuvre de fraternité : « Patrons et ouvriers prenaient séparément le chemin du Luxembourg ; ils en sortaient presque toujours ensemble » (19).

Les délégués nationaux adoptèrent, par la suite, une proposition tout à fait conforme aux désirs de Lamartine : celle d'instituer des commissions locales d'enquête sur les conditions du travail dans l'agriculture et dans l'industrie (20).

Louis Blanc se plaindra, s'excusera plutôt, de ce qu'il ait dû souvent se contenter de secourir des groupes particuliers, au lieu de préparer une transformation générale de la classe laborieuse ; il expliquera que l'état de révolution, le manque de finances et d'autorité suffisante, le forcèrent à se borner, la plupart du temps, à des « palliatifs pour obvier aux souffrances du moment » (21). Il se consolera du ca-

(17) L. Blanc, ouv. cité, T. I, p. 170.

(18) E. Regnault, ouv. cité, p. 128.

(19) Ouv. cité, T. I, p. 185.

(20) Le 26 mai 1848 sur un rapport de Waldeck-Rousseau. G. Bouniols, ouv. cité, p. 181.

(21) Ouv. cité, T. I, p. 164 sqq.

ractère peu novateur de son activité au Luxembourg, en se rappelant les trois associations coopératives qu'il avait pu inaugurer : celle des boulangers, celle des selliers et celle des tailleurs. Or, en ce qui touchait cette dernière entreprise, tout au moins, Louis Blanc ne fit que réaliser la pensée du poète, lequel, tout compte fait, n'était pas si hostile aux associations coopératives qu'on a pu le supposer. Lamartine dira plus tard que les théories du chef socialiste étaient « applicables avec avantages dans certaines limites » (22) : il admettait l'association protégée par l'Etat, l'encourageait même en cas d'impossibilité pour les associés de trouver du travail dans une maison de commerce ou d'industrie (23).

Après le 17 mars, Louis Blanc, considéré comme traître à son système par certains de ses fanatiques, appela à lui un de ces derniers, et lui exposa son idée d'inaugurer une association de tailleurs. La prison de Clichy, rendue disponible par le décret du Gouvernement provisoire qui avait aboli la contrainte par corps, pourrait lui servir de local ; la confection des uniformes pour la Garde nationale devait lui fournir de la besogne. Le Conseil sanctionna cette combinaison. Plusieurs associations reçurent du Gouvernement de grands travaux analogues. Un des premiers actes de la réaction lorsqu'elle siégea à nouveau à la Chambre, fut de refuser brutalement l'exécution de ces marchés. L'association de Clichy devint, en outre, le point de mire des plus vénéneuses attaques. Lamartine, indigné, prit fait et cause

(22) *Mém. pol.* T. II, p. 411.

(23) *Trois mois au pouvoir.* Discours prononcé devant les manifestants du 28 février.

pour les victimes, mettant en lumière le devoir qu'avait la nouvelle Assemblée de n'être point parjure à la parole donnée par le Gouvernement provisoire (24).

C'est ainsi que non seulement l'œuvre de fraternité, mais aussi l'action pratique de Louis Blanc se coordonnèrent souvent avec celles de Lamartine.



L'existence d'une *Commission pour les travailleurs* n'empêche ni les députations des chômeurs ou des délégués de corporations, ni les individus en peine de s'adresser à Lamartine. Le chef du Gouvernement provisoire doit-il se faire juge des petits différends ? L'Hôtel de Ville, le ministère des Affaires étrangères, l'appartement de la rue de l'Université sont-ils devenus des bureaux de placement ? Il est

- (24) Un an après l'action néfaste de l'Assemblée, L. Mamoz, ancien protégé du poète au lycée de Mâcon, lui adressa une lettre qui nous fournit un dernier éclaircissement sur les sentiments de Lamartine vis-à-vis des associations coopératives : « Entraîné par mes amis et par les conseils de Louis Blanc, je quittai mon emploi et me mis à travailler à l'organisation de cette Association des Tailleurs de Clichy... La Révolution détournée de son but, amena parmi nous des dissentiments. Un jour, après une assez vive discussion avec Louis Blanc et Lamennais, différant d'avis sur diverses questions, je quittai l'Association et songai à en organiser une nouvelle. Je vins vous demander des conseils... Vous me fîtes comprendre qu'avec les tendances rétrogrades du gouvernement, et que surtout sans quelques capitaux l'association était impossible. En somme vous m'engageâtes à attendre des temps meilleurs et à travailler à ma position ». Il suivit les conseils du poète : « Bien m'en prit, dit-il, car lorsque, un an plus tard, la mort m'enleva prématurément mon père, je fus à même de remplir le devoir que me traçait cette perte » : il s'était formé un petit établissement qui lui permettait de suffire aux besoins de sa famille. Lettre déjà citée, *Archives de Saint-Point*.

possible d'exagérer, et certains de ceux qui se présentent auprès du tribun, ou qui lui écrivent (25), pendant les premiers mois de la République, auraient vraiment pu se faire servir ailleurs. Par exemple : « Les trois hommes qui ont mouillés (ses) mains de leurs larmes de respect » le 25 février, ont besoin de Lamartine : ils expliqueront pourquoi, si seulement le poète veut bien leur accorder une audience (26). Le bonheur pour un autre consisterait à posséder « deux quarts d'entrée » à l'Assemblée nationale : il s'adresse donc au chef de la nation (27).

Toutefois ce chef de la nation se réjouit de pouvoir enfin, sans entraves, réaliser son idéal personnel de l'organisation du travail, qui consiste à tenir l'œil et la main du Gouvernement toujours ouverts pour améliorer et élever la condition de l'ouvrier (28).

(25) On sait que Lamartine parlait de cinq mille lettres par jour adressées au Gouvernement.

(26) Lettre de Drion et ses camarades, déjà citée.

(27) Lettre de Caneva, A. de St-P. Un employé d'une compagnie du gaz, chargé, le 15 mai, d'amener un cheval à Lamartine à l'Hôtel de Ville, fut pris pour un acolyte de Barbès, malmené par la Garde nationale et conduit à Vincennes : si le poète voulait seulement lui dire que le cheval lui avait été remis, la victime garderait la réponse comme un souvenir qui lui ferait oublier ses contusions (Sumelin, 39 rue de Lille, *Archives de Saint-Point*). Un aristocrate qui croyait, dans sa simplicité, dit-il, que la patrie devait quelque reconnaissance à ceux qui avaient sacrifié leurs beaux jours pour elle, commence à s'apercevoir de son mécompte. Il a demandé au poète comment il voudrait utiliser un homme qui, depuis février, a mis au jour 19 chants patriotiques et républicains. Lamartine ne lui a même pas accusé réception de sa lettre ; et il se trouve en droit de commander : « J'attends, s'il vous plaît, une réponse ». (M... de S... 26 mai 1848, *Archives de Saint-Point*).

(28) Cf. Son discours prononcé devant les manifestants du 28 février 1848. *Mém. pol.* T. II, p. 416.

Parmi les innombrables auxiliaires du poète, un des plus infatigables est Madame de Lamartine : elle voudrait tout sauver par son zèle (29). Dès le 27 février elle est venue s'installer au ministère des Affaires étrangères qu'elle semble vouloir transformer en une espèce de poste de secours. Elle y établit « un dispensaire secret dont elle fait elle-même les distributions en ville » (30).

La pensée de Lamartine ne se détourne pas davantage des victimes de Février. Un jour qu'il a employé une partie de son temps « à récolter de nouveaux subsides volontaires » en leur faveur (31), il reçoit au nom du Gouvernement une députation de blessés. Le tribun compte sur l'inspiration du moment pour répondre aux adresses et aux pétitions

(29) A. Lebailly, ouv. cité, p. 64.

(30) *Ibid.* p. 65. « Elle court sur ces pavés qui frémissent, elle monte dans les mansardes et visite les hôpitaux. Elle porte aux blessés de Février qui survivent des remèdes et des consolations ». Et « pour laisser les malheureux... plus libres dans leur reconnaissance, elle se fait appeler Madame Dumont » *Ibid.*, p. 64 et 65. Elle n'hésite pas à défiler dans la rue avec une délégation de dames qui se font accompagner des bannières portant les devises : « Education pour tous les enfants du peuple. — Crèches, salles d'asile, écoles, apprentissage. — Principes sacrés de la famille. — Laissez venir à moi les petits enfants ». Garnier-Pagès, ouv. cité, T. III. p. 134.

Malgré sa modestie, les activités de la femme du ministre seront connues du peuple. Au cours du printemps de 1848, Eugène Mahon écrit une *Biographie du citoyen Lamartine* (déjà citée). Sa brochure aura une édition populaire tirée à 500.000 exemplaires. On y lira que « Madame de Lamartine remplit la mission que Dieu a confiée à la femme sur cette terre par la pratique des divins principes de l'Évangile ». p. 4.

(31) *Trois mois au pouvoir*, p. 154.

qu'on lui présente ; mais on peut apercevoir nettement un dessein préconçu dans la plupart de ses discours : celui de « cointéresser » tous les gens du peuple au travail de la République. Sa réponse à cette délégation nous en fournit un excellent exemple. Il commence par signaler un abus, celui des fausses commissions de secours qui exploitent la générosité publique :

« Je verrais avec bonheur, continue-t-il, que des hommes honorables comme vous vinssent s'adjoindre à la commission nationale ; vous devriez choisir parmi vous un certain nombre de citoyens connus par leur désintéressement, vous adjoindre quelques médecins qui puissent constater les blessures, et, en apportant ainsi le concours de vos lumières et de vos renseignements, assurer l'équité des distributions ». (32).

Mais cette participation des ouvriers à l'action pratique du Gouvernement doit servir, dans la pensée de Lamartine, à une fin spirituelle. Il a bien vu, aux premiers jours de mars, bourgeois et peuple unis par le sentiment de la liberté ; toutefois la liberté est maintenant un résultat plus ou moins acquis : il faut un nouvel objectif. C'est donc à Lamartine de veiller tout spécialement à la réalisation de son idée de la fraternité consolidée par un travail commun, par la coopération bienfaisante. Il se réjouit de voir l'empressement avec lequel certaines gens des classes moyennes accourent à ce nouveau foyer de bonnes œuvres, non seulement pour travailler avec le grand homme ou avancer la fondation de la République,

(32) *Ibid.*

mais pour secourir et ennoblir le peuple (33). Ses collègues l'aident à organiser ces forces bourgeoises ; et lorsqu'il voit Bethmont et ses auxiliaires éclairer le pays au sujet des besoins de l'agriculture (34), ou Carnot mettre sur pieds son organisation de lectures publiques, mobilisant pour son œuvre des littérateurs distingués, des professeurs émérites qui s'y prêtent avec un zèle spontané, — quand il voit les ouvriers et leurs familles se rassembler aux Gobelins, à l'Observatoire, au Temple, voire au Collège de France pour être initiés aux jouissances délicates de l'esprit,

- (33) On pourrait citer plus d'un chant patriotique et plus d'une lettre des *Archives de Saint-Point* qui marquent l'empressement des bourgeois, non seulement à concourir à l'œuvre de la République, mais à fournir des idées pratiques au poète. L'abbé Prunier propose qu'on mette le timbre-poste à 4 au lieu de 18 sous, pour permettre aux parents de soldats de communiquer avec leur fi's (Lettre citée, 3 mars 1848). F. Dunod, Montereau, a songé à un projet susceptible d'initier à la liberté les prisonniers qui sortent des bagnes, en créant des ateliers où ils seraient surveillés et dirigés avec bienveillance (15 avril 1848. *Archives de Saint-Point*). « Unissons-nous » chante la Veuve Caldilar, — c'est le refrain de sa *Marseillaise de la Paix* :

« Plus de haine ! plus de vengeance !
De proscriptions, d'échafauds !
Ne banissons que l'indigence ;
Ne persécutons que les maux ».

8 bis, rue Fontaine-St-Georges (*Archives de Saint-Point*). Les fanatiques de la charité ne manquent pas parmi ces correspondants : le 7 mars 1849, Fine Baguet, de Montivilliers, écrira à Lamartine, en le suppliant de mettre toute son éloquence à plaider la cause des miséreux. « Je vais entrer dans un jeûne, ajoute-t-elle, que je ne romprai que lorsque j'aurai reçu de vous une réponse favorable. Ma vie est donc entre vos mains ». Cf. *Appendice B*, VII-XII.

- (34) E. Regnault, ouv. cité, p. 341.

(35) Lamartine semble y découvrir un indice de la sainteté de la mission collective de ce Gouvernement social (36), des classes aisées et du peuple, — le meilleur espoir, en somme, pour la réalisation de son idéal de bienfaisance réciproque.

★ ★

Le 19 mars une députation de Vésuviennes, lingères sans travail, est reçue par le poète à l'Hôtel de Ville ; elles demandent justement, pour y installer un ouvroir, la prison de Clichy qu'on va donner plus tard à l'association des tailleurs. Elles ne représentent qu'une faible partie d'une « multitude de femmes en proie à la plus grande misère ». Lamartine les écoute, attendri. Quatre jours plus tard sa compagne reçoit la réponse suivante à une demande de local :

« Le membre du Gouvernement provisoire, maire de Paris, autorise Madame de Lamartine à disposer des salles du Grenier de réserve tant qu'elles seront libres pour y établir un bureau central de travail aux ouvrières en lingerie.

Le Maire adjoint,
Buchel

23 mars 48. » (37)

(35) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 97.

(36) Cf. sa réponse à la délégation qui lui demandait qu'on réhabilît par décret le nom du Maréchal Ney : « Je bénis le ciel, et je suis fier ainsi que tous mes collègues d'avoir été désigné par la Providence pour signer ce sentiment populaire » *Trois mois au pouvoir*, p. 137.

(37) *Archives de Saint-Point*. Cette idée d'ouvroir semble avoir souri à Mme de Lamartine, dès 1843. Nous savons du moins qu'à cette date elle associait ses efforts à ceux de Mme Cousin qui caressait un projet

C'est à Duclerc (38) qu'est revenu l'honneur d'avoir organisé ensuite, dans tous les arrondissements de Paris, les *Ateliers de femmes*. Le Gouvernement acheta du calicot et on confectionna des chemises pour les soldats : « liquidation faite, les avances de fonds rentrèrent au Trésor, ne laissant qu'une perte minime ; » (39) et on réussit ainsi « à faire vivre pendant quatre mois, trente à quarante mille femmes. » (40)

Pourquoi ne pourrait-on pas applaudir Lamartine pour cette œuvre où se reconnaît sa marque, au lieu de le condamner au sujet des Ateliers nationaux pour les hommes, institution qui a toujours été citée comme une erreur capitale de son ingérence dans le domaine social et économique ? (41)

Les Ateliers nationaux ne représentaient à ses yeux qu'un expédient, dont l'application avait été défecfueuse. (42) Pour les bien diriger, il aurait fallu, dit-il, un grand ministère de Travaux publics : et l'on aurait dû, dès l'origine, éloigner les chômeurs de la capitale et des centres de sédition. Mais ces Ateliers, « qu'une même nécessité fit organiser d'instinct dans toutes les villes industrielles », n'en étaient pas moins, dans son opinion, une « sainte aumône de l'Etat. » (43) Ils servirent également, Lamartine

pour venir ainsi en aide aux ouvrières. Lettre de l'abbé Carron, déjà citée.

(38) A. Duclerc, frère du sous-secrétaire du ministère des Finances.

(39) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 133.

(40) *Ibid.*

(41) Cf. Quentin-Bauchart, ouv. cité, p. 189 sqq.

(42) *Mém. pol.* T. III, p. 111.

(43) *Ibid.*

l'avoue, à combattre les influences perturbatrices du Luxembourg et des Clubs, mais ils furent autre chose encore : un stimulant pour l'élaboration d'idées sociales pratiques. C'est sous ce rapport-là que nous devons les considérer.

La politique de Lamartine lui avait toujours défendu d'aller de l'avant sans plan préconçu et sans l'appui d'hommes d'expérience, garanties qui manquaient toutes deux à cette tentative de secours.

D'abord Marie, bâtonnier des avocats et ministre des Travaux publics, élaborait un vaste plan de travaux de voirie et de terrassement à exécuter dans Paris. Ses projets se révélant difficiles à réaliser, ce fut ensuite le Gouvernement qui, à chaque séance du Conseil (44), essaya d'imaginer des occupations nouvelles qui n'enlevassent pas le travail aux ouvriers employés ailleurs. Dans l'intervalle, on fut contraint de faire travailler les hommes des Ateliers à tour de rôle : un jour ils se rendaient à l'abattoir de Montmartre, ou aux Champs Elysées pour aplanir la pelouse, à Clichy pour extraire des cailloux, à Neuilly où l'on construisait un chemin de halage ; le lendemain ils se promenaient, drapeau en tête, phalanges lourdes et stériles. Ce fut enfin la nation presque entière qui se mit à considérer ce problème : apprenant que les dépenses montaient, vers le premier mai, à sept millions, que le nombre des chômeurs occupés atteignait une centaine de mille, les uns criaient au scandale ; les autres se mirent à échauffer des projets ; des socialistes aux idées peu constructives recommandaient leurs systèmes ; les fana-

(44) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 135.

tiques de chimères colportaient avec obstination leurs remèdes ; et Proudhon répandait son programme de « Sans impôt, sans numéraire, sans attentat à la propriété » au point de rivaliser auprès des ouvriers de popularité avec Louis Blanc. Il n'y avait apparemment qu'une exception à cette préoccupation générale au sujet des sans-travail : ceux qui auraient dû être le premier à seconder le ministre, les ingénieurs des ponts et chaussées, ne se dérangeaient que pour entraver de mille manières l'action du Gouvernement.

Pour les ouvriers eux-mêmes, quel triste dénouement à leur glorieuse révolution ! « Le peuple a le sentiment des grandes choses », disait Garnier-Pagès (45) et il cherchait avec ses collègues, avec tous les inventeurs de projets pour les Ateliers, « une vaste pensée d'ensemble ».

En attendant, on décréta le prolongement de la rue de Rivoli, opération qui devait aérer, par la démolition d'anciennes maisons, un quartier malsain. (46). Et l'on se prépara à l'achèvement du Louvre. Sans doute cette dernière entreprise était-elle presque devenue le type du rêve irréalisable ; mais au Gouvernement cette ambition paraissait tout à fait opportune : on devait appeler le monument le *Palais du peuple*, y installer la Bibliothèque nationale et s'en servir pour des expositions d'arts et de métiers (47).

Enfin, les idées novatrices commencèrent non seulement à germer, mais à foisonner. Flocon propo-

(45) Ouv. cité, T. V, p. 139.

(46) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 136-137.

(47) *Ibid.*

sa la fondation de colonies agricoles dans une partie de la France inculte : il reçut mission de développer son idée. Léon Faucher suggéra des défrichements de terres, et une colonisation algérienne (48). On signala que les chemins de fer fournissaient du travail aux ouvriers d'innombrables métiers, et en même temps elles réunissaient bourgeois et peuple dans une œuvre d'utilité publique.(49)

Lamartine songea à une ligne parisienne de ceinture : l'idée se serait évidemment révélée la plus conforme aux goûts des travailleurs de la capitale. Ancien avocat de l'étatisation des chemins de fer, il proposa aussi, pour occuper les chômeurs de la France entière, de racheter toutes les voies ferrées françaises. (50) C'est alors que le Conseil crut avoir trouvé la solution si longtemps cherchée. Duclerc, ministre des Finances, présenta un plan pratique de ce rachat : (51) on devait débiter par la construction du chemin de fer de Paris-Lyon, en faveur de laquelle le poète, vers 1844, avait épuisé son éloquence et son ardeur. Le projet fut adopté à la satisfaction presque générale.

Après toute cette agitation au sujet des chômeurs,

(48) G. Bouniols, ouv. cité, p. 182.

(49) On n'a qu'à songer à la scène émouvante de la bénédiction du chemin de fer de Troyes, où les habitants de cette ville, se mêlant aux travailleurs, écoutaient Marie développer cette idée, reflet de la pensée de Lamartine, que si les ouvriers dans l'Europe entière étaient employés à la construction des chemins de fer, un mouvement de fraternité internationale se produirait entre eux. Voir Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 126.

(50) On adopta son plan le 12 mai. Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 126.

(51) G. Bouniols, ouv. cité, p. 167.

sans doute beaucoup de citoyens peu miséricordieux sont-ils de l'avis de Proudhon : que la société parfaite pourrait très bien exister « sans ateliers nationaux » ; mais, ayant dû assister, comme dans un laboratoire d'idées sociales, aux essais et aux expériences du Gouvernement, ils se trouvent, malgré eux, aussi bien initiés que leurs compatriotes plus humanitaires à l'économie de la bienfaisance. C'est là une des œuvres de 1848 qu'il faut souligner.

★ ★

Pour Lamartine la grande mission des ouvriers est de nature purement spirituelle. Il s'écria le 27 février : « Nos seules idées et nos seuls exemples » soulèvent les peuples et grandissent la France (52). L'activité du ministre des Affaires étrangères, aussi bien que celle du chef du Gouvernement provisoire, doit donc s'exercer le plus souvent à l'intérieur : et elle consiste à faire tenir par le peuple la promesse de son manifeste à l'Europe : ne faire de propagande que par le spectacle d'ordre et de paix offert au monde.

Il expédiait des émissaires par centaines, il paraissait, dans tous les centres turbulents (53), et souvent il choisissait ses apôtres parmi les ouvriers (54). Il les préparait à cette tâche en créant d'abord des associations populaires : il « aida lui-même de bons citoyens à louer des salles, à former des bureaux, à fonder des clubs bien intentionnés dans différents

(52) *Lamartine et ses nièces*, p. 118.

(53) *Mém. pol.* T. III, p. 210.

(54) Voir par exemple *Trois mois au pouvoir*, réponse à une députation de tailleurs de pierres, le 16 avril 1848.

quartiers de Paris, pour occuper le soir l'oisiveté dangereuse du peuple et pour en diriger l'esprit dans le sens de sa politique... Le maire de Paris avait mis provisoirement à leur disposition, pour faciliter ces réunions, plusieurs monuments publics et des salles d'asile ou de spectacle » (55). Les noms de beaucoup de ces associations marquaient à eux seuls l'élévation d'esprit de leurs fondateurs. Sur les cent quarante-sept clubs de Paris et de la banlieue qui existaient déjà le 30 mars 1848, onze renfermaient dans leur titre le mot de fraternité (56). Les clubs de toutes nuances florissaient. La majorité, dit Lamartine, était en harmonie avec le Gouvernement, et le sentiment de leur unanimité les fortifiait (57).

Les élections fournissaient aux travailleurs une deuxième occasion d'activité éducatrice. Que de braves candidats tiraient de leur poche, il y a lieu de le croire, une lettre généreuse de recommandation aux électeurs écrite par Lamartine (58) ; que de discours guindés ou burlesques, un peu vaniteux parfois aussi, ont dû s'inspirer des sentiments du grand orateur ! (59) Ce que nous savons de précis, c'est que jamais le peuple, la bourgeoisie et l'aristocratie ne

(55) *Mém. pol.* T. III, p. 129.

(56) Il y avait, par exemple, la *Fraternité des Peuples*, la *Fraternité universelle* (deux sociétés de ce nom) ; et aussi le *Club religieux*, les *Amis des noirs*, le *Club de la Conciliation*, les *Amis de l'ordre* (*Statistique générale des clubs de Paris et de la banlieue*) ; la *Société des Droits et des Devoirs de l'homme* (*Murailles révolutionnaires*, déjà citées).

(57) *Mém. pol.* T. III, p. 130.

(58) Voir A. Delvau, *Préface*, *Murailles révolutionnaires*.

(59) Cf. *Ibid*, les professions de foi affichées par les candidats ouvriers.

se sont confondus à un tel degré en une lutte électorale. Il paraissait vraiment que les ultra-révolutionnaires préférassent écouter le discours des candidats conservateurs qui se rendaient avec beaucoup de complaisance dans les réunions ouvrières ; et quand les orateurs en blouses présentaient leurs vues devant les assemblées conservatrices, on les écoutait « avec avidité » ; on les enivrait de bravos (60).

Beaucoup parmi les réactionnaires ne voyaient dans l'effort moralisateur du chef national qu'une œuvre de protection de leurs intérêts ; aussi leur vote, le 23 avril 1848, décida-t-il de l'élection de Lamartine à une immense majorité. Nous ne savons pas au juste quelle fut leur influence sur les paysans. Dans bien des cas, ceux-ci se laissaient dominer par des impressions irrationnelles ; dans le Doubs, ils furent un peu effrayés par le mot République (61) ; ailleurs ils se disaient rouges par peur d'un retour de la féodalité (62). Le plus souvent ils se fièrent aux conseils des notabilités de leur village : en Bretagne, au dire d'un correspondant du poète, ils se laissèrent entièrement diriger par leurs prêtres (63). Le jour des élections, les villages des campagnes paraissaient

(60) Garnier-Pagès, ouv. cité, T. V, p. 185.

(61) Lettre de Crétin, docteur en médecine, 28 février 1848, *Archives de Saint-Point*.

(62) Lettre de M. de Maisod (Maisod, Jura, 1848), *Ibid.*

(63) « Dans la Bretagne et dans tous les départements limitrophes, il (le clergé) essaie activement d'organiser la contre-révolution, non seulement il répand à profusion des listes de candidats, où figurent tous les ennemis de notre chère République, mais il ne craint pas de profaner votre grand, votre noble nom, en l'inscrivant en tête de ces listes hypocrites ». Lettre de Delarue, négociant, Autrain, 24 avril 1848, *Ibid.*

en fête (64). A la sortie de la messe, les paysans se reñdaient avec rubans et bannières au lieu du scrutin, curé, maire, instituteur en tête. Combien votèrent pour Lamartine, on le conçoit, lorsqu'on se rappelle qu'il fut élu dans dix départements et qu'il recueillit presque deux millions de voix.

Le chef du peuple français était humain : lorsque Marrast lui annonça le résultat des élections il connut un mouvement de vanité, mais il se rendit aussitôt à l'église pour s'offrir de nouveau à Dieu. Et cinq jours plus tard il quitta le ministère des Affaires étrangères et se rendit à l'Assemblée, préparé. disait-il à ses collègues, à perdre sa popularité pour sauver la République : les réactionnaires lui offraient une dictature ; il allait la refuser et insister pour que Ledru-Rollin partageât avec lui le pouvoir. L'Assemblée bouda le poète : mais celui-ci se souvint que lorsque César et Pompée régnaient ensemble l'unité nationale fut sauvée.

On le blâmait aussi, avec une insistance croissante, d'avoir refusé d'intervenir en faveur des pays en révolte. A ce dernier geste Lamartine aurait pu consentir : il aurait aussitôt eu l'appui de tous ceux qui criaient « Vive la Pologne ! » — cri qui symbolisait à la fois la sympathie pour ce pays et le désir de l'intervention étrangère. Les ultras réclamaient une expédition en faveur des Polonais : les conservateurs de la Chambre y auraient applaudi ; et le poète lui-même, qui avait traité de lâche l'abandon par Guizot de la Syrie en sang, n'eût pas trahi ses pro-

(64) L. Blanc, ouv. cité T. II, p. 49 ; Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, p. 116.

pres sentiments (65) ; c'eût été en même temps se soulager d'une charge bien lourde en occupant au dehors les passions révolutionnaires. Parmi les multiples arguments que le poète opposa à une guerre d'émancipation, voici celui qu'il offrait aux hommes pratiques : la France aurait immédiatement soulevé contre elle la coalition de 1813. L'Europe, d'ailleurs était d'autant plus susceptible de se méprendre sur les intentions d'une armée française libératrice, que certains chauvins criaient à la gloire de conquêtes. Combien il eût été facile, dit un de ces derniers, de rivaliser avec César, Washington et Bonaparte, — le monde aurait eu son Christ sans Calvaire, « si M. de Lamartine l'eût voulu ! » (66).

Agir en César ? Que Dieu l'en défende ! Et cependant, en Lamartine couve, par moments, une ambition exagérée : tailler à lui seul, dans le peuple français, « une statue colossale de l'humanité ». Mais, de cette œuvre, la première condition est la paix.

Pendant les trois mois d'été, les ouvriers parisiens ne donnent, selon le poète, que l'exemple de l'instabilité la plus folle. Ne doit-il pas déjà consi-

(65) On sait que les chefs Polonais finirent par s'irriter contre lui ; que Ostrowski, par exemple, l'accusa d'avoir « perdu la France et l'Europe en haine de la Pologne ; haine inexplicable, injustifiable dans un ministre de la république de 1848 ». Note d'Ostrowski qui suit une lettre de lui à Lamartine du 13 mai 1848. Chr. Ostrowski, *Lettres slaves*, (1833-1857), Paris, Amyot, 1857, p. 144.

(66) Alexandre Laya. *De la Présidence de la République*. Paris, 1848, p. 52. Quant à Washington, le poète voyait plutôt en lui le grand homme d'Etat, celui qui avait voulu introduire Dieu dans la constitution de son pays.

dérer comme compromise l'influence du peuple français auprès des autres nations, lorsque le 13 mai, Barbès et Albert en tête, des colonnes populaires essaient d'envahir la Chambre ? Les bras croisés, il se tient devant la grille fermée du Palais et leur défend de passer. « M. de Lamartine, s'écrie Albert, vous êtes un traître ! »

Le tribun retrempe un peu son optimisme dans l'affection des manifestants eux-mêmes : certains le regardent à travers les barrières d'un œil caressant. Accourant à l'appel du poète, la Garde nationale repousse les envahisseurs. Lamartine saute ensuite à cheval, entraîne avec lui Ledru-Rollin et se mettant à la tête des troupes réunies de la Garde mobile et de la Garde nationale, il se rend à l'Hôtel de Ville pour le cerner et le surveiller. Puis il retourne à l'Assemblée dans un triomphe « plus grand, plus amoureux, — le mot est de lui, — qu'aucun roi ou empereur n'en eût jamais » (67). On adore jusqu'à son cheval Saphir. Mais cette adoration du peuple pour Lamartine ne fait pas l'affaire de ses ennemis, et il a des détracteurs qui ne connaissent plus de scrupules. L'impôt de quarante-cinq centimes, entièrement approuvé par lui comme le seul espoir du prolétaire et du propriétaire, et qui a, en effet, sauvé la France de la banqueroute, ne veulent-ils pas s'en servir pour effrayer les paysans ? Déjà ils alimentent les ressentiments des ouvriers par des histoires de millions que le poète aurait, à leur dire, détourné du Trésor pour s'acheter des terres en France, des maisons en Angleterre. Lamartine s'en défendra dans

(67) *Lamartine et ses nièces*, p. 120.

sa *Lettre aux dix départements* (68). Cependant, plus les dangers et les calomnies l'assaillent, plus ses enthousiastes s'appliquent, en général, à l'assurer de leur confiance : depuis le 17 mars, depuis le 15 mai surtout, il a su gagner auprès de beaucoup de gens du peuple la popularité du martyr ; et tandis que les uns font circuler les mensonges de ses ennemis, d'autres lui écrivent des lettres comme celle-ci :

« Monsieur,

J'avais besoin de vous remercier, vous et vos honorables collègues, vous tous qui avez pris les intérêts des pauvres travailleurs, avec autant de persévérance que de zèle..... Nous comprenons combien il est difficile d'améliorer notre sort, mais Dieu, qui vous a protégé dans l'odieuse tentative qu'on a osé former contre l'Assemblée nationale, vous protégera encore pour venir à notre secours.

Je suis avec le plus profond respect, Monsieur,
Votre très humble et très fidèle sujette,

Veuve BAILLY,

ouvrière en soie à Lyon » (69).

« Trois mois de misère » se sont écoulés, et la gêne et la souffrance n'ont fait que s'accroître, l'échec

(68) Voir *Fr. par.* 25 août 1848 ; *Lamartine et ses nièces*, 24 août 1848. Il n'arrive pas à rassurer les populations de son pays natal au sujet des impôts : elles ne voteront pas pour leur grand homme aux élections prochaines. Cette lettre aux électeurs était inutile, dit Alexandre Laya : les honnêtes gens ne prêtaient aucune attention à ces niaiseries des calomnieux. (Ouv. cité, p. 52). Mais Lamartine s'y connaissait en fait de naïveté populaire.

(69) Lyon le 28 mai 1848. *Archives de Saint-Point*.

des solutions pratiques rejette le peuple vers des chimères. D'autre part, les conservateurs, de nouveau installés à la Chambre, demandent sans cesse la dissolution des Ateliers nationaux, devenus des centres de mécontentement : la propagande de ces fauteurs de trouble, les stipendiés bonapartistes, devenus nombreux et pleins d'audace, y fait de faciles progrès et l'on s'apprête à une émeute décisive (70). Lamartine doit donc se résigner à se servir de « la plus humiliante des nécessités », l'application de la force militaire, — du reste, il se prépare depuis longtemps à cette éventualité. Il confie au général Cavaignac le soin de concentrer à Paris certains régiments de province.

On voit l'extrême urgence de procéder, sans heurts, à la dissolution des Ateliers, et, le 21 juin, la Commission exécutive se dispose à recommander immédiatement à la Chambre la dépense de six millions de francs sur la ligne de Paris-Lyon ; en même temps le directeur des Ateliers, Lalanne, « prescrit à plusieurs milliers d'ouvriers de se diriger sur la Solagne, où des terrassements vont être entrepris » (71). Mais voici que l'idée de Lamartine de transporter ces citadins à la campagne et de les éloigner ainsi des milieux de sédition, ne convient point aux mécon-

(70) Voici un spécimen des avertissements de tous genres qui ont prévenu Lamartine de bonne heure de l'approche de l'insurrection : « Bruxelles, ce 23 mai 1848. Monsieur, une grande émeute doit avoir lieu le 27 de ce mois, mettez-vous sur vos gardes. Comme Français je vous dois cet avis. J'ai l'honneur de vous saluer avec une haute considération. Wagon, rue des Ruisseaux, N° 9, Molenbek Saint-Jean. *Archives de Saint-Point*.

(71) G. Bouniols, ouv. cité, p. 234.

tents de la capitale : c'est l'exil, en somme ! Écoutez leurs refrains le matin du 22 juin : « Nous ne voulons pas être des proscrits ! » — « Nous ne partons pas pour la Sologne ! » (72) — « A bas Marie ! — A bas Lamartine ! »

Le lendemain, les barricades surgissent sans presque rencontrer de résistance : les régiments de province ne sont pas arrivés. « Cette comédie si tragique de l'absence des troupes », a-t-elle été jouée par des ennemis du poète et de ses collègues de la Commission pour les forcer à se retirer ? Lamartine le croira (73).

Regardons-le pendant cette journée de combat, le 23 juin, donnant toute la mesure de son éloquence et de sa virilité, soulevant pour un instant les foules qui vont le trahir plus tard. Poursuivi des invectives des conjurés, accompagné des regards reconnaissants des femmes qui font des génuflexions devant son cheval, il se rend aux points menacés. Au boulevard du Temple, l'homme de paix emporte, avec son escorte de jeunes gardes mobiles, une barricade (74). Il ne laissera pas de repos au général Cavaignac, voulant tenir tête aux insurgés même après la tombée de la nuit.

Mais il devenait évident à ceux qui le regar-

(72) Cf. G. Bouniols, *ouv. cité*, p. 235, 238.

(73) *Lamartine et ses nièces*, 1^{er} juillet 1848.

(74) Lamartine reconnaissait son don d'entraîner les soldats : « J'étais né pour remuer les masses, et je les aurais mieux soulevées par l'épée que par la parole. Je crois que j'aurais été un capitaine dont on eût retenu le nom. J'ai manqué ma vocation et Dieu a mieux arrangé les choses pour ma conscience », ajouta-t-il avec un sourire de mélancolie. H. de Lacroix, *ouv. cité*, p. 35.

daient, « splendide de calme et de douleur au milieu de ces balles » (75), que le poète cherchait à se faire tuer. Longtemps une idée avait couvé dans son esprit : depuis la *Mort de Socrate*, depuis l'*Ode au peuple* et sa visite au Saint-Sépulcre, depuis qu'il avait écrit dans les *Girondins* que la vérité descend des échafauds, cette pensée surgissait aux heures découragées de sa vie publique : Puis-je espérer, moi, « faible insecte », faire « par la politique ce que les prophètes et les incarnations n'ont jamais fait qu'en mourant ? » (76) La République a été tachée de sang ; le peuple a manqué à sa mission ; c'est au chef populaire d'expier la faute : la République remontera pure à Dieu ! (77).

C'est le peuple lui-même qui essaya de sauver Lamartine en le détournant trois fois de cette mort qu'il cherchait (78). Nous pouvons imaginer, d'après une lettre d'un garde national, les arguments dont les combattants se sont servis : —

« 1^{er} 7^{bre} 48.

« Monsieur,

« Le 23 juin à 5 heures et demie du soir vous vîntes au pont du faubourg du Temple avec une escorte composée entr'autres personnes de MM. Chateaurenaud et un représentant du peuple que les uns prétendaient être Pierre Bonaparte, les autres Nap.

(75) H. de Lacretelle, ouv. cité, p. 42.

(76) *Corr.* 8 janvier 1844.

(77) Cf. *Stances au comte d'Orsay*, vers 10 :
 « Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
 Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule,
 Pour que la liberté remontât pure aux cieux ? »

(78) *Lamartine et ses nièces*, 1^{er} juillet 1848.

Murat (79). Après un moment d'examen des lieux, vous voulûtes traverser le pont et vous lancer sur la barricade du faubourg. On s'y battait vivement en ce moment et les balles arrivaient jusqu'au boulevard. Je ne sais, si vous pourrez vous rappeler, Monsieur, qu'un lieutenant de la Garde nationale se jetait au devant de votre cheval à l'instant où vous alliez traverser le pont, le prit par la bride et vous suppliait de ne pas risquer votre vie inutilement, car, vous dit-il, vous n'arriverez pas vivant jusqu'aux barricades, il est donc inutile de faire tuer votre escorte et vous-même pour un résultat nul ; il ajouta enfin en reconduisant presque de force votre cheval qu'il tenait par la bride, qu'il vous priait de vous conserver parce que vous seriez et pourriez être encore utile à la patrie à laquelle vous l'aviez déjà tant été...

CORB - N » (80).

Il eût mieux valu ne pas écouter ses sauveurs, écrit Lamartine aux demoiselles de Cessiat ; car à présent on lui reproche d'avoir été de connivence avec les conspirateurs (81). Le 24 juin, avec ses collègues de la Commission exécutive, il a dû donner sa démission. Au mois d'août il doit rendre compte de son action comme chef de la Commission devant une Assemblée qui lui est hostile. Pâle, « sévère et doux », — c'est le mot de Hugo, — Lamartine se défend à la Chambre et essaie de protéger contre leurs

(79) Nous savons que c'était Pierre Bonaparte et que son cheval, prêté par Lamartine, venait d'être gravement blessé.

(80) *Archives de Saint-Point*.

(81) *Lamartine et ses nièces*, 1^{er} juillet 1848.

accusateurs, Ledru-Rollin, Louis Blanc et Caussidière (82).

C'est alors que Barillot, « ouvrier imprimeur lithographe », publie son émouvante défense du poète : *Lamartine devant le tribunal du peuple* (83).

« Moi, avocat en blouse, dit l'auteur au tribun, je dirai plus hardiment les choses que votre modestie vous empêcherait de dire ». Il démontre ensuite que, si le poète a perdu sa popularité, c'est « par excès d'amour pour la France et pour le peuple » (84). « Citoyen Lamartine, résume-t-il, votre génie vous éleva au faite de la popularité..., Bonaparte y demeura 18 ans, mais... de chute en chute il roula jusqu'à Sainte-Hélène. Citoyen Lamartine, vous restâtes quatre mois sur cette montagne périlleuse, puis vous en descendîtes aussi grand, aussi calme que le jour où vous y êtes monté, ... ce n'est point une chute ; les hommes que Dieu conduit par la main ne tombent jamais ».

Lamartine n'est pas vaincu si son œuvre auprès du peuple demeure. Or, cette œuvre, malgré l'ascendant de Bonaparte et l'hostilité croissante des socialistes, demeure : elle demeurera longtemps encore dans l'âme des ouvriers honnêtes ! Certains des émeutiers de Juin ne tardent pas à écrire au poète et à lui en donner le pressentiment : « Il me vient depuis quel-

(82) On sait qu'à Bourges, où tous les conspirateurs furent traduits devant une commission d'enquête, Lamartine défendit en personne ces inculpés. Voir *Lamartine et ses nièces*, 22 mars 1849.

(83) Paris, (1848).

(84) Ce dernier mot est tiré, non de l'opuscule que nous résumons, mais d'un tract par Barillot : *Réponse aux calomnies adressées à M. de Lamartine* (1848).

ques jours, écrit-il le 6 août, des centaines de lettres de repentir et d'amour » (85). Voici celle d'un membre de cette classe naïve du peuple qui ne saurait pas préciser l'influence que Lamartine exerce sur elle, mais qui sent que, d'une façon inexplicable, les forces du bien, incarnées par le tribun, triomphent toujours de celles du mal :

« Monsieur,

« Permettez à un pauvre malheureux qui n'a même pas reçu les premiers éléments de l'éducation, mais qui aime tout ce qui est beau et honnête.

« Je ne sais si vous vous rappelez de moi, mais je vais citer quelques faits qui ne sont pas encore sortis de votre mémoire, c'est moi qui le 24 février vous ai donné une feuille de papier mal propre sur la quelle vous avez écrit votre beau manifeste j'étais dans la Galerie derrière la pièce occupé par le gouvernement provisoire lorsque on voulait enlever M. de la Martine du gouvernement provisoire on disait nous n'en voulons pas on répondait si vous nous enlevez Lamartine nous ne pouvons rien faire sans lui c'est l'orateur du gouvernement provisoire il nous ramenera toute la haute aristocratie et la bourgeoisie il faut nous le laisser sauf à nous en défaire plus tard les occasions n'ont pas manqué comme vous le savez.

« C'est moi qui ai obtenu avec beaucoup de peine un morceau de pain et de jambon pour votre souper dans la nuit du 24 au 25 c'est encore moi qui vous servait un potage dans l'arrière petit cabinet lorsque

(85) *Lamartine et ses nièces*, 6 août 1848.

on aborait le drapeau rouge et que vous prononçâtes ses belles paroles que tout le monde connaît... j'étais aussi là lorsque vous allâtes arranger le peuple bien que les poignards vous attendaient j'étais là lorsque vous vîntes recevoir la députation des polonais. J'étais aussi là lorsque vous étiez assiégé par tout les clubs de Paris vous leur avez tenu tête pendant deux heures j'étais là lorsque vous étiez si heureux d'avoir fait battre le rappelle et que la garde nationale sortaient comme par enchantement de sous les pavés, j'étais là lorsque arrivé à l'Hôtel de Ville le 15 mai vous fîtes signer à ledru rollin l'ordre d'arrêter Barbès et Albert.

« enfin je voudrais pouvoir dire à tout le monde Monsieur delamartine que vous avez tant blâmé de s'être allié au mauvais génie qui s'est enfui il s'est sacrifié personnellement pour préserver son pays des horreurs de la guerre civile voilà le vrai motif de son alliance avec ledru Rollin

MAILLOT,

huissier du conseil municipal de Paris » (86).

Barrillot, lui aussi, s'essaie à résumer l'année 1848 et à proclamer l'immortalité de l'œuvre du poète.

« Après les journées de Février, le peuple était grand, généreux, débonnaire, parce qu'il était vainqueur..... une électricité divine faisait tressaillir toutes les fibres humaines, enfin, on eût dit que l'Esprit Saint agitait sur tous les fronts ses ailes flamboyantes... Dans cet état de choses, un homme de génie

une de ces têtes que Dieu remplit de sa flamme pour les faire rayonner à travers les siècles... voulut que les hommes fussent frères, les riches et les pauvres ; mais l'égoïsme se boucha les oreilles » en s'écriant : « Nous ne sommes pas frères de la canaille ! Et de là est venu le terrible conflit de nos journées sanglantes ».

Les légitimistes déçus, continue-t-il, firent « des caricatures absurdes qui jetèrent le doute dans le cœur du peuple ; et le peuple se dit : Lamartine nous trahit ! » « Qu'ont fait les ultras-républicains ? Ils ont dit, Lamartine n'est pas assez énergique..... Par la force morale, leur répond ce défenseur du poète, il fit respecter la France. Cette force vaut bien celle de l'épée, je suppose ».

« Eh bien, parce qu'il a offert son sang pour épargner celui du peuple », on le calomnie basement, et on « ose lui dire que le peuple le poursuit de ses cris menaçants jusqu'au fond de l'abîme ! Mensonge ! Mensonge ! le peuple n'est point aussi ingrat. La preuve de ce que j'avance, c'est que devant le Faubourg Saint Antoine », on lui cria : « N'avancez pas, le peuple va vous mettre en lambeaux ! Il s'avança et le peuple l'entoura de ses bras et de ses cris de joie ».

Et voici pourquoi Barillot croit que la République de Lamartine est destinée à vivre : c'est qu'elle est « Fille de Dieu ! elle est sœur du Plébéien sublime qui mourut sur la croix pour racheter ses frères » (87).

(87) Tract de Barillot, *Réponse aux calomnies adressées à M. de Lamartine*, déjà cité.

En effet, les hautes classes secondent Lamartine de moins en moins ; il en ressent une inquiétude accrue pour le sort de son œuvre auprès des masses : elle avance, sans doute, mais les oscillations continues de l'esprit populaire, « si incapable de vouloir atteindre un grand but de l'esprit humain » (88), lui imposent des progrès bien intermittents ! Le peuple est du sable : il lui faut du ciment. Le poète semble toujours trouver cet élément de stabilité dans la coopération entre les travailleurs et les classes moyennes ; désormais il essaiera avec un optimisme diminué, de former le peuple à lui seul, et il s'obstinera à croire à la bienveillance de la bourgeoisie, « à la divinité de l'âme française ».

« Plus grand par sa chute », disent ses amis, et, donnant comme preuve l'impersonnalité sublime qui fait oublier à Lamartine son humiliation, ils le montrent de retour à la tribune quelques jours seulement après y avoir été accusé (89). Au vrai, comment eût-il pu rester chez lui quand on discutait à l'Assemblée le préambule de la nouvelle constitution, sans que les députés conservateurs voulussent y inscrire les grands principes qu'on avait revendiqués en Février ? Le préambule que Dieu lui dicte est court : il contient une idée : le peuple (90) ; une vérité : la souffrance des masses (91) ; et, hautement écrit, hautement proclamé, « pour que votre peuple, dit-il, ne s'y trompe pas », le droit de vivre, le droit au travail ou à l'assistance de l'Etat en cas de nécessité

(88) *Lamartine et ses nièces*, 10 septembre 1848.

(89) Le 6 septembre 1848.

(90) *Fr. par. Discours sur le droit au travail*, 14 sept. 1848.

(91) *Ibid.*

démontrée (92). C'est le premier principe à inscrire si la Chambre comprend la mission de 1848 : celle « d'éteindre les divisions entre classes » ; c'est là ce que le Gouvernement provisoire avait cherché à réaliser en établissant, dès le premier jour, le suffrage universel : que la nouvelle assemblée fasse oublier les mots de bourgeois et de prolétaire, — mots que Lamartine ne connaît plus, — en encourageant « une bienfaisance réciproque ». Et pour que la Chambre ait l'audace de ses bonnes pensées, le poète la quitte sur cette exhortation : « Du cœur, citoyens ! du cœur ! et toujours du cœur pour le peuple ! et le peuple donnera le sien à vous et à la République ! » (93).

Ceci dit, Lamartine laisse au scrutin national le soin de décider de sa carrière politique : au retour des villes d'eaux, la société, un peu calmée, semble revenir au poète ; une partie de ses amis le portent déjà, presque malgré lui, comme candidat à la Présidence. Cependant, la popularité de Louis-Napoléon promet de tout emporter devant elle. Pour essayer de prévenir cette éventualité, Lamartine fait à la Chambre un long discours destiné aux oreilles des masses. Il proteste néanmoins contre la proposition de limiter le suffrage lors de l'élection présidentielle. Nous savons quels applaudissements il provoqua en s'opposant à cette violation du nouveau droit électoral : « Oui, quand même le peuple choisirait celui que ma prévoyance mal éclairée, peut-être, redouterait de lui voir choisir, n'importe : *Alea jacta est !*

(92) *Fr. par.* On sait que cette proposition fut rejetée.

(93) *Ibid.*

Que Dieu et le peuple prononcent ! Il faut laisser quelque chose à la Providence ! » (94).

Cette résignation peut s'expliquer d'une façon toute spéciale : moins par une diminution d'ardeur, que par le sentiment vague que sa tâche est accomplie. « Je pense, avait-il déjà écrit aux demoiselles de Cessiat, que mon œuvre humaine est peut-être finie par cette fondation de la République qui fondera autre chose où j'aurai mon nom et ma main de loin » (95). Lamartine parlera peu désormais de sa mission politique à lui. Il a plutôt l'air de remettre son mandat à Dieu, et de confier au peuple français le soin de poursuivre son action personnelle. Écoutons-le lors de l'inauguration de la nouvelle constitution. C'est sur la Place d'Armes à Mâcon qu'il se lève pour adresser une dernière injonction à ceux qu'il a préparés à lui succéder.

« Je prie l'Inspirateur suprême, commence-t-il, de mettre sur mes lèvres quelques-unes de ces vérités qui ne passent pas avec le temps... »

« Peuple, Dieu seul est souverain, parce que seul il est créateur ! parce que seul il est infailible ! seul juste ! seul bon ! seul parfait ! »

« Le peuple est l'ouvrier de son propre avenir. Qu'il y songe ! L'avenir le regarde et l'attend.

Honte aux lâches qui reculeraient !

Prudence aux téméraires qui précipiteraient la société dans l'inconnu !

Gloire aux bons, aux forts, aux sages, aux persévérants !

(94) *Fr. par.* 6 octobre 1848.

(95) *Lamartine et ses nièces*, 1^{er} juillet 1848.

Que Dieu soit avec eux !

Qu'on écrive au bas de cette constitution :

A tel jour de telle année, à telle date de son existence nationale,

Telle fut l'œuvre du peuple français ! » (96)

★★

La grande œuvre populaire de Lamartine en 1848 a été de nature spirituelle : il a accéléré dans l'âme des populations françaises et étrangères le mouvement libéral et fraternel ; il a eu une influence efficace de régénérateur.

Cette action morale aurait été moins effective si le poète ne l'avait accompagnée de manifestations de bienfaisance matérielle : s'il n'avait pas pu inaugurer, en collaboration avec ses collègues, un « siècle de bienfaits » (97). Il devait, par là, réussir à rendre encore plus étroite la fraternité nationale, en unissant peuple et bourgeois autour des entreprises communes. La sévérité de son attitude vis-à-vis des calomniateurs ou des agitateurs, lui a, il est vrai, aliéné davantage les réactionnaires, les bonapartistes et les communistes, ce qui a contrecarré son effort d'harmonie nationale : reste ce rapprochement réel entre le peuple modéré et la bourgeoisie, où éclate à plein l'influence de Lamartine. La fraternisation de ces deux classes depuis Février, dans l'élan humanitaire, a diminué d'une façon sensible la méfiance des révolutionnaires à l'égard de leurs frères plus fortunés ; les bourgeois, de leur côté, ont appris à

(96) *Fr. par. Discours au peuple*, décembre 1848.

(97) *Lettre à Casimir Delavigne*, 1824.

mieux distinguer entre les terroristes et les ouvriers sérieux : le mot « rouge » va remplacer sur leurs lèvres l'épithète générale de « canaille », que le seul exemple du poète empêchera même les plus hostiles de prononcer désormais sans une certaine honte.

Les biographes de Lamartine n'ont pas manqué de signaler chez lui un déclin du sens de la liberté, qu'ils font remonter, à juste titre, à 1848 ; ils ont négligé d'insister sur ceci : à partir de cette date le sentiment de la liberté chez le poète cède de plus en plus de terrain à celui de la fraternité, exprimée et assurée par une bienfaisance réciproque.

Les mesures bienfaitantes qu'il croyait presque établies grâce à l'initiative du Gouvernement provisoire, devaient connaître des vicissitudes : la loi relative à l'instruction obligatoire et gratuite, par exemple, fut annulée ; celle qui assurait le suffrage universel fut elle-même bientôt contestée. Mais on retint le sens de la plupart d'entre elles. Il était inévitable que tôt ou tard on les comprît dans les codes et dans la constitution ; deux circonstances précipitèrent leur acceptation finale : le spectacle du chômage et des souffrances populaires pendant cette année de révolution, — spectacle sur lequel Lamartine attira sans cesse les yeux du public, — et l'élargissement du droit électoral, bienfait populaire auquel son nom devait toujours être associé.

L'action toute personnelle de régénération accomplie par le poète, même par son contact muet avec les foules et par son attitude devant les peuples de la France et de l'étranger, a exigé du tribun qu'il s'exerçât continuellement à l'humilité : s'il a repoussé trois dictatures et s'il a refusé de susciter et de

diriger à travers l'Europe une guerre libératrice, c'était essentiellement afin de mieux conserver sa dictature des cœurs et des consciences.

Si, à cause de l'instabilité des masses, il n'a pas pu réaliser son rêve social et contribuer davantage à la formation de l'âme populaire, Lamartine pense qu'il a néanmoins rempli sa mission politique : il croit avoir assuré aux populations travailleuses une forme de Gouvernement et une constitution qui leur permettront d'opérer, elles-mêmes, leur propre salut. Ce salut trouve sa meilleure garantie, selon lui, dans l'Assemblée nationale : c'est la France représentée « dans toutes ses conditions et dans toute son éloquente diversité », et il croit, d'une croyance prophétique, en cette « union féconde ».

CHAPITRE IV

L'ÉDUCATEUR DU PEUPLE

Nous voudrions nous attarder avec tant d'autres à contempler le héros que fut Lamartine en sa vieillesse, et à retracer, en son pathétique, la lutte acharnée qu'il dut livrer contre les dettes et les calomnies. Insistons plutôt sur les consolations qu'il rencontra. Voyons-le d'abord s'employer à mieux définir son idéal d'une « république de réconciliation », à préciser la part de chacun dans la « paix active », à fournir enfin aux pauvres comme aux riches des modèles de civisme plus précis. Négligeons plus volontiers les railleries et les insultes qui semblent parfois étouffer sa voix, que les témoignages d'amitié et d'adhésion : ce sont ses amis qui, par leurs lettres ou dans des éloges publics, nous laissent apercevoir quelle est la répercussion de sa parole, et dans quel sens il continue à diriger le cœur et la conscience du peuple.

Aux élections présidentielles du 10 décembre 1848, Louis-Napoléon est élu à une immense majorité ; Lamartine n'obtient que dix-sept mille voix. C'est la loi de l'histoire, pense-t-il, et, bien qu'il refuse au nouveau Président de former un gouvernement, il accorde son appui au chef légal de la nation. Le tribun restera donc dans l'ombre ; il n'en sera pas moins le guide moral de la France : jusqu'en

1852, dans certains discours parlementaires retentissants, dans ses journaux, le *Conseiller du Peuple*, le *Pays*, il s'érigera en défenseur de la République, en tuteur du Prince, et se fera l'interprète de l'opinion modérée de la nation. Toutefois, il se permet un mot amer : il est un peu étonnant d'être payé ainsi d'ingratitude, dit-il, « par la classe du peuple que j'ai élevé, et par la bourgeoisie, la noblesse que j'ai couvertes de mon corps trois mois durant » (1).

Son échec électoral laisse au moins à Lamartine une perspective heureuse d'ordre plus personnel : sa retraite sur ses « délices de terres », entouré de ses nièces, où ses relations avec les classes laborieuses se borneront à des rapports avec des « paysans stables » et à son apostolat intellectuel auprès des masses. Il se donnera presque exclusivement à sa vie d'écrivain, essayant de faire vivre le peuple français, comme jadis vivait le peuple athénien, « en communauté d'esprit et de sentiment avec ses grands hommes » (2).

La plaie causée par ses déceptions politiques restera toujours à vif : Lamartine trouve cependant, dans l'âme du peuple fidèle, un premier réconfort : il y a plus d'une « émeute de cœur et de larmes » lorsque le héros de Février se promène dans les rues de Paris (3) ; et après la représentation de *Toussaint Louverture*, il sent qu'« une grande et profonde estime populaire » lui revient lentement (4). Dès 1849,

(1) *Lamartine et ses nièces*, 11 décembre 1848.

(2) *Civilisateur, Introduction*, T. I, p. 40.

(3) Le 14 mars 1852, par exemple : voir *Lamartine et ses nièces*, 16 mars 1852.

(4) *Ibid.* 13 avril 1850.

Ses amis soulignent, naturellement, ce retour de

ses amis ouvriers essaient de le consoler par des lettres émues et délicates. Un adorateur que nous commençons à connaître, l'horloger Dumesnil, veut réparer gratuitement ses pendules (5). Un malheureux nommé Duchesne, qui oublie ses peines lorsqu'il lit les poèmes de Lamartine, souhaite que leur auteur règne bientôt sur le peuple, et que « tous vivent en frères et en amis entre eux, pour le récompenser du bien qu'il leur a fait ». Et voici qu'il ajoute cette exhortation bien à propos :

« Ecrivez, écrivez, Monsieur, pour le Peuple, que votre Parole dissipe les ténèbres » (6). A l'un de ces pauvres, qui comme notre correspondant joint à sa lettre des vers élogieux, le grand homme répond :

« Ce peuple ne peut se perdre quand il renferme des âmes élevées comme la vôtre, s'il me rend justice par votre bouche, je ne l'oublie pas non plus. J'écris pour lui chaque jour ». Puis Lamartine lui répète le mot de Cicéron tombé du pouvoir : « Eclai-

popularité : « l'opinion vous revient continuellement, écrit Mérienne, administrateur de théâtre, le 24 août 1849, vous n'avez plus un adversaire que dans cette ignoble bourgeoisie... Je vous répèterai ce que disait il y a quelques jours le brave général Brice. *On a voulu démonétiser M. de Lamartine mais la bonne monnaie reprend toujours son cours* ». *Archives de Saint-Point*. « Les ouvriers rouges, écrit Mérienne le 27 sept. 1849, c'est-à-dire les hanteurs de barrières, etc. crient à bas Lamartine... mais les braves gens, les vrais travailleurs sont tous pour vous ». *Archives de Saint-Point*. « Le plus obscur paysan sait votre nom et l'estime qui l'entoure... les familles honnêtes le prononcent avec vénération », écrit, le 12 août 1849, un marchand, Julien Davanne, de Viarmes près Luzarches, Seine-et-Oise. *Archives de Saint-Point*.

(5) Lettre du 9 septembre 1849. *Archives de Saint-Point*.

(6) 12 avril 1849, 13, rue du Batton St-André. *Archives de Saint-Point*.

rer et consoler le peuple... Voilà, ajoute-t-il, mon désir et mon espérance » (7).

Il conçoit petit à petit un rêve assez vaste de littérature populaire. Nous ne parlons pas de ses projets d'œuvres historiques qui vont se réaliser en des tomes volumineux sur la Restauration, sur la Turquie, la Russie et sur les Constituantes, « œuvres hâtives jetées au gouffre des dettes ». Nous ne comptons guère non plus l'idée du *Cours familial de littérature*, qui prendra corps en 28 volumes in-8°, comme faisant partie de son plan d'éducation populaire : bien qu'il l'adresse « même aux illettrés » (8), il doit comprendre que son prix l'empêchera de se répandre parmi les pauvres (9). Nous entendons surtout ici ses projets de journaux qui eussent assuré aux populations travailleuses « la vie morale à 50 centimes par mois » (10) : le *Mois*, la *Famille* qui n'aboutiront pas à grand chose ; le *Conseiller du Peuple* avant tout, et le *Civilisateur*. N'oublions ni les *Foyers du Peuple* ni la série de romans destinés aux classes modestes. Le poète se met à l'œuvre avec une ardeur renouvelée : « Il travaille, il travaille,

(7) Cité par C. Latreille, *Les dernières années de Lamartine*, p. 50.

(8) *Ibid.* p. 106. Voir sur le *Cours familial de littérature* l'étude de René de Planhol, *La grande œuvre du vieux Lamartine*, Minerve française, 15 juillet 1919 ; et la thèse présentée à l'Université de Strasbourg, en 1930, par M. S. Hinrichs, *Le Cours familial de littérature de Lamartine*.

(9) Il fut assez lu par l'élite du peuple un peu aisé. Le forgeron de Prissé, par exemple, y était abonné. Il possédait du reste presque toutes les œuvres de Lamartine.

(10) *Civilisateur*. T. I., *Introd.* p. 6. Cf. *Mém. pol.*, T. IV, p. 63.

dira Commerson, à l'achèvement du Louvre, de la postérité ! » (11).

Eclairer les masses, le mot a une signification particulière pour Lamartine depuis son contact avec les révolutionnaires de 1848 : dissiper la méfiance, — une civilisation expliquée est une civilisation acceptée.

Les travailleurs trouveront d'abord, dans chaque numéro du *Conseiller*, un *Almanach politique*, où le poète, avec une impartialité incontestable, essaie d'élever les faits et les incidents de la politique française et étrangère « à la vérité de l'histoire » (12). Quant à la nouvelle forme de gouvernement de la France, elle sera traitée dans un livre, du même format que le journal, offert comme prime aux abonnés à la fin de 1850 : *Le Passé, le Présent et l'Avenir de la République*. C'est là que Lamartine essaie de justifier l'existence de tous les services, dépenses et fonctions de l'Etat qui pourraient, aux yeux des masses, paraître superflus. « A quoi servent les impôts ? » (13) Les partis politiques ? Les députés sont-ils les scélérats que l'on peint ? Que les paysans écoutent ; car il avoue avoir destiné son journal surtout aux populations rurales. C'est par leur ignorance qu'ils ont perdu Lamartine : qu'ils soient maintenant éclairés !

Corriger les fausses impressions, dissiper les malentendus, concilier les partis, les enthousiasmer et les entraîner dans l'œuvre commune, la mission du

(11) *Lamartine*, 18 pages in-18, Paris, 1854.

(12) *Conseiller* de décembre 1850.

(13) Voir Livre II, chap. VI à X.

Conseiller du peuple est, selon Lamartine, celle de la République elle-même.

Pendant deux ans, le *Conseiller* prospère : avant la fin de 1849, il compte déjà 22.000 abonnés (14) ; on n'a qu'à lire la page de chaque numéro qui est consacrée aux correspondants, pour constater qu'il se répand à l'étranger. De Bruxelles, on demande au poète à être nommé agent du journal ; mais il est trop tard : la fonction est déjà attribuée ; de même pour Londres et pour Saint-Petersbourg. Lamartine fait, il est vrai, une publicité extravagante : « Dieu lui-même, dit-il, a besoin qu'on le sonne » (15). Mais ce sont également les amis du poète qui poussent cette publication, et les zéloteurs sont souvent des ouvriers. Dumesnil se donne au métier de tout cœur :

« Je vous ai fait avoir, Dieu merci, six abonnés et j'en aurai bien d'autres, ainsi que des souscripteurs à votre œuvre » (16).

« Mes hommes, écrit un administrateur de théâtre, ont fait une assez bonne propagande pour le *Conseiller du Peuple* : ils ont fait prendre une centaine d'abonnements dans les faubourgs. Ils me demandent tous si vous n'allez pas revenir, car il semble leur manquer quelque chose lorsque vous n'êtes pas là » (17).

Cet enthousiasme ne se refroidira pas de long-

(14) *Lamartine et ses nièces*, lettre datée simplement 1849.

(15) Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 262.

(16) Lettre citée du 9 septembre 1849.

(17) Ils entendent, sans doute, par « revenir » rentrer au pouvoir. La lettre est de Mérienne, Paris, 36, rue Sainte-Anne, 28 septembre 1849. *Archives de Saint-Point*.

temps ; en 1858, lorsque Léon Plée, du *Siècle*, sera agent des œuvres de Lamartine, celui-ci lui demandera de former un comité d'ouvriers (18), et le poète lui-même semble envoyer à Plée des hommes du peuple ravis de le servir.

« Grand Homme, écrit au poète un de ces agents populaires, je suis chef d'une nombreuse famille — je suis pauvre, mais j'ai beaucoup, beaucoup de cœur... Voulez-vous m'autoriser à placer dans toute la France, en qualité de commis, les merveilles que vous offrez au nom de :

je suis du peuple

je connais la bourgeoisie

j'ai fréquenté la noblesse

je ne me vends pas... je me donne... donnez-moi vos instructions et votre assentiment je vous prouverai combien nous vous aimons. » (19)

Les ennemis de Lamartine lui font de la publicité d'un autre ordre. C'est en vain qu'il demande une « amnistie d'idées » ; il ne peut pas s'empêcher de provoquer des polémiques et le combat se déroule souvent autour du *Conseiller* même. Car, toutes pacificatrices que soient ses intentions, il faut avouer que les pages les plus brillantes de ce journal sont souvent celles, écrites après une nuit d'insomnie, où le tribun traite avec chaleur dans des articles qu'il signe, « Lamartine, représentant du peuple », des questions de controverse sociale.(20) Les réactionnaires le critiquent à la Chambre : les feuilles extrémistes le

(18) Lettre de Léon Plée, 1858, *Archives de Saint-Point*.

(19) A. Gravelle, Paris, 13 septembre 1861, boulevard Mazas 46. Lamartine l'avait déjà envoyé à Plée.

(20) H. de Lacretelle, ouv. cité.

flétrissent : on « saute sur la brèche », — c'est le mot de certains de ses détracteurs — pour fonder un *Anti-Conseiller*.

Quels sont les commentaires que les attaques de Lamartine suscitent chez les ouvriers ? Deux travailleurs qui se rangent, l'un avec les rouges, l'autre dans le camp opposé, vont nous en donner une idée. Leur franchise, au moins, doit séduire Lamartine (21).

« Monsieur, » lui écrit le premier, « Je ne reçois pas votre journalle pour mon conte mais quelquun de ma famille qui m'engage à m'abonner me la prête à D'autres à mon toure mais je vous Dirai monsieur que... vous avez tort de mettre tant de mauvaises choses sur le conte de certaine classe D'homme qui peuve bien se trompé, mais ne pas être des bête sauvage comme vous avez L'ar de le dir... quant à votre journalle si c'est pour y voir des sotises sur les Rouge je ne mabonera pas... Ceux à qui je l'ai prêté pense comme moi nous nous serions cotisé pour nous abonner au commencement de l'anée mais nous avons trouvée que vous n'étiez pas just pour tout le monde voilà notre pensé cependant nous sommes vos admirateurs

je vous salue

Damon Menuisier ». (22)

Et le second :

« Monsieur,

...permettez-moi... de vous faire une observation

(21) Il appréciait beaucoup cette qualité, dit Mlle Louise Botheron.

(22) *Archives de Saint-Point*. Ce correspondant est de la campagne : il ne connaît sans doute pas les véritables Rouges.

sur un article que moi et mes amis nous lisions il y a quel que jours, c'était sur un article concernant les élections, le rapelle de la loi du 31 mai (23) et vous disiez de laisser voter le peuple comme il le voulait que l'on le laisse prendre et baloter leur candidat comme il l'entendrais... hé bien Monsieur permettez moi de vous le dire que voilà précisément la dernière espoir des socialistes... dans les ateliers et je suis à même de voir tout ce qu'il se passe. C'est un malheur de vous le dire mais le suffrage libre c'est la guerre du pauvre contre le riche et elle serait terrible. » Telle qu'elle est, la loi du 31 mai « expulse une grande partie de tous les rouges... ainsi Monsieur, ajoute-t-il, unissons nous pauvre et riche tout ce qui est pour l'ordre pour exterminer la partie socialiste.....
...j'ai l'honneur d'être tant en mon nom qu'en ceux de mes amis

Brigot ouvrier
rue d'Argenteuil 36.

(1) pourvu que la partie socialiste soit terrassé car en nous exprimant ainsi nous voulons dire que nous avons trop souffert des révolutions de 1830 et surtout de 1848 et qu'il nous a fallu intervenir à des expédients honteux. » (24)

Citons un troisième partisan, qui, sous le titre de « pensée d'un homme du peuple », explique la division entre les classes du point de vue industriel : « l'homme honnête et laborieux qui voit enlever par un plus riche que lui, le travail qui pourrait le faire

(23) 1850. Loi qui rétablissait en quelque mesure le « pays légal ».

(24) *Archives de Saint-Point*.

vivre heureux avec sa famille, de là, Monsieur, dérive la haine, non seulement contre le riche concurrent, mais aussi contre le gouvernement, de là aussi la corruption des mœurs et le mépris de la religion. » (25) Certains extraits du *Conseiller* qu'il a lus l'ont amené à soumettre humblement au poète une longue série de moyens pour introduire la justice dans les mesures législatives qui touchent le travailleur.

Que personne n'ait réussi mieux que Lamartine à conseiller non seulement le peuple, mais les membres des autres classes, voilà ce dont témoignent nombre d'âmes qui suivent religieusement son journal. (26) Il a cependant des mentors difficiles, qui trouvent qu'il ne s'acquitte pas parfaitement de son rôle de guide

(25) Céret, Paris, 1^{er} janvier 1850, *Archives de Saint-Point*.

(26) « Œuvre de haute raison et de philosophie populaire... », écrit Charles Carpentier, procureur de la République à Saint-Lô (Manche), 1^{er} oct. 1849, *Archives de Saint-Point*. Cf. C. Latreille ouv. cité, p. 179 : « *Le Conseiller du peuple*... réussissait (en 1851) dans sa mission d'éducateur des classes moyennes ». Un clerc de notaire, nommé Buis, écrit de Saint-Didier d'Aussiat (Ain), 15 février 1850 : « Lorsque l'on a lu les *Trois mois au pouvoir*... lorsque l'on a lu les *Confidences* (Graziella et Raphaël) — non, l'on n'est plus libre, non, l'on n'est plus à soi. — Oui, l'on est esclave librement et volontairement, tout entier à M. de Lamartine. Lorsque l'on a lu le *Conseiller du Peuple* N^{os} 5764 et 8541, oui, encore une fois l'on est à M. de Lamartine, l'on est républicain comme lui, rien qu'avec lui et pas autrement que lui... Si j'étais tant soit peu riche, je ferais au moins cent abonnements au *Conseiller du Peuple* afin de le faire lire par tout le monde de mon pays ». *Archives de Saint-Point*. Guyonie, résumant l'opinion des modérés, lui écrit (Paris, le 17 octobre 1849) : « le *Conseiller du Peuple* devrait être dans toutes les familles : il serait l'ornement indispensable de toute Bibliothèque, comme il est le développement pratique de l'Evangile ». *Archives de Saint-Point*.

populaire. Grille, par exemple, (celui qui l'avait supplié de venir réciter son *Ode contre la peine de mort* sur le pont Notre-Dame) croit que le poète s'est adressé trop volontiers aux doctrinaires. « Ne parlez qu'au peuple, commande-t-il, il n'y a que le peuple qui comprenne. » (27)

Le poète aura eu le temps de réfléchir là-dessus ; car voici que le *Conseiller* annonce, dans son numéro de mai 1850, que « M. de Lamartine a demandé un congé de deux mois pour aller rétablir sa santé et installer une colonie agricole en Asie-Mineure » (28).

La nouvelle de ce projet de voyage et celle de la concession offerte au grand Français par le jeune souverain turc suscitent des commentaires divers. (29)

« Quoi ! vous nous quittez », proteste encore Grille (30) ; et des gens du peuple lui font écho. « Oh non, écrit un des jeunes et modestes disciples du poète, vous ne nous quitterez pas ! Vous ne livrez pas à lui-même le peuple que jusqu'ici vous avez daigné conduire par la main » (31). D'autres correspondants émettent des réflexions dans le goût de celle-ci : « Le sultan, Monsieur, s'est chargé d'acquitter envers vous la dette de reconnaissance que vous doit le pays pour les services essentiels et si vite oubliés que vous lui avez rendus après les

(27) Lettre du 12 octobre 1851. *Archives de Saint-Point*.

(28) *Nota*, p. 220.

(29) On sait que ce don fut une marque de reconnaissance de la part du sultan pour la protection que le tribun avait accordée à son père.

(30) Lettre du 6 septembre 1849.

(31) Ulysse Richard, 10 janvier 1850, de Kéry près Seignelay (Yonne). *Archives de Saint-Point*.

journées de février » (32). Ce dernier mot est d'un cultivateur désireux de faire partie de la colonie de Burghas-Owa ; Buis, clerc de notaire, écrit qu'il se propose de faire, lui aussi, quelques ouvertures à Lamartine si les projets du poète aboutissent (33). « *Is it your intention*, lui demande Dugald Mc Tavish, de Campledown, Ecosse, *to take English or Scotch settlers desirous of following your fortunes ?* » (34) « Permettez-moi, écrit le porte-parole d'un groupe de Franc-Comtois, d'oser vous demander de vouloir bien nous y envoyer tous car nous sommes entièrement dépossédés et notre parti est de nous éloigner promptement du lieu qui nous a vu naître et où nous fûmes si malheureux » (35).

En route pour l'Asie-Mineure, Monsieur et Madame de Lamartine s'arrêtent à Marseille. Dès leur arrivée, les visites se succèdent. Reine Garde, couturière et poétesse, vient d'Aix. Elle veut partir pour l'Orient comme femme de chambre de la compagne du poète (36). Une délégation de l'Athénée populaire de Marseille lui apporte un hommage, le meilleur : l'assurance qu'elle va continuer à collaborer à l'œuvre du grand homme et à diriger son effort surtout vers l'amélioration de l'instruction publique (37). Lorsque les voyageurs se rendent au paquebot *Oronte*, ils doivent se frayer un chemin à travers une

(32) Lettre des *Archives de Saint-Point*.

(33) Lettre citée.

(34) 28 septembre 1850. *Archives de Saint-Point*.

(35) Raignot fils aîné, Chambolle, Côte-d'Or, 5 février 1853 (?)

(36) Ch. Alexandre, *Mme de Lamartine*, p. 156.

(37) *Conseiller du peuple*, T. II, 1850, p. 256.

foule compacte et émue d'amis de tous rangs (38). Comment expliquer cette fidélité du Midi, jamais démentie ? demande le *Conseiller du Peuple*. C'est que sur la côte de la Méditerranée, la politique s'inspire de la tradition plutôt que du temps.

Suivons le nouveau propriétaire de Burghas-Owa ; gravissons avec lui l'élévation qui domine ses possessions orientales. Un vieux berger indique à son nouveau maître les limites de ses frontières : « La plaine à droite et à gauche, avec les lacs, le fleuve, les villages, les moulins, les caravansérails de la route, et les montagnes des deux côtés et les montagnes du fond, vous appartient. La moitié de cette gorge qui va vers Ephèse et qui sert de lit au fleuve est à vous aussi » (39). C'est, se dit Lamartine, « la riche plaine de l'antique Lydie, la fleur de l'Ionie » (40) : quelle féerie ! Et en imagination il peuple son domaine : il y voit prospérer l'élevage des vaches, des chameaux (41), « la culture du murier et la fabrique de la soie ». Il tirera des cultivateurs et des artisans de la ville de Baïnder ; il transportera sur ses côteaux trente ou quarante familles de vignerons de ses terres du Mâconnais, qui en feront en trois ans un des plus admirables vignobles du monde (42).

Lamartine laisse un banquier de Smyrne, M. Couturier, qui lui est ardemment dévoué, pour le re-

(38) *Conseiller*, T. II, 1850, p. 257.

(39) *Les Foyers du peuple* I, 1850, *Le Nouveau Voyage en Orient*, p. 233.

(40) *Ibid.* p. 232.

(41) *Ibid.* p. 271.

(42) *Ibid.* p. 272.

présenter en Orient, et lui confie le soin d'y exécuter d'autres projets encore (43).

Ni Lamartine, ni les nombreux correspondants prêts à le suivre à Burghas-Owa ne devaient jouir de cette « Limagne d'Asie » : le monde financier ne voulut pas risquer de capitaux dans des entreprises aussi aventureuses. Le poète accepta de la part du Sultan une rente annuelle de cent mille piastres dont il devait jouir pendant le reste de sa vie. Mais la nécessité d'une visite à Londres, pour consulter une compagnie de capitalistes anglais (44), lui avait offert l'occasion de faire, auprès d'un modeste réformateur, une dernière enquête sur la question des institutions fraternelles pour le relèvement des masses. La liste est longue des œuvres et des législations charitables en Angleterre que Lamartine publie ensuite dans le *Conseiller du peuple*. C'est un dernier argument en faveur du système anglais d'un « budget des pauvres ». Et cependant, lorsqu'il revient en France après ses deux voyages, l'un en Orient et

(43) Une lettre de ce dernier nous apprend qu'il vient d'acquérir, le 26 mars 1851, au nom du poète, pour 4.500 francs de brebis « devant faire le complément d'un troupeau de mille... Le jardin est acheté, ajoute-t-il ; la montagne est également achetée... le lac de même [par le Sultan, probablement (voir *Lamartine et ses nièces*, 7 août 1850)], enfin les choses s'exécutent à votre entière satisfaction. Ordre a été donné que personne ne se permette de pêcher des sangsues dans le lac... La question de la pêche des sangsues par votre administration » sera peut-être « tranchée à Constantinople ». *Archives de St-Point*.

(44) Voir C. Latreille, *Les dernières années de Lamartine*, p. 180. Ces capitalistes auraient fourni des fonds au poète ; mais leur projet de partager la concession de Lamartine pour y installer de leurs compatriotes ne fut pas admis par le Sultan.

l'autre en Occident, il est presque de l'avis de l'ouvrier Céret : nulle part les riches ne comprennent qu'il faudra des bienfaits énormes de la part des classes possédantes, si l'on veut éteindre la vive rancune que les prolétaires malheureux leur portent.

En attendant, le *Conseiller* a réussi à faire réfléchir davantage les ouvriers sur la question de la haine entre classes : sur ses causes et sur les remèdes à y appliquer. Les paroles de Lamartine ont certainement laissé au moins un remords au sujet du manque de fraternité nationale dans l'âme des lecteurs de toutes les conditions sociales. Et il semble, en toute hypothèse, que c'est là le résultat spécial de son œuvre de journaliste populaire.

★ ★

Le poète revient à sa « maison de verre » (45), plus triste à habiter après le répit du voyage en Orient. Ses souvenirs sont pénibles. Comment oublier l'incident de la Chambre des Députés où il avait protesté contre la rigueur d'une mesure touchant les prisonniers ? M. de Mornay, qui lui avait succédé à la tribune, lui avait lancé cette accusation : « Convient-il bien à M. de Lamartine de parler d'humanité quand on a, comme lui, concouru au bouleversement de la société ? » (46). Il peut se rappeler encore le bruit soulevé par une de ses attaques contre les socialistes. Mansion, ancien directeur de l'Ecole normale, s'érigeant en contradicteur des idées de Lamartine, était allé jusqu'à énumérer les richesses, comme il disait, du poète : ses terres et ses châteaux.

(45) C. Latreille, ouv. cité, p. 207.

(46) *Conseiller du peuple*, 1850, p. 172.

D'ailleurs ses ennemis avaient pris l'habitude de compter jusqu'aux chevaux de ses écuries. Et au moment où Lamartine s'engageait dans un travail presque surhumain pour sauver ses créanciers (47) et s'obérait toujours davantage pour pratiquer une aveugle générosité, Mansion osa lui appliquer, avec des insultes cinglantes, ce jugement de l'Evangile : « Je vous dis en vérité qu'il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux » (48).

Pendant que le poète comptait une à une les pierres de sa lapidation, il reçut à Monceau une réplique en bronze de son buste sculpté par le comte d'Orsay, « le buste du feu sacré », comme on le nommait (49), qui avait été un des grands succès du Salon. Alors nous apprenons ce qui l'a blessé le plus : son abandon par le peuple en 1848. Les *Stances au comte d'Orsay* constituent un premier « manifeste de désespoir » politique, le premier de ces écrits où Lamartine va exprimer, par intervalles, sa désillusion au sujet des missions patriotiques et sociales (50). « Tu as été trop épris des dieux et des oignons d'Egypte, a-t-il l'air de dire au peuple, rentre dans toutes tes

(47) Toutefois ses succès littéraires étaient tels à cette époque qu'il voyait encore sa situation financière en optimiste. Voir *Lamartine et ses nièces*, lettres de 1849.

(48) *M. de Lamartine jugé par la presse quotidienne à propos de son libelle N° VII dit le Conseiller du peuple*. Paris, 1849. (Daté à la fin du texte, 15 octobre).

(49) Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 226.

(50) Nous savons le mot, égoïste, selon Latreille, qu'il laissa échapper en 1859 : « Si je renais en quelque autre monde, je ne m'y dévouerai qu'à mon égoïsme et nullement à ma patrie ». Lettre signalée dans le catalogue de la vente Cheramy.

servitudes ! » (51). Et pourtant, c'est à partir de cette heure d'amertume qu'on remarque chez Lamartine une recherche plus assidue de la patience et de l'humilité, exprimée par une nouvelle douceur et une nouvelle simplicité dans ses œuvres populaires.

« Son génie y devient causeur et familier ;
Sa voix souple se plie au ton de l'atelier.
Où donc a-t-il appris cette nouvelle langue ? »

demande Barthélémy ; car ces vers élogieux sont de l'auteur de *Némésis* :

« Du Peuple, son ami, qu'il instruit et conseille ;
Pour graver dans l'âme une haute leçon,
Il se fait paysan, tisseur, carrier, maçon » (52).

Et Lamartine lui répond dans l'*Introduction* du *Civilisateur* (53) :

« Nous avons chanté autrefois dans la langue des poètes pour les heureux et les oisifs de la terre ; nous avons parlé plus tard la langue des orateurs dans les tribunes des hommes d'Etat et dans les tempêtes civiles de la patrie. Plus humble aujourd'hui, et peut-être plus utile, nous ne rougissons pas d'apprendre la langue qui va à votre intelligence par votre cœur, et de nous faire simple avec les simples et petit avec les petits ».

Du reste, l'immortalité consiste pour Lamartine

(51) Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 237, et *Lamartine et ses nièces*, 10 septembre 1848.

(52) *Le Conseiller du Peuple*, par Barthélémy, *Conseiller du peuple*, 1849, p. 489.

(53) *Civilisateur*, (Fondé en 1852) *Introd.* p. 22. Nous savons que, par le décret du 17 février 1852, les périodiques traitant de matière politique ou d'économie sociale, devaient payer le droit de timbre et verser un cautionnement. C'était un dernier obstacle qui s'opposait à la publication du *Conseiller*, qui devait en conséquence s'éteindre.

à s'incarner dans l'âme de la nation, à survivre dans l'âme même du peuple ; à « être vulgarisé » ; il voudrait laisser quelques pages de ses sentiments et de ses pensées « sur la tablette de la chaumière ou de la mansarde », afin d'être feuilleté par les humbles « comme un petit catéchisme de cœur » : « être en tiers avec l'ouvrier honnête » et sa compagne quand, le dimanche, ils vont respirer l'air en dehors de la ville ; être bercé avec les ustensiles de ménage dans la chaloupe du pêcheur de la Bretagne ou mêlé au pain noir et aux olives dans le sac du pâtre des Pyrénées... (54). Il continue à énumérer, sur ce mode intime, certaines des populations laborieuses auxquelles il cherche à se rendre indispensable. Laissons à un lecteur modeste le soin de répondre à cet appel de sympathie : il est de la catégorie d'adorateurs qui trouvent un délice à faire écho aux pensées du poète en lui empruntant ses paroles mêmes et en les mettant au service de leur tendresse (55) : « Oui, dit-il, en reprenant chaque phrase de Lamartine pour en faire une promesse de fidélité de la part du peuple, vous serez emporté comme un ami, car vous l'êtes ; et qui saurait l'être plus que vous ?... Vous serez récité, non seulement le dimanche, mais tous les jours aux travaux, aux promenades, non pas par fragments, mais par cœur, et tout en entier... Oui, vous serez la part nécessaire du mobilier

(54) *Civilisateur*, T. I, p. 44 et 45.

(55) « J'ai conspiré avec Barbès et Sobrier, disait Lamartine, comme le paratonnerre avec la foudre » ; et pendant qu'un plaisant le caricaturait en conducteur d'électricité, le représentant la tête pointue qui se dressait vers les nuages, un de ces disciples-échos s'écria : « Oui », ton génie est « le paratonnerre élevé sur la France ». Voir *Appendice B*, X.

des pauvres gens... vous serez vulgarisé... vous serez incarné dans le cœur de la nation, de la société humaine ». Puis, allant plus loin, le voici qui prophétise : « Oui, vous serez béatifié... Oui, dit-il, en terminant, j'ai dit ce que je pense, oui j'ai dit ce que je crois, comme en Dieu...

Contonfrichet

Md. MERCIER » (56).

Pareilles lettres rendent plus facile à Lamartine de renoncer à un rôle politique : à partir de 1850, il se contente plus volontiers de fonder un « socialisme de sentiment » et « un communisme de cœur ». Il double le *Conseiller des Foyers du peuple*, publication qui contiendra des causeries très familières, romans en feuilleton, récits intimes qui ne feront un appel qu'aux émotions (57). Enfin, avec le *Civilisateur*, ce Plutarque des masses, Lamartine entre définitivement dans la dernière phase de son évolution sociale : celle du doux pasteur des âmes simples.

Pour le peuple, l'histoire est surtout celle des grands hommes : « Un petit nombre de personnages bien choisis suffisent pour faire passer toute la revue des temps connus devant les yeux et devant l'imagination des masses » (58). Ce « petit nombre », Lamartine l'évalue, dans ses projets pour le *Civilisateur*, à cent et quelques bienfaiteurs hommes ou femmes, dont chacun, depuis Moïse jusqu'à Mirabeau, représentera un des multiples aspects de sa propre attitude.

(56) *Archives de Saint-Point*. Cf. *Appendice B*, XXVI.

(57) *Conseiller*, T. II, 6 décembre 1850.

(58) *Civilisateur*, T. I. *Introduction*, p. 18.

Et la plupart incarnent une ou plusieurs de ses déceptions sociales.

Voici Homère, assis sur une amphore renversée devant le four du potier de Samos, et lui chantant des vers destinés à devenir célèbres dans les ateliers des mouleurs d'argile, — Homère, type par excellence du génie méconnu et persécuté (59) ; voici Christophe Colomb, revenant enchaîné sur son propre vaisseau par les équipages auxquels il a livré un nouveau monde (60) ; Gutenberg, expulsé de sa ville de Mayence par la misère (61) ; et Jacquard, menacé par les ouvriers lyonnais. Plus frappante est la ressemblance entre le génie de Jeanne d'Arc et celui du poète devant les foules de Février. — « Sauvez donc des patries ! » On vous laisse brûler comme une sorcière ! — Plus complet encore, le parallèle entre l'abandon de Cicéron et les infortunes politiques de Lamartine, — de Cicéron, « à qui chaque Romain devait son foyer » : regardons-le, en fuite, ses maisons et ses meubles mis à l'encan ! (62) Est-ce par un désir de douce vengeance que Lamartine montre ainsi, toujours martyrs, les grands protecteurs de l'humanité ? les peuples responsables de leurs souffrances, toujours aveugles ? Sans doute. Mais si le poète attendrit les masses sur son propre sort, et choisit comme héros de ses récits ceux dont l'histoire contient le plus de sueur et de larmes (63), c'est surtout parce qu'il est convaincu, avec une

(59) *Ibid.* p. 398.

(60) *Ibid.* p. 575.

(61) *Ibid.* p. 583.

(62) *Ibid.* p. 447.

(63) *Ibid.* p. 16.

force toute nouvelle, que le pathétique est le moyen le plus sûr de dessiller les yeux : les larmes régénèrent, — Lamartine l'a toujours cru ; mais aussi elles éclairent ; et depuis qu'il a fait pleurer les foules sur la Place de Grève, voici son thème nouveau : s'attendrir c'est voir plus juste. Le peuple des lecteurs, d'ailleurs, « n'est pas érudit, il est pathétique » (64).

Ce qu'il veut avant tout, c'est dégager l'œuvre et le plan de Dieu dans l'humanité (65) : voyons s'affirmer, en son siècle, cette idée, particulièrement lamar-tinienne : chaque bienfaiteur, que ce soit un Christophe Colomb qui acheva l'unité du globe terrestre, et, par là, « compléta l'univers », ou un Gutenberg qui, en inventant l'imprimerie, offrit à la pensée son meilleur instrument d'universalité — quiconque accepte une mission humanitaire contribue, malgré ses échecs, à l'unité spirituelle de la race, — unité que Dieu prépare afin que tous les hommes puissent participer à une grande unité d'action (66). Idée essentielle, car elle marque la dernière étape de la philosophie de Lamartine. Cette ère de vertu et de religion pures, aux promesses accomplies, qui selon la *Politique rationnelle* serait la dernière halte de l'humanité, est conçue maintenant par le poète, — et son contact avec le peuple y aida, — comme une ère d'activité, de travail collectif.

★
★★

« Voilà, annonce Lamartine en 1850, que tout le

(64) *Ibid.* p. 9.

(65) *Ibid.* p. 24.

(66) *Ibid.* Vie de Christophe Colomb, p. 263.

monde, par une moralité évidemment croissante dans les masses, va donner au loisir intellectuel le temps enlevé aux vices et aux débauches d'autrefois » (67). Mais le poète doit-il toujours travailler seul ? Quels sont les publicistes qui voudraient bien le seconder pour que les masses aient, non pas une fois par mois un journal comme le *Conseiller*, mais du pain quotidien ? Quels sont les romanciers qui daigneraient songer avec lui au pauvre qui s'accoude le soir sur ses genoux et regarde tristement s'éteindre ses deux tisons, faute d'un récit « approprié à sa condition » ? *Robinson*, *Paul et Virginie*, *Télémaque* et quelques histoires de la Bible, — qu'il est pitoyable, le petit nombre d'œuvres qui peuvent intéresser les humbles. Les vigneron de Monceau, levés avant le jour, voient une lumière qui brille chez le maître : c'est encore pour eux et pour leurs semblables que Lamartine travaille : il écrit *Geneviève* et le *Vieillard de Saint-Point*, qui deviendra le *Tailleur de pierres*.

Dans ces romans sociaux, il offre des modèles à suivre : *Geneviève*, c'est l'ouvrière qui réalise la mission de la femme ; *Claude des Huttes*, c'est l'ouvrier parfait de la campagne. Celui-ci fait pendant à *Jacquard* le mécanicien, travailleur de ville, dont Lamartine tracera le portrait dans le *Civilisateur*. Ce sont les premières d'une série de huit vies modestes projetée par le poète (68) : en 1862 seulement, il créera le quatrième et dernier de ces types de dévouement : *Fior d'Aliza*, la paysanne, femme et mère (69).

(67) *Civilisateur*, T. I, p. 37.

(68) *Ibid.*

(69) On pourrait dresser une liste plus longue que celle

Ces ouvrages sont singulièrement révélateurs du zèle réformateur de Lamartine. Chacun renferme comme un petit exposé imagé qui illustre une des grandes réformes dont le poète a été l'avocat. Ainsi revêtue, la leçon de fraternité pratique devait pénétrer les esprits les plus simples (70).

Dans *Geneviève*, les grands malheurs de l'héroïne proviennent des mesures rigoureuses contre les Enfants trouvés, celles-là mêmes qu'il avait flétries à la Chambre. Elle retrouvera son bonheur le jour où il lui sera donné de revendiquer la pensée du poète : « L'enfant illégitime est un hôte à recevoir ».

On n'a jamais laissé se refroidir en France la sollicitude au sujet des prisonniers. Leur isolement semble toujours préoccuper le poète : il a eu beau se réjouir de ce que la loi de 1844 permit à l'incarcéré de recevoir tous les jours la visite des siens : les familles des criminels rougissent souvent de se rendre à la prison et font comprendre aux déclassés la honte qu'elles éprouveraient à les recevoir après

que nous avons donnée, des œuvres populaires illustrant des réformes pratiques, si l'on y comprenait la pièce de théâtre sur l'esclavage, *Toussaint Louverture*, jouée en 1850, et les *Confidences*, parues en 1849, dont le début, qui traite de l'éducation des garçons, complète évidemment les premiers chapitres de *Geneviève*, où le poète élabore son idéal au sujet de la formation spirituelle des filles.

- (70) Sur *Toussaint-Louverture*, voir Gustave Planche, *Portraits littéraires*, Paris, 1850, Liv. VI, p. 353 ; E. Pelletan, *Toussaint-Louverture, poème dramatique, Conseiller du peuple*, 1850 ; et Edith Lucas, *La littérature anti-esclavagiste. Mme Beecher Stowe et son influence en France*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, 1930, p. 30.

la libération (71). Une nouvelle barrière s'érige entre le forçat et sa famille depuis la mesure d'avril 1850, qui devait établir la transportation des condamnés à quatre mille cinq cents lieues de la France. Lorsque Heurtier, député humanitaire, avait demandé qu'on atténuat la rigueur de cette loi en consacrant « le droit des familles des exilés d'aller les rejoindre dans leur exil », Lamartine l'avait secondé en protestant que « la Russie elle-même ouvrait la Sibérie aux héroïsmes et aux dévouements domestiques » (72).

Montrer le besoin moral qu'a le pauvre honteux d'être entouré de la sympathie des siens ; dissiper cette superstition populaire au sujet des prisonniers, sentiment irrationnel qui s'étend jusqu'à ceux qui gardent les criminels, c'est là un des premiers objectifs du roman auquel Lamartine donne comme titre le nom de la jeune paysanne Toscane de Saltochio : *Fior d'Aliza* (73).

Entrons avec elle, déguisée en *pifferaro*, dans la cour de la prison de Lucques, où est enfermé son Hiéronimo. Une sensation de sécurité morale semble s'exhaler de ces cloîtres : malgré le bruit sinistre des chaînes, derrière les barreaux des cellules, on entend les *ohimé* des pénitents qui pleurent (74). Pénétrons ensuite chez le brave *bargello* et sa femme : quelle atmosphère de bienveillance on y respire, et quelle leçon de miséricorde fraternelle nous y attend ! De l'indulgence envers les inculpés ? Mais ce sont eux, bien souvent, qui devraient nous par-

(71) Cf. Lettre de Dunod, avril 1848, déjà citée.

(72) *Conseiller du peuple*, 1850, p. 172.

(73) Ecrit vers la fin de 1862.

(74) *Fior d'Aliza*, *Œuvres complètes*, 1866, p. 245.

donner notre peu de dévouement et notre manque de courage ! La femme du gardien raconte, en faisant sa tournée, l'histoire de leurs charges : écoutons-la plutôt lorsqu'elle fait le portrait d'une fille de prisonnier qui est lavandière à Lucques :

« Elle ne rougissait pas, comme d'autres, de son père galérien ; plus il était avili, plus elle respectait, dans son vieux père, l'auteur de ses jours... On la voyait sur sa porte tous les matins et tous les soirs, quand la bande des galériens allait à l'ouvrage ou en revenait, soit pour balayer les rues et les égoûts de la ville, soit pour curer les immondices de la mer dans la darse, prendre la main enchaînée du vieillard, la baiser, et lui apporter tantôt une chose tantôt une autre : pain blanc, *cocomero*, tabac, rosolio, tout ce qu'elle pouvait se procurer pour adoucir la vie de son père (75).

A quelle réforme songe Lamartine, lorsque, animé par la « curiosité divine » (76), il contourne le Mamelon en face de son château de Saint-Point, pour aller retrouver là-haut le solitaire, Jacques du bon Dieu, Claude des Huttes, comme il le nomme dans le *Tailleur de pierres* ? (77) A la réforme suprême :

(75) *Fior d'Aliza*, p. 269.

(76) *Tailleur de pierres de Saint-Point*, Paris, Hachette, 1855, p. 177.

(77) Parmi les anciens de Saint-Point, plusieurs nous ont fourni des détails sur la psychologie de Jacques. C'était un misogyne, nous affirma M. Georges Barras, maçon octogénaire qui avait quitté Saint-Point pour habiter à Prissé. « M. de Lamartine en a fait un roman », ajouta-t-il, avec un air de dire que la majeure partie de l'histoire du *Tailleur de pierres* avait été inventée. Mme Charvet, mère du menuisier de Saint-Point, dont le mari avait travaillé au châ-

au combat contre le scepticisme populaire, chez les ouvriers surtout, si pieux au début de 1848, devenus si brusquement incroyants en 1849. Son dessein apparaît plus clair à la lecture de son article du *Conseiller*, *l'Athéisme dans le peuple* (78). Nous comprenons alors qu'il a voulu faire du *Tailleur de pierres de Saint-Point*, une manière de petit catéchisme, l'illustration littéraire des questions essentielles de la piété et de la morale : quelle est la nature de notre foi ? quels sont nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes et envers la société ?

Ecartons avec Lamartine les branchages qui bordent le clos du maçon (79) : là, au soleil, l'ouvrier caresse son chien ; il couve des yeux ses chèvres et ses abeilles (80). Les paupières de Claude s'abaissent, sa respiration se ralentit, sa poitrine se soulève : il se perd en prière vague dans son océan de sympathies (81). C'est que cette âme inculte a pu reconnaître à elle seule le souverain Etre (82), et que, depuis, elle est toujours restée sensible à « ce bruit sourd de la

teau avec Jacques, soutint que le poète avait « arrangé et embelli » la vie de l'ouvrier, mais pour le reste, il l'avait écrit « tout comme ça s'était passé ». Mme Charvet était déjà très âgée lorsqu'elle nous communiqua ses souvenirs à ce sujet, mais son ton de conviction était assez convaincant. En tout cas, Jacques fut une personne naïve qui parlait de préférence en patois : donc Lamartine a mis, comme tous ses biographes s'accordent à le dire, son propre langage dans la bouche du montagnard.

(78) 9^e Conseil, octobre 1849.

(79) M. Tarlet, octogénaire de Saint-Point, nous a montré, en 1925, l'emplacement de la hutte de Jacques.

(80) Cf. *Tailleur de pierres*, p. 44 sqq. et p. 80.

(81) *Ibid.* p. 203.

(82) *Ibid.* p. 178.

présence du Seigneur » en elle-même et en ses créations (83). C'est la réponse à l'une des premières questions de ce catéchisme : l'amour de Dieu est-il instinctif ? Ce sentiment est également raisonné ; car l'œil spirituel de Claude s'étant ouvert à la contemplation de son Créateur, il a trouvé de multiples raisons d'embellir son culte primitif. Par exemple : « ...avoir occupé la pensée de Dieu, dit-il, et l'avoir occupée assez pour qu'il daignât vous créer... Ah ! Monsieur, je vous le répète, rien que ça, quand j'y pense, cela me fond d'amour pour le bon Dieu ! » (84)

Ses devoirs envers la Divinité, envers lui-même et les autres hommes, Claude les a toujours confondus en un seul élan vers la Bonté divine. Regardons-le prier d'une façon active. D'une lourde cadence, ses gros pieds descendent la montagne, les orteils mordant la terre comme les clous du sabot d'un cheval. Ses traits spiritualisés portent la marque d'un travail intérieur : songe-t-il à rester au fond de sa carrière, lui le démolisseur, comme en communion avec la majesté et les mystères géologiques de ce flanc de montagne qu'il creuse avec son marteau ? Ou est-il animé, comme le potier Bernard de Palissy (85), que Lamartine va célébrer dans le *Civilisateur*, par cette « passion de bien faire ce qu'on fait » qui

(83) *Tailleur de pierres*, p. 180.

(84) *Ibid.* p. 65.

(85) Notons que Lamartine insiste sur la particule en écrivant ce nom, comme pour souligner l'idée de la noblesse du travail et pour rappeler aux ouvriers que certaines corporations du moyen âge, celles de la République de Venise, par exemple, anoblissaient ceux qui exerçaient les métiers techniques qui demandent un long apprentissage.

pousse l'artisan d'élite vers l'Infini ? (86) Oui, comme pour Palissy, et, du reste, comme pour Geneviève et les personnages de *Jocelyn*, le travail est la source d'un « commerce perpétuel avec Dieu » (87). Seulement Claude se plaît à rajouter à ce mot de commerce son sens primitif et concret : « Taillons, se dit-il, un jambage pour celui-là », réparons les marches de l'escalier à celui-ci, « piochons la vigne de ce voisin malade » (88), ou bien, remplaçons-le à l'atelier, afin de pouvoir rapporter à la femme du souffrant, à la fin de la journée, le salaire de son mari. Et n'acceptons, comme récompense, que notre pain. Car, à l'heure de nous endormir là-haut sur la montagne, le divin Maître viendra nous souffler à l'oreille, comme suprême rétribution de nos peines, cette consolation : « Il y a un chagrin de moins ce soir dans les hameaux » (89).

Les missions sociales, sont-elles la part exclusive des gens de condition aisée ? Ni Geneviève, ni le *bargello* de Lucques et sa femme, ni Claude des Huttes n'ont l'air de le croire.

Forcé d'abandonner la polémique sociale et de quitter le style, souvent fougueux, du *Conseiller du peuple*, Lamartine eut-il raison, à une époque où la véhémence démagogique avait tant d'attrait pour la foule, de changer de procédé littéraire et de se fier de plus en plus au pathétique et à la douceur pater-

(86) *Civilisateur*, T. I, p. 410.

(87) *Ibid.* p. 411.

(88) *Tailleur de pierres*, p. 76.

(89) *Ibid.* p. 77.

nelle ? (90) Beaucoup de lecteurs se précipitaient sans doute pour obtenir le numéro du *Civilisateur*, quand le titre leur semblait promettre quelque controverse politique. On faisait queue, par exemple, pour acheter la *Vie de César*, publiée en volume peu d'années après le Coup d'Etat de Napoléon III (91). Et cependant, la nouvelle douceur et l'humilité de Lamartine paraissaient avoir une part dans « l'extrême et croissante bienveillance » (92) qu'il trouvait à Paris l'année après la fondation du *Civilisateur* ; cette simplicité affectueuse toucha surtout, et très profondément, certains lecteurs modestes. Quant aux romans sociaux, nous savons combien ils ont fait pleurer, depuis leur publication, des familles de la petite bourgeoisie et aussi du peuple.

Est-il donc permis de conclure que Lamartine, journaliste et romancier populaires, allait plus droit à l'intelligence quand il prenait la route du cœur ? Formulons notre réponse ainsi : dans toute son œuvre d'éducateur populaire il rappela cette vérité : pour communiquer aux esprits simples un sentiment d'unité sociale et le désir de participer à l'effort commun de l'humanité, il faut que l'amour de ses frères et la passion de l'activité bienfaisante soient incarnés dans un homme.

(90) Toutefois dans le *Cours de litt.* il laissait parfois déborder ses ressentiments.

(91) C. Latreille, ouv. cité, p. 57.

(92) Voir C. Latreille, ouv. cité, p. 181. Le *Civilisateur* venait de monter jusqu'à 250 abonnements en un jour. Lettre à Dubois, publiée par J. Claretie, *Le Temps*, 27 décembre 1907. Lamartine se disait dans cette lettre, « submergé de lettres hyperboliques ».

CHAPITRE V

LES DISCIPLES

Lamartine n'avait jamais cessé de définir aux « aînés dans le bien-être, dans la propriété et dans la civilisation » la part qui était la leur dans l'activité collective. Non content d'avoir précisé, vers 1831, les *Devoirs civils du curé et du maire*, et d'avoir toujours mis en lumière les obligations sociales de ceux qui touchaient de près le peuple, il adressa, vers 1850, surtout aux propriétaires, aux publicistes et aux instituteurs, une invitation dernière à venir, chacun dans sa fonction, « aimer et féconder la République ».

Le chemin douloureux auquel le condamne la calomnie, le conduit au point où sa lutte contre la vanité revêt sa forme la plus aiguë. Ne pas écouter le petit cénacle d'adulateurs qui l'entoure ; ne pas se consoler par le sentiment de sa propre grandeur et par le souvenir de son œuvre de dévouement au pays et au peuple... qu'il est difficile au génie, d'être humble. Et pourtant Lamartine essaie, dirait-on, d'accepter jusqu'à la leçon de ceux qui raillent ses infortunes : il a toujours insisté sur la frugalité de ses repas ; il semble peu à peu supprimer certaines superfluités de sa vie matérielle, ne gardant que ce « luxe de l'âme » : les délicatesses de l'honneur. (1) *L'Imitation* à son

(1) Lettre du Dubois, 16 mars 1859. J. Caplain, *Les Abois financiers de Lamartine*, Mâcon, 1912, p. 52.

chevet, il s'incline, comme Job, devant la volonté divine. Et voici qu'il traduit cette agonie de sa vanité en termes doctrinaux, et qu'il applique l'humilité aux lois organiques de la société : afin que le capital circule et travaille librement, « les riches ne doivent plus ressembler qu'aux hommes de bronze que vous voyez dans les jardins publics, répandant la source d'eau par les bouches ouvertes » ; (2) ceux qui ont pour mission la diffusion des idées doivent se dépouiller de tout orgueil : que les instituteurs, surtout, s'estiment heureux de rester le signe visible de la charité des possédants envers les pauvres et comme les fils conducteurs des nobles pensées du temps.

L'amour même entre les classes n'est qu'au prix de l'humilité : « Faisons un pas vers le peuple », dit le poète aux gens des hautes classes, puisqu'il en a tant fait vers nous. (3)

*
* *

Ces classes privilégiées, qu'on ne les accuse pas trop d'indifférence. Dans le *Conseiller* de septembre 1849, Lamartine énuméra avec complaisance les différentes institutions qui réalisaient son système d'« assistance, travail, crédit » : les bureaux de bienfaisance, les monts-de-piété, les asiles, hospices et hôpitaux fondés depuis 1830 ; il parla des deux milliards dépensés par le gouvernement pour le soulagement des

(2) Discours improvisé devant des paysans en Saône-et-Loire ; H. de Lacretelle, ouv. cité, p. 279.

(3) *Aux classes conservatrices et propriétaires, ou ne tentons pas Dieu. Conseiller*, Mars 1850, p. 89. Lamartine rappelle ici l'injonction qu'il adressa aux classes riches et indifférentes, en 1848 : « N'insultons pas, leur disait-il en parlant du peuple, l'avènement de sa démocratie ».

masses : il signala avec un orgueil compréhensible que le quart de cette somme avait été déboursé en 1848.

Ce qui touche davantage, sans doute, les gens riches, c'est de voir le poète s'efforcer, même aux étapes les plus angoissantes de son calvaire financier, de mettre en pratique son idéal de générosité : « Vous n'irez pas au paradis des bons si vous n'êtes pas trop bon. » (4)

Contemplant, sur ses domaines, ce type accompli du propriétaire charitable. Donner, affirmait Madame de Lamartine, était pour son mari un besoin du cœur (5) ; une volupté, confirmaient certains de ses jeunes amis ; une folie, une démence, disaient ses critiques. Dans sa façon d'offrir l'aumône, il y avait des ingéniosités touchantes, une délicatesse maternelle ; (6) il y avait aussi une prodigalité de génie, (7) une magnificence seigneuriale. Et pourtant, nous assura une dame de Monceau (8), « Lamartine avait sa méthode » : c'était vingt francs pour un mendiant, et cinq

(4) E. Legouvé, ouv. cité, p. 37.

(5) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 209.

(6) Cf. H. de Lacretelle, ouv. cité, p. 274. Nous songeons ici à sa pudeur en offrant l'aumône et à sa pitié délicate lorsque les pauvres venaient déposer sur les marches de l'église de Saint-Point leurs morts, sachant que Lamartine les ferait pieusement enterrer. Communiqué par Mme Laurent, Hôtel de la Gare, Prissé-les-Mâcon, en 1925.

(7) Parmi les mots hyperboles à ce sujet, citons celui-ci : « Il y aurait de quoi lever tout un régiment de Bourguignons rien qu'avec les gars que Lamartine avait rachetés de la conscription ». *Lamartine chez lui*, Extrait du *Petit Journal*, Paris, 1869, p. 12 (Anonyme).

(8) Mme O'Brien, 1925.

cents pour une femme de vigneron qui se trouvait dans la gêne, ou pour une veuve malheureuse. Le châtelain avait même un système pour encourager ses fermiers à économiser et à acquérir une propriété : en voici des exemples fournis par un témoin qui, trop jeune à la mort de Lamartine pour avoir des impressions directes, a du moins recueilli des faits encore tout proches : (9) non content de faire construire des routes à ses frais pendant les années de chômage, (10) Lamartine s'était constitué « une réserve de vignes, où il occupait ses vignerons quand leur travail était fini » ; il avait mis « le premier la journée du cultivateur à deux francs : c'était très beau dans ce temps-là ; les autres propriétaires ne donnaient qu'un franc vingt-cinq. » Souvent le châtelain s'avisait d'une ruse : il payait en or : « Ils n'osent pas le dépenser », expliquait-il. (11) Pendant certaines mauvaises années de sa vieillesse, il n'aspirait guère qu'à assurer la vie de ceux qu'il appelait « mes braves vignerons, mon souci » : (12) mais un de ses fermiers s'enrichissait-il assez pour devenir propriétaire, on s'apercevait bientôt que le maître avait cherché, de toutes les façons possibles, à lui faire « tenir son champ de Dieu. » (13)

(9) Mme Antoine Dutruge de Prissé, en 1925.

(10) « Il a fait venir des pierres pour ça : ça a coûté bien cher », nous a dit Baptiste Myard, octogénaire de Saint-Point, en 1928. « Il voulait donner du travail, pauvre gas ! »

(11) H. de Lacretelle, *ouv. cité*, p. 167.

(12) Lettre à Dubois, J. Caplain, *Edouard Dubois, Lamartine et Mme Valentine de Lamartine* (tiré à 200 exemplaires), Paris, 1913.

(13) *Conseiller du peuple*. Rappelons-nous ici son injonction du *Voyage en Orient*, T. II, p. 515 : « Tu four-

Suivons-le à Paris, rue de la Ville-l'Evêque. Pendant ces années de production littéraire forcenée (14), il semble ne se donner un moment de répit que le dimanche, pour soulager les nécessiteux (15). Le voici d'abord à l'heure matinale consacrée à la correspondance : il écarte presque toutes les lettres d'inconnus sauf celles des quémandeurs. Telle étudiante risque, « faute de pécule », de manquer sa carrière ; tel « raté », ou tel pauvre honteux (16), voudrait avoir « une quiétude personnelle » au sujet de l'argent. Ici, un malheureux père de famille, — « c'est à peine cil voit à se conduire », et là un historien relégué par des ingrats dans une mansarde près du Palais de Justice : que Lamartine veuille disposer en sa faveur d'une pièce de cinq francs : « Je meurs de faim »,

niras donc à tes frères, sur le superflu de ta propriété, les moyens et les éléments de travail qui leur sont nécessaires pour posséder leur part à leur tour ».

- (14) Lamartine fait à l'âge de 70 ans « le chef d'œuvre de manœuvre » de toute sa vie. Il écrit à Dubois : « Je viens de faire en dix jours : 1° Tout un volume en 500 pages grand in-8° ; 2° La moitié d'un *Entretien* sur Rousseau ; 3° Une correction d'épreuves de 200 pages ; 4° Enfin, deux cents lettres de ma main... sans secrétaire... ayant des affaires de banque et de comptes de 4 heures par jour ». 13 août 1860. Voir C. Latreille, ouv. cité, p. 213.
- (15) *Lamartine chez lui*, déjà cité, p. 26 : « Le poète ne se donnait congé que le dimanche et encore quel congé ! »
- (16) Le 16 février 1858, Mme de Lamartine écrit à Chamborant : « Le voir se ruiner la santé, se troubler l'esprit, se désespérer sous le poids d'une charge qu'il s'est donnée d'abord pour son pays et ensuite pour les malheureux et les pauvres honteux dont il a sauvé la vie et l'honneur depuis neuf années, vraiment il y a de quoi succomber ». Chamborant de Périssat, ouv. cité, p. 183.

dit-il (17). Les lettres de reconnaissance sont émouvantes. « Il n'y a qu'un Lamartine ! » écrit un membre de « cette noblesse souffrante » dont le poète, affirme-t-il, est la Providence. « Mon vénérable ami, sachez que vous m'avez logé, couvert, etc... » (18). Tous ne peuvent pas trouver des expressions qui soient à la hauteur de leur gratitude : « Mais au bon Dieu non plus, avoue un jeune homme, on ne rend pas des actions de grâce dignes de lui » (19).

Le besoin est-il spirituel, et ne demande-t-on qu'un mot de la part du poète aimé, Lamartine répond avec la même bienveillance : « Vous désirez quelques lignes de ma main : les voici : que ces lignes soient en même temps pour vous un signe d'amitié et de constant intérêt » (20). Toutefois la multitude de ceux qui se confessent ou font des confidences au poète, dans l'espoir d'une consolation, est si grande, qu'il lui faut avoir recours à des secrétaires (21).

(17) X... Paris, le 16 avril 1852. *Archives de Saint-Point*. « J'ai cinq cents francs, répond le poète à un appel analogue, les voici. Pardonnez-moi de faire si peu ; tout à vous de cœur ». *Lamartine chez lui*, p. 28.

(18) Le comte d'X... 30 octobre 1852. *Archives de St-Point*.

(19) Edouard Brunet de Boyer, Nantes, le 4 août 1862. *Archives de Saint-Point*. Lamartine était allé en personne le recommander auprès d'un homme influent.

(20) Cité par M. Gonon, auquel Lamartine avait adressé ces lignes. Voir lettre de Gonon à Mme Valentine de Lamartine. *Archives de Saint-Point*. Voici un mot évidemment hyperbolique écrit après l'enterrement du poète : « On vient de retrouver chez lui, au chalet du Bois de Boulogne, des lettres par centaines de mille et plus de la moitié demande un autographe ». *Lamartine chez lui*, p. 18.

(21) Voir Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 228 et H. de Lacretelle, ouv. cité, p. 189.

Mais c'est l'heure de recevoir ceux qui viennent en personne demander des secours. Lamartine va au devant de son visietur, lui tendant la main comme « pour adoucir ainsi l'amertume d'une démarche pénible » (22). « Il s'attache au pauvre monde par un premier bienfait » et, d'habitude, « ne le perd plus de vue » (23). Mieux encore : il encourage à venir. « Puis-je espérer, lui écrit un jeune journaliste, que mon nom vous rappellera un pauvre diable d'écrivain, qui, après avoir reçu dans votre maison un accueil mille fois trop bienveillant, vous quitta les mains pleines de dons... ? ...Vous m'avez dit un jour : Quand vous serez aux prises avec de trop pressants besoins, venez à moi » (24). Tout Lamartine est dans ce mot.

On sait que le poète donnait de préférence aux gens du peuple et aux écrivains indigents. En 1848 ses émoluments du Gouvernement provisoire allèrent, accompagnés de lettres charmantes, soulager de jeunes auteurs, et sans qu'ils l'eussent sollicité (25). Voyons-le de même, raffinant sur la charité, récompenser magnifiquement un ouvrier qui lui apporte des meubles (26), et combler de cadeaux et de sollicitude un malheureux qui avait braqué un fusil sur lui pendant les journées révolutionnaires (27). Vers 1857 il prend « à sa charge cinq enfants de gens de

(22) *Lamartine chez lui*, p. 28.

(23) *Ibid.* p. 42.

(24) Ulysse P... Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré 49, 24 avril 1844. *Archives de Saint-Point*.

(25) *Lamartine chez lui*, p. 28.

(26) *Ibid.* Voir histoire racontée par un ébéniste, p. 44.

(27) *Ibid.* p. 35.

48 et autres » (28). Le but secret de tels gestes serait-il de faciliter l'acceptation de ses idées par les travailleurs et d'encourager les écrivains à répandre son évangile ? Sans doute. Songeons toutefois à cette phrase d'une lettre écrite en 1848 : « Je donne énormément, et tout l'argent que je puis me procurer, mais ce n'est pas par politique, c'est par pitié pour tant de misères honteuses » (29).

Outre « la sainte passion de la charité » (30), le mobile qui domine, semble-t-il, chez ce grand généreux, c'est le souci d'agir en membre parfait des classes possédantes.

Pareille générosité fait-elle des disciples ?

Au pays natal, on peut regarder la châtelaine de La Combe, Madame Desroulliers, se ruiner pour ses paysans ; la comtesse de Berzé, dès quatre heures du matin, s'occuper à coudre pour les pauvres (31) : contagion presque certaine de la munificence du poète. Du reste, la bonté de Lamartine fait trop partie de la gloire morale de sa petite patrie, comme de la France entière, pour qu'il n'ait pas d'émules, — parmi les jeunes, par exemple, qui aiment contempler cet homme qui « fait l'aumône avec un sourire ». (32) Nous savons de façon certaine qu'il reçoit plus d'un don ou d'un héritage destinés à ses œuvres de charité (33).

(28) Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 362.

(29) *Lamartine et ses nièces*, 10 septembre 1848.

(30) Chamborant de Périssat, ouv. cité, p. VI.

(31) Communiqué par la comtesse de Montherot de Noblet.

(32) J. Janin, *Lamartine*, Extrait de la *Revue Moderne*, Paris 1869, p. 11.

(33) « Les legs pour œuvres de charité qui me sont con-



Cet apôtre de la bienfaisance réciproque ne demande-t-il donc jamais quelque récompense à son action ? Sa vieillesse le révèle, plus qu'aucune autre époque de sa vie, en quête de sympathie. Depuis les *Confidences* jusqu'à la fin du *Cours familier de littérature*, il reprend l'appel aux cœurs qu'il avait lancé d'abord dans les *Méditations*, avec la différence que cette fois c'est l'affection de tous qu'il sollicite. Il se servira même de ses moyens divers de publicité pour seconder les amis qui l'aident à propager ses œuvres : mais s'il accepte leur concours et, plus tard, la souscription qu'ils organiseront en sa faveur, c'est sous réserve que l'une comme l'autre représentent « un impôt du cœur » (34). Ici encore, cette coopération affectueuse avec le poète, et, par ailleurs, les témoignages d'estime qu'on lui adresse montrent que l'exemple de sa vie désintéressée porte ses fruits.

L'élan de sympathie que suscitent ses entreprises littéraires va jusqu'à créer comme un petit mouvement social : les membres des classes privilégiées semblent enfin reconnaître avec le peuple que propager les idées du poète, ne fut-ce que pour récompenser un si noble citoyen, c'est travailler pour la patrie et pour l'humanité.

fiés sont considérables». Lettre de Lamartine du 16 mars 1857, Jules Caplain, ouv. cité, p. 122.

- (34) D'un brouillon de lettre destinée au public, *Archives de Saint-Point*, déjà cité par C. Latreille, ouv. cité, p. 195. Toutefois Ch. Alexandre se vante d'avoir « obtenu la résignation de Lamartine à cette réparation du pays ». *Souvenirs sur Lamartine*, p. 362. Le poète, malgré ses protestations contre un don impérial ou national, accepta, un peu avant sa mort, une rente viagère du gouvernement.

Même épuré des inconstants et des rancuniers, le groupe de ses amis reste grand. Voyons ses fidèles venir souscrire à ses œuvres, qu'il édite lui-même depuis 1849 ; ou s'abonner, à partir de 1856, au *Cours familier de littérature*. C'est « une queue d'amour », (35) selon Lamartine, qui se forme à certains jours dans son jardin, rue de la Ville-l'Evêque ; et on lui fait tenir des adhésions affectueuses, plutôt que de simples lettres de souscripteurs, quand on ne peut venir en personne : on dirait presque que la souscription n'est pour beaucoup qu'un prétexte, et que le véritable dessein est de pouvoir dire, comme tel jeune ouvrier, son correspondant : « Il a su que je l'aimais ! » (36) ou mieux, d'imaginer, selon le mot d'un prêtre, qu'on « a fait naître quelque sympathie de lui à vous » (37).

« Me demander, écrit un avocat, si j'ai toutes vos œuvres, ce serait demander à un fidèle s'il a toute la Bible ; ce n'est donc pas pour les avoir mais pour les avoir encore une fois que je viens vous prier de m'adresser... etc... » (38).

« Voudriez-vous écrire votre nom... », sollicitent

(35) *Corr.* 12 avril 1856.

(36) Ulysse Richard, déjà cité.

(37) L'abbé Ravier aîné, de Mâcon, curé de Drancy, 19 juillet 1849, *Archives de Saint-Point*.

(38) (La date et la signature nous manquent) *Archives de Saint-Point*. « Toutes les familles en France souscriraient à vos ouvrages, Monsieur, si presque toutes déjà n'étaient heureuses et fières de les posséder ». C'est le mot de deux sœurs qui disent au poète : « Vous êtes après notre mère notre meilleur ami ». Clara et Amélie Dhermigny, Verberie, (Oise), 10 mars 1849. *Archives de Saint-Point*.

deux petites amies, « votre nom aimé et béni, sur un des volumes de Jocelyn et des Méditations ? » (39)

Plus compréhensif est cet éloge joint à la souscription d'Augustin Cochin, qui vient d'adresser à Lamartine un exemplaire de son étude sur l'abolition de l'esclavage :

« Vous n'avez jamais enseigné que le mal moral était le bien matériel » (40).

Le nombre des gens du peuple qui souscrivent est relativement élevé, semble-t-il (41). Bien entendu, ils ne demandent le plus souvent qu'un ou deux volumes : leur misère, avouent-ils, les empêche de s'offrir les autres œuvres. « Envoyez-leur tout de même les ouvrages qu'ils souhaitent », dit le poète à Edouard Dubois (42). Elles touchent profondément parfois et témoignent du bien fait par Lamartine, ces lettres de pauvres ; mais ce sont plutôt les communications adressées au poète par des représentants des classes aisées qui nous occupent ici : elles révèlent un amour de l'humanité et un sens de responsabilité civique où l'influence du poète est manifeste.

D'un procureur de la République :

« Pour tout dire, Monsieur, mon cœur s'est échauffé de la charité du vôtre : mon esprit s'est éclairé de votre lumière ; ma foi s'est faite votre

(39) Stéphanie Bontron, Saint-Pierre d'Albigny, 21 mars 1849 et Joséphine Rey, Chambéry, 22 mars 1849. *Archives de Saint-Point*.

(40) Lettre des *Archives de Saint-Point*.

(41) D'après les lettres des *Archives de Saint-Point*.

(42) Communiqué en 1925, par Jules Caplain. Dubois, cet ami dévoué, s'était constitué bénévolement secrétaire financier de Lamartine.

foi ; ... j'aime l'humanité comme vous l'avez montrée ; j'adore la même république et le même dieu » (43).

D'un grand journaliste :

« J'ai été élevé dans ma famille dans les sentiments de la plus pure admiration pour vos œuvres ; c'est vous dire que j'envierai l'honneur de contribuer à leur propagation » (44).

D'un député :

« On prend des actions pour des chemins de fer, serait-il possible, nationalement parlant, de ne pas en prendre... pour les chemins de notre puissance intellectuelle... ? » (45).

Ce fut sans doute une idée analogue qui poussa les habitants d'Arles à écrire :

Nous souscrivons à vos Œuvres pour les « déposer dans la Bibliothèque publique comme une nouvelle marque de nos sympathies et de notre affection » (46).

Certains journalistes, enfin, et certains académiciens (47), pour lancer le *Cours familial de littérature*, répandent en 1856 l'annonce suivante :

(43) Charles Carpentier, Saint-Lô (Manche) le 1^{er} oct. 1849.

(44) J. Camps, avocat, rédacteur en chef du *Moniteur*, 12, rue Jacob, Paris, 10 février 1862, *Archives de Saint-Point*. Cf. la lettre, déjà citée, du jeune Boyer : J'ai été élevé par mon « excellente mère dans une admiration et une vénération profonde pour votre nom ».

(45) L. Belmontel, 15 mars 1860.

(46) Lettre signée « Le Maire d'Arles », *Archives de Saint-Point*.

(47) « MM. Auguste Barbier, Buroni, Dumont, directeur de l'*Estafette*, François directeur du *Droit*, Hanin directeur du *Siècle* ; Jules Janin, Ernest Legouvé, de l'Académie française, Félix Mornand, Paulin directeur de l'*Illustration*, Léon Plée du *Siècle*, François

« Nous nous constituons en commission de publicité officielle ; nous nous donnons pour mandat de faire connaître à tous les amis des Lettres l'Œuvre de notre plus illustre écrivain... »

Et, depuis ce groupe d'amis jusqu'à Martin qui a recueilli à Montréal une cinquantaine d'abonnements au *Cours familier* (48), jusqu'à l'Haïtien Delorme, qui fait une propagande enthousiaste pour cette publication en son pays (49), sans oublier les agents en Belgique, et ceux qui sans être sollicités envoient leur souscription de Rio di Janeiro (50), — tous semblent considérer, comme Léon Plée, directeur de cette entreprise à Paris, que la récompense de leurs efforts se trouve dans « la sainteté de leur mission » (51).



La jeunesse est loin de l'abandonner, comme on l'a parfois supposé.

Sans doute beaucoup de jeunes intellectuels avaient-ils adoré surtout la personne de Lamartine

Ponsard, de l'Académie, Edmond Texier, Léon de Wailly, etc... » E. Louet, *Le Figaro et M. de Lamartine*, Paris, 1856, p. 25.

(48) Lettre de S. Martin, Montréal, 20 décembre 1856. *Archives de Saint-Point*.

(49) Lettre de D. Delorme, Cap-Haïtien, 5 avril 1859. *Archives de Saint-Point*. Voir Appendice B, xxx.

(50) Il y eut un élan de sympathie en Amérique du Sud envers Lamartine « fils de la latinité commune » ; mais aux Etats-Unis, en Angleterre et en Allemagne, les agents ne rencontrèrent guère d'enthousiasme ; ce furent les souscripteurs belges, selon C. Latreille, qui se montrèrent les plus empressés. Ouv. cité, p. 85. Voir aussi Lima Barbosa, *Lamartine et le Brésil*, Paris, 1927.

(51) Lettre de 1858, déjà citée.

et sa gloire et, depuis l'instauration du nouvel ordre politique, déclaraient-ils avoir trop vite adopté ses idées : c'étaient le poète et le héros, non le Républicain qu'ils avaient applaudi en 1848 (52). D'autres avaient changé de Parnasse. Mais restaient les admirateurs stables et les disciples plus convaincus. A l'étranger même :

« L'association de jeunes gens existant à Nuremberg sous le nom de Société française pour la culture et l'exercice de la langue française », s'exprima, en 1849, d'exprimer sa sympathie « à l'honnête et digne républicain », au « second Cincinnatus redevenu libre des affaires publiques », et qui avait « conservé l'estime et l'admiration de tous les gens de bien » (53).

Les jeunes lettrés l'entourèrent pendant son second séjour en Orient (54).

En France, plus d'un jeune intellectuel souffrait silencieusement des invectives, des mots de « félon, de peureux, d'homme dépourvu de sens politique » qu'on lançait parfois au poète avec une « violence acharnée » (55). Mais voici que le *Figaro* va un peu trop loin dans ses insultes et applique le mot « mendicité littéraire » au noble appel de Lamartine à la

(52) L. Ulbach, ouv. cité, p. X. Certains, de très jeunes, n'osaient guère avouer leur adhésion à un fondateur de république. Sous l'Empire, disait Gabriel Séailles, on lisait au lycée en cachette des auteurs républicains comme V. Hugo. Communiqué en 1930 par Mlle Séailles, sa fille.

(53) Nuremberg, 8 mars 1849. *Archives de Saint-Point*.

(54) *Nouveau voyage en Orient*, Liv. 4^e § IV et V.

(55) Lettre écrite après la mort du poète par An. Dr. Mariam, Etudiant en droit, rue des Ecoles, N^o 29. *Archives de Saint-Point*.

sympathie des lecteurs du *Cours familial* : quatre cents jeunes gens se réunissent et se rendent rue de l'Université pour s'offrir à venger le poète dans les journaux (56).

Les jeunes écrivains d'élite, les jeunes gentils-hommes qui l'ont toujours entouré de leur vénération, deviennent, comme il dit de Chamborant de Périssat, sa « sève d'automne » (57). Certes, Lamartine les décourage parfois. Lorsqu'un des rédacteurs de l'*Etoile de la jeunesse* lui envoie un poème sur l'Orient, le poète lui répond : Vos vers « sont dignes de la belle illusion qui les inspire. Mais j'ai trop vécu en Orient et en Occident pour croire à sa réalisation sur ce globe » (58). On connaît sa polémique avec Pelletan où il traite la perfectibilité humaine d'« hallucination d'orgueil ». De là sortit l'émouvant *Entretien* sur Job du *Cours familial* (59) : « Aimons-nous », tel est son dernier mot à Pelletan, « c'est ce qu'il y a de plus sûr, et humilions-nous, c'est ce qu'il y a de plus vrai » (60). Mais avec quelle joie il révèle et signale à ses lecteurs, au moment de leur publication, les titres d'ouvrages de ses disciples qui renferment

(56) Voir Ernest Louet, *Le Figaro et M. de Lamartine*, Paris, 1856, p. 8 et 15 ; et lettre à Edouard Dubois, C. Latreille, ouv. cité, p. 88.

(57) Chamborant de Périssat, son fils, ouv. cité, p. III.

(58) Mot inédit, écrit par Lamartine, le 18 décembre 1852, et cité par ce journaliste dans une lettre qu'il adressa au poète le 5 septembre 1855, *Archives de Saint-Point*.

(59) Voir *Lettres à un homme tombé* que Pelletan publia dans la *Presse* et réunit ensuite en volume sous le titre *A M. de Lamartine, La loi du progrès, Le monde marche*, Paris, 1857. Voir aussi : *Cours familial* Ent. VII et XI ; C. Latreille, ouv. cité, p. 159, 163 ; et Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 199.

(60) Lettre à Pelletan du 13 mars 1857.

une part de ses propres doctrines. Un jour même, il se demandera si Legouvé, Autran ou bien Laprade — qui évoque les *Harmonies* lorsqu'il cherche à éveiller chez ses lecteurs le sentiment de la nature — ou bien Victor Hugo voudraient tenter une œuvre de poésie villageoise comme les *Pêcheurs* (61) ; vers le même temps on lui signalera la *Mireille* de Mistral : plein d'enthousiasme, il élèvera presque à la gloire, par un *Entretien du Cours familial*, le nouvel « Homère de village » (62). Se soucie-t-il par ailleurs de voir se perpétuer la pensée des *Girondins* ? Ponsard l'incorpore à sa tragédie (63) ; Ulbach et Ronchaud font passer dans des études de la vie politique de Lamartine qui serviront de préfaces à leurs recueils de ses discours, l'exposé de ses doctrines libérales et démocratiques. D'autres jeunes publicistes commencent déjà à le relayer : Pelletan, par exemple, collaborateur précieux du *Conseiller*, et les jeunes Haïtiens dont il seconde les entreprises politiques et qui lancent dans leurs pays un journal populaire à l'instar des siens (64). Le type du disciple exalté, si l'on en juge d'après ses lettres, semble réalisé par un membre de ce groupe, Delorme : toute l'exubérance chaleureuse des tropiques se retrouve dans ses longues effusions de cœur et dans ses promesses de fidélité apostolique.

(61) *Cours familial*, Ent. XXXIX.

(62) *Ibid.* Ent. XL.

(63) *Conseiller*, 1850, p. 131. Nous savons que Lamartine fut toujours en quête de jeunes écrivains pour le seconder. Cf. la lettre d'Eugène Mahon du 21 août 1849, Appendice B, XIV.

(64) Lettre de D. Delorme, déjà citée. Celui-ci semble avoir été plus tard membre de la Légation de Haïti à Paris.

Le voici d'abord à Saint-Point, sur le seuil de ce qui est pour lui un sanctuaire, frémissant d'une « sainte terreur » à la pensée d'entendre enfin cette voix à laquelle il obéit de loin depuis son enfance. Le voici, peu après, de retour en Haïti, prêt à crier aux montagnes de son pays : « J'ai vu Lamartine et il m'a tendu la main ! » Il s'y prépare au sacerdoce social où a si bien réussi le maître. Saura-t-il communiquer aux populations des Antilles cette religion des hommes, cette philosophie du travail et de la conscience que le poète lui a si profondément inculquées ? Quel disciple a jamais interprété plus fidèlement l'évangile de l'apôtre ? (65) —

« La République est reconstituée... Nous ne formons plus qu'un vœu : la civilisation par les lumières et par le travail. Je vais m'associer au projet de publier un journal dans la Ville du Cap, où je suis né ; j'adopte ce projet dans le dessein de répéter sans cesse à mon pays qu'il n'avancera pas sans l'assistance de Dieu ; c'est-à-dire sans le respect et l'observance des lois du devoir et de la conscience, dans la politique comme dans la vie privée. Ne me donnerez-vous pas quelques conseils, ne m'inspirerez-vous pas pour parler à une jeune nation le langage qu'il lui faut tenir ? » (66).

Deux ans plus tard il exprime sa reconnaissance

(65) Dans toutes vos œuvres, écrit-il, j'ai trouvé « ce même profond amour des hommes, unique mobile de votre génie ». *Ibid.* Cf. la lettre d'un jeune Français de vingt ans : « Vous n'avez eu qu'une idée : guérir les cœurs souffrants et les plaies de la société. Soyez-en mille fois béni... » Philippe Temple, Aveyron, St-Geniez d'Olt, 16 avril 1852, *Archives de Saint-Point*.

(66) Lettre de Delorme, déjà citée.

au poète pour tout ce qu'il met « de dévouement et de sollicitude au service » d'une race qu'il a « prise en sympathie » : « Le peuple Haïtien qui vous aime déjà beaucoup, vous consacrera maintenant un culte » (67). Et ailleurs il s'écrie : « Peut-on compter les cœurs que vous avez gagnés... au devoir et à Dieu ? » (68)

Pour les jeunes lettrés qui le comprennent le mieux, Lamartine représente bien moins la gloire, ou la république militante, qu'une « idée morale » : le jeune Falconnet l'avait déjà dit en 1840, et au nom de toute la jeunesse (69). C'est pourquoi ils travaillent parfois sans bruit et sans éclat et pourquoi leur large part dans la diffusion de la parole du maître a été plutôt méconnue.



A en juger d'après les lettres des instituteurs que nous avons pu réunir, Lamartine n'a nulle part d'adorateurs plus ardents, ni d'amis plus sobrement sincères, que parmi les maîtres des écoles communales. Venir, en s'excusant de leur audace, « déchirer l'oreille du cigne » (70) avec des vers élogieux ; exprimer leur reconnaissance émue à « l'homme qui a fait le bien pour le plaisir de le faire » (71), — voilà les formes les plus fréquentes que revêtent leurs

(67) Paris, le 18 juin 1861. *Archives de Saint-Point*.

(68) Lettre du 5 avril 1859, déjà citée.

(69) Ouv. cité, p. 78.

(70) Lettre d'un instituteur, G. Ch [.....], *Archives de Saint-Point*.

(71) G. Viol, instituteur communal français à Warcoing, Belgique, lettre écrite peu après le 22 juin 1848, *Archives de Saint-Point*.

protestations d'amitié. Lamartine y puise, semble-t-il, quelque réconfort.

« Je vous remercie, écrit-il à un certain Richard H [...] (72), de votre souvenir. Vos vers ont l'accent doux et sonore de la sympathie ; je les conserverai dans la mémoire comme un chant de bienveillance et de consolation.

« Laissez-moi vous envoyer dans votre solitude ma reconnaissance et mes vœux pour votre bonheur, dans cette carrière aride de l'enseignement ».

Si le poète n'ignore point ce qu'il y a d'engourdissant dans la routine de l'école, sa satisfaction doit en être accrue quand il voit les instituteurs trouver parfois dans leur affection pour lui, dans ses conseils et dans ses vers, le sentiment élevé de leur vocation ? Car il les « aime comme les racines vivantes qui puisent dans le sol la sève intellectuelle du peuple ». (73) Ce sentiment se rattache à sa conception d'un gouvernement central : non pas bien entendu d'un pouvoir qui impose aux maîtres d'école des idées de coterie ou de secte : mais d'un gouvernement qui, sorti des profondeurs organiques de la pensée contemporaine, possède en ses instituteurs une « magistrature d'opinion, d'influences naturelles » (74).

On sait qu'il fut outré de l'attitude prise aux élections de décembre 1848, par les éléments les plus agressifs du jeune corps enseignant : avec toute la

(72) Signature illisible d'une lettre d'instituteur qui cite ce mot inédit que le poète lui avait adressé de Paris, le 17 février 1851. *Archives de Saint-Point*.

(73) *Conseiller, Aux instituteurs ruraux*, septembre 1849 (Annexe).

(74) *Ibid.* p. 268.

fougue de sa conscience, il les attaqua, les condamna même, comme ennemis de sa politique. Cela retentit dans le pays entier : vrai scandale au dire de certains : Lamartine avait été le premier à émanciper les instituteurs, disait Mansion, et le premier à les insulter (75). Le poète eut soin d'expliquer qu'il ne voulait flétrir que « la partie gangrenée de l'enseignement primaire », les rouges, « les fomentateurs de haine » (76).

Désormais il essaiera d'établir entre les maîtres d'école et lui-même des échanges de sympathie et de pensée plus directs. Il annonce dans le *Conseiller* que, toutes les fois qu'ils lui feront l'honneur de l'interroger sur leurs devoirs ou sur leurs doutes, ils recevront un éclaircissement ou un avis amical dans le numéro de son journal qui suivra leur demande (77).

Cette offre n'a pas été dédaignée, et l'on s'adressa à Lamartine, semble-t-il, comme à un conseiller très pratique (78). Ainsi, Léandre Pasquier, porteparole d'un petit groupe de ses collègues vendéens, voudrait des renseignements « très positifs », au sujet des règlements en vigueur depuis le 1^{er} septem-

(75) Ouv. cité, p. 8.

(76) *Conseiller* 1849, p. 269.

(77) *Ibid.*

(78) Cependant A. Castanet, instituteur à Rochefort, releva dans l'adresse du poète aux maîtres d'école « certaines erreurs pouvant échapper à tout homme hantant les salons et la fleur de la société », apportant à l'appui de ses assertions des chiffres et des statistiques qui constituaient à ses yeux des raisonnements irréfutables. Toutefois, il goûta les « fortes et utiles vérités » de ce *Conseil* et signa : « Votre affectueux serviteur ». 27 septembre 1849. *Archives de Saint-Point*. Voir Appendice B, xix.

bre 1850. Si un instituteur communal donne sa démission avant la fin de son engagement décennal, doit-il rendre à l'administration les 900 francs, coût de son séjour à l'Ecole normale ? Doit-il accompagner ses élèves à la messe, à la confession ? Quels sont ses devoirs envers les autres notabilités de la commune, envers le Recteur, l'Inspecteur ? (79) « O vous, s'écrie-t-il, qui êtes la lumière du Peuple, veuillez aussi éclairer ceux que vous appelez la pierre d'attente de la civilisation future, la pierre angulaire de la République intellectuelle ».

Dès le 1^{er} février 1849, Lamartine avait envoyé aux instituteurs le prospectus de ses œuvres, accompagné d'une lettre circulaire. Ceux qui y répondent expriment leur regret de ce que l'instituteur, « celui qui tient les générations futures en ses mains » (80), n'ait pas de quoi s'acheter de bons livres. Toutefois, Léandre Pasquier veut s'abonner, même au prix de sacrifices, au *Conseiller* : ce journal explique si bien, dit-il, « les devoirs du bon citoyen que tout instituteur devrait connaître lui-même avant d'en faire l'explication à ses élèves » (81). Quant aux autres œuvres du poète, Pavie, qui enseigne en Calvados, ne peut, lui non plus, se les offrir, étant l'unique soutien de « cinq êtres qui lui sont chers » : mais le jour où un ami lui prêta les *Méditations* et les *Harmonies* fut pour lui le commencement d'une vie nouvelle. Il continue en vers :

« Votre belle prière est notre hymne du soir ;

(79) Mouilleron-le-Captif, près Napoléon, Vendée « 8 X^{bre} 1850 », *Archives de Saint-Point*.

(80) A. Castanet, lettre citée.

(81) Lettre citée.

Mon épouse l'écoute... et notre âme sensible
Semble déjà franchir ce monde inaccessible
Où Dieu ne voile plus son regard paternel » (82).

Mais quelles que soient les œuvres qu'ils vénèrent, les instituteurs reviennent toujours à leur affection pour le poète et à cette louange suprême : ils l'ont choisi comme tuteur et comme modèle. « Oui, Monsieur, écrit Constant Thouverez du Jura, je tremble en le disant mais mon âme aime votre âme... Mon cœur de citoyen bat à vos pensées d'avenir. Il m'est doux de sentir Dieu pour veiller en haut, et vous pour nous rassurer en bas » (83). Je suis de ceux, dit G. Viol, « dont toutes les aspirations, toutes les pensées volent vers vous comme vers leur centre » (84). Écoutons enfin deux admirateurs qui ne déclarent pas expressément, avec Viol, qu'ils regardent Lamartine « comme un nouveau Moïse » : mais ils n'en laissent pas moins transparaître cet aveu. Blondeau, instituteur du Doubs, regrette de ne pas pouvoir souscrire aux œuvres du poète : votre lettre circulaire, dit-il, m'a au moins fourni l'occasion « d'écrire à l'homme aimé de mon cœur » (85). La perte d'une lettre de Lamartine, renvoyée à son fils, percepteur des douanes à Colmar, laisse échapper à Richard H... une déclaration tout aussi touchante : cette lettre, nous ne faisons « plus qu'un elle et moi » (86).

(82) Giberville, le 24 février 1849. *Archives de St-Point*.

(83) Lac des Rouges-Truites, Canton de St-Laurent, le 29 novembre 1851. *Archives de Saint-Point*.

(84) Lettre citée.

(85) Pontarlier, sans date, *Archives de Saint-Point*.

(86) Lettre citée.

Ces communications de maîtres d'école viennent de tous les points de la France : on en peut, semble-t-il, conclure qu'elles représentent la pensée d'une catégorie d'instituteurs où les disciples de Lamartine se comptent très nombreux ; il lui reste apparemment parmi eux, tous les modérés et les traditionalistes ; ceux, surtout, qui conçoivent selon le poète, plutôt que selon le gouvernement, les deux fonctions essentielles de l'instituteur : celle d'expliquer aux élèves les devoirs du citoyen bienfaisant et celle « d'agenouiller sans cesse leur âme devant le nom du Créateur » (87).



Faut-il énumérer d'autres groupes parmi ceux qui vénèrent le poète ? Faut-il les ranger, comme il le fait lui-même, lorsqu'il les invite à venir former avec lui « la vraie ligue du Peuple », sous des titres tels que fonctionnaires, soldats, nobles ou prêtres ? Ou bien ne vaut-il pas mieux dire, tout simplement, qu'il lui reste en sa vieillesse une foule d'amis, connus ou inconnus, dont beaucoup ne cherchent d'autre prétexte pour exprimer leur sympathie que le besoin de laisser déborder le trop-plein de leur amour ? Enfantin le traite de Bélisaire, d'Œdipe et d'Homère (88). Le bel officier Chateaurenaud, détenu politique, lui écrit de Sainte-Pélagie : « Demandez au prisonnier s'il désire sa liberté plutôt que de me demander si j'ai soif de vous presser la main sur mon

(87) Commentaire de la loi de 1850 sur les instituteurs, discours prononcé devant les élèves de l'Ecole normale de Saône-et-Loire, août 1850, *Fr. par.*

(88) Lettre à Arlès Dufour du 21 juin 1862 : voir C. La-treille, ouv. cité, p. 215.

cœur » (89). « Maintenant nous serons deux, mon frère et moi, si jamais vous étiez en danger, en nous tenant pressés pour faire une muraille vivante devant votre personne chérie » (90). Martin Paschoud, pasteur de Ferney, proteste que nulle âme n'est plus « rivée » à celle du poète que la sienne (91). « Le clergé me tue partout », dit Lamartine, à propos de la souscription nationale (92), et pourtant il a des amis prêtres qui murmurent devant l'autel le nom de celui qui a lutté si résolument pour que, selon son mot, on n'éteignît pas Dieu dans le peuple. De Norvège, d'Autriche, des membres du clergé lui écrivent ; avec les médecins et bien d'autres consolateurs des malheureux, plus d'un curé français placera un volume du poète parmi les quelques livres qui ne quittent jamais sa table de travail.

Ses ennemis même finissent par désarmer, lorsqu'en 1858 l'idée d'une récompense nationale pour son œuvre, acte de justice trop longtemps attendu, prend enfin forme. Certes, ses amis semblent recueillir pour lui plus d'injures que d'argent : à cause, croit-il, de la « duperie impériale », et de l'activité, non de l'élite des légitimistes, mais de certains libellistes du parti Bourbon (93), la souscription reste « aussi modique et aussi affligeante » que ses ennemis les

(89) Lettre du 26 janvier 1852. *Archives de Saint-Point*.

(90) Lettre de Paris, Avenue de St-Cloud, 39. La date nous manque. « Le sang qui est dans mes veines, tout est à vous... Dieu veuille me mettre à l'épreuve ». *Ibid*.

(91) Lettre adressée au poète le 8 novembre 1862. *Archives de Saint-Point*. Cf. *Appendice B, II*.

(92) Lettre du 14 mai 1858. Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 360.

(93) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 236.

plus acharnés puissent le souhaiter (94). Des critiques à l'étranger se joignent au « concert de malveillance » : l'outrance de cette calomnie semble enfin exiger que Lamartine fournisse au public une explication sur son attitude politique et sur l'état de ses finances. « Sa lettre fut publiée dans 360 journaux et imprimée à six millions d'exemplaires » (95). Alors un revirement se produisit. Ce fut, dit Lamartine, en France et ailleurs, « un immense coup sur les âmes » (96).

Votre explication franche, écrit au poète un notaire, si belle et si noble, « a éveillé la sympathie de tous les cœurs aimants ». « Que n'ai-je des millions pour les mettre à vos pieds... j'envoie au timide « national Lamartine » ma faible part de dévouement et de reconnaissance... et de plus une pétition au Sénat » (97).

« Monsieur, lui répond le poète, votre lettre vaut des millions pour moi ; malheureusement pas pour mes créanciers...

« Ne faites pas de pétition au gouvernement ! Je ne veux rien que de la France individuelle » (98).

C'est, selon toute évidence, dans le cœur de la multitude pauvre que Lamartine puisa, comme presque toujours, sa plus grande consolation. Les sympa-

(94) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 233.

(95) C. Latreille, *ouv. cité*, p. 200.

(96) *Ibid.*

(97) Lettre de Chiris, le 19 décembre 1858, qui l'avait fait copier avec la réponse du poète et adresser, le 12 juillet 1870, à « Mesdames les nièces de Lamartine », *Archives de Saint-Point*.

(98) Lettre inédite, Paris 26 décembre 1858. Voir note précédente.

thies populaires de Paris, les innombrables lettres des gens de faibles ressources qui lui témoignaient leur reconnaissance, lui disaient que les calomniateurs n'avaient pas pu détourner de lui l'esprit des masses (99). Le gouvernement sapa l'effort des préfets qui semblaient mettre de l'enthousiasme à recueillir des souscriptions (100) : le poète trouvait donc à se consoler dans la pensée que le peuple, s'il n'avait pas été découragé, l'aurait peut-être délivré de ses créanciers (101).

En Angleterre aussi, Lamartine pouvait, semblait-il, compter sur l'estime des ouvriers et des petits bourgeois à l'esprit humanitaire (102). Les grands hommes publics, depuis Bulwer-Lytton jusqu'à John Russel, y organisèrent une souscription et enflammèrent les masses. Des nuages diplomatiques entre les deux pays, un article du *Saturday Review* qui traita Lamartine de dissipateur de fortunes fabuleuses et d'instigateur de la Révolution de 1848, réduisirent de beaucoup la participation anglaise : mais

(99) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 211, 233 et 238, et C. Latreille, ouv. cité, p. 195. Le poète reçoit environ 200 lettres par jour, dit-il, le 22 mai 1858, *Ibid*, p. 196.

(100) Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 238.

(101) « J'ai désiré seulement, écrira-t-il à Sainte-Beuve, que l'administration ne s'interposât pas entre moi et le public pauvre, mais empressé de m'offrir son obole... ». *Cours de litt. Ent. Cl, Lettre à Sainte-Beuve* (1864).

(102) Nous savons que les travailleurs anglais qui organisèrent en 1849 ce qu'ils appelaient, *England's return visit to France*, se sont adressés, à leur arrivée à Paris, à Lamartine. Un membre de ce groupe qui voulait que son offrande restât anonyme, lui a même envoyé un cadeau. Lettre de G. Glanville. 7 avril, *Archives de Saint-Point*.

on avait déjà réuni en quinze jours plus de dons qu'on n'en avait obtenu pour le général Havelock, le héros de l'Inde, en trois mois (103). D'autres souscriptions furent lancées, en Arménie par exemple (104) ; car en Orient, Lamartine s'était acquis, au prix de longues luttes à la Chambre en faveur des races orientales opprimées, le titre de défenseur des faibles (105). Un don surtout frappa son imagination, — il y revenait toujours avec joie : celui de dix mille francs du pays de Paul et Virginie, l'Ile Maurice (106).

Parmi les hommes de parti, seuls certains groupes de légitimistes se montrèrent implacables. Les socialistes même eurent des égards pour le poète et n'auraient pas empêché le peuple de souscrire. Les attaques dirigées contre lui manquaient de conviction. Et souvent la seule raison des moqueries dont on l'accablait était que les moqueries se révélaient fort rémunératrices. Citons Hippolyte Castille, dont la raillerie, tantôt puérile, tantôt spirituelle, n'avait guère ménagé l'ancien tribun : voici qu'il n'ose pas terminer un de ses libelles sans cette réserve : « Bien que ses misères dorées fassent pitié à tout homme qui a connu les misères du peuple..., je le plains et je l'aime » (107).

Et la légion de ses amis avoués est tellement nombreuse qu'on est tenté de s'écrier avec un corres-

(103) Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 214.

(104) C. Latreille, ouv. cité, p. 201.

(105) On l'accusa cependant de s'être dédit à cet égard dans son *Histoire de la Turquie*.

(106) Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 259.

(107) Ouv. cité, p. 60.

pondant de sa vieillesse : « Quel est l'homme de bien, poète ou illettré, de si près ou de si loin qu'il vous connaisse, qui ne vous aime de tout cœur ? » (108). On se demanderait presque quel était l'homme de bien qui ne dit pas, avec un modeste officier de la garde d'hommes en blouse de 1848 : « Je prendrai toujours pour Exemple, Monsieur, un aussi grand Citoyen que vous » (109).

En 1863, Lamartine renferme dans le caveau où il compte reposer bientôt lui-même, les restes de la compagne qui a partagé ses responsabilités sociales. Il fait apporter quelques changements à la chapelle funéraire par les maçons de Saint-Point. « Construisez solidement, mes amis, recommande-t-il ; car on viendra de très loin visiter ce tombeau » (110). Il peut déjà faire le recensement de sa postérité spirituelle ; et parmi ces amis fidèles de l'avenir, travailleurs manuels, ou membres des classes plus privilégiées, une élite, il le sent déjà, constituera pour lui une descendance plus précise : celle des consciences sociales.

(108) *Archives de Saint-Point*, Lémoutre, « Metz, 1^{er} Nbre 1862 ».

(109) D. Garbié, ex-capitaine de la Garde mobile, Paris le 31 mai 1852. *Id.* Voir *Appendice B*, xxvii.

(110) Communiqué en 1925 par Mlle Pauline Chassagne.

CHAPITRE VI

LE TÉMOIGNAGE DU PAYS NATAL

Mais les suffrages que s'attire Lamartine en dehors du pays natal, perdront beaucoup de leur valeur si le poète n'obtient pas des adhésions aussi chaleureuses de la part de ceux qui ont vécu à Mâcon dans son voisinage, ou l'ont connu sur ses terres.

Il est évident que certains Mâconnais nourrissent à son endroit des rancunes personnelles plus ou moins vives ; les légitimistes du pays, des griefs politiques inoubliables ; la démocratie est un mot qui répugne à d'autres esprits : ceux-ci ne voient dans la bonhomie familière du poète avec des gens moins distingués qu'eux, que la recherche d'une vulgaire popularité (1). L'estime des paysans se manifeste avec moins d'effusion : ils n'accourent plus à Monceaux, comme en 1848, écouter, attendris, le « Président de la République. » Lui-même, bien que fier de la race bourguignonne, la traita en 1850 de froide, sceptique, éprise de guerre et de gloire (2). Dans un de ces moments de désillusion, il écrivit à Mademoiselle Valentine de Cessiat, à propos de l'affection qui lui portait cette nièce : « Mon cœur endurci et fermé à tout autre se raffermirait plus exclusivement sur cette ten-

(1) Voir *Souvenirs d'un préfet*, déjà cité.

(2) *Conseiller*, juillet 1850, VII, p. 276.

dresse de fille et d'ange » (3). Cependant il touche les gens de toutes les classes, et surtout les paysans et les modestes bourgeois, en leur révélant combien est grand en lui son besoin de leur sympathie. Et, viennent les moments pénibles de ses épreuves financières, Lamartine découvrira qu'il est « plus aimé du sol » qu'il ne le soupçonnait.

En 1858, songe-t-on à Mâcon à organiser une loterie pour la vente de ses œuvres ? C'est, dit le poète, chez riches et pauvres, « un tremblement de cœurs... Je ne donnerais pas ce contre-coup moral et affectueux pour mes deux millions » (4). Ses créanciers de Paris et d'ailleurs semblent-ils se donner rendez-vous sur ses ruines ? Ceux du pays natal, paysans ou autres, se montrent, dit Lamartine, « meilleurs que des hommes, et d'autant plus supérieurs pour mon cœur » (5).

On sait que son rôle de châtelain n'allait pas pour le poète sans difficultés et sans heurts. Les plus ignorants parmi les montagnards du Charollais furent si prompts à la méfiance, si inébranlables dans leurs vieilles habitudes que cela tenait de la superstition (6). Saint-Point comptait des frondeurs, — n'avaient-ils pas, dureté bien imméritée, obligé un de leurs curés à quitter le pays ? Et quel esprit in-

(3) Voir C. Latreille, ouv. cité, p. 236.

(4) Lettre à Edmond Texier, 22 février 1858. Voir C. Latreille, ouv. cité, p. 193. Nous savons que le chiffre de ses dettes s'élevait à deux millions ; la valeur de ses propriétés était de deux millions et demi.

(5) Lettre à Valette, 4 janvier 1861. Voir C. Latreille, ouv. cité, p. 261.

(6) Après avoir lu l'analyse de ces mêmes instincts paysans par l'auteur du *Médecin de campagne*, Lamartine s'écria : « Ce diable de Balzac a donc été à Saint-Point ! »

ventif déployaient les malhonnêtes gens du Charolais et du Mâconnais pour exploiter la bonté de Lamartine, si excessive qu'elle leur fournissait matière à bien des plaisanteries. Regardons à Monceau « cette file de vignerons en blouse... ils entrent dans le cabinet du poète, tenant à la main des billets timbrés aux échéances implacables... il y en a qui ne rendent pas leurs billets, oubliés à dessein, et qui se feront payer deux fois ! » (7) Les plus bornés croient Lamartine si naïf ! Mieux qu'un autre il sait lire la ruse dans leurs yeux (8) ; et lorsqu'on lui apporte du vin qu'on n'a pas pu vendre ailleurs, il l'achète « avec tristesse » (9).

Que le maître lui-même fut un homme, et donc pas invariablement doux et indulgent, la chose est sûre. « Monsieur de Lamartine avait ses mauvais jours », disent d'un air entendu certains des anciens ; puis ils ajoutent sur un ton affectueux : « comme tout le monde ! » (10) Rudoyait-il son valet ? C'était pour

(7) Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 208.

(8) Lamartine savait quand on le trichait, dit Mlle Louise Botheron, mais ne le laissait pas transparaître.

(9) C'est le mot de Mlle Christine Lauvergne : « Mon père était régisseur chez M. de Lamartine, nous a-t-elle dit en 1925. On lui apportait du vin à minuit, si mauvais qu'il fallait le refuser. Et pourtant l'échantillon qu'on avait montré à M. de Lamartine était bon ».

(10) Les mauvais plaisants du pays natal se trouvent souvent disposés à broder sur le thème des petits défauts de leur grand compatriote : c'est, selon Mlle Marie Clément, un trait du caractère bourguignon que de dissimuler sous une plaisanterie ses vrais sentiments d'estime. Beaucoup de villageois qui l'ont connu et qui vivaient encore vers 1925, ne parlaient du poète que sur un ton religieux qui n'admettait pas chez lui la moindre imperfection. Des membres de sa famille, notamment Mlle de Jussieu de Sènevier,

lui glisser aussitôt dans la main une pièce d'argent ; et s'il lui arrivait de s'irriter contre la pieuse Marie Litaud, la faute était vite réparée (11). Nous avons vu celle-ci et tout son dévouement peints sous les traits de Geneviève (12). Si Lamartine s'impatiait contre elle, il descendait tout de suite après à la cuisine lui dire : « Marie, je t'ai fait de la peine : je te demande pardon ! »

Il faut user de délicatesse en rappelant les défauts de Lamartine, sous peine d'être injuste envers

qui sont, après tout, les mieux renseignés à ce sujet, n'ont pas hésité à nous prévenir que le poète avait les mouvements d'impatience qui vont avec une nature spontanée ; mais ce n'était jamais qu'une simple restriction à l'idée de son affection profonde pour sa « seconde famille », les populations de ses campagnes.

- (11) C'était cette servante estimée, cette « sainte fille sur la terre », héritée de Mme de Lamartine, la mère du poète, qui dispensait l'aumône aux pauvres quand les maîtres étaient occupés et conduisait la prière des domestiques. Elle servit M. et Mme Alphonse de Lamartine depuis 1825, au moins, jusqu'à leur vieillesse.
- (12) Si les propres paroles du poète se retrouvent sur les lèvres du *Tailleur de pierres*, on reconnaît dans *Geneviève* les sentiments charitables et maternels de Mme Alphonse de Lamartine et ses réflexions d'humilité pieuse. Toutefois, Mlle de Jussieu de Sènevier confirme notre idée que Marie Litaud a servi de modèle pour Geneviève ; elle ajoute qu'une servante de Mme de Vignet, sœur de Lamartine, entre aussi pour une part dans ce portrait. Marie Litaud avait une jeune sœur Suzette, de caractère spontané comme celui de Josette dans le roman, qui enseignait les enfants à l'école de Mme de Lamartine. Ces deux sœurs se sont retirées dans une maison à côté du château : sur le mur on peut distinguer encore aujourd'hui, bien que l'inscription en gros caractères soit presque effacée, un verset tiré de l'Évangile, qui témoignait aux passants de la piété des habitants. Communiqué par Mlle Louise Botheron et Mme Alex. Chassagne.

ce noble caractère, — « terrible aux méchants » s'ils faisaient tort aux autres, mais d'une indulgence presque surhumaine s'ils le frappaient lui-même.

Quant aux paysans de ces vallées, lorsque tout serait dit sur la méfiance ou la malhonnêteté de certains, il n'y a point chez eux que des défauts assurément ; car où trouver des hommes aussi capables d'un mouvement spontané de générosité ? Les quatre-vingt-dix vigneron du poète ont si bien accueilli, en 1858, sa demande d'un délai de paiement, que le châtelain s'en dit touché jusqu'aux larmes (13). Beaucoup souscrivent au don national ; deux ou trois déchireront même leurs papiers où le maître avait marqué selon son habitude : « Il te revient... » (14). Où trouver des villageois aussi compréhensifs, aussi avertis de cette diplomatie de cœur, aussi désireux de faire oublier à Lamartine les mauvaises manières de leurs voisins ? Dans ce petit pays, l'argent, malgré les largesses du poète, est chose rare. Mais, considérant qu'il appartient à la commune de souscrire aux œuvres de son grand homme, le « conseil municipal et les plus imposés de la commune » se réunissent en séance extraordinaire, et votent à l'unanimité les « 320 francs, prix des dites œuvres ». « Ils saisissent avec bonheur cette occasion pour témoigner à M. de Lamartine les sentiments de leur plus profonde reconnaissance pour tous les bienfaits que les mains de cet homme généreux répand avec profusion

(13) Voir C. Latreille, ouv. cité, p. 201, 202.

(14) C'était après la mort du châtelain, et devant leur nouveau maître M. Galichon : « Monsieur de Lamartine a été trop bon pour nous, disaient-ils, pour que nous fassions des ennuis à sa famille ! » Communiqué, en 1925, par la baronne du Teil.

sur la commune de Saint-Point depuis plus de 40 ans... et puisse la providence, ajoutent-ils, écarter les jours d'amertume qu'il traverse avec tant de courage vers la fin de sa carrière » (15).

Quel échange d'égards délicats se poursuit entre les gens du pays et le maître de Saint-Point ! Que de scènes charmantes viennent illustrer cette sympathie réciproque !

Une représentation théâtrale est donnée dans l'orangerie du château par Madame Valentine et ses sœurs ; toute la population du village y assiste. A la fin de la pièce, Lamartine se tourne vers l'assistance : « Mes enfants, vous reviendrez tous demain ». Une autre fois, de petites voix résonnent dans le parc : c'est la distribution des prix à l'école de Madame de Lamartine. Le grand homme soulève dans ses bras une petite orpheline du village et la berce doucement sur ses genoux (16). C'est le dimanche ; la messe est terminée ; Lamartine quitte son banc, et se tenant très droit, suivant son habitude, il salue de tous côtés, n'oubliant le nom de personne. Il reste longtemps à causer, au cimetière, avec sa famille rurale (17).

Un jour, une musique retentit « sous les tours presque veuves de Saint-Point », le vieux poète sort sur son balcon en robe de chambre, touché de cette

(15) « L'an 1861 et le 6 8bre » Procès-verbaux des séances du Conseil municipal. *Archives de la Mairie de St-Point*. Voir *Appendice F*.

(16) Mme Roglon, 50, Bd Saint-Germain, Paris.

(17) Si un hôte du château l'accompagnait, il lui présentait toujours Mme Bleuton, mère de treize enfants : « Ah, elle est bien méritante ! » disait-il, posant une main affectueuse sur son épaule. Communiqué en 1925 par Mlle Pauline Chassagne.

sérénade. Ce sont les jeunes élèves du petit séminaire de Semur qui viennent lui adresser un éloge en vers, avant-goût des hommages de la postérité. Le poète répond : « Tout ce que vous appelez ma gloire, n'a été que d'avoir » pu atteindre « pendant quelques mois à la hauteur de la France entière... », d'avoir été, « un jour, tout puissant de la puissance du peuple » (18).

Protestez toujours de votre affection pour lui, vous qui entourez le patriarche vieillissant : vous ne complerez jamais son besoin de sympathie !

M. Joseph Chassagne, géomètre et maire de Saint-Point, aurait pu en témoigner, et avec émotion : homme au regard droit et doux, resté « en dehors des misérables coteries » qui divisaient le pays, c'était un des amis de prédilection du poète. Montant au château, à mi-chemin il rencontrait souvent Lamartine et lui remettait l'argent qu'il lui apportait. Le poète enfonceait toujours les billets dans sa poche sans les regarder. Fixant le géomètre de ses yeux tristes il lui demandait : « Chassagne, m'aimes-tu ? » (19)

Si l'on veut voir la figure du maître illuminée d'une joie intérieure, il faut le suivre lorsqu'il fait une tournée à cheval et visite ses vieillards et ses malades. Essayons de retrouver Lamartine le consolateur tel qu'il l'était vers l'âge de soixante ans et

(18) Réponse inédite aux élèves de Semur, le 8 septembre 1862, copiée par Mme Valentine de Lamartine et communiquée par Mlle Louise Botheron. Pour le discours entier voir *Appendice A infra*, p. 502.

(19) M. Chassagne ne parlait jamais en sa vieillesse de pareilles rencontres avec le châtelain sans avoir des larmes aux yeux. Communiqué en 1925 par Mlle Pauline Chassagne, sa petite-fille.

après. Voici un campagnard sur la route qui ralentit le pas et attend que le châtelain le rejoigne pour s'entretenir avec lui un instant (20) ; et dans ce hameau, une vieille paysanne qui, le voyant venir, essuie avec son tablier « la chaise de Monsieur ». Visitons avec lui à Milly un vieux fermier alité, exténué de souffrances. Lamartine songe-t-il au jour où il pourra faire de Saint-Point un asile pour ses vignerons infirmes ? C'est là son rêve : en attendant, il paie leurs frais de maladie à l'hôpital de Cluny. Celui qu'il va visiter est trop gravement atteint pour qu'il y soit transporté. Le maître s'approche du chevet du vieux : « Ah que tu es malheureux ! » (21) s'écrie-t-il doucement ; puis il recommande, peut-être, certains remèdes pour adoucir la fin du moribond ; car il a toujours joué un peu le rôle du médecin dans cette campagne.

Soudain le poète en lui se réveille et les paroles de consolation arrivent : il devient éloquent, plus sublime de sentiment que dans ses plus sublimes poésies, et les yeux de l'agonisant le bénissent pendant que Lamartine lui cache la mort et lui montre Dieu (22).

(20) Les paysans ne s'effaçaient pas devant Lamartine, qui ne fut jamais plus heureux, selon H. de Lacroix, que le jour où un vieux vigneron lui dit, sans ôter son chapeau : « Bonjour Alphonse ». Ouv. cité, p. 36.

(21) Le Monsieur, « c'est plus pour nous qu'un père, c'est une mère », disaient les paysans. Guyard, ouv. cité, p. 19.

(22) Nous basons ce récit sur celui de Beaune qui fut témoin en 1850 d'une pareille scène à Milly. Voir H. Cochin, *Une visite à Lamartine*, déjà citée. Lamartine continuait à faire visite aux malades jusque dans ses toutes dernières années, alors qu'il lui fallait se rendre chez eux en voiture, a dit M. Duchet de Milly, et peu lui importait s'il lui fallait entrer dans un taudis.

Sans doute tous les gens de condition modeste qui le voient de près au pays natal, ne disent-ils pas au poète avec un membre de la classe ouvrière de Mâcon : « Je m'adresse à vous plus surement qu'à mon père et je vous regarde de ma conviquiesion après l'Etre suppremem une devinitoit sur terre » ; (23) mais la plupart diraient peut-être, telle cette femme qui semble avoir servi le poète à Paris : ce n'est pas une fortune que nous lui offririons, mais « un trône, car personne n'en est plus digne que Monsieur de Lamartine, qui en ferait un bien immense, par bonté de cœur et non par intérêt » (24).

★★

La population parisienne se racheta aux yeux du poète et se montra digne d'être appelée le peuple français, le jour où elle fut au convoi de Béranger (25). Le 28 février 1869, Lamartine lui-même alla rendre compte à Dieu de sa mission populaire. S'il était mort solitaire comme le vieux chansonnier, ou en pleine activité, ou même si l'on avait convoqué le public à ses funérailles (26), sans doute se serait-il présenté à son chalet de Passy une légion d'admirateurs. Ce jour-là « nous n'étions pas vingt, a dit Emile Ollivier, car nous étions dix-neuf » (27). Et cependant, les fidèles, surtout parmi la jeunesse, témoignaient

(23) René Ch... Lettre sans date. *Archives de Saint-Point*.

(24) Lettre signée : « Votre dévouée servante, Stéphanie Charpin aînée, Montceaux-l'Etoile, le 25 août 1867 ». *Archives de Saint-Point*. Voir Appendice B, xxxi.

(25) *Cours familier de litt.* Ent. XXII, p. 360.

(26) Napoléon III avait offert de les solenniser avec toute la pompe due à un héros national. Le peuple tout entier s'y serait rendu, disait Cuvillier-Fleury.

(27) Communiqué par Henry Cochin.

de leur attachement. « Sur ces dix-neuf, ajouta Ollivier, il y avait quatre noirs » : c'étaient quatre représentants de la légation républicaine de Haïti, — rappel de l'œuvre opérée par le poète avec ses jeunes collaborateurs des Antilles. Assez nombreux sont les disciples français qui devaient faire part à Madame Valentine de leur deuil (28) ; et plus tard, certains des plus intimes ou des plus convaincus s'attachèrent à la propagation de ses œuvres (29) ; d'autres, comme Janin et Laprade et l'ancien secrétaire du poète, Paul de Saint-Victor, étaient déjà occupés à composer des apothéoses exaltées du maître. Ce dernier émule, que l'enterrement du poète avait troublé étrangement, *commença ainsi son éloge : « Le grand homme qui vient de s'éteindre et dont la France va porter le deuil, remplira de lui seul l'avenir » (30).

A Mâcon, les ouvriers sont allés au devant de l'immense cortège qui s'était formé à la gare, pour porter sur leurs épaules, jusqu'au catafalque de

(28) Un étudiant en droit écrira à un ami du poète :

« Monsieur le Député,

Le journal, la Liberté, a publié, il y a deux jours, une adresse dans laquelle 199 étudiants manifestaient à la nièce de Lamartine toute la douleur qu'ils ressentaient de la perte qui venait de frapper la France en même temps qu'elle.

Il est dommage qu'avant sa publication, cette pièce n'ait pas été plus répandue dans le quartier des Ecoles, elle se fut, sans nul doute, couverte d'un nombre infini de signatures. Pour ma part, j'en connais beaucoup qui regrettent de n'avoir pu ajouter leur adhésion à celle de leurs dignes camarades ». An. Dr. Mariam, lettre citée.

(29) Laprade et Ronchaud éditeront les *Mémoires inédits* et le *Manuscrit de ma Mère* ; Alfred Dumesnil, gendre de Michelet et ancien secrétaire du poète, veillera sur la publication des autres œuvres.

(30) *Lamartine*, Paris, 1869, p. 1.

l'église, les restes vénérés (31). Mais « c'est au sortir de la ville que les funérailles ont pris le caractère le plus touchant, que les hommages passionnés ont été rendus » (32), et par les populations pauvres. Chaque paroisse, « son curé en tête, escortait le char funèbre jusqu'aux limites de son territoire » (33). « En passant devant Monceaux, Milly et sur quelques autres points, les habitants se faisaient ouvrir le corbillard pour jeter de l'eau bénite sur le cercueil, et les femmes l'embrassaient en sanglotant. « Qu'allons-nous devenir, nous avons perdu notre bon monsieur ! » (34) « Notre bon Dieu est mort ! » (35)

Tout le village de Saint-Point est réuni devant la chapelle. « Les malades eux-mêmes, traînés ou portés, ont voulu être là » (36). Le maire, M. Chassagne, a serré précieusement une lettre que Lamartine lui avait adressée trois ans auparavant, le priant, dans le cas où il mourrait à Paris, de réclamer son corps, afin de l'enterrer auprès des siens, au milieu de cette commune qu'il avait « toujours tant aimée » (37). La voix du curé, l'abbé Dury, est entrecoupée de sang-

(31) Ch. Alexandre, *Souvenirs*, p. 398.

(32) V. de Laprade, *Les funérailles de Lamartine*, Paris 1869, p. 3 et l'étude du même titre par E. Demaizière. *Annales de l'Académie de Mâcon*, 3^e série, T. XXIV.

(33) V. de Laprade, ouv. cité, p. 30. Cf. E. Legouvé, ouv. cité, p. 33.

(34) *Ibid.*

(35) Ch. Alexandre, ouv. cité, p. 399.

(36) *Lamartine chez lui*, p. 8.

(37) Lettre du 15 septembre 1866, déjà publiée en autographe par le docteur Léon Cerf, *Reliquaire de Lamartine*, Paris, 1925 et par C. Latreille, *Les dernières années de Lamartine* et possédée par Mme Veuve A. Chassagne, de Saint-Point.

glots (38). « Que Dieu t'accorde la paix éternelle », dit-il, et le cercueil descend dans le tombeau.

Laissons à quelques membres de la famille rurale du poète le privilège de le bénir : écoutons leurs témoignages, tout bibliques (39).

« Il ne méprisait pas les pauvres », dit la veuve Daval, de Saint-Point. « Au contraire, c'est ce qu'il aimait le mieux ! » (40). « Les bienfaits resteront toujours gravés dans nos cœurs », écrit un de ses voisins sur une photographie de la chapelle funéraire du poète (41) : c'était l'inscription que les villageois avaient, par une pensée commune, suspendue au fond de l'église le jour de l'enterrement. Et de Madame Charvet, de Saint-Point : (42) « On nous avait raconté que Monsieur de Lamartine avait marché sur la croix : nous n'avons jamais voulu le croire ! » (43)

(38) Emile Ollivier, *Lamartine*, Paris, p. 176.

(39) Recueillis avec plusieurs autres de la même nature en 1925, 1927 et 1928.

(40) Mme Daval, morte en 1928, fut octogénaire.

(41) Communiqué par M. George Barras de Prissé, qui possède la photographie.

(42) Déjà citée.

(43) « Pendant la guerre de 1914, nous disions dans la maison que si M. de Lamartine avait été là, cette guerre n'aurait pas été si mauvaise ». C'est le témoignage de Mlle Christine Lauvergne, qui, en 1925, habitait avec d'autres descendants d'employés du poète ou d'administrateurs de son domaine, la maison de Collonges.

CONCLUSION

L'œuvre de Lamartine est une revendication de l'amour et du travail comme forces sociales. Nombre de ses contemporains, des gens du peuple surtout, ont protesté devant nous de la chaleur et de l'efficacité des sentiments qui les unissaient au poète ; de notre côté nous avons insisté sur la façon dont Lamartine envisagea l'amour fraternel et humanitaire : amour qui, pour être durable, devait être fécond, et se traduire en activités destinées à établir et à renouveler perpétuellement des liens de reconnaissance mutuelle entre les hommes. Humanisant ainsi la doctrine du travail, le poète démontra que la fraternité n'est point une chimère, mais une loi et la condition même du fonctionnement normal de la société. Il dépassa les guides populaires de son temps en donnant le caractère le plus altruiste et l'élan le plus généreux à la collaboration sociale entre les ouvriers ; bien plus, entre les différentes classes et aussi entre des peuples qui s'étaient considérés jusqu'alors comme naturellement ennemis.

Nous voudrions donc définir son attitude finale devant les problèmes populaires comme celle d'un évangéliste et d'un réalisateur en matière de « bienfaisance réciproque ».

Il aima le peuple : ce fut là son génie. Dès son âge mûr, le sentiment d'une mission populaire se fit

toujours, en son âme, plus précis et plus profond, jusqu'à ce que, résumant en son seul cœur toutes les détresses du pauvre, il fit partager sa sollicitude aux éléments les plus sensibles de l'opinion publique. Il contribua ainsi, grâce à la pression exercée sur les gouvernements par les travailleurs, à la mise en œuvre d'un vaste programme de réformes. En créant cette « force sociale », il sut enflammer une noble jeunesse, instituteurs et écrivains, qui propagea sa parole réformatrice.

Le peuple l'aima : ce fut pour le poète la gloire (1) ; et le signe même, en 1848, que son apostolat était béni de Dieu. Pour la plupart de ses adhérents populaires, aimer Lamartine, c'était sentir à travers l'âme du poète-tribun le Père commun et sa création ; c'était trouver un double attrait à sa religion des hommes.

Le fanatisme pour la personne du poète, si vif en 1848 dans les faubourgs ouvriers de Paris et chez les travailleurs des autres pays, fut de courte durée : mais une admiration affectueuse, semble-t-il, ne s'éteignit jamais. C'est que ce fanatisme sortait d'un trésor de sentiments accumulés depuis de longues années dans les rangs modérés du peuple, et devait conduire en Février à l'élan magnifique qui unit une nation entière dans son amour pour un seul homme. L'adhésion des factions montagnardes ou

(1) Nous reprenons ici les paroles par lesquelles le poète termina sa vie de Fénélon : « Il aima ; ce fut son génie. Il fut aimé ; ce fut sa gloire ». Mme Valentine de Lamartine semble les avoir placées exprès à la fin du dernier volume du *Cours de littérature*, comme pour marquer que son oncle y faisait, plus ou moins inconsciemment, sa propre apothéose.

des sectaires socialistes décidés, n'alla pas sans beaucoup de réserves : cependant, ils consentirent, et ce fut un peu par sympathie et par reconnaissance envers le fondateur de la démocratie, à faire de la République « un traité de paix en action ». Après le démenti qu'ils infligèrent à sa politique, Lamartine attendit toujours le retour en masse des révolutionnaires de Paris, qu'il aimait un peu comme le père aime l'enfant prodigue. A cet égard, l'avènement de l'Empire fut presque heureux pour lui : forcé de renoncer à l'ardeur polémique de certains discours et de certains articles de ses journaux, il désarma beaucoup de ceux mêmes dont il avait combattu trop âprement les opinions, et renouvela le zèle de ses émules en se confiant plus exclusivement à la politique du cœur.

Est-ce à dire qu'il fut, dans ses rapports avec le peuple, un prodige de sensibilité plutôt qu'un penseur ? Les deux à la fois : une grande conscience sociale, soucieuse de maintenir l'équilibre entre l'idée et l'émotion, et de faire confirmer par la raison la loi dictée par le cœur.

N'eût-il été qu'un génie de bonté, il aurait, en toute probabilité, borné son action populaire aux réformes pratiques ; et, certes, elle était belle, son œuvre de charité appliquée ! S'il avait pu instituer une « taxe des pauvres », impôt au profit des nécessiteux, des enquêtes permanentes sur les questions industrielles, un fond de crédit destiné à faciliter l'achat d'une propriété par les ouvriers, et s'il avait vu un mouvement bien prononcé de retour à la campagne s'inaugurer parmi les oisifs des villes, le tribun aurait été, en se retirant de la politique, sinon satisfait,

du moins tranquilisé sur le sort matériel des ouvriers. Il les avait habitués à la conduite des réformes ; il leur avait tracé un programme qui devait se révéler des plus viables, couronnant son action pratique vers la fin de 1848, en leur assurant de quoi se constituer leur propre Providence : le suffrage universel. Enfin, il en était arrivé à se faire accuser de socialisme par les conservateurs de l'Assemblée, pour avoir multiplié pendant quatorze ans les attaques contre la tyrannie industrielle ; pour avoir voulu inscrire « un droit moral de plus dans le code de la République », le droit de vivre par le travail ou d'être soulagé, et l'avoir fait admettre par ses contemporains libéraux.

N'eût-il écouté que sa miséricorde, sans doute se serait-il contenté de prêcher aux classes heureuses la générosité et l'amour du peuple, sans exiger des travailleurs autre chose qu'une espèce d'amnistie à l'endroit de leurs compatriotes privilégiés, demandant surtout aux démagogues de ne pas empoisonner le morceau de pain des pauvres par la haine contre les riches.

Mais Lamartine avait charge d'âmes : il lui fallait amener la France à comprendre que les inégalités de richesse et de savoir ne constituaient pas les seules distinctions entre classes : chaque élément de la nation avait ses faiblesses et ses vertus propres, — d'où la nécessité vitale pour l'organisme social de se fortifier par la collaboration de tous.

Il voyait dans le peuple le cœur sensible de la nation. Il trouva relativement facile d'apprendre aux moins misérables à ne pas trop s'apitoyer sur leur propre sort et à porter leur compassion vers d'autres

infortunés : vers les Enfants trouvés, vers les races de l'Orient, vers leurs frères noirs des Antilles. La tâche délicate, c'était de développer le caractère rationnel de la conscience populaire, de créer, même, un sens moral chez ceux que le poète appelait les enfants les plus faibles de la famille française, les vicieux, et les insensés des Clubs. Grâce aux heureux résultats obtenus par la réforme de l'enseignement primaire, par la diffusion des livres, journaux et comptes-rendus parlementaires, par des associations fraternelles, il jugea l'heure propice pour essayer de corriger les masses de cette faiblesse séculaire : l'instabilité ; pour extirper cette tare ancienne, une des premières causes des inconstances populaires : la méfiance. Il définissait alors la conscience comme « idée » et comme « fixité de but » et toujours comme « activité ». Et puisqu'il comprenait qu'en attendant un nivellement relatif des intelligences, les masses ouvrières resteraient instables et méfiantes tant qu'elles ne s'associeraient pas d'une façon étroite à leurs concitoyens plus constants et plus éclairés, Lamartine fit entrer dans sa définition de la conscience sociale les concepts de collaboration entre classes et de coopération entre peuples.

Leur faisant juger les entreprises politiques avec le recul de l'histoire, il démontra aux travailleurs que s'arrêter à la première formule venue et la proclamer avec une « intempérance de vocifération », n'était pas s'identifier au progrès de la conscience humaine ; en attendant de meilleures solutions aux problèmes de la misère, de la corruption et de la tyrannie, le devoir était de réaliser les réformes immédiatement applicables : laisser pâtir, c'était permettre à la

conscience publique de s'engourdir ; laisser pécher c'était la souiller.

Les travailleurs allaient-ils pouvoir s'élever à la hauteur de cet idéal sublime ? Le peuple a le sentiment de la grandeur.

Les plus réfléchis parmi ses adhérents populaires comprirent, comme dans une révélation émue de leurs propres convictions, son « idée morale » : celle d'une association nationale et internationale, — une république, puisqu'ils aimaient ce titre, — pleine d'espace et d'horizon, pleine d'infini, basée sur le jeu des lois organiques et providentielles. Les plus ignorants, ou les moins intelligents, n'auraient saisi cette doctrine que bien vaguement si Lamartine n'avait su la traduire dans le seul langage qui leur était familier : interprétant pour eux « loi organique » par « travail », et « loi providentielle » par l'œuvre destinées à multiplier le pain aux pauvres et à introduire Dieu dans la vie et dans la législation.

Le travail : cet instinct commun lia de plus en plus Lamartine, voué à un labeur prodigieux lui-même, à ceux qu'il plaignait et estimait pour les voir œuvrer comme lui. Peu à peu, et parfois inconsciemment, il a élaboré pour eux une religion de l'effort.

Pour être plus près du peuple, il n'a pas vécu, tel un Béranger, au milieu de la foule parisienne : malgré sa bonhomie à l'égard des ouvriers, son salon, qui réunissait tant d'illustrations mondaines, son apanage de gentilhomme, tout discret et simple qu'il le rendit, éloignèrent un peu les visites des travailleurs. Pour tenir parfaitement son rôle de réformateur, faut-il se dépouiller de l'apparence mê-

me de la richesse ? Par ailleurs, si Lamartine scruta toutes les souffrances de la population ouvrière avec pénétration et conscience, il n'examina que d'une façon générale les problèmes spéciaux au prolétariat industriel qui passionnèrent un Louis Blanc, — questions qu'il n'en jugeait pas moins comme fondamentales et dignes d'être étudiées à l'aide de toutes les lumières que la science saurait y apporter. C'était prendre trop peu de souci de son influence auprès de ce parti d'ouvriers et d'artisans dont il admirait pourtant l'intelligence et le dévouement fraternel : les « socialistes scientifiques » (2).

Mais, comme on l'a dit, on ne compare pas Lamartine, on le sépare. Il fut prédestiné à jouer un rôle qui sortait des profondeurs mêmes de son époque troublée : aux étapes les plus douloureuses de cette longue angoisse industrielle, il semblait toujours arriver à point comme le porteur d'une grande sécurité morale et comme un instigateur à l'activité bienfaisante : offrant non seulement aux classes dirigeantes des remèdes immédiats, et aux travailleurs impatients d'agir des œuvres pratiques à amorcer, mais encore, découvrant toujours, pour chaque situation nouvelle, une nouvelle application de son évangile du travail.

Au moment où le chômage avait produit chez les ouvriers un véritable malaise moral, Lamartine fit

(2) Sa politique de lois naturelles et de libre échange faisait de Lamartine, dans le domaine pratique de l'industrie et du commerce, aussi bien que dans l'ordre spirituel, un constructeur enthousiaste de routes. Il contribua directement à la prospérité que devait connaître la France sous l'Empire, par son travail assidu aux commissions de chemins de fer.

son entrée à la Chambre pour entamer la lutte contre l'oisiveté, d'abord chez les jeunes lettrés et démagogues et jusque chez les détenus dans leur cellule ; prévenant le danger de la désorganisation de la main-d'œuvre coloniale, si les esclaves étaient émancipés ; criant enfin à la France qui s'ennuyait que « l'activité est la vie d'une nation ».

Sans doute, dans toute cette croisade contre le désœuvrement, n'a-t-il souvent compris le travail que comme une « quasi-virtu » dont le rôle se bornait à écarter le vice : mais grandissait en même temps chez Lamartine cette conviction que, dès que l'amour se mêle à une occupation humaine, il en révèle l'aspect spirituel : dès lors cette occupation devient comme un prolongement de l'âme. Or, l'amour, ne fût-ce que sous forme du goût à la besogne, s'unissait à ses yeux à toute tâche accomplie dans des conditions saines. Lorsque l'inquiétude populaire se manifesta, dans la partie la plus sensible et instruite du peuple, comme une soif de poésie, Lamartine commença à faire passer cette doctrine dans *Jocelyn*, dans la *Chute d'un Ange* : et voilà que les impulsions de la loi du travail semblaient découler d'autres lois naturelles, doux instincts familiers : les sentiments de la propriété, de la famille et de Dieu.

« ... Ce que l'homme a fait de ses sueurs, c'est lui » (3) ; ce qu'il fait pour sa famille est doublement lui ; et si cette activité tend vers la Perfection céleste, on découvre que Dieu lui-même est travail.

Mais d'après son action réformatrice, les gens du peuple ne se représentaient pas Lamartine comme

(3) *Chute d'un Ange*, 8^e vision.

l'avocat d'un foyer rétréci, d'un individualisme étroit. Apôtre de la propriété et de la famille, il l'était s'il en fut, et ils n'en avaient jamais entendu de plus séduisant : ils le voyaient se faire, en même temps, avec une conviction tout aussi pieuse et dans un esprit compréhensif, le protagoniste de l'association, de l'union fraternelle. Les ouvriers des villes trouvaient peut-être là une certaine concession délicate à leurs vues : en fait, le poète recherchait plutôt l'équilibre social. Que l'on conserve pure et inviolable cette première source de tout sentiment civique, le foyer familial, mais qu'on ne limite pas l'action de l'amour à ce cercle restreint. Qu'on respecte également la liberté des familles ecclésiastiques, des groupements religieux de tous dogmes, mais qu'on cherche dans la diversité des cultes quelques éléments viables d'une foi commune. Et pour que cette grande et précieuse unité devienne une réalité plus féconde, initiions dès l'enfance à cette communauté de principes moraux et pieux tous les écoliers sans condition de classe et préparons-les à un effort unanime, en vue de cette grande unité d'action que Dieu lui-même prépare.

La loi morale demande aussi qu'on ne quitte point cette attitude même en face du problème économique : protégeons le droit des travailleurs à s'unir en associations coopératives, et surtout la liberté de contrat entre ouvriers et patrons, — c'est encore une association sainte si employé et employeur se disent : « Le travail est le meilleur moyen de nous assister mutuellement », — mais qu'un gouvernement central surveille le libre fonctionnement des lois multiples de l'offre et de la demande et le rétablissement des

courants naturels du libre échange pour la circulation des denrées entre départements et entre pays. Et si, en augmentant le nombre et l'ampleur des travaux publics, l'Etat parvient à employer tous ceux que les corporations privées ne peuvent occuper, alors les travailleurs manuels, jusqu'aux condamnés des prisons, auront leur part dans la collaboration fraternelle.

En 1843, Lamartine saisit ce qui lui paraissait le meilleur acheminement vers cette fraternité active : l'extension des droits électoraux et l'établissement de « l'action de tous ». Pour les travailleurs, c'était avouer qu'il essayait de confondre son œuvre personnelle et celle des esprits libéraux avec ce qu'il considérait comme la mission des masses : la confiance croissante des ouvriers modérés l'acclama comme « prophète du peuple ». Fort de ce titre, Lamartine tenta ce qui pour tout autre eût été l'impossible : prendre la direction du mouvement réformateur au lieu de la laisser aux fauteurs de l'insurrection ; unir la nation entière autour des grandes pensées animatrices du siècle, et la galvanisant ainsi, établir, — quelle que fût la forme extérieure du gouvernement, — une « république d'idées ». S'il commença à réussir dès l'apparition des *Girondins*, ce fut d'abord parce que, depuis dix-sept ans déjà, il conduisait la France vers ce domaine neutre et transcendantal. Ce fut aussi parce que le tribun avait compris qu'aux travailleurs d'élite, qui sentaient monter en eux la sève intellectuelle, les nobles émotions, bien qu'elles les enivrassent parfois, ne suffisaient pas : il leur fallait en même temps des idées. Et dans cette élite, autant et peut-être plus que

dans la jeunesse des Ecoles, se trouvaient les meneurs spirituels des masses. Si encore les ouvriers aimèrent en Lamartine l'immense amitié qui lui faisait illustrer chaque parole de son évangile par un acte de bonté ou l'initiative d'une loi bienfaisante, ils le suivirent, tout aussi volontiers peut-être, pour cette sincérité hardie avec laquelle il osait les heurter de front, signalant leurs illusions, leurs vices, et insistant sur l'idée essentielle d'aimer les gens des autres classes et de travailler avec eux.

Même au début de 1848, alors que sa seule présence à l'Hôtel de Ville y faisait accourir des citoyens de tous rangs pour participer à l'œuvre commune, et que, par son seul prestige, il ralliait les peuples étrangers à un concours d'actions libératrices, même à ce moment où il semblait capable d'opérer à lui seul le salut de tous, Lamartine revenait toujours à l'idée que la vie de son pays et l'harmonie européenne dépendaient du mouvement fraternel qui unissait des Français pauvres et riches dans des œuvres de bienfaisance réciproque.

Lorsqu'enfin se réalisa son rêve d'une Assemblée nationale, et qu'il y vit côte à côte des représentants du peuple, de la bourgeoisie, de la noblesse et du clergé, bien que la présence des socialistes eût fait renaître la bataille politique, il déclara, malgré l'animosité redoublée : « J'ai foi en leur union féconde ». C'était, semblait-il, pousser la naïveté un peu loin : mais ses succès pendant ses trois mois au pouvoir avaient été une démonstration émouvante que l'association porte en elle un principe divin, donc dynamique.

C'est comme « homme-nation », comme homme-humanité, comme remueur des cœurs et des consciences du monde entier que Lamartine a le mieux réalisé sa mission populaire. Mêlant ce large enthousiasme aux activités des travailleurs ses disciples, il donna même à l'action des inconstants une certaine continuité ; à l'œuvre morale des plus réfléchis, une incontestable stabilité. Par sa passion du bien, par l'intime pénétration de sa pensée et de la vie, il atténua la méfiance populaire, l'égoïsme bourgeois. Sa gloire comme artisan social, c'est d'avoir su, à ce moment de réveil intellectuel des masses, s'ériger en conducteur de consciences ; et d'avoir pu, à cette époque où les classes prenaient conscience d'elles-mêmes, rapprocher ouvriers et bourgeois.



L'œuvre que Lamartine légua au peuple resta quelque peu dispersée.

La critique qu'il appliqua lui-même à sa production littéraire, c'est qu'il n'avait jamais resserré sa pensée en un seul volume. En effet, son génie se trouvait comme effrité dans ces milliers de « lignes de sa main », de réponses aux quémandeurs, de lettres de consolation, précieusement conservées dans des pays les plus reculés ; c'est ainsi qu'il se prodigua dans l'activité politique sans laisser derrière lui un manuel d'idées sociales. Mais grâce à ce débordement de son âme, la diffusion de sa parole intime fut immense : depuis Moscou, jusqu'à Rio di Janeiro, il sema « çà et là les germes de sa postérité ».

L'effigie de Lamartine n'a jamais paru sur le

timbre de son pays (4) : le symbole de sa *Marseillaise de la paix*, la Semeuse, l'y représente plus justement ; car, lui aussi, il alla « de sa grande aile oublieuse », fécondant les âmes, jetant la graine sans compter en récolter sa part de gloire. « Périssent nos mémoires, pourvu que nos idées triomphent ! » (5) Les socialistes militants français ont plutôt écarté de leur panthéon de penseurs démophiles l'orateur sensible de Février. Pourtant leur « Idée » se fonde sur la pensée lamartinienne d'une grande communauté de services ; leur culte de l'idée même, ne le doivent-ils pas un peu à Lamartine ? Et c'est lui qui le premier a mis en œuvre la partie de leur programme relative à la bienfaisance. Les pauvres l'avouent inconsciemment quand ils se rappellent que « Lamartine a mis le sel à deux sous » ; les ministres de l'Instruction publique le reconnaissent quand ils se recommandent du poète dans leurs tentatives pour établir l'égalité et la fraternité entre tous les écoliers de la nation (6).

Et si nous dressions la liste des droits établis, des projets caressés par le tribun, et réalisés par lui ou par ses successeurs, nous verrions sur combien

(4) On sait que les Lamartiniens de Paris caressent le projet de faire frapper un timbre à l'effigie du poète.

(5) *Fr. par.* 27 janvier 1843.

(6) Un Mario Roustan, un Edouard Herriot, ne s'avouent-ils pas disciples du poète ? Cf. Mario Roustan, art. cité et E. Herriot. *Esquisses*, Paris, 1928, *L'Enseignement et l'Etat*, p. 141 ; et *Id. Lamartine homme politique*, Les Nouvelles littéraires, 20 septembre 1930 : « Pour ceux qui considèrent (la politique) comme une application progressive de la loi morale à l'ordre social, comme une réaction de l'esprit et de l'idée contre la brutalité de la force, il demeure le Maître, l'incomparable Maître ».

de points il a devancé ceux qui, actuellement, se groupent sous le nom de socialiste.

Considérons, par exemple, ce que le tribun rangea sous les titres d'assistance et de protection bienveillante auprès des travailleurs : caisses d'épargne et d'assurance mutuelle mieux organisées ; retraites constituées, avec primes aux infirmes ; compensations de salaires aux ouvriers pères de familles nombreuses ; institutions navales, militaires, et agricoles surtout, pour les Enfants trouvés ou autres adoptés par l'Etat ; hospices, asiles, hôpitaux, écoles spéciales ou techniques et ateliers d'apprentissage perfectionnés ; réforme des prisons, suppression du bagne, développement des communautés pénitenciaires ; étatisation des chemins de fer et des institutions d'utilité publique ; fortifications de Paris démolies ; l'égalité établie comme base de la conscription militaire (7) ; l'esclavage aboli. Enfin, l'enseignement primaire gratuit et obligatoire ; les bourses pour l'enseignement supérieur, les écoles normales, les bibliothèques populaires, les livres et les pièces de théâtre à l'usage du peuple, multipliés ; des universités populaires inaugurées.

Il n'est guère nécessaire de signaler quelle descendance de cœurs et de consciences Lamartine s'est acquise par son œuvre littéraire. Dans le peuple d'abord : souvent les élèves des écoles communales ne répètent-ils pas des vers du poète ? quel est le paysan, quel est l'artisan ou l'ouvrière de ville qui

(7) Lamartine chercha en 1848, comme Jaurès avant 1914, à préparer des officiers prolétaires pour coopérer avec ceux des autres classes. Voir Jaurès, *l'Armée nouvelle*, p. 305 sqq.

n'a pas, en sa jeunesse, eu l'occasion de lire en feuilleton dans un modeste périodique le *Tailleur de pierres* et *Geneviève* ? La piété familiale et la religion de « rendre service », si fortes chez beaucoup d'ouvriers français, n'ont-elles pas été renforcées par ses écrits ? La gloire de Lamartine connaît un retour : ce renouveau de sympathie fait renaître ses railleurs ; il stimule ses amis : à la Chambre, à l'Académie, dans les grandes chaires universitaires ou ecclésiastiques, ou bien dans les missions à l'étranger, — dans toutes les professions et dans tous les métiers, les fils spirituels avoués du poète essaient, chacun de façon particulière, d'imiter son dévouement ou de perpétuer son âme. Les pèlerinages à Saint-Point se sont multipliés : parmi cette jeunesse intellectuelle qui se rend pieusement au tombeau de Lamartine, ne se lèvera-t-il pas quelques hommes, qui, pour se comporter à la ressemblance du tribun, consacreront leur vie au peuple ? (8)

Ce serait une autre recherche que de retracer l'influence de la pensée lamartinienne sur les deux grandes écoles socialistes françaises : parmi les libertaires de Proudhon avec leur idée de la vérité réparatrice, de *l'Avènement du peuple à la philosophie* ; dans le souci des disciples de Jaurès d'obéir aux lois profondes et organiques de la société et d'améliorer le sort du peuple et d'ennoblir son esprit par le moyen

(8) Tels ces deux jeunes gens qui sont partis au front, pendant la guerre de 1914, consolés, comme bien d'autres au temps de Lamartine, par la pensée du poète : l'un, Jean C..., a fait un pèlerinage au tombeau la veille de son départ ; l'autre, Guigue de C..., a été par son désir enterré auprès du poète.

« d'une lente évolution » (9). Ce que nous entendons ici, c'est le culte du travail et de la fraternité : là où nous voyons les prolétaires socialistes et internationalistes fonder sur ces deux principes leur espérance d'harmonie terrestre, nous retrouvons un prolongement de l'œuvre morale dont Lamartine était non seulement l'apôtre mais l'incarnation.

Certes, les tentatives de fraternisation entre classes se sont bornées, le plus souvent, à des réunions de travailleurs et d'intellectuels qui ont essayé de réaliser cette ambition du poète : l'université populaire. De jeunes ouvriers avides de connaître ont été fiers d'accueillir, dans les locaux de leurs Syndicats ou de leurs Mutualités, un Gabriel Séailles et ses associés et de faire leur sa pensée de la « coopération d'idées » et d'une « amitié » entre classes. « Faute d'un homme », comme se plaignait le poète dans sa *Politique rationnelle*, « faute d'un cœur », comme il disait dans ses *Stances au Comte d'Orsay*, ce mouvement d'unité intellectuelle s'est ralenti et se borne à des groupes restreints.

C'est dans la propagation du sentiment de la paix entre nations, dans ces congrès réunis pour tramer quelque haute conspiration de la conscience humaine, que l'âme de Lamartine semble se manifester à notre temps avec le plus de puissance. Seulement, là encore, les classes restent isolées : les unions sacrées ne peuvent-elles donc plus être engendrées que dans l'angoisse de la ruine économique, de la tyrannie, de la guerre ? Aux privilégiés il ap-

(9) Cf. le parallèle entre Lamartine et Jaurès fait dans le deuxième chapitre de l'étude, déjà citée, de Paul Bert.

partient, selon le poète, de faire le premier pas : le peuple cessera de rester une « nation dans la nation » le jour où la classe riche et conservatrice, établissant son « budget de fraternité », se rapprochera humblement du « socialisme honnête et raisonné », et, animée par le sentiment de la grande communauté, par l'amour de la patrie humaine, fera de la cause la plus sainte, celle des droits du pauvre, la cause commune.

Une partie au moins des vœux du poète se trouve exaucée : il a été, suivant sa propre expression, « vulgarisé », il s'est incarné dans l'âme de la nation, et l'on peut sentir le souffle que Lamartine lui prêta « respirer dans l'humanité ». Ce que la vérité historique demande aussi, c'est que son nom symbolise davantage un homme qui réalisa, pour un temps, la mise en commun des responsabilités sociales, et, devenant lui-même un foyer de fraternité active, poussa ouvriers manuels et artisans de la pensée à revendiquer ensemble leur droit au travail en collaboration avec « l'Ouvrier éternel ».



BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾

I — DOCUMENTS

A. — MANUSCRITS ET PIÈCES D'ARCHIVES.

ARCHIVES DE LA MAIRIE DE SAINT-POINT (2).

— Comptes-rendus des séances du Conseil municipal, 1828-1863.

ARCHIVES DE L'ACADÉMIE DE SAONE-ET-LOIRE.

— *Notice sur la vie de notre grand poète M. Alphonse de Lamartine*. S. d. Anonyme (par un valet du poète).

COLLECTIONS PRIVÉES.

ARCHIVES DU CHATEAU DE SAINT-POINT

— Environ 1.000 lettres inédites adressées à Lamartine, généralement après 1848, par des inconnus ou par des gens peu connus, de toutes les classes.

- (1) Nous n'avons pas la prétention d'établir ici une bibliographie générale des manuscrits et publications se rapportant soit à la vie et à l'œuvre de Lamartine, soit aux idées et aux mouvements sociaux de son temps. Nous nous sommes bornés, en principe, à retenir les titres des documents ou des études qui nous ont servi directement, ou qui nous ont aidé tout au moins à préciser la psychologie du poète.
- (2) Dans toute cette étude la mention *Archives de Saint-Point* renvoie aux *Archives du Château de Saint-Point*.

— Environ 200 pièces de vers inédites, généralement postérieures à 1848, adressées à Lamartine en grande partie par des membres de la classe moyenne ; un nombre plus restreint par des gens du peuple.

— Quelques lettres inédites de : Augustin Cochin, Guizot, Payer, John Stuart Mill, Joseph Camps, Guyonie, Poujoulat, Martin Paschoud, Ostrowski, capitaine Chateaurenaud, général Subervie, et une lettre de Lamartine, sans date, écrite pendant les journées révolutionnaires.

COLLECTION DE MADEMOISELLE V. DE JUSSIEU DE SÈNEVIER

— Nombreuses lettres des membres de la famille de Lamartine, notamment de Mme Valentine de Lamartine.

COLLECTION DU DOCTEUR SIRAUD.

— Deux lettres inédites de Lamartine.

COLLECTION DE MADEMOISELLE LOUISE BOTHERON, DE SAINT-POINT.

— Lettre inédite de Mme de Lamartine de Prat à une servante.

— Harangue inédite de Lamartine aux élèves du Séminaire de Semur.

— Lettre inédite de l'abbé Louis Botheron.

COLLECTION DE MONSIEUR J.-L. PUECH.

— *Journal de voyage* inédit de Flora Tristan.

DIVERS.

— Lettre inédite adressée après la mort du poète par les habitants de Saint-Point au Maréchal Vaillant, Ministre de la Maison de l'Empereur. Communiquée par Mme Alex. Chassagne, de Saint-Point.

— Lettres inédites de Lamartine communiquées par Henry Cochin, le docteur Babonneix, M. Belle de Bourbourg, Mme Vantey-Ravier de Chazou-les-Mâcon.

— Livre de comptes de M. Chevalier, vigneron de Lamartine à Collonges.

B. — JOURNAUX ET PÉRIODIQUES.

De l'époque contemporaine de la vie parlementaire de Lamartine (3).

L'Ami du Peuple.

L'Atelier (1840-1850).

Bulletins de la République émanés du Ministère de l'Intérieur du 13 mars au 6 mai 1848.

Le Constitutionnel.

L'Echo de la Fabrique (1831-1833).

Le Journal des Débats.

Le Journal de Saône-et-Loire.

Le Moniteur.

Le Populaire (1841-1848).

La Ruche populaire (1839-1849).

La Vigie de Dunkerque (1831-1834).

C. — LIVRES, BROCHURES ET PIÈCES.

1° — ŒUVRES DE LAMARTINE.

— *Œuvres complètes*, Paris, 1860-1866, 41 vol. in-8°.

— *Cours familier de littérature*, Paris, 1856-1869, 28 vol. in-8°.

— *La France parlementaire* (1834-1851). Œuvres oratoires et écrits politiques de Lamar-

(3) Les journaux de Lamartine sont classés aux *Œuvres du poète*.

tine, publiés par L. Ulbach avec une préface, Paris, 1864, 6 vol. in-8°.

— *Lamartine. Plusieurs circulaires électorales. Contre-enquête sur les enfans trouvés.* Mélanges. Bibliothèque municipale de Mâcon.

— *Discours prononcé par M. de Lamartine à l'inauguration du collège arménien de Samuel Moorat à Paris.* Paris, (1848) in-8°, 17 p.

JOURNAUX POLITIQUES.

— *Le Bien public* (1844-1848) [avec divers collaborateurs].

— *Le Pays* (1849-1851) [*Id.*]

JOURNAUX POPULAIRES [réédités en volumes].

— *Le Conseiller du peuple*, 3 vol. in-8° : T. I, 1849, T. II, 1850, T. III, *Le Passé, le Présent et l'Avenir de la République*, 1850.

— *Les Foyers du peuple*, 1850.

— *Le Civilisateur, histoire de l'humanité par les grands hommes* (1852-1856), Paris, 1855-1856, 3 vol. in-8°.

— *Civilisateurs et conquérants*, Paris, 1865. 2 vol. in-8°.

PUBLICATIONS POSTHUMES.

— *Mémoires inédits* (1790-1815), publié par L. de Ronchaud, Paris, 1870, 1 vol. in-8°.

— *Le Manuscrit de ma mère*, publié par V. de Laprade, Paris, 1871, 1 vol. in-12.

— *Le carnet de voyage de Lamartine en Italie*, publié par R. Doumic, Correspondant, 25 juillet 1908, p. 243-279.

CORRESPONDANCE.

— *Correspondance* (1807-1852), publiée par

la comtesse Valentine de Lamartine, Paris, 1873-1875, 6 vol. in-8°.

— *Lamartine et ses nièces. Correspondance* (1842-1854) éditée par Mlle de Jussieu de Sènevier et publiée par le comte de Chastellier ; Paris, 1927, in-12, 223 p.

— *Lettres à Aimé Martin*, publiées par L. Barthou, *Revue de Paris*, 1925.

— *Lettere inedite di Alphonse de Lamartine alla marchesa di Barolo* (1824-1828), publiées par V-P. Ponti, Torino, 1926, in-8°.

— *Lettre de Lamartine à un paysan*, publiée par A. Piedagnel. Supplément du Figaro, 6 novembre 1909.

Lettres et textes inédits publiés par la baronne A. de Brimont. *L'album de Saint-Point ou Lamartine fantaisiste. Lettres inédites en vers*. Paris, 1923, in-8°, 116 p.

— *Le Romantisme et les provinces. Lettres inédites de Lamartine*. Paris, 1928, p. 3-11.

— *Autour de Graziella. Textes lamartiniens inédits*. Paris, 1931, in-8°, 64 p.

Lettres inédites publiées par R. Doumic dans la *Revue des Deux-Mondes* :

— *Les lettres d'Elvire à Lamartine*. 1905, p. 574-402.

— *Lettres du poète à sa fiancée*. 1905, p. 825-849.

— *Lamartine intime de 1820 à 1830. Lettres inédites*, 1907, p. 330-360.

— *Lamartine en 1830 et le « Voyage en Orient »*, 1908, p. 869-895.

Lettres inédites de Virieu et de Lamartine, publiées

par C. Latreille, *Revue de France*, 15 juillet 1925.

Pour d'autres lettres et textes inédits de Lamartine, se reporter aux noms de Ch. Alexandre, R. Doumic, Senza (§ Documents) et de L. Barthou, H. Bordeaux, J. Caplain, Chamborant de Périssat, H. Cochin, L. de Contenson, (Divers) A. Lamartine, Ch. Fournet, L. Guerrini, C. Latreille, Chr. Maréchal, I. de Saint-Amand, L. Séché et E. Sugier (§ Etudes).

ANTHOLOGIES.

Lectures pour tous ou Extraits des œuvres générales de Lamartine..., publiés par lui-même. Paris, 1857, in-16, 535 p.

La Politique de Lamartine. Choix de discours et d'écrits politiques avec une étude sur la vie politique de Lamartine, par L. de Ronchaud, Paris, 1878, 2 vol. in-12. T. I, LXXXVIII - 343 p. T. II, 440 p.

Lamartine. Œuvres choisies disposées d'après l'ordre chronologique avec une biographie et notes par M. Levaillant, Paris, 1925, 1 vol. in-12.

Lamartine. Œuvres choisies publiées par R. Waltz... Poésie, Paris, 1913, in-16, LXIV-307 p.

2° — OUVRAGES, OPUSCULES ET LETTRES DES CONTEMPORAINS DE LAMARTINE.

ANONYMES. — *Histoire de la Révolution de 1848, récit des événements qui ont signalé la chute de la Royauté et l'établissement de la République française*. Paris, 1848.

— *Lamartine chez lui. Souvenirs intimes*. Paris, 1869, in-16, 71 p.

— *Osservazioni intorno ad un manifesto di Lamartine sull'organizzazione del lavoro*. *Annali di Statistica*, V, série 2 (1848).

— *Paix et travail, Progrès et conservation*, Paris, 1841, in-18.

ALEXANDRE (Ch.). — *Souvenirs sur Lamartine par son secrétaire intime*. Lettres inédites, Paris, 1885, in-12, 442 p.

— *Madame de Lamartine*, Paris, 1887, in-12, 342 p.

AZUR-DUTIL. — *Lamartine, sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1862, in-12, 41 p.

BARILLOT. — *Lamartine devant le tribunal du peuple*. Paris (1848), in-8°, 32 p.

— *Réponse aux calomnies adressées à M. de Lamartine*, Paris (1848).

BASTIAT (F.). — *Un économiste à M. de Lamartine*. *Journal des Economistes*, T.X, 1845, p. 209-223.

BERLOT-CHAPUIT. — *Fables-Proverbes avec une lettre d'introduction de M. de Lamartine et des souvenirs de Saint-Point et Monceau*. Paris, 1864.

BEAUMONT (G. de) et TOCQUEVILLE (A. de). — *Du système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application en France*, Paris, 1833, in-12.

BLANC (L.). — *Histoire de dix ans (1830-1840)*, Paris, 1841-1844, 5 vol. in-8°.

— *Histoire de la Révolution de 1848*, Paris, 1870, 2 vol. in-18.

BLOSSEVILLE (E.). — *Histoire des colonies pénitentiaires en Australie*, Paris, 1831, in-12.

BONAPARTE (prince L.-N.). — *Lettre à M. Chapuys-Montlaville. Réponse à M. de Lamartine*, Paris, 1843, in-16, 24 p.

- BRIFAUT (Ch.). — *Épître à Lamartine*, 12 juin 1830.
Œuvres de Ch. Brifaut, Paris, 1858, T. VI.
- CAMPEAUX (A.). — *Épître en vers à Lamartine. Hommage au nom de la jeunesse française*. Paris, 1848, in-8°, 14 p.
- CARNÉ (comte de). — *Une conversation chez Lamartine en 1848*. Correspondant, octobre-décembre 1873, p. 825-853.
- CASSAGNE (P.). — *Deux lettres*. La Chapelle, 12 et 28 mars 1848, in-12. 24 p.
- CASTILLE (H.). — *M. de Lamartine*. Paris, 1857, in-24, 60 p.
- CERFBERR DE MÉDELSHEIM (A.). — *La vérité sur les prisons. Lettre à M. de Lamartine*. Paris, 1844, in-8°.
- CHAPUYS-MONTLAVILLE (baron de). — *Lamartine, vie publique et privée*. Paris, 1843, in-8°, 88 p.
- CHASLES (E.). — *Lamartine*. Paris, 1869, in-8°, 30 p.
- CLARETIE (J.). — *La Fontaine et M. de Lamartine*. Paris, 1864, in-8°, 51 p.
- CORMENIN (Timon). — *Études sur les orateurs parlementaires*. Paris, 1839, in-16, p. 99-121.
- DARGAUD (J.-M.). — *Nouvelle phase parlementaire. M. de Lamartine se rallie à l'opposition*. Extrait du Journal de Saône-et-Loire, 15 mars 1843. Paris, 1843-1844, in-18, 18 p.
- DELAHANTE (S.) (baronne de Gravier). — *Souvenirs de Madame Delahante*. Evreux, 1907, 2 vol. in-8°, 781-552 p.
- DELAVIGNE (C.). — *Épître à M. de Lamartine*, Paris, 1824, in-16, 13 p.
- DELVAU (A.). — *Les Murailles révolutionnaires. Collection complète des professions de foi, affi-*

ches, décrets, bulletins de la République.
Préface. Paris, 1852, in-4°, 956 p.

DESCAZES (E.). — *Le 24 février et l'ouvrage de M. Capefigue, avec un mot sur l'Histoire de la Révolution de 1848 de M. A. de Lamartine.* Paris, 1849, in-8°, 42 p.

DOUMIC (R.). — *Les lettres d'Elvire à Lamartine.* Revue des Deux-Mondes, 1905, p. 574-602. Cf. p. 453.

DU CASSE (A.). — *Les erreurs militaires de M. de Lamartine. Examen critique de son Histoire de la Restauration.* Paris, 1853, in-16, 144 p.

FALCONNET (E.). — *Alphonse de Lamartine. Vie intime, politique et littéraire.* Paris, 1840, in-8°, 130 p.

GARNIER-PAGÈS. — *Histoire de la Révolution de 1848.* Paris, 1866, 8 vol. in-8°.

GUYARD (A.) et LASSAILLY (E.). — *Lamartine à Paris et à Mâcon. Homme d'Etat et citoyen. Détails complètement inédits sur sa vie politique et sur sa vie privée.* Paris, 1848, in-18, 30 p.

HUBERT (H.). — *Galerie républicaine. Biographie des membres du Gouvernement provisoire,* Paris, 1848, p. 7-10.

JANET (P.). — *M. de Lamartine, Liberté de pensée,* N° 10, 15 septembre 1848. Tirage à part, Paris, 1848, in-12, 23 p.

JANIN (J.). — *Lamartine. 1790-1869.* Extrait de la Revue Moderne. Tirage à part, Paris, 1869, in-16, 111 p.

JARRY DE MANCY (A.). — *Madame de Lamartine.* Paris, 1837, in-8°, 5 p.

LACRETELLE (H. de). — *Lamartine et ses amis.* Paris, 1878, in-12, 307 p.

- LAMARTINE (comtesse V. de). — *Lettres à Lamartine* (1818-1865), Paris, 1892, in-12, 323 p.
- LAPRADE (V. de). — *Lamartine. Les funérailles de Lamartine*, Paris, 1869, in-16, 52 p.
- LA VARENNE (Ch. de). — *Les Rouges peints par eux-mêmes. Biographies intimes. Lamartine*. Paris, 1850, p. 162-173.
- LAYA (A.). — *De la présidence de la République*. Paris, 1848, in-12, p. 53-57.
- LEBAILLY (A.). — *Madame de Lamartine*. Paris, 1864, in-16, 140 p.
- LEGOUVÉ (E.). — *Lamartine*. Paris, 1876, in-16, 80 p.
- LIREUX (A.). — *L'Assemblée nationale comique. Illustré par Cham*. Paris, 1850, in-8°, 625 p.
- LOISE (F.). — *Le poète philosophe ou réflexions sur les idées philosophiques et religieuses de de Lamartine, suivi d'une Ode à de Lamartine*. Paris, 1857, in-12, 100 p.
- LOMÉNIE. — *M. de Lamartine*. Paris, 1840, in-18, 36 p.
- LOUDUN (E.). — *Les derniers orateurs (1848-1852)*, Paris, 1855, p. 181-264.
- LOUET (E.). — *Le Figaro et M. de Lamartine*. Paris, 1856, in-16, 63 p.
- LURINE (L.). — *Histoire poétique et politique de M. de Lamartine*, Paris, 1848, in-16, 216 p.
- MANZONI (A.). — *Carteggio, a cura di G. Sforza e G. Gallaretti*, Milan, 1921, 2 vol. in-12.
- MAHON (E.). — *Biographie du citoyen Lamartine. Membre du Gouvernement provisoire, Ministre des Affaires Etrangères, suivi de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen*. Paris, 1848, in-8°, 6 p.
- MANSION. — *Lamartine jugé par la presse quotidienne*

à propos de son libelle N° VII dit le Conseil-
ler du Peuple. Paris, 1849, in-8°.

MAZADE (Ch. de). — *Lamartine, sa vie littéraire et po-
litique*, Paris, 1872, in-16, XXXV -- 207 p.

MIRECOURT (E. de). — *Les Contemporains. Lamartine*.
Paris, 1854, in-18, 95 p.

— *Lamartine*, Paris, 1855, in-18.

— *Histoire contemporaine. Portraits et sil-
houettes du XIX^e siècle. Lamartine*. Paris,
1867, in-18, 71 p.

MOLINARI (G. de). — *Biographie politique de M. A.
de Lamartine*. Paris, 1843, in-8°, 139 p.

MONTHEROT (F. de). — *Mémoires poétiques. A. Lamar-
tine*. Paris, 1833, in-8°, 288 p.

NISARD (D.). — *M. de Lamartine en 1837. Revue de
Paris*, 1837.

OLLIVIER (E.). — *Lamartine*. Discours pour l'Académie
Française. Paris, 1874, in-12, 210 p.

ORDINAIRE (P.). — *Episodes de la vie intime d'Al-
phonse de Lamartine*. Mâcon (1878), in-18,
66 p.

OSTROWSKI (Chr.). — *Lettres slaves (1833-1857)*, Paris,
1857, in-8°, p. 140 et 144.

PALESA (A.). — *Lamartine et la Divina Comedia*, Re-
vista Euganea, 15 mai 1857.

PELLET D'EPINAL. — *Ode à M. de Lamartine sur la
mort de sa mère*, 1830, in-16, 8 p.

PELLETAN (E.). — *Lamartine, sa vie et ses œuvres*.
Discours fait devant la société coopérative,
Paris, 1869, in-16, 33p.

— *Lettres à Lamartine. Le Monde marche*.
Paris, 1857, in-16.

— *Jocelyn*. L'Artiste, 1836, p. 248-251.

- PÈRE JEAN. — *Les conseils du Père Jean, chiffonnier de Paris*, Paris (1848).
- PILLET (F.). — *Le Robespierre de M. de Lamartine Lettre d'un Septuagénnaire à l'auteur de l'Histoire des Girondins*. Paris, 1848, in-8°, 41 p.
- PLANCHE (G.). — *A. de Lamartine. Voyage en Orient*, 1835. *Les pages de jeunesse*, 1850. *Les romans et les Confidences*, 1850. *Toussaint Louverture*, 1850. *Les Méditations et les Harmonies*, 1851, Paris, 1851, in-16, 192 p.
— *Portraits littéraires. Lamartine. Jocelyn*. Paris, 1836, in-16, p. 81-113.
- PONTMARTIN. — *Causeries du samedi. M. de Lamartine. Cours familial de littérature*. Paris, 1874, p. 136-157.
- PROUDHON (P.-J.). — *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, Introduction par G. Guy-Grand, Etude de Gabriel Séailles, Notes de C. Bouglé et de J.-L. Puech. Ed. Bouglé et Moysset, Paris, 1930, 3 vol. in-8°, T. I, 489 p.
- REBOUL (J.). — *Poésies, précédées d'une préface par M. A. Dumas et d'une lettre à l'éditeur par M. de Lamartine*. Paris, 1837.
- REGNAULT (E.). — *Histoire du Gouvernement provisoire*, Paris, 1850, in-8°, p. 371.
— *Histoire de huit ans, 1840 à 1848*, Paris, 1860, 3 vol., in-12.
- ROBIN (Ch.). — *Biographie de Lamartine, membre du gouvernement provisoire, ministre des affaires étrangères*. Paris, 1848, in-18, 52 p.
- ROCHEBLAVE (S.). — *George Sand. Lettres à Poncy*. (1842-1848). *La littérature prolétaire. Vers la révolution*. Revue des Deux-Mondes, 1909.

- RONCHAUD (L. de). — *Les nouveaux historiens de César. M. de Lamartine. M. Troplong*. Revue de Paris, 15 avril 1856, in-12, 47 p.
- *Préface pour Jocelyn et Graziella*. Paris, 1886, in-16. [Cf. *supra*, ANTHOLOGIES, p. 454].
- ROSSIGNOL (L.). — *Notice biographique sur Lamartine*. Extrait du Panthéon Biographique Universel. Paris, 1856.
- SAINT-AMAND (I. de). — *Madame de Girardin. Avec des lettres inédites de Lamartine*. Paris, 1888, in-12, p. 1-160.
- SAINT-CHÉRON. — *De la poésie et des beaux-arts dans notre époque. Lamartine. Artiste*. Beaux-Arts, 1840, p. 221-224.
- SAINT-MARTIN. — *Lamartine (Soixante ans de la vie d'un peuple)* s. d. (1869 ou postérieurement), in-4°, 4 p.
- SAINT-VICTOR (P. de). — *Lamartine*, Paris, 1869, in-16, 12 p.
- SAINT-BEUVE. — *Causeries du lundi. Lundi du 29 oct. 1849. Raphaël, pages de la vingtième année par M. de Lamartine*. Paris, 1849, in-8°, T. I, p. 63-78.
- SARRUT (G.) et SAINT-EDMÉ (B.). — *Lamartine*. Coll. Biographies des hommes du jour, 1835, in-4°, p. 302-307.
- SENZA. — *En marge de la vie de Lamartine. Lettres de Ch. B. de Jussieu de Sènevier*, Paris, 1925, in-12, 311 p.
- SERTORIO (M.). — *Dei doveri dei parrochi di A. de Lamartine*, Milano, 1842.
- STERN (D.). — *Histoire de la Révolution de 1848*. s. d. in-4°, 520 p.

- SULLY-PRUDHOMME. — *Lamartine*. Discours prononcé le 7 juillet 1886. Paris, 1886, in-4°, 8 p.
- TAILHANDIER (J. de). — *Lamartine en 1848. D'après sa Correspondance inédite avec le Dr. P. Ordinaire*. Lyon, 1890, in-16, 22 p.
- ULBACH (L.). — *Lamartine. Souvenirs, Portraits*. Paris, 1883, p. 37-78.
- VÉMAR (A.). — *Biographie complète de Lamartine*, Paris, s.d. (1869 ou postérieurement).
- VEYNE. — *Episodes de la Révolution du 24 février 1848. Prise des Tuileries. Invasion de la Chambre des Députés*. Paris, 1848, in-8°.
- WEILL (A.). — *Neuf semaines de Gouvernement Provisoire*. Paris, 1848, in-8°, 32 p.

II — ÉTUDES

- ALLAIS (G.). — *Lamartine en Toscane et les Harmonies poétiques et religieuses*. Paris, 1909, in-8°, 51 p.
- BABONNEIX (L.). — *Lamartine, Garde du Corps*. Revue d'Histoire littéraire de France, 1925.
— *En marge de « Raphaël ». Elvire et sa famille*. Revue des Deux-Mondes, 1928, p. 172-200.
- BADEY (L.). — *Deux discours de Lamartine en 1849 et 1850 à l'Ecole normale d'instituteurs de Mâcon*. Annales de l'Académie de Mâcon, 3^e série, T. XXIV, 1925, p. 338-349.
- BALDENSBERGER (F.). — *Alfred de Vigny*. Coll. Essais Critiques, Paris (1929), in-12, 212 p.
— *Joseph de Maistre et Alfred de Vigny*, Mercure de France, 16 novembre 1910, p. 256-268.

- BARRÈS (M.). — *Les Maîtres. L'abdication du poète, Lamartine*. Paris, 1927, in-12, p. 183-236.
- BARTHOU (L.). — *Lamartine orateur*. Documents inédits. Paris, 1918, in-8°, XVI — 376 p.
— *Autour de Lamartine*, Paris, 1905, in-12, 224 p. [Cf. *supra*, p. 453].
- BELLET (Ch.). — *Souvenirs dauphinois sur Lamartine*. Valence, 1916, in-8°, 243 p.
- BERENGER (H.). — *La conscience nationale. La politique de Lamartine et les générations nouvelles*. Paris, 1898, in-12, p. 3-62.
- BERT (P.). — *Lamartine « Homme social ». Son action départementale*. Paris, 1924, in-12, 259 p.
- BIRÉ (Ed.). — *Etudes et Portraits, Lamartine*, Lyon-Paris, 1913, in-8°, p. 67-106 et 131-159.
— *Lamartine et le « Correspondant » (1829-1830)*. Correspondant, 25 décembre 1879, p. 1087-1112.
- BORDEAUX (H.). — *Lamartine en Savoie*. Revue hebdomadaire, 16 octobre 1920.
— *Voyageurs d'Orient. Le secret du cèdre ou Lamartine en Orient (Lettres inédites)*. Paris, 1926, 2 vol. in-12, T. I, p. 1-126.
- BOUGLÉ (C.-C.). — *Chez les Prophètes socialistes*, Paris, 1918.
- BOUNIOLS (G.). — *Histoire de la Révolution de 1848*. Paris, 1918, in-12, 448 p.
- CAMPAUX (P.). — *Lamartine et Antoine Campaux, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg (1863-1870)*. Alsace française, 1928, p. 245-250.
- CAPLAIN (J.). — *Edouard Dubois, Lamartine et Mme Valentine de Lamartine. Etude documentaire*, Paris, 1913, in-8°, 191 p.

- CAQUET (F.). — *Eloge de Lamartine*. Nevers, 1891, in-18, 50 p.
- CHAMBORANT DE PÉRISSAT (baron de). — *Lamartine inconnu*. Lettres inédites. Paris, 1891, in-8°, XI — 388 p.
- CHARBONNEL (J.-R.). — *La Philosophie de Lamartine*. Mercure de France, 1^{er} nov. 1912, p. 502.
- CHARLÉTY (S.). — *Essai sur l'histoire du Saint-Simonisme*, Paris, 1896, in-8°, 498 p.
- CHARLIER (G.). — *Graziella*, Paris, 1924, in-16, 194 p.
- CITOLEUX (M.). — *La poésie philosophique au XIX^e siècle. Lamartine*, Paris, 1906, in-8°, XI -400 p.
- COCHIN (H.). — *Une visite à Lamartine*. Le Figaro, 23 novembre 1912.
— *Deux documents lamartiniens inédits*. Bulletin de l'Union Faulconnier, Dunkerque, 1920-1921.
— *Lamartine et la Flandre*. Paris, 1912, in-12, XXVII — 442 p.
— *Lamartine à 25 ans*. Revue hebdomadaire, 27 décembre 1913.
— *La pensée religieuse de Lamartine*. Correspondant, 10 mars 1913, p. 894-915.
- COGNAT (L.). — *L'Education de Lamartine*. Correspondant, 10 août 1903, p. 573-583.
- CONTENSON (L. de). — *Lamartine, secrétaire de légation. Son mémoire de concours en 1826*. Extrait de la Revue d'Histoire Diplomatique. juillet-septembre 1925, Paris, 1925, in-8°, 32 p.
- CORDELIÉRIER (L.). — *L'Evolution religieuse de Lamartine*. Thèse présentée à la Faculté de Théolo-

gie Protestante de Paris. Paris, 1895, in-8°, 80 p.

CRÉMIEUX (A.). — *La Révolution de Février. Etude critique sur les journées des 21, 22, 23 et 24 Février 1848*. Thèse pour le doctorat ès lettres de Paris, Paris, 1912, in-8°, 535 p.

CUVILLIER (A.). — *Un journal d'ouvriers. L'Atelier. (1840-1850)*, Paris, 1914, in-12, 296 p.

DECROOCQ (Ch.). — *La ville au beffroi. Bergues au XVII^e et XVIII^e siècles*. Bergues, 1924, in-8°.

DES COGNETS (J.). — *Les idées morales de Lamartine*. Coll. Science et Religion. Paris, 1909, in-16, 164 p.

— *La Vie intérieure de Lamartine. D'après le journal de son plus intime ami, Dargaud*. Paris, 1913, in-12, 468 p.

DEMAIZIÈRE (E.). — *L'Emeute du Port de Mâcon*. Annales de l'Académie de Mâcon, 3^e série, T. XXII, 1921.

— *La Mort et les Funérailles de Lamartine*. *Ibid*, 3^e série, T. XXIV, 1924, p. 169-184.

DIVERS.

— *A Lamartine*. Discours prononcés à Bergues à l'occasion des fêtes lamartiniennes, le 21 sept. 1913 par MM. P. Deschanel, D. Cochin, A. Dorchain, H. Cochin, avec un récit des fêtes et des lettres inédites de Lamartine publiées par H. Cochin. Préface par M. Barrès, Paris, 1914, in-12, 230 p.

— Numéro spécial en l'honneur de Lamartine, *Revue des Poètes*, 28 février 1905.

— *Le Centenaire de Lamartine célébré à Mâ-*

- con. Les 18, 19, 20 et 21 octobre 1890. Mâcon, 1891, in-8°, 222 p.*
- *L'Inauguration de la Statue à Lamartine à Belley, 22 mai 1899. Bourg, 1899, in-8°, 143 p.*
- Articles à propos du cinquantième de la mort de Lamartine, *Chroniques des Lettres françaises*, juillet-août 1925.
- Numéro consacré à Lamartine à l'occasion du centenaire des *Harmonies*, *Nouvelles littéraires et artistiques*, 20 septembre 1930.
- FAGUET (E.). — *Dernières nouvelles de Lamartine. Etude critique de la Vie intérieure de Lamartine* par Jean des Cognets. *La Revue*, 15 mars 1913, p. 201-208.
- FARGES (L.). — *Lamartine à Florence 1826-1828. Revue de Paris*, 1^{er} août 1900, p. 599-618.
- FAURE (G.). — *Pèlerinages passionnés* (Deuxième série). *Ames et décors romantiques. Lamartine et les harmonies toscanes*. Paris, 1922, p. 95-114.
- FIDAO (J.-E.). — *Le droit des humbles. Etudes de politique sociale. La pensée politique de Lamartine*, Paris, 1904, p. 150-208.
- FOURNET (Ch.). — *Lamartine et ses amis suisses. Lettres, poèmes, documents inédits*. Préface d'Auguste Dorchain. Paris, 1928, in-12, 255 p.
- GLEIZES (J.). — *Hymne à Lamartine*. Castelnau-dary, 1924, in-12, 9 p.
- GRILLET (C.). — *Le « Voyage en Orient » de Lamartine et sa « Marseillaise de la paix »*. Correspondant, 25 avril 1920, p. 355-371.
- « *Job* » dans les premières « *Méditations* »

de Lamartine. Correspondant, 25 décembre 1922, p. 1023-1050.

GUERRINI (L.). — *Lamartine secrétaire de Légation*. Documents inédits. Revue de Paris, 15 octobre-15 novembre 1915.

HALÉVY (D.). — *Le Mouvement ouvrier en France*. Paris, 1901, in-12, 300 p.

HAYE (A. de). — *Lamartine et Lord Beaconsfield*. Etude politique. Paris, 1895, in-8°, 22 p.

HAZARD (P.). — *Les influences étrangères sur Lamartine (Les premières Méditations)*. Revue des Cours et Conférences, 15 janvier-15 août, 1922. — *Lamartine*. Coll. Nobles vies, grandes œuvres. Paris, 1925, in-12, 120 p.

— Bédier (J.) et Hazard (P.). *Histoire de la littérature française illustrée*, Paris, 1923-1924, 2 vol. in-folio, 322-348 p. *Les Théoriciens du droit divin* (J. de Maistre, Bonald), p. 158.

ISAMBERT (G.). — *Les idées sociales en France de 1815 à 1848. Le socialisme fondé sur la fraternité et l'union des classes*. Paris, 1905.

JAURÈS. — *L'Armée nouvelle*. Paris, 1911, in-8°, 557 p.

JOUANNE (P.). — *Les Variantes des « Harmonies » de Lamartine*. Thèse complémentaire présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, 1926, in-8°, 202 p.

JOUVENEL (H. de). — *Lamartine et le droit au travail*. La Nouvelle Revue, juillet-août 1903, p. 145-164.

KOOL (J.-M.). — *Les « Premières Méditations » en Hollande de 1820 à 1880*. Lettres inédites de Lamartine. Thèse complémentaire, Université de Paris. Paris, 1920, in-8°.

- LACRETELLE (P. de). — *Les origines et la jeunesse de Lamartine (1790-1812)*. Paris, 1911, in-12, 282 p.
- LAFONT (A.). — *Le poème des « Pêcheurs » de Lamartine est-il retrouvé ?* Revue bleue, 15 août, 1925.
- LANOIRE (E.). — *Lamartine député de Dunkerque*. Mémoires de la Société dunkerquoise, 1909.
- LANSON (G.). — *Lamartine. Méditations poétiques*. Coll. Les grands écrivains de la France. Paris, 1915, 2 vol. in-8°. T. I, CLXXX-270 p., T. II, 330 p.
- LASBORDES (H.). — *La poésie des souvenirs d'enfance chez Lamartine*. Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres de l'Université de Paris. Paris, 1929, in-8°, 95 p.
- LATREILLE (C.). — *Lamartine et Ponsard*. Revue d'histoire littéraire. T. V, 1898, p. 117-124.
— *Lamartine. Les années de détresse et d'héroïsme*. Correspondant, 10 février 1919.
— *Les dernières années de Lamartine (1852-1869). D'après des documents inédits*. Paris, 1925, in-12, XII-279 p.
— *La jeunesse de Lamartine (1811-1820). D'après les lettres inédites de Louis de Vignet*. Correspondant, 10 mai 1922.
— *La mère de Lamartine, d'après des documents inédits*. Paris, 1925, in-12, 89 p.
— *Napoléon jugé par Lamartine*. Revue du Lyonnais, avril-juin 1922, p. 241-259.
— *Lamartine poète politique*. Annales de l'Université de Lyon, nouvelle série II. Droit lettres. Fascicule 36. Lyon, Paris 1924, in-8°, 119 p. [Cf. *supra*, p. 453].

- LEBEY (A.). — *Lamartine dans ses horizons*. Paris, 1929, in-8°, 459 p.
- LECIGNE (C.). — *Madame de Lamartine. Appendice : Une journée à Milly et à Saint-Point*. Coll. Femmes de France, n° 10, Paris, 1911, in-16, 117 p.
- LECOMTE (G.). — *Lamartine*. Abbeville, 1927, in-12, 69 p.
- LEMAITRE (J.). — *Les Contemporains. Etudes et portraits littéraires*. 4° et 6° séries. Paris, 1889, 1896, p. 150-158.
- LESTANG (P. de). — *Pèlerinage à Milly et à Saint-Point*. Les Lectures, mars 1919, p. 1-8.
- LEVAILLANT (M.). — *La jeunesse inquiète de Lamartine*. Revue hebdomadaire, août-septembre 1925.
— *Un ami de collègue de Lamartine, Prosper Guichard de Bienassis*. Revue des Deux-Mondes, 15 novembre-1^{er} décembre 1924.
- LEX (L.). — *Histoire de Saint-Point*. Mâcon, 1898, in-8° 254 p.
- LIMAYRAC (P.). — *Coups de plumes sincères*, Paris, 1853, in-12, p. 142-143 et 315-324. [Err^m § Doc.]
- LIMA-BARBOSA (M. de). — *Lamartine et le Brésil*, Paris, 1927, in-8°, 16 p.
- LUCAS (E.). — *La littérature anti-esclavagiste au XIX^e siècle. Etude sur Madame Beecher Stowe et son influence en France*. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, 1930, in-8°, 283 p.
- LUMBROSO (A.). — *Di Gabriele Pepe e del suo duello con A. di Lamartine*. Extrait de la Revista

- Storica del Risorgimento Italiano, Torino, 1899. Fasc. VI, anno III, vol. III, in-8°, 7 p.
- MAIGRON (L.). — *Le Romantisme et les mœurs*. Paris, 1910, in-8°.
- MARÉCHAL (Chr.). — *Josselin, inédit de Lamartine d'après les manuscrits originaux*. Paris, 1909, in-8°, 185 p.
- *La Mennais et Lamartine*, Paris, 1907, in-12, VIII — 380 p.
- *Le V véritable « Voyage en Orient » de Lamartine, d'après les manuscrits originaux de la Bibliothèque Nationale. (Documents inédits)*. Paris, 1908, in-8°, VIII — 211 p.
- MARGUERITE-MARIE. — *Le Roman d'une grande âme. Lamartine*. Paris, 1920, in-12, 372 p.
- MARIOTTE (J.). — *Sur les pas de Lamartine*. Autun, 1927, in-12, 78 p.
- MASSON IP.-M.). — *Lamartine*. Paris, 1911, in-12, 76 p.
- *La poésie de Lamartine et son principe d'évolution*. Revue de Fribourg, octobre 1904.
- *Lamartine, sa jeunesse*. Revue des Cours et Conférences, 1904, p. 704-719.
- MALON (B.). — *Exposé des Ecoles socialistes françaises*. Paris, 1872.
- MAURRAS (Ch.). — *La Démocratie religieuse, Œuvres de Charles Maurras*, Coll. Ecrivains de la Renaissance Française. Paris, 1921, 3 vol. in-8°, T. III.
- MENGIN (U.). — *Lamartine à Naples et à Ischia*. Revue de Littérature comparée, octobre-décembre 1924, p. 601-619.
- *Lamartine à Florence (1825-1828) d'après*

- des documents inédits*. Grenoble, 1925, in-8°, 49 p.
- *Les manuscrits d'Antoir*, Paris, 1926, in-8°, 160 p.
- MONNET (C.). — *Projet de bibliographie lamartinienne, Française-Italienne*. Préface de Ch. Thuriot, Turin, 1909, in-12, 129 p.
- MONIN (H.). — *Lamartine et la campagne des banquets*. La Révolution française, 1896, p. 548-559.
- MORIN-PONS (H.). — *Lamartine à Lyon*, Lyon, 1891.
- MORNET (D.). — *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, 1907, in-8°, 573 p.
- NICOLLE (M.). — *Montculot et les Lamartine, discours de réception à l'Académie de Mâcon*. Extrait des Annales de l'Académie de Mâcon, 3^e série. T. XXII. Mâcon, 1920, 23 p.
- NOURISSON (P.). — *Trois précurseurs de la liberté d'association : Berryer, Montalembert, Lamartine*. Paris, 1922, in-12, 173 p.
- OLLIVIER (M.-Th.). — *Valentine de Lamartine*. Paris, 1908, in-8°, 189 p.
- ORSIER (J.). — *Le Phédon de Platon et le Socrate de Lamartine*, Paris, 1918, in-8°, p. 1-70.
- PERREUX (G.). — *La Propagande républicaine au début de la Monarchie de Juillet. Etude sur les associations et la presse « patriotique » des journées de juin 1832 aux lois de septembre 1835*. Paris, 1931, in-16, 398 p.
- *Les origines du drapeau rouge en France*. Paris, 1931, in-16, 80 p.

- PINGAUD (A.). — *Lamartine chargé d'affaires (1826-1828)*, Revue d'histoire diplomatique, juillet-septembre 1927, p. 239-275.
- PITROIS (Y.). — *Ombres de femmes. La mère de Lamartine*, Paris, 1925, p. 65-107.
- PLANHOL (R. de). — *La première de Toussaint Louverture*, Minerve Française, 1^{er} avril, 1920, p. 37-50.
- POINCARÉ (R.). — *Lamartine orateur*. Conférence du 14 mars 1911. Journal de l'Université des Annales, 1911.
- POMAIROLS (Ch. de). — *Lamartine, étude de morale et d'esthétique*. Paris, 1889, in-12, 326 p.
- PUECH (J.-L.). — *La vie et l'œuvre de Flora Tristan. (L'Union ouvrière)*. Thèse pour le doctorat ès lettres, Paris, 1925, in-8°, III-514 p.
- QUENTIN-BAUCHART (P.). — *Lamartine homme politique. La politique intérieure*. Thèse pour le doctorat de l'Université. Paris, 1903, in-8°, 423 p.
— *Lamartine et la politique étrangère de la révolution de février (24 fév.-24 juin 1848)*. Paris, 1913, in-8°, 456 p.
- RAVONNEAUX (A.). — *Lamartine romancier populaire et social (1848-1869)*. Thèse pour le doctorat de l'Université de Dijon. Dijon, 1929, in-8°, 128 p.
- REBIÈRE (G.). — *Conférence sur Lamartine faite à Bergerac le 19 mai 1881*. Bergerac, 1881, in-16, 19 p.
- REYSSIÉ (F.). — *La jeunesse de Lamartine*. D'après des documents inédits et des lettres inédites. Paris, 1892, in-12, 386 p.

- ROD (Ed.). — *Lamartine*. Paris, 1894, in-12, 234 p.
- ROTH (G.). — *Lamartine et la Savoie*. Chambéry, 1927, in-12, 328 p.
- ROUSTAN (Mario). — *Le socialisme de Lamartine*. La Grande Revue, décembre 1930, p. 177-199 — janvier 1931, p. 416-437.
- ROUSTAN (Marius). — *Lamartine et les Catholiques lyonnais*. D'après des correspondances et des documents inédits. Paris, 1906, in-8°, 116 p.
- SACHS (E.). — *Les idées sociales de Lamartine*. Thèse pour le doctorat de l'Université de Paris. Paris, 1915, in-8°, 185 p.
- SAINTE-AULAIRE. — *Lamartine et la politique*. Revue de Paris, 15 juillet 1925, p. 241-252.
- SANVERT (P.-A.). — *Notes sur la poésie religieuse de Lamartine*. Mâcon, 1880, in-8°, 223 p.
- SÉAILLES (G.). — *La Philosophie du travail* (Œuvre posthume). Paris, 1923, in-12, 408 p.
— *Education ou Révolution*, Paris, 1904, in-12, 249 p.
- SÉCHÉ (L.). — *Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les « Méditations »*. (Documents inédits), Paris, 1906, in-8°, 387 p.
— *Etudes d'histoire romantique, 1^{re} série. Les amitiés de Lamartine*. Paris, 1911, in-12, 407 p.
- SÉNEVAL (L.). — *Lamartine à Montculot*. Paris, 1903, in-18, 59 p.
- STROWSKI (F.). — *Les limites du génie de Lamartine*. Correspondant, 25 août, 1916.
- SUGIER (E.). — *Lamartine, étude morale*. Préface

- d'Auguste Dorchain et lettre inédite de Lamartine. Paris, 1910, in-12, XVI — 396 p.
- TARDE (G.). — *L'opinion de la foule*, Paris, 1901, in-12.
- TESTOT-FERRY (A.) et CAHUET (A.). — *La vérité sur Jocelyn*. Revue bleue, 21 avril 1928, p. 225-232
- THURIET (Ch.). — *Lamartine et la Franche-Comté*. Besançon, 1891, in-8°, 16 p.
- TINAYRE (V.). — *A. de Lamartine, enfant*. Paris, 1880-1881, in-16, 70 p.
- TRONCHON (H.). — *Herder et Lamartine*. Revue de littérature comparée, octobre-décembre 1921, p. 527-585.
- VAUDOYER (J.-L.). — *A Lamartine (1833-1913) Préface de M. Barrès suivie d'une étude par Louis Barthou, sur la « Politique rationnelle » et de trois sonnets de J.-L. Vaudoyer*. Paris, 1914, 230 p.
- VIREY (Ph.). — *L'abbé Perrotin et la chapelle du château de Monceau*. Annales de l'Académie de Mâcon, 3^e série. T. XIV, 1911, p. 348-359.
- VOGUÉ (E.-M. de). — *Poésie et Vérité*. Revue des Deux-Mondes, 1892, p. 444-462.
- VUARNET (E.). — *Lamartine en Chablais en 1815*, Mém. de l'Académie chablaisienne. T. XI, 1897, p. XV.
- WALTZ (E.). — *La tristesse de Lamartine*. Revue de l'Université de Lyon, 1^{er} juin 1928.
- WEILL (A.). — *Lamartine et Hugo. Hymne à Lamartine*. Nouvelle éd. Paris, 1896, in-12, p. 1-23.
- WEILL (G.). — *Le parti républicain en France (1814-1870)*. Paris, 1928, in-8°, 431 p.

— *L'Eveil des nationalités et le mouvement libéral* (1815-1848), Paris, 1930, in-8°, 591 p.

WHITEHOUSE (R.) ⁽¹⁾. — *Lamartine et les Etats-Unis*. Annales de l'Académie de Mâcon, 3^e série, T. XIV, 1911, p. 332-347.

(1) Pour l'action sociale du poète lire aussi le précieux travail de ce biographe américain que nous n'avons consulté que depuis la rédaction de cette étude : *The Life of Lamartine*, London, 1918, 2 vol. in-8°.

TABLE ANALYTIQUE des MATIÈRES

AVANT-PROPOS	p. VI
INTRODUCTION	p. VII

LIVRE I

Le sentiment d'une mission populaire : son évolution

CHAPITRE PREMIER

LES IMPRESSIONS PREMIÈRES

- I. — Chez Lamartine le sentiment d'une mission populaire va naître lentement de sa connaissance approfondie des gens du peuple, de sa sympathie croissante pour eux et de sa conscience devenue sensible à leurs besoins (1).
- II. — A cet égard, l'étude de son enfance a une valeur singulière (2).
- III. — Auprès des paysans de Milly, il reçoit, à son insu, des leçons de philosophie sociale (3).
- IV. — Au foyer, son âme baigne dans une atmosphère de fraternité chrétienne, de pensée humanitaire et d'activité bienfaisante (9).
- V. — Il dégage de ses impressions premières la notion de quelques grands biens qui devraient être à la portée de tous : la liberté et le travail ; la société des simples et l'exercice de la charité ; un foyer et un Dieu (15).

CHAPITRE II

LES ÉLANS DE JEUNESSE

- I. — Lamartine n'ébauchera son évangile que lorsqu'il aura concilié deux tendances spirituelles de sa jeunesse : sympathie pour le passé de l'humanité et enthousiasme pour le beau et le bien dans les idées nouvelles de son temps (17). — La vie au collège l'éloigne des paysans (17) ; — mais renforce en lui le sentiment de la liberté et l'amour de Dieu (19), — deux passions qui semblent le prédestiner à une grande œuvre (23).

- II. — Son cœur se montre pitoyable envers la misère et sa conscience cherche, à certains moments, une foi sociale ; cependant c'est en aristocrate des lettres qu'il passe un hiver à Lyon (24), — et qu'il part pour l'Italie (27). — Auprès des patriotes romains il semble déjà mieux adapter aux besoins politiques de l'époque son idéal de la « liberté antique » (27). — A Naples il se plaît à fréquenter le *popolino* et s'humanise à ce contact (28). — Les livres seront de plus en plus pour lui sources d'idées sociales (31).
- III. — Nommé maire de Milly et de Saint-Point, il s'exerce aux fonctions publiques (32).
- IV. — Les premières velléités doctrinales : c'est l'influence pieuse de l'*Essai* de Lamennais qui donnera son caractère définitif à l'évangile de Lamartine (32).
- V. — Prenant conscience, après l'apparition des *Méditations*, de ses dons de consolateur et de conseiller (35), — il dirige la jeunesse vers le travail (38), — prêche à Lord Byron le service de la vérité et à tous la soumission à la volonté divine (40). — De ces trois notions il fera plus tard le fondement de sa philosophie populaire du travail ; en attendant il se reconnaît une première mission sociale : celle d'être le poète non seulement du cœur mais aussi de la conscience. C'est dans ce rôle qu'une petite élite de travailleurs commence déjà à le connaître (41).

CHAPITRE III

LES SENTIMENTS HUMANITAIRES

- I. — Si l'on suit l'évolution de ses sympathies on constate chez Lamartine un développement parallèle de son sentiment du devoir social (43).
- II. — Cependant que sa philosophie devient doucement patriarcale, il retrouve dans le foyer la source de la conscience civique (43).
- III. — Des observations faites à Londres sur l'oppression des classes pauvres, ainsi que les deuils qui lui surviennent le rendent plus sensible aux maux de l'humanité (48). — Il songe à la députation (51).
- IV. — En Toscane, presque toutes les influences qu'il subit le tournent vers le peuple (53). — Le libéralisme des nationalistes semble contribuer à son attirance vers les masses politiques de France (53) ; — la fréquentation des disciples de Silvio Pellico le conduit à préciser le premier besoin de l'humanité : une loi d'amour (58), — et dès lors les réalisations pratiques de ce principe lui fournissent les premiers

points de son programme de réformes (58). — C'est au Grand-Duc qu'il revient de lui rappeler qu'une réforme, conçue dans le cadre d'une nation, est affaire de science (63).

- V. — Lamartine résume toutes ses ambitions sociales en un ardent désir d'être l'instrument du Saint-Esprit (66).
- VI. — A son retour en France, sa popularité accrue lui donne confiance en sa mission de réformateur et d'apôtre auprès de ses paysans (68). — A Saint-Point s'approfondit son sentiment d'une communauté de sympathies et de responsabilités entre les diverses classes (72), — sentiment qui révèle sa ressemblance spirituelle à Madame de Lamartine, sa mère, et qu'il consacre dans son *Hymne au Christ*, hymne avant l'action du futur protagoniste de la « charité sociale » (75).

CHAPITRE IV

LA VOCATION POLITIQUE

- I. — Les désillusions même qu'il rencontre ne font qu'exalter en Lamartine son ardeur d'apôtre (78). — La Révolution de Juillet (78), — les émotions qu'il éprouve en composant son *Ode au peuple* (80), — et une lettre de Grille le font réfléchir au devoir de s'associer plus directement aux masses, ne fût-ce que comme poète politique (82).
- II. — Il tranche enfin la question de sa vocation en se convaincant que la lutte politique est une lutte sociale (85). — Dans la lente évolution de son sentiment d'une mission politique, la part des classes populaires a été prépondérante (87).

LIVRE II

Les années d'activité sociale

CHAPITRE PREMIER

ÉTUDE DES PEUPLES

- I. — Afin de mobiliser la France entière pour le labeur humanitaire, Lamartine commence, dès 1831, à « créer une force sociale ». Il achève, en même temps, sa préparation, par une étude de peuples (89).
- II. — Des sympathies réciproques s'établissent entre lui et la population industrielle et religieuse du Nord : il s'attache surtout la jeunesse à idées sociales avancées, les hommes de conscience ses électeurs, et le peuple, qu'il se réjouit de voir instruit (90).

- III. — Les élections de Bergues renforcent ces liens (95). — Ces expériences le conduisent à étendre sa sollicitude à toutes les classes laborieuses de la nation et à définir la conscience comme activité, lumière, fixité de but (97).
- IV. — La *Politique rationnelle* traduit le rêve de bonheur social qui le hante désormais (98). — La réalisation de ce rêve lui semble exiger la venue d'un grand orateur (100). — Cependant qu'au pays natal il commence à illustrer son idéal par une action pratique plus compréhensive (102), — il inaugure son œuvre littéraire de remoralisation populaire en précisant les devoirs civils du curé (104).
- V. — C'est en prophète social qu'il part pour la Palestine (108), — vibrant du désir d'aimer les hommes et avide d'enrichir son trésor moral (109). — Son entretien avec lady Stanhope et sa visite au Saint-Sépulcre le confirment dans cette idée que la mission de son siècle sera réalisée par la parole (111). — De son contact avec l'Asie naît un projet de rétablir l'équilibre dans l'activité sociale par une fusion entre l'esprit révolutionnaire de l'Occident et l'âme immobile de l'Orient, afin d'unir l'humanité entière en une république pieuse (113).

CHAPITRE II

L'IMPATIENCE POPULAIRE

- I. — Comprenant dès son entrée à la Chambre que la grande lutte économique s'ébauche, Lamartine veut, avant tout, appliquer au malaise populaire des remèdes intellectuels et moraux (119). — Tandis que le sort des ouvriers des villes commence à dominer ses soucis il s'impose un système d'enquêtes sur les plaies sociales (124).
- II. — Pour réconcilier opprimés et privilégiés, il cherche à amener à la fois les travailleurs à la patience et le gouvernement aux réformes urgentes (125).
- III. — C'est en dehors de la Chambre et surtout auprès de la jeunesse que l'influence de Lamartine se fait le mieux sentir. Le peuple aussi commence à le lire (127).
- IV. — Précisant sans cesse, dès 1835, son programme pratique, il amorce son action contre l'oisiveté et les misères matérielles et morales dont elle est l'origine (131). — Il définit ainsi les fonctions de l'Etat-Providence : encourager au travail par « une police des mœurs » (132), — par un « budget des pauvres » (134), — par un système d'enquêtes permanentes dirigées

contre les causes de chômage (135), — et destinées à faciliter l'accès à la propriété, notamment par la colonisation de l'Algérie et par l'épargne (136) ; — défendre enfin les droits des pauvres contre les monopoles oppressifs et instituer la vie à bon marché (137).

- V. — Mettre en pratique la devise des utilitaristes : le bien-être du plus grand nombre, c'est, pour une part, introduire Dieu dans la législation du pays (139). — Ainsi Lamartine modifie son idéal et y gagne les gens de bien, à mesure que son contact avec le peuple lui rend plus sensible le droit des masses au bonheur matériel (140).

CHAPITRE III

LA MISSION DES INTELLECTUELS

- I. — Lamartine voudrait enrôler tous les intellectuels de la nation au service du peuple (142).
- II. — La presse a méconnu sa sainte mission sociale (142). — La jeunesse lettrée trouverait dans le journalisme un emploi bienfaisant de son ardeur politique (143). — Le poète fonde avec ses jeunes disciples mâconnais le *Bien public* (145). — Dans *Des publications populaires* il adresse un appel à tous les écrivains du pays (146).
- III. — Le salut de la nation exige avant tout que l'enseignement gratuit soit prodigué au peuple (147). — En un duel oratoire avec Arago, Lamartine s'oppose à ce que l'instruction spéciale et technique soit donnée dès l'enfance (148) : — ce serait déshériter la population travailleuse de son patrimoine de sciences morales et de jouissances esthétiques (149) ; — ce serait empêcher la fusion intellectuelle des diverses classes, et, partant, l'action de bienfaisance commune que cette fusion seule rend possible (151).
- IV. — Sa conception toute spirituelle de l'égalité ne satisfait pas les théoriciens les plus intransigeants de cette notion. Pour Lamartine, l'égalité qui ennoblit tout le monde, c'est la liberté (151). — En essayant d'appliquer cette doctrine à la vie morale du peuple, les intellectuels doivent chercher à élargir les droits électoraux et à assurer aux masses un enseignement confessionnel mais libre (154).
- V. — La liberté doit s'affirmer sous la forme de la sympathie ; car le grand émancipateur, c'est le principe divin de la fraternité (156). — Tout en essayant d'établir l'égalité des droits et des intelligences, la société

intellectuelle doit rester l'intermédiaire entre la classe moins évoluée et Dieu (159).

CHAPITRE IV

UNE LITTÉRATURE DE " TRAVAIL ET D'ESPOIR "

- I. — Vers 1830, l'inquiétude populaire se manifeste, dans les parties instruites du peuple, comme un besoin de poésie. Lamartine essaie donc, dans *Jocelyn*, de leur donner de la stabilité morale en leur rendant conscients certains instincts qui, selon lui, nous rattachent à Dieu (160) : — celui du travail, par exemple, est une force moralisatrice, surtout quand il se présente comme une collaboration avec la nature : sa connaissance de la vie des tisserands lyonnais suffirait à elle seule à l'en convaincre ; du reste, un grand mouvement de retour à la terre préviendrait le danger non seulement économique mais moral qui menace la France et sa population ouvrière (160).
- II. — L'instinct de la propriété et le sentiment de la famille sont les premières sources de la sensibilité, les premières lois organiques et providentielles : mais le travail « est la loi suprême » (165).
- III. — Les témoignages de ses lecteurs démontrent que Lamartine atteint directement l'âme du peuple (167), — et donne de la sorte une forte impulsion à la « littérature prolétaire » (170).
- IV. — Il commence à exercer un véritable sacerdoce populaire par sa poésie toute pénétrée par l'amour de Dieu et de sa création (173). — Il est porté en conséquence à préciser sa théorie du pathétique et à choisir dans les classes pauvres les personnages de son épopée (176). — Il possède comme l'art infailible de communiquer ses sentiments au peuple (178).

CHAPITRE V

LE RÉFORMATEUR : UNE POLITIQUE DE FRATERNITÉ

- I. — La « sainte aumône de l'Etat » : si l'on considère Lamartine quand il essaie, avec une énergie inlassable, de mettre en pratique cette idée, on peut constater le progrès de son évolution sociale (180).
- II. — Il se documente sur la question des Enfants trouvés, se faisant leur défenseur contre les partisans des économies à tout prix (181) : — l'enfant illégitime n'est pas seulement une valeur à conserver — pour l'agriculture, notamment, un auxiliaire à venir (184), — c'est encore un hôte à recevoir (185).

- III. — Au pays natal, Lamartine cherche à réaliser sa pensée touchant l'instruction publique : il aide les futures mères de famille à se préparer à leur tâche de guide spirituel (189) ; — il conseille aux garçons d'éviter, dès le collège, l'esprit d'émulation qui s'oppose à la solidarité fraternelle (192).
- IV. — Soucieux de n'exclure aucune catégorie d'individus de la fraternité sociale, Lamartine s'emploie à adoucir le sort des prisonniers et à faciliter leur réhabilitation (193) : — fidèle à sa doctrine que la solitude et la nature conduisent vers Dieu, il fait d'abord instituer le système cellulaire (197), — combat ensuite pour la transportation des condamnés en pays éloignés et la constitution de colonies pénitentiaires agricoles (200).
- V. — Le travail des prisonniers, s'il est dirigé vers des fins bienfaisantes et ne concurrence pas le travail libre, pourrait établir entre la société et les détenus des rapports basés sur le souci de l'amélioration de la patrie (201). — Lamartine exige que chacun puisse trouver dans la grande communauté nationale la forme de sympathie dont il a le plus besoin : l'Enfant trouvé la fraternité du cœur, l'écolier la fraternité de l'esprit, le prisonnier la fraternité de la conscience (203).

CHAPITRE VI

LA QUESTION DES ESCLAVES : UNE POLITIQUE DE CONSCIENCE

- I. — Pour inculquer au peuple les grandes vertus sociales Lamartine cherche à les traduire en réformes : il voudrait enseigner « la liberté par la liberté » ; et la fraternité internationale en faisant de l'Europe un pays industriellement et intellectuellement unifié (205).
- II. — Cette puissance d'union lui semble exister davantage encore dans des associations bienfaisantes, telle la *Société pour l'émancipation des esclaves* (207). — C'est pendant ses interventions à la Chambre en faveur des noirs que l'on constate combien est devenu vif son sentiment d'une charge d'âmes : son souci de développer, dans la conscience des peuples, le sens de responsabilité vis-à-vis des faibles. L'indignation qu'il manifeste au sujet de l'esclavage lui révèle tout ce qu'il y a d'instinctif dans son sens de l'obligation morale (208).
- III. — Mais quand il lui faut examiner sur le plan colonial la grande question économique du siècle, le statut de la propriété et de la main-d'œuvre, il s'efforce

de suivre plutôt sa raison, insistant toujours davantage sur certaines conditions de l'affranchissement des esclaves : pour eux, l'apprentissage, pour leurs maîtres, une indemnité (211).

- IV. — Toutefois, quand il étudie de plus près l'existence des noirs, il prêche avec une chaleur croissante qu'au-dessus de tous les autres principes « l'Evangile a écrit les droits de l'âme » (214).
- V. — Cette propagande de Lamartine n'a pas été vaine : elle a trouvé un écho tant aux colonies que dans l'âme des travailleurs français (218) ; — elle a démontré, encore une fois, que le premier souci du poète est de développer les forces stables et rationnelles de la conscience populaire (221).

CHAPITRE VII

LE PROPHÈTE DU PEUPLE : VERS LA RÉVOLUTION SOCIALE

- I. — Lamartine se rend compte que la question du peuple est avant tout la sienne (223).
- II. — La mission populaire, et en même temps nationale, qu'il se voit spécialement destinée à réaliser, se définit, selon lui, comme une œuvre de rénovation, sinon de révolution ; — en face de sa popularité croissante elle exigera des efforts nouveaux d'humilité (225).
- III. — Elle entraînera en même temps la nécessité de travailler, non seulement pour le peuple, mais avec lui : dès 1843 Lamartine se fait l'avocat ardent du droit de tous à l'action politique (233) ; — il s'attache à accélérer l'éducation intellectuelle et politique des ouvriers qui dans les sociétés secrètes préparent déjà la révolution (234). — Il proclame le droit au travail sous certaines réserves ; mais dénonce l'organisation du travail telle que l'entendent les communistes, avec lesquels il se rencontre pourtant sur le principe de l'association fraternelle et sur le sentiment de la charité envers les masses (240).
- IV. — En 1845, il soulève l'enthousiasme de certains groupes de travailleurs par son opposition au ministère, en particulier par son discours contre les fortifications de Paris (243) ; — il gagne la reconnaissance affectueuse du peuple pauvre par sa lutte pour la vie à bon marché pendant la période de crise, 1846-1847 (245).
- V. — Avec les *Girondins*, il rallie la nation et l'Europe entière à un désir d'action libérale et réformatrice (248). — Les populations de son pays natal et les

ouvriers de Marseille le reçoivent comme un « prophète du peuple » ; une élite populaire accepte son idéal d'une « république d'idées » (251).

- VI. — Les masses elles-mêmes vont lui prêter force pour agir (256).

LIVRE III

Les résultats

CHAPITRE PREMIER

1848. UNE « RÉPUBLIQUE DE RÉCONCILIATION »

- I. — Dès la Révolution de Février les résultats de l'action populaire de Lamartine deviennent plus manifestes. Il croit enfin pouvoir opérer une fusion entre les classes et un rapprochement entre les pays (261).
- II. — Le peuple soulevé s'éloigne des classes dirigeantes (262), — cependant qu'en trois milieux différents de Paris son avènement se prépare : aux Tuileries, au bureau de la Réforme, et au Palais Bourbon (263). — A la Chambre, Lamartine donne aux combattants une leçon de civisme (265).
- III. — Il inaugure son action de chef de la nation en faisant fraterniser peuple et soldats (270). — Des citoyens dévoués accourent pour seconder le Gouvernement provisoire, qui se révèle, dès le début, un gouvernement social (271). — Le poète se fait accepter comme orateur par les parties moins jacobines des révolutionnaires (272). — Il insiste à la salle Saint-Jean sur l'idée que ni la liberté ni l'égalité ni la fraternité ne seraient servies par une dictature populaire parisienne (275).
- IV. — Il faut faire adopter aux autres classes le peuple et la République populaire (279). — L'action de Louis Blanc, en appuyant par un décret socialiste la requête de Marche, est susceptible d'éloigner du Gouvernement les classes conservatrices (281).
- V. — Lamartine empêche que le drapeau rouge ne devienne l'emblème de sa « révolution d'unanimité et de fraternité » (283). — Mais le titre de sauveur du drapeau tricolore ne lui suffit pas : il veut être celui qui interprète l'ordre par l'amour fraternel (287), — et qui élève les âmes à Dieu en inaugurant une république de clémence (290). — Sous son influence la haine entre classes, le ressentiment contre le ministre Guizot font place au pardon et à l'enthousiasme pour sa personne (291).
- VI. — La floraison d'hymnes à la concorde et de *Mar-*

seillaise de la paix, l'émotion soulevée par les funérailles des victimes de Février, l'union des hautes classes et du clergé avec le peuple dans un sentiment de parenté céleste semblent prouver que la prédication de Lamartine a été entendue (293).

CHAPITRE II

1848. LAMARTINE MINISTRE DE LA VIE DU PEUPLE

- I. — De toutes les classes et de tous les peuples monte vers Lamartine un appel ému et confiant (297).
- II. — Des individus, des délégations lui expriment de vive voix, en prose et en vers, leur reconnaissance (297) : — on lui proteste un dévouement patriotique prêt au sacrifice (300). — La jeunesse s'empresse à le servir en servant la république populaire (301). — La présidence d'une république fraternelle des nations ne semble pas un rêve chimérique (303). — A l'apparition du manifeste aux puissances étrangères, l'enthousiasme pour le poète atteint son apogée : plus que jamais on le traite de Messie (306).
- III. — C'est le moment aussi où Lamartine lui-même a le plus clairement le sentiment d'une mission divine : la sagesse du peuple y est pour beaucoup (308).
- IV. — Les difficultés pratiques lui deviennent chaque jour plus apparentes : il doit partager le pouvoir avec Ledru-Rollin, Louis Blanc et les Clubs (311) ; — il craint que la Commission du Luxembourg ne devienne, sous la direction de Louis Blanc, un centre d'agitation perturbatrice (311) ; — il signale l'erreur de la circulaire électorale de Ledru-Rollin (313). — Dès la journée du 17 mars, Lamartine prépare la lutte (314), — et cherche à se concilier les intrigants et certains exaltés (317). — Les menées électorales des Clubs et leur manifestation menaçante du 16 avril lui font perdre, en partie, l'affection des révolutionnaires modérés (319).
- V. — Il la retrouve à la Fête de la Fraternité (320). — Devant l'étrange mouvement de sympathie et d'amour qui se produit toutes les fois qu'il se trouve en présence d'une foule, Lamartine semble enfin justifié à se croire l'instrument de Dieu (321).

CHAPITRE III

1848. LAMARTINE MINISTRE DE LA " BIENFAISANCE RÉCIPROQUE "

- I. — Ce ne sont pas les idées des révolutionnaires socialistes mais celles de Lamartine, que le Gouver-

nement provisoire applique aux problèmes sociaux aggravés par la révolution (323), — surtout dans le domaine des grandes réformes que le poète s'est acharné à défendre (324). — Carnot, comme ministre de l'Instruction publique, se révèle, selon le poète, un modèle de civisme moral (325). — A la Commission du Luxembourg, l'œuvre pratique de Louis Blanc se borne, le plus souvent, à atténuer par des palliatifs les souffrances du moment, à réconcilier ouvriers et patrons, ou à organiser des associations coopératives protégées par l'Etat : cette action se coordonne, en somme, avec celle de Lamartine (327).

- II. — Au ministère des Affaires étrangères et au Conseil, le poète trouve l'occasion de rallier des représentants des diverses classes autour d'entreprises et d'enthousiasmes communs (330).
- III. — Les difficultés soulevées par les Ateliers nationaux mettent au premier plan des préoccupations publiques la nécessité d'une lutte, scientifique et concertée, qui soulage les victimes du chômage par la collaboration du peuple et de la bourgeoisie (335).
- IV. — Pour Lamartine l'œuvre fondamentale des travailleurs est de nature spirituelle. Aussi aide-t-il à la formation des clubs pour combattre les agitateurs, pour préparer les ouvriers à l'exercice de leurs droits politiques (340), — et se refuse-t-il à agir en César (343). — En raison de l'instabilité populaire (344), — des calomnies royalistes (345), — et de la propagande bonapartiste, l'action morale de Lamartine sur les populations ouvrières éprouve quelque peine à se développer (346) ; — elle subsiste, au moins, malgré les journées de Juin : de multiples témoignages de la part du peuple en font foi (347). — Lamartine revient à l'idée de la collaboration sociale entre classes comme remède efficace aux inconstances populaires : il prépare donc la nation à continuer elle-même son action personnelle en prêchant d'une façon plus précise son idée d'une « bienfaisance réciproque » (355).
- V. — Comme dictateur des cœurs et des consciences de l'Europe entière Lamartine a démontré, en 1848, que l'association qui sert un but humanitaire porte en elle un principe actif divin (358).

CHAPITRE IV

L'ÉDUCATEUR DU PEUPLE

- I. — Si l'on veut savoir comment Lamartine réussit, à partir de 1849, à inculquer aux membres des clas-

ses laborieuses le désir d'une « fraternité active », il ne faut point négliger les témoignages de ceux qui essaient de le consoler. Le premier réconfort lui vient des travailleurs fidèles (361). — « Eclairer et consoler le peuple » : le tribun fait des projets de journaux populaires (363). — La mission du *Conseiller* est celle même de la République : dissiper les méfiances, surtout chez les paysans et adoucir les haines politiques (365). — Les ouvriers concourent à sa propagation (366). — Ce journal réussit dans son œuvre éducatrice ; mais soulève des polémiques (367). — Le poète y annonce le projet de fondation d'une colonie à Smyrne qui rencontre maintes adhésions dans les classes modestes (371). — Il y insiste à nouveau, après un voyage en Angleterre, sur les causes d'animosité entre pauvres et riches (374).

- II. — A partir de 1850, il se rallie à une politique de douceur (375), — et dégage, dans le *Civilisateur*, le dessein de Dieu d'unir l'humanité par une communauté de pensée, et, plus tard, par une communauté d'action (379).
- III. — Dans ses romans populaires il démontre que les missions sociales ne sont pas la part exclusive des gens des classes aisées (381). — Ce qui a valu à Lamartine vieillissant tant d'émules dans les populations laborieuses, c'est, outre ses préceptes, l'exemple de sa large sympathie et de ses efforts pour susciter les initiatives et encourager les collaborations bienfaisantes (388).

CHAPITRE V

LES DISCIPLES

- I. — En précisant le rôle des classes privilégiées dans le travail collectif de la République, Lamartine insiste pour que ce travail s'exerce dans le sens de l'humilité : les propriétaires doivent se dépouiller de tout luxe au profit des pauvres ; les intellectuels de tout orgueil d'opinion (390).
- II. — Son exemple d'une générosité parfois héroïque touche les membres des classes aisées (391) : — il aide ses fermiers à accéder à la propriété (392) ; — à Paris il consacre la matinée du dimanche aux nécessiteux (394) ; — et gagne des disciples à sa politique d'aumônes (397).
- III. — Comme écrivain il préfère la cordialité de ses amis à la gloire. L'élan de sympathie que suscitent ses entreprises littéraires va jusqu'à créer comme une amorce de mouvement social ; par estime ou

par affection pour Lamartine, des gens de toutes les classes éprouvent le besoin de propager ses œuvres et ses idées (398).

IV. — Des représentants d'une jeunesse désintéressée semblent, dans toutes les races, prêts à le relayer (402).

V. — Il essaie d'établir des échanges plus directs de sympathie et de pensée avec les instituteurs (407) : — les modérés paraissent souvent puiser dans ses conseils, dans ses vers et dans son amitié le sentiment élevé de leur vocation (409).

VI. — En France et à l'étranger il reste au poète vieillissant une foule d'amis, dont beaucoup, en 1858, lui témoignent leur affection en lançant des souscriptions en sa faveur (412). — Parmi ses innombrables disciples une élite se prépare à lui constituer une postérité de consciences sociales (417).

CHAPITRE VI

LE TÉMOIGNAGE DU PAYS NATAL

I. — L'hommage le plus précieux qu'on ait adressé à Lamartine est celui de ses compatriotes mâconnais (418). A l'époque de ses graves difficultés financières ils lui révélèrent toute la profondeur de leur affection (418). — Comme châtelain il devait souvent déployer une extrême indulgence (419) ; — mais les meilleurs parmi les paysans de ses terres et les gens de Saint-Point lui montraient, par des égards délicats, qu'ils vénéraient en lui l'homme de bien (422), — et le pieux consolateur (424).

II. — Le peuple parisien tout entier eût sans doute voulu assister à ses funérailles (426). — Les hommages de ses disciples, au moins, furent exaltés (426). — ceux des populations rurales du Mâconnais et du Charollais plus passionnés encore (427). — Jusqu'en 1925 des anciens du pays rappelaient, sur un ton religieux, son besoin de la société des pauvres, ses bienfaits et la profonde sincérité de sa piété (429).

CONCLUSION	p. 431
BIBLIOGRAPHIE	p. 449
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES	p. 477
INDEX	p. 491
APPENDICE	p. 503
ERRATA	p. 550

INDEX

DES NOMS DE PERSONNES

A

A... (Mme), 246 n.
About (Edmond), 303.
Affre (Mgr) 155, 273, 294 et n.
Agoult (Mme d') [Voir Stern (D.)] 226, 227 n., 287.
Aigueperse (M. d'), 14.
Akein (M.), 94 en 2 n.
Albert, 235, 274, 313, 345, 353.
Alexandre (Ch.), 4 n., 14 n., 22 n., 50 n., 55 n., 56 en 2 n., 61 n., 117 en 2 n., 194 n., 200 n., 220 n., 229 n., 275 n., 278 n., 281 n., 285 en 2 n., 321 en 2 n., 339 n., 343 n., 366 n., 372 n., 376 n., 377 n., 392 n., 395 n., 397 n., 398 n., 404 n., 413 n., 415 en 2 n., 416 en 2 n., 420 n., 428 en 2 n.
Alfieri, 28.
Allais (Gustave), 58 n.
Alton-Shée (d'), 265 n.
Antoniella, 31 n.
Arago (François), 138, 149, 151, 152, 233, 244 n., 269 et n., 270, 301 n., 328.
Arioste, 42.
Arrivabene (comte), 56.
Artigues (M. d'), 282.
Astie, étudiant révolutionnaire, 262 n.
Audibert, maçon-poète, 258 n.
Augier, étudiant, 262 n.
Autran (Joseph), 405.

B

Babeuf, 126, 325.
Baguet (Fine), 334 n.
Bailly (Veuve), 346.
Baldensperger (Fernand) 178 n.
Balzac (Honoré de), 419 n.
Barbès (Armand), 176, 234, 243, 316, 317, 331 n., 345, 353, 378 n.
Barbès (Mlle), 197 n.
Barbier (Auguste), 401 n.
Barillot, ouvrier imprimeur, 351 et n., 353, 354 et n.
Barol (marquise de), 50, 58, 59, 62, 63, 69 n.
Barras (Georges), 385 n., 429 n.
Barrès (Maurice), 38 n.
Barrot (Odilon), 227, 257, 266, 267.
Barthélemy (Auguste), 98 n., 377 et n.
Barthou (Louis), 30 n., 34 n., 84 n., 109 n., 119 n., 251 n., 266 n., 287 n.
Bastiat (Frédéric), 137 n., 253.
Bastide (Jules), 266.
Bavière (prince royal de), 110.
Bazin (René), 267 n.
Beaumont (Gustave de), 129, 132 n., 228, 238.
Beaune (Philibert), 5 n.

- Beccaria, 62, 243.
 Becker, 206.
 Belle (M.), ami de Lamartine de Bourbourg, 94.
 Belle (M. Jean), 90 n.
 Belmontel (L.), 401 n.
 Ben-Baruch, 326.
 Béranger (Henri de), 29, 152, 171 et n., 174 n., 229, 234, 310, 436.
 Bergson (Henri), 25 n.
 Bernard (abbé), 301.
 Bernardin de Saint - Pierre, 22 n.
 Berryer (Nicolas), 227.
 Bert (Paul), ancien préfet de Saône-et-Loire, 98 n., 137 n., 138 n., 150 n., 180 n., 188 en 2 n., 446 n.
 Berzé (comtesse de), 70 n.
 Berzé (comtesse douairière de) [dite Madame de Milly], 397.
 Beschir (émir), 110.
 Bethmont (E.), ministre de l'Agriculture, 325, 334.
 Bienassis (Prosper Guichard de), 18, 21, 23 n.
 Birch (Miss Marianne) [Voir aussi Lamartine (Mme de), femme du poète], 44.
 Birch (Mrs), 45.
 Blanc (L.), 123 n., 226, 229, 238, 243 et n., 247 n., 258, 264 n., 265 n., 274 et n., 275 et n., 278 et n., 280 n., 281 n., 282 et en 3 n., 283 n., 284 en 3 n., 287, 288 en 2 n., 290 n., 298 n., 311, 312 et n., 313, 314, 316, 319, 320 et n., 327, 328 et n., 329, 330 n., 338, 343 n., 351, 437.
 Blanchecotte (Malvina), 169.
 Blanqui (Auguste), 234, 258, 274, 316, 318.
 Bleuton (Mme), 423 n.
 Blondeau, instituteur, 411.
 Blosseville (E.), 133 n.
 Bocage (A.), 266.
 Bonald (Louis de), 33 et n.
 Bonaparte [Voir Napoléon I]
 Bonaparte (prince Louis-Napoléon [Voir aussi Napoléon III], 153, 154 n., 232 n., 356, 361.
 Bonaparte (Pierre), 349, 350 n.
 Bontron (Stéphanie), 400 n.
 Bordeaux (Henri), 113 n.
 Bosselet, jeune révolutionnaire lettré, 262 n.
 Bossuet, 12.
 Bothéron (abbé Louis), 178 n.
 Bothéron (Mlle Louise), 12 n., 178 n., 285 n., 368 n., 420 n., 421 n., 424 n.
 Bouly de Lesdain (M. Louis), 90 n.
 Bouniols (Georges), 339 en 2 n., 347 n., 348 n.
 Boyer [Voir Brunet de Boyer].
 Brice (général), 363 n.
 Brifaut (Charles), 69 et n., 101.
 Brigot, ouvrier, 369.
 Brimont (baronne Renée de), arrière petite-nièce de Lamartine, 30 n., 74 n.
 Brougham (lord), 49.
 Brunet de Boyer (Edouard), 395 n., 401 n.
 Brutus, 20, 26.
 Bruys d'Ouilly (Léon), 158 n.
 Buchel, maire de Paris, 335.
 Buchez, 236.

Buis, clerc de notaire, 370 n.,
372.
Bulwer-Lytton (lord), 415.
Buroni, 401 n.
Byron (lord), 37, 41.

C

C..... (A...), prisonnier, 199.
C..... (Guigue de), enterré
près de Lamartine, 445 n.
C..... (J.), jeune poète péle-
rin au tombeau de Lamar-
tine, 445 n.
C..... (Jean-Baptiste), jardi-
nier du poète, 300.
Cabet (Etienne), 235, 243, 284
n., 316.
Caldilard (Veuve), 334 n.
Camps (Joseph), 407 n.
Canonge (Eléonore de), 40.
Caplain (Jules), 393 n., 398
n., 400 n.
Capponi (marquis Gino), 56.
Carnot (Hippolyte), 324, 325,
326, 327 et n., 334.
Carpentier (Charles), 370 n.,
401 n.
Carron (abbé), 196, 336 n.
Cartiaux-Akein (Mme), 90 n.
Cartiaux-Sapelier (Mme), 90
n.
Cassagne (P.), 299 n.
Castanet (A.), 409 n., 410 n.
Castille (Hippolyte), 271 n.,
277 n., 301 n., 416.
Caussidière (Marc), 235, 258,
293, 308, 315, 351.
Cavaignac (général Louis -
Eugène), 347, 348.
Cazalis, 113.
Cerf (docteur Léon), 428 n.
Cerfberr de Medelsheim (A.),
194, 195, 196.

César, 41, 344.
Cessiat (demoiselles de), 244,
249, 293, 308 n., 317, 322,
350, 357, 418.
Ch..... (G.) instituteur, 407 n.
Ch..... (René), ami populaire
du poète, 426 n.
Chalamo, manifestant du 25
février, 288 n.
Châlier (Joseph), 197 n.
Chamborant de Périssat (ba-
ron de), 394 n., 397 n., 404
et n.
Changarnier (général Nico-
las), 298.
Chanut (Claude), 8.
Chapuys - Montlaville (baron
de), 3 n., 4 n., 122 n., 146
n., 191 en 2 n., 226, 228 et
n., 229 et n., 230 et n., 239.
Charles X, 43, 44, 54, 68, 96.
Charles (Mme), 31 n., 33 et
n., 34.
Charlier (Gustave), 30 n.
Charpin (Stéphanie), 426 n.
Charvet (Mme Veuve), 385 n.,
430.
Chasles (Emile), 287 n.
Chassagne (M.), 424 et n.,
429.
Chassagne (M. Alexandre),
Chassagne (Mme Veuve A.),
428 n.
Chassagne (M^{lle} Pauline), 417
n., 423 n., 424 n.
Chastellier (comte de), petit-
neveu de Lamartine, 229 n.
Chateaubriand, 23, 37, 98,
175.
Chateaufrenaud [ou Chateau-
Renaud] (capitaine), 349,
412.
Chatham (lord) [Voir Pitt].

- Châtillon (Charles de), 301.
 Chéragent (E.), 300.
 Chevalier, vigneron de Lamartine,
 Chevalier (Michel), 207.
 Chiris, 414 n.
 Chocqueel (M. Louis), 90 n.,
 94 en 2 n., 95 n., 97 n.
 Cicéron, 20, 380.
 Claretie (Jules), 389 n.
 Clément (Marie), 172 n., 420 n.
 Cobden, 49.
 Cochin (Augustin), 400.
 Cochin (Henry), 5 n., 38 n.,
 90 en 2 n., 91 n., 92 n., 93 n.,
 93 en 3 n., 94 en 4 n.,
 95 n., 425 n., 426 n.
 Cochinat (V.), 220.
 Colomb (Christophe) 101, 380, 381.
 Collombet (F-Z), 98 n.
 Commerson, 365.
 Condorcet (Mme), 56.
 Considérant (Victor) 236, 243.
 Contonfrichet, mercier, 379.
 Coornaert (E.), 94 n.
 Coppens (baron de), 91, 93, 94.
 Coppens (Laurent de), 91, 92 n.
 Coppens (baronne de), [Née Eugénie de Lamartine de Prat], sœur du poète, 90, 91.
 Corbon, 288 et n.
 Corb--n, 350.
 Corday (Charlotte de), 249 et n.
 Cordelier (Lucien), 22 n.
 Cordier (Eugène), 270 n.
 Cormenin (Louis de) [Timon] 128, 128 n., 130, 224 n., 240, 240 n.
 Cornu (Hortense), 202 n.
 Cosson, imprimeur, 248 n.
 Courbec (L.), 256 n.
 Cousin (Mme Victor), 335 n.
 Couturier, banquier de Smyrne, 373 n.
 Crémieux, 267, 270, 275.
 Crémieux (A.), 234 n., 235 en 2 n., 257 en 2 n., 262 en 2 n., 263 en 4 n., 264 en 2 n., 265 en 3 n., 266 n., 267 n., 269 n., 270 n., 274 n., 275 n., 276 en 2 n., 308 n.
 Crépin (docteur), 342 n.
 Curtius, 310 n.
 Cuvillier-Fleury, 426.
- D
- Dagneau (S.), 293 n.
 Damon, menuisier, 368.
 Daniel (J.), 248 n.
 Dante, 37.
 Dargaud (J.-M.), 226, 227 n.
 Daval (Veuve), 429.
 Davanne (Julien), 363 n.
 David (le Psalmiste), 42, 60.
 Decazes (Elie), 264 n.
 Dechevaux - Dumesnil [Voir Dumesnil].
 Decroocq (Charles), 97 n.
 Dejean (H.), 37 n.
 Dejey (chanoine Marius), 21 n., 23 n., 286 n., 289 n.
 Delacroix (Félix), 307 n.
 Delahante (Sophie), 11 n., 75 en 2 n.
 Delarue, négociant, 342 n.
 Delavigne (Casimir), 50 et n.
 Delorme (D.), 402 n., 405 et n., 406 n.
 Delvau (Alfred), 309 n., 341 n.

Demaizière (Emile), 104 n., 428 n.
 Demidof (M.), 62.
 Des Cognets (Jean), 188 en 2 n., 227 n., 228 n.
 Descorps (Lucien), 214, 215, 218 et n.
 Desroulliers (Mme), 397.
 Des Roys (Mme), 3, 4 n., 79.
 Dhermigny (Mlles Clara et Amélie), 399 n.
 Doumic (René), 27 n., 31 n., 44 n., 68 n., 81 n., 113 n.
 Drevet père, 274 et 2 n., 275 n.
 Drion, manifestant du 25 février, 288 n., 331 n.
 Dubois (Edouard), 7 n., 231, 389 n., 390 n., 393 n., 394 n., 400 n., 404 n.
 Dubourg (M.), 280.
 Duchesne, ouvrier-poète, 363.
 Duchet (M.), facteur de Larmartine, 47 n., 72 n., 425 n.
 Duclerc (A.), 336 et n.
 Duclerc (Charles), 326, 339.
 Dufour (Arlès), 412 n.
 Dumas père (Alexandre), 133, 170 et n.
 Dumesnil (Dechevaux, 38 n., 174, 300, 363, 366.
 Dumesnil (Alfred), 427 n.
 Dumont (abbé), 13, 104 n., 105.
 Dumont, directeur de l'*Estafette*, 401 n.
 Dumont (Mme) [Mme de Larmartine], 332 n.
 Dunod, correspondant du poète, 334 n., 384 n.
 Dunoyer (colonel), 264, 267 et n., 270.
 Dupin aîné, 171, 186.

Dupont de l'Eure, 270, 290 n., 316.
 Dupuy (M.), 96 n.
 Du Teil (baronne), 422 n.
 Dutruge (Mme Antoine), 190 n., 393 n.
 Duval (J.), 130.
 Duvivier (général), 281.

E

Elizabeth de Hongrie (sainte), 191.
 Enfantin (Père), 174, 236, 412.
 Engels (J.-J.), 238 n.
 Ezéchiél, 111.

F

Falconnet (Ernest), 4 n., 15 en 2 n., 44, 45, 46 et 47, 105 n., 129 n., 160 n., 167 n., 177 n., 226, 227 n., 228 n., 407.
 Fargès (L.), 55 n.
 Faucher (Léon), 339.
 Faure (Philippe), 262 n.
 Fénelon, 13, 22, 64, 262, 432 n.
 Ferdinand, roi de Naples, 45.
 Ferrand (M.), 182.
 Fidaio (J.-E.), 128 n.
 Flocon (Ferdinand), 234, 274, 338.
 Flocon (Mme), 294.
 Flotard, 308 n.
 Flotte (Paul de), 318.
 Fontenay (chevalier de), 47.
 Fonvielle (Wilfred de), 262 n.
 Forbin (comte de), 30 n.
 Foscolo (Ugo), 28.
 Foucart (M.), 309 n.
 Fourier, 166, 174, 236.
 Fournet (Charles), 32 n.

Fox (Charles James), 49.
 François ([C.], directeur du
Droit, 401 n.
 Frémy (comte Ed.), 55 n.
 Frullani (Giuliano), 56.

G

Gaillard (abbé), 182, 183, 188
 n.
 Galichon (M.), 422 n.
 Galloo (Edouard), 90 n.
 Garbié, ex-capitaine de la
 Garde mobile, 417 n.
 Garde (Reine), 190, 372.
 Garnier - Pagès, 236 n., 264
 en 2 n., 265 en 2 n., 272
 n., 273 n., 275, 281 n.,
 282 n., 283 n., 284 n., 295
 n., 298 en 2 n., 302 n., 308
 n., 310 n., 312, 321 n., 324
 n., 326 n., 327 n., 332 n.,
 335 n., 336 n., 337 n., 338
 et n., 339 n., 342 n.
 Gauguier, député, 234, 301.
 Gautier (Léon), 228 n., 229
 n.
 Gautier (Théophile), 39.
 Geneviève (sainte), 191.
 Genlis (Mme de), 2, 12.
 Gérusez (Charles), 310.
 Girardin (Mme de) [Delphine
 Gay], 249 et n.
 Giuntotardi (Filippo), 27 et
 n.
 Glanville (G.), 415 n.
 Gônon, correspondant du po-
 ète, 395 n.
 Gosselin, 82.
 Gourjon (F. Gédéon), 304 n.
 Gouttière (M.), 38 n.
 Grammont (chevalier de), 30.
 Gravelle (A.), 367 n.
 Graziella, 29, 30 n.

Grille (F.), 84, 85, 371.
 Grillet (Claudius), 117 n.
 Gubernatis (A. de), 55 n.
 Guerrini (L.), 56 n.
 Guibert (Melchior), 264 n.
 Guizot, 148, 192 n., 256, 343.
 Gutenberg, 380, 381.
 Guyard, 425 n.
 Guyonie, correspondant du
 poète, 370 n.

H

Halévy (Daniel), 120 n., 123
 n.
 Hanin, directeur du *Siècle*,
 401 n.
 Haste (Mme), 27 n.
 Havelock (général), 416.
 Hazard (Paul), 26 n., 30 n.,
 31 n., 33 n., 34 n., 54 n.,
 59 n., 90 n., 96 n., 194 n.,
 233 n., 250 n.
 Herriot (Edouard), 443 et n.
 Herschell (Frédéric - Guillau-
 me), 149.
 Hetzel (Louis), 265.
 Heurtier, 384.
 Hinrichs (Mary Stanley), 366
 n.
 Hodde (de la), 235 n.
 Homère, 380, 405.
 Huerne de Pommeuse, 132
 n., 133 n.
 Hugo (Victor), 69, 80, 171,
 207, 350, 403 n., 405.

I

Ibrahim-Pacha, 110, 115.

J

Jacquard (Joseph-Marie), 25
 n., 164 n.
 Jacques du Bon Dieu, 385 et
 n., 386 et n.

Janin (Jules), 166 n., 287 n., 301 et n., 397 n., 401 n., 427.

Jarry de Mancy (Adèle), 3 n.

Jasmin (Jacques Boë), 172.

Jaurès (Jean), 444 n., 445, 446 n.

Jean-Baptiste (saint), 225.

Jean (« Le père Jean chiffonnier de Paris »), 293.

Jeanne d'Arc (sainte), 380.

Job, 391, 401.

Jouvenel (Henri de), 134 n., 240 n., 323 n.

Jussieu de Sènevier (M^{lle} Valentine de), petite-nièce de Lamartine, 27 n., 30 n., 60 n., 73 n., 199 n., 229 n., 420 n., 421 n.

L

Lacretelle (Henri de), 29 et en 2 n., 30 n., 88 et n., 129 n., 145 n., 171 n., 177 n., 243 n., 283 n., 290 n., 299 n., 349 n., 367., 391 n., 392 n., 393 n., 395 n., 425 n.

Lacretelle (Pierre de), 3 n., 4 n., 12 n., 14 n., 15 n., 21 n., 23 n., 30 n., 32 n.

Lafont (Aimé), 29 n., 177 n.

Lalanne (Léon), 347.

Lamartine (abbé Jean-Baptiste de), oncle du poète, 105.

Lamartine (Alphonse de), fils du poète, 51.

Lamartine (comtesse Valentine de), [Voir aussi demoiselles de Cessiat, et les nièces de Lamartine], nièce du poète, 65 n., 73 n.,

395 n., 418, 423, 424 n., 427, 432 n.

Lamartine (Julia de), fille du poète, 53, 60, 113.

Lamartine (M. François - Louis de), oncle du poète, 34.

Lamartine (Mlle de), tante du poète, 63.

Lamartine (Mme Alphonse de) [Voir aussi Birch, Miss Marianne], 44 n., 48, 49 n., 50 et n., 53, 58, 61 n., 70 et n., 84, 111 n., 114, 125, 176, 191 et n., 196, 197, 200, 332 et n., 335 et n., 392, 394 n., 421 n., 423.

Lamartine (Mmes les nièces de), 414 n.

Lamartine de Prat (chevalier de), père du poète, 5, 8, 9, 13, 14, 120.

Lamartine de Prat (Mme de), mère du poète, 2, 3 et n., 4 n., 9 et n., 10 et n., 12, 15, 25, 36, 44, 55, 68 n., 75 et n., 76, 104, 421 n.

Lamennais, 33, 35 et n., 40 n., 99, 125, 152, 310.

Lanson (Gustave), 26 n., 28 n., 30 n.

Laprade (Victor de), 405, 427 et n., 428 n.

Larabit, député, 269 n.

Larnaud (M. de), 34.

Larochejaquelin [ou La Rochejaquelin] (baron de), 197, 200.

Laroyer (docteur), 111 n.

Latour (A. de), 81, 85 n.

Latreille (Camille), 14 n., 17 n., 30 n., 31 n., 44 n., 55 n., 62 n., 367 n., 370 n., 374 n.,

- 375 n., 376 n., 389 n., 394 n., 398 n., 402 n., 404 n., 412 n., 414 n., 419 n., 422 n., 428 n.
- Laurent (Mme), 392 n.
- Lauvergne (Mlle Christine), 190 n., 420 n., 429 n.
- Lavarenne [ou La Varenne] (Charles de), 261 n., 276 et n.
- Laya (Alexandre), 344 n., 346 n.
- Lebailly (Armand), 332 n.
- Lebleu (M.), 90 n.
- Leconte de Lisle, 325 n.
- Ledru-Rollin, 249, 262, 266, 267, 270, 278, 279, 283 n., 311, 314 et n., 316, 343, 345, 351.
- Ledru-Rollin (Mme), 294.
- Legouvé (Ernest), 231 n., 278 n., 299 n., 392 n., 401 n., 405.
- Lemaire (docteur), 90 n.
- Lémoutre, correspondant de Lamartine, 417.
- Léopold (grand-duc de Toscane), 53, 56, 63, 64, 65, 67.
- Leroux (Pierre), 236, 257.
- Levaillant (Maurice), 26 n.
- Lima-Barbosa (M. de), 402 n.
- Litaud (Marie), 11, 74 n., 421 et n.
- Loménie (M. de), 230 n., 232 n.
- Louet (Ernest), 402 n., 404 n.
- Louis-Napoléon [Voir Bonaparte (prince Louis-Napoléon)].
- Louis-Philippe, 2, 79, 120, 155, 158, 219, 244, 245, 248, 263, 264, 267.
- Lucas (Edith), 383 n.
- M
- M... (Louis), 219.
- Machiavel, 64.
- MacTavish (Dugald), 372.
- Mahon (Eugène), 249 n., 332 n., 405 n.
- Maigron (Louis), 59 n.
- Maillot, huissier du Conseil municipal de Paris, 275 n., 353.
- Maisod (M. de), 342 n.
- Maistre (Joseph de), 33.
- Maistre (Xavier de), 18.
- Malo (Léon), 286 n., 288 n., 289 n.
- Malthus, 49, 186.
- Mamoz (L.), 192, 193 n., 330 n.
- Mansion, ancien directeur de l'Ecole normale, 375, 376, 409.
- Manzoni, 56, 62 et n., 75, 304.
- Marat, 249.
- Marche, meneur socialiste, 281, 282, 283, 311.
- Maréchal (Christian), 35, 98 n., 113 n.
- Mariam (An. Dr.), 403 n., 427 n.
- Marie, ministre des Travaux publics, 270, 275, 311, 337, 339 n., 348.
- Maritain (Paul), 4 n.
- Marrast (Armand), 235, 266, 274, 320, 343.
- Martin (Aimé), 81, 82, 83, 95, 104 n., 122 n., 176 n., 184 n.
- Martin (Mme Aimé), 84.
- Martin (Henri), 326.
- Martin (S.), 402 et n.

Marx (Karl), 238 n.
 Mathieu, avocat, 279 n.
 Mazure (Mme), 191.
 Méade (J.-P.), 304.
 Menant (Mme), 7.
 Mengin (Urbain), 28 n., 30 n.,
 31 n., 55 n.
 Mérienne, administrateur de
 théâtre, 363 n., 366 n.
 Meydieu (Pierre), 101 n.
 Michelet, 301 n., 427 n.
 Mill (John Stuart), 49 et n.
 Mirabeau, 20, 21, 379.
 Mirecourt (Eugène de), 98 n.
 Mistral (Frédéric), 405.
 Moïse, 59, 379.
 Molé, 37.
 Molinari (G. de), 182 n.
 Montanelli (Giuseppi), 56.
 Montcalm (Mme de), 34.
 Montesquieu, 13 .
 Montherot (Mme de) [née
 Suzanne de Lamartine de
 Prat], 51.
 Montherot de Noblet (com-
 tesse de), arrière petite-
 nièce de Lamartine, 397 n.
 Moorat (Samuel), 117 n.
 Mor-- (Victor), 225.
 Mornand (Félix), 401 n.
 Mornay (M. de), 181, 187, 375.
 Mounier, 37.
 Murat (Napoléon), 28, 350.
 Musset (Alfred de), 68.
 Myard (Baptiste), 393 n.

N

Napoléon I^{er}, 28, 120, 231,
 232, 299.
 Napoléon III [Voir aussi Bo-
 naparte (prince Louis-Na-
 poléon)], 153, 154, 232 n.,
 362, 389, 426 n.

Naubanc (vicomte de), 110
 n.
 Nayman (L.), 307.
 Nemours (duc de), 266, 267
 n., 268.
 Nemphed, 194.
 Ney (maréchal), 335 n.
 Niboyet (Eugénie), 240.
 Niccolini (G.-B.), 56.
 Nourrisson (Paul), 134 n.

O

O'Brien (Mme), 392 n.
 O'Connell (Daniel), 49, 237.
 Ollivier (Adrien), 300 n.
 Ollivier (Emile), 37 n., 426,
 429 n.
 Ordinaire (docteur P.), 4 n.
 Orléans (duchesse d'), 264,
 266.
 Orsay (comte d'), 376.
 Ostrowski (Christian), 344 n.
 Owen (Robert), 49, 238 n.
 Ozinam, 73 n.

P

P... (Ulysse), 396 n.
 Palissy (Bernard), 387, 388.
 Paris (comte de), 265 n.
 Pascal, 35.
 Paschoud (Martin), 413.
 Pasquier (Etienne-Denis), 37.
 Pasquier (Léandre), 409, 410.
 Passy, député, 216.
 Paul (saint), 59.
 Paulin, directeur de l'*Illus-
 tration*, 401 n.
 Pavie, instituteur, 410.
 Peel (Robert), 49.
 Pelletan (Eugène), 250 n.,
 310, 383 n., 404 et en 2 n.,
 405, 414 n.
 Pellico (Silvio), 62.

- Pepe (colonel Gabriele), 54.
 Périer (Casimir), 100, 101.
 Perrin, tisserand, 39 n., 176.
 Perrin (Mme Veuve), 71 n.,
 73 n., 74 n., 191 n.
 Piedagniel (A.), 169.
 Pingaud (Albert), 54 n., 56
 n., 57 n., 64 n., 136 n.
 Pitt (William), lord Cha-
 tham, 49, 111.
 Planche (Gustave), 383 n.
 Planhol (René de), 364 n.
 Plée (Léon), 367 et n., 401 n.,
 402.
 Poincaré (Raymond), 159 n.,
 180 n.
 Polignac (duc de), 78.
 Poncy (Alexandre), 152 et n.,
 170.
 Ponsard (François), 68, 401
 n., 405.
 Ponti (V.-P.), 42 n., 50 n.,
 59 n., 63 n., 69 n.
 Poujoulat (Jean-Joseph-Fran-
 çois), 145 et n.
 Proudhon (P.-J.), 235, 338,
 340, 445.
 Prunier (abbé), 334 n.
 Puech (Jules-L.), 152 n., 172
 n., 229 n., 235 n., 236 n.,
 237 n., 239 n.
- Q
- Quarré (Antoinette) ouvrière-
 poétesse, 172.
 Quentin - Bauchart (Pierre),
 233 n., 249 n., 271 n., 279
 n., 281 n., 283 n.
- R
- Raigecourt (marquise de), 40.
 Raspail (docteur), 176, 236,
 318.
 Ravier (abbé), 399 n.
 Raignot, ouvrier franc-com-
 tois, 372 n.
 Reboul (Jean), 39, 170 et n.,
 171, 172.
 Regnault (Elias), 233 n., 244
 n., 263, 269 n., 294 n., 298
 en 2 n., 310 n., 313 n., 314
 n., 315 n., 316 n., 319 n.,
 324 n., 325 n., 334 n.
 Remacle (M.), 182.
 Renouvier (Charles), 327 et
 n.
 Requin, étudiant révolution-
 naire, 262 n.
 Reveillon (M.), 32 n.
 Rey (Joséphine), 400 n.
 Reyssié (Félix), 6 en 3 n.,
 7 n., 18 n.
 Richard (Ulysse), 371 n., 399
 n.
 Robin (Charles), 286 n., 291
 n., 297 n., 303 n.
 Rocheblave (Samuel), 152 n.,
 171 n.
 Roglon (Mme), 72 n., 191 n.,
 423 n.
 Roiseau (l'abbé), 105 n., 106
 n.
 Rolla (Clelia), 55 n.
 Rolland (Charles), 303 n.
 Ronchaud (Louis de), 30 n.,
 116 n., 222 n., 226, 227 n.,
 250 et n., 251 n., 252 n.,
 285 n., 286, 405, 427 n.
 Ronot (Maître), 103 n., 232.
 Rose, servante du poète, 285
 n.
 Rossetti (Dante Gabriel), 37.
 Rossetti (Teodorico), 38 n.
 Rothschild (baron de), 247
 n., 308.
 Rouget de Lisle, 34.

Roustan (Mario), 241 n., 253 n., 443 n.
 Roustan (Marius), 241 n.
 Rousseau (Jean - Jacques), 2, 3, 4 n., 21, 22 et n., 33.
 Royer-Collard, 226, 232.
 Russel (lord John), 49, 415.

S

S... (M. de), 331 n.
 Saché (M.), 84 n.
 Saint-Chéron, 108.
 Saint-Simon, 99 et n., 174.
 Saint-Victor (Paul de), 427.
 Saint-Winoc (abbés de), 90 n.
 Sainte-Beuve, 226 n., 286 n., 415 n.
 Sand (George), 132, 152, 170, 229, 232 n.
 Sanson (Mgr de), 197.
 Sapelier (M. Louis), 90 n., 302 n.
 Sarrans, 275 n., 276, 277 n.
 Sauzet, 266 n., 269 et n.
 Schœlcher (Victor), 221.
 Scott (sir Walter), 73, 102.
 Séailles (Gabriel), 403 n., 446.
 Séailles (Mlle), 403 n.
 Séché (Léon), 68 n.
 Siraud (Marius), 71 n.
 Smith (M.), avocat, 182.
 Sobrier, 258, 310, 318, 319, 378 n.
 Staäl (G. de), 13 n.
 Stanhope (lady Esther), 111 et n., 112 et n.
 Stern (Daniel) [Mme d'Agoult], 155 n., 262 n., 266 n., 270 n., 271 en 2 n., 272 n., 274 n., 282 n., 284 n., 285 en 2 n., 286 n., 287 n., 289 n., 295 n., 297 n., 306 n., 310 en 2 n.

Sturge, correspondant char-
 tiste, 304.
 Subervie (général J. G.), 301.
 Sumelin, employé d'une com-
 pagnie de gaz, 331 n.

T

Tacite, 13, 22.
 Talleyrand, 37, 131.
 Tarlet (M.), 386 n.
 Temple (Philippe), 406 n.
 Texier (Edmond), 402 n., 419 n.
 Thiébaud, 288 n.
 Thiers, 128, 263 n.
 Thouverez (Constant), 411.
 Thureau-Dangin, 233 n.
 Tocqueville (Alexis de), 129, 132 n., 228.
 Tommaseo (Nicole), 56.
 Toussaint - Louverture, 207, 218, 219.
 Toutant (M.), vigneron de
 Lamartine, 103 n.
 Tréfeu (L.), 306 n.
 Tristan (Flora), 152 n., 229, 236, 237 et n., 239.

U

Ulbach (Louis), 119 n., 121 n., 131 n., 143 n., 148, 210, 216 n., 221 n., 226, 227 n., 248 n., 403 n., 405.

V

Valette, 419 n.
 Vatin (M.), 102 n.
 Vaudran (M. de), 13.
 Verchère (M.), 192.
 Véron (docteur L.), 256 n.
 Veuillot (Louis), 287.
 Veyne, 264 n., 267 n., 269 n.
 Vignet (Louis de), 17, 18, 23.

Vignet (Mme de) [née Césarine de Lamartine de Prat] sœur du poète, 51.

Vigny (Alfred de), 93 n., 171 n., 178.

Villemain (François), 68, 192 n.

Villemain, garnisseur de chapeaux, 229 n.

Vinçard, 207.

Vincent de Paul (saint), 186, 188.

Viol (G.), 407 n., 411.

Virieu (Aymon de), 17, 18, 23, 24, 26, 28, 30, 31 n., 35, 41, 52, 57, 62 n., 63, 79 n., 81, 86, 100 n., 121, 148, 157, 225, 232.

Vitrolles (M. de), 64 en 2 n.

W

Wagon, correspondant du poète, 347 n.

Wailly (de), 401 n.

Waldeck-Rousseau, 328 n.

Warenghean (baron de), 90 n., 93 n.

Washington, 344 et n.

Watrimon, rédacteur d'un journal des étudiants, 262 n.

Weill (G.), 230 n.

Wellington, 49.

Wilberforce, 49.

Wissocq (Elie de), 70 n.

Wrindts (abbé), 20, 21 et n.

Vu le 7 avril 1930.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres de
l'Université de Paris,*

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY

APPENDICE

A. — HARANGUE DE LAMARTINE (1).

8 septembre 1862.

Réponse de M. de Lamartine à la sérénade qui lui a été donnée à Saint-Point par la musique des élèves du petit Séminaire de Semur.

Messieurs,

Jamais les ombrages muets et les tours presque veuves de St-Point n'ont entendu des accords plus inattendus et plus touchants que ceux que vous venez de faire retentir sous leurs voûtes. Ils y laisseront un écho durable ; le retentissement de vos instruments et de nos cœurs ! La distance que vous avez parcourue et votre jeunesse même augmentent ma reconnaissance !

Je vois que vous êtes tous de très jeunes gens, c'est un sujet de plus de satisfaction et de confiance pour moi ; la jeunesse n'est-elle pas en effet l'âge de l'impartialité comme elle est l'âge de la générosité, de la poésie, de la religion de l'enthousiasme ? Etrangère par ses années à tous les ressentiments du passé, à toutes les injustices du présent, elle juge les choses en elle-même, elle est le commencement de la posté-

(1) Notes prises par Mme Valentine de Lamartine et communiquées par Mlle Louise Botheron. Citées, *supra*, p. 424.

rité pour les hommes qui ont été comme moi mêlés sans le vouloir aux grands événements des temps difficiles.

Je ne prends pas à la lettre les éloges exagérés que votre jeune interprète vient de me donner dans ses vers trop poétiques. Mais il est permis à la poésie de tout exagérer. Je n'en accepte que ce qui est la vérité la plus stricte, c'est-à-dire de bonnes intentions. Je n'ai point aspiré à me placer à la tête de mon pays si ce n'est un moment pour le servir et pour me retirer humblement ensuite à ma place ; je n'ai point été affecté de ce que vous appelez son ingratitude et ma déchéance. Ma déchéance n'a été que ma retraite volontaire, et le cœur des honnêtes gens me tiendra lieu de ce que j'ai sacrifié librement pour éviter des malheurs publics, des spoliations et des vilénies, et encore ce n'est pas à moi seul que vous le devez, c'est à la France elle-même, à la nation presque toute entière, à ce merveilleux pays où le peuple est aussi grand par son bon sens que par son élan vers les belles choses ; il a le sentiment du possible ; il sait honorer ceux qui l'arrêtent ; il accepte avec sagesse le frein de sa propre modération ; tout ce que vous appelez ma gloire n'a été que d'avoir été pendant quelques mois à la hauteur de la France entière !

Aujourd'hui, je paye en effet cet honneur par des disgraces, des difficultés, des dépouillements, des revers de fortune dont vous êtes témoins. Qu'importe ? Un jour comme celui-ci me soutient et me fortifie. Vous présentez en effet en ce moment un rare et honorable phénomène, c'est qu'à l'inverse des autres hommes que la fortune attire, au lieu d'acclamer sur leur passage la puissance et l'opulence semant sur

leurs pas leurs faveurs et leurs bienfaits, vous venez dans la solitude et dans le revers saluer un homme qui fut un jour tout puissant de la puissance du peuple, et qui ne s'en servit que pour éviter toute tache de sang sur ses mains, respecter la religion d'autant plus sainte qu'elle est plus libre, à préserver l'humanité, à conserver la paix entre les peuples et à rendre, ou du moins à vouloir rendre à la France tous les services qu'un bon citoyen voudrait rendre à tous les individus dont se compose une grande nation !

Je m'arrête, Messieurs ! entrez un moment avec moi ; entrez dans cette antique et simple demeure où vous serez introduits par des amis qui sont en même temps vos maîtres et vos modèles et puisque vous êtes attendus à une autre table plus prête à vous accueillir, trempez-y seulement debout, vos lèvres dans la coupe de notre humble hospitalité !

De la main du poète : AL. DE LAMARTINE.

B. — LETTRES ADRESSÉES A LAMARTINE,
« HOMME SOCIAL » (2).

I. — LETTRE DE * HENRY WILLIAM VINCENT (EXTRAIT) (3).

Après un séjour à Saint-Point, cet Anglais, l'un des proches de Madame de Lamartine, invite le poète à revenir en Angleterre saluer « en preux chevalier » la reine Victoria.

(2) Toutes ces lettres inédites se trouvent aux *Archives de Saint-Point*.

(3) Les noms des correspondants qui n'ont pu être complètement identifiés par des recherches effectuées dans les archives municipales sont accompagnés ici d'un astérisque.

London Lodge
Campden Hill (Kensington)
 23 mai 1838.

.....

Vous ne sentirez dans cette maison la main du gouvernement que pour la préservation du système social de l'anarchie — et si vous y rencontrez un trône, je vous garantis que ce sera « un trône entouré d'Institutions républicaines » !

Cette liberté, et l'accolade d'une sincère amitié sont les seules tentations que je puis vous offrir pour vous attirer parmi nous de tous les hauts intérêts et la juste admiration qui vous entourent.

Votre sincère et fidèle ami,

Henry Wm VINCENT.

II. — LETTRE DU PASTEUR MARTIN PASCHOUD (4).

Cet ami des travailleurs a reçu des confidences sans doute pessimistes à l'excès sur les embarras pécuniaires du poète.

Monsieur de Lamartine,

Après 20 mois de voyage pour réparer les irréparables ravages de la maladie, j'arrive à Paris las de ma longue inutilité et heureux d'y reprendre un peu les humbles et faibles travaux de mon ministère. Vous m'avez engagé à vous donner de mes nouvelles, en voilà, mais ce n'est pas pour cela que je vous écris.

(4) Les documents, comme celui-ci, que nous n'avons pu consulter directement sont accompagnés ici de la mention « copie ». Cf. *supra*, p. 413 et note.

Hier, ayant à ma table un étranger qui vient de Lyon et qui a l'honneur de vous connaître, je lui demandais s'il savait le moment de votre retour :

« M. de Lamartine ne viendra à Paris que le plus tard qu'il lui sera possible, car, il a grand peine à vivre, il a fait des pertes de fortune considérables, il est obligé de s'imposer beaucoup de privations ».

Ces paroles prononcées, non comme conjecture, mais comme triste réalité, m'ont préoccupé toute cette nuit. Excusez-moi de les répéter, elles expliqueront, si elles ne le justifient, le but de cette lettre.

Je vous ai dit une fois, je m'en souviens, que vous étiez l'homme *à qui je devais le plus* et que *j'aimais le plus*. Cela est vrai. Mais cela ne doit pas se dire seulement, cela doit se montrer. Si j'avais des millions, je vous en offrirais, mille fois heureux de ce partage. Il ne m'est pas possible de disposer de plus de 20.000 — je vous les offre — en demandant à Dieu qu'il mette au cœur d'un grand nombre de vos amis de vous offrir ainsi chacun selon son pouvoir. A quel-que titre que ce soit, prêt ou don, n'importe. Ce n'est pas un service qui vous serait rendu, c'est une dette sainte qu'on n'acquitterait qu'en bien faible partie. Oui, je vous le jure, si Dieu qui est et qui restera toujours, le *seul et unique* confident de cette pensée, vous inspirait d'y répondre selon mon désir, si vous daigniez accepter aussi simplement et aussi fraternellement que je vous la présente, cette expression de mon éternelle gratitude, ce n'est pas vous, certes, que je considérerais jamais comme l'obligé, mais moi et mes sentiments affectueux et dévoués s'en augmenteraient encore, s'il est possible.

Je pourrai envoyer immédiatement un mandat ou en acquitter un à un jour de vue.

Paris, 23 novembre 44.

Martin PASCHOUD,

Pr. du Consistoire Protestant.

III. — LETTRE DE BREVET (EXTRAIT) (5).

Cet ouvrier, qui traite de la question de la propriété individuelle et du communisme, se dit de ceux qui ne possèdent pas mais qui se louent, en attendant d'être obligés de se vendre.

..... le prix de la journée ne nous permet pas de devenir propriétaire si seulement il nous permettait de satisfaire notre appétit, je ne parle pas d'une petite partie de privilégiés parmi les prolétaires ; mais des sept dixièmes des travailleurs à la ville comme à la campagne qui sont mal habillé, mal logé, mal nourri. Oh ! vous monsieur qui avez l'âme juste et le cœur généreux si vous étiez témoin de nos fatigues, de nos privations, si vous voyiez après les heures d'un long et pénible travail Celui qui pour réparer ses forces n'a qu'un morceau de pain ou de mauvais alimens et son appétit qui lui en demande encore ; mais son cœur lui les refusent pour les porter à sa femme et à son enfant ou pour le lendemain qu'il sera peut-être sans ouvrage. Je ne peux pas tout vous dire ce que je connais de notre malheureuse position.. (.....) Je vous demande mille pardons d'avoir pris la hardiesse de vous adresser cette lettre :

(5) Ou Drevet : ce nom est peu lisible. Lettre non datée.

mais cette hardiesse M. je l'ai prise dans vos admirables discours où vous vous montrez bienveillant pour nous, ne vous étonnez pas si des hommes qui sont fatigués, qui ont froid, qui ont faim, se fassent partisans d'un système qui leur paraît être bon à les délivrer de tant de souffrances. S'ils se trompent qu'on leur en montre un autre, nous les comparerons ; mais nous demandons du positif, car nous sommes pressés par la faim, veut-on établir un moyen qui satisfasse les besoins de la masse et on aura [bientôt] (6) à s'en inquiéter y le rejete, il faut du positif et non pas des phrases vides comme on a tant fait jusqu'à ce jour. Je ne viens pas défendre la communauté je la regarde que comme un moyen d'améliorer notre sort que parce qu'on a pas formulé d'autres où le déshérit ait une garantie sérieuse pour ses droits. Nul part nous ne sommes représentés ; dans les Conseils municipaux, conseils généraux, dans la Chambre des Députés, pour tout nous sommes des parias indignes d'être avec eux. Nous y étions cependant en 89, 93 et 1830. Aujourd'hui on nous fait jusqu'à un crime de chercher à adoucir nos souffrances. J'allais dire que personne ne s'intéresse à notre position ; mais nous nous comptons des amis jusque dans la noblesse que nous avons combattue : mais surtout dans la bourgeoisie où un grand nombre de cœurs généreux défendent notre camp. Oh ! vous Mr. sur lequel nous fondons tant d'espérances vous êtes déjà monté si haut sur la pyramide « de » la postérité, dessinez maintenant l'arc-en-ciel qui doit vous distinguer des autres renommées. En formulant un système

(6) Nous marquons les mots peu ou pas lisibles du signe [] ; les mots restitués, du signe « ».

qui aura pour but de relever à leurs véritables hauteurs les droits de ces victimes de l'ordre sociale actuelle, vous êtes l'éloquence et vous savez la vérité. Quelle camp est plus digne d'avoir des bons défenseurs que celui des hommes qui ne demandent à l'ordre social que du travail... S'il y avait un ministère du travail, qui aurait des bureaux dans tous les coins du royaume, qui auraient le nombre des travailleurs, comme chaque journée demande une ration, qui n'est produite que par le travail. Il ne devrait donc jamais y avoir de travailleurs inquiets de trouver de l'ouvrage, inquiétude qui cause beaucoup plus de peines que aller à faire le travail : tant que l'homme est fort il espère encore trouver de l'occupation ; aussitôt que les rides apparaissent sur sa figure, ou que les cheveux viennent à blanchir on ne le reconnaît plus. Il n'y a plus pour lui de l'ouvrage, il ne lui en reste qu'un seul, c'est de se faire mourir lui-même s'il ne veut mourir de faim.

Recevez Mr. nos plus sincères remerciemens pour ce que vous avez fait pour nous.

BREVET ouvrier

Barrière longchamp N° 10.

IV. — LETTRE DU DOCTEUR PASCAL (EXTRAIT) (7).

Mâcon, 9 Mai 1846.

Monsieur,

.....

Vous avez renversé de fond en comble la vieille

(7) Copie.

politique, vous avez fait justice de cette science diplomatique qui compte pour rien le bien-être des masses, toutes les questions ont été traitées par vous au point de vue humanitaire, d'une manière sublime, après avoir prouvé à ces gens-là que vous en connaissiez le mécanisme mieux qu'eux, vous avez fait jaillir des idées où ils ne voyaient que du sel... (8) vous êtes le plus grand orateur parce que vous êtes le meilleur des hommes. Oui, ces magnifiques paroles qui retentissent partout et qu'on ne peut lire que l'œil humide, n'auraient pas cet accent, si le foyer n'était pas au cœur.

La Providence vous a fait naître à une époque où il fallait un grand bien à côté d'un grand mal, ses desseins s'accomplissent.

Recevez l'expression d'un sentiment bien senti et d'un dévouement à toute épreuve.

PASCAL.

V. — LETTRE DE MALLET DE TRUMILLY (9).

*Triomphe Lamartine, au sein de tes amis,
Tout l'espoir de la France en tes mains est remis.*

Ah ! général, que votre pauvre aide de camp aurait donné de bonheur une des 10 années qu'il a peut-être encore à vivre, pour pouvoir assister au Banquet

- (8) Pour le discours prononcé par Lamartine, sur le dégrèvement de la taxe sur le sel, voir *France parlementaire*, 16 avril 1846.
- (9) Ancien officier, directeur en retraite des contributions indirectes et fondateur d'une feuille mensuelle, *Honneur et Patrie*, qui ne fut pas, selon son rédacteur, « une spéculation à la Rothschild ». Communiqué par M. Emile Ginot, conservateur de la Bibliothèque municipale de Poitiers.

Mâconnais du 18 (10), mais, je n'en ai pas eu le démenti, je me suis joint à une quinzaine de bons enfants et nous avons, le dit jour, bu à votre gloire et à votre santé.

Mallet de Trumilly

Rue des Feuillants, 12.

Poitiers

20 juillet 1847.

P.S. — Général, priez pour votre pauvre aide de camp. Courage. Patience et Confiance en Dieu !

et... en avant ! jusqu'au bout. Nous attendons avec impatience le courrier du 22 pour nous arracher votre discours.

VI. — LETTRE D'ALPHONSE CLERET (EXTRAIT).

Ce jeune Français du Brésil s'adresse au héros de Février.

Un homme s'est trouvé, un génie vaste, profond, universel, un homme dont l'esprit toujours guidé par le cœur donna d'abord aux autres hommes des paroles d'espoir et de consolation, paroles si douces, si saintes, si vraies, qu'en le lisant le malheureux souffrait moins, le riche pensait aux souffrances du pauvre et les secourait presque à son insu

Alphonse Cléret.

(10) Juillet 1847.

VII. — LETTRE DE L'ABBÉ URBAIN PRUNIER (Extraits) (11)

Ce prêtre s'inquiète des divisions et des réactions « qui vont avoir lieu, et qui ont déjà commencé, pour les élections communales » d'avril 1848.

3 mars 1848.

.....

Aujourd'hui, Monsieur, c'est à l'Illustre Orateur du Banquet économiste de Marseille (12) que je prends la liberté de soumettre quelques idées.

Le discours de Marseille, résultat de longues et patientes études sur la question vitale, avait enchanté nos oreilles, avait fait tressaillir nos cœurs. L'écho en était venu jusqu'au fond de nos campagnes.

Eh bien ! Oui, Monsieur, mêlé à la vie du peuple, partie moi-même du peuple, mainte fois, dans les longues soirées d'hiver, j'ai vu la gêne, la souffrance, j'ai entendu les vives doléances, et je n'ai su qu'y répondre.

Des pères et mères de soldat ne pouvant correspondre pour affaire, santé, maladie, mariage, etc..., qu'au prix énorme de 18 sous, presque une journée de travail.

Des malades, des enfants, des convalescents, des vieillards, privés de douceur, parce qu'après une visite de médecin de 6 francs, les médicaments, etc., il fallait acheter le sucre 16 sous, 18 sous à la ville ; 20 sous, 24 sous à la boutique de campagne.

Combien d'autres plaintes, vives, amères et menaçantes n'ai-je pas entendues !

(11) Cf. p. 334 et note.

(12) Voir discours de Lamartine en faveur du libre échange, *France parlementaire*, août 1847.

.....

Rassurez donc par une chose ostensible, sensible et palpable, les esprits inquiets d'une foule de citoyens laborieux, actifs et paisibles, qu'un nouveau Drapeau, qu'un nouveau Gouvernement, que de telles Proclamations, que de superbes promesses jettent ou laissent dans la défiance.

Qu'une mesure dont les effets ont été longtemps calculés et sont par conséquent connus ou prévus, par exemple la Réforme Postale, les lettres à 4 sous hors du Département, inaugure le nouveau Gouvernement. J'ai l'intime conviction qu'une pareille mesure attachée, pour ainsi dire à la naissance du nouveau Régime lui concilierait à l'instant sinon toute, du moins presque toute la [.....] des populations, et feraient comme l'annonce, comme le gage, comme l'aurore des autres.

.....

Agréer, s'il vous plaît, les respects de votre sincère admirateur, serviteur et concitoyen.

Urbain PRUNIER

Curé de Soucy.

VIII. — LETTRE DE [C.] DUNOD (13).

O vous, l'élu du Ciel, que le Ciel soit béni, puisque vous êtes aussi celui de la nation.

- (13) Copie. Citée, p. 334. Selon M. Gaston de Bray, secrétaire de la mairie de Montereau, ce correspondant est en toute probabilité Camille Dunod, ancien maire de Montereau, nommé adjoint le 4 mars 1848, plus tard chevalier de la Légion d'honneur, et membre « des commissions administratives de l'Hôpital et du Bureau de Bienfaisance, propriétaire ».

J'ose à peine vous occuper une seconde pour une pensée à laquelle je suis obligé de céder, tant elle m'obsède.

Je souffre de voir les hommes si peu imitateurs de la miséricorde de Dieu.

Les malheureux condamnés aux bagnes en sortent après leur expiation, sans asile, sans ressource de travail, leurs familles rougissent de les recevoir, la répulsion et l'effroi naturels les bannissent de tous côtés, on sait que la force seule les a maintenus et qu'ils sont aussi à craindre après qu'avant. Si donc on leur procurait le moyen de se faire juger par une épreuve de temps et de conduite.

Passés dans des ateliers de divers métiers, surveillés, mais libres, sagement dirigés, ils pourraient redevenir meilleurs peut-être et donner un gage de sécurité pour leur rentrée dans la société.

Ceci est un chaos pour mon esprit faible et timide. Je vous sou mets mon vœu comme ceux qu'on adresse au ciel attendant qu'il y réponde selon sa sagesse divine.

Fidèle imitateur du Christ, nouveau modèle de charité et de grandeur, Ange de la terre, soyez béni de Dieu et d'une âme éprouvée par toutes les douleurs et qui vous doit les efforts possibles à sa faible organisation, pour imiter, mais de bien loin votre sublime résignation aux volontés suprêmes.

Aujourd'hui, vous êtes la gloire de notre patrie. Soyez heureux, c'est le vœu de ceux qui vous admirent et vous aiment.

[C.] DUNOD.

Montereau

15 avril 1848.

IX. — LETTRE DE * CANEVA AÎNÉ (14).

Sitoyen,

Le jour de l'ouverture de l'assemblée nationale, celui qui a eu l'honneur de vous adresser des vœux et que vous avez bien voulu les accueillir est T'ailleur d'abits de sa profession, — il ne demande pour toute récompense Votre protection et votre Bienveillance il se trouvera assez payé tand par votre grandeur et votre dignité ainsi que deux quartes d'entrée revetues de votre honorable signature —

Le Sitoyen Caneva aîné
10 rue des vieux augustins.

Vive la République
Liberté égalité

X. — VERS DE FROMENCE DUCHEMIN (EXTRAIT) (15).

Ils furent inspirés par l'image du discours que Lamartine prononça à la Chambre, le 12 juin 1848 : « J'ai conspiré avec Sobrier et Barbès, comme le paratonnerre conspire avec la foudre » (16).

(Paris le 26 juin (?) 1848.)

.....

Oui, noble Lamartine, ton génie immense
Est le paratonnerre élevé sur la France !
Dieu, pour mieux attirer le fluide orageux,
T'a donné sa pensée, aimant mystérieux !

.....

(14) Cf., p. 331 et note.

(15) Cf., p. 378 note.

(16) Cf. *France parlementaire*, 12 juin 1848.

XI. — LETTRE DE * W. PALMER (EXTRAIT) (17).

L'auteur de cette lettre applaudit aux efforts de Lamartine pour faire établir une *Magna Charta* des pauvres.

.....

Poor-Law is as old as the reign of Alfred (18) : In the words of an old law book « *Ordeigne* faist que les poores faissent sustenance per les persones, rectors de eglise, et per les parochiens aj que nul ne morust per default de sustenance (Mirror, C. I, § 3) »

Accept, Sir, the expression of my sincere though humble sympathy for your exertions under most difficult and perhaps dispiriting circumstances, in that sacred cause. The words of humanity in the present day must be tempered with discretion, but the cause must never be abandoned. We must not work for ourselves, or such human praise ; or I might venture to predict that posterity rendering the justice perhaps now denied will record Lamartine as the supporter of Order and at the same time of the rights of the poor.

W. PALMER.

(17) Lettre non datée : écrite sans doute après le discours du 14 septembre 1848, où Lamartine déclare que la « loi des pauvres en Angleterre... existe depuis Elizabeth ». Voir *France parlementaire*, 14 septembre 1848.

(18) Alfred le Grand.

XII. — LETTRE DE JOSÉPHINE BAGUET (19).

Montivilliers 7 mars 1849.

Monsieur Lamartine,

Se peut-il qu'il existe encore une misère, un dénouement aussi affreux que le tableau mis sous les yeux de l'assemblée nationale ces jours derniers, si tout y est discuté je ne vais jamais trouver un moyen prompt : c'est toujours à force de temps que l'on parvient à quelques améliorations, en attendant le pauvre souffre et meurt ; c'est surtout à lui que je pense, moi ! et savez-vous ce qu'il faudrait dans un moment aussi pressant ? Voyons, quelle est la personne qui ne peut pas observer un jour de jeûne ? Ce peut être assez difficile pour quelques-uns ; admettons même pour tous, mais on ne meurt pas pour rester un jour sans manger — et bien que ce soit Pierre ou Paul qui consomme est-ce que le débit n'a pas lieu ? donc le commerce n'en souffre pas. Sans être à même de pouvoir mettre des chiffres à l'appui de mon opinion, je suis certain que la somme qui se dépense en vivres à Paris dans un jour, suffirait pour subvenir aux besoins de plusieurs jours des malheureux dont il est ici question. Voici donc un moyen que l'on peut effectuer d'un jour à l'autre, il est fort simple comme on le voit et pourrait être employé de temps à autre, en attendant mieux.

Les uns ont voté pour le droit au travail, j'ai en-

(19) Copie. Citée, p. 334 note. Selon M. Cossi, secrétaire de la mairie de Montivilliers, il s'agit de Mlle Virginie-Joséphine Baguet, couturière.

core dans les yeux le remarquable discours de Mr. Félix Pyat, d'autres se sont abstenus, d'autres enfin ont voté contre. J'avoue que je ne comprends bien que les premiers car si l'on ne veut pas accorder le droit au travail, il faut alors de toute nécessité que la propriété et le travail quel que soit son mode, fournissent aux besoins de ceux qui n'ont ni propriété, ni travail, ou alors c'est positivement dire à ceux qui se trouvent sans ressources: « Mourez si vous voulez ».

J'ai jeûné, moi volontairement, 11 jours en demandant à Dieu le bonheur de tous : la fin surtout de cet excès de souffrance qui fait qu'on se ruine.

Oui, Monsieur, on renie Dieu même, quand on souffre trop longtemps, on ne croit plus à sa Providence. Dieu, sans doute doit nous tenir compte d'une bonne intention, mais sur cette terre il faut plus que l'intention. Je dis à un pauvre affamé : « J'ai l'intention de te donner à diner, je vais jeûner pour toi, je ne crois pas qu'il s'en trouve rassasié, mais si je lui donne le repas que j'aurais pu faire, alors pour lui, l'effet existe. Mais vous le savez, une seule volonté est impuissante contre tout le mal ; il faut donc pour opérer le bien : s'unir ! Ensemble nous pouvons tout, séparément, rien. Que les heureux de ce monde ne disent pas que l'on ne peut remédier à toutes les misères, on peut tout le bien que l'on veut. La vie de nos semblables est-elle donc si peu de chose que nous ne puissions nous imposer un léger sacrifice pour la leur conserver. Qui ne sait qu'il n'ait jamais trop tôt pour faire le bien et qu'il est parfois trop tard.

Plaidez donc cette cause, cher Monsieur, avec toute votre éloquence dont la nature vous a douée,

sans doute pour vous désigner à tous comme l'Ange de Paix et le consolateur des malheureux.

Daignez, etc.....

Fine BAGUET.

P. S. — Je vais entrer dans un jeûne que je ne romprai que lorsque j'aurai reçu de vous une réponse favorable, ma vie est donc entre vos mains ou si mieux vous aimez : entre les mains de la Providence.

XIII. — LETTRE DE * DUCHESNE (EXTRAIT) (20).

Ce poète populaire est un des innombrables amis de Lamartine à qui s'impose, spontanément, l'idée de le comparer à la Divinité.

Ah Permettez. Permettez Monsieur qu'un homme du peuple, un malheureux donc paye ici le tribut d'admiration que vos chants mélodieux ont su lui inspirer. Ma voix est faible pour louer le Grand Poète mais elle est pure et sans tâche, pardonnez-moi cette hardiesse vous qui êtes accoutumé devant votre Génie qui est l'image de Dieu sur cette terre

DUCHESNE

13, *rue du Bassin Saint André*

Paris ce 12 Avril 1849.

XIV. — LETTRE D'EUGÈNE MAHON (EXTRAIT) (21).

On verra ici comment Lamartine se faisait seconder dans son activité d'écrivain social.

(20) Copie. Cf. p. 363.

(21) Copie. Cf., p. 405 note.

St. Germain 21 août 1849.

Monsieur,

Lorsque hier, je me suis présenté de nouveau à votre hôtel, j'ai eu le regret d'apprendre que vous aviez quitté Paris le matin même. Mon intention était de vous entretenir de la mission dont vous avez bien voulu me charger.

J'ai cru devoir apporter la plus scrupuleuse attention au choix des hommes que je devais vous soumettre. Je me suis donc attaché à vous trouver des écrivains sérieux, d'une moralité reconnue dont les principes politiques fussent réellement les vôtres et dont le mérite littéraire ne fût plus une question.

La société des gens de lettres peut offrir, sans doute, beaucoup de candidats, mais, en réalité il est peu de ses membres qui réunissent toutes les conditions indispensables. C'est pourquoi je ne présente aujourd'hui à votre approbation que deux littérateurs. Mais ceux-ci du moins m'ont paru dignes, sous tous les rapports, de la confiance dont vous les honorez et de la position que vous voulez bien leur offrir. Ces deux personnes qui *sont dès à présents à vos ordres* s'estiment fiers d'être choisis par vous pour soutenir en province, des principes qui sont les leurs. J'oserai vous prier, Monsieur, de vouloir bien m'honorer d'une réponse qui me permette de fixer mes deux collègues.

MM. Lesguillon et Demolière.

.....

Eugène MAHON
12, rue Gaucher.

XV. — LETTRE DE * JULES GOUACHE (EXTRAIT) (22).

On remarquera le ton assez modéré de cette critique si on la compare à l'âpreté des accusations portées contre Lamartine par tant de calomnieurs.

Citoyen,

.....

Vous avez sans le vouloir, sans le comprendre, car les grands citoyens comme vous ont aussi leurs faiblesses, compromis l'avenir du gouvernement qui vous a placé, un jour au premier rang entre tous. Une occasion peut se présenter pour vous, demain, peut-être, de racheter vos erreurs politiques par un de vos magnifiques et sublimes élans d'éloquence ; ayez le courage de votre républicanisme en face des attaques violentes des royalistes, et le peuple que vous avez trop calomnié mardi, le peuple qui vous a tant aimé, le peuple de Paris même, généreux dans sa force, vous pardonnera votre passé et croira à la sincérité de votre retour vers lui.

Agréez, citoyen, mes vœux pour que la lumière de la justice vous éclaire.

Jules Gouache, ancien directeur de la *Réforme* au 24 février, ancien commissaire de la République.

.....

9 rue de Calais

Paris, le 12 février 1849.

XVI. — LETTRE DE ALPHONSE DE BREVANS (EXTRAIT) (23).

Ce jeune artiste considère Lamartine comme la
« *vox clamantis in deserto* de l'Écriture ».

Monsieur,

Pardonnez, avec la bienveillance qui vous est naturelle, la démarche d'un jeune homme qui désire depuis longtemps vous faire l'hommage des sentimens de respect et d'admiration qu'il vous a voués, et qui se croit l'interprète de bien des cœurs jeunes, désintéressés et patriotiques.

J'ai vivement regretté, Monsieur, de ne pouvoir dès les 1^{ers} jours répondre à votre appel à tous les amis de la saine et belle littérature, et d'être placé au nombre de ceux qui vous offrirent leur concours pour la publication de vos œuvres complètes : car je suis, Monsieur, un de vos 179,000 amis inconnus et doués de bonne mémoire, qui considèrent les œuvres et le cœur de l'homme et ne se laissent point entraîner par l'esprit si versatile de la vogue, ou entêtement des cotheries. Mais je suis artiste, et dans cette position de fortune que vous décrivez dans Raphaël ; aspirant, moi aussi, et de toutes les forces de mon âme, à rendre un jour sur la toile une pensée de conciliation et de liberté, que vous exprimez si bien pour tous ceux qui veulent vous comprendre, et je n'ai, Monsieur, à vous offrir que la dette sacrée d'un jeune homme qui se sent assez de force en lui-même pour le libérer un jour envers vous.

Oh ! combien je serais heureux et fier, Monsieur,

(23) Identifié par M. Georges Chavanne, d'Arbois.

si mon humble hommage, semblable à celui d'un pauvre ouvrier qui vous demandait un jour, comme une pieuse aumône, un livre de votre poésie qui portait en son cœur la joie et la consolation, si mon humble hommage pouvait vous être agréable, et alléger pour vous le poids de l'oubli et de la calomnie. Courage ! cependant, Monsieur : une génération, au cœur noble et généreux vous suit et vous admire, et prend après vous pour devise ces belles paroles : « Du cœur, toujours du cœur pour le peuple ».

.....

Alp. DE BREVANS

Arbois (Jura) ce 30 mars 1849.

XVII. — LETTRE DE DECHEVAUX-DUMESNIL (24).

Administration du Journal

Le Franc-Maçon

Revue mensuelle

*58, Quai des Orfèvres
près du Pont Neuf*

Directeur :

Dechevau-Dumesnil.

Paris le 9/7/1849.

Monsieur,

Vous savez que j'ai souscrit pour les Méditations, le premier beau livre que j'aie lu dans ma première jeunesse. Je payerai quand on le voudra, quand on me le dira.

Si j'osais, je vous demanderais une grâce : celle de soigner vos pendules, sans aucune rétribution, —

(24) Copie. Citée, p. 363 et 366. Cf., p. 174, 300 et notes. Ce correspondant est horloger et poète populaire.

tous les travailleurs devraient donner de leur temps à des hommes comme vous.

J'ai l'honneur de vous saluer avec le plus respectueux dévouement.

DECHEVAUX-DUMESNIL.

Je reçois votre Conseiller en échange de mon petit journal, quel bonheur pour moi.

Je vous ai fait avoir, Dieu merci, six abonnés et j'en aurai bien d'autres, ainsi que des souscripteurs à votre œuvre.

Pardon de tant oser vous écrire. Je tremble que vous ne trouviez pas cela assez respectueux, ce serait un malheur véritable pour moi qui vous respecte et vous aime bien.

DECHEVAUX.

XVIII. — LETTRE DE STÉPHANE (EXTRAITS).

Monsieur,

Vous si bon, si indulgent, vous comprendrez et excuserez j'en suis sûr, la démarche que je fais en ce moment près de vous.

Au nom des artistes mes camarades, je viens vous supplier de vouloir bien, si vous n'avez rien de mieux à faire, nous sacrifier votre soirée de dimanche prochain, et nous faire l'honneur d'assister à la dernière représentation que nous devons donner sur le théâtre de Mâcon.

Je suis heureux de l'occasion qui s'offre à moi de vous envoyer cette invitation et je m'empresse d'en profiter car je vous avouerai qu'en vous l'adressant j'ai eu pour double but de vous faire connaître

un de ceux de vos concitoyens qui vous admirent, vous estiment et vous aiment le plus au monde. Vous la grande et noble intelligence, vous la providence des malheureux, vous le vrai et sincère républicain à qui la France doit tout et qui malgré l'ingratitude de certains hommes pouvez toujours compter sur le dévouement de tout ce qu'il y a de juste et d'honnête dans le pays.

.....Nous serons amplement dédommagés par votre présence et des mauvais jours passés, et des chagrins et déceptions qui nous sont si communs à nous pauvres artistes de province.

STÉPHANE

Assistant-Directeur du Théâtre de Mâcon
Mâcon 23 août 1849.

XIX. — LETTRE DE A. CASTANET (EXTRAITS) (25).

Cet instituteur communal, s'adressant « au cœur noble et généreux » de Lamartine, demande que le maître d'école ait un traitement qui lui permette de se procurer des livres.

Rochefort ce 21 septembre 1849.

Monsieur,

.....

Vint la Révolution de 1830. En matière d'instruction primaire elle fit un grand pas, en créant les Ecoles normales, en donnant au peuple des éducateurs plus instruits, plus moraux, plus aptes, mieux garantis. Quant à l'instituteur lui-même, la législation

du 28 juin 1833, tout en exigeant de lui plus de capacité, de moralité, de zèle envers les populations, se montra fort peu souciant, on pourrait même dire lésineux ; car peut-on appeler suffisance, un traitement de 200 fs..... ? Il est vrai, que les législateurs... avaient l'espoir d'être secondés dans leur mission généreuse par les conseillers municipaux de campagne ; mais autant que les premiers élevaient leurs vues et leur philanthropie autant étaient courtes et mesquines celles des seconds, du moins en grande partie. Aussi est-il arrivé que ceux-ci sachant tout juste apposer leur nom n'ont vu en celui qui tient les générations futures en ses mains, qu'un serviteur

(Pour ces raisons vingt sept mille de ses collègues, dit Castanet, « n'ont pas plus de 400 f. par an »).

XX. — LETTRE DE * CÉRET (EXTRAITS) (26).

Cet ouvrier se dit « entièrement ruiné » par la République, qui se compromet grandement, selon lui, faute d'hommes sincères pour la diriger.

Monsieur,

Ce n'est pas tout surpris que vous recevrez ma missive sous le titre de pensée d'un homme du peuple, la pauvreté du stil et la mauvaise orthographe de mon écriture, vous fera facilement deviner à quelle classe appartient celui qui ose se permettre de vous écrire : — il me faut cependant toute la confiance que je mais dans votre bienveillance pour penser que vous daignerez me lire sans colère, car je me trouve

bien hardi d'oser faire une pareille démarche et vous faire part de mon opinion sur les hommes d'aujourd'hui et sur leurs actes.

.....

Combien de milliers d'hommes aujourd'hui ne se disent-ils pas éfrontément républicains lorsqu'ils ne sont que des agitateurs, ne cherchant à faire de l'éclat et ne travaillant que pour eux mêmes : républicains ! infames menteurs qui mentent à leur conscience, à dieu, et aux hommes, mais un républicain suivant ma croyance c'est un homme de bien ! dont le cœur et l'esprit n'ont d'autre pensée et d'autre désir que celle de faire des heureux, qui pour lui-même fait abnégation de gloire, d'honneur et qui méprise la flatterie, heureux du bien qu'il peut faire, doublement heureux encore cil peut-être utile à son pays un homme enfin sans crainte même pour la vie pour sauver la patrie et que la sagesse et la modération accompagne en tous ses actes :

Voilà Monsieur ma véritable pensée c'est un faible esquisse que je trace ici de la noblesse de vos sentiments, Monsieur, ... je n'ai l'honneur de vous connaître que par quelques extraits de vos écrits sincères dans le journal le Constitutionnel qui s'imprime dans notre ville, comme ils font impression sur mon esprit je les lis avec plaisir je lis aussi avec peine les théories absurdes dont des hommes d'esprit ce creuse la servelle pour arriver à quoi, à faire voir qu'ils veuillent le bien du peuple, certes je crois ses hommes animés de bonnes intantion, mais tout démontre qu'ils sont dans la plus complète ignorance sur la vie matérielle et privée des hommes de labeur les uns veulent créer des banques du peuple ;

les autres, des caisses de retraite, etc..... il faut vivre avec les travailleurs

Voici mes moyens. Peut-être ne les approuverez-vous pas, parce que vous avez plus la connaissance que moi s'ils seraient faisables ou non :

1° — réduire la rente sur l'Etat de moitié, afin d'obliger le capitaliste à placer des fonds dans l'agriculture, le commerce, et l'industrie ;

2° — réduire de beaucoup ou en totalité l'impôt sur les boissons et sur le sel ;

3° — que nul patenté payant une forte patente ne puisse exercer que l'industrie ou commerce pour lequel il est imposé ;

4° — que l'on fasse sentir un peu l'odeur de la corde aux usuriers, innombrables vermine qui dévore le bien d'autrui et qui tue même les hommes par le désespoir ou qui les portent à commettre des crimes ;

5° — que la justice se fasse une vérité en devenant beaucoup moins chère, car elle est hors de prix

En continuant à énumérer de la sorte les différentes mesures qu'il voudrait voir établies, Céret se prononce contre l'intrusion du clergé dans la politique et voudrait obliger les prêtres à se borner à la prédication de la charité et de l'amour du travail. Il termine ainsi :

Qui avons-nous dans ce moment qui gouverne la France ? personne, à coup sûr ce n'est pas le président de la république, Monsieur Louis Bonaparte, puisqu'il n'a pas le pouvoir de son autorité privée de nommer un simple facteur, sans le bon plaisir de ses ministres, puis qu'on lui fait même désavouer ses actes.

.....

CÉRET

Paris 1^{er} janvier 1850.

XXI. — LETTRE DE BARDOU.

Perpignan, le 6 Juin 1851.

Monsieur,

Le 4 Décembre dernier, je n'ai pu résister au désir de vous écrire au sujet des sages conseils que vous adressez au peuple et qui ont toute mon admiration, quoiqu'en disent vos ennemis politiques.

Aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de vous entretenir de la douce sensation ressentie par ma famille, à la suite de la lecture de *Geneviève* et de celle du *Tailleur de pierres de St. Point*.

Depuis mon père, homme presque octogénaire et vieux soldat, jusqu'à mes deux garçons dont le plus jeune est à peine âgé de 6 ans, tous, nous sommes encore profondément émus des malheurs successifs arrivés à la bonne *Geneviève* et au pauvre *Claude* ; émotion augmentée, en partie, par l'intérêt d'un style inconnu.

Mon fils aîné qui achève ses 9 ans a pleuré longtemps et pleure chaque fois que je lui parle de l'auteur de ces deux belles histoires, qui resteront dans mon foyer, pour en perpétuer le souvenir.

Clément (c'est le prénom de cet aîné) n'embrasse pas une seule fois son père, avant de se rendre à l'école sans lui dire qu'il vous aime beaucoup et qu'il voudrait vous voir. Je suis tellement fier, Monsieur, de ces heureuses dispositions de la nature, que moi, qui vous aime aussi beaucoup, ai également le regret de ne pouvoir vous connaître.

Il est impossible de vous faire une idée du bien

répandu dans les familles que vous vous donnez la peine de captiver. — Chez la mienne, surtout, il s'est opéré un changement tel, que je défie de trouver, aujourd'hui, un ménage plus tranquille et plus laborieux que le nôtre.

Nous n'oublierons jamais, Monsieur, que nous vous devons cette harmonie et qu'en agitant nos cœurs comme vous l'avez fait, il en est sorti tant de bon, que nous nous promettons déjà avec Mme Bardou,, de passer une heureuse vie, pendant laquelle nous prierons Dieu pour la conservation de vos jours, à titre de reconnaissance.

Il me reste maintenant, Monsieur, à vous prier de vouloir bien me pardonner, si mes lettres vous avaient détourné un instant de vos occupations sérieuses ; mais pouvais-je garder dans mon cœur, des pensées que vous m'avez inspirées ?

Je suis, de nouveau, avec respect,

Monsieur

Le plus humble et le plus zélé de vos admirateurs

BARDOU

Employé des Douanes.

XXII. — LETTRE DE * W. EVANS.

67 Gt. Russel Street, London

September 13, 1851.

A Lamartine

Is the fundamental occupation of man not the tilling of his Mother Earth ? What do we want with Police and suchlike ? What do we want with Sol-

diers ? Man is not a carnivorous animal by Gods intention therefore he had better return to simplicity and virtue — to that we must all come in the End — Brother try and avert the danger that menaces the world.

If you come to England may God please you to come to our House where all men of order and lovers of God are received with open arms. The truth must prevail and may all men shortly come to such. God bless you dear brother

yours affectionately

W. EVANS.

XXIII. — LETTRE DE F. D'OLINCOURT (27).

21 septembre 1851.

*A Monsieur de Lamartine
Représentant du peuple,*

Monsieur,

En politique il m'est bien agréable de voir que, comme vous l'avez annoncé, l'assemblée se retrempe dans l'esprit du peuple des départements, qu'elle respire l'air vrai, l'air libre, l'air impartial du peuple, lui-même, au lieu de l'air enfermé, étroit et fiévreux des partis dans la Chambre ; assurément il en résultera à la rentrée, un vote où tous les hommes, amis sincères du peuple, se prononceront pour la *Révision*,

(27) Copie. Lettre du directeur de la *Société Universelle des sciences, des lettres, des beaux-arts, de l'industrie et du commerce.*

révision qui doit déterminer, entraîner la modification de la loi du 31 mai, afin d'en faire la règle du suffrage universel.

La guerre acharnée entreprise par M. Emile de Girardin était intempestive ; il a dédaigné les vœux de la France, aussi aura-t-il bien du mal pour reconquérir le terrain qu'il a perdu. Votre journal (28), au contraire, Monsieur, par l'impulsion qui lui est imprimée, finira par acquérir une juste influence, et, si vous voulez me permettre une remarque, à moi humble et infime, c'est que les sympathies de la France arriveraient plus tôt encore à votre feuille s'il ne s'y trouvait pas si souvent un jugement trop sévère sur le grand homme de la France. Permettez-moi de vous le dire, ceci rappelle à vos amis la haine de Chateaubriand contre l'Empereur, et ils en sont affligés (29). La France n'a pas de préjugés Napoléoniens ; croyez-le bien, mais elle garde le souvenir des grandes choses de l'Empire, comme elle gardera Monsieur, le souvenir de M. de Lamartine, le souvenir de ses nobles travaux et de tout ce qu'il a fait d'utile. J'aimerais à purger ce souvenir de cette légère tâche qu'on peut appeler le préjugé anti-napoléonien.

En dehors de la politique, Monsieur, je m'occupe d'une fondation vaste, d'une œuvre généreuse autant qu'utile, de la réalisation d'une société universelle nécessitée par la grande exposition anglaise, afin que la France soit encore le foyer civilisateur, le centre des relations entre les peuples. J'ai l'honneur, Mon-

(28) *Le Pays* : le poète en accepta la direction en avril 1851.

(29) On sait que Lamartine condamna l'œuvre, non la personne de Napoléon I^{er}.

sieur, de vous adresser les statuts de cette société, et je serais heureux de savoir ce que vous en pensez, et je serais surtout heureux si vous accordiez à cette œuvre utile la magique puissance de votre nom.

Je suis

F. D'OLINCOURT.

XXIV. — LETTRE DE PAYER (EXTRAIT).

.....

Vous avez subi l'ingratitude des hommes plus que personne dans l'histoire, et vous n'avez pas été abattu. Vous avez vu la ruine menacer votre fortune et vous n'en avez pas été découragé. Enfin vous avez vu la maladie altérer vos forces et vous clouer dans votre lit et vous conservez votre sérénité. Vous êtes vraiment admirable et s'il m'était permis de varier les paroles de Mirabeau, je dirais que le malheur ne sera jamais à la hauteur de votre courage et de votre résignation.

Donnez-moi je vous prie promptement de vos nouvelles. Il m'est trop pénible de vous savoir malade et de ne pas avoir un mot de vous pour me rassurer.

.....

PAYER

58, rue de Vaugirard.

(Timbré de Paris, 8 novembre 1851).

XXV. — LETTRE DE * CONTONFRICHET (EXTRAITS) (30).
(1852)

Monsieur,

J'ai dû attendre l'heure promise pour..... me nourrir de ce pain que donnent la vérité et la sagesse par votre organe.

Je savais depuis quelques jours que votre journal le Civilisateur devait paraître...

Oui, pour être admiré il faut monter, pour être utile il faut descendre ; alors pour celui qui aime l'humanité comme vous Monsieur, le dernier est préférable, mais vous avez été et vous êtes l'un et l'autre ; car l'admiration réelle selon moi, c'est quand par ses vertus, ses talents, son bienfaisant génie et son patriotisme, un homme a su comme vous, s'élever au sommet du bien et des vertus les plus précieuses de la condition humaine... *. Oui, vos sentiments, vos pensées seront multipliées par d'innombrables volumes, passant tour à tour de la mansarde à la chaumière, de la chaumière à l'atelier.

Oui, vous serez feuilleté, non seulement à la veillée, à la lampe du foyer, mais encore, le matin, tout le jour, par les mains du père de famille, de sa femme, de ses fils, de ses filles, mais aussi de tous les gens de bien composant le personnel de sa maison !.....

Oui, vous serez emporté comme un ami car vous l'êtes ; et qui saurait l'être plus que vous ?..... Vous serez récité, non seulement le dimanche, mais tous les

(30) Cf., p. 378. Un astérisque accompagne les points de suspension qui sont dans le texte même.

jours aux travaux, aux promenades, non pas par fragments, mais par cœur, et tout en entier, et la pureté de vos sentiments ajoutera un parfum à celui de la fleur des champs..... *.

Oui, vous serez avec l'ouvrier honnête, non seulement aisé, mais aussi avec le pauvre, à qui on vous prêterait, comme on prête à celui qui a besoin de vie, de lumière et de nourriture [intellectuelle] ?..... qui..... relèvera sa conscience et le sauvera de la corruption..... *.

Oui, vous serez mêlé au pain noir et aux olives salées dans le sac du pâtre des Pyrénées.

Oui, vous serez la part nécessaire du mobilier des pauvres gens..... vous serez vulgarisé ; vous serez incarné dans le cœur de la nation ; de la société humaine..... *.

Oui, vous serez béatifié, ...

Oui, j'ai dit ce que je pense, oui, j'ai dit ce que je crois, comme en Dieu ;

CONTONFRICHET

Md. mercier.

XXVI. — LETTRE DE * ROBERT D[...]LESTRE (?).

Monsieur,

L'ode ci-jointe que j'ai l'honneur de vous adresser et de vous dédier m'a été inspirée par un sentiment d'indignation contre certains écrivains de notre époque qui dans un but facile à apprécier travestissent l'histoire et pervertissent le sens moral du peuple.

Comme vous êtes à mes yeux la plus haute personification du dogme de la vraie liberté et la plus

complète expression du siècle présent, avec votre triple couronne de la poésie, de l'histoire et de la science politique, votre nom m'est venu le premier à la pensée et au cœur, après avoir écrit ces quelques vers. Agréez, Monsieur, ce faible tribut de mon esprit comme'un hommage rendu à votre grand cœur et à votre immense et infatigable talent.

L'année dernière, j'eus l'honneur de vous envoyer quelques vers sur Graziella et je conserve comme une relique la lettre que vous voulûtes bien me répondre.

Puisse l'âme d'un grand homme et d'un sublime génie ne pas être insensible à l'admiration et à la sympathie d'un jeune homme inconnu.

Robert D[- -]lestre (?) fils

Ernée (Mayenne) 24 mars 1852.

XXVII. — LETTRE DE L'EX-CAPITAINE D. GARBI[É] (EX-
TRAIT (31).

.....

Je suis aussi le capitaine de la Garde-mobile qui vous descendit de cheval le 15 mai à l'assemblée constituante après que nous l'eûmes déblayée de ceux qui l'avaient envahie. Je suis aussi comme vous Monsieur de Lamartine, l'homme du 24 février, je conserverai toujours les principes d'honnêteté, de dignité et de modération que vous avez toujours montré dans vos actes comme dans vos paroles. Du reste, je pren-

(31) Copie. Cf., p. 417. ,

drai toujours pour Exemple un aussi grand Citoyen que vous.

.....

D. GARBI[É]

ex Cap.

Paris le 31 mai 52

XXVIII. — LETTRE D'ALOYSE DEUTSCHLER (32) (Extrait).

Diebelsheim, par Benfeld,

Bas-Rhin

le 16 janvier 1853.

.....

Qu'il me soit permis, Monsieur, qu'il me soit seulement permis de vous dire que, si la Providence pouvait jamais m'assigner un petit rôle dans la grande œuvre, aumône à la patrie, à l'humanité, que vous avez entreprise, vous seriez le premier des héros dont j'aimerais à chanter la gloire à mon pays.

Et maintenant, Monsieur, courage à l'ouverture de la deuxième année du Civilisateur !

La Muse de l'histoire vous regarde et le Génie de la France vous sourit !

Veillez agréer,

Monsieur,

avec l'expression de ma profonde admiration l'hommage de mon entier dévouement.

DEUTSCHLER.

(32) Instituteur à Diebelsheim de 1851 à 1869. Identifié par M. Schneider, instituteur à Diebelsheim.

XXIX. — LETTRE DU CAPITAINE CHATEAU RENAUD (33).

*Paris — Avenue de St Cloud 39
Barrière de l'Etoile.*

Cher et illustre protecteur,

Sans avoir le bonheur de vous voir, dix fois je me suis présenté chez vous, je voulais vous présenter à son départ pour Saumur, mon jeune frère qui venait, heureux de vous voir et d'emporter un mot de votre cœur dont on se rappelle toujours. Nous avons pris une fleur de laurier qui est à votre porte et, en nous séparant nous l'avons porté à nos lèvres en votre souvenir.

Ce qu'il aurait voulu, lui, jeune homme, en entrant dans le monde, c'était une relique, un seul mot de vous, il a dû partir sans.

Maintenant, permettez-moi de vous demander si votre précieuse santé est meilleure, car je n'ai pu vous voir depuis plus de quatre grands mois. Ne m'accusez pas d'ingratitude car mon cœur ne connaît pas ce nom et pour vous, le sang qui est dans mes veines, tout est à vous, tête cœur et bras. Dieu veuille me mettre à l'épreuve. Maintenant nous serons deux, si jamais vous étiez en danger ; en nous tenant pressés à faire une muraille vivante devant votre personne chérie.

Pardonnez-moi encore une fois, j'ai mis sur le papier qui ne sent rien ce que mon cœur dit tous les

jours et à tous. Que Dieu protège Lamartine, voilà notre prière du soir et du matin.

Votre

Chateau Renaud
pour toujours.

Veillez présenter mes respects très humbles à Madame de Lamartine.

XXX. — LETTRE DE * D. DELORME (EXTRAITS) (34).

Ce disciple haïtien a collaboré, aux Antilles, à l'œuvre de Lamartine.

Cap-haïtien, 5 avril 1859.

Cher Monsieur de Lamartine,

Il y a un mois que je tremble à l'idée de vous écrire. Ce que je sens en commençant cette lettre me rappelle vivement ce que j'ai senti au moment de passer le seuil de votre cabinet au château de Saint-Point. C'était quelque chose de pareil à la sainte terreur de l'âme pieuse à l'entrée du sanctuaire, une impression qui confond toutes les facultés de l'âme dans une adoration mêlée d'amour et de vague crainte ; et je me suis dit avec vous :

*« Avançons, aucun bruit n'a frappé mon oreille ;
Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés,
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés ».*

Vous avez compris que j'ai été poussé vers vous par la pieuse reconnaissance d'un disciple qui, depuis son enfance, écoutait la voix de son maître sans jamais voir sa face ; vous avez compris sans doute que

(34) Copie. Cf., pp. 402, 405 et 406.

c'est vous qui m'avez élevé, qui avez formé mon cœur d'abord et mon esprit ensuite.

Vous devîntes le prêtre sacré de l'autel que je servirai toute ma vie et je me dis : Voir Lamartine et mourir ! et dans toutes ces œuvres de votre esprit et votre cœur travaillant toujours de concert, j'ai trouvé ce même profond amour des hommes, unique mobile de votre génie ; ce même dessein de tourner leurs yeux vers le ciel pour leur y faire lire leurs devoirs, leurs droits, leur raison, leurs sentiments, leur politique, leur civilisation et leur bonheur.

Ce saint sacerdoce, vous l'avez exercé et vous avez réussi. Peut-on compter les cœurs que vous avez gagnés à la poésie, c'est-à-dire à la raison, à la résignation au devoir et à Dieu. Vous avez entendu la voix du ciel ; vous avez senti l'inspiration de la vraie religion des hommes.

.....

Je suis en train de recueillir les notes que je vous ai promises : les chants et les contes de nos paysans et de nos montagnes. Si vous voulez me donner des renseignements sur le mode de rassembler ces notes, si vous me faites le *bonheur* de m'écrire un mot, adressez votre lettre comme porte la carte que je prends la liberté de vous envoyer.

.....

J'ai déjà trouvé et je trouverai beaucoup d'abonnés au Cours familial de littérature. Cette publication littéraire, philosophique et civilisatrice par excellence, doit être lue par tous mes concitoyens ; il nous faut de ces lectures universelles pour nous charmer et

nous guider à la fois dans la route des progrès :
« Lectorem delectando, pariterque momendo ».

Le journal dont je viens de vous parler me servira efficacement à faire un appel solennel aux populations tant de mon pays que des Antilles en général, en faveur du plus grand nom et du plus grand cœur de nos temps.

DELORME.

XXXI. — LETTRE DE STÉPHANIE CHARPIN (35).

A Monsieur de Lamartine.

Monsieur,

Vendredi 16 août 4 heures du soir ; je me suis rendu en l'hôtel rue Cambacérès (36), où habite Monsieur de Lamartine lui porter une corbeille de fleurs. Je n'ai point eu l'honneur de le voir, se trouvant à Mâcon de qu'elques jours. Je l'aie déposée entre les mains de la concierge qui m'a promise en avoir soin.

Cette corbeille de fleurs se compose d'un raisin blanc, des cerises, mures, fleur d'accacia blanc, fleurs d'églantine, coquelicots, bluets, épis, aubépine rose et blanche, liseron blanc, bleu, et violet, muguet, aimez-moi, marguerite des prés, et paquerettes.

Je l'aie un peu abîmée en route malgré mes soins.

Je l'aie montrée aux habitants de mon pays avant de partir, ils l'ont trouvés superbe, car ils ont prononcés des Oh, Oh que c'est beau, il ne peut moins

(35) Citée, p. 426.

(36) L'ancienne rue de la Ville-l'Evêque.

faire ces pauvres gens n'ayant rien vu de mieux s'ils avaient été à Paris c'est là qu'ils auraient vu de beau.

Voilà tout ce que peut offrir à un si grand homme tel que Monsieur de Lamartine deux pauvres habitants de la campagne, de qui leurs regrets est de ne point avoir à offrir une fortune qu'elconque ou plutôt un trône car personne n'en est plus digne que Monsieur de Lamartine qui en ferait un bien immense, par bonté de cœur et non par intérêt.

Veillez, Monsieur, agréer mes respects très sincères et vous demande pardon, de la liberté que je prends en me permettant qu'oique indigne de vous adresser tous ces riens.

Votre dévouée servante

Stéphanie CHARPIN aîné

Montceaux l'étoile le 25 avril 1867.

XXXII. — LETTRE DE RENÉ CH... (Extraits) (37).

Menssieur,

Dè Lamnarttinn Biens des Pardons je suit ravi que vous soyez en bonne senté, je vous prit de la ménager je m'adresse à vous plus surement qu'à mon père je vous regarde de ma conviquesion après l'Eltre suppremem une divinnitoit sur terre ma position et ekessellente.

Je serai toute ma vie avec un profond respect.

Recevez mai affection.

René Ch...

à Mâcon.

C. — LETTRE DE MADAME DE LAMARTINE
DE PRAT (38)

Ta lettre, ma chère Marie, nous a fait beaucoup de peine, je suis bien fâchée de tous les désagréments que tu as éprouvés dans ton voyage ; je ne comprends pas comment nous n'avons pensé ni les uns ni les autres à te donner les papiers qui t'étaient nécessaires et surtout des certificats, qui auroient tout remplacé, et que je t'enverrai en cas de besoin. Enfin c'est une épreuve de plus que Dieu a permis, ma pauvre Marie, pour ta sanctification, je t'assure que nous y prenons tous bien part, et que nous souffrons beaucoup de te savoir dans ta petite chambre, si triste et si dénuée de tout, ayant peut-être bien froid. Je suis sûre que tu t'unis bien en cela à la Sainte Vierge, et au Saint enfant Jésus ; mais ma pauvre Marie, il ne faut pas supporter au delà de tes forces. Dieu n'exige pas cela de nous, et si tu ne te portois pas bien, si tu voyois que tu ne puisses pas te tirer d'affaire avec ton ouvrage, ou que tu t'ennuyasses trop, il faut vite revenir. Je t'assure qu'on te recevra comme l'enfant de la maison, que personne n'est fâché contre toi, et que nous serions tous bien contents que tu reviennes. Tu resterois ici jusqu'au printemps, puis tu irois à Saint-Point, et l'hiver prochain tu demeurerois beaucoup ici. J'ai bien besoin de toi, pour mouler mes fraises et mes bonnets ; tu sais comme tous mes enfants et tous les domestiques t'aiment ; tout le monde presque a pleuré de ta lettre. Tes parents se portent

(38) Citée, p. 11. Cette lettre de la mère du poète fut adressée à sa servante, Marie Litaud. Communiquée par Mlle Louise Botheron.

bien, Jeannette est encore ici, ils ne partent que samedi ; toute la famille ne va pas mal. Prie le bon Dieu pour nous, ma pauvre Marie, écris-moi tout de suite, dis-moi bien comment tu es, si tu t'accoutumes un peu, ou si tu as envie de revenir, regarde-moi comme ta mère. Tes lettres sont très bien ainsi ne crains pas d'écrire : je serois fort en peine si je n'avois pas de tes nouvelles, car je t'assure que je te suis très attachée, et nous n'oublierons jamais tous les soins que tu as eus de ta pauvre maitresse. Je voudrois que ma fortune me permît de m'en mieux reconnoître. Adieu mon enfant, tout le monde de la maison te dit beaucoup de choses tendres.

LAMARTINE DE PRAT.

Ma chère, voilà un certificat, que tu pourrois porter à la municipalité et d'après lequel on te donneroit un passeport.

D. — NOTICE SUR LA VIE DE NOTRE GRAND
POÈTE MONSIEUR ALPHONSE DE LAMARTINE
(Extrait) (39).

L'auteur, un valet du poète, a quelques prétentions à la compétence littéraire. Il est épris du féodal et de ce qu'il appelle le « fantastique » dans la littérature romantique ; il aime voir en son maître un Walter Scott ou un Byron et c'est à contre-cœur qu'il avoue que Lamartine trouve du plaisir dans la société d'un simple.

..... Quand il fait beau, on le voit
sortir avec sa veste ronde, son pantalon de molleton,

(39) Copie. Citée, p. 73. S. d., mais écrite, en toute probabilité, vers la fin du mois de novembre 1837, moment où Lamartine travaillait à l'*Ouvrier*, avant de gagner Paris pour la session parlementaire.

absorbé dans ses méditations ; il monte à cheval suivi par deux domestiques ; il s'en va par les chemins, donnant son âme aux vents pour la faire bercer, ou rêvant ses poésies, la cravache pendante à la main, la bride sur le cou de son Arabe, se balançant entre ses harmonies poétiques et le souvenir de son voyage d'Orient. On voit qu'il est heureux de retrouver ses champs, sa riante colline, l'air pur et embaumé de ses prairies ; il laisse errer ses pensées sur les rives de la Saône : malheur à qui viendrait alors le troubler dans ses rêveries ! heureux qui pourrait recueillir les perles qu'il laisse tomber sur la route !

Belles et suaves harmonies comme on les appelle. Mais voyez le caprice de nos idées. Monsieur, qui frémit de la crainte de rencontrer un voisin qui vienne interrompre ses réflexions, s'arrête devant un homme que nous appelons Pierre l'imbécile, le cantonnier qui casse des pierres sur la grande route. Dès qu'il l'aperçoit, il s'écrie : Pierre ! Celui-ci approche et se met à côté de son cheval, et le suit au pas. Ils causent des heures entières : ce n'est pas Monsieur qui parle ; c'est toujours Pierre ; mais cependant de temps en temps on le voit sourire, il rentre ensuite de bonne humeur pour toute la soirée. Que peut donc lui dire ce Pierre « l'imbécille » pour qu'il le préfère à tous ceux qui viennent au château ?

.....

E. — JOURNAL DE VOYAGE DE FLORA TRISTAN (Extrait) (40).

Malade, lors de son séjour à Mâcon en 1844, elle

(40) P. 38. Communiqué par Jules-L. Puech.

s'irrite contre ces ouvriers bourguignons, vivant de peu, contents de leur sort ; l'indifférence qu'on oppose à son œuvre l'exaspère et elle en rejette la responsabilité sur Lamartine et les jeunes républicains du *Bien public*.

.....

Vous le voyez le contact de M. de Lamartine n'a rien produit, absolument rien sur cette population éminemment égoïste — parce que M. de Lamartine et ces jeunes seigneurs qui l'entourent ne sont pas assez du peuple — aussi le peuple dit : ce sont des carlistes.

.....

F. — COMPTE-RENDU D'UNE SÉANCE DU CONSEIL MUNICIPAL DE SAINT-POINT (41)

L'an 1861 et le 6 octobre.

Le Conseil municipal et les plus imposés de la commune de St. Point réunis extraordinairement à la mairie de cette commune, en vertu de l'autorisation de M. le Préfet.

(Ici se trouvent les noms de ceux qui étaient présents à la séance).

Mr. le Maire met sous les yeux du conseil et des plus imposés réunis une lettre de M. le Préfet par laquelle ce Magistrat invite la commune de St. Point à souscrire aux œuvres de M. de Lamartine.

Le Conseil Mⁱ et les plus imposés réunis en commission saisissent avec bonheur cette occasion pour témoigner à Mr. de Lamartine les sentiments de leur plus profonde reconnaissance pour tous les bienfaits

(41) Cité, p. 422. *Archives de la Mairie de Saint-Point*.

que les mains de cet homme généreux répand avec profusion sur la commune de St. Point depuis plus de 40 ans.

En votant à l'unanimité la somme de 320 fr. prix des dites œuvres ; la commune est heureuse de donner à M. de Lamartine ce témoignage de sa gratitude et de sa haute estime, et puisse la providence écarter les jours d'amertume qu'il traverse avec tant de courage vers la fin de sa carrière.

La Commune de St. Point par l'organe de ses représentants, ne peut s'empêcher de déclarer, avec un légitime orgueil, qu'elle est fier de posséder dans son sein, l'homme éminent, le grand citoyen qui a illustré la France et fait l'admiration du monde. La Commune n'ayant pas de fonds libres pour cette destination mais voulant faire passer ce vote avant tous les besoins de la commune, la Commission désire que la somme de 320 fr. sera prise immédiatement et par préférence sur les fonds provenant de l'imposition des chemins et de la maison d'école Fait et délibéré en Mairie, à St. Point le jour, mois et an que dessus, et ont signé tous les membres, présents.

Membres du conseil Mn^l.

(Signatures) :

Joseph Chassagne	Bacot	Augustin Lacroix	Dussauge
Deschizeaux	Chantin	(Philibert)	Roux Pierre
Fouilloux	Croset	Charvet	Desperrier
Desperrier	Barras	Burtin	Perrin.

G. — EXTRAIT DU BROUILLON D'UNE LETTRE
ADRESSÉE PAR LES HABITANTS DE SAINT-
POINT AU MARÉCHAL VAILLANT (42).

Les habitants de Saint-Point, au lendemain de la mort du poète, s'adressant au « Ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts », s'associent au projet, dont ils ont entendu parler, d'une récompense nationale pour leur « chère Dame Valentine de Lamartine ».

.....

On nous dit au reste que nous avons quelques droits à la sympathie de toutes les nobles âmes, que nous sommes ces cœurs simples dans lesquels Lamartine lisait avant d'écrire les pages immortelles où la nature humaine semble avoir retrouvé son innocence et sa beauté originelles. C'est notre ciel, dit-on, ce sont nos montagnes, nos chataignes, nos torrents, nos ruisseaux, nos prés, notre étroite vallée, notre clocher, nos fêtes, nos chants, qui ont inspiré les plus beaux chefs-d'œuvre de la poésie française. Tout cela pleure aujourd'hui.

(42) Communiqué par Mme Alexandre Chassagne.

IMPRIMERIE LES PRESSES MODERNES

45, rue de Maubeuge, Paris

(Ateliers de Reims — Marne)

ERRATA

- Page 94, ligne 16, au lieu de « conserveront toujours », lire : devaient conserver ; même page, note (14) : supprimer *Ibid.*
- Page 108, ligne 17 : ajouter le renvoi (59).
- Page 116, ligne 8, au lieu de « (88) . », lire : 88 ?
- Page 122, ligne 18, au lieu de « écrit Cormenin », lire : écrivit Cormenin.
- Page 126, ligne 8, au lieu de « Insister, sur leur oppression », lire : Insister sur leur oppression.
- Page 140, note (78), au lieu de *Id*, lire : *Ibid.*
- Page 141, note (79), au lieu de *Id*, lire : *Ibid.*
- Page 145, ligne 13, au lieu de « aux idées avancées », lire : à idées avancées.
- Page 155, ligne 19, au lieu de « (14) », lire (44).
- Page 171, ligne 2, au lieu de « (37) », lire : (33).
- Page 174, ligne 1, au lieu de « Deschevaux-Dumesnil », lire : Dechevaux-Dumesnil.
- Page 178, note (56), au lieu de « 1929 », lire : (1929).
- Page 207, ligne 11, au lieu de « Vincard », lire : Vinçard.
- Page 211, ligne 13 : supprimer les guillemets.
- Page 219, note (54), lire : Extrait d'un brouillon, *Archives de Saint-Point*.
- Page 223 : supprimer la note.
- Page 228, note (26), au lieu de « Léon Gauthier », lire : Léon Gautier.
- Page 241, ligne 15, au lieu de « dès qu'on l'écrit », lire : dès qu'on veut l'écrire.
- Page 242, ligne 5 : supprimer les guillemets.
- Page 307, note (42), lire : Lettre du 1^{er} mars 1848.
-

Librairie Universitaire J. GAMBER, Editeur

Extrait du Catalogue général

Georges ASCOLI, Chargé de Cours à la Sorbonne

La Grande-Bretagne devant l'Opinion française
depuis la Guerre de Cent Ans jusqu'à la fin du XVI^e Siècle
In-8 raisin de 360 pages, orné de 4 portraits en héliogravure..... 50 fr.

La Grande-Bretagne devant l'Opinion française
au XVII^e Siècle
2 volumes in-8 raisin, ens. 894 pages.... 100 fr.

Gustave FAGNIEZ, Membre de l'Institut

La Femme et la Société française dans la 1^{re} moitié du XVII^e Siècle
Préface de M. FUNCK-BRENTANO, de l'Institut
Volume in-8 carré de 442 pages, avec portrait .. 30 fr.

Joseph E. ALEXIS, Docteur ès lettres

La Littérature Suédoise d'Amérique
In-8 raisin de 144 pages, broché..... 18 fr.
Etude bio-bibliographique sur les 22 principaux écrivains suédois d'Amérique, avec un index complet de leurs ouvrages.

Alexandre BELIS, Docteur ès lettres

La Critique Française à la fin du dix-neuvième Siècle
Ferdinand Brunetière - Emile Faguet - Jules Lemaître - Anatole France
In-8 carré, 280 pages, broché..... 25 fr.

Floris DELATTRE, Professeur à l'Université de Lille

Dickens et la France
Etude d'une interaction littéraire anglo-française (Couronné par l'Institut)
In-8 carré 224 pages, broché..... 25 fr.

Michel DRAGOMIRESCU, Professeur à l'Université de Bucarest

La Science de la Littérature
I. Esthétique générale - II. Esthétique littéraire - III. La Méthodologie
Chaque volume in-8 carré, broché..... 20 fr.

Edmond EGGLI, Professeur à l'Université de Liverpool

Schiller et le Romantisme Français
Deux volumes in-8 raisin avec un INDEX DES NOMS ET OUVRAGES (cités dans les
2 volumes), ensemble 1.356 pages, broché..... 150 fr.
L'INDEX seul, broché..... 5 fr.